

Oeuvres complètes de Gustave Flaubert

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Flaubert, Gustave (1821-1880). Oeuvres complètes de Gustave Flaubert. 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Conservé la Cursive

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
GUSTAVE FLAUBERT

7952

LA TENTATION

DE



SAINT ANTOINE

APPENDICE

VERSIONS DE 1849 ET DE 1856



PARIS

LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 17

MDCCCCX



ŒUVRES COMPLÈTES
DE
GUSTAVE FLAUBERT

3173

82

18098

(8)

LA PRÉSENTE ÉDITION DÉFINITIVE
DES
ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
EN VERTU D'UNE AUTORISATION
DE M. LE GARDE DES SCEAUX
EN DATE DU 30 JANVIER 1902.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION
50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE CHINE.

*La Notice est de M. GUIGNEBERT,
professeur à la Sorbonne, chargé du cours d'histoire ancienne du christianisme ;
l'Index a été établi
par M. VIROLLEAUD, élève diplômé de l'École des langues orientales,
ancien maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon.*



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT



LA TENTATION

DE

SAINT ANTOINE

APPENDICE

VERSIONS DE 1849 ET DE 1856



PARIS

LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 17

MDCCCXC

Tous droits réservés.



A LA MÉMOIRE

DE

MON AMI

ALFRED LEPOITTEVIN

DÉCÉDÉ

À LA NEUVILLE-CHANT-D'OISEL

le 3 avril 1848.

LA TENTATION

DE

SAINT ANTOINE.



I

C'est dans la Thébaïde, au haut d'une montagne, sur une plate-forme arrondie en demi-lune, et qu'enferment de grosses pierres.

La cabane de l'ermite occupe le fond. Elle est faite de boue et de roseaux, à toit plat, sans porte. On distingue dans l'intérieur une cruche avec un pain noir; au milieu, sur une stèle de bois, un gros livre; par terre çà et là des filaments de sparterie, deux ou trois nattes, une corbeille, un couteau.

A dix pas de la cabane, il y a une longue croix plantée dans le sol; et à l'autre bout de la plate-forme, un vieux palmier tordu se penche sur l'abîme, car la montagne est taillée à pic, et le Nil semble faire un lac au bas de la falaise.

La vue est bornée à droite et à gauche par l'enceinte des roches. Mais du côté du désert, comme des plages qui se succéderaient, d'immenses ondulations parallèles d'un blond cendré s'étirent les unes derrière les autres, en montant toujours; puis au delà des sables, tout au

loin, la chaîne lybique forme un mur couleur de craie, estompé légèrement par des vapeurs violettes. En face, le soleil s'abaisse. Le ciel, dans le nord, est d'une teinte gris perle, tandis qu'au zénith des nuages de pourpre, disposés comme les flocons d'une crinière gigantesque, s'allongent sur la voûte bleue. Ces rais de flamme se rembrunissent, les parties d'azur prennent une pâleur nacrée; les buissons, les cailloux, la terre, tout paraît dur comme du bronze; et dans l'espace flotte une poudre d'or tellement menue qu'elle se confond avec la vibration de la lumière.

SAINT ANTOINE

qui a une longue barbe, de longs cheveux, et une tunique de peau de chèvre, est assis, jambes croisées, en train de faire des nattes. Dès que le soleil disparaît, il pousse un grand soupir, et regardant l'horizon :

Encore un jour! un jour de passé!

Autrefois pourtant, je n'étais pas si misérable! Avant la fin de la nuit, je commençais mes oraisons; puis je descendais vers le fleuve chercher de l'eau, et je remontais par le sentier rude avec l'outre sur mon épaule, en chantant des hymnes. Ensuite, je m'amusais à ranger tout dans ma cabane. Je prenais mes outils; je tâchais que les nattes fussent bien égales et les corbeilles légères; car mes moindres actions me semblaient alors des devoirs qui n'avaient rien de pénible.

A des heures réglées je quittais mon ouvrage; et priant les deux bras étendus je sentais comme une fontaine de miséricorde qui s'épanchait du haut du ciel dans mon cœur. Elle est tarie, maintenant. Pourquoi?...

Il marche dans l'enceinte des roches, lentement.

Tous me blâmaient lorsque j'ai quitté la maison.

Ma mère s'affaissa mourante, ma sœur de loin me faisait des signes pour revenir; et l'autre pleurait, Ammonaria, cette enfant que je rencontrais chaque soir au bord de la citerne, quand elle amenait ses buffles. Elle a couru après moi. Les anneaux de ses pieds brillaient dans la poussière, et sa tunique ouverte sur les hanches flottait au vent. Le vieil ascète qui m'emmenait lui a crié des injures. Nos deux chameaux galopaient toujours; et je n'ai plus revu personne.

D'abord, j'ai choisi pour demeure le tombeau d'un Pharaon. Mais un enchantement circule dans ces palais souterrains, où les ténèbres ont l'air épaissies par l'ancienne fumée des aromates. Du fond des sarcophages j'ai entendu s'élever une voix dolente qui m'appelait; ou bien je voyais vivre, tout à coup, les choses abominables peintes sur les murs; et j'ai fui jusqu'au bord de la mer Rouge dans une citadelle en ruines. Là, j'avais pour compagnie des scorpions se traînant parmi les pierres, et au-dessus de ma tête, continuellement des aigles qui tournoyaient sur le ciel bleu. La nuit, j'étais déchiré par des griffes, mordu par des becs, frôlé par des ailes molles; et d'épouvantables démons, hurlant dans mes oreilles, me renversaient par terre. Une fois même, les gens d'une caravane qui s'en allait vers Alexandrie m'ont secouru, puis emmené avec eux.

Alors, j'ai voulu m'instruire près du bon vieillard Didyme. Bien qu'il fût aveugle, aucun ne l'égalait dans la connaissance des Écritures. Quand la leçon était finie, il réclamait mon bras pour se promener. Je le conduisais sur le Paneum, d'où l'on découvre le Phare et la haute mer. Nous re-

venions ensuite par le port, en coudoyant des hommes de toutes les nations, jusqu'à des Cimmériens vêtus de peaux d'ours, et des Gymnosophistes du Gange frottés de bouse de vache. Mais sans cesse il y avait quelque bataille dans les rues, à cause des Juifs refusant de payer l'impôt ou des séditeux qui voulaient chasser les Romains. D'ailleurs la ville est pleine d'hérétiques, des sectateurs de Manès, de Valentin, de Basilide, d'Arius, — tous vous accaparant pour discuter et vous convaincre.

Leurs discours me reviennent quelquefois dans la mémoire. On a beau n'y pas faire attention, cela trouble.

Je me suis réfugié à Colzim; et ma pénitence fut si haute que je n'avais plus peur de Dieu. Quelques-uns s'assemblèrent autour de moi pour devenir des anachorètes. Je leur ai imposé une règle pratique, en haine des extravagances de la Gnose et des assertions des philosophes. On m'envoyait de partout des messages. On venait me voir de très loin.

Cependant le peuple torturait les confesseurs, et la soif du martyre m'entraîna dans Alexandrie. La persécution avait cessé depuis trois jours.

Comme je m'en retournais, un flot de monde m'arrêta devant le temple de Sérapis. C'était, me dit-on, un dernier exemple que le gouverneur voulait faire. Au milieu du portique, en plein soleil, une femme nue était attachée contre une colonne, deux soldats la fouettant avec des lanières; à chacun des coups son corps entier se tordait. Elle s'est retournée, la bouche ouverte; — et par-dessus la foule, à travers ses longs cheveux

qui lui couvraient la figure, j'ai cru reconnaître Ammonaria...

Cependant... celle-là était plus grande..., et belle..., prodigieusement!

Il se passe les mains sur le front.

Non! non! je ne veux pas y penser!

Une autre fois, Athanase m'appela pour le soutenir contre les Ariens. Tout s'est borné à des invectives et à des risées. Mais, depuis lors, il a été calomnié, dépossédé de son siège, mis en fuite. Où est-il, maintenant? je n'en sais rien! On s'inquiète si peu de me donner des nouvelles! Tous mes disciples m'ont quitté, Hilarion comme les autres!

Il avait peut-être quinze ans quand il est venu; et son intelligence était si curieuse qu'il m'adressait à chaque moment des questions. Puis il écoutait d'un air pensif; — et les choses dont j'avais besoin, il me les apportait sans murmure, plus leste qu'un chevreau, gai d'ailleurs à faire rire les patriarches. C'était un fils pour moi!

Le ciel est rouge, la terre complètement noire. Sous les rafales du vent des traînées de sable se lèvent comme de grands linceuls, puis retombent. Dans une éclaircie, tout à coup, passent des oiseaux formant un bataillon triangulaire, pareil à un morceau de métal, et dont les bords seuls frémissent.

Antoine les regarde.

Ah! que je voudrais les suivre!

Combien de fois, aussi, n'ai-je pas contemplé avec envie les longs bateaux, dont les voiles ressemblent à des ailes, et surtout quand ils emmenaient au loin ceux que j'avais reçus chez moi!

Quelles bonnes heures nous avions! quels épanchements! Aucun ne m'a plus intéressé qu'Ammon; il me racontait son voyage à Rome, les Catacombes, le Colisée, la piété des femmes illustres, mille choses encore!... et je n'ai pas voulu partir avec lui! D'où vient mon obstination à continuer une vie pareille? J'aurais bien fait de rester chez les moines de Nitrie, puisqu'ils m'en suppliaient. Ils habitent des cellules à part, et cependant communiquent entre eux. Le dimanche, la trompette les assemble à l'église, où l'on voit accrochés trois martinets qui servent à punir les délinquants, les voleurs et les intrus, car leur discipline est sévère.

Ils ne manquent pas de certaines douceurs, néanmoins. Des fidèles leur apportent des œufs, des fruits, et même des instruments propres à ôter les épines des pieds. Il y a des vignobles autour de Pisperi, ceux de Pabène ont un radeau pour aller chercher les provisions.

Mais j'aurais mieux servi mes frères en étant tout simplement un prêtre. On secourt les pauvres, on distribue les sacrements, on a de l'autorité dans les familles.

D'ailleurs les laïques ne sont pas tous damnés, et il ne tenait qu'à moi d'être... par exemple... grammairien, philosophe. J'aurais dans ma chambre une sphère de roseaux, toujours des tablettes à la main, des jeunes gens autour de moi, et à ma porte, comme enseigne, une couronne de laurier suspendue.

Mais il y a trop d'orgueil à ces triomphes! Soldat valait mieux. J'étais robuste et hardi, — assez pour tendre le câble des machines, traverser

les forêts sombres, entrer casque en tête dans les villes fumantes!... Rien ne m'empêchait, non plus, d'acheter avec mon argent une charge de publicain au péage de quelque pont; et les voyageurs m'auraient appris des histoires, en me montrant dans leurs bagages des quantités d'objets curieux...

Les marchands d'Alexandrie naviguent les jours de fête sur la rivière de Canope, et boivent du vin dans des calices de lotus, au bruit des tambourins qui font trembler les tavernes le long du bord! Au delà, des arbres taillés en cône protègent contre le vent du sud les fermes tranquilles. Le toit de la haute maison s'appuie sur de minces colonnettes, rapprochées comme les bâtons d'une claire-voie; et par ces intervalles le maître, étendu sur un long siège, aperçoit toutes ses plaines autour de lui, avec les chasseurs entre les blés, le pressoir où l'on vendange, les bœufs qui battent la paille. Ses enfants jouent par terre, sa femme se penche pour l'embrasser.

Dans l'obscurité blanchâtre de la nuit, apparaissent çà et là des museaux pointus, avec des oreilles toutes droites et des yeux brillants. Antoine marche vers eux. Des graviers déroulent, les bêtes s'enfuient. C'était un troupeau de chacals.

Un seul est resté, et qui se tient sur deux pattes, le corps en demi-cercle et la tête oblique, dans une pose pleine de défiance.

Comme il est joli! je voudrais passer ma main sur son dos, doucement.

Antoine siffle pour le faire venir. Le chacal disparaît

Ah! il s'en va rejoindre les autres! Quelle solitude! Quel ennui!

Riant amèrement :

C'est une si belle existence que de tordre au feu des bâtons de palmier pour faire des houlettes, et de façonner des corbeilles, de coudre des nattes, puis d'échanger tout cela avec les Nomades contre du pain qui vous brise les dents! Ah! misère de moi! est-ce que ça ne finira pas! Mais la mort vaudrait mieux! Je n'en peux plus! Assez! assez!

Il frappe du pied, et tourne au milieu des roches d'un pas rapide, puis s'arrête hors d'haleine, éclate en sanglots et se couche par terre, sur le flanc.

La nuit est calme; des étoiles nombreuses palpitent; on n'entend que le claquement des tarentules.

Les deux bras de la croix font une ombre sur le sable; Antoine, qui pleure, l'aperçoit.

Suis-je assez faible, mon Dieu! Du courage, relevons-nous!

Il entre dans sa cabane, découvre un charbon enfoui, allume une torche et la plante sur la stèle de bois, de façon à éclairer le gros livre.

Si je prenais... la Vie des apôtres?... oui!... n'importe où!

« Il vit le ciel ouvert avec une grande nappe qui descendait par les quatre coins, dans laquelle il y avait toutes sortes d'animaux terrestres et de bêtes sauvages, de reptiles et d'oiseaux; et une voix lui dit : Pierre, lève-toi! tue, et mange! »

Donc le Seigneur voulait que son apôtre mangeât de tout?... tandis que moi...

Antoine reste le menton sur la poitrine. Le frémisse-

ment des pages, que le vent agite, lui fait relever la tête, et il lit :

« Les Juifs tuèrent tous leurs ennemis avec des glaives et ils en firent un grand carnage, de sorte qu'ils disposèrent à volonté de ceux qu'ils baïssaient. »

Suit le dénombrement des gens tués par eux : soixante-quinze mille. Ils avaient tant souffert ! D'ailleurs, leurs ennemis étaient les ennemis du vrai Dieu. Et comme ils devaient jouir à se venger, tout en massacrant des idolâtres ! La ville, sans doute, regorgeait de morts ! Il y en avait au seuil des jardins, sur les escaliers, à une telle hauteur dans les chambres que les portes ne pouvaient plus tourner !... — Mais voilà que je plonge dans des idées de meurtre et de sang !

Il ouvre le livre à un autre endroit.

« Nabuchodonosor se prosterna le visage contre terre et adora Daniel. »

Ah ! c'est bien ! Le Très-Haut exalte ses prophètes au-dessus des rois ; celui-là pourtant vivait dans les festins, ivre continuellement de délices et d'orgueil. Mais Dieu, par punition, l'a changé en bête. Il marchait à quatre pattes !

Antoine se met à rire ; et en écartant les bras, du bout de sa main, dérange les feuilles du livre. Ses yeux tombent sur cette phrase :

« Ézéchias eut une grande joie de leur arrivée. Il leur montra ses parfums, son or et son argent, tous ses aromates, ses builes de senteur, tous ses vases précieux, et ce qu'il y avait dans ses trésors. »

Je me figure... qu'on voyait entassés jusqu'au plafond des pierres fines, des diamants, des dardariques. Un homme qui en possède une accumulation si grande n'est plus pareil aux autres. Il songe, tout en les maniant, qu'il tient le résultat d'une quantité innombrable d'efforts, et comme la vie des peuples qu'il aurait pompée et qu'il peut répandre. C'est une précaution utile aux rois. Le plus sage de tous n'y a pas manqué. Ses flottes lui apportaient de l'ivoire, des singes... Où est-ce donc ?

Il feuillette vivement.

Ah ! voici :

« La Reine de Saba, connaissant la gloire de Salomon, vint le tenter, en lui proposant des énigmes. »

Comment espérait-elle le tenter ? Le Diable a bien voulu tenter Jésus ! Mais Jésus a triomphé parce qu'il était Dieu, et Salomon grâce peut-être à sa science de magicien. Elle est sublime, cette science-là ! Car le monde, — ainsi qu'un philosophe me l'a expliqué, — forme un ensemble dont toutes les parties influent les unes sur les autres, comme les organes d'un seul corps. Il s'agit de connaître les amours et les répulsions naturelles des choses, puis de les mettre en jeu ?... On pourrait donc modifier ce qui paraît être l'ordre immuable ?

Alors les deux ombres dessinées derrière lui par les bras de la croix se projettent en avant. Elles font comme deux grandes cornes ; Antoine s'écrie :

Au secours, mon Dieu !

L'ombre est revenue à sa place.

Ah!... c'était une illusion! pas autre chose! —
Il est inutile que je me tourmente l'esprit! Je n'ai rien à faire!... absolument rien à faire!

Il s'assoit, et se croise les bras.

Cependant... j'avais cru sentir l'approche... Mais pourquoi viendrait-Il? D'ailleurs, est-ce que je ne connais pas ses artifices? J'ai repoussé le monstrueux anachorète qui m'offrait, en riant, des petits pains chauds, le centaure qui tâchait de me prendre sur sa croupe, — et cet enfant noir apparu au milieu des sables, qui était très beau, et qui m'a dit s'appeler l'esprit de fornication.

Antoine marche de droite et de gauche, vivement.

C'est par mon ordre qu'on a bâti cette foule de retraites saintes, pleines de moines portant des cilices sous leurs peaux de chèvres, et nombreux à pouvoir faire une armée! J'ai guéri de loin des malades; j'ai chassé des démons; j'ai passé le fleuve au milieu des crocodiles; l'empereur Constantin m'a écrit trois lettres; Balacius, qui avait craché sur les miennes, a été déchiré par ses chevaux; le peuple d'Alexandrie, quand j'ai reparu, se battait pour me voir, et Athanase m'a reconduit sur la route. Mais aussi quelles œuvres! Voilà plus de trente ans que je suis dans le désert à gémir toujours! J'ai porté sur mes reins quatre-vingts livres de bronze comme Eusèbe, j'ai exposé mon corps à la piqure des insectes comme Macaire, je suis resté cinquante-trois nuits sans fermer l'œil comme Pacôme; et ceux qu'on décapite, qu'on

tenaille ou qu'on brûle ont moins de vertu, peut-être, puisque ma vie est un continuel martyre!

Antoine se ralentit.

Certainement, il n'y a personne dans une détresse aussi profonde! Les cœurs charitables diminuent. On ne me donne plus rien. Mon manteau est usé. Je n'ai pas de sandales, pas même une écuelle! — car, j'ai distribué aux pauvres et à ma famille tout mon bien, sans retenir une obole. Ne serait-ce que pour avoir des outils indispensables à mon travail, il me faudrait un peu d'argent. Oh! pas beaucoup! une petite somme!... je la ménagerais.

Les Pères de Nicée, en robes de pourpre, se tenaient comme des mages, sur des trônes, le long du mur; et on les a régelés dans un banquet, en les comblant d'honneurs, surtout Paphnuce, parce qu'il est borgne et boiteux depuis la persécution de Dioclétien! L'Empereur lui a baisé plusieurs fois son œil crevé; quelle sottise! Du reste, le Concile avait des membres si infâmes! Un évêque de Scythie, Théophile; un autre de Perse, Jean; un gardeur de bestiaux, Spiridion! Alexandre était trop vieux. Athanase aurait dû montrer plus de douceur aux Ariens, pour en obtenir des concessions!

Est-ce qu'ils en auraient fait! Ils n'ont pas voulu m'entendre! Celui qui parlait contre moi, — un grand jeune homme à barbe frisée, — me lançait, d'un air tranquille, des objections captieuses; et, pendant que je cherchais mes paroles, ils étaient à me regarder avec leurs figures méchantes, en aboyant comme des hyènes. Ah! que ne puis-je

les faire exiler tous par l'Empereur, ou plutôt les battre, les écraser, les voir souffrir! Je souffre bien, moi!

Il s'appuie en défaillant contre sa cabane.

C'est d'avoir trop jeûné! mes forces s'en vont. Si je mangeais... une fois seulement, un morceau de viande.

Il entreferme les yeux avec langueur.

Ah! de la chair rouge... une grappe de raisin qu'on mord!... du lait caillé qui tremble sur un plat!...

Mais qu'ai-je donc!... Qu'ai-je donc!... Je sens mon cœur grossir comme la mer, quand elle se gonfle avant l'orage. Une mollesse infinie m'accable, et l'air chaud me semble rouler le parfum d'une chevelure. Aucune femme n'est venue, cependant?...

Il se tourne vers le petit chemin entre les roches.

C'est par là qu'elles arrivent, balancées dans leurs litières aux bras noirs des eunuques. Elles descendent, et joignant leurs mains chargées d'anneaux, elles s'agenouillent. Elles me racontent leurs inquiétudes. Le besoin d'une volupté sur-humaine les torture; elles voudraient mourir, elles ont vu dans leurs songes des dieux qui les appelaient; — et le bas de leur robe tombe sur mes pieds. Je les repousse. « Oh! non, disent-elles, pas encore! Que dois-je faire! » Toutes les pénitences leur seraient bonnes. Elles demandent les plus rudes, à partager la mienne, à vivre avec moi.

Voilà longtemps que je n'en ai vu! Peut-être qu'il en va venir? pourquoi pas? Si tout à coup... j'allais entendre tinter des clochettes de mulet dans la montagne. Il me semble...

Antoine grimpe sur une roche, à l'entrée du sentier; et il se penche, en dardant ses yeux dans les ténèbres.

Oui! là-bas, tout au fond, une masse remuée, comme des gens qui cherchent leur chemin. Elle est là! Ils se trompent.

Appelant :

De ce côté! viens! viens!

L'écho répète : Viens! viens!
Il laisse tomber ses bras, stupéfait.

Quelle honte! Ah! pauvre Antoine!

Et tout de suite, il entend chuchoter : «Pauvre Antoine!».

Quelqu'un? répondez!

Le vent qui passe dans les intervalles des roches fait des modulations; et dans leurs sonorités confuses, il distingue DES VOIX, comme si l'air parlait. Elles sont basses et insinuanes, sifflantes.

LA PREMIÈRE.

Veux-tu des femmes?

LA SECONDE.

De grands tas d'argent, plutôt!

LA TROISIÈME.

Une épée qui reluit?

et

LES AUTRES.

- Le Peuple entier t'admire!
- Endors-toi!
- Tu les égorgeras, va, tu les égorgeras!

En même temps, les objets se transforment. Au bord de la falaise, le vieux palmier, avec sa touffe de feuilles jaunes, devient le torse d'une femme penchée sur l'abîme, et dont les grands cheveux se balancent.

ANTOINE

se tourne vers sa cabane; et l'escabeau soutenant le gros livre, avec ses pages chargées de lettres noires, lui semble un arbuste tout couvert d'hirondelles.

C'est la torche, sans doute, qui faisant un jeu de lumière... Éteignons-la!

Il l'éteint, l'obscurité est profonde;

Et, tout à coup, passent au milieu de l'air, d'abord une flaque d'eau, ensuite une prostituée, le coin d'un temple, une figure de soldat, un char avec deux chevaux blancs, qui se cabrent.

Ces images arrivent brusquement, par secousses, se détachant sur la nuit comme des peintures d'écarlate sur de l'ébène.

Leur mouvement s'accélère. Elles défilent d'une façon vertigineuse. D'autres fois, elles s'arrêtent et pâlisent par degrés, se fondent; ou bien, elles s'envolent, et immédiatement d'autres arrivent.

Antoine ferme ses paupières.

Elles se multiplient, l'entourent, l'assiègent. Une épouvante indicible l'envahit; et il ne sent plus rien qu'une contraction brûlante à l'épigastre. Malgré le vacarme de sa tête, il perçoit un silence énorme qui le sépare du monde. Il tâche de parler; impossible! C'est comme si le lien général de son être se dissolvait; et, ne résistant plus, Antoine tombe sur la natte.

II

Alors une grande ombre, plus subtile qu'une ombre naturelle, et que d'autres ombres festonnent le long de ses bords, se marque sur la terre.

C'est le Diable, accoudé contre le toit de la cabane et portant sous ses deux ailes, comme une chauve-souris gigantesque qui allaiterait ses petits, — les sept Péchés capitaux, dont les têtes grimaçantes se laissent entrevoir confusément.

Antoine, les yeux toujours fermés, jouit de son inaction; et il étale ses membres sur la natte.

Elle lui semble douce, de plus en plus, si bien qu'elle se rembourre, elle se hausse, elle devient un lit, le lit une chaloupe; de l'eau clapote contre ses flancs.

A droite et à gauche, s'élèvent deux langues de terre noire que dominant des champs cultivés, avec un symcomore de place en place. Un bruit de grelots, de tambours et de chanteurs retentit au loin. Ce sont des gens qui s'en vont à Canope dormir sur le temple de Sérapis pour avoir des songes. Antoine sait cela; et il glisse, poussé par le vent, entre les deux berges du canal. Les feuilles des papyrus et les fleurs rouges des nymphæas, plus grandes qu'un homme, se penchent sur lui. Il est étendu au fond de la barque; un aviron, à l'arrière, traîne dans l'eau. De temps en temps un souffle tiède arrive, et les roseaux minces s'entre-choquent. Le murmure des petites vagues diminue. Un assoupissement le prend. Il songe qu'il est un solitaire d'Égypte.

Alors il se relève en sursaut.

Ai-je rêvé?... c'était si net que j'en doute. La langue me brûle! J'ai soif!

Il entre dans sa cabane, et tâte au hasard, partout.

Le sol est humide!... Est-ce qu'il a plu? Tiens! des morceaux! ma cruche brisée!... mais l'outre?

Il la trouve.

Vide! complètement vide!

Pour descendre jusqu'au fleuve, il me faudrait trois heures au moins, et la nuit est si profonde que je n'y verrais pas à me conduire. Mes entrailles se tordent. Où est le pain?

Après avoir cherché longtemps, il ramasse une croûte moins grosse qu'un œuf.

Comment? les chacals l'auront pris? Ah! malédiction!

Et, de fureur, il jette le pain par terre.

A peine ce geste est-il fait qu'une table est là, couverte de toutes les choses bonnes à manger.

La nappe de byssus, striée comme les bandelettes des sphinx, produit d'elle-même des ondulations lumineuses. Il y a dessus d'énormes quartiers de viandes rouges, de grands poissons, des oiseaux avec leurs plumes, des quadrupèdes avec leurs poils, des fruits d'une coloration presque humaine; et des morceaux de glace blanche et des buires de cristal violet se renvoient des feux. Antoine distingue au milieu de la table un sanglier fumant par tous ses pores, les pattes sous le ventre, les yeux à demi clos; et l'idée de pouvoir manger cette bête formidable le réjouit extrêmement. Puis, ce sont des choses qu'il n'a jamais vues, des hachis noirs, des gelées couleur d'or, des ragoûts où flottent des champi-

gnons comme des nénufars sur des étangs, des mousses si légères qu'elles ressemblent à des nuages.

Et l'arome de tout cela lui apporte l'odeur salée de l'Océan, la fraîcheur des fontaines, le grand parfum des bois. Il dilate ses narines tant qu'il peut; il en bave; il se dit qu'il en a pour un an, pour dix ans, pour sa vie entière!

A mesure qu'il promène sur les mets ses yeux écarquillés, d'autres s'accumulent, formant une pyramide, dont les angles s'écroulent. Les vins se mettent à couler, les poissons à palpiter, le sang dans les plats bouillonne, la pulpe des fruits s'avance comme des lèvres amoureuses; et la table monte jusqu'à sa poitrine, jusqu'à son menton, ne portant qu'une seule assiette et qu'un seul pain, qui se trouvent juste en face de lui.

Il va saisir le pain. D'autres pains se présentent.

Pour moi!... tous! mais...

Antoine recule.

Au lieu d'un qu'il y avait, en voilà!... C'est un miracle, alors, le même que fit le Seigneur!...

Dans quel but? Eh! tout le reste n'est pas moins incompréhensible! Ah! Démon, va-t'en! va-t'en!

Il donne un coup de pied dans la table. Elle disparaît.

Plus rien? — non!

Il respire largement.

Ah! la tentation était forte. Mais comme je m'en suis délivré!

Il relève la tête, et trébuche contre un objet sonore.

Qu'est-ce donc?

Antoine se baisse.

Tiens! une coupe! quelqu'un, en voyageant, l'aura perdue. Rien d'extraordinaire...

Il mouille son doigt, et frotte.

Ça reluit! du métal! Cependant, je ne distingue pas...

Il allume sa torche, et examine la coupe.

Elle est en argent, ornée d'ovules sur le bord, avec une médaille au fond.

Il fait sauter la médaille d'un coup d'ongle.

C'est une pièce de monnaie qui vaut... de sept à huit drachmes; pas davantage! N'importe! je pourrais bien, avec cela, me procurer une peau de brebis.

Un reflet de la torche éclaire la coupe.

Pas possible! en or! oui!... tout en or!

Une autre pièce, plus grande, se trouve au fond. Sous celle-ci, il en découvre plusieurs autres.

Mais cela fait une somme... assez forte pour avoir trois bœufs... un petit champ!

La coupe est maintenant remplie de pièces d'or.

Allons donc! cent esclaves, des soldats, une foule, de quoi acheter...

Les granulations de la bordure, se détachant, forment un collier de perles.

Avec ce joyau-là, on gagnerait même la femme de l'Empereur!

D'une secousse, Antoine fait glisser le collier sur son poignet. Il tient la coupe de sa main gauche, et de son autre bras lève la torche pour mieux l'éclairer. Comme l'eau qui ruisselle d'une vasque, il s'en épanche à flots continus, de manière à faire un monticule sur le sable, des diamants, des escarboucles et des saphirs mêlés à de grandes pièces d'or, portant des effigies de rois.

Comment ? comment ? des staters, des cycles, des dariques, des aryandiques ! Alexandre, Démétrius, les Ptolémées, César ! mais chacun d'eux n'en avait pas autant ! Rien d'impossible ! plus de souffrance ! et ces rayons qui m'éblouissent ! Ah ! mon cœur déborde ! comme c'est bon ! oui !... oui !... encore ! jamais assez ! J'aurais beau en jeter à la mer continuellement, il m'en restera. Pourquoi en perdre ? Je garderai tout, sans le dire à personne ; je me ferai creuser dans le roc une chambre qui sera couverte à l'intérieur de lames de bronze — et je viendrai là, pour sentir les piles d'or s'enfoncer sous mes talons ; j'y plongerai mes bras comme dans des sacs de grain. Je veux m'en frotter le visage, me coucher dessus !

Il lâche la torche pour embrasser le tas ; et tombe par terre sur la poitrine.

Il se relève. La place est entièrement vide.

Qu'ai-je fait ?

Si j'étais mort pendant ce temps-là, c'était l'enfer ! l'enfer irrévocable !

Il tremble de tous ses membres.

Je suis donc maudit ? Eh non ! c'est ma faute ! je me laisse prendre à tous les pièges ! On n'est pas plus imbécile et plus infâme. Je voudrais me battre, ou plutôt m'arracher de mon corps ! Il y a

trop longtemps que je me contiens ! J'ai besoin de me venger, de frapper, de tuer ! c'est comme si j'avais dans l'âme un troupeau de bêtes féroces. Je voudrais, à coups de hache, au milieu d'une foule... Ah ! un poignard !...

Il se jette sur son couteau, qu'il aperçoit. Le couteau glisse de sa main, et Antoine reste accoté contre le mur de sa cabane, la bouche grande ouverte, immobile, cataleptique.

Tout l'entourage a disparu.

Il se croit à Alexandrie sur le Paneum, montagne artificielle qu'entoure un escalier en limaçon et dressée au centre de la ville.

En face de lui s'étend le lac Mareotis, à droite la mer, à gauche la campagne, et, immédiatement sous ses yeux, une confusion de toits plats, traversée du sud au nord et de l'est à l'ouest par deux rues qui s'entrecroisent et forment, dans toute leur longueur, une file de portiques à chapiteaux corinthiens. Les maisons surplombant cette double colonnade ont des fenêtres à vitres colorées. Quelques-unes portent extérieurement d'énormes cages en bois, où l'air du dehors s'engouffre.

Des monuments d'architecture différente se tassent les uns près des autres. Des pylônes égyptiens dominent des temples grecs. Des obélisques apparaissent comme des lances entre des créneaux de briques rouges. Au milieu des places, il y a des Hermès à oreilles pointues et des Anubis à tête de chien. Antoine distingue des mosaïques dans les cours, et aux poutrelles des plafonds des tapis accrochés.

Il embrasse, d'un seul coup d'œil, les deux ports (le Grand-Port et l'Eunoste), ronds tous les deux comme deux cirques, et que sépare un môle joignant Alexandrie à l'îlot escarpé sur lequel se lève la tour du Phare, quadrangulaire, haute de cinq cents coudées et à neuf étages, avec un amas de charbons noirs fumant à son sommet.

De petits ports intérieurs découpent les ports principaux. Le môle, à chaque bout, est terminé par un pont établi sur des colonnes de marbre plantées dans la mer. Des voiles passent dessous; et de lourdes gabares débordantes de marchandises, des barques thalamèges à incrustations d'ivoire, des gondoles couvertes d'un tendelet, des trirèmes et des birèmes, toutes sortes de bateaux, circulent ou stationnent contre les quais.

Autour du Grand-Port, c'est une suite ininterrompue de constructions royales : le palais des Ptolémées, le Museum, le Posidium, le Cesareum, le Timonium où se réfugia Marc-Antoine, le Soma qui contient le tombeau d'Alexandre; tandis qu'à l'autre extrémité de la ville, après l'Eunoste, on aperçoit dans un faubourg des fabriques de verre, de parfums et de papyrus.

Des vendeurs ambulants, des portefaix, des âniers, courent, se heurtent. Ça et là, un prêtre d'Osiris avec une peau de panthère sur l'épaule, un soldat romain à casque de bronze, beaucoup de nègres. Au seuil des boutiques des femmes s'arrêtent, des artisans travaillent; et le grincement des chars fait s'envoler des oiseaux qui mangent par terre les détritiques des boucheries et des restes de poisson.

Sur l'uniformité des maisons blanches, le dessin des rues jette comme un réseau noir. Les marchés pleins d'herbes y font des bouquets verts, les sécheries des teinturiers des plaques de couleurs, les ornements d'or au fronton des temples des points lumineux, tout cela compris dans l'enceinte ovale des murs grisâtres, sous la voûte du ciel bleu, près de la mer immobile.

Mais la foule s'arrête, et regarde du côté de l'Occident, d'où s'avancent d'énormes tourbillons de poussière.

Ce sont les moines de la Thébaïde, vêtus de peaux de chèvre, armés de gourdins, et hurlant un cantique de guerre et de religion avec ce refrain : « Où sont-ils ? où sont-ils ? ».

Antoine comprend qu'ils viennent pour tuer les Ariens.

Tout à coup les rues se vident, et l'on ne voit plus que des pieds levés.

Les Solitaires maintenant sont dans la ville. Leurs formidables bâtons, garnis de clous, tournent comme des soleils d'acier. On entend le fracas des choses brisées dans les maisons. Il y a des intervalles de silence. Puis de grands cris s'élèvent.

D'un bout à l'autre des rues, c'est un remous continu de peuple effaré.

Plusieurs tiennent des piques. Quelquefois, deux groupes se rencontrent, n'en font qu'un; et cette masse glisse sur les dalles, se disjoint, s'abat. Mais toujours les hommes à longs cheveux reparaissent.

Des filets de fumée s'échappent du coin des édifices. Les battants des portes éclatent. Des pans de murs s'écroulent. Des architraves tombent.

Antoine retrouve tous ses ennemis l'un après l'autre. Il en reconnaît qu'il avait oubliés; avant de les tuer, il les outrage. Il éventre, égorge, assomme, traîne les vieillards par la barbe, écrase les enfants, frappe les blessés. Et on se venge du luxe; ceux qui ne savent pas lire déchirent les livres; d'autres cassent, abîment les statues, les peintures, les meubles, les coffrets, mille délicatesses dont ils ignorent l'usage et qui, à cause de cela, les exaspèrent. De temps à autre, ils s'arrêtent tout hors d'haleine, puis recommencent.

Les habitants, réfugiés dans les cours, gémissent. Les femmes lèvent au ciel leurs yeux en pleurs et leurs bras nus. Pour fléchir les Solitaires, elles embrassent leurs genoux; ils les renversent; et le sang jaillit jusqu'aux plafonds, retombe en nappes le long des murs, ruisselle du tronc des cadavres décapités, emplit les aqueducs, fait par terre de larges flaques rouges.

Antoine en a jusqu'aux jarrets. Il marche dedans; il en hume les gouttelettes sur ses lèvres, et tressaille de joie à le sentir contre ses membres, sous sa tunique de poils, qui en est trempée.

La nuit vient. L'immense clameur s'apaise.

Les Solitaires ont disparu.

Tout à coup, sur les galeries extérieures bordant les neuf étages du Phare, Antoine aperçoit de grosses lignes noires comme seraient des corbeaux arrêtés. Il y court, et il se trouve au sommet.

Un grand miroir de cuivre, tourné vers la haute mer, reflète les navires qui sont au large.

Antoine s'amuse à les regarder; et à mesure qu'il les regarde, leur nombre augmente.

Ils sont tassés dans un golfe ayant la forme d'un croissant. Par derrière, sur un promontoire, s'étale une ville neuve d'architecture romaine, avec des coupoles de pierre, des toits coniques, des marbres roses et bleus, et une profusion d'airain appliquée aux volutes des chapiteaux, à la crête des maisons, aux angles des corniches. Un bois de cyprès la domine. La couleur de la mer est plus verte, l'air plus froid. Sur les montagnes à l'horizon, il y a de la neige.

Antoine cherche sa route, quand un homme l'aborde et lui dit : « Venez ! on vous attend ! ».

Il traverse un forum, entre dans une cour, se baisse sous une porte; et il arrive devant la façade du palais, décoré par un groupe en cire qui représente l'empereur Constantin terrassant un dragon. Une vasque de porphyre porte à son milieu une conque en or pleine de pistaches. Son guide lui dit qu'il peut en prendre. Il en prend.

Puis il est comme perdu dans une succession d'appartements.

On voit le long des murs en mosaïque, des généraux offrant à l'Empereur sur le plat de la main des villes conquises. Et partout, ce sont des colonnes de basalte, des grilles en filigrane d'argent, des sièges d'ivoire, des tapisseries brodées de perles. La lumière tombe des voûtes, Antoine continue à marcher. De tièdes exhalaisons circulent; il entend, quelquefois, le claquement discret d'une sandale. Postés dans les antichambres, des gardiens, qui ressemblent à des automates, tiennent sur leurs épaules des bâtons de vermeil.

Enfin, il se trouve au bas d'une salle terminée au fond par des rideaux d'hyacinthe. Ils s'écartent, et découvrent l'Empereur, assis sur un trône, en tunique violette et chaussé de brodequins rouges à bandes noires.

Un diadème de perles contourne sa chevelure dispo-

sée en rouleaux symétriques. Il a les paupières tombantes, le nez droit, la physionomie lourde et sournoise. Aux coins du dais étendu sur sa tête quatre colombes d'or sont posées, et au pied du trône deux lions d'émail accroupis. Les colombes se mettent à chanter, les lions à rugir, l'Empereur roule des yeux, Antoine s'avance; et tout de suite, sans préambule, ils se racontent des événements. Dans les villes d'Antioche, d'Éphèse et d'Alexandrie, on a saccagé les temples et fait avec les statues des dieux, des pots et des marmites; l'Empereur en rit beaucoup. Antoine lui reproche sa tolérance envers les Novatiens. Mais l'Empereur s'emporte; Novatiens, Ariens, Méléciens, tous l'ennuient. Cependant il admire l'épiscopat, car les chrétiens relevant des évêques, qui dépendent de cinq ou six personnages, il s'agit de gagner ceux-là pour avoir à soi tous les autres. Aussi n'a-t-il pas manqué de leur fournir des sommes considérables. Mais il déteste les Pères du Concile de Nicée. «Allons les voir!» Antoine le suit.

Et ils se trouvent, de plain-pied, sur une terrasse.

Elle domine un hippodrome, rempli de monde et que surmontent des portiques, où le reste de la foule se promène. Au centre du champ de course s'étend une plate-forme étroite, portant sur sa longueur un petit temple de Mercure, la statue de Constantin, trois serpents de bronze entrelacés; à un bout de gros œufs en bois, et à l'autre sept dauphins la queue en l'air.

Derrière le pavillon impérial, les Préfets des chambres, les Comtes des domestiques et les Patrices s'échelonnent jusqu'au premier étage d'une église, dont toutes les fenêtres sont garnies de femmes. A droite est la tribune de la faction bleue, à gauche celle de la verte, en dessous un piquet de soldats, et, au niveau de l'arène un rang d'arcs corinthiens, formant l'entrée des loges.

Les courses vont commencer, les chevaux s'alignent. De hauts panaches, plantés entre leurs oreilles, se balancent au vent comme des arbres; et ils secouent, dans leurs bonds, des chars en forme de coquille, conduits par des cochers revêtus d'une sorte de cuirasse multicolore, avec des manches étroites du poignet et larges

du bras, les jambes nues, toute la barbe, les cheveux rasés sur le front à la mode des Huns.

Antoine est d'abord assourdi par le clapotement des voix. Du haut en bas, il n'aperçoit que des visages far-
dés, des vêtements bigarrés, des plaques d'orfèvrerie; et le sable de l'arène, tout blanc, brille comme un miroir.

L'Empereur l'entretient. Il lui confie des choses importantes, secrètes, lui avoue l'assassinat de son fils Crispus, lui demande même des conseils pour sa santé.

Cependant Antoine remarque des esclaves au fond des loges. Ce sont les Pères du Concile de Nicée, en haillons abjects. Le martyr Paphnuce brosse la crinière d'un cheval, Théophile lave les jambes d'un autre, Jean peint les sabots d'un troisième, Alexandre ramasse du crottin dans une corbeille.

Antoine passe au milieu d'eux. Ils font la haie, le prient d'intercéder, lui baisent les mains. La foule entière les hue; et il jouit de leur dégradation, démesurément. Le voilà devenu un des grands de la Cour, confident de l'Empereur, premier ministre! Constantin lui pose son diadème sur le front. Antoine le garde, trouvant cet honneur tout simple.

Et bientôt se découvre sous les ténèbres une salle immense, éclairée par des candélabres d'or.

Des colonnes, à demi perdues dans l'ombre tant elles sont hautes, vont s'alignant à la file en dehors des tables qui se prolongent jusqu'à l'horizon, où apparaissent dans une vapeur lumineuse des superpositions d'escaliers, des suites d'arcades, des colosses, des tours, et par derrière une vague bordure de palais que dépassent des cèdres, faisant des masses plus noires sur l'obscurité.

Les convives, couronnés de violettes, s'appuient du coude contre des lits très bas. Le long de ces deux rangs, des amphores qu'on incline versent du vin; et tout au fond, seul, coiffé de la tiare et couvert d'escarboucles, mange et boit le roi Nabuchodonosor.

A sa droite et à sa gauche, deux théories de prêtres en bonnets pointus balancent des encensoirs. Par terre,

sous lui, rampent les rois captifs, sans pieds ni mains, auxquels il jette des os à ronger; plus bas se tiennent ses frères, avec un bandeau sur les yeux, étant tous aveugles.

Une plainte continue monte du fond des ergastules. Les sons doux et lents d'un orgue hydraulique alternent avec les chœurs de voix; et on sent qu'il y a tout autour de la salle une ville démesurée, un océan d'hommes dont les flots battent les murs.

Les esclaves courent portant des plats. Des femmes circulent offrant à boire, les corbeilles crient sous le poids des pains; et un dromadaire, chargé d'outres percées, passe et revient, laissant couler de la verveine pour rafraîchir les dalles.

Des belluaires amènent des lions. Des danseuses, les cheveux pris dans des filets, tournent sur les mains en crachant du feu par les narines; des bateleurs nègres jonglent, des enfants nus se lancent des pelotes de neige, qui s'écrasent en tombant contre les claires argenteries. La clameur est si formidable qu'on dirait une tempête, et un nuage flotte sur le festin, tant il y a de viandes et d'haleines. Quelquefois une flammèche des grands flambeaux, arrachée par le vent, traverse la nuit comme une étoile qui file.

Le Roi essuie avec son bras les parfums de son visage. Il mange dans les vases sacrés, puis les brise; et il énumère intérieurement ses flottes, ses armées, ses peuples. Tout à l'heure, par caprice, il brûlera son palais avec ses convives. Il compte rebâtir la tour de Babel et détrôner Dieu.

Antoine lit, de loin, sur son front, toutes ses pensées. Elles le pénètrent, et il devient Nabuchodonosor.

Aussitôt il est repu de débordements et d'exterminations, et l'envie le prend de se rouler dans la bassesse. D'ailleurs la dégradation de ce qui épouvante les hommes est un outrage fait à leur esprit, une manière encore de les stupéfier; et comme rien n'est plus vil qu'une bête brute, Antoine se met à quatre pattes sur la table, et beugle comme un taureau.

Il sent une douleur à la main, — un caillou, par hasard, l'a blessé, — et il se retrouve devant sa cabane.

L'enceinte des roches est vide. Les étoiles rayonnent.
Tout se tait.

Une fois de plus je me suis trompé! Pourquoi ces choses? Elles viennent des soulèvements de la chair. Ah! misérable!

Il s'élance dans sa cabane, y prend un paquet de cordes terminé par des ongles métalliques, se dénude jusqu'à la ceinture, et levant la tête vers le ciel :

Accepte ma pénitence, ô mon Dieu! ne la dédaigne pas pour sa faiblesse. Rends-la aiguë, prolongée, excessive! Il est temps! à l'œuvre!

Il s'applique un cinglon vigoureux.

Aïe! non! non! pas de pitié!

Il recommence.

Oh! oh! oh! chaque coup me déchire la peau, me tranche les membres. Cela me brûle horriblement!

Eh! ce n'est pas terrible! on s'y fait. Il me semble même..

Antoine s'arrête.

Va donc, lâche! va donc! Bien! bien! sur les bras, dans le dos, sur la poitrine, contre le ventre, partout! Sifflez, lanières, mordez-moi, arrachez-moi! Je voudrais que les gouttes de mon sang jaillissent jusqu'aux étoiles, fissent craquer mes os, découvrir mes nerfs! Des tenailles, des chevaux, du plomb fondu! Les martyrs en ont subi bien d'autres! n'est-ce pas, Ammonaria?

L'ombre des cornes du Diable reparait.

J'aurais pu être attaché à la colonne près de la

tienne, face à face, sous tes yeux, répondant à tes cris par mes soupirs; et nos douleurs se seraient confondues, nos âmes se seraient mêlées.

Il se flagelle avec furie.

Tiens, tiens! pour toi! encore!... Mais voilà qu'un chatouillement me parcourt. Quel supplice! quelles délices! ce sont comme des baisers. Ma moelle se fond! je meurs!

Et il voit en face de lui trois cavaliers montés sur des onagres, vêtus de robes vertes, tenant des lis à la main et se ressemblant tous de figure.

Antoine se retourne, et il voit trois autres cavaliers semblables, sur de pareils onagres, dans la même attitude.

Il recule. Alors les onagres, tous à la fois, font un pas et frottent leur museau contre lui, en essayant de mordre son vêtement. Des voix crient : «Par ici, par ici, c'est là!» Et des étendards paraissent entre les fentes de la montagne avec des têtes de chameau en licol de soie rouge, des mulets chargés de bagages, et des femmes couvertes de voiles jaunes, montées à califourchon sur des chevaux pie.

Les bêtes haletantes se couchent, les esclaves se précipitent sur les ballots, on déroule des tapis bariolés, on étale par terre des choses qui brillent.

Un éléphant blanc, caparaçonné d'un filet d'or, accourt, en secouant le bouquet de plumes d'autruche attaché à son frontal.

Sur son dos, parmi des coussins de laine bleue, jambes croisées, paupières à demi closes et se balançant la tête, il y a une femme si splendidement vêtue qu'elle envoie des rayons autour d'elle. La foule se prosterne, l'éléphant plie les genoux, et

LA REINE DE SABA,

se laissant glisser le long de son épaule, descend sur les tapis et s'avance vers saint Antoine.

Sa robe en brocart d'or, divisée régulièrement par des falbalas de perles, de jais et de saphirs, lui serre la taille dans un corsage étroit, rehaussé d'applications de couleur, qui représentent les douze signes du Zodiaque. Elle a des patins très hauts, dont l'un est noir et semé d'étoiles d'argent, avec un croissant de lune, et l'autre, qui est blanc, est couvert de gouttelettes d'or avec un soleil au milieu.

Ses larges manches, garnies d'émeraudes et de plumes d'oiseau, laissent voir à nu son petit bras rond, orné au poignet d'un bracelet d'ébène, et ses mains chargées de bagues se terminent par des ongles si pointus que le bout de ses doigts ressemble presque à des aiguilles.

Une chaîne d'or plate, lui passant sous le menton, monte le long de ses joues, s'enroule en spirale autour de sa coiffure poudrée de poudre bleue, puis, redescendant, lui effleure les épaules et vient s'attacher sur sa poitrine à un scorpion de diamant, qui allonge la langue entre ses seins. Deux grosses perles blondes tirent ses oreilles. Le bord de ses paupières est peint en noir. Elle a sur la pommette gauche une tache brune naturelle; et elle respire en ouvrant la bouche, comme si son corset la gênait.

Elle secoue, tout en marchant, un parasol vert à manche d'ivoire, entouré de sonnettes vermeilles; et douze négrillons crépus portent la longue queue de sa robe, dont un singe tient l'extrémité qu'il soulève de temps à autre.

Elle dit :

Ah! bel ermite! bel ermite! mon cœur défaill!

A force de piétiner d'impatience il m'est venu des calus au talon, et j'ai cassé un de mes ongles! J'envoyais des bergers qui restaient sur les montagnes la main étendue devant les yeux, et des chasseurs qui criaient ton nom dans les bois, et des espions qui parcouraient toutes les routes en disant à chaque passant : « L'avez-vous vu? »

La nuit, je pleurais, le visage tourné vers la muraille. Mes larmes, à la longue, ont fait deux petits trous dans la mosaïque, comme des flaques d'eau de mer dans les rochers, car, je t'aime! Oh! oui! beaucoup!

Elle lui prend la barbe.

Ris donc, bel ermite! ris donc! je suis très gaie, tu verras! Je pince de la lyre, je danse comme une abeille, et je sais une foule d'histoires à raconter toutes plus divertissantes les unes que les autres.

Tu n'imagines pas la longue route que nous avons faite. Voilà les onagres des courriers verts qui sont morts de fatigue!

Les onagres sont étendus par terre sans mouvement.

Depuis trois grandes lunes, ils ont couru d'un train égal, avec un caillou dans les dents pour couper le vent, la queue toujours droite, le jarret toujours plié, et galopant toujours. On n'en retrouvera pas de pareils! Ils me venaient de mon grand-père maternel, l'empereur Saharil, fils d'lakhschab, fils d'laarab, fils de Kastan. Ah! s'ils vivaient encore nous les attellerions à une litière pour nous en retourner vite à la maison! Mais... comment?... à quoi songes-tu?

Elle l'examine.

Ah! quand tu seras mon mari, je t'habillerai, je te parfumerai, je t'épilerai.

Antoine reste immobile, plus roide qu'un pieu, pâle comme un mort.

Tu as l'air triste; est-ce de quitter ta cabane?

Moi, j'ai tout quitté pour toi, — jusqu'au roi Salomon, qui a cependant beaucoup de sagesse, vingt mille chariots de guerre, et une belle barbe ! Je t'ai apporté mes cadeaux de noces. Choisis.

Elle se promène entre les rangées d'esclaves et les marchandises.

Voici du baume de Genezareth, de l'encens du cap Gardefan, du ladanon, du cinnamome, et du silphium, bon à mettre dans les sauces. Il y a là dedans des broderies d'Assur, des ivoires du Gange, de la pourpre d'Élisa ; et cette boîte de neige contient une outre de chalibon, vin réservé pour les rois d'Assyrie, — et qui se boit pur dans une corne de licorne. Voilà des colliers, des agrafes, des filets, des parasols, de la poudre d'or de Baasa, du cassiteros de Tartessus, du bois bleu de Pandio, des fourrures blanches d'Issedonie, des escarboucles de l'île Palæsimonde, et des cure-dents faits avec les poils du tachas, — animal perdu qui se trouve sous la terre. Ces cousins sont d'Émath, et ces franges à manteau de Palmyre. Sur ce tapis de Babylone, il y a... mais viens donc ! Viens donc !

Elle tire saint Antoine par la manche. Il résiste. Elle continue :

Ce tissu mince, qui craque sous les doigts avec un bruit d'étincelles, est la fameuse toile jaune apportée par les marchands de la Bactriane. Il leur faut quarante-trois interprètes dans leur voyage. Je t'en ferai faire des robes, que tu mettras à la maison.

Poussez les crochets de l'étui en sycomore, et

donnez-moi la cassette d'ivoire qui est au garrot de mon éléphant!

On retire d'une boîte quelque chose de rond couvert d'un voile, et l'on apporte un petit coffret chargé de ciselures.

Veux-tu le bouclier de Dgïan-ben-Dgïan, celui qui a bâti les Pyramides? le voilà! Il est composé de sept peaux de dragon mises l'une sur l'autre, jointes par des vis de diamant, et qui ont été tannées dans de la bile de parricide. Il représente, d'un côté, toutes les guerres qui ont eu lieu depuis l'invention des armes, et, de l'autre, toutes les guerres qui auront lieu jusqu'à la fin du monde. La foudre rebondit dessus, comme une balle de liège. Je vais le passer à ton bras et tu le porteras à la chasse.

Mais si tu savais ce que j'ai dans ma petite boîte! Retourne-la, tâche de l'ouvrir! Personne n'y parviendrait; embrasse-moi; je te le dirai.

Elle prend saint Antoine par les deux joues; il la repousse à bras tendus.

C'était une nuit que le roi Salomon perdait la tête. Enfin nous conclûmes un marché. Il se leva, et sortant à pas de loup...

Elle fait une pirouette.

Ah! ah! bel ermite! tu ne le sauras pas! tu ne le sauras pas!

Elle secoue son parasol, dont toutes les clochettes tintent.

Et j'ai bien d'autres choses encore, va! J'ai des trésors enfermés dans des galeries où l'on se perd

comme dans un bois. J'ai des palais d'été en treillage de roseaux, et des palais d'hiver en marbre noir. Au milieu de lacs grands comme des mers, j'ai des îles rondes comme des pièces d'argent, toutes couvertes de nacre, et dont les rivages font de la musique, au battement des flots tièdes qui se roulent sur le sable. Les esclaves de mes cuisines prennent des oiseaux dans mes volières, et pêchent le poisson dans mes viviers. J'ai des graveurs continuellement assis pour creuser mon portrait sur des pierres dures, des fondeurs hale-tants qui coulent mes statues, des parfumeurs qui mêlent le suc des plantes à des vinaigres et battent des pâtes. J'ai des couturières qui me coupent des étoffes, des orfèvres qui me travaillent des bijoux, des coiffeuses qui sont à me chercher des coiffures, et des peintres attentifs, versant sur mes lambris des résines bouillantes, qu'ils refroidissent avec des éventails. J'ai des suivantes de quoi faire un harem, des eunuques de quoi faire une armée. J'ai des armées, j'ai des peuples! J'ai dans mon vestibule une garde de nains portant sur le dos des trompes d'ivoire.

Antoine soupire.

J'ai des attelages de gazelles, des quadriges d'éléphants, des couples de chameaux par centaines, et des cavales à crinière si longue que leurs pieds y entrent quand elles galopent, et des troupeaux à cornes si larges que l'on abat les bois devant eux quand ils pâturent. J'ai des girafes qui se promènent dans mes jardins, et qui avancent leur tête sur le bord de mon toit, quand je prends l'air après dîner.

Assise dans une coquille, et traînée par les dauphins, je me promène dans les grottes écoutant tomber l'eau des stalactites. Je vais au pays des diamants, où les magiciens mes amis me laissent choisir les plus beaux; puis je remonte sur la terre, et je rentre chez moi.

Elle pousse un sifflement aigu; et un grand oiseau, qui descend du ciel, vient s'abattre sur le sommet de sa chevelure, dont il fait tomber la poudre bleue.

Son plumage, de couleur orange, semble composé d'écailles métalliques. Sa petite tête, garnie d'une huppe d'argent, représente un visage humain. Il a quatre ailes, des pattes de vautour, et une immense queue de paon, qu'il étale en rond derrière lui.

Il saisit dans son bec le parasol de la Reine, chancelle un peu avant de prendre son aplomb, puis hérisse toutes ses plumes, et demeure immobile.

Merci, beau Simorg-anka! toi qui m'as appris où se cachait l'amoureux! Merci! merci! messenger de mon cœur!

Il vole comme le désir. Il fait le tour du monde dans sa journée. Le soir, il revient; il se pose au pied de ma couche; il me raconte ce qu'il a vu, les mers qui ont passé sous lui avec les poissons et les navires, les grands déserts vides qu'il a contemplés du haut des cieux, et toutes les moissons qui se courbaient dans la campagne, et les plantes qui poussaient sur le mur des villes abandonnées.

Elle tord ses bras, langoureusement.

Oh! si tu voulais, si tu voulais!..... J'ai un pavillon sur un promontoire au milieu d'un isthme, entre deux océans. Il est lambrissé de plaques de verre, parqueté d'écailles de tortue, et

s'ouvre aux quatre vents du ciel. D'en haut, je vois revenir mes flottes et les peuples qui montent la colline avec des fardeaux sur l'épaule. Nous dormirions sur des duvets plus mous que des nuées, nous boirions des boissons froides dans des écorces de fruits, et nous regarderions le soleil à travers des émeraudes ! Viens !.....

Antoine se recule. Elle se rapproche, et d'un ton irrité :

Comment ? ni riche, ni coquette, ni amoureuse ? ce n'est pas tout cela qu'il te faut, hein ? mais lascive, grasse, avec une voix rauque, la chevelure couleur de feu et des chairs rebondissantes. Préfères-tu un corps froid comme la peau des serpents, ou bien de grands yeux noirs, plus sombres que les cavernes mystiques ? regarde-les, mes yeux !

Antoine, malgré lui, les regarde.

Toutes celles que tu as rencontrées, depuis la fille des carrefours chantant sous sa lanterne jusqu'à la patricienne effeuillant des roses du haut de sa litière, toutes les formes entrevues, toutes les imaginations de ton désir, demande-les ! Je ne suis pas une femme, je suis un monde. Mes vêtements n'ont qu'à tomber, et tu découvriras sur ma personne une succession de mystères !

Antoine claque des dents.

Si tu posais ton doigt sur mon épaule, ce serait comme une traînée de feu dans tes veines. La possession de la moindre place de mon corps t'emplira d'une joie plus véhémente que la con-

quête d'un empire. Avance tes lèvres ! mes baisers ont le goût d'un fruit qui se fondrait dans ton cœur ! Ah ! comme tu vas te perdre sous mes cheveux, humer ma poitrine, t'ébahir de mes membres, et brûlé par mes prunelles, entre mes bras, dans un tourbillon.....

Antoine fait un signe de croix.

Tu me dédaignes ! adieu !

Elle s'éloigne en pleurant, puis se retourne :

Bien sûr ? une femme si belle !

Elle rit, et le singe qui tient le bas de sa robe la soulève.

Tu te repentiras, bel ermite, tu gémiras ! tu t'ennuieras ! mais je m'en moque ! la ! la ! la ! oh ! oh ! oh !

Elle s'en va la figure dans les mains, en sautillant à cloche-pied.

Les esclaves défilent devant saint Antoine, les chevaux, les dromadaires, l'éléphant, les suivantes, les mulets qu'on a rechargés, les négrillons, le singe, les courriers verts, tenant à la main leur lis cassé ; et la Reine de Saba s'éloigne, en poussant une sorte de hoquet convulsif, qui ressemble à des sanglots ou à un ricanement.

III

Quand elle a disparu, Antoine aperçoit un enfant sur le seuil de sa cabane.

C'est quelqu'un des serviteurs de la Reine, pense-t-il.

Cet enfant est petit comme un nain, et pourtant trapu comme un Cabire, contourné, d'aspect misérable. Des cheveux blancs couvrent sa tête prodigieusement grosse; et il grelotte sous une méchante tunique, tout en gardant à sa main un rouleau de papyrus.

La lumière de la lune, que traverse un nuage, tombe sur lui.

ANTOINE

l'observe de loin et en a peur.

Qui es-tu ?

L'ENFANT

répond :

Ton ancien disciple Hilarion !

ANTOINE.

Tu mens ! Hilarion habite depuis de longues années la Palestine.

HILARION.

J'en suis revenu! c'est bien moi!

ANTOINE

se rapproche, et il le considère.

Cependant sa figure était brillante comme l'aurore, candide, joyeuse. Celle-là est toute sombre et vieille.

HILARION.

De longs travaux m'ont fatigué!

ANTOINE.

La voix aussi est différente. Elle a un timbre qui vous glace.

HILARION.

C'est que je me nourris de choses amères!

ANTOINE.

Et ces cheveux blancs?

HILARION.

J'ai eu tant de chagrins!

ANTOINE

à part :

Serait-ce possible?.....

HILARION.

Je n'étais pas si loin que tu le supposes. L'ermite Paul t'a rendu visite cette année, pendant le

mois de schebar. Il y a juste vingt jours que les Nomades t'ont apporté du pain. Tu as dit, avant-hier, à un matelot de te faire parvenir trois poinçons.

ANTOINE.

Il sait tout!

HILARION.

Apprends même que je ne t'ai jamais quitté. Mais tu passes de longues périodes sans m'apercevoir.

ANTOINE.

Comment cela? Il est vrai que j'ai la tête si troublée! Cette nuit particulièrement.....

HILARION.

Tous les Péchés capitaux sont venus. Mais leurs piètres embûches se brisent contre un saint tel que toi!

ANTOINE.

Oh! non!..... non! A chaque minute je défaille! Que ne suis-je un de ceux dont l'âme est toujours intrépide et l'esprit ferme, — comme le grand Athanase, par exemple.

HILARION.

Il a été ordonné illégalement par sept évêques!

ANTOINE.

Qu'importe! si sa vertu.....

HILARION.

Allons donc! un homme orgueilleux, cruel, toujours dans les intrigues, et finalement exilé comme accapareur.

ANTOINE.

Calomnie!

HILARION.

Tu ne nieras pas qu'il ait voulu corrompre Eustates, le trésorier des largesses?

ANTOINE.

On l'affirme; j'en conviens.

HILARION.

Il a brûlé, par vengeance, la maison d'Arsène!

ANTOINE.

Hélas!

HILARION.

Au Concile de Nicée, il a dit en parlant de Jésus : « l'homme du Seigneur ».

ANTOINE.

Ah! cela c'est un blasphème!

HILARION.

Tellement borné du reste, qu'il avoue ne rien comprendre à la nature du Verbe.

ANTOINE

souriant de plaisir :

En effet, il n'a pas l'intelligence très... élevée.

HILARION.

Si l'on t'avait mis à sa place, c'eût été un grand bonheur pour tes frères comme pour toi. Cette vie à l'écart des autres est mauvaise.

ANTOINE.

Au contraire ! L'homme, étant esprit, doit se retirer des choses mortelles. Toute action le dégrade. Je voudrais ne pas tenir à la terre, — même par la plante de mes pieds !

HILARION.

Hypocrite qui s'enfonce dans la solitude pour se livrer mieux au débordement de ses convoitises ! Tu te privas de viandes, de vin, d'étuves, d'esclaves et d'honneurs ; mais comme tu laisses ton imagination t'offrir des banquets, des parfums, des femmes nues et des foules applaudissantes ! Ta chasteté n'est qu'une corruption plus subtile, et ce mépris du monde l'impuissance de ta haine contre lui ! C'est là ce qui rend tes pareils si lugubres, ou peut-être parce qu'ils doutent. La possession de la vérité donne la joie. Est-ce que Jésus était triste ? Il allait entouré d'amis, se reposait à l'ombre de l'olivier, entraînait chez le publicain, multipliait les coupes, pardonnant à la pécheresse, guérissant toutes les douleurs. Toi, tu n'as de pitié que pour ta misère. C'est comme un

remords qui t'agite et une démence farouche, jusqu'à repousser la caresse d'un chien ou le sourire d'un enfant.

ANTOINE

éclate en sanglots.

Assez ! assez ! tu remues trop mon cœur !

HILARION.

Secoue la vermine de tes haillons ! Relève-toi de ton ordure ! Ton Dieu n'est pas un Moloch qui demande de la chair en sacrifice !

ANTOINE.

Cependant la souffrance est bénie. Les chérubins s'inclinent pour recevoir le sang des confesseurs.

HILARION.

Admire donc les Montanistes ! ils dépassent tous les autres.

ANTOINE.

Mais c'est la vérité de la doctrine qui fait le martyre !

HILARION.

Comment peut-il en prouver l'excellence, puisqu'il témoigne également pour l'erreur ?

ANTOINE.

Te tairas-tu, vipère !

HILARION.

Cela n'est peut-être pas si difficile. Les exhortations des amis, le plaisir d'insulter le peuple, le serment qu'on a fait, un certain vertige, mille circonstances les aident.

Antoine s'éloigne d'Hilarion. Hilarion le suit.

D'ailleurs, cette manière de mourir amène de grands désordres. Denys, Cyprien et Grégoire s'y sont soustraits. Pierre d'Alexandrie l'a blâmée, et le Concile d'Elvire...

ANTOINE

se bouche les oreilles.

Je n'écoute plus !

HILARION

élevant la voix :

Voilà que tu retombes dans ton péché d'habitude, la paresse. L'ignorance est l'écume de l'orgueil. On dit : « Ma conviction est faite, pourquoi discuter ? » et on méprise les docteurs, les philosophes, la tradition, et jusqu'au texte de la Loi qu'on ignore. Crois-tu tenir la sagesse dans ta main ?

ANTOINE.

Je l'entends toujours ! Ses paroles bruyantes emplissent ma tête.

HILARION.

Les efforts pour comprendre Dieu sont supérieurs à tes mortifications pour le fléchir. Nous

n'avons de mérite que par notre soif du Vrai. La Religion seule n'explique pas tout; et la solution des problèmes que tu méconnaissais peut la rendre plus inattaquable et plus haute. Donc il faut, pour son salut, communiquer avec ses frères, — ou bien l'Église, l'assemblée des fidèles, ne serait qu'un mot, — et écouter toutes les raisons, ne dédaigner rien, ni personne. Le sorcier Balaam, le poète Eschyle et la sibylle de Cumès avaient annoncé le Sauveur. Denys l'Alexandrin reçut du Ciel l'ordre de lire tous les livres. Saint Clément nous ordonne la culture des lettres grecques. Hermas a été converti par l'illusion d'une femme qu'il avait aimée.

ANTOINE.

Quel air d'autorité! Il me semble que tu grandis...

En effet, la taille d'Hilarion s'est progressivement élevée; et Antoine, pour ne plus le voir, ferme les yeux.

HILARION.

Rassure-toi, bon ermite!

Asseyons-nous là, sur cette grosse pierre, — comme autrefois, quand à la première lueur du jour je te saluais, en t'appelant « claire étoile du matin »; et tu commençais de suite mes instructions. Elles ne sont pas finies. La lune nous éclaire suffisamment. Je t'écoute.

Il a tiré un calame de sa ceinture; et, par terre, jambes croisées, avec son rouleau de papyrus à la main, il lève la tête vers saint Antoine, qui, assis près de lui, reste le front penché.

Après un moment de silence, Hilarion reprend :

La parole de Dieu, n'est-ce pas, nous est confirmée par les miracles? Cependant les sorciers de Pharaon en faisaient; d'autres imposteurs peuvent en faire; on s'y trompe. Qu'est-ce donc qu'un miracle? Un événement qui nous semble en dehors de la nature. Mais connaissons-nous toute sa puissance? et de ce qu'une chose ordinairement ne nous étonne pas, s'ensuit-il que nous la comprenions?

ANTOINE.

Peu importe! il faut croire l'Écriture!

HILARION.

Saint Paul, Origène et bien d'autres ne l'entendaient pas littéralement; mais si on l'explique par des allégories, elle devient le partage d'un petit nombre et l'évidence de la vérité disparaît. Que faire?

ANTOINE.

S'en remettre à l'Église!

HILARION.

Donc l'Écriture est inutile?

ANTOINE.

Non pas! quoique l'Ancien Testament, je l'avoue, ait... des obscurités... Mais le Nouveau resplendit d'une lumière pure.

HILARION.

Cependant l'ange annonciateur, dans Matthieu, apparaît à Joseph, tandis que dans Luc, c'est à Marie. L'onction de Jésus par une femme se passe, d'après le premier Évangile, au commencement de sa vie publique, et, selon les trois autres, peu de jours avant sa mort. Le breuvage qu'on lui offre sur la croix, c'est, dans Matthieu, du vinaigre avec du fiel, dans Marc du vin et de la myrrhe. Suivant Luc et Matthieu, les apôtres ne doivent prendre ni argent ni sac, pas même de sandales et de bâton; dans Marc, au contraire, Jésus leur défend de rien emporter si ce n'est des sandales et un bâton. Je m'y perds!...

ANTOINE

avec ébahissement :

En effet... en effet...

HILARION.

Au contact de l'hémorroïdesse, Jésus se retourna en disant : « Qui m'a touché ? » Il ne savait donc pas qui le touchait ? Cela contredit l'omniscience de Jésus. Si le tombeau était surveillé par des gardes, les femmes n'avaient pas à s'inquiéter d'un aide pour soulever la pierre de ce tombeau. Donc, il n'y avait pas de gardes, ou bien les saintes femmes n'étaient pas là. A Emmaüs, il mange avec ses disciples et leur fait tâter ses plaies. C'est un corps humain, un objet matériel, pondérable, et cependant qui traverse les murailles. Est-ce possible ?

ANTOINE.

Il faudrait beaucoup de temps pour te répondre!

HILARION.

Pourquoi reçut-il le Saint-Esprit, bien qu'étant le Fils? Qu'avait-il besoin du baptême s'il était le Verbe? Comment le Diable pouvait-il le tenter, lui, Dieu?

Est-ce que ces pensées-là ne te sont jamais venues?

ANTOINE.

Oui!...souvent! Engourdies ou furieuses, elles demeurent dans ma conscience. Je les écrase, elles renaissent, m'étouffent; et je crois parfois que je suis maudit.

HILARION.

Alors, tu n'as que faire de servir Dieu?

ANTOINE.

J'ai toujours besoin de l'adorer!

Après un long silence,

HILARION

reprend :

Mais en dehors du dogme, toute liberté de recherches nous est permise. Désires-tu connaître la hiérarchie des Anges, la vertu des Nombres, la raison des germes et des métamorphoses?

ANTOINE.

Oui! oui! ma pensée se débat pour sortir de sa prison. Il me semble qu'en ramassant mes forces j'y parviendrai. Quelquefois même, pendant la durée d'un éclair, je me trouve comme suspendu ; puis je retombe.

HILARION.

Le secret que tu voudrais tenir est gardé par des sages. Ils vivent dans un pays lointain, assis sous des arbres gigantesques, vêtus de blanc et calmes comme des dieux. Un air chaud les nourrit. Des léopards tout à l'entour marchent sur des gazons. Le murmure des sources avec le hennissement des licornes se mêlent à leurs voix. Tu les écouteras ; et la face de l'Inconnu se dévoilera!

ANTOINE

soupirant :

La route est longue, et je suis vieux!

HILARION.

Oh! oh! les hommes savants ne sont pas rares! Il y en a même tout près de toi ; ici! — Entrons!

IV

Et Antoine voit devant lui une basilique immense.

La lumière se projette du fond, merveilleuse comme serait un soleil multicolore. Elle éclaire les têtes innombrables de la foule qui emplit la nef et reflue entre les colonnes, vers les bas côtés, où l'on distingue, dans des compartiments de bois, des autels, des lits, des chaînettes de petites pierres bleues, et des constellations peintes sur les murs.

Au milieu de la houle, des groupes, çà et là, stationnent. Des hommes, debout sur des escabeaux, haranguent le doigt levé; d'autres prient les bras en croix, sont couchés par terre, chantent des hymnes, ou boivent du vin; autour d'une table, des fidèles font les agapes, des martyrs démaillottent leurs membres pour montrer leurs blessures; des vieillards, appuyés sur des bâtons, racontent leurs voyages.

Il y en a du pays des Germains, de la Thrace et des Gaules, de la Scythie et des Indes, avec de la neige sur la barbe, des plumes dans la chevelure, des épines aux franges de leur vêtement, les sandales noires de poussière, la peau brûlée par le soleil. Tous les costumes se confondent, les manteaux de pourpre et les robes de lin, des dalmatiques brodées, des sayons de poil, des bonnets de matelots, des mitres d'évêques. Leurs yeux fulgurent extraordinairement. Ils ont l'air de bourreaux ou l'air d'eunuques.

Hilarion s'avance au milieu d'eux. Tous le saluent. Antoine, en se serrant contre son épaule, les observe. Il remarque beaucoup de femmes. Plusieurs sont habillées en hommes, avec les cheveux ras; il en a peur.

HILARION.

Ce sont des chrétiennes qui ont converti leurs maris. D'ailleurs les femmes sont toujours pour Jésus, même les idolâtres, témoin Procula l'épouse de Pilate, et Poppée la concubine de Néron. Ne tremble plus! avance!

Et il en arrive d'autres, continuellement.

Ils se multiplient, se dédoublent, légers comme des ombres, tout en faisant une grande clameur où se mêlent des hurlements de rage, des cris d'amour, des cantiques et des objurgations.

ANTOINE

à voix basse :

Que veulent-ils?

HILARION.

Le Seigneur a dit : « J'aurais encore à vous parler de bien des choses. » Ils possèdent ces choses.

Et il le pousse vers un trône d'or à cinq marches où, entouré de quatre-vingt-quinze disciples, tous frottés d'huile, maigres et très pâles, siège le prophète Manès, beau comme un archange, immobile comme une statue, portant une robe indienne, des escarboucles dans ses cheveux nattés, à sa main gauche un livre d'images peintes, et sous sa droite un globe. Les images repré-

sentent les créatures qui sommeillaient dans le chaos.
Antoine se penche pour les voir. Puis

MANÈS

fait tourner son globe ; et réglant ses paroles sur une lyre
d'où s'échappent des sons cristallins :

La terre céleste est à l'extrémité supérieure, la terre mortelle à l'extrémité inférieure. Elle est soutenue par deux anges, le Splenditenens et l'Omophore à six visages.

Au sommet du ciel le plus haut se tient la Divinité impassible ; en dessous, face à face, sont le Fils de Dieu et le Prince des ténèbres.

Les ténèbres s'étant avancées jusqu'à son royaume, Dieu tira de son essence une vertu qui produisit le premier homme ; et il l'environna des cinq éléments. Mais les démons des ténèbres lui en dérobèrent une partie, et cette partie est l'âme.

Il n'y a qu'une seule âme, universellement épandue, comme l'eau d'un fleuve divisé en plusieurs bras. C'est elle qui soupire dans le vent, grince dans le marbre qu'on scie, hurle par la voix de la mer ; et elle pleure des larmes de lait quand on arrache les feuilles du figuier.

Les âmes sorties de ce monde émigrent vers les astres, qui sont des êtres animés.

ANTOINE

se met à rire.

Ah ! ah ! quelle absurde imagination !

UN HOMME

sans barbe, et d'apparence austère :

En quoi ?

Antoine va répondre. Mais Hilarion lui dit tout bas que cet homme est l'immense Origène; et

MANÈS

reprend :

D'abord elles s'arrêtent dans la lune, où elles se purifient. Ensuite elles montent dans le soleil.

ANTOINE

lentement :

Je ne connais rien... qui nous empêche... de le croire.

MANÈS.

Le but de toute créature est la délivrance du rayon céleste enfermé dans la matière. Il s'en échappe plus facilement par les parfums, les épices, l'arome du vin cuit, les choses légères qui ressemblent à des pensées. Mais les actes de la vie l'y retiennent. Le meurtrier renaîtra dans le corps d'un celèphe, celui qui tue un animal deviendra cet animal; si tu plantes une vigne, tu seras lié dans ses rameaux. La nourriture en absorbe. Donc, privez-vous! jeûnez!

HILARION.

Ils sont tempérants, comme tu vois!

MANÈS.

Il y en a beaucoup dans les viandes, moins dans les herbes. D'ailleurs les Purs, grâce à leurs mérites, dépouillent les végétaux de cette partie lumineuse et elle remonte à son foyer. Les ani-

maux, par la génération, l'emprisonnent dans la chair. Donc, fuyez les femmes!

HILARION.

Admire leur continence!

MANÈS.

Ou plutôt, faites si bien qu'elles ne soient pas fécondes. — Mieux vaut pour l'âme tomber sur la terre que de languir dans des entraves charnelles!

ANTOINE.

Ah! l'abomination!

HILARION.

Qu'importe la hiérarchie des turpitudes? l'Église a bien fait du mariage un sacrement!

SATURNIN

en costume de Syrie :

Il propage un ordre de choses funestes! Le Père, pour punir les anges révoltés, leur ordonna de créer le monde. Le Christ est venu, afin que le Dieu des Juifs qui était un de ces anges...

ANTOINE.

Un ange? lui! le Créateur!

CERDON.

N'a-t-il pas voulu tuer Moïse, tromper ses prophètes, séduit les peuples, répandu le mensonge et l'idolâtrie?

MARCION.

Certainement, le Créateur n'est pas le vrai Dieu!

SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

La matière est éternelle!

BARDESANES

en mage de Babylone :

Elle a été formée par les Sept Esprits planétaires.

LES HERNIENS.

Les anges ont fait les âmes!

LES PRISCILLIANIENS.

C'est le Diable qui a fait le monde!

ANTOINE

se rejette en arrière :

Horreur!

HILARION

le soutenant :

Tu te désespères trop vite! tu comprends mal leur doctrine! En voici un qui a reçu la sienne de Théodas, l'ami de saint Paul. Écoute-le!

Et, sur un signe d'Hilarion,

VALENTIN

en tunique de toile d'argent, la voix sifflante et le crâne pointu :

Le monde est l'œuvre d'un Dieu en délire.

ANTOINE

baisse la tête.

L'œuvre d'un Dieu en délire....

Après un long silence :

Comment cela ?

VALENTIN.

Le plus parfait des êtres, des Eons, l'Abîme, reposait au sein de la Profondeur avec la Pensée. De leur union sortit l'Intelligence, qui eut pour compagne la Vérité.

L'Intelligence et la Vérité engendrèrent le Verbe et la Vie, qui, à leur tour, engendrèrent l'Homme et l'Eglise; — et cela fait huit Éons!

Il compte sur ses doigts.

Le Verbe et la Vérité produisirent dix autres Éons, c'est-à-dire cinq couples. L'Homme et l'Eglise en avaient produit douze autres, parmi lesquels le Paraclet et la Foi, l'Espérance et la Charité, le Parfait et la Sagesse, Sophia.

L'ensemble de ces trente Éons constitue le Plérôme, ou Universalité de Dieu. Ainsi, comme les échos d'une voix qui s'éloigne, comme les effluves d'un parfum qui s'évapore, comme les feux du soleil qui se couche, les Puissances émanées du Principe vont toujours s'affaiblissant.

Mais Sophia, désireuse de connaître le Père, s'élança hors du Plérôme; — et le Verbe fit alors un autre couple, le Christ et le Saint-Esprit, qui avait relié entre eux tous les Éons; et tous ensemble ils formèrent Jésus, la fleur du Plérôme.

Cependant, l'effort de Sophia pour s'enfuir avait laissé dans le vide une image d'elle, une substance mauvaise, Acharamoth. Le Sauveur en eut pitié, la délivra des passions; et du sourire d'Acharamoth délivrée la lumière naquit; ses larmes firent les eaux, sa tristesse engendra la matière noire.

D'Acharamoth sortit le Demiurge, fabricant des mondes, des cieux et du Diable. Il habite bien plus bas que le Plérôme, sans même l'apercevoir, tellement qu'il se croit le vrai Dieu, et répète par la bouche de ses prophètes : « Il n'y a d'autre Dieu que moi ! » Puis il fit l'homme, et lui jeta dans l'âme la semence immatérielle, qui était l'Église, reflet de l'autre Église placée dans le Plérôme.

Acharamoth, un jour, parvenant à la région la plus haute, se joindra au Sauveur; le feu caché dans le monde anéantira toute matière, se dévorera lui-même, et les hommes, devenus de purs esprits, épouseront des anges !

ORIGÈNE.

Alors le Démon sera vaincu, et le règne de Dieu commencera !

Antoine retient un cri; et aussitôt

BASILIDE

le prenant par le coude :

L'Être suprême avec les émanations infinies s'appelle Abraxas, et le Sauveur avec toutes ses vertus Kaulakau, autrement ligne-sur-ligne, rectitude-sur-rectitude.

On obtient la force de Kaulakau par le secours de certains mots, inscrits sur cette calcédoine pour faciliter la mémoire.

Et il montre à son cou une petite pierre où sont gravées des lignes bizarres.

Alors tu seras transporté dans l'Invisible; et, supérieur à la loi, tu mépriseras tout, même la vertu!

Nous autres, les Purs, nous devons fuir la douleur, d'après l'exemple de Kaulakau.

ANTOINE.

Comment! et la croix?

LES ELKHESAÏTES

en robe d'hyacinthe, lui répondent :

La tristesse, la bassesse, la condamnation et l'oppression de mes pères sont effacées, grâce à la mission qui est venue!

On peut renier le Christ inférieur, l'homme-Jésus; mais il faut adorer l'autre Christ, éclos dans sa personne sous l'aile de la Colombe.

Honorez le mariage! Le Saint-Esprit est féminin!

Hilarion a disparu; et Antoine poussé par la foule arrive devant

LES CARPOCRATIENS

étendus avec des femmes sur des coussins d'écarlate :

Avant de rentrer dans l'Unique, tu passeras par une série de conditions et d'actions. Pour t'affranchir des ténèbres, accomplis, dès mainte-

nant, leurs œuvres! L'époux va dire à l'épouse :
« Fais la charité à ton frère », et elle te baisera.

LES NICOLAÏTES

assemblés autour d'un mets qui fume :

C'est de la viande offerte aux idoles; prends-en!
L'apostasie est permise quand le cœur est pur.
Gorge ta chair de ce qu'elle demande. Tâche de
l'exterminer à force de débauches! Prounikos, la
mère du Ciel, s'est vautrée dans les ignominies.

LES MARCOSIENS

avec des anneaux d'or, et ruisselants de baume :

Entre chez nous pour t'unir à l'Esprit! Entre
chez nous pour boire l'immortalité!

Et l'un d'eux lui montre, derrière une tapisserie, le
corps d'un homme terminé par une tête d'âne. Cela re-
présente Sabaoth, père du Diable. En marque de haine,
il crache dessus.

Une autre découvre un lit très bas, jonché de fleurs,
en disant que

les noces spirituelles vont s'accomplir.

Un troisième tient une coupe de verre, fait une invo-
cation; du sang y paraît :

Ah! le voilà! le voilà! le sang du Christ!

Antoine s'écarte. Mais il est éclaboussé par l'eau qui
saute d'une cuve.

LES HELVIDIENS

s'y jettent la tête en bas, en marmottant :

L'homme régénéré par le baptême est impec-
cable!

Puis il passe près d'un grand feu, où se chauffent les Adamites, complètement nus pour imiter la pureté du paradis, et il se heurte aux

MESSALIENS

vautrés sur des dalles, à moitié endormis, stupides :

Oh ! écrase-nous si tu veux, nous ne bougerons pas ! Le travail est un péché, toute occupation mauvaise !

Derrière ceux-là, les abjects

PATERNIENS

hommes, femmes et enfants, pêle-mêle sur un tas d'ordures, relèvent leurs faces hideuses barbouillées de vin :

Les parties inférieures du corps faites par le Diable lui appartiennent. Buvons, mangeons, fornicuons !

ÆCIUS.

Les crimes sont des besoins au-dessous du regard de Dieu !

Mais tout à coup

UN HOMME

vêtu d'un manteau carthaginois, bondit au milieu d'eux, avec un paquet de lanières à la main ; et frappant au hasard de droite et de gauche, violemment :

Ah ! imposteurs, brigands, simoniaques, hérétiques et démons ! la vermine des écoles, la lie de l'enfer ! Celui-là, Marcion, c'est un matelot de Sinope excommunié pour inceste ; on a banni

Carpocras comme magicien; Æcius a volé sa concubine, Nicolas prostitué sa femme; et Manès, qui se fait appeler le Bouddha et qui se nomme Cubricus, fut écorché vif avec une pointe de roseau, si bien que sa peau tannée se balance aux portes de Ctésiphon!

ANTOINE

a reconnu Tertullien, et s'élance pour le rejoindre.

Maître! à moi! à moi!

TERTULLIEN

continuant :

Brisez les images! voilez les vierges! Priez, jeûnez, pleurez, mortifiez-vous! Pas de philosophie! pas de livres! après Jésus, la science est inutile!

Tous ont fui; et Antoine voit, à la place de Tertullien, une femme assise sur un banc de pierre.

Elle sanglote, la tête appuyée contre une colonne, les cheveux pendants, le corps affaissé dans une longue simarre brune.

Puis ils se trouvent l'un près de l'autre, loin de la foule; — et un silence, un apaisement extraordinaire s'est fait, comme dans les bois, quand le vent s'arrête et que les feuilles tout à coup ne remuent plus.

Cette femme est très belle, flétrie pourtant et d'une pâleur de sépulcre. Ils se regardent; et leurs yeux s'envoient comme un flot de pensées, mille choses anciennes, confuses et profondes. Enfin,

PRISCILLA

se met à dire :

J'étais dans la dernière chambre des bains, et je m'endormais au bourdonnement des rues.

Tout à coup j'entendis des clameurs. On criait : « C'est un magicien ! c'est le Diable ! » Et la foule s'arrêta devant notre maison, en face du temple d'Esculape. Je me haussai avec les poignets jusqu'à la hauteur du soupirail.

Sur le péristyle du temple, il y avait un homme qui portait un carcan de fer à son cou. Il prenait des charbons dans un réchaud, et il s'en faisait sur la poitrine de larges traînées, en appelant « Jésus, Jésus ! » Le peuple disait : « Cela n'est pas permis ! lapidons-le ! » Lui, il continuait. C'étaient des choses inouïes, transportantes. Des fleurs larges comme le soleil tournaient devant mes yeux, et j'entendais dans les espaces une harpe d'or vibrer. Le jour tomba. Mes bras lâchèrent les barreaux, mon corps défaillit, et quand il m'eut emmenée à sa maison...

ANTOINE.

De qui donc parles-tu ?

PRISCILLA.

Mais, de Montanus !

ANTOINE.

Il est mort, Montanus.

PRISCILLA.

Ce n'est pas vrai !

UNE VOIX.

Non, Montanus n'est pas mort !

Antoine se retourne; et près de lui, de l'autre côté, sur le banc, une seconde femme est assise, — blonde celle-là, et encore plus pâle, avec des bouffissures sous les paupières comme si elle avait longtemps pleuré. Sans qu'il l'interroge, elle dit :

MAXIMILLA.

Nous revenions de Tarse par les montagnes, lorsqu'à un détour du chemin, nous vîmes un homme sous un figuier.

Il cria de loin : « Arrêtez-vous ! » et il se précipita en nous injuriant. Les esclaves accoururent. Il éclata de rire. Les chevaux se cabrèrent. Les molosses hurlaient tous.

Il était debout. La sueur coulait sur son visage. Le vent faisait claquer son manteau.

En nous appelant par nos noms, il nous reprochait la vanité de nos œuvres, l'infamie de nos corps ; — et il levait le poing du côté des dromadaires, à cause des clochettes d'argent qu'ils portent sous la mâchoire.

Sa fureur me versait l'épouvante dans les entrailles ; c'était pourtant comme une volupté qui me berçait, m'enivrait.

D'abord, les esclaves s'approchèrent. « Maître, dirent-ils, nos bêtes sont fatiguées » ; puis ce furent les femmes : « Nous avons peur », et les esclaves s'en allèrent. Puis, les enfants se mirent à pleurer : « Nous avons faim ! » Et comme on n'avait pas répondu aux femmes, elles disparurent.

Lui, il parlait. Je sentis quelqu'un près de moi. C'était l'époux ; j'écoutais l'autre. Il se traîna parmi les pierres en s'écriant « Tu m'abandonnes ? »

et je répondis : « Oui ! va-t'en ! » — afin d'accompagner Montanus.

ANTOINE.

Un eunuque !

PRISCILLA.

Ah ! cela t'étonne, cœur grossier ! Cependant Madeleine, Jeanne, Marthe et Suzanne n'entraient pas dans la couche du Sauveur. Les âmes, mieux que les corps, peuvent s'étreindre avec délire. Pour conserver impunément Eustolie, Léonce l'évêque se mutila, — aimant mieux son amour que sa virilité. Et puis, ce n'est pas ma faute ; un esprit m'y contrainst ; Sotas n'a pu me guérir. Il est cruel, pourtant ! Qu'importe ! Je suis la dernière des prophétesses ; et après moi, la fin du monde viendra.

MAXIMILLA.

Il m'a comblée de ses dons. Aucune d'ailleurs ne l'aime autant, — et n'en est plus aimée !

PRISCILLA.

Tu mens ! c'est moi !

MAXIMILLA.

Non, c'est moi !

Elles se battent.

Entre leurs épaules paraît la tête d'un nègre.

MONTANUS

couvert d'un manteau noir fermé par deux os de mort :

Apaisez-vous, mes colombes ! Incapables du

bonheur terrestre, nous sommes par cette union dans la plénitude spirituelle. Après l'âge du Père, l'âge du Fils; et j'inaugure le troisième, celui du Paraclet. Sa lumière m'est venue durant les quarante nuits que la Jérusalem céleste a brillé dans le firmament, au-dessus de ma maison, à Pepuza.

Ah! comme vous criez d'angoisse quand les lanières vous flagellent! comme vos membres endoloris se présentent à mes ardeurs! comme vous languissez sur ma poitrine, d'un irréalisable amour! Il est si fort qu'il vous a découvert des mondes, et vous pouvez maintenant apercevoir les âmes avec vos yeux.

Antoine fait un geste d'étonnement.

TERTULLIEN

revenu près de Montanus :

Sans doute, puisque l'âme a un corps, — ce qui n'a point de corps n'existant pas.

MONTANUS.

Pour la rendre plus subtile, j'ai institué des mortifications nombreuses, trois carêmes par an, et pour chaque nuit des prières où l'on ferme la bouche, — de peur que l'haleine en s'échappant ne ternisse la pensée. Il faut s'abstenir des secondes noces, ou plutôt de tout mariage! Les anges ont péché avec les femmes.

LES ARCONTIQUES

en cilices de crins :

Le Sauveur a dit : « Je suis venu pour détruire l'œuvre de la Femme. »

LES TATIANIENS

en cilices de joncs :

L'arbre du mal c'est elle! Les habits de peau sont notre corps.

Et, avançant toujours du même côté, Antoine rencontre

LES VALÉSIENS

étendus par terre, avec des plaques rouges au bas du ventre, sous leur tunique.

Ils lui présentent un couteau :

Fais comme Origène et comme nous! Est-ce la douleur que tu crains, lâche? Est-ce l'amour de ta chair qui te retient, hypocrite?

Et pendant qu'il est à les regarder se débattre, étendus sur le dos dans les mares de leur sang,

LES CAÏNITES

les cheveux, noués par une vipère, passent près de lui, en vociférant à son oreille :

Gloire à Caïn! gloire à Sodome! gloire à Judas!

Caïn fit la race des forts. Sodome épouvanta la terre avec son châtiment; et c'est par Judas que Dieu sauva le monde! — Oui, Judas! sans lui pas de mort et pas de rédemption!

Ils disparaissent sous la horde des

CIRCONCELLIONS

vêtus de peaux de loup, couronnés d'épines, et portant des massues de fer :

Écrasez le fruit! troublez la source! noyez

l'enfant! Pillez le riche qui se trouve heureux, qui mange beaucoup! Battez le pauvre qui envie la housse de l'âne, le repas du chien, le nid de l'oiseau, et qui se désole parce que les autres ne sont pas des misérables comme lui.

Nous, les Saints, pour hâter la fin du monde, nous empoisonnons, brûlons, massacrons!

Le salut n'est que dans le martyre. Nous nous donnons le martyre. Nous enlevons avec des tenailles la peau de nos têtes, nous étalons nos membres sous les charrues, nous nous jetons dans la gueule des fours!

Honni le baptême! honnie l'eucharistie! honni le mariage! damnation universelle!

Alors, dans toute la basilique, c'est un redoublement de fureurs.

Les Audiens tirent des flèches contre le Diable; les Collyridiens lancent au plafond des voiles bleus; les Ascites se prosternent devant une outre; les Marcionites baptisent un mort avec de l'huile. Auprès d'Apelles, une femme, pour expliquer mieux son idée, fait voir un pain rond dans une bouteille; une autre, au milieu des Sampséens, distribue, comme une hostie, la poussière de ses sandales. Sur le lit des Marcosiens jonché de roses, deux amants s'embrassent. Les Circoncellions s'entr'égorgent, les Valésiens râlent, Bardesane chante, Carpocras danse, Maximilla et Priscilla poussent des gémissements sonores; — et la fausse prophétesse de Cappadoce, toute nue, accoudée sur un lion et secouant trois flambeaux, hurle l'Invocation Terrible.

Les colonnes se balancent comme des troncs d'arbres, les amulettes aux cous des hérésiarques entre-croisent des lignes de feux, les constellations dans les chapelles s'agitent, et les murs reculent sous le va-et-vient de la foule, dont chaque tête est un flot qui saute et rugit.

Cependant, — du fond même de la clameur, une chanson s'élève avec des éclats de rire, où le nom de Jésus revient.

Ce sont des gens de la plèbe, tous frappant dans leurs mains pour marquer la cadence. Au milieu d'eux est

ARIUS

en costume de diacre.

Les fous qui déclament contre moi prétendent expliquer l'absurde; et pour les perdre tout à fait, j'ai composé des petits poèmes tellement drôles, qu'on les sait par cœur dans les moulins, les tavernes et les ports.

Mille fois non! le Fils n'est pas coéternel au Père, ni de même substance! Autrement il n'aurait pas dit : « Père, éloigne de moi ce calice! — Pourquoi m'appellez-vous bon? Dieu seul est bon! — Je vais à mon Dieu, à votre Dieu! » et d'autres paroles attestant sa qualité de créature. Elle nous est démontrée, de plus, par tous ses noms : agneau, pasteur, fontaine, sagesse, fils de l'homme, prophète, bonne voie, pierre angulaire!

SABELLIUS.

Moi, je soutiens que tous deux sont identiques.

ARIUS.

Le Concile d'Antioche a décidé le contraire.

ANTOINE.

Qu'est-ce donc que le Verbe?... Qu'était Jésus?

LES VALENTINIENS.

C'était l'époux d'Acharamoth repentie!

LES SETHIANIENS.

C'était Sem, fils de Noé!

LES THÉODOTIENS.

C'était Melchisédech!

LES MÉRINTHIENS.

Ce n'était rien qu'un homme!

LES APOLLINARISTES.

Il en a pris l'apparence! il a simulé la Passion.

MARCEL D'ANCYRE.

C'est un développement du Père!

LE PAPE CALIXTE.

Père et Fils sont les deux modes d'un seul Dieu!

MÉTHODIUS.

Il fut d'abord dans Adam, puis dans l'homme!

CÉRINTHE.

Et il ressuscitera!

VALENTIN.

Impossible, — son corps étant céleste!

PAUL DE SAMOSATE.

Il n'est Dieu que depuis son baptême!

HERMOGÈNE.

Il habite le soleil!

Et tous les hérésiarques font un cercle autour d'Antoine, qui pleure, la tête dans ses mains.

UN JUIF

à barbe rouge, et la peau maculée de lèpre, s'avance tout près de lui; — et ricanant horriblement :

Son âme était l'âme d'Esau! Il souffrait de la maladie bellérophontienne; et sa mère, la parfumeuse, s'est livrée à Pantherus, un soldat romain, sur des gerbes de maïs, un soir de moisson.

ANTOINE

vivement, relève sa tête, les regarde sans parler; puis marchant droit sur eux :

Docteurs, magiciens, évêques et diacres, hommes et fantômes, arrière! arrière! Vous êtes tous des mensonges!

LES HÉRÉSIARQUES.

Nous avons des martyrs plus martyrs que les tiens, des prières plus difficiles, des élans d'amour supérieurs, des extases aussi longues.

ANTOINE.

Mais pas de révélation! pas de preuves!

Alors tous brandissent dans l'air des rouleaux de papyrus, des tablettes de bois, des morceaux de cuir, des bandes d'étoffes; — et se poussant les uns les autres :

LES CÉRINTHIENS.

Voilà l'Évangile des Hébreux!

LES MARCIONITES.

L'Évangile du Seigneur!

LES MARCOSIENS.

L'Évangile d'Ève!

LES ENCRATITES.

L'Évangile de Thomas!

LES CAÏNITES.

L'Évangile de Judas!

BASILIDE.

Le traité de l'âme advenue!

MANÈS.

La prophétie de Barcouf!

Antoine se débat, leur échappe; — et il aperçoit,
dans un coin plein d'ombre,

LES VIEUX ÉBIONITES

desséchés comme des momies, le regard éteint, les
sourcils blancs.

Ils disent, d'une voix chevrotante :

Nous l'avons connu, nous autres, nous l'avons
connu le fils du charpentier! Nous étions de son
âge, nous habitions dans sa rue. Il s'amusait avec
de la boue à modeler des petits oiseaux, sans avoir
peur du coupant des tailleurs, aidait son père dans
son travail, ou assemblait pour sa mère des pe-
lotons de laine teinte. Puis il fit un voyage en

Égypte, d'où il rapporta de grands secrets. Nous étions à Jéricho, quand il vint trouver le mangeur de sauterelles. Ils causèrent à voix basse, sans que personne pût les entendre. Mais c'est à partir de ce moment qu'il fit du bruit en Galilée et qu'on a débité sur son compte beaucoup de fables.

Ils répètent en tremblotant :

Nous l'avons connu, nous autres ! nous l'avons connu !

ANTOINE.

Ah ! encore, parlez ! parlez ! Comment était son visage ?

TERTULLIEN.

D'un aspect farouche et repoussant ; — car il s'était chargé de tous les crimes, toutes les douleurs, et toutes les difformités du monde.

ANTOINE.

Oh ! non ! non ! Je me figure, au contraire, que toute sa personne avait une beauté plus qu'humaine.

EUSÈBE DE CÉSARÉE.

Il y a bien à Paneades, contre une vieille mesure, dans un fouillis d'herbes, une statue de pierre, élevée, à ce qu'on prétend, par l'hémorroïdesse. Mais le temps lui a rongé la face, et les pluies ont gâté l'inscription.

Une femme sort du groupe des Carpocratiens.

MARCELLINA.

Autrefois, j'étais diaconesse à Rome dans une

petite église, où je faisais voir aux fidèles les images en argent de saint Paul, d'Homère, de Pythagore et de Jésus-Christ.

Je n'ai gardé que la sienne.

Elle entr'ouvre son manteau.

La veux-tu?

UNE VOIX.

Il reparaît, lui-même, quand nous l'appelons!
c'est l'heure! Viens!

Et Antoine sent tomber sur son bras une main brutale, qui l'entraîne.

Il monte un escalier complètement obscur; — et après bien des marches, il arrive devant une porte.

Alors, celui qui le mène (est-ce Hilarion? il n'en sait rien) dit à l'oreille d'un autre : « Le Seigneur va venir ». — et ils sont introduits dans une chambre, basse de plafond, sans meubles.

Ce qui le frappe d'abord, c'est en face de lui une longue chrysalide couleur de sang, avec une tête d'homme d'où s'échappent des rayons, et le mot *Knoupbis*, écrit en grec tout autour. Elle domine un fût de colonne, posé au milieu d'un piédestal. Sur les autres parois de la chambre, des médaillons en fer poli représentent des têtes d'animaux, celle d'un bœuf, d'un lion, d'un aigle, d'un chien, et la tête d'âne — encore!

Les lampes d'argile, suspendues au bas de ces images, font une lumière vacillante. Antoine, par un trou de la muraille, aperçoit la lune qui brille au loin sur les flots, et même il distingue leur petit clapotement régulier, avec le bruit sourd d'une carène de navire tapant contre les pierres d'un môle.

Des hommes accroupis, la figure sous leurs manteaux, lancent, par intervalles, comme un aboiement étouffé. Des femmes sommeillent, le front sur leurs deux bras que soutiennent leurs genoux, tellement perdues dans leurs voiles qu'on dirait des tas de hardes le long du

mur. Auprès d'elles, des enfants demi-nus, tout dévorés de vermine, regardent d'un air idiot les lampes brûler; — et on ne fait rien; on attend quelque chose.

Ils parlent à voix basse de leurs familles, ou se communiquent des remèdes pour leurs maladies. Plusieurs vont s'embarquer au point du jour, la persécution devenant trop forte. Les païens pourtant ne sont pas difficiles à tromper. «Ils croient, les sots, que nous adorons Knouphis!»

Mais un des frères, inspiré tout à coup, se pose devant la colonne, où l'on a mis un pain qui surmonte une corbeille, pleine de fenouil et d'aristoloches.

Les autres ont pris leurs places, formant debout trois lignes parallèles.

L'INSPIRÉ

déroule une pancarte couverte de cylindres entremêlés, puis commence :

Sur les ténèbres, le rayon du Verbe descendit et un cri violent s'échappa, qui semblait la voix de la lumière.

TOUS

répondent en balançant leurs corps :

Kyrie eleïson !

L'INSPIRÉ.

L'homme, ensuite, fut créé par l'infâme Dieu d'Israël, avec l'auxiliaire de ceux-là :

En désignant les médaillons,

Astophaios, Oraïos, Sabaoth, Adonaï, Eloï, Iaô !

Et il gisait sur la boue, hideux, débile, informe, sans pensée.

TOUS

d'un ton plaintif :

Kyrie eleïson!

L'INSPIRÉ.

Mais Sophia, compatissante, le vivifia d'une parcelle de son âme.

Alors, voyant l'homme si beau, Dieu fut pris de colère. Il l'emprisonna dans son royaume, en lui interdisant l'arbre de la science.

L'autre, encore une fois, le secourut! Elle envoya le serpent, qui, par de longs détours, le fit désobéir à cette loi de haine.

Et l'homme, quand il eut goûté de la science, comprit les choses célestes.

TOUS

avec force :

Kyrie eleïson!

L'INSPIRÉ.

Mais Iabdalaoth, pour se venger, précipita l'homme dans la matière, et le serpent avec lui!

TOUS

très bas :

Kyrie eleïson!

Ils ferment la bouche, puis se taisent.

Les senteurs du port se mêlent dans l'air chaud à la fumée des lampes. Leurs mèches, en crépitant, vont s'éteindre; de longs moustiques tournoient. Et Antoine râle d'angoisse; c'est comme le sentiment d'une mons-

truosité flottant autour de lui, l'effroi d'un crime près de s'accomplir.

Mais

L'INSPIRÉ

frappant du talon, claquant des doigts, hochant la tête, psalmodie sur un rythme furieux, au son des cymbales et d'une flûte aiguë :

Viens! viens! viens! sors de ta caverne!

Véloce qui cours sans pieds, capteur qui prends sans mains!

Sinueux comme les fleuves, orbiculaire comme le soleil, noir avec des taches d'or comme le firmament semé d'étoiles! Pareil aux enroulements de la vigne et aux circonvolutions des entrailles!

Inengendré! mangeur de terre! toujours jeune! perspicace! honoré à Épidaure! Bon pour les hommes! qui as guéri le roi Ptolémée, les soldats de Moïse, et Glaucus fils de Minos!

Viens! viens! viens! sors de ta caverne!

TOUS

répètent :

Viens! viens! viens! sors de ta caverne!

Cependant, rien ne se montre.

Pourquoi? qu'a-t-il?

Et on se concerte, on propose des moyens.

Un vieillard offre une mote de gazon. Alors un soulèvement se fait dans la corbeille. La verdure s'agite, des fleurs tombent, — et la tête d'un python paraît.

Il passe lentement sur le bord du pain, comme un cercle qui tournerait autour d'un disque immobile, puis se développe, s'allonge; il est énorme et d'un poids considérable. Pour empêcher qu'il ne frôle la terre, les hommes le tiennent contre leur poitrine, les femmes sur

leur tête, les enfants au bout de leurs bras; — et sa queue, sortant par le trou de la muraille, s'en va indéfiniment jusqu'au fond de la mer. Ses anneaux se dédoublent, emplissent la chambre; ils enferment Antoine.

LES FIDÈLES

collant leur bouche contre sa peau, s'arrachent le pain qu'il a mordu.

C'est toi! c'est toi!

Élevé d'abord par Moïse, brisé par Ézéchiass, rétabli par le Messie. Il t'avait bu dans les ondes du baptême; mais tu l'as quitté au Jardin des Olives, et il sentit alors toute sa faiblesse.

Tordu à la barre de la croix, et plus haut que sa tête, en bavant sur la couronne d'épines, tu le regardais mourir. — Car tu n'es pas Jésus, toi, tu es le Verbe! tu es le Christ!

Antoine s'évanouit d'horreur, et il tombe devant sa cabane sur les éclats de bois, où brûle doucement la torche qui a glissé de sa main.

Cette commotion lui fait entr'ouvrir les yeux, et il aperçoit le Nil, onduleux et clair sous la blancheur de la lune, comme un grand serpent au milieu des sables; — si bien que l'hallucination le reprenant, il n'a pas quitté les Ophites; ils l'entourent, l'appellent, charrient des bagages, descendent vers le port. Il s'embarque avec eux.

Un temps inappréciable s'écoule.

Puis, la voûte d'une prison l'environne. Des barreaux, devant lui, font des lignes noires sur un fond bleu; — et à ses côtés, dans l'ombre, des gens pleurent et prient entourés d'autres qui les exhortent et les consolent.

Au dehors, on dirait le bourdonnement d'une foule, et la splendeur d'un jour d'été.

Des voix aiguës crient des pastèques, de l'eau, des

boissons à la glace, des coussins d'herbes pour s'asseoir. De temps à autre, des applaudissements éclatent. Il entend marcher sur sa tête.

Tout à coup, part un long mugissement, fort et caverneux comme le bruit de l'eau dans un aqueduc.

Et il aperçoit en face, derrière les barreaux d'une autre loge, un lion qui se promène, — puis une ligne de sandales, de jambes nues et de franges de pourpre. Au delà, des couronnes de monde étagées symétriquement vont en s'élargissant depuis la plus basse qui enferme l'arène jusqu'à la plus haute, où se dressent des mâts pour soutenir un voile d'hyacinthe, tendu dans l'air sur des cordages. Des escaliers qui rayonnent vers le centre coupent, à intervalles égaux, ces grands cercles de pierre. Leurs gradins disparaissent sous un peuple assis, chevaliers, sénateurs, soldats, plébéiens, vestales et courtisanes, — en capuchons de laine, en manipules de soie, en tuniques fauves, avec des aigrettes de pierreries, des panaches de plumes, des faisceaux de licteurs; et tout cela grouillant, criant, tumultueux et furieux l'étourdit, comme une immense cuve bouillonnante. Au milieu de l'arène, sur un autel, fume un vase d'encens.

Ainsi, les gens qui l'entourent sont des chrétiens condamnés aux bêtes. Les hommes portent le manteau rouge des pontifes de Saturne, les femmes les bandellettes de Cérès. Leurs amis se partagent des bribes de leurs vêtements, des anneaux. Pour s'introduire dans la prison, il a fallu, disent-ils, donner beaucoup d'argent. Qu'importe! ils resteront jusqu'à la fin.

Parmi ces consolateurs, Antoine remarque un homme chauve, en tunique noire, dont la figure s'est déjà montrée quelque part; il les entretient du néant du monde et de la félicité des élus. Antoine est transporté d'amour. Il souhaite l'occasion de répandre sa vie pour le Sauveur, ne sachant pas s'il n'est point lui-même un de ces martyrs.

Mais sauf un Phrygien à longs cheveux, qui reste les bras levés, tous ont l'air triste. Un vieillard sanglote sur un banc, et un jeune homme rêve, debout, la tête basse.

LE VIEILLARD

n'a pas voulu payer, à l'angle d'un carrefour, devant une statue de Minerve; et il considère ses compagnons avec un regard qui signifie :

Vous auriez dû me secourir! Des communautés s'arrangent quelquefois pour qu'on les laisse tranquilles. Plusieurs d'entre vous ont même obtenu de ces lettres déclarant faussement qu'on a sacrifié aux idoles.

Il demande :

N'est-ce pas Petrus d'Alexandrie qui a réglé ce qu'on doit faire quand on a fléchi dans les tourments?

Puis, en lui-même :

Ah! cela est bien dur à mon âge! mes infirmités me rendent si faible! Cependant, j'aurais pu vivre jusqu'à l'autre hiver, encore!

Le souvenir de son petit jardin l'attendrit, — et il regarde du côté de l'autel.

LE JEUNE HOMME

qui a troublé, par des coups, une fête d'Apollon, murmure :

Il ne tenait qu'à moi, pourtant, de m'enfuir dans les montagnes!

— Les soldats t'auraient pris,

dit un des frères.

— Oh! j'aurais fait comme Cyprien, je serais revenu; et, la seconde fois, j'aurais eu plus de force, bien sûr!

Ensuite, il pense aux jours innombrables qu'il devait vivre, à toutes les joies qu'il n'aura pas connues; — et il regarde du côté de l'autel.

Mais

L'HOMME EN TUNIQUE NOIRE

accourt sur lui :

Quel scandale! Comment, toi, une victime d'élection? Toutes ces femmes qui te regardent, songe donc! Et puis Dieu, quelquefois, fait un miracle. Pionius engourdit la main de ses bourreaux, le sang de Polycarpe éteignait les flammes de son bûcher.

Il se tourne vers le vieillard :

Père, père! tu dois nous édifier par ta mort. En la retardant, tu commettrais sans doute quelque action mauvaise qui perdrait le fruit des bonnes. D'ailleurs la puissance de Dieu est infinie. Peut-être que ton exemple va convertir le peuple entier.

Et dans la loge en face, les lions passent et reviennent sans s'arrêter, d'un mouvement continu, rapide. Le plus grand tout à coup regarde Antoine, se met à rugir, et une vapeur sort de sa gueule.

Les femmes sont tassées contre les hommes.

LE CONSOLATEUR

va de l'un à l'autre.

Que diriez-vous, que dirais-tu, si on te brûlait avec des plaques de fer, si des chevaux t'écartelaient, si ton corps enduit de miel était dévoré par les mouches! Tu n'auras que la mort d'un chasseur qui est surpris dans un bois.

Antoine aimerait mieux tout cela que les horribles bêtes féroces; il croit sentir leurs dents, leurs griffes, entendre ses os craquer dans leurs mâchoires.

Un belluaire entre dans le cachot; les martyrs tremblent.

Un seul est impassible, le Phrygien, qui priait à l'écart. Il a brûlé trois temples; et il s'avance les bras levés, la bouche ouverte, la tête au ciel, sans rien voir, comme un somnambule.

LE CONSOLATEUR

s'écrie :

Arrière! arrière! L'esprit de Montanus vous prendrait.

TOUS

reculent, en vociférant :

Damnation au Montaniste!

Ils l'injurient, crachent dessus, voudraient le battre.

Les lions cabrés se mordent à la crinière. Le peuple hurle : « Aux bêtes! aux bêtes! »

Les martyrs éclatant en sanglots, s'étreignent. Une coupe de vin narcotique leur est offerte. Ils se la passent de main en main, vivement.

Contre la porte de la loge, un autre belluaire attend le signal. Elle s'ouvre; un lion sort.

Il traverse l'arène, à grands pas obliques. Derrière lui, à la file, paraissent les autres lions, puis un ours, trois panthères, des léopards. Ils se dispersent comme un troupeau dans une prairie.

Le claquement d'un fouet retentit. Les chrétiens chancellent, — et, pour en finir, leurs frères les poussent. Antoine ferme les yeux.

Il les ouvre, mais des ténèbres l'enveloppent.

Bientôt elles s'éclaircissent; et il distingue une plaine

aride et mamelonneuse, comme on en voit autour des carrières abandonnées.

Çà et là, un bouquet d'arbustes se lève parmi des dalles à ras du sol; et des formes blanches, plus indécises que des nuages, sont penchées sur elles.

Il en arrive d'autres, légèrement. Des yeux brillent dans la fente des longs voiles. A la nonchalance de leurs pas et aux parfums qui s'exhalent, Antoine reconnaît des patriciennes. Il y a aussi des hommes, mais de condition inférieure, car ils ont des visages à la fois naïfs et grossiers.

UNE D'ELLES

en respirant largement :

Ah! comme c'est bon l'air de la nuit froide, au milieu des sépulcres! Je suis si fatiguée de la mollesse des lits, du fracas des jours, de la pesanteur du soleil!

Sa servante retire d'un sac en toile une torche qu'elle enflamme. Les fidèles y allument d'autres torches, et vont les planter sur les tombeaux.

UNE FEMME

haletante :

Ah! enfin, me voilà! Mais quel ennui que d'avoir épousé un idolâtre!

UNE AUTRE.

Les visites dans les prisons, les entretiens avec nos frères, tout est suspect à nos maris! — et même il faut nous cacher quand nous faisons le signe de la croix; ils prendraient cela pour une conjuration magique.

UNE AUTRE.

Avec le mien, c'étaient tous les jours des que-

relles; je ne voulais pas me soumettre aux abus qu'il exigeait de mon corps; — et afin de se venger, il m'a fait poursuivre comme chrétienne.

UNE AUTRE.

Vous rappelez-vous Lucius, ce jeune homme si beau, qu'on a traîné par les talons derrière un char, comme Hector, depuis la porte Esquiléenne jusqu'aux montagnes de Tibur; — et des deux côtés du chemin le sang tachetait les buissons! J'en ai recueilli les gouttes. Le voilà!

Elle tire de sa poitrine une éponge toute noire, la couvre de baisers, puis se jette sur les dalles, en criant :

Ah! mon ami! mon ami!

UN HOMME.

Il y a juste aujourd'hui trois ans qu'est morte Domitilla. Elle fut lapidée au fond du bois de Proserpine. J'ai recueilli ses os qui brillaient comme des lucioles dans les herbes. La terre maintenant les recouvre!

Il se jette sur un tombeau.

O ma fiancée! ma fiancée!

ET TOUS LES AUTRES

par la plaine :

O ma sœur! ô mon frère! ô ma fille! ô ma mère!

Ils sont à genoux, le front dans les mains, ou le corps tout à plat, les deux bras étendus; — et les sanglots

qu'ils retiennent soulèvent leur poitrine à la briser. Ils regardent le ciel en disant :

Aie pitié de son âme, ô mon Dieu ! Elle languit au séjour des ombres ; daigne l'admettre dans la Résurrection, pour qu'elle jouisse de ta lumière !

Ou, l'œil fixé sur les dalles, ils murmurent :

Apaise-toi, ne souffre plus ! Je t'ai apporté du vin, des viandes !

UNE VEUVE.

Voici du pultis, fait par moi, selon son goût, avec beaucoup d'œufs et double mesure de farine ! Nous allons le manger ensemble, comme autrefois, n'est-ce pas ?

Elle en porte un peu à ses lèvres ; et, tout à coup, se met à rire d'une façon extravagante, frénétique.

Les autres, comme elle, grignotent quelque morceau, boivent une gorgée.

Ils se racontent les histoires de leurs martyres ; la douleur s'exalte, les libations redoublent. Leurs yeux noyés de larmes se fixent les uns sur les autres. Ils balbutient d'ivresse et de désolation ; peu à peu, leurs mains se touchent, leurs lèvres s'unissent, les voiles s'entr'ouvrent, et ils se mêlent sur les tombes entre les coupes et les flambeaux.

Le ciel commence à blanchir. Le brouillard mouille leurs vêtements ; — et, sans avoir l'air de se connaître, ils s'éloignent les uns des autres par des chemins différents, dans la campagne.

Le soleil brille, les herbes ont grandi, la plaine s'est transformée.

Et Antoine voit nettement à travers des bambous une forêt de colonnes, d'un gris bleuâtre. Ce sont des troncs d'arbres provenant d'un seul tronc. De chacune de ses branches descendent d'autres branches qui s'en-

foncent dans le sol; et l'ensemble de toutes ces lignes horizontales et perpendiculaires, indéfiniment multipliées, ressemblerait à une charpente monstrueuse, si elles n'avaient une petite figue de place en place, avec un feuillage noirâtre, comme celui du sycomore.

Il distingue dans leurs enfourchures des grappes de fleurs jaunes, des fleurs violettes et des fougères, pareilles à des plumes d'oiseaux.

Sous les rameaux les plus bas, se montrent çà et là les cornes d'un bubal, ou les yeux brillants d'une antilope; des perroquets sont juchés, des papillons voltigent, des lézards se traînent, des mouches bourdonnent; et on entend, au milieu du silence, comme la palpitation d'une vie profonde.

A l'entrée du bois, sur une manière de bûcher, est une chose étrange — un homme — enduit de bouse de vache, complètement nu, plus sec qu'une momie; ses articulations forment des nœuds à l'extrémité de ses os qui semblent des bâtons. Il a des paquets de coquilles aux oreilles, la figure très longue, le nez en bec de vautour. Son bras gauche reste droit en l'air, ankylosé, raide comme un pieu; — et il se tient là depuis si longtemps que des oiseaux ont fait un nid dans sa chevelure.

Aux quatre coins de son bûcher flambent quatre feux. Le soleil est juste en face. Il le contemple les yeux grands ouverts; — et sans regarder Antoine :

Brakhmane des bords du Nil, qu'en dis-tu ?

Des flammes sortent de tous les côtés par les intervalles des poutres; et

LE GYMNOSOPHISTE

reprend :

Pareil au rhinocéros, je me suis enfoncé dans la solitude. J'habitais l'arbre derrière moi.

En effet, le gros figuier présente, dans ses cannelures une excavation naturelle de la taille d'un homme.

Et je me nourrissais de fleurs et de fruits, avec une telle observance des préceptes, que pas même un chien ne m'a vu manger.

Comme l'existence provient de la corruption, la corruption du désir, le désir de la sensation, la sensation du contact, j'ai fui toute action, tout contact; et — sans plus bouger que la stèle d'un tombeau exhalant mon haleine par mes deux narines, fixant mon regard sur mon nez, et considérant l'éther dans mon esprit, le monde dans mes membres, la lune dans mon cœur, — je songeais à l'essence de la grande Ame d'où s'échappent continuellement, comme des étincelles de feu, les principes de la vie.

J'ai saisi enfin l'Ame suprême dans tous les êtres, tous les êtres dans l'Ame suprême; — et je suis parvenu à y faire entrer mon âme, dans laquelle j'avais fait rentrer mes sens.

Je reçois la science, directement du ciel, comme l'oiseau Tchataka qui ne se désaltère que dans les rayons de la pluie.

Par cela même que je connais les choses, les choses n'existent plus.

Pour moi, maintenant, il n'y a pas d'espoir et pas d'angoisse, pas de bonheur, pas de vertu, ni jour ni nuit, ni toi, ni moi, absolument rien.

Mes austérités effroyables m'ont fait supérieur aux Puissances. Une contraction de ma pensée peut tuer cent fils de rois, détrôner les dieux, bouleverser le monde.

Il a dit tout cela d'une voix monotone.

Les feuilles à l'entour se recroquevillent. Des rats, par terre, s'enfuient.

Il abaisse lentement ses yeux vers les flammes qui montent, puis ajoute :

J'ai pris en dégoût la forme, en dégoût la perception, en dégoût jusqu'à la connaissance elle-même, — car la pensée ne survit pas au fait transitoire qui la cause, et l'esprit n'est qu'une illusion comme le reste.

Tout ce qui est engendré périra, tout ce qui est mort doit revivre; les êtres actuellement disparus séjourneront dans les matrices non encore formées, et reviendront sur la terre pour servir avec douleur d'autres créatures.

Mais, comme j'ai roulé dans une multitude infinie d'existences, sous des enveloppes de dieux, d'hommes et d'animaux, je renonce au voyage, je ne veux plus de cette fatigue! J'abandonne la sale auberge de mon corps, maçonnée de chair, rougie de sang, couverte d'une peau hideuse, pleine d'immondices; — et, pour ma récompense, je vais enfin dormir au plus profond de l'absolu, dans l'Anéantissement.

Les flammes s'élèvent jusqu'à sa poitrine, — puis l'enveloppent. Sa tête passe à travers comme par le trou d'un mur. Ses yeux béants regardent toujours.

ANTOINE

se relève.

La torche, par terre, a incendié les éclats de bois; et les flammes ont roussi sa barbe.

Tout en criant, Antoine trépigne sur le feu; — et quand il ne reste plus qu'un amas de cendres :

Où est donc Hilarion ? Il était là tout à l'heure.
Je l'ai vu!

Eh ! non , c'est impossible ! je me trompe !

Pourquoi ? ... Ma cabane, ces pierres, le sable, n'ont peut-être pas plus de réalité. Je deviens fou. Du calme ! où étais-je ? qu'y avait-il ?

Ah ! le gymnosophe ! ... Cette mort est commune parmi les sages indiens. Kalanos se brûla devant Alexandre ; un autre a fait de même du temps d'Auguste. Quelle haine de la vie il faut avoir ! A moins que l'orgueil ne les pousse ? ... N'importe, c'est une intrépidité de martyrs ! ... Quant à ceux-là, je crois maintenant tout ce qu'on m'avait dit sur les débauches qu'ils occasionnent.

Et auparavant ? Oui, je me souviens ! la foule des hérésiarques ... Quels cris ! quels yeux ! Mais pourquoi tant de débordements de la chair et d'égarements de l'esprit ?

C'est vers Dieu qu'ils prétendent se diriger par toutes ces voies ! De quel droit les maudire, moi qui trébuche dans la mienne ? Quand ils ont disparu, j'allais peut-être en apprendre davantage. Cela tourbillonnait trop vite ; je n'avais pas le temps de répondre. A présent, c'est comme s'il y avait dans mon intelligence plus d'espace et plus de lumière. Je suis tranquille. Je me sens capable ... Qu'est-ce donc ? je croyais avoir éteint le feu !

Une flamme voltige entre les roches ; et bientôt une voix saccadée se fait entendre, au loin, dans la montagne.

Est-ce l'aboiement d'une hyène, ou les sanglots de quelque voyageur perdu ?

Antoine écoute. La flamme se rapproche.

Et il voit venir une femme qui pleure, appuyée sur l'épaule d'un homme à barbe blanche.

Elle est couverte d'une robe de pourpre en lambeaux. Il est nu-tête comme elle, avec une tunique de même couleur, et porte un vase de bronze, d'où s'élève une petite flamme bleue.

Antoine a peur — et voudrait savoir qui est cette femme.

L'ÉTRANGER (SIMON).

C'est une jeune fille, une pauvre enfant, que je mène partout avec moi.

Il hausse le vase d'airain.

Antoine la considère, à la lueur de cette flamme qui vacille.

Elle a sur le visage des marques de morsures, le long des bras des traces de coups; ses cheveux épars s'accrochent dans les déchirures de ses haillons; ses yeux paraissent insensibles à la lumière.

SIMON.

Quelquefois, elle reste ainsi, pendant fort longtemps, sans parler, sans manger; puis elle se réveille, — et débite des choses merveilleuses.

ANTOINE.

Vraiment?

SIMON.

Ennoïa! Ennoïa! Ennoïa! raconte ce que tu as à dire!

Elle tourne ses prunelles comme sortant d'un songe, passe lentement ses doigts sur ses deux sourcils, et d'une voix dolente :

HÉLÈNE (ENNOÏA).

J'ai souvenir d'une région lointaine, couleur d'émeraude. Un seul arbre l'occupe.

Antoine tressaille.

A chaque degré de ses larges rameaux se tient dans l'air un couple d'Esprits. Les branches autour d'eux s'entre-croisent, comme les veines d'un corps; et ils regardent la vie éternelle circuler depuis les racines plongeant dans l'ombre jusqu'au faite qui dépasse le soleil. Moi, sur la deuxième branche, j'éclairais avec ma figure les nuits d'été.

ANTOINE

se touchant le front.

Ah! ah! je comprends! la tête!

SIMON

le doigt sur la bouche :

Chut!...

HÉLÈNE.

La voile restait bombée, la carène fendait l'écume. Il me disait : « Que m'importe si je trouble ma patrie, si je perds mon royaume! Tu m'appartiendras, dans ma maison! »

Qu'elle était douce la haute chambre de son palais! Il se couchait sur le lit d'ivoire, et, caressant ma chevelure, chantait amoureusement.

A la fin du jour, j'apercevais les deux camps, les fanaux qu'on allumait, Ulysse au bord de sa tente, Achille tout armé conduisant un char le long du rivage de la mer.

ANTOINE.

Mais elle est folle entièrement! Pourquoi?...

SIMON.

Chut!... chut!...

HÉLÈNE.

Ils m'ont graissée avec des onguents, et ils m'ont vendue au peuple pour que je l'amuse.

Un soir, debout, et le cistre en main, je faisais danser des matelots grecs. La pluie, comme une cataracte, tombait sur la taverne, et les coupes de vin chaud fumaient. Un homme entra, sans que la porte fût ouverte.

SIMON.

C'était moi! je t'ai retrouvée!

La voici, Antoine, celle qu'on nomme Sigeh, Ennoïa, Barbelo, Prounikos! Les Esprits gouverneurs du monde furent jaloux d'elle, et ils l'attachèrent dans un corps de femme.

Elle a été l'Hélène des Troyens, dont le poète Stésichore a maudit la mémoire. Elle a été Lucrèce, la patricienne violée par les rois. Elle a été Dalila, qui coupait les cheveux de Samson. Elle a été cette fille d'Israël qui s'abandonnait aux boucs. Elle a aimé l'adultère, l'idolâtrie, le mensonge et la sottise. Elle s'est prostituée à tous les peuples. Elle a chanté dans tous les carrefours. Elle a baisé tous les visages.

A Tyr, la Syrienne, elle était la maîtresse des voleurs. Elle buvait avec eux pendant les nuits, et elle cachait les assassins dans la vermine de son lit tiède.

ANTOINE.

Eh! que me fait!...

SIMON

d'un air furieux :

Je l'ai rachetée, te dis-je, — et rétablie en sa splendeur; tellement que Caius César Caligula en est devenu amoureux, puisqu'il voulait coucher avec la Lune!

ANTOINE. .

Eh bien?...

SIMON.

Mais c'est elle qui est la Lune! Le pape Clément n'a-t-il pas écrit qu'elle fut emprisonnée dans une tour? Trois cents personnes vinrent cerner la tour; et à chacune des meurtrières en même temps, on vit paraître la lune, — bien qu'il n'y ait pas dans le monde plusieurs lunes, ni plusieurs Ennoïa!

ANTOINE.

Oui... je crois me rappeler...

Et il tombe dans une rêverie.

SIMON.

Innocente comme le Christ, qui est mort pour les hommes, elle est dévouée pour les femmes. Car l'impuissance de Jéhovah se démontre par la transgression d'Adam, et il faut secouer la vieille loi, antipathique à l'ordre des choses.

J'ai prêché le renouvellement dans Éphraïm et dans Issachar, le long du torrent de Bazor, derrière le lac d'Houleh, dans la vallée de Mageddo, plus loin que les montagnes, à Bostra et à Damas!

Viennent à moi ceux qui sont couverts de vin, ceux qui sont couverts de boue, ceux qui sont couverts de sang; et j'effacerai leurs souillures avec le Saint-Esprit appelé Minerve par les Grecs! Elle est Minerve! elle est le Saint-Esprit! Je suis Jupiter, Apollon, le Christ, le Paraclet, la grande puissance de Dieu, incarnée en la personne de Simon!

ANTOINE.

Ah! c'est toi!... c'est donc toi? Mais je sais tes crimes!

Tu es né à Gittoï, près de Samarie. Dosithéus, ton premier maître, t'a renvoyé! Tu exècres saint Paul pour avoir converti une de tes femmes; et, vaincu par saint Pierre, de rage et de terreur tu as jeté dans les flots le sac qui contenait tes artifices!

SIMON.

Les veux-tu?

Antoine le regarde; — et une voix intérieure murmure dans sa poitrine. « Pourquoi pas? »

Simon reprend :

Celui qui connaît les forces de la Nature et la substance des Esprits doit opérer des miracles. C'est le rêve de tous les sages — et le désir qui te ronge; avoue-le!

Au milieu des Romains, j'ai volé dans le cirque tellement haut qu'on ne m'a plus revu. Néron ordonna de me décapiter; mais ce fut la tête d'une brebis qui tomba par terre, au lieu de la mienne. Enfin on m'a enseveli tout vivant; mais j'ai res-

suscité le troisième jour. La preuve, c'est que me voilà !

Il lui donne ses mains à flairer. Elles sentent le cadavre. Antoine se recule.

Je peux faire se mouvoir des serpents de bronze, rire des statues de marbre, parler des chiens. Je te montrerai une immense quantité d'or ; j'établirai des rois ; tu verras des peuples m'adorant ! Je peux marcher sur les nuages et sur les flots, passer à travers les montagnes, apparaître en jeune homme, en vieillard, en tigre et en fourmi, prendre ton visage, te donner le mien, conduire la foudre. L'entends-tu ?

Le tonnerre gronde, des éclairs se succèdent.

C'est la voix du Très-Haut ! « car l'Éternel ton Dieu est un feu », et toutes les créations s'opèrent par des jaillissements de ce foyer.

Tu dois en recevoir le baptême, — ce second baptême annoncé par Jésus, et qui tomba sur les apôtres, un jour d'orage que la fenêtre était ouverte !

Et tout en remuant la flamme avec sa main, lentement, comme pour en asperger Antoine :

Mère des miséricordes, toi qui découvres les secrets, afin que le repos nous arrive dans la huitième maison...

ANTOINE

s'écrie :

Ah ! si j'avais de l'eau bénite !

La flamme s'éteint, en produisant beaucoup de fumée. Ennoïa et Simon ont disparu.

Un brouillard extrêmement froid, opaque et fétide, emplit l'atmosphère.

ANTOINE

étendant ses bras, comme un aveugle :

Où suis-je?... J'ai peur de tomber dans l'abîme. Et la croix, bien sûr, est trop loin de moi... Ah! quelle nuit! quelle nuit!

Sous un coup de vent, le brouillard s'entr'ouvre; — et il aperçoit deux hommes, couverts de longues tuniques blanches.

Le premier est de haute taille, de figure douce, de maintien grave. Ses cheveux blonds, séparés comme ceux du Christ, descendent régulièrement sur ses épaules. Il a jeté une baguette qu'il portait à la main, et que son compagnon a reçue en faisant une révérence à la manière des Orientaux.

Ce dernier est petit, gros, camard, d'encolure ramassée, les cheveux crépus, une mine naïve.

Ils sont tous les deux nu-pieds, nu-tête, et poudreux comme des gens qui arrivent de voyage.

ANTOINE

en sursaut :

Que voulez-vous? Parlez! Allez-vous-en!

DAMIS.

— C'est le petit homme.

Là, là!... bon ermite! ce que je veux? je n'en sais rien! Voici le Maître.

Il s'assoit; l'autre reste debout. Silence.

ANTOINE

reprend :

Vous venez ainsi?...

DAMIS.

Oh! de loin, — de très loin!

ANTOINE.

Et vous allez?...

DAMIS

désignant l'autre :

Où il voudra!

ANTOINE.

Qui est-il donc?

DAMIS.

Regarde-le!

ANTOINE.

à part :

Il a l'air d'un saint! Si j'osais...

La fumée est partie. Le temps est très clair. La lune brille.

DAMIS.

A quoi songez-vous donc, que vous ne parlez plus?

ANTOINE.

Je songe... Oh! rien.

DAMIS

s'avance vers Apollonius, et fait plusieurs tours autour de lui, la taille courbée, sans lever la tête.

Maître! c'est un ermite galiléen qui demande à savoir les origines de la sagesse.

APOLLONIUS.

Qu'il approche!

Antoine hésite.

DAMIS.

Approchez!

APOLLONIUS

d'une voix tonnante :

Approche! Tu voudrais connaître qui je suis, ce que j'ai fait, ce que je pense? n'est-ce pas cela, enfant?

ANTOINE.

... Si ces choses, toutefois, peuvent contribuer à mon salut.

APOLLONIUS.

Réjouis-toi, je vais te les dire!

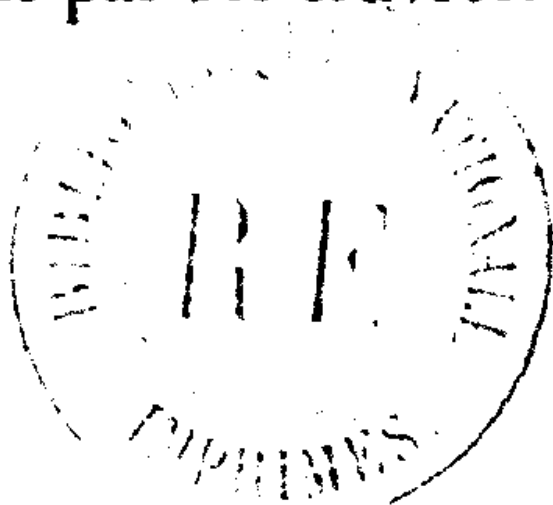
DAMIS

bas à Antoine :

Est-ce possible! Il faut qu'il vous ait, du premier coup d'œil, reconnu des inclinations extraordinaires pour la philosophie! Je vais en profiter aussi, moi!

APOLLONIUS.

Je te raconterai d'abord la longue route que j'ai parcourue pour obtenir la doctrine; et si tu trouves dans toute ma vie une action mauvaise, tu m'arrêteras, — car celui-là doit scandaliser par ses paroles qui a méfait par ses œuvres.



DAMIS

à Antoine :

Quel homme juste ! hein ?

ANTOINE.

Décidément, je crois qu'il est sincère.

APOLLONIUS.

La nuit de ma naissance, ma mère crut se voir cueillant des fleurs sur le bord d'un lac. Un éclair parut et elle me mit au monde à la voix des cygnes qui chantaient dans son rêve.

Jusqu'à quinze ans, on m'a plongé, trois fois par jour, dans la fontaine Asbadée, dont l'eau rend les parjures hydropiques ; et l'on me frottait le corps avec les feuilles du cnyza, pour me faire chaste.

Une princesse palmyrienne vint un soir me trouver, m'offrant des trésors qu'elle savait être dans des tombeaux. Une hiérodoule du temple de Diane s'égorgea, désespérée, avec le couteau des sacrifices ; et le gouverneur de Cilicie, à la fin de ses promesses, s'écria devant ma famille qu'il me ferait mourir ; mais c'est lui qui mourut trois jours après, assassiné par les Romains.

DAMIS

à Antoine, en le frappant du coude :

Hein ? quand je vous disais ! quel homme !

APOLLONIUS.

J'ai, pendant quatre ans de suite, gardé le si-

lence complet des Pythagoriciens. La douleur la plus imprévue ne m'arrachait pas un soupir; et au théâtre, quand j'entrais, on s'écartait de moi comme d'un fantôme.

DAMIS.

Auriez-vous fait cela, vous ?

APOLLONIUS.

Le temps de mon épreuve terminé, j'entrepris d'instruire les prêtres qui avaient perdu la tradition.

ANTOINE.

Quelle tradition ?

DAMIS.

Laissez-le poursuivre ! Taisez-vous !

APOLLONIUS.

J'ai devisé avec les Samanéens du Gange, avec les astrologues de Chaldée, avec les mages de Babylone, avec les Druides gaulois, avec les sacerdotés des nègres ! J'ai gravi les quatorze Olympes, j'ai sondé les lacs de Scythie, j'ai mesuré la grandeur du désert !

DAMIS.

C'est pourtant vrai, tout cela ! J'y étais, moi !

APOLLONIUS.

J'ai d'abord été jusqu'à la mer d'Hyrkanie. J'en ai fait le tour ; et par le pays des Baraomates, où

est enterré Bucéphale, je suis descendu vers Ninive. Aux portes de la ville, un homme s'approcha.

DAMIS.

Moi! moi! mon bon Maître! Je vous aimai, tout de suite! Vous étiez plus doux qu'une fille et plus beau qu'un dieu!

APOLLONIUS

sans l'entendre :

Il voulait m'accompagner pour me servir d'interprète.

DAMIS.

Mais vous répondîtes que vous compreniez tous les langages et que vous deviniez toutes les pensées. Alors j'ai baisé le bas de votre manteau, et je me suis mis à marcher derrière vous.

APOLLONIUS.

Après Ctésiphon, nous entrâmes sur les terres de Babylone.

DAMIS.

Et le satrape poussa un cri, en voyant un homme si pâle.

ANTOINE

à part :

Que signifie...

APOLLONIUS.

Le Roi m'a reçu debout, près d'un trône d'argent, dans une salle ronde, constellée d'étoiles;

— et de la coupole pendaient, à des fils que l'on n'apercevait pas, quatre grands oiseaux d'or, les deux ailes étendues.

ANTOINE

rêvant :

Est-ce qu'il y a sur la terre des choses pareilles ?

DAMIS.

C'est là une ville, cette Babylone ! tout le monde y est riche ! Les maisons, peintes en bleu, ont des portes de bronze, avec un escalier qui descend vers le fleuve ;

Dessinait par terre, avec son bâton.

Comme cela, voyez-vous ? Et puis, ce sont des temples, des places, des bains, des aqueducs ! Les palais sont couverts de cuivre rouge ! et l'intérieur donc, si vous saviez !

APOLLONIUS.

Sur la muraille du septentrion, s'élève une tour qui en supporte une seconde, une troisième, une quatrième, une cinquième — et il y en a trois autres encore ! La huitième est une chapelle avec un lit. Personne n'y entre que la femme choisie par les prêtres pour le dieu Bélus. Le roi de Babylone m'y fit loger.

DAMIS.

A peine si l'on me regardait, moi ! Aussi, je restais seul à me promener par les rues. Je m'informais des usages ; je visitais les ateliers ; j'exa-

minais les grandes machines qui portent l'eau dans les jardins. Mais il m'ennuyait d'être séparé du Maître.

APOLLONIUS.

Enfin, nous sortîmes de Babylone; et au clair de la lune, nous vîmes tout à coup une empuse.

DAMIS.

Oui-da! Elle sautait sur son sabot de fer; elle hennissait comme un âne; elle galopait dans les rochers. Il lui cria des injures; elle disparut.

ANTOINE

à part :

Où veulent-ils en venir ?

APOLLONIUS.

A Taxilla, capitale de cinq mille forteresses, Phraortes, roi du Gange, nous a montré sa garde d'hommes noirs hauts de cinq coudées, et dans les jardins de son palais, sous un pavillon de brocart vert, un éléphant énorme, que les reines s'amusaient à parfumer. C'était l'éléphant de Porus, qui s'était enfui après la mort d'Alexandre.

DAMIS.

Et qu'on avait retrouvé dans une forêt.

ANTOINE.

Ils parlent abondamment comme les gens ivres.

APOLLONIUS.

Phraortes nous fit asseoir à sa table.

DAMIS.

Quel drôle de pays ! Les seigneurs, tout en buvant, se divertissent à lancer des flèches sous les pieds d'un enfant qui danse. Mais je n'approuve pas...

APOLLONIUS.

Quand je fus prêt à partir, le Roi me donna un parasol, et il me dit : « J'ai sur l'Indus un haras de chameaux blancs. Quand tu n'en voudras plus, souffle dans leurs oreilles. Ils reviendront. »

Nous descendîmes le long du fleuve, marchant la nuit à la lueur des lucioles qui brillaient dans les bambous. L'esclave sifflait un air pour écarter les serpents ; et nos chameaux se courbaient les reins en passant sous les arbres, comme sous des portes trop basses.

Un jour, un enfant noir qui tenait un caducée d'or à la main, nous conduisit au collège des sages. Iarchas, leur chef, me parla de mes ancêtres, de toutes mes pensées, de toutes mes actions, de toutes mes existences. Il avait été le fleuve Indus, et il me rappela que j'avais conduit des barques sur le Nil, au temps du roi Sésostris.

DAMIS.

Moi, on ne me dit rien, de sorte que je ne sais pas qui j'ai été.

ANTOINE.

Ils ont l'air vague comme des ombres.

APOLLONIUS.

Nous avons rencontré, sur le bord de la mer,

les Cynocéphales gorgés de lait, qui s'en revenaient de leur expédition dans l'île Taprobane. Les flots tièdes poussaient devant nous des perles blondes. L'ambre craquait sous nos pas. Des squelettes de baleine blanchissaient dans la crevasse des falaises. La terre, à la fin, se fit plus étroite qu'une sandale; — et après avoir jeté vers le soleil des gouttes de l'Océan, nous tournâmes à droite, pour revenir.

Nous sommes revenus par la Région des Aromates, par le pays des Gangarides, le promontoire de Comaria, la contrée des Sachalites, des Adramites et des Homérites; — puis, à travers les monts Cassaniens, la mer Rouge et l'île Topazos, nous avons pénétré en Éthiopie par le royaume des Pygmées.

ANTOINE

à part.

Comme la terre est grande!

DAMIS.

Et quand nous sommes rentrés chez nous, tous ceux que nous avions connus jadis étaient morts.

Antoine baisse la tête. Silence.

APOLLONIUS

reprend :

Alors on commença dans le monde à parler de moi.

La peste ravageait Éphèse; j'ai fait lapider un vieux mendiant.

DAMIS.

Et la peste s'en est allée!

ANTOINE.

Comment! il chasse les maladies?

APOLLONIUS.

A Cnide, j'ai guéri l'amoureux de la Vénus.

DAMIS.

Oui, un fou, qui même avait promis de l'épouser. — Aimer une femme passe encore; mais une statue, quelle sottise! — Le Maître lui posa la main sur le cœur; et l'amour aussitôt s'éteignit.

ANTOINE.

Quoi! il délivre des démons?

APOLLONIUS.

A Tarente, on portait au bûcher une jeune fille morte.

DAMIS.

Le Maître lui toucha les lèvres, et elle s'est relevée en appelant sa mère.

ANTOINE.

Comment! il ressuscite les morts?

APOLLONIUS.

J'ai prédit le pouvoir à Vespasien.

ANTOINE.

Quoi! il devine l'avenir?

DAMIS.

Il y avait à Corinthe,...

APOLLONIUS.

Étant à table avec lui, aux eaux de Baïa...

ANTOINE.

Excusez-moi, étrangers, il est tard!

DAMIS.

Un jeune homme qu'on appelait Ménippe.

ANTOINE.

Non! non! allez-vous-en!

APOLLONIUS.

Un chien entra, portant à la gueule une main coupée.

DAMIS.

Un soir, dans un faubourg, il rencontra une femme.

ANTOINE.

Vous ne m'entendez pas? retirez-vous!

APOLLONIUS.

Il rôdait vaguement autour des lits.

ANTOINE.

Assez!

APOLLONIUS.

On voulait le chasser.

DAMIS.

Ménippe donc se rendit chez elle; ils s'aimèrent.

APOLLONIUS.

En battant la mosaïque avec sa queue, il déposa cette main sur les genoux de Flavius.

DAMIS.

Mais le matin, aux leçons de l'école, Ménippe était pâle.

ANTOINE

bondissant :

Encore! Ah! qu'ils continuent, puisqu'il n'y a pas...

DAMIS.

Le Maître lui dit : « O beau jeune homme, tu caresses un serpent; un serpent te caresse! à quand les noces? » Nous allâmes tous à la noce.

ANTOINE.

J'ai tort, bien sûr, d'écouter cela!

DAMIS.

Dès le vestibule, des serviteurs se remuaient, les portes s'ouvraient; on n'entendait cependant ni

le bruit des pas, ni le bruit des portes. Le Maître se plaça près de Ménippe. Aussitôt la fiancée fut prise de colère contre les philosophes. Mais la vaisselle d'or, les échansons, les cuisiniers, les pannetiers disparurent; le toit s'envola, les murs s'écroulèrent; et Apollonius resta seul, debout, ayant à ses pieds cette femme tout en pleurs. C'était un vampire qui satisfaisait les beaux jeunes hommes, afin de manger leur chair, — parce que rien n'est meilleur pour ces sortes de fantômes que le sang des amoureux.

APOLLONIUS.

Si tu veux savoir l'art...

ANTOINE.

Je ne veux rien savoir!

APOLLONIUS.

Le soir de notre arrivée aux portes de Rome,...

ANTOINE.

Oh! oui, parlez-moi de la ville des papes!

APOLLONIUS.

Un homme ivre nous accosta, qui chantait d'une voix douce. C'était un épithalame de Néron; et il avait le pouvoir de faire mourir quiconque l'écoutait négligemment. Il portait à son dos, dans une boîte, une corde prise à la cythare de l'Empereur. J'ai haussé les épaules. Il nous a jeté de la boue au visage. Alors, j'ai défait ma ceinture, et je la lui ai placée dans la main.

DAMIS.

Vous avez eu bien tort, par exemple!

APOLLONIUS.

L'Empereur, pendant la nuit, me fit appeler à sa maison. Il jouait aux osselets avec Sporus, accoudé du bras gauche, sur une table d'agate. Il se détourna, et fronçant ses sourcils blonds : « Pourquoi ne me crains-tu pas? me demanda-t-il. — Parce que le Dieu qui t'a fait terrible m'a fait intrépide », répondis-je.

ANTOINE

à part :

Quelque chose d'inexplicable m'épouvante.

Silence.

DAMIS

reprend d'une voix aiguë :

Toute l'Asie, d'ailleurs, pourra vous dire...

ANTOINE

en sursaut :

Je suis malade! Laissez-moi!

DAMIS.

Ecoutez donc. Il a vu, d'Éphèse, tuer Domitien, qui était à Rome

ANTOINE

s'efforçant de rire :

Est-ce possible!

DAMIS.

Oui, au théâtre, en plein jour, le quatorzième des calendes d'octobre, tout à coup il s'écria : « On égorge César ! » et il ajoutait de temps à autre : « Il roule par terre ; oh ! comme il se débat ! Il se relève ; il essaye de fuir ; les portes sont fermées ; ah ! c'est fini ! le voilà mort ! » Et ce jour-là, en effet, Titus Flavius Domitianus fut assassiné, comme vous savez.

ANTOINE.

Sans le secours du Diable... certainement...

APOLLONIUS.

Il avait voulu me faire mourir, ce Domitien ! Damis s'était enfui par mon ordre, et je restais seul dans ma prison.

DAMIS.

C'était une terrible hardiesse, il faut avouer !

APOLLONIUS.

Vers la cinquième heure, les soldats m'amènèrent au tribunal. J'avais ma harangue toute prête que je tenais sous mon manteau.

DAMIS.

Nous étions sur le rivage de Pouzzoles, nous autres ! Nous vous croyions mort ; nous pleurions. Quand, vers la sixième heure, tout à coup vous apparûtes, et vous nous dites : « C'est moi ! »

ANTOINE

à part :

Comme Lui!

DAMIS

très haut :

Absolument!

ANTOINE.

Oh! non! vous mentez, n'est-ce pas? vous mentez!

APOLLONIUS.

Il est descendu du Ciel. Moi, j'y monte, — grâce à ma vertu qui m'a élevé jusqu'à la hauteur du Principe!

DAMIS.

Thyane, sa vie natale, a institué en son honneur un temple avec des prêtres!

APOLLONIUS

se rapproche d'Antoine et lui crie aux oreilles :

C'est que je connais tous les dieux, tous les rites, toutes les prières, tous les oracles! J'ai pénétré dans l'autre de Trophonius, fils d'Apollon! J'ai pétri pour les Syracusaines les gâteaux qu'elles portent sur les montagnes! j'ai subi les quatre-vingts épreuves de Mithra! j'ai serré contre mon cœur le serpent de Sabasius! j'ai reçu l'écharpe des Cabires! j'ai lavé Cybèle aux flots des golfes campaniens, et j'ai passé trois lunes dans les cavernes de Samothrace!

DAMIS

riant bêtement :

Ah! ah! ah! aux mystères de la Bonne Déesse!

APOLLONIUS.

Et maintenant nous recommençons le pèlerinage!

Nous allons au Nord, du côté des cygnes et des neiges. Sur la plaine blanche, les hippopodes aveugles cassent du bout de leurs pieds la plante d'outremer.

DAMIS.

Viens! c'est l'aurore. Le coq a chanté, le cheval a henni, la voile est prête.

ANTOINE.

Le coq n'a pas chanté! J'entends le grillon dans les sables, et je vois la lune qui reste en place.

APOLLONIUS.

Nous allons au Sud, derrière les montagnes et les grands flots, chercher dans les parfums la raison de l'amour. Tu humeras l'odeur du myrrhodon qui fait mourir les faibles. Tu baigneras ton corps dans le lac d'huile rose de l'île Junonia. Tu verras, dormant sur les primevères, le lézard qui se réveille tous les siècles quand tombe à sa maturité l'escarboucle de son front. Les étoiles palpitent comme des yeux, les cascades chantent comme des lyres, des enivrements s'exhalent des fleurs écloses; ton esprit s'élargira parmi les airs, et dans ton cœur comme sur ta face.

DAMIS.

Maître! il est temps! Le vent va se lever, les hirondelles s'éveillent, la feuille du myrte est envolée!

APOLLONIUS.

Oui! partons!

ANTOINE.

Non! moi, je reste!

APOLLONIUS.

Veux-tu que je t'enseigne où pousse la plante Balis, qui ressuscite les morts?

DAMIS.

Demande-lui plutôt l'androdamas qui attire l'argent, le fer et l'airain!

ANTOINE.

Oh! que je souffre! que je souffre!

DAMIS.

Tu comprendras la voix de tous les êtres, les rugissements, les roucoulements!

APOLLONIUS.

Je te ferai monter sur les licornes, sur les dragons, sur les hippocentaures et les dauphins!

ANTOINE

pleure.

Oh! oh! oh!

APOLLONIUS.

Tu connaîtras les démons qui habitent les cavernes, ceux qui parlent dans les bois, ceux qui remuent les flots, ceux qui poussent les nuages.

DAMIS.

Serre ta ceinture! noue tes sandales!

APOLLONIUS.

Je t'expliquerai la raison des formes divines, pourquoi Apollon est debout, Jupiter assis, Vénus noire à Corinthe, carrée dans Athènes, conique à Paphos.

ANTOINE

joignant les mains :

Qu'ils s'en aillent! qu'ils s'en aillent!

APOLLONIUS.

J'arracherai devant toi les armures des dieux, nous forcerons les sanctuaires, je te ferai violer la Pythie!

ANTOINE.

Au secours, Seigneur!

Il se précipite vers la croix.

APOLLONIUS.

Quel est ton désir? ton rêve? Le temps seulement d'y songer...

ANTOINE.

Jésus, Jésus, à mon aide!

APOLLONIUS.

Veux-tu que je le fasse apparaître, Jésus?

ANTOINE.

Quoi? Comment?

APOLLONIUS.

Ce sera lui! pas un autre! Il jettera sa couronne,
et nous causerons face à face!

DAMIS

bas :

Dis que tu veux bien! Dis que tu veux bien!

Antoine, au pied de la croix, murmure des oraisons.
Damis tourne autour de lui, avec des gestes patelins.

Voyons, bon ermite, cher saint Antoine! homme pur, homme illustre! homme qu'on ne saurait assez louer! Ne vous effrayez pas; c'est une façon de dire exagérée, prise aux Orientaux. Cela n'empêche nullement...

APOLLONIUS.

Laisse-le, Damis!

Il croit, comme une brute, à la réalité des choses. La terreur qu'il a des dieux l'empêche de les comprendre; et il ravale le sien au niveau d'un roi jaloux!

Toi, mon fils, ne me quitte pas!

Il s'approche à reculons du bord de la falaise, la dépasse, et reste suspendu.

Par-dessus toutes les formes, plus loin que la terre, au delà des cieux, réside le monde des Idées, tout plein du Verbe! D'un bond, nous franchirons l'autre espace; et tu saisisas dans son infinité l'Éternel, l'Absolu, l'Être! — Allons! donne-moi la main! En marche!

Tous les deux, côte à côte, s'élèvent dans l'air, doucement.

Antoine, embrassant la croix, les regarde monter.
Ils disparaissent.

V

ANTOINE

marchant lentement :

Celui-là vaut tout l'enfer !

Nabuchodonosor ne m'avait pas tant ébloui.
La Reine de Saba ne m'a pas si profondément
charmé.

Sa manière de parler des dieux inspire l'envie
de les connaître.

Je me rappelle en avoir vu des centaines à la
fois, dans l'île d'Éléphantine, du temps de Dio-
clétien. L'Empereur avait cédé aux Nomades un
grand pays, à condition qu'ils garderaient les
frontières; et le traité fut conclu au nom des
« Puissances invisibles ». Car les dieux de chaque
peuple étaient ignorés de l'autre peuple.

Les Barbares avaient amené les leurs. Ils occu-
paient les collines de sable qui bordent le fleuve.
On les apercevait tenant leurs idoles entre leurs
bras comme de grands enfants paralytiques; ou
bien, naviguant au milieu des cataractes sur un
tronc de palmier, ils montraient de loin les amu-

lettes de leurs cous, les tatouages de leurs poitrines; — et cela n'est pas plus criminel que la religion des Grecs, des Asiatiques et des Romains!

Quand j'habitais le temple d'Héliopolis, j'ai souvent considéré tout ce qu'il y a sur les murailles : vautours portant des sceptres, crocodiles pinçant des lyres, figures d'hommes avec des corps de serpent, femmes à tête de vache prosternées devant des dieux ithyphalliques; et leurs formes surnaturelles m'entraînaient vers d'autres mondes. J'aurais voulu savoir ce que regardent ces yeux tranquilles.

Pour que de la matière ait tant de pouvoir, il faut qu'elle contienne un esprit. L'âme des dieux est attachée à ses images...

Ceux qui ont la beauté des apparences peuvent séduire. Mais les autres... qui sont abjects ou terribles, comment y croire?...

Et il voit passer à ras du sol des feuilles, des pierres, des coquilles, des branches d'arbres, de vagues représentations d'animaux, puis des espèces de nains hydro-piques; ce sont des dieux. Il éclate de rire.

Un autre rire part derrière lui; et Hilarion se présente — habillé en ermite, beaucoup plus grand que tout à l'heure, colossal.

ANTOINE

n'est pas surpris de le revoir.

Qu'il faut être bête pour adorer cela!

HILARION.

Oh! oui, extrêmement bête!

Alors défilent devant eux, des idoles de toutes les

nations et de tous les âges, en bois, en métal, en granit, en plumes, en peaux cousues.

Les plus vieilles, antérieures au Déluge, disparaissent sous des goëmons qui pendent comme des crinières. Quelques-unes, trop longues pour leur base, craquent dans leurs jointures et se cassent les reins en marchant. D'autres laissent couler du sable par les trous de leurs ventres.

Antoine et Hilarion s'amuse^{nt} énormément. Ils se tiennent les côtes à force de rire.

Ensuite, passent des idoles à profil de mouton. Elles titubent sur leurs jambes cagneuses, entr'ouvrent leurs paupières et bégayent comme des muets : « Bâ ! bâ ! bâ ! »

À mesure qu'elles se rapprochent du type humain, elles irritent Antoine davantage. Il les frappe à coups de poing, à coups de pied, s'acharne dessus.

Elles deviennent effroyables — avec de hauts panaches, des yeux en boules, les bras terminés par des griffes, des mâchoires de requin.

Et devant ces dieux, on égorge des hommes sur des autels de pierre ; d'autres sont broyés dans des cuves, écrasés sous des chariots, cloués dans des arbres. Il y en a un, tout en fer rougi et à cornes de taureau, qui dévore des enfants.

ANTOINE.

Horreur !

HILARION.

Mais les dieux réclament toujours des supplices. Le tien même a voulu...

ANTOINE

pleurant :

Oh ! n'achève pas, tais-toi !

L'enceinte des roches se change en une vallée. Un troupeau de bœufs y pâture l'herbe rase.

Le pasteur qui les conduit observe un nuage ; — et jette dans l'air, d'une voix aiguë, des paroles impératives.

HILARION.

Comme il a besoin de pluie, il tâche, par des chants, de contraindre le roi du ciel à ouvrir la nuée féconde.

ANTOINE

en riant :

Voilà un orgueil trop niais !

HILARION.

Pourquoi fais-tu des exorcismes ?

La vallée devient une mer de lait, immobile et sans bornes.

Au milieu flotte un long berceau, composé par les enroulements d'un serpent dont toutes les têtes, s'inclinant à la fois, ombragent un dieu endormi sur son corps.

Il est jeune, imberbe, plus beau qu'une fille et couvert de voiles diaphanes. Les perles de sa tiare brillent doucement comme des lunes, un chapelet d'étoiles fait plusieurs tours sur sa poitrine ; — et une main sous la tête, l'autre bras étendu, il repose, d'un air songeur et enivré.

Une femme accroupie devant ses pieds attend qu'il se réveille.

HILARION.

C'est la dualité primordiale des Brahmanes, — l'Absolu ne s'exprimant par aucune forme.

Sur le nombril du dieu une tige de lotus a poussé ; et, dans son calice, paraît un autre dieu à trois visages.

ANTOINE.

Tiens, quelle invention !

HILARION.

Père, Fils et Saint-Esprit ne font de même
qu'une seule personne!

Les trois têtes s'écartent, et trois grands dieux paraissent

Le premier, qui est rose, mord le bout de son orteil.

Le second, qui est bleu, agite quatre bras.

Le troisième, qui est vert, porte un collier de crânes humains.

En face d'eux, immédiatement, surgissent trois déesses, l'une enveloppée d'un réseau, l'autre offrant une coupe, la dernière brandissant un arc.

Et ces dieux, ces déesses se décuplent, se multiplient. Sur leurs épaules poussent des bras, au bout de leurs bras des mains tenant des étendards, des haches, des boucliers, des épées, des parasols et des tambours. Des fontaines jaillissent de leurs têtes, des herbes descendent de leurs narines.

A cheval sur des oiseaux, bercés dans des palanquins, trônant sur des sièges d'or, debout dans des niches, ils songent, voyagent, commandent, boivent du vin, respirent des fleurs. Des danseuses tournoient, des géants poursuivent des monstres; à l'entrée des grottes des solitaires méditent. On ne distingue pas les prunelles des étoiles, les nuages des banderoles; des paons s'abreuvent à des ruisseaux de poudre d'or, la broderie des pavillons se mêle aux taches des léopards, des rayons colorés s'entre-croisent sur l'air bleu, avec des flèches qui volent et des encensoirs qu'on balance.

Et tout cela se développe comme une haute frise — appuyant sa base sur les rochers, et montant jusque dans le ciel.

ANTOINE

ébloui :

Quelle quantité! que veulent-ils?

HILARION.

Celui qui gratte son abdomen avec sa trompe

d'éléphant, c'est le dieu solaire, l'inspirateur de la sagesse.

Cet autre, dont les six têtes portent des tours et les quatorze bras des javelots, c'est le prince des armées, le Feu dévorateur.

Le vieillard chevauchant un crocodile va laver sur le rivage les âmes des morts. Elles seront tourmentées par cette femme noire aux dents pourries, dominatrice des enfers.

Le chariot tiré par des cavales rouges, que conduit un cocher qui n'a pas de jambes, promène en plein azur le maître du soleil. Le dieu-lune l'accompagne, dans une litière attelée de trois gazelles.

A genoux sur le dos d'un perroquet, la déesse de la Beauté présente à l'Amour, son fils, sa mamelle ronde. La voici plus loin, qui saute de joie dans les prairies. Regarde! regarde! Coiffée d'une mitre éblouissante, elle court sur les blés, sur les flots, monte dans l'air, s'étale partout!

Entre ces dieux siègent les Génies des vents, des planètes, des mois, des jours, cent mille autres! et leurs aspects sont multiples, leurs transformations rapides. En voilà un qui de poisson devient tortue; il prend la hure d'un sanglier, la taille d'un nain.

ANTOINE.

Pourquoi faire?

HILARION.

Pour rétablir l'équilibre, pour combattre le mal. Mais la vie s'épuise, les formes s'usent; et il leur faut progresser dans les métamorphoses.

Tout à coup paraît

UN HOMME NU

assis au milieu du sable, les jambes croisées.

Un large halo vibre, suspendu derrière lui. Les petites boucles de ses cheveux noirs, et à reflets d'azur, contournent symétriquement une protubérance au haut de son crâne. Ses bras, très longs, descendent droits contre ses flancs. Ses deux mains, les paumes ouvertes, reposent à plat sur ses cuisses. Le dessous de ses pieds offre l'image de deux soleils; et il reste complètement immobile — en face d'Antoine et d'Hilarion, avec tous les dieux à l'entour, échelonnés sur les roches comme sur les gradins d'un cirque.

Ses lèvres s'entr'ouvrent; et d'une voix profonde :

Je suis le maître de la grande aumône, le secours des créatures, et aux croyants comme aux profanes j'expose la loi.

Pour délivrer le monde, j'ai voulu naître parmi les hommes. Les dieux pleuraient quand je suis parti.

J'ai d'abord cherché une femme comme il convient : de race militaire, épouse d'un roi, très bonne, extrêmement belle, le nombril profond, le corps ferme comme du diamant; et au temps de la pleine lune, sans l'auxiliaire d'aucun mâle, je suis entré dans son ventre.

J'en suis sorti par le flanc droit. Des étoiles s'arrêtèrent.

HILARION

murmure entre ses dents :

« Et quand ils virent l'étoile s'arrêter, ils conçurent une grande joie! »

Antoine regarde plus attentivement

LE BUDDHA

qui reprend :

Du fond de l'Himalaya, un religieux centenaire accourut pour me voir.

HILARION.

« Un homme appelé Simon, qui ne devait pas mourir avant d'avoir vu le Christ! »

LE BUDDHA.

On m'a mené dans les écoles. J'en savais plus que les docteurs.

HILARION.

« ... Au milieu des docteurs; et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis de sa sagesse. »

Antoine fait signe à Hilarion de se taire.

LE BUDDHA.

Continuellement, j'étais à méditer dans les jardins. Les ombres des arbres tournaient; mais l'ombre de celui qui m'abritait ne tournait pas.

Aucun ne pouvait m'égaler dans la connaissance des écritures, l'énumération des atomes, la conduite des éléphants, les ouvrages de cire, l'astronomie, la poésie, le pugilat, tous les exercices et tous les arts!

Pour me conformer à l'usage, j'ai pris une épouse; — et je passais les jours dans mon palais de roi, vêtu de perles, sous la pluie des parfums,

éventé par les chasse-mouches de trente-trois mille femmes, regardant mes peuples du haut de mes terrasses, ornées de clochettes retentissantes.

Mais la vue des misères du monde me détournait des plaisirs. J'ai fui.

J'ai mendié sur les routes, couvert de haillons ramassés dans les sépulcres; et comme il y avait un ermite très savant, j'ai voulu devenir son esclave; je gardais sa porte, je lavais ses pieds.

Toute sensation fut anéantie, toute joie, toute langueur.

Puis, concentrant ma pensée dans une méditation plus large, je connus l'essence des choses, l'illusion des formes.

J'ai vidé promptement la science des Brakmanes. Ils sont rongés de convoitises sous leurs apparences austères, se frottent d'ordures, couchent sur des épines, croyant arriver au bonheur par la voie de la mort!

HILARION.

« Pharisiens, hypocrites, sépulcres blanchis, race de vipères! »

LE BUDDHA.

Moi aussi, j'ai fait des choses étonnantes — ne mangeant par jour qu'un seul grain de riz, et les grains de riz dans ce temps-là n'étaient pas plus gros qu'à présent; — mes poils tombèrent, mon corps devint noir; mes yeux rentrés dans les orbites semblaient des étoiles aperçues au fond d'un puits.

Pendant six ans, je me suis tenu immobile,

exposé aux mouches, aux lions et aux serpents; et les grands soleils, les grandes ondées, la neige, la foudre, la grêle et la tempête, je recevais tout cela, sans m'abriter même avec la main.

Les voyageurs qui passaient, me croyant mort, me jetaient de loin des mottes de terre!

La tentation du Diable me manquait.

Je l'ai appelé.

Ses fils sont venus, — hideux, couverts d'écailles, nauséabonds comme des charniers, hurlant, sifflant, beuglant, entre-choquant des armures et des os de mort. Quelques-uns crachent des flammes par les naseaux, quelques-uns font des ténèbres avec leurs ailes, quelques-uns portent des chapelets de doigts coupés, quelques-uns boivent du venin de serpent dans le creux de leurs mains; ils ont des têtes de porc, de rhinocéros ou de crapaud, toutes sortes de figures inspirant le dégoût ou la terreur.

ANTOINE

à part :

J'ai enduré cela, autrefois!

LE BUDDHA.

Puis il m'envoya ses filles — belles, bien far-dées, avec des ceintures d'or, les dents blanches comme le jasmin, les cuisses rondes comme la trompe de l'éléphant. Quelques-unes étendent les bras en bâillant, pour montrer les fossettes de leurs coudes; quelques-unes clignent les yeux, quelques-unes se mettent à rire, quelques-unes entr'ouvrent leurs vêtements. Il y a des vierges

rougissantes, des matrones pleines d'orgueil, des reines avec une grande suite de bagages et d'esclaves.

ANTOINE

à part.

Ah ! lui aussi ?

LE BUDDHA.

Ayant vaincu le démon, j'ai passé douze ans à me nourrir exclusivement de parfums ; — et comme j'avais acquis les cinq vertus, les cinq facultés, les dix forces, les dix-huit substances, et pénétré dans les quatre sphères du monde invisible, l'Intelligence fut à moi ! Je devins le Buddha !

Tous les dieux s'inclinent ; ceux qui ont plusieurs têtes les baissent à la fois.

Il lève dans l'air sa haute main et reprend :

En vue de la délivrance des êtres, j'ai fait des centaines de mille de sacrifices ! J'ai donné aux pauvres des robes de soie, des lits, des chars, des maisons, des tas d'or et des diamants. J'ai donné mes mains aux manchots, mes jambes aux boiteux, mes prunelles aux aveugles ; j'ai coupé ma tête pour les décapités. Au temps que j'étais roi, j'ai distribué des provinces ; au temps que j'étais brakhmane, je n'ai méprisé personne. Quand j'étais un solitaire, j'ai dit des paroles tendres au voleur qui m'égorgea. Quand j'étais un tigre, je me suis laissé mourir de faim.

Et dans cette dernière existence, ayant prêché la loi, je n'ai plus rien à faire. La grande période est accomplie ! Les hommes, les animaux, les

dieux, les bambous, les océans, les montagnes, les grains de sable des Ganges avec les myriades de myriades d'étoiles, tout va mourir; — et, jusqu'à des naissances nouvelles, une flamme dansera sur les ruines des mondes détruits!

Alors un vertige prend les dieux. Ils chancellent, tombent en convulsions, et vomissent leurs existences. Leurs couronnes éclatent, leurs étendards s'envolent. Ils arrachent leurs attributs, leurs sexes, lancent par-dessus l'épaule les coupes où ils buvaient l'immortalité, s'étranglent avec leurs serpents, s'évanouissent en fumée; — et quand tout a disparu...

HILARION

lentement :

Tu viens de voir la croyance de plusieurs centaines de millions d'hommes!

Antoine est par terre, la figure dans ses mains. Debout près de lui, tournant le dos à la croix, Hilarion le regarde.

Un assez long temps s'écoule.

Ensuite, paraît un être singulier, ayant une tête d'homme sur un corps de poisson. Il s'avance droit dans l'air, en battant le sable de sa queue; — et cette figure de patriarche avec de petits bras fait rire Antoine.

OANNÈS

d'une voix plaintive :

Respecte-moi! Je suis le contemporain des origines.

J'ai habité le monde informe où sommeillaient des bêtes hermaphrodites, sous le poids d'une atmosphère opaque, dans la profondeur des ondes ténébreuses, — quand les doigts, les nageoires et

les ailes étaient confondus, et que des yeux sans tête flottaient comme des mollusques, parmi des taureaux à face humaine et des serpents à pattes de chien.

Sur l'ensemble de ces êtres, Omorôca, pliée comme un cerceau, étendait son corps de femme. Mais Bélus la coupa net en deux moitiés, fit la terre avec l'une, le ciel avec l'autre; et les deux mondes pareils se contemplent mutuellement.

Moi, la première conscience du Chaos, j'ai surgi de l'abîme pour durcir la matière, pour régler les formes; et j'ai appris aux humains la pêche, les semailles, l'écriture et l'histoire des dieux.

Depuis lors, je vis dans les étangs qui restent du Déluge. Mais le désert s'agrandit autour d'eux, le vent y jette du sable, le soleil les dévore; — et je meurs sur ma couche de limon, en regardant les étoiles à travers l'eau. J'y retourne.

Il saute, et disparaît dans le Nil.

HILARION.

C'est un ancien dieu des Chaldéens!

ANTOINE

ironiquement :

Qu'étaient donc ceux de Babylone?

HILARION.

Tu peux les voir!

Et ils se trouvent sur la plate-forme d'une tour quadrangulaire dominant six autres tours qui, plus étroites

à mesure qu'elles s'élèvent, forment une monstrueuse pyramide. On distingue en bas une grande masse noire, — la ville, sans doute, — étalée dans les plaines. L'air est froid, le ciel d'un bleu sombre; des étoiles en quantité palpitent.

Au milieu de la plate-forme, se dresse une colonne de pierre blanche. Des prêtres en robes de lin passent et reviennent tout autour, de manière à décrire par leurs évolutions un cercle en mouvement; et, la tête levée, ils contemplent les astres.

HILARION

en désigne plusieurs à saint Antoine.

Il y en a trente principaux. Quinze regardent le dessus de la terre, quinze le dessous. A des intervalles réguliers, un d'eux s'élance des régions supérieures vers celles d'en bas, tandis qu'un autre abandonne les inférieures pour monter vers les sublimes.

Des sept planètes, deux sont bienfaisantes, deux mauvaises, trois ambiguës; tout dépend, dans le monde, de ces feux éternels. D'après leur position et leur mouvement on peut tirer des présages; — et tu foules l'endroit le plus respectable de la terre. Pythagore et Zoroastre s'y sont rencontrés. Voilà douze mille ans que ces hommes observent le ciel, pour mieux connaître les dieux.

ANTOINE.

Les astres ne sont pas dieux.

HILARION.

Oui! disent-ils; car les choses passent autour de nous; le ciel, comme l'éternité, reste immuable!

ANTOINE.

Il a un maître, pourtant.

HILARION

montrant la colonne :

Celui-là, Bélus, le premier rayon, le Soleil, le Mâle! — L'Autre, qu'il féconde, est sous lui!

Antoine aperçoit un jardin, éclairé par des lampes.

Il est au milieu de la foule, dans une avenue de cyprès. A droite et à gauche, des petits chemins conduisent vers des cabanes établies dans un bois de grenadiers, que défendent des treillages de roseaux.

Les hommes, pour la plupart, ont des bonnets pointus avec des robes chamarrées comme le plumage des paons. Il y a des gens du nord vêtus de peaux d'ours, des nomades en manteau de laine brune, de pâles Gangarides à longues boucles d'oreilles; et les rangs comme les nations paraissent confondus, car des matelots et des tailleurs de pierres coudoient des princes portant des tiaras d'escarboucles avec de hautes cannes à pomme ciselée. Tous marchent en dilatant les narines, recueillis dans le même désir.

De temps à autre, ils se dérangent pour donner passage à un long chariot couvert, traîné par des bœufs; ou bien c'est un âne, secouant sur son dos une femme empaquetée de voiles, et qui disparaît aussi vers les cabanes.

Antoine a peur, il voudrait revenir en arrière. Cependant une curiosité inexprimable l'entraîne.

Au pied des cyprès, des femmes sont accroupies en ligne sur des peaux de cerf, toutes ayant pour diadème une tresse de cordes. Quelques-unes, magnifiquement habillées, appellent à haute voix les passants. De plus timides cachent leur figure sous leurs bras, tandis que par derrière, une matrone, leur mère sans doute, les exhorte. D'autres, la tête enveloppée d'un châle noir et le corps entièrement nu, semblent, de loin, des statues de chair. Dès qu'un homme leur a jeté de l'argent sur les genoux, elles se lèvent.

Et on entend des baisers sous les feuillages, — quelquefois un grand cri aigu.

HILARION.

Ce sont les vierges de Babylone qui se prostituent à la déesse.

ANTOINE.

Quelle déesse ?

HILARION.

La voilà !

Et il lui fait voir, tout au fond de l'avenue, sur le seuil d'une grotte illuminée, un bloc de pierre représentant l'organe sexuel d'une femme.

ANTOINE.

Ignominie ! quelle abomination de donner un sexe à Dieu !

HILARION.

Tu l'imagines bien comme une personne vivante !

Antoine se retrouve dans les ténèbres.

Il aperçoit, en l'air, un cercle lumineux, posé sur des ailes horizontales.

Cette espèce d'anneau entoure, comme une ceinture trop lâche, la taille d'un petit homme coiffé d'une mitre, portant une couronne à sa main, et dont la partie inférieure du corps disparaît sous de grandes plumes étalées en jupon.

C'est

ORMUZ

le dieu des Perses.

Il voltige en criant :

J'ai peur ! J'entrevois sa gueule.

Je t'avais vaincu, Ahriman! Mais tu recommences!

D'abord, te révoltant contre moi, tu as fait périr l'aîné des créatures Kaiomortz, l'Homme-Taureau. Puis tu as séduit le premier couple humain, Meschia et Meschiané; et tu as répandu les ténèbres dans les cœurs, tu as poussé vers le ciel tes bataillons.

J'avais les miens, le peuple des étoiles; et je contemplais au-dessous de mon trône tous les astres échelonnés.

Mithra, mon fils, habitait un lieu inaccessible. Il y recevait les âmes, les en faisait sortir, et se levait chaque matin pour épandre sa richesse.

La splendeur du firmament était reflétée par la terre. Le feu brillait sur les montagnes, — image de l'autre feu dont j'avais créé tous les êtres. Pour le garantir des souillures, on ne brûlait pas les morts. Le bec des oiseaux les emportait vers le ciel.

J'avais réglé les pâturages, les labours, le bois du sacrifice, la forme des coupes, les paroles qu'il faut dire dans l'insomnie; — et mes prêtres étaient continuellement en prières, afin que l'hommage eût l'éternité du Dieu. On se purifiait avec de l'eau, on offrait des pains sur les autels, on confessait à haute voix ses crimes.

Homa se donnait à boire aux hommes, pour leur communiquer sa force.

Pendant que les génies du ciel combattaient les démons, les enfants d'Iran poursuivaient les serpents. Le Roi, qu'une cour innombrable servait à genoux, figurait ma personne, portait ma coiffure. Ses jardins avaient la magnificence d'une

terre céleste; et son tombeau le représentait égorgeant un monstre, — emblème du Bien qui extermine le Mal.

Car je devais un jour, grâce au temps sans bornes, vaincre définitivement Ahriman.

Mais l'intervalle entre nous deux disparaît; la nuit monte! A moi, les Amschaspands, les Izedes, les Ferouers! Au secours Mithra! prends ton épée! Caosyac, qui dois revenir pour la délivrance universelle, défends-moi! Comment?... Personne!

Ah! je meurs! Ahriman, tu es le maître!

Hilarion, derrière Antoine, retient un cri de joie — et Ormuz plonge dans les ténèbres.

Alors paraît

LA GRANDE DIANE D'ÉPHÈSE

noire avec des yeux d'émail, les coudes aux flancs, les avant-bras écartés, les mains ouvertes.

Des lions rampent sur ses épaules; des fruits, des fleurs et des étoiles s'entre-croisent sur sa poitrine; plus bas se développent trois rangées de mamelles; et depuis le ventre jusqu'aux pieds, elle est prise dans une gaine étroite d'où s'élancent à mi-corps des taureaux, des cerfs, des griffons et des abeilles. — On l'aperçoit à la blanche lueur que fait un disque d'argent, rond comme la pleine lune, posé derrière sa tête.

Où est mon temple?

Où sont mes amazones?

Qu'ai-je donc... moi l'incorruptible, voilà qu'une défaillance me prend!

Ses fleurs se fanent. Ses fruits trop mûrs se détachent. Les lions, les taureaux penchent leur cou; les cerfs bavent épuisés; les abeilles, en bourdonnant, meurent par terre.

Elle presse, l'une après l'autre, ses mamelles. Toutes sont vides ! Mais sous un effort désespéré sa gaine éclate. Elle la saisit par le bas, comme le pan d'une robe, y jette ses animaux, ses florissons, — puis rentre dans l'obscurité.

Et au loin, des voix murmurent, grondent, rugissent, brament et beuglent. L'épaisseur de la nuit est augmentée par des haleines. Les gouttes d'une pluie chaude tombent.

ANTOINE.

Comme c'est bon, le parfum des palmiers, le frémissement des feuilles vertes, la transparence des sources ! Je voudrais me coucher tout à plat sur la terre pour la sentir contre mon cœur ; et ma vie se retremperait dans sa jeunesse éternelle !

Il entend un bruit de castagnettes et de cymbales ; — et, au milieu d'une foule rustique, des hommes, vêtus de tuniques blanches à bandes rouges, amènent un âne, enharnaché richement, la queue ornée de rubans, les sabots peints.

Une boîte, couverte d'une housse en toile jaune, balotte sur son dos entre deux corbeilles ; l'une reçoit les offrandes qu'on y place : œufs, raisins, poires et fromages, volailles, petites monnaies ; et la seconde est pleine de roses, que les conducteurs de l'âne effeuillent devant lui, tout en marchant.

Ils ont des pendants d'oreilles, de grands manteaux, les cheveux nattés, les joues fardées ; une couronne d'olivier se ferme sur leur front par un médaillon à figurine ; des poignards sont passés dans leur ceinture ; et ils secouent des fouets à manche d'ébène, ayant trois lanières garnies d'osselets.

Les derniers du cortège posent sur le sol, droit comme un candélabre, un grand pin qui brûle par le sommet, et dont les rameaux les plus bas ombragent un petit mouton.

L'âne s'est arrêté. On retire la housse. Il y a, en dessous, une seconde enveloppe de feutre noir. Alors, un

des hommes à tunique blanche se met à danser, en jouant des crotales; un autre à genoux devant la boîte bat du tambourin, et

LE PLUS VIEUX DE LA TROUPE

commence :

Voici la Bonne Déesse, l'idéenne des montagnes, la grand'mère de Syrie! Approchez, braves gens!

Elle procure la joie, guérit les malades, envoie des héritages, et satisfait les amoureux.

C'est nous qui la promenons dans les campagnes par beau et mauvais temps.

Souvent nous couchons en plein air, et nous n'avons pas tous les jours de table bien servie. Les voleurs habitent les bois. Les bêtes s'élancent de leurs cavernes. Des chemins glissants bordent les précipices. La voilà! la voilà!

Ils enlèvent la couverture; et on voit une boîte incrustée de petits cailloux.

Plus haute que les cèdres, elle plane dans l'éther bleu. Plus vaste que le vent, elle entoure le monde. Sa respiration s'exhale par les naseaux des tigres; sa voix gronde sous les volcans, sa colère est la tempête; la pâleur de sa figure a blanchi la lune. Elle mûrit les moissons, elle gonfle les écorces, elle fait pousser la barbe. Donnez-lui quelque chose, car elle déteste les avarés!

La boîte s'entr'ouvre; et on distingue, sous un pavillon de soie bleue, une petite image de Cybèle — étincelante de paillettes, couronnée de tours et assise dans un char de pierre rouge, traîné par deux lions la patte levée.

La foule se pousse pour voir.

L'ARCHI-GALLE

continue :

Elle aime le retentissement des tympanons, le trépignement des pieds, le hurlement des loups, les montagnes sonores et les gorges profondes, la fleur de l'amandier, la grenade et les figues vertes, la danse qui tourne, les flûtes qui ronflent, la sève sucrée, la larme salée, — du sang ! A toi ! à toi, Mère des montagnes !

Ils se flagellent avec leurs fouets, et les coups résonnent sur leur poitrine ; la peau des tambourins vibre à éclater. Ils prennent leurs couteaux, se tailladent le bras.

Elle est triste ; soyons tristes ! C'est pour lui plaire qu'il faut souffrir ! Par là, vos péchés vous seront remis. Le sang lave tout ; jetez-en les gouttes, comme des fleurs ! Elle demande celui d'un autre — d'un pur !

L'archi-galle lève son couteau sur le mouton.

ANTOINE

pris d'horreur :

N'égorgez pas l'agneau !

Un flot de pourpre jaillit.

Le prêtre en asperge la foule ; et tous, — y compris Antoine et Hilarion, — rangés autour de l'arbre qui brûle, observent en silence les dernières palpitations de la victime.

Du milieu des prêtres sort une Femme, — exactement pareille à l'image enfermée dans la petite boîte.

Elle s'arrête, en apercevant un Jeune Homme coiffé d'un bonnet phrygien.

Ses cuisses sont revêtues d'un pantalon étroit, ouvert

ça et là par des losanges réguliers que ferment des nœuds de couleur. Il s'appuie du coude contre une des branches de l'arbre, en tenant une flûte à la main, dans une pose langoureuse.

CYBÈLE

lui entourant la taille de ses deux bras :

Pour te rejoindre, j'ai parcouru toutes les régions — et la famine ravageait les campagnes. Tu m'as trompée! N'importe, je t'aime! Réchauffe mon corps! unissons-nous!

ATYS.

Le printemps ne reviendra plus, ô Mère éternelle! Malgré mon amour, il ne m'est pas possible de pénétrer ton essence. Je voudrais me couvrir d'une robe peinte, comme la tienne. J'envie tes seins gonflés de lait, la longueur de tes cheveux, tes vastes flancs d'où sortent les êtres. Que ne suis-je toi! Que ne suis-je femme! — Non, jamais! va-t'en! Ma virilité me fait horreur!

Avec une pierre tranchante il s'émascule, puis se met à courir furieux, en levant dans l'air son membre coupé.

Les prêtres font comme le dieu, les fidèles comme les prêtres. Hommes et femmes échangent leurs vêtements, s'embrassent; — et ce tourbillon de chairs ensanglantées s'éloigne, tandis que les voix, durant toujours, deviennent plus ariardes et stridentes comme celles qu'on entend aux funérailles.

Un grand catafalque tendu de pourpre porte à son sommet un lit d'ébène, qu'entourent des flambeaux et des corbeilles en filigranes d'argent, où verdoient des laitues, des mauves et du fenouil. Sur les gradins, du haut en bas, des femmes sont assises, tout habillées de

noir, la ceinture défaite, les pieds nus, en tenant d'un air mélancolique de gros bouquets de fleurs.

Par terre, aux coins de l'estrade, des urnes en albâtre pleines de myrrhe fument, lentement.

On distingue sur le lit le cadavre d'un homme. Du sang coule de sa cuisse. Il laisse pendre son bras; — et un chien, qui hurle, lèche ses ongles.

La ligne des flambeaux trop pressés empêche de voir sa figure; et Antoine est saisi par une angoisse. Il a peur de reconnaître quelqu'un.

Les sanglots des femmes s'arrêtent; et après un intervalle de silence,

TOUTES

à la fois psalmodiant :

Beau! beau! il est beau! Assez dormi, lève la tête! Debout!

Respire nos bouquets! ce sont des narcisses et des anémones, cueillies dans tes jardins pour te plaire. Ranime-toi, tu nous fais peur!

Parle! Que te faut-il? Veux-tu boire du vin? veux-tu coucher dans nos lits? veux-tu manger des pains de miel qui ont la forme de petits oiseaux?

Pressons ses hanches, baisons sa poitrine! Tiens! tiens! les sens-tu nos doigts chargés de bagues qui courent sur ton corps, et nos lèvres qui cherchent ta bouche, et nos cheveux qui balayent tes cuisses, dieu pâmé, sourd à nos prières!

Elles lancent des cris, en se déchirant le visage avec les ongles, puis se taisent; — et on entend toujours les hurlements du chien.

Hélas! hélas! Le sang noir coule sur sa chair neigeuse! Voilà ses genoux qui se tordent; ses

côtes s'enfoncent. Les fleurs de son visage ont mouillé la pourpre. Il est mort ! Pleurons ! Désolons-nous !

Elles viennent, toutes à la file, déposer entre les flambeaux leurs longues chevelures, pareilles de loin à des serpents noirs ou blonds ; — et le catafalque s'abaisse doucement jusqu'au niveau d'une grotte, un sépulcre ténébreux qui bâille par derrière.

Alors

UNE FEMME

s'incline sur le cadavre.

Ses cheveux qu'elle n'a pas coupés, l'enveloppent de la tête aux talons. Elle verse tant de larmes que sa douleur ne doit pas être comme celle des autres, mais plus qu'humaine, infinie.

Antoine songe à la mère de Jésus.

Elle dit :

Tu t'échappais de l'Orient ; et tu me prenais dans tes bras toute frémissante de rosée, ô Soleil ! Des colombes voletaient sur l'azur de ton manteau, nos baisers faisaient des brises dans les feuillages ; et je m'abandonnais à ton amour, en jouissant du plaisir de ma faiblesse.

Hélas ! hélas ! Pourquoi allais-tu courir sur les montagnes ?

A l'équinoxe d'automne un sanglier t'a blessé !

Tu es mort ; et les fontaines pleurent, les arbres se penchent. Le vent d'hiver siffle dans les broussailles nues.

Mais yeux vont se clore, puisque les ténèbres te couvrent. Maintenant, tu habites l'autre côté du monde, près de ma rivale plus puissante.

O Perséphone, tout ce qui est beau descend vers toi, et n'en revient plus !

Pendant qu'elle parlait, ses compagnes ont pris le mort pour le descendre au sépulcre. Il leur reste dans les mains. Ce n'était qu'un cadavre de cire.

Antoine en éprouve comme un soulagement.

Tout s'évanouit; — et la cabane, les rochers, la croix sont reparus.

Cependant il distingue de l'autre côté du Nil, une Femme — debout au milieu du désert.

Elle garde dans sa main le bas d'un long voile noir qui lui cache la figure, tout en portant sur le bras gauche un petit enfant qu'elle allaite. A son côté, un grand singe est accroupi sur le sable.

Elle lève la tête vers le ciel; — et malgré la distance on entend sa voix.

ISIS.

O Neith, commencement des choses! Ammon, seigneur de l'éternité, Ptha, démiurge, Thoth son intelligence, dieux de l'Amenthi, triades particulières des Nomes, éperviers dans l'azur, sphinx au bord des temples, ibis debout entre les cornes des bœufs, planètes, constellations, rivages, murmures du vent, reflets de la lumière, apprenez-moi où se trouve Osiris!

Je l'ai cherché par tous les canaux et tous les lacs, — plus loin encore, jusqu'à Byblos la Phénicienne. Anubis, les oreilles droites, bondissait autour de moi, jappant, et fouillant de son museau les touffes des tamarins. Merci, bon Cynocéphale, merci!

Elle donne au singe, amicalement, deux ou trois petites claques sur la tête.

Le hideux Typhon au poil roux l'avait tué, mis en pièces! Nous avons retrouvé tous ses

membres. Mais je n'ai pas celui qui me rendait féconde!

Elle pousse des lamentations aiguës.

ANTOINE

est pris de fureur. Il lui jette des cailloux, en l'injuriant.

Impudique! va-t'en, va-t'en!

HILARION.

Respecte-la! C'était la religion de tes aïeux! tu as porté ses amulettes dans ton berceau.

ISIS.

Autrefois, quand revenait l'été, l'inondation chassait vers le désert les bêtes impures. Les digues s'ouvraient, les barques s'entre-choquaient, la terre haletante buvait le fleuve avec ivresse, dieu à cornes de taureau tu t'étais sur ma poitrine — et on entendait le mugissement de la vache éternelle!

Les semailles, les récoltes, le battage des grains et les vendanges se succédaient régulièrement, d'après l'alternance des saisons. Dans les nuits toujours pures, de larges étoiles rayonnaient. Les jours étaient baignés d'une invariable splendeur. On voyait, comme un couple royal, le Soleil et la Lune à chaque côté de l'horizon.

Nous trônions tous les deux dans un monde plus sublime, monarques-jumeaux, époux dès le sein de l'éternité, — lui, tenant un sceptre à tête de coucoupha, moi un sceptre à fleur de lotus, debout l'un et l'autre, les mains jointes; — et les

écroulements d'empire ne changeaient pas notre attitude.

L'Égypte s'étalait sous nous, monumentale et sérieuse, longue comme le corridor d'un temple, avec des obélisques à droite, des pyramides à gauche, son labyrinthe au milieu, — et partout des avenues de monstres, des forêts de colonnes, de lourds pylônes flanquant des portes qui ont à leur sommet le globe de la terre entre deux ailes.

Les animaux de son zodiaque se retrouvaient dans ses pâturages, emplissaient de leurs formes et de leurs couleurs son écriture mystérieuse. Divisée en douze régions comme l'année l'est en douze mois, — chaque mois, chaque jour ayant son dieu, — elle reproduisait l'ordre immuable du ciel; et l'homme en expirant ne perdait pas sa figure; mais saturé de parfums, devenu indestructible, il allait dormir pendant trois mille ans dans une Égypte silencieuse.

Celle-là, plus grande que l'autre, s'étendait sous la terre.

On y descendait par des escaliers conduisant à des salles où étaient reproduites les joies des bons, les tortures des méchants, tout ce qui a lieu dans le troisième monde invisible. Rangés le long des murs, les morts dans des cercueils peints attendaient leur tour; et l'âme exempte des migrations continuait son assoupissement jusqu'au réveil d'une autre vie.

Osiris, cependant, revenait me voir quelquefois. Son ombre m'a rendue mère d'Harpocrate.

Elle contemple l'enfant.

C'est lui! Ce sont ses yeux; ce sont ses che-

veux, tressés en cornes de bélier! Tu recommenceras ses œuvres. Nous reflleurirons comme des lotus. Je suis toujours la grande Isis! nul encore n'a soulevé mon voile! Mon fruit est le soleil!

Soleil du printemps, des nuages obscurcissent ta face! L'haleine de Typhon dévore les pyramides. J'ai vu, tout à l'heure, le sphinx s'enfuir. Il galopait comme un chacal.

Je cherche mes prêtres, — mes prêtres en manteau de lin, avec de grandes harpes, et qui portaient une nacelle mystique, ornée de patères d'argent. Plus de fêtes sur les lacs! plus d'illuminations dans mon delta! plus de coupes de lait à Philæ! Apis, depuis longtemps, n'a pas reparu.

Égypte! Égypte! tes grands dieux immobiles ont les épaules blanchies par la fiente des oiseaux, et le vent qui passe sur le désert roule la cendre de tes morts! — Anubis, gardien des ombres, ne me quitte pas!

Le cynocéphale s'est évanoui.

Elle secoue son enfant.

Mais... qu'as-tu?... tes mains sont froides, ta tête retombe!

Harpocrate vient de mourir.

Alors elle pousse dans l'air un cri tellement aigu, funèbre et déchirant, qu'Antoine y répond par un autre cri, en ouvrant ses bras pour la soutenir.

Elle n'est plus là. Il baisse la figure, écrasé de honte.

Tout ce qu'il vient de voir se confond dans son esprit. C'est comme l'étourdissement d'un voyage, le malaise d'une ivresse. Il voudrait haïr; et cependant une pitié vague amollit son cœur. Il se met à pleurer abondamment.

HILARION.

Qui donc te rend triste ?

ANTOINE

après avoir cherché en lui-même, longtemps :

Je pense à toutes les âmes perdues par ces faux dieux !

HILARION.

Ne trouves-tu pas qu'ils ont... quelquefois... comme des ressemblances avec le vrai ?

ANTOINE.

C'est une ruse du Diable pour séduire mieux les fidèles. Il attaque les forts par le moyen de l'esprit, les autres avec la chair.

HILARION.

Mais la luxure, dans ses fureurs, a le désintéressement de la pénitence. L'amour frénétique du corps en accélère la destruction, — et proclame par sa faiblesse l'étendue de l'impossible.

ANTOINE.

Qu'est-ce que cela me fait à moi ! Mon cœur se soulève de dégoût devant ces dieux bestiaux, occupés toujours de carnages et d'incestes !

HILARION.

Rappelle-toi dans l'Écriture toutes les choses qui te scandalisent, parce que tu ne sais pas les

comprendre. De même, ces dieux, sous leurs formes criminelles, peuvent contenir la vérité.

Il en reste à voir. Détourne-toi !

ANTOINE.

Non ! non ! c'est un péril !

HILARION.

Tu voulais tout à l'heure les connaître. Est-ce que ta foi vacillerait sous des mensonges ? Que crains-tu ?

Les rochers en face d'Antoine sont devenus une montagne.

Une ligne de nuages la coupe à mi-hauteur ; et au-dessus apparaît une autre montagne, énorme, toute verte, que creusent inégalement des vallons, et portant au sommet, dans un bois de lauriers, un palais de bronze à tuiles d'or avec des chapiteaux d'ivoire.

Au milieu du péristyle, sur un trône, JUPITER, colossal et le torse nu, tient la victoire d'une main, la foudre dans l'autre ; et son aigle, entre ses jambes, dresse la tête.

JUNON, auprès de lui, roule ses gros yeux, surmontés d'un diadème d'où s'échappe comme une vapeur un voile flottant au vent.

Par derrière, MINERVE, debout sur un piédestal, s'appuie contre sa lance. La peau de la Gorgone lui couvre la poitrine ; et un péplos de lin descend à plis réguliers jusqu'aux ongles de ses orteils. Ses yeux glauques, qui brillent sous sa visière, regardent au loin, attentivement.

A la droite du palais, le vieillard NEPTUNE chevauche un dauphin battant de ses nageoires un grand azur qui est le ciel ou la mer, car la perspective de l'Océan continue l'éther bleu ; les deux éléments se confondent.

De l'autre côté, PLUTON farouche, en manteau couleur de la nuit, avec une tiare de diamants et un sceptre

d'ébène, est au milieu d'une île entourée par les circonvolutions du Styx; — et ce fleuve d'ombre va se jeter dans les ténèbres, qui font sous la falaise un grand trou noir, un abîme sans formes.

MARS, vêtu d'airain, brandit d'un air furieux son bouclier large et son épée.

HERCULE, plus bas, le contemple, appuyé sur sa massue.

APOLLON, la face rayonnante, conduit, le bras droit allongé, quatre chevaux blancs qui galopent; et CÉRÈS, dans un chariot que traînent des bœufs, s'avance vers lui une faucille à la main.

BACCHUS vient derrière elle, sur un char très bas, mollement tiré par des lynx. Gras, imberbe et des pampres au front, il passe en tenant un cratère d'où déborde du vin. Silène, à ses côtés, chancelle sur un âne. Pan aux oreilles pointues souffle dans la syrinx; les Mirmallonéïdes frappent des tambours, les Ménades jettent des fleurs, les Bacchantes tournoient la tête en arrière, les cheveux répandus.

DIANE, la tunique retroussée, sort du bois avec ses nymphes.

Au fond d'une caverne, VULCAIN bat le fer entre les Cabires; çà et là les vieux Fleuves, accoudés sur des pierres vertes, épanchent leurs urnes; les Muses debout chantent dans les vallons.

Les Heures, de taille égale, se tiennent par la main; et MERCURE est posé obliquement sur un arc-en-ciel, avec son caducée, ses talonnières et son pétase.

Mais en haut de l'escalier des Dieux, parmi des nuages doux comme des plumes et dont les volutes en tournant laissent tomber des roses, VÉNUS-ANADYOMÈNE se regarde dans un miroir; ses prunelles glissent langoureusement sous ses paupières un peu lourdes.

Elle a de grands cheveux blonds qui se déroulent sur ses épaules, les seins petits, la taille mince, les hanches évasées comme le galbe des lyres, les deux cuisses toutes rondes, des fossettes autour des genoux et les pieds délicats; non loin de sa bouche un papillon voltige. La splendeur de son corps fait autour d'elle un halo de nacre brillante; et tout le reste de l'Olympe est

baigné dans une aube vermeille, qui gagne insensiblement les hauteurs du ciel bleu.

ANTOINE.

Ah! ma poitrine se dilate. Une joie que je ne connaissais pas me descend jusqu'au fond de l'âme! Comme c'est beau! comme c'est beau!

HILARION.

Ils se penchaient du haut des nuages pour conduire les épées; on les rencontrait au bord des chemins, on les possédait dans sa maison; — et cette familiarité divinisait la vie.

Elle n'avait pour but que d'être libre et belle. Les vêtements larges facilitaient la noblesse des attitudes. La voix de l'orateur, exercée par la mer, battait à flots sonores les portiques de marbre. L'éphèbe, frotté d'huile, luttait tout nu en plein soleil. L'action la plus religieuse était d'exposer des formes pures.

Et ces hommes respectaient les épouses, les vieillards, les suppliants. Derrière le temple d'Hercule, il y avait un autel à la Pitié.

On immolait des victimes avec des fleurs autour des doigts. Le souvenir même se trouvait exempt de la pourriture des morts. Il n'en restait qu'un peu de cendres. L'âme, mêlée à l'éther sans bornes, était partie vers les dieux!

Se penchant à l'oreille d'Antoine :

Et ils vivent toujours! L'empereur Constantin adore Apollon. Tu retrouveras la Trinité dans les mystères de Samothrace, le baptême chez Isis, la rédemption chez Mithra, le martyre d'un dieu

aux fêtes de Bacchus. Proserpine est la Vierge!...
Aristée, Jésus!

ANTOINE

reste les yeux baissés; puis tout à coup il répète le symbole de Jérusalem, — comme il s'en souvient, — en poussant à chaque phrase un long soupir :

Je crois en un seul Dieu, le Père, — et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, — fils premier-né de Dieu, — qui s'est incarné et fait homme, — qui a été crucifié — et enseveli, — qui est monté au ciel, — qui viendra pour juger les vivants et les morts, — dont le royaume n'aura pas de fin; — et à un seul Saint-Esprit, — et à un seul baptême de repentance, — et à une seule sainte Eglise catholique, — et à la résurrection de la chair, — et à la vie éternelle!

Aussitôt la croix grandit, et perçant les nuages elle projette une ombre sur le ciel des dieux.

Tous pâlisent. L'Olympe a remué.

Antoine distingue contre sa base, à demi perdus dans les cavernes, ou soutenant les pierres de leurs épaules, de vastes corps enchaînés. Ce sont les Titans, les Géants, les Hécatonchyres, les Cyclopes.

UNE VOIX

s'élève indistincte et formidable, — comme la rumeur des flots, comme le bruit des bois sous la tempête, comme le mugissement du vent dans les précipices :

Nous savions cela, nous autres! Les dieux doivent finir. Uranus fut mutilé par Saturne, Saturne par Jupiter. Il sera lui-même anéanti. Chacun son tour; c'est le destin!

et, peu à peu, ils s'enfoncent dans la montagne, disparaissent.

Cependant les tuiles du palais d'or s'envolent.

JUPITER

est descendu de son trône. Le tonnerre, à ses pieds, fume comme un tison près de s'éteindre; — et l'aigle, allongeant le cou, ramasse avec son bec ses plumes qui tombent.

Je ne suis donc plus le maître des choses, très bon, très grand, dieu des phratries et des peuples grecs, aïeul de tous les rois, Agamemnon du ciel!

Aigle des apothéoses, quel souffle de l'Erèbe t'a repoussé jusqu'à moi? ou, t'envolant du champ de Mars, m'apportes-tu l'âme du dernier des empereurs?

Je ne veux plus de celles des hommes! Que la Terre les garde, et qu'ils s'agitent au niveau de sa bassesse. Ils ont maintenant des cœurs d'esclaves, oublient les injures, les ancêtres, le serment; et partout triomphent la sottise des foules, la médiocrité de l'individu, la hideur des races!

Sa respiration lui soulève les côtes à les briser, et il tord ses poings. Hébé en pleurs lui présente une coupe. Il la saisit.

Non! non! Tant qu'il y aura, n'importe où, une tête enfermant la pensée, qui haïsse le désordre et conçoive la Loi, l'esprit de Jupiter vivra!

Mais la coupe est vide.

Il la penche lentement sur l'ongle de son doigt.

Plus une goutte! Quand l'ambrosie défaille, les Immortels s'en vont!

Elle glisse de ses mains; et il s'appuie contre une colonne, se sentant mourir.

JUNON.

Il ne fallait pas avoir tant d'amours! Aigle, taureau, cygne, pluie d'or, nuage et flamme, tu as pris toutes les formes, égaré ta lumière dans tous les éléments, perdu tes cheveux sur tous les lits! Le divorce est irrévocable cette fois, — et notre domination, notre existence dissoute!

Elle s'éloigne dans l'air.

MINERVE

n'a plus sa lance; et des corbeaux, qui nichaient dans les sculptures de la frise, tournent autour d'elle, mordent son casque.

Laissez-moi voir si mes vaisseaux, fendant la mer brillante, sont revenus dans mes trois ports, pourquoi les campagnes se trouvent désertes, et ce que font maintenant les filles d'Athènes.

Au mois d'Hécatombéon, mon peuple entier se portait vers moi, conduit par ses magistrats et par ses prêtres. Puis s'avançaient en robes blanches avec des chitons d'or, les longues files des vierges tenant des coupes, des corbeilles, des parasols; puis, les trois cents bœufs du sacrifice, des vieillards agitant des rameaux verts, des soldats entrechoquant leurs armures, des éphèbes chantant des hymnes, des joueurs de flûte, des joueurs de lyre, des rhapsodes, des danseuses; — enfin, au mât d'une trirème marchant sur des roues, mon grand voile brodé par des vierges, qu'on avait nourries pendant un an d'une façon particulière; et quand il s'était montré dans toutes les rues, toutes les places et devant tous les temples, au milieu du cortège psalmodiant toujours, il mon-

tait pas à pas la colline de l'Acropole, frôlait les Propylées, et entraît au Parthénon.

Mais un trouble me saisit, moi, l'industrireuse! Comment, comment, pas une idée! Voilà que je tremble plus qu'une femme.

Elle aperçoit une ruine derrière elle, pousse un cri, et frappée au front, tombe par terre à la renverse.

HERCULE

a rejeté sa peau de lion; et s'appuyant des pieds, bombant son dos, mordant ses lèvres, il fait des efforts démesurés pour soutenir l'Olympe qui s'écroule.

J'ai vaincu les Cercopes, les Amazones et les Centaures. J'ai tué beaucoup de rois. J'ai cassé la corne d'Achéloüs, un grand fleuve. J'ai coupé des montagnes, j'ai réuni des océans. Les pays esclaves, je les délivrais; les pays vides, je les peuplais. J'ai parcouru les Gaules. J'ai traversé le désert où l'on a soif. J'ai défendu les dieux, et je me suis dégagé d'Omphale. Mais l'Olympe est trop lourd. Mes bras faiblissent. Je meurs!

Il est écrasé sous les décombres.

PLUTON.

C'est ta faute, Amphytrionade! Pourquoi es-tu descendu dans mon empire?

Le vautour qui mange les entrailles de Tityos releva la tête, Tantale eut la lèvre mouillée, la roue d'Ixion s'arrêta.

Cependant, les Kères étendaient leurs ongles pour retenir les âmes; les Furies en désespoir tordaient les serpents de leurs chevelures; et Cer-

bère, attaché par toi avec une chaîne, râlait, en bavant de ses trois gueules.

Tu avais laissé la porte entr'ouverte. D'autres sont venus. Le jour des hommes a pénétré le Tartare!

Il sombre dans les ténèbres.

NEPTUNE.

Mon trident ne soulève plus de tempêtes. Les monstres qui faisaient peur sont pourris au fond des eaux.

Amphitrite, dont les pieds blancs couraient sur l'écume, les vertes Néréides qu'on distinguait à l'horizon, les Syrènes écailleuses arrêtant les navires pour conter des histoires, et les vieux Tritons qui soufflaient dans les coquillages, tout est mort! La gaieté de la mer a disparu!

Je n'y survivrai pas! Que le vaste Océan me recouvre!

Il s'évanouit dans l'azur.

DIANE

habillée de noir, et au milieu de ses chiens devenus des loups :

L'indépendance des grands bois m'a grisée, avec la senteur des fauves et l'exhalaison des marécages. Les femmes dont je protégeais les grossesses, mettent au monde des enfants morts. La lune tremble sous l'incantation des sorcières. J'ai des désirs de violence et d'immensité. Je veux boire des poisons, me perdre dans les vapeurs, dans les rêves!...

Et un nuage qui passe l'emporte.

MARS

tête nue, ensanglanté :

D'abord j'ai combattu seul, provoquant par des injures toute une armée, indifférent aux patries et pour le plaisir du carnage.

Puis, j'ai eu des compagnons. Ils marchaient au son des flûtes, en bon ordre, d'un pas égal, respirant par-dessus leurs boucliers, l'aigrette haute, la lance oblique. On se jetait dans la bataille avec de grands cris d'aigle. La guerre était joyeuse comme un festin. Trois cents hommes s'opposèrent à toute l'Asie.

Mais ils reviennent, les Barbares! et par myriades, par millions! Puisque le nombre, les machines et la ruse sont plus forts, mieux vaut finir comme un brave!

Il se tue.

VULCAIN

essuyant avec une éponge ses membres en sueur :

Le monde se refroidit. Il faut chauffer les sources, les volcans et les fleuves qui roulent des métaux sous la terre! — Battez plus dur! à pleins bras! de toutes vos forces!

Les Cabires se blessent avec leurs marteaux, s'aveuglent avec les étincelles, et, marchant à tâtons, s'égarent dans l'ombre.

CÉRÈS

debout dans son char qui est emporté par des roues ayant des ailes à leur moyeu :

Arrête! arrête!

On avait bien raison d'exclure les étrangers, les athées, les épicuriens et les chrétiens! Le mystère

de la corbeille est dévoilé, le sanctuaire profané,
tout est perdu!

Elle descend sur une pente rapide, — désespérée;
criant, s'arrachant les cheveux,

Ah! mensonge! Daïra ne m'est pas rendue!
L'airain m'appelle vers les morts. C'est un autre
Tartare! On n'en revient pas. Horreur!

L'abîme l'engouffre.

BACCHUS

riant, frénétiquement :

Qu'importe! la femme de l'Archonte est mon
épouse! La loi même tombe en ivresse. A moi le
chant nouveau et les formes multiples!

Le feu qui dévora ma mère coule dans mes
veines. Qu'il brûle plus fort, dussé-je périr!

Mâle et femelle, bon pour tous, je me livre à
vous, Bacchantes! je me livre à vous, Bacchants!
et la vigne s'enroulera au tronc des arbres!
Hurlez, dansez, tordez-vous! Déliez le tigre et
l'esclave! à dents féroces, mordez la chair!

Et Pan, Silène, les Satyres, les Bacchantes, les Mi-
mallonéïdes et les Ménades, avec leurs serpents, leurs
flambeaux, leurs masques noirs, se jettent des fleurs,
découvrent un phallus, le baisent, — secouent les tym-
panons, frappent leurs tyrses, se lapident avec des
coquillages, croquent des raisins, étranglent un bouc,
et déchirent Bacchus.

APOLLON

fouettant ses coursiers, et dont les cheveux blanchis
s'envolent :

J'ai laissé derrière moi Délos la pierreuse, telle-

ment pure que tout maintenant y semble mort; et je tâche de joindre Delphes avant que sa vapeur inspiratrice ne soit complètement perdue. Les mulets broutent son laurier. La Pythie égarée ne se retrouve pas.

Par une concentration plus forte, j'aurai des poèmes sublimes, des monuments éternels; et toute la matière sera pénétrée des vibrations de ma cithare!

Il en pince les cordes. Elles éclatent, lui cinglent la figure. Il la rejette; et battant son quadriges avec fureur :

Non! assez des formes! Plus loin encore! Tout au sommet! Dans l'idée pure!

Mais les chevaux, reculant, se cabrent, brisent le char; et empêtré par les morceaux du timon, l'emmêlement des harnais, il tombe vers l'abîme, la tête en bas.
Le ciel s'est obscurci.

VÉNUS

violacée par le froid, grelotte.

Je faisais avec ma ceinture tout l'horizon de l'Hellénie.

Ses champs brillaient des roses de mes joues, ses rivages étaient découpés d'après la forme de mes lèvres; et ses montagnes, plus blanches que mes colombes, palpitaient sous la main des statues. On retrouvait mon âme dans l'ordonnance des fêtes, l'arrangement des coiffures, le dialogue des philosophes, la constitution des républiques. Mais j'ai trop chéri les hommes! C'est l'Amour qui m'a déshonorée!

Elle se renverse en pleurant.

Le monde est abominable. L'air manque à ma poitrine!

O Mercure, inventeur de la lyre et conducteur des âmes, emporte-moi!

Elle met un doigt sur sa bouche, et décrivant une immense parabole, tombe dans l'abîme.

On n'y voit plus. Les ténèbres sont complètes.

Cependant il s'échappe des prunelles d'Hilarion comme deux flèches rouges.

ANTOINE

remarque enfin sa haute taille.

Plusieurs fois déjà, pendant que tu parlais, tu m'as semblé grandir; — et ce n'était pas une illusion. Comment? explique-moi... Ta personne m'épouvante!

Des pas se rapprochent.

Qu'est-ce donc?

HILARION

étend son bras.

Regarde!

Alors, sous un pâle rayon de lune, Antoine distingue une interminable caravane qui défile sur la crête des roches; — et chaque voyageur, l'un après l'autre, tombe de la falaise dans le gouffre.

Ce sont d'abord les trois grands dieux de Samothrace, Axieros, Axiokeros, Axiokersa, réunis en faisceau, masqués de pourpre et levant leurs mains.

Esculape s'avance d'un air mélancolique, sans même voir Samos et Télésphore, qui le questionnent avec angoisse. Sosipolis éléen, à forme de python, roule ses

anneaux vers l'abîme. Doespœné, par vertige, s'y lance elle-même. Britomartis, hurlant de peur, se cramponne aux mailles de son filet. Les Centaures arrivent au grand galop, et déboulent pêle-mêle dans le trou noir.

Derrière eux, marche en boitant la troupe lamentable des Nymphes. Celles des prairies sont couvertes de poussière; celles des bois gémissent et saignent, blessées par la hache des bûcherons.

Les Gelludes, les Stryges, les Empuses, toutes les déesses infernales, en confondant leurs crocs, leurs torches, leurs vipères, forment une pyramide; — et au sommet, sur une peau de vautour, Eurynome, bleuâtre comme les mouches à viande, se dévore les bras.

Puis, dans un tourbillon disparaissent à la fois : Orthia la sanguinaire, Hymnie d'Orchomène, la Laphria des Patréens, Aphia d'Égine, Bendis de Thrace, Stymphalia à cuisse d'oiseau. Triopas, au lieu de trois prunelles, n'a plus que trois orbites. Erichtonius, les jambes molles, rampe comme un cul-de-jatte sur ses poignets.

HILARION.

Quel bonheur, n'est-ce pas, de les voir tous dans l'abjection et l'agonie! Monte avec moi sur cette pierre; et tu seras comme Xerxès, passant en revue son armée.

Là-bas, très loin, au milieu des brouillards, aperçois-tu ce géant à barbe blonde qui laisse tomber un glaive rouge de sang? c'est le Scythe Zalmoxis, entre deux planètes : Artimpasa — Vénus, et Orsiloché — la Lune.

Plus loin, émergeant des nuages pâles, sont les dieux qu'on adorait chez les Cimmériens, au delà même de Thulé!

Leurs grandes salles étaient chaudes; et à la lueur des épées nues tapissant la voûte, ils buvaient de l'hydromel dans des cornes d'ivoire. Ils

mangeaient le foie de la baleine dans des plats de cuivre battus par des démons; ou bien, ils écoutaient les sorciers captifs faisant aller leurs mains sur les harpes de pierre.

Ils sont las! ils ont froid! La neige alourdit leurs peaux d'ours, et leurs pieds se montrent par les déchirures de leurs sandales.

Ils pleurent les prairies, où sur des tertres de gazon ils reprenaient haleine dans la bataille, les longs navires dont la proue coupait les monts de glace, et les patins qu'ils avaient pour suivre l'orbe des pôles, en portant au bout de leurs bras tout le firmament qui tournait avec eux.

Une rafale de givre les enveloppe.

Antoine abaisse son regard d'un autre côté.

Et il aperçoit, — se détachant en noir sur un fond rouge, — d'étranges personnages avec des mentonnières et des gantelets, qui se renvoient des balles, sautent les uns par-dessus les autres, font des grimaces, dansent frénétiquement.

HILARION.

Ce sont les dieux de l'Étrurie, les innombrables Æsars.

Voici Tagès, l'inventeur des augures. Il essaye avec une main d'augmenter les divisions du ciel, et, de l'autre, il s'appuie sur la terre. Qu'il y rentre!

Nortia considère la muraille où elle enfonçait des clous pour marquer le nombre des années. La surface en est couverte, et la dernière période accomplie.

Comme deux voyageurs battus par un orage, Kastur et Pulutuk s'abritent en tremblant sous le même manteau.

ANTOINE

ferme les yeux.

Assez! assez!

Mais passent dans l'air avec un grand bruit d'ailes, toutes les Victoires du Capitole, — cachant leur front de leurs mains, et perdant les trophées suspendus à leurs bras.

Janus, — maître des crépuscules, s'enfuit sur un bélier noir; et, de ses deux visages, l'un est déjà putréfié, l'autre s'endort de fatigue.

Summanus, — dieu du ciel obscur et qui n'a plus de tête, presse contre son cœur un vieux gâteau en forme de roue.

Vesta, — sous une coupole en ruine, tâche de ranimer sa lampe éteinte.

Bellone — se taillade les joues sans faire jaillir le sang qui purifiait ses dévots.

ANTOINE.

Grâce! ils me fatiguent!

HILARION.

Autrefois, ils amusaient!

Et il lui montre, dans un bosquet d'aliziers, une Femme toute nue, — à quatre pattes comme une bête, et saillie par un homme noir, tenant dans chaque main un flambeau.

C'est la déesse d'Aricia, avec le démon Virbius. Son sacerdote, le roi du bois, devait être un assassin; — et les esclaves en fuite, les dépouilleurs de cadavres, les brigands de la voie Salaria, les éclopés du pont Sublicius, toute la vermine des galetas de Suburre n'avait pas de dévotion plus chère!

Les patriciennes du temps de Marc-Antoine préféraient Libitina.

Et il lui montre, sous des cyprès et des rosiers, une autre femme — vêtue de gaze. Elle sourit ayant autour d'elle des pioches, des brancards, des tentures noires, tous les ustensiles des funérailles. Ses diamants brillent de loin sous des toiles d'araignées. Les Larves, comme des squelettes, montrent leurs os entre les branches, et les Lémures, qui sont des fantômes, étendent leurs ailes de chauve-souris.

Sur le bord d'un champ, le dieu Terme, déraciné, penche, tout couvert d'ordures.

Au milieu d'un sillon, le grand cadavre de Vertumne est dévoré par des chiens rouges.

Les dieux rustiques s'en éloignent en pleurant, Sartor, Sarrator, Vervactor, Collina, Vallona, Hostilinus, — tous couverts de petits manteaux à capuchon, et chacun portant, soit un hoyau, une fourche, une claie, un épieu.

HILARION.

C'était leur âme qui faisait prospérer la villa, avec ses colombiers, ses parcs de loirs et d'escargots, ses basses-cours défendues par des filets, ses chaudes écuries embaumées de cèdre.

Ils protégeaient tout le peuple misérable qui traînait les fers de ses jambes sur des cailloux de la Sabine, ceux qui appelaient les porcs au son de la trompe, ceux qui cueillaient les grappes au haut des ormes, ceux qui poussaient par les petits chemins les ânes chargés de fumier. Le laboureur, en haletant sur le manche de sa charrue, les priait de fortifier ses bras; et les vachers à l'ombre des tilleuls, près des calebasses de lait, alternaient leurs éloges sur des flûtes de roseau.

Antoine soupire.

Et au milieu d'une chambre, sur une estrade, se découvre un lit d'ivoire, environné par des gens qui tiennent des torches de sapin.

Ce sont les dieux du mariage. Ils attendent l'épousée!

Domiduca devait l'amener, Virgo défaire sa ceinture, Subigo l'étendre sur le lit, — et Praema écarter ses bras, en lui disant à l'oreille des paroles douces.

Mais elle ne viendra pas! et ils congédient les autres : Nona et Decima gardes-malades, les trois Nixii accoucheurs, les deux nourrices Educa et Potina, — et Carna berceuse, dont le bouquet d'aubépines éloigne de l'enfant les mauvais rêves.

Plus tard, Ossipago lui aurait affermi les genoux, Barbatus donné la barbe, Stimula les premiers désirs, Volupia la première jouissance, Fabulinus appris à parler, Numera à compter, Camœna à chanter, Consus à réfléchir.

La chambre est vide; et il ne reste plus au bord du lit que Nænia, — centenaire, — marmottant pour elle-même la complainte qu'elle hurlait à la mort des vieillards.

Mais bientôt sa voix est dominée par des cris aigus. Ce sont :

LES LARES DOMESTIQUES

accroupis au fond de l'atrium, vêtus de peaux de chien, avec des fleurs autour du corps, tenant leurs mains fermées contre leurs joues, et pleurant tant qu'ils peuvent.

Où est la portion de nourriture qu'on nous donnait à chaque repas, les bons soins de la servante, le sourire de la matrone, et la gaieté des petits garçons jouant aux osselets sur les mo-

saïques de la cour? Puis, devenus grands, ils suspendaient à notre poitrine leur bulle d'or ou de cuir.

Quel bonheur, quand, le soir d'un triomphe, le maître en rentrant tournait vers nous ses yeux humides! Il racontait ses combats; et l'étroite maison était plus fière qu'un palais et sacrée comme un temple.

Qu'ils étaient doux les repas de famille, surtout le lendemain des Feralia! Dans la tendresse pour les morts, toutes les discordes s'apaisaient; et on s'embrassait, en buvant aux gloires du passé et aux espérances de l'avenir.

Mais les aïeux de cire peinte, enfermés derrière nous, se couvrent lentement de moisissure. Les races nouvelles, pour nous punir de leurs déceptions, nous ont brisé la mâchoire; sous la dent des rats nos corps de bois s'émiettent.

Et les innombrables dieux veillant aux portes, à la cuisine, — au cellier, aux étuves, se dispersent de tous les côtés, — sous l'apparence d'énormes fourmis qui trottent ou de grands papillons qui s'envolent.

CRÉPITUS

se fait entendre.

Moi aussi l'on m'honora jadis. On me faisait des libations. Je fus un dieu!

L'Athénien me saluait comme un présage de fortune, tandis que le Romain dévot me maudissait les poings levés et que le pontife d'Égypte, s'abstenant de fèves, tremblait à ma voix et pâlisait à mon odeur.

Quand le vinaigre militaire coulait sur les barbes non rasées, qu'on se régalaît de glands, de poix et d'oignons crus et que le bouc en mor-

ceaux cuisait dans le beurre rance des pasteurs, sans souci du voisin, personne alors ne se gênait. Les nourritures solides faisaient les digestions retentissantes. Au soleil de la campagne, les hommes se soulageaient avec lenteur.

Ainsi, je passais sans scandale, comme les autres besoins de la vie, comme Mena tourment des vierges, et la douce Rumina qui protège le sein de la nourrice, gonflé de veines bleuâtres. J'étais joyeux. Je faisais rire ! Et se dilatant d'aise à cause de moi, le convive exhalait toute sa gaieté par les ouvertures de son corps.

J'ai eu mes jours d'orgueil. Le bon Aristophane me promena sur la scène, et l'empereur Claudius Drusus me fit asseoir à sa table. Dans les laticlaves des patriciens j'ai circulé majestueusement ! Les vases d'or, comme des tympanons, résonnaient sous moi ; — et quand plein de murènes, de truffes et de pâtés, l'intestin du maître se dégageait avec fracas, l'univers attentif apprenait que César avait dîné !

Mais à présent, je suis confiné dans la populace, — et l'on se récrie, même à mon nom !

Et Crépitus s'éloigne, en poussant un gémissement.

Puis un coup de tonnerre ;

UNE VOIX.

J'étais le Dieu des armées, le Seigneur, le Seigneur Dieu !

J'ai déplié sur les collines les tentes de Jacob, et nourri dans les sables mon peuple qui s'enfuyait.

C'est moi qui ai brûlé Sodome ! C'est moi qui ai

englouti la terre sous le Déluge ! C'est moi qui ai noyé Pharaon, avec les princes fils de rois, les chariots de guerre et les cochers.

Dieux jaloux, j'exécrais les autres dieux. J'ai broyé les impurs ; j'ai abattu les superbes ; — et ma désolation courait de droite et de gauche, comme un dromadaire qui est lâché dans un champ de maïs.

Pour délivrer Israël, je choisissais les simples. Des anges aux ailes de flamme leur parlaient dans les buissons.

Parfumées de nard, de cinnamome et de myrrhe, avec des robes transparentes et des chaussures à talon haut, des femmes d'un cœur intrépide allaient égorger les capitaines. Le vent qui passait emportait les prophètes.

J'avais gravé ma loi sur des tables de pierre. Elle enfermait mon peuple comme dans une citadelle. C'était mon peuple. J'étais son Dieu ! La terre était à moi, les hommes à moi, avec leurs pensées, leurs œuvres, leurs outils de labourage et leur postérité.

Mon arche reposait dans un triple sanctuaire, derrière des courtines de pourpre et des candélabres allumés. J'avais, pour me servir, toute une tribu qui balançait des encensoirs, et le grand prêtre en robe d'hyacinthe, portant sur sa poitrine des pierres précieuses, disposées dans un ordre symétrique.

Malheur ! malheur ! Le Saint-des-Saints s'est ouvert, le voile s'est déchiré, les parfums de l'holocauste se sont perdus à tous les vents. Le chacal piaule dans les sépulcres ; mon temple est détruit, mon peuple est dispersé !

On a étranglé les prêtres avec les cordons de leurs habits. Les femmes sont captives, les vases sont tous fondus!

La voix s'éloignant :

J'étais le Dieu des armées, le Seigneur, le Seigneur Dieu!

Alors il se fait un silence énorme, une nuit profonde.

ANTOINE.

Tous sont passés.

Il reste moi!

dit

QUELQU'UN.

Et Hilarion est devant lui, — mais transfiguré, beau comme un archange, lumineux comme un soleil, — et tellement grand, que pour le voir

ANTOINE

se renverse la tête.

Qui donc es-tu?

HILARION.

Mon royaume est de la dimension de l'univers; et mon désir n'a pas de bornes. Je vais toujours, affranchissant l'esprit et pesant les mondes, sans haine, sans peur, sans pitié, sans amour, et sans Dieu. On m'appelle la Science.

ANTOINE

se rejette en arrière :

Tu dois être plutôt... le Diable!

HILARION

en fixant sur lui ses prunelles :

Veux-tu le voir ?

ANTOINE

ne se détache plus de ce regard ; il est saisi par la curiosité du Diable. Sa terreur augmente, son envie devient démesurée.

Si je le voyais pourtant... si je le voyais?...

Puis, dans un spasme de colère :

L'horreur que j'en ai m'en débarrassera pour toujours. — Oui !

Un pied fourchu se montre.

Antoine a regret.

Mais le Diable l'a jeté sur ses cornes, et l'enlève.

VI

Il vole sous lui, étendu comme un nageur; — ses deux ailes grandes ouvertes, en le cachant tout entier, semblent un nuage.

ANTOINE

Où vais-je ?

Tout à l'heure j'ai entrevu la forme du Maudit. Non ! une nuée m'emporte. Peut-être que je suis mort, et que je monte vers Dieu ?...

Ah ! comme je respire bien ! L'air immaculé me gonfle l'âme. Plus de pesanteur ! plus de souffrance !

En bas, sous moi, la foudre éclate, l'horizon s'élargit, des fleuves s'entre-croisent. Cette tache blonde c'est le désert, cette flaque d'eau l'Océan.

Et d'autres océans paraissent, d'immenses régions que je ne connaissais pas. Voici les pays noirs qui fument comme des brasiers, la zone des neiges obscurcie toujours par des brouillards. Je tâche de découvrir les montagnes où le soleil, chaque soir, va se coucher.

LE DIABLE.

Jamais le soleil ne se couche!

Antoine n'est pas surpris de cette voix. Elle lui semble un écho de sa pensée, — une réponse de sa mémoire.

Cependant la terre prend la forme d'une boule; et il l'aperçoit au milieu de l'azur qui tourne sur ses pôles, en tournant autour du soleil.

LE DIABLE.

Elle ne fait donc pas le centre du monde?
Orgueil de l'homme, humilie-toi!

ANTOINE.

A peine maintenant si je la distingue. Elle se confond avec les autres feux.

Le firmament n'est qu'un tissu d'étoiles.

Ils montent toujours.

Aucun bruit! pas même le croassement des aigles! Rien!... et je me penche pour écouter l'harmonie des planètes.

LE DIABLE.

Tu ne les entendras pas! Tu ne verras pas, non plus, l'antichtone de Platon, le foyer de Philolaüs, les sphères d'Aristote, ni les sept cieux des Juifs avec les grandes eaux par-dessus la voûte de cristal!

ANTOINE.

D'en bas elle paraissait solide comme un mur. Je la pénètre, au contraire, je m'y enfonce!

Et il arrive devant la lune, — qui ressemble à un

morceau de glace tout rond, plein d'une lumière immobile.

LE DIABLE.

C'était autrefois le séjour des âmes. Le bon Pythagore l'avait même garnie d'oiseaux et de fleurs magnifiques.

ANTOINE.

Je n'y vois que des plaines désolées, avec des cratères éteints, sous un ciel tout noir.

Allons vers ces astres d'un rayonnement plus doux, afin de contempler les anges qui les tiennent au bout de leurs bras, comme des flambeaux!

LE DIABLE

l'emporte au milieu des étoiles.

Elles s'attirent en même temps qu'elles se repoussent. L'action de chacune résulte des autres et y contribue, — sans le moyen d'un auxiliaire, par la force d'une loi, la seule vertu de l'ordre.

ANTOINE.

Oui... oui! mon intelligence l'embrasse! C'est une joie supérieure aux plaisirs de la tendresse! Je halette stupéfait devant l'énormité de Dieu.

LE DIABLE.

Comme le firmament qui s'élève à mesure que tu montes, il grandira sous l'ascension de ta pensée; — et tu sentiras augmenter ta joie, d'après cette découverte du monde, dans cet élargissement de l'infini.

ANTOINE.

Ah! plus haut! plus haut! toujours!

Les astres se multiplient, scintillent. La Voie lactée au zénith se développe comme une immense ceinture, ayant des trous par intervalles; dans ces fentes de sa clarté, s'allongent des espaces de ténèbres. Il y a des pluies d'étoiles, des traînées de poussières d'or, des vapeurs lumineuses qui flottent et se dissolvent.

Quelquefois une comète passe tout à coup; — puis la tranquillité des lumières innombrables recommence.

Antoine, les bras ouverts, s'appuie sur les deux cornes du Diable, en occupant ainsi toute l'envergure.

Il se rappelle avec dédain l'ignorance des anciens jours, la médiocrité de ses rêves. Les voilà donc près de lui ces globes lumineux qu'il contemplait d'en bas! Il distingue l'entre-croisement de leurs lignes, la complexité de leurs directions. Il les voit venir de loin, — et suspendus comme des pierres dans une fronde, décrire leurs orbites, pousser leurs hyperboles.

Il aperçoit d'un seul regard la Croix du sud et la Grande Ourse, le Lynx et le Centaure, la Nébuleuse de la Dorade, les six soleils dans la constellation d'Orion, Jupiter avec ses quatre satellites, et le triple anneau du monstrueux Saturne! toutes les planètes, tous les astres que les hommes plus tard découvriront! Il emplit ses yeux de leurs lumières, il surcharge sa pensée du calcul de leurs distances; — puis sa tête retombe.

Quel est le but de tout cela?

LE DIABLE.

Il n'y a pas de but!

Comment Dieu aurait-il un but? Quelle expérience a pu l'instruire, quelle réflexion le déterminer?

Avant le commencement il n'aurait pas agi, et maintenant il serait inutile.

ANTOINE.

Il a créé le monde pourtant, d'une seule fois,
par sa parole!

LE DIABLE.

Mais les êtres qui peuplent la terre y viennent
successivement. De même, au ciel, des astres
nouveaux surgissent, effets différents de causes
variées.

ANTOINE.

La variété des causes est la volonté de Dieu!

LE DIABLE.

Mais admettre en Dieu plusieurs actes de vo-
lonté, c'est admettre plusieurs causes et détruire
son unité!

Sa volonté n'est pas séparable de son essence.
Il n'a pu avoir une autre volonté, ne pouvant
avoir une autre essence; — et puisqu'il existe
éternellement, il agit éternellement.

Contemple le soleil! De ses bords s'échappent
de hautes flammes lançant des étincelles, qui se
dispersent pour devenir des mondes; — et plus
loin que la dernière, au delà de ces profondeurs
où tu n'aperçois que la nuit, d'autres soleils tour-
billonnent, derrière ceux-là d'autres, et encore
d'autres, indéfiniment...

ANTOINE.

Assez! assez! J'ai peur! je vais tomber dans
l'abîme.

LE DIABLE

s'arrête; et en le balançant mollement :

Le néant n'est pas! le vide n'est pas! Partout il y a des corps qui se meuvent sur le fond immuable de l'Étendue; et comme si elle était bornée par quelque chose, ce ne serait plus l'étendue, mais un corps, elle n'a pas de limites!

ANTOINE

béant :

Pas de limites!

LE DIABLE.

Monte dans le ciel toujours et toujours; jamais tu n'atteindras le sommet! Descends au-dessous de la terre pendant des milliards de milliards de siècles, jamais tu n'arriveras au fond, — puisqu'il n'y a pas de fond, pas de sommet, ni haut, ni bas, aucun terme; et l'Étendue se trouve comprise dans Dieu qui n'est point une portion de l'espace, telle ou telle grandeur, mais l'immensité!

ANTOINE

lentement :

La matière... alors... ferait partie de Dieu?

LE DIABLE.

Pourquoi non? Peux-tu savoir où il finit?

ANTOINE.

Je me prosterne au contraire, je m'écrase, devant sa puissance!

LE DIABLE.

Et tu prétends le fléchir ! Tu lui parles, tu le décores même de vertus, bonté, justice, clémence, au lieu de reconnaître qu'il possède toutes les perfections !

Concevoir quelque chose au delà, c'est concevoir Dieu au delà de Dieu, l'être par-dessus l'être. Il est donc le seul Être, la seule substance.

Si la Substance pouvait se diviser, elle perdrait sa nature, elle ne serait pas elle, Dieu n'existerait plus. Il est donc indivisible comme infini ; — et s'il avait un corps, il serait composé de parties, il ne serait plus un, il ne serait plus infini. Ce n'est donc pas une personne !

ANTOINE.

Comment ? mes oraisons, mes sanglots, les souffrances de ma chair, les transports de mon ardeur, tout cela se serait en allé vers un mensonge... dans l'espace... inutilement, — comme un cri d'oiseau, comme un tourbillon de feuilles mortes !

Il pleure.

Oh ! non ! il y a par-dessus tout quelqu'un, une grande âme, un Seigneur, un père, que mon cœur adore et qui doit m'aimer !

LE DIABLE.

Tu désires que Dieu ne soit pas Dieu ; — car s'il éprouvait de l'amour, de la colère ou de la pitié, il passerait de sa perfection à une perfection

plus grande, ou plus petite. Il ne peut descendre à un sentiment, ni se contenir dans une forme.

ANTOINE.

Un jour, pourtant, je le verrai!

LE DIABLE.

Avec les bienheureux, n'est-ce pas? — quand le fini jouira de l'infini, dans un endroit restreint enfermant l'absolu!

ANTOINE.

N'importe, il faut qu'il y ait un paradis pour le bien, comme un enfer pour le mal!

LE DIABLE.

L'exigence de ta raison fait-elle la loi des choses? Sans doute le mal est indifférent à Dieu puisque la terre en est couverte!

Est-ce par impuissance qu'il le supporte, ou par cruauté qu'il le conserve?

Penses-tu qu'il soit continuellement à rajuster le monde comme une œuvre imparfaite, et qu'il surveille tous les mouvements de tous les êtres depuis le vol du papillon jusqu'à la pensée de l'homme?

S'il a créé l'univers, sa providence est superflue. Si la Providence existe, la création est défectueuse.

Mais le mal et le bien ne concernent que toi, — comme le jour et la nuit, le plaisir et la peine, la mort et la naissance, qui sont relatifs à un coin de l'étendue, à un milieu spécial, à un intérêt

particulier. Puisque l'infini seul est permanent, il y a l'Infini; — et c'est tout!

Le Diable a progressivement étiré ses longues ailes; maintenant elles couvrent l'espace.

ANTOINE

n'y voit plus. Il défaille.

Un froid horrible me glace jusqu'au fond de l'âme. Cela excède la portée de la douleur! C'est comme une mort plus profonde que la mort. Je roule dans l'immensité des ténèbres. Elles entrent en moi. Ma conscience éclate sous cette dilatation du néant!

LE DIABLE.

Mais les choses ne t'arrivent que par l'intermédiaire de ton esprit. Tel qu'un miroir concave il déforme les objets; — et tout moyen te manque pour en vérifier l'exactitude.

Jamais tu ne connaîtras l'univers dans sa pleine étendue; par conséquent tu ne peux te faire une idée de sa cause, avoir une notion juste de Dieu, ni même dire que l'univers est infini, — car il faudrait d'abord connaître l'Infini!

La Forme est peut-être une erreur de tes sens, la Substance une imagination de ta pensée.

A moins que le monde étant un flux perpétuel des choses, l'apparence au contraire ne soit tout ce qu'il y a de plus vrai, l'illusion la seule réalité.

Mais es-tu sûr de voir? es-tu même sûr de vivre? Peut-être qu'il n'y a rien!

Le Diable a pris Antoine; et le tenant au bout de

ses bras, il le regarde la gueule ouverte, prêt à le dévorer.

Adore-moi donc! et maudis le fantôme que tu nommes Dieu!

Antoine lève les yeux, par un dernier mouvement d'espoir.

Le Diable l'abandonne.

VII

ANTOINE

se retrouve étendu sur le dos, au bord de la falaise.
Le ciel commence à blanchir.

Est-ce la clarté de l'aube, ou bien un reflet de la lune ?

Il tâche de se soulever, puis retombe ; et en claquant des dents :

J'éprouve une fatigue... comme si tous mes os étaient brisés !

Pourquoi ?

Ah ! c'est le Diable ! je me souviens ; — et même il me redisait tout ce que j'ai appris chez le vieux Didyme des opinions de Xénophane, d'Héraclite, de Mélisse, d'Anaxagore, sur l'infini, la création, l'impossibilité de rien connaître !

Et j'avais cru pouvoir m'unir à Dieu !

Riant amèrement :

Ah ! démence ! démence ! Est-ce ma faute ? La prière m'est intolérable ! J'ai le cœur plus sec qu'un rocher ! Autrefois il débordait d'amour !...

Le sable, le matin, fumait à l'horizon comme

la poussière d'un encensoir; au coucher du soleil, des fleurs de feu s'épanouissaient sur la croix; — et au milieu de la nuit, souvent il m'a semblé que tous les êtres et toutes les choses, recueillis dans le même silence, adoraient avec moi le Seigneur. O charme des oraisons, félicités de l'extase, présents du ciel, qu'êtes-vous devenus!

Je me rappelle un voyage que j'ai fait avec Ammon, à la recherche d'une solitude pour établir des monastères. C'était le dernier soir; et nous pressions nos pas, en murmurant des hymnes, côte à côte, sans parler. A mesure que le soleil s'abaissait, les deux ombres de nos corps s'allongeaient comme deux obélisques grandissant toujours et qui auraient marché devant nous. Avec les morceaux de nos bâtons, çà et là nous plantions des croix pour marquer la place d'une cellule. La nuit fut lente à venir; et des ondes noires se répandaient sur la terre qu'une immense couleur rose occupait encore le ciel.

Quand j'étais un enfant, je m'amusais avec des cailloux à construire des ermitages. Ma mère, près de moi, me regardait.

Elle m'aura maudit pour mon abandon, en arrachant à pleines mains ses cheveux blancs. Et son cadavre est resté étendu au milieu de la cabane, sous le toit de roseaux, entre les murs qui tombent. Par un trou, une hyène en reniflant, avance la gueule!... Horreur! horreur!

Il sanglote.

Non, Ammonaria ne l'aura pas quittée!
Où est-elle maintenant, Ammonaria?
Peut-être qu'au fond d'une étuve elle retire ses

vêtements l'un après l'autre, d'abord le manteau, puis la ceinture, la première tunique, la seconde plus légère, tous ses colliers; et la vapeur du cinnamome enveloppe ses membres nus. Elle se couche enfin sur la tiède mosaïque. Sa chevelure à l'entour de ses hanches fait comme une toison noire, — et suffoquant un peu dans l'atmosphère trop chaude, elle respire, la taille cambrée, les deux seins en avant. Tiens!... Voilà ma chair qui se révolte! Au milieu du chagrin la concupiscence me torture. Deux supplices à la fois, c'est trop! Je ne peux plus endurer ma personne!

Il se penche et regarde le précipice.

L'homme qui tomberait serait tué. Rien de plus facile, en se roulant sur le côté gauche; c'est un mouvement à faire! un seul.

Alors apparaît

UNE VIEILLE FEMME.

Antoine se relève dans un sursaut d'épouvante. — Il croit voir sa mère ressuscitée.

Mais celle-ci est beaucoup plus vieille, et d'une prodigieuse maigreur.

Un linceul, noué autour de sa tête, pend avec ses cheveux blancs jusqu'au bas de ses deux jambes, minces comme des béquilles. L'éclat de ses dents, couleur d'ivoire, rend plus sombre sa peau terreuse. Les orbites de ses yeux sont pleines de ténèbres, et au fond deux flammes vacillent, comme des lampes de sépulcre.

Avance, dit-elle. Qui te retient?

ANTOINE

balbutiant :

J'ai peur de commettre un péché!

ELLE

reprënd :

Mais le roi Saül s'est tué ! Razias, un juste, s'est tué ! Sainte Pélagie d'Antioche s'est tuée ! Dommine d'Alep et ses deux filles, trois autres saintes, se sont tuées ; — et rappelle-toi tous les confesseurs qui couraient au-devant des bourreaux, par impatience de la mort. Afin d'en jouir plus vite, les vierges de Milet s'étranglaient avec leurs cordons. Le philosophe Hégésias, à Syracuse, la prêchait si bien qu'on désertait les lupanars pour s'aller pendre dans les champs. Les patriciens de Rome se la procurent comme débauche.

ANTOINE.

Oui, c'est un amour qui est fort ! Beaucoup d'anachorètes y succombent.

LA VIEILLE.

Faire une chose qui vous égale à Dieu, pense donc ! Il t'a créé, tu vas détruire son œuvre, toi, par ton courage, librement ! La jouissance d'Érostrate n'était pas supérieure. Et puis, ton corps s'est assez moqué de ton âme pour que tu t'en venges à la fin. Tu ne souffriras pas. Ce sera vite terminé. Que crains-tu ? un large trou noir ! Il est vide, peut-être ?

Antoine écoute sans répondre ; — et de l'autre côté paraît :

UNE AUTRE FEMME

jeune et belle, merveilleusement. — Il la prend d'abord pour Ammonaria.

Mais elle est plus grande, blonde comme le miel, très grasse, avec du fard sur les joues et des roses sur la tête. Sa longue robe chargée de paillettes a des miroitements métalliques; ses lèvres charnues paraissent sanguinolentes, et ses paupières un peu lourdes sont tellement noyées de langueur qu'on la dirait aveugle.

Elle murmure :

Vis donc, jouis donc! Salomon recommande la joie! Va comme ton cœur te mène et selon le désir de tes yeux!

ANTOINE.

Quelle joie trouver? mon cœur est las, mes yeux sont troubles!

ELLE

reprend :

Gagne le faubourg de Racotis, pousse une porte peinte en bleu; et quand tu seras dans l'atrium où murmure un jet d'eau, une femme se présentera — en péplos de soie blanche lamé d'or, les cheveux dénoués, le rire pareil au claquement des crotales. Elle est habile. Tu goûteras dans sa caresse l'orgueil d'une initiation et l'apaisement d'un besoin.

Tu ne connais pas, non plus, le trouble des adultères, les escalades, les enlèvements, la joie de voir toute nue celle qu'on respectait habillée.

As-tu serré contre ta poitrine une vierge qui t'aimait? Te rappelles-tu les abandons de sa pudeur, et ses remords qui s'en allaient sous un flux de larmes douces!

Tu peux, n'est-ce pas, vous apercevoir marchant dans les bois sous la lumière de la lune? A la pression de vos mains jointes un frémissement

vous parcourt; vos yeux rapprochés épanchent de l'un à l'autre comme des ondes immatérielles, et votre cœur s'emplit; il éclate; c'est un suave tourbillon, une ivresse débordante...

LA VIEILLE.

On n'a pas besoin de posséder les joies pour en sentir l'amertume! Rien qu'à les voir de loin, le dégoût vous en prend. Tu dois être fatigué par la monotonie des mêmes actions, la durée des jours, la laideur du monde, la bêtise du soleil!

ANTOINE.

Oh! oui, tout ce qu'il éclaire me déplaît!

LA JEUNE.

Ermite! ermite! tu trouveras des diamants entre les cailloux, des fontaines sous le sable, une délectation dans les hasards que tu méprises; et même il y a des endroits de la terre si beaux qu'on a envie de la serrer contre son cœur.

LA VIEILLE.

Chaque soir, en t'endormant sur elle, tu espères que bientôt elle te recouvrira!

LA JEUNE.

Cependant, tu crois à la résurrection de la chair, qui est le transport de la vie dans l'éternité!

La Vieille, pendant qu'elle parlait, s'est encore décharnée; et au-dessus de son crâne, qui n'a plus de

cheveux, une chauve-souris fait des cercles dans l'air.

La Jeune est devenue plus grasse. Sa robe chatoie, ses narines battent, ses yeux roulent moelleusement.

LA PREMIÈRE

dit, en ouvrant les bras :

Viens, je suis la consolation, le repos, l'oubli, l'éternelle sérénité!

et

LA SECONDE

en offrant ses seins :

Je suis l'endormeuse, la joie, la vie, le bonheur inépuisable!

Antoine tourne les talons pour s'enfuir. Chacune lui met la main sur l'épaule.

Le linceul s'écarte, et découvre le squelette de la Mort.

La robe se fend et laisse voir le corps entier de la Luxure, qui a la taille mince avec la croupe énorme et de grands cheveux ondes s'envolant par le bout.

Antoine reste immobile entre les deux, les considérant.

LA MORT

lui dit :

Tout de suite ou tout à l'heure, qu'importe! Tu m'appartiens, comme les soleils, les peuples, les villes, les rois, la neige des monts, l'herbe des champs. Je vole plus haut que l'épervier, je cours plus vite que la gazelle, j'atteins même l'espérance, j'ai vaincu le fils de Dieu!

LA LUXURE.

Ne résiste pas; je suis l'omnipotente! les forêts

retentissent de mes soupirs, les flots sont remués par mes agitations. La vertu, le courage, la piété se dissolvent au parfum de ma bouche. J'accompagne l'homme pendant tous les pas qu'il fait, — et au seuil du tombeau il se retourne vers moi !

LA MORT.

Je te découvrirai ce que tu tâchais de saisir, à la lueur des flambeaux, sur la face des morts, — ou quand tu vagabondais au delà des Pyramides, dans ces grands sables composés de débris humains. De temps à autre, un fragment de crâne roulait sous ta sandale. Tu prenais de la poussière, tu la faisais couler entre tes doigts; et ta pensée, confondue avec elle, s'abîmait dans le néant.

LA LUXURE.

Mon gouffre est plus profond ! Des marbres ont inspiré d'obscènes amours. On se précipite à des rencontres qui effrayent. On rive des chaînes que l'on maudit. D'où vient l'ensorcellement des courtisanes, l'extravagance des rêves, l'immensité de ma tristesse ?

LA MORT.

Mon ironie dépasse toutes les autres ! Il y a des convulsions de plaisir aux funérailles des rois, à l'extermination d'un peuple; — et on fait la guerre avec de la musique, des panaches, des drapeaux, des harnais d'or, un déploiement de cérémonie pour me rendre plus d'hommages.

LA LUXURE.

Ma colère vaut la tienne. Je hurle, je mords.
J'ai des sueurs d'agonisant et des aspects de cadavre.

LA MORT.

C'est moi qui te rends sérieuse; enlaçons-nous!

La Mort ricane, la Luxure rugit. Elles se prennent par la taille, et chantent ensemble :

- Je hâte la dissolution de la matière!
- Je facilite l'éparpillement des germes!
- Tu détruis, pour mes renouvellements!
- Tu engendres, pour mes destructions!
- Active ma puissance!
- Féconde ma pourriture!

Et leur voix, dont les échos se déroulant emplissent l'horizon, devient tellement forte qu'Antoine en tombe à la renverse.

Une secousse, de temps à autre, lui fait entr'ouvrir les yeux; et il aperçoit au milieu des ténèbres une manière de monstre devant lui.

C'est une tête de mort, avec une couronne de roses. Elle domine un torse de femme d'une blancheur nacrée. En dessous, un linceul étoilé de points d'or fait comme une queue; — et tout le corps ondule, à la manière d'un ver gigantesque qui se tiendrait debout.

La vision s'atténue, disparaît.

ANTOINE

se relève.

Encore une fois c'était le Diable, et sous son

double aspect : l'esprit de fornication et l'esprit de destruction.

Aucun des deux ne m'épouvante. Je repousse le bonheur, et je me sens éternel.

Ainsi la mort n'est qu'une illusion, un voile, masquant par endroits la continuité de la vie.

Mais la Substance étant unique, pourquoi les Formes sont-elles variées ?

Il doit y avoir, quelque part, des figures primordiales, dont les corps ne sont que les images. Si on pouvait les voir on connaîtrait le lien de la matière et de la pensée, en quoi l'Être consiste !

Ce sont ces figures-là qui étaient peintes à Babylone sur la muraille du temple de Bélus, et elles couvraient une mosaïque dans le port de Carthage. Moi-même, j'ai quelquefois aperçu dans le ciel comme des formes d'esprits. Ceux qui traversent le désert rencontrent des animaux dépassant toute conception...

Et en face, de l'autre côté du Nil, voilà que le Sphinx apparaît.

Il allonge ses pattes, secoue les bandelettes de son front, et se couche sur le ventre.

Sautant, volant, crachant du feu par ses narines, et de sa queue de dragon se frappant les ailes, la Chimère aux yeux verts tournoie, aboie.

Les anneaux de sa chevelure, rejetés d'un côté, s'entremêlent aux poils de ses reins, et de l'autre ils pendent jusque sur le sable et remuent au balancement de tout son corps.

LE SPHINX

est immobile, et regarde la Chimère :

Ici, Chimère ; arrête-toi !

LA CHIMÈRE.

Non, jamais !

LE SPHINX.

Ne cours pas si vite, ne vole pas si haut,
n'aboie pas si fort !

LA CHIMÈRE.

Ne m'appelle plus, ne m'appelle plus, puisque
tu restes toujours muet !

LE SPHINX.

Cesse de me jeter tes flammes au visage et de
pousser tes hurlements dans mon oreille ; tu ne
fondras pas mon granit !

LA CHIMÈRE.

Tu ne me sairas pas, sphinx terrible !

LE SPHINX.

Pour demeurer avec moi, tu es trop folle !

LA CHIMÈRE.

Pour me suivre, tu es trop lourd !

LE SPHINX.

Où vas-tu donc, que tu cours si vite ?

LA CHIMÈRE.

Je galope dans les corridors du labyrinthe, je
plane sur les monts, je rase les flots, je jappe au
fond des précipices, je m'accroche par la gueule

au pan des nuées ; avec ma queue traînante, je raye les plages, et les collines ont pris leur courbe selon la forme de mes épaules. Mais toi, je te retrouve perpétuellement immobile, ou bien du bout de ta griffe dessinant des alphabets sur le sable.

LE SPHINX.

C'est que je garde mon secret ! je songe et je calcule.

La mer se retourne dans son lit, les blés se balancent sous le vent, les caravanes passent, la poussière s'envole, les cités s'écroulent ; — et mon regard, que rien ne peut dévier, demeure tendu à travers les choses sur un horizon inaccessible.

LA CHIMÈRE.

Moi, je suis légère et joyeuse ! Je découvre aux hommes des perspectives éblouissantes avec des paradis dans les nuages et des félicités lointaines. Je leur verse à l'âme les éternelles démenances, projets de bonheur, plans d'avenir, rêves de gloire, et les serments d'amour et les résolutions vertueuses.

Je pousse aux périlleux voyages et aux grandes entreprises. J'ai ciselé avec mes pattes les merveilles des architectures. C'est moi qui ai suspendu les clochettes au tombeau de Porsenna, et entouré d'un mur d'orichalque les quais de l'Atlantide.

Je cherche des parfums nouveaux, des fleurs plus larges, des plaisirs inédits. Si j'aperçois quelque part un homme dont l'esprit repose dans la sagesse, je tombe dessus, et je l'étrangle.

LE SPHINX.

Tous ceux que le désir de Dieu tourmente, je les ai dévorés.

Les plus forts, pour gravir jusqu'à mon front royal, montent aux stries de mes bandelettes comme sur les marches d'un escalier. La lassitude les prend; et ils tombent d'eux-mêmes à la renverse.

Antoine commence à trembler.

Il n'est plus devant sa cabane, mais dans le désert, — ayant à ses côtés ces deux bêtes monstrueuses, dont la gueule lui effleure l'épaule.

LE SPHINX.

O Fantaisie, emporte-moi sur tes ailes pour désennuyer ma tristesse!

LA CHIMÈRE.

O Inconnu, je suis amoureuse de tes yeux! Comme une hyène en chaleur je tourne autour de toi, sollicitant les fécondations dont le besoin me dévore.

Ouvre la gueule, lève tes pieds, monte sur mon dos!

LE SPHINX.

Mes pieds, depuis qu'ils sont à plat, ne peuvent plus se relever. Le lichen, comme une dartre, a poussé sur ma gueule. A force de songer, je n'ai plus rien à dire.

LA CHIMÈRE.

Tu mens, sphinx hypocrite! D'où vient toujours que tu m'appelles et me renies?

LE SPHINX.

C'est toi, caprice indomptable, qui passe et tourbillonne!

LA CHIMÈRE.

Est-ce ma faute ? Comment ? laisse-moi !

Elle aboie.

LE SPHINX.

Tu remues, tu m'échappes !

Il grogne.

LA CHIMÈRE.

Essayons ! — tu m'écrases !

LE SPHINX.

Non ! impossible !

Et en s'enfonçant peu à peu, il disparaît dans le sable, tandis que la Chimère, qui rampe la langue tirée, s'éloigne en décrivant des cercles.

L'haleine de sa bouche a produit un brouillard.

Dans cette brume, Antoine aperçoit des enroulements de nuages, des courbes indécises.

Enfin, il distingue comme des apparences de corps humains ;

Et d'abord s'avance

LE GROUPE DES ASTOMI

pareils à des bulles d'air que traverse le soleil.

Ne souffle par trop fort ! Les gouttes de pluie nous meurtrissent. Les sons faux nous écorchent, les ténèbres nous aveuglent. Composés de brises

et de parfums, nous roulons, nous flottons — un peu plus que des rêves, pas des êtres tout à fait...

LES NISNAS

n'ont qu'un œil, qu'une joue, qu'une main, qu'une jambe, qu'une moitié du corps, qu'une moitié du cœur.
Et ils disent, très haut :

Nous vivons fort à notre aise dans nos moitiés de maisons, avec nos moitiés de femmes et nos moitiés d'enfants.

LES BLEMMYES

absolument privés de tête :

Nos épaules en sont plus larges; — et il n'y a pas de bœuf, de rhinocéros ni d'éléphant qui soit capable de porter ce que nous portons.

Des espèces de traits, et comme une vague figure empreinte sur nos poitrines, voilà tout! Nous pensons des digestions, nous subtilisons des sécrétions. Dieu, pour nous, flotte en paix dans des chyles intérieurs.

Nous marchons droit notre chemin, traversant toutes les fanges, côtoyant tous les abîmes; — et nous sommes les gens les plus laborieux, les plus heureux, les plus vertueux.

LES PYGMÉES.

Petits bonshommes, nous grouillons sur le monde comme de la vermine sur la bosse d'un dromadaire.

On nous brûle, on nous noie, on nous écrase; et toujours, nous reparaissions, plus vivaces et plus nombreux, — terribles par la quantité!

LES SCIAPODES.

Retenus à la terre par nos chevelures, longues comme des lianes, nous végétons à l'abri de nos pieds, larges comme des parasols; et la lumière nous arrive à travers l'épaisseur de nos talons. Point de dérangement et point de travail! — La tête le plus bas possible, c'est le secret du bonheur!

Leurs cuisses levées ressemblant à des troncs d'arbres, se multiplient.

Et une forêt paraît. De grands singes y courent à quatre pattes; ce sont des hommes à tête de chien.

LES CYNOCÉPHALES.

Nous sautons de branche en branche pour super les œufs, et nous plumons les oisillons; puis nous mettons leurs nids sur nos têtes, en guise de bonnets.

Nous ne manquons pas d'arracher les pis des vaches, et nous crevons les yeux des lynx, nous fientons du haut des arbres, nous étalons notre turpitude en plein soleil.

Lacérant les fleurs, broyant les fruits, troublant les sources, violant les femmes, nous sommes les maîtres, — par la force de nos bras et la férocité de notre cœur.

Hardi, compagnons! Faites claquer vos mâchoires!

Du sang et du lait coulent de leurs babines. La pluie ruisselle sur leurs dos velus.

Antoine hume la fraîcheur des feuilles vertes.

Elles s'agitent, les branches s'entre-choquent; et tout

à coup paraît un grand cerf noir, à tête de taureau, qui porte entre les oreilles un buisson de cornes blanches.

LE SADHUZAG.

Mes soixante-quatorze andouillers sont creux comme des flûtes.

Quand je me tourne vers le vent du sud, il en part des sons qui attirent à moi les bêtes ravies. Les serpents s'enroulent à mes jambes, les guêpes se collent dans mes narines, et les perroquets, les colombes et les ibis s'abattent dans mes rameaux. — Écoute!

Il renverse son bois, d'où s'échappe une musique ineffablement douce.

Antoine presse son cœur à deux mains. Il lui semble que cette mélodie va emporter son âme.

LE SADHUZAG.

Mais quand je me tourne vers le vent du nord, mon bois plus touffu qu'un bataillon de lances, exhale un hurlement; les forêts tressaillent, les fleuves remontent, la gousse des fruits éclate, et les herbes se dressent comme la chevelure d'un lâche. — Écoute!

Il penche ses rameaux, d'où sortent des cris discordants; Antoine est comme déchiré.

Et son horreur augmente en voyant :

LE MARTICHORAS

gigantesque lion rouge, à figure humaine, avec trois rangées de dents.

Les moires de mon pelage écarlate se mêlent au

miroitement des grands sables. Je souffle par mes narines l'épouvante des solitudes. Je crache la peste. Je mange les armées, quand elles s'aventurent dans le désert.

Mes ongles sont tordus en vrilles, mes dents sont taillées en scie ; et ma queue, qui se contourne, est hérissée de dards que je lance à droite, à gauche, en avant, en arrière. — Tiens ! tiens !

Le Martichoras jette les épines de sa queue, qui s'irradient comme des flèches dans toutes les directions. Des gouttes de sang pleuvent, en claquant sur le feuillage.

LE CATOBLEPAS

buffle noir, avec une tête de porc tombant jusqu'à terre, et rattachée à ses épaules par un cou mince, long et flasque comme un boyau vidé.

Il est vautré tout à plat ; et ses pieds disparaissent sous l'énorme crinière à poils durs qui lui couvre le visage.

Gras, mélancolique, farouche, je reste continuellement à sentir sous mon ventre la chaleur de la boue. Mon crâne est tellement lourd qu'il m'est impossible de le porter. Je le roule autour de moi, lentement ; et la mâchoire entr'ouverte, j'arrache avec ma langue les herbes vénéneuses arrosées de mon haleine. Une fois, je me suis dévoré les pattes sans m'en apercevoir.

Personne, Antoine, n'a jamais vu mes yeux, ou ceux qui les ont vus sont morts. Si je relevais mes paupières, — mes paupières roses et gonflées, — tout de suite, tu mourrais.

ANTOINE.

Oh ! celui-là ! ... a... a... Si j'allais avoir envie ? ...

Sa stupidité m'attire. Non! non! je ne veux pas!

Il regarde par terre fixement.

Mais les herbes s'allument, et dans les torsions des flammes se dresse

LE BASILIC

grand serpent violet à crête trilobée, avec deux dents, une en haut, une en bas.

Prends garde, tu vas tomber dans ma gueule! Je bois du feu. Le feu, c'est moi; — et de partout j'en aspire : des nuées, des cailloux, des arbres morts, du poil des animaux, de la surface des marécages. Ma température entretient les volcans; je fais l'éclat des pierreries et la couleur des métaux.

LE GRIFFON

lion à bec de vautour avec des ailes blanches, les pattes rouges et le cou bleu.

Je suis le maître des splendeurs profondes. Je connais le secret des tombeaux où dorment les vieux rois.

Une chaîne, qui sort du mur, leur tient la tête droite. Près d'eux, dans des bassins de porphyre, des femmes qu'ils ont aimées flottent sur des liquides noirs. Leurs trésors sont rangés dans des salles, par losangès, par monticules, par pyramides; — et plus bas, bien au-dessous des tombeaux, après de longs voyages au milieu des ténèbres étouffantes, il y a des fleuves d'or avec des forêts de diamant, des prairies d'escarboucles, des lacs de mercure.

Adossé contre la porte du souterrain et la griffe en l'air, j'épie de mes prunelles flamboyantes ceux qui voudraient venir. La plaine immense, jusqu'au fond de l'horizon est toute nue et blanchie par les ossements des voyageurs. Pour toi les battants de bronze s'ouvriront, et tu humeras la vapeur des mines, tu descendras dans les cavernes... Vite! vite!

Il creuse la terre avec ses pattes, en criant comme un coq.

Mille voix lui répondent. La forêt tremble.

Et toutes sortes de bêtes effroyables surgissent : le Tragelaphus, moitié cerf et moitié bœuf; le Myrmecoleo, lion par devant, fourmi par derrière, et dont les génitoires sont à rebours; le python Aksar, de soixante coudées, qui épouvanta Moïse; la grande belette Pastinaca, qui tue les arbres par son odeur; le Presteros, qui rend imbécile par son contact; le Mirag, lièvre cornu, habitant des îles de la mer. Le léopard Phalmant crève son ventre à force de hurler; le Senad, ours à trois têtes, déchire ses petits avec sa langue; le chien Cépous répand sur les rochers le lait bleu de ses mamelles. Des moustiques se mettent à bourdonner, des crapauds à sauter, des serpents à siffler. Des éclairs brillent. La grêle tombe.

Il arrive des rafales, pleines d'anatomies merveilleuses. Ce sont des têtes d'alligators sur des pieds de chevreuil, des hiboux à queue de serpent, des porceaux à mufle de tigre, des chèvres à croupe d'âne, des grenouilles velues comme des ours, des caméléons grands comme des hippopotames, des veaux à deux têtes dont l'une pleure et l'autre beugle, des fœtus quadruples se tenant par le nombril et valsant comme des toupies, des ventres ailés qui voltigent comme des mouches.

Il en pleut du ciel, il en sort de terre, il en coule des roches. Partout des prunelles flamboient, des gueules rugissent; les poitrines se bombent, les griffes s'allongent, les dents grincent, les chairs clapotent. Il y en a

qui accouchent, d'autres copulent, ou d'une seule bouchée s'entre-dévorent.

S'étouffant sous leur nombre, se multipliant par leur contact, ils grimpent les uns sur les autres; — et tous remuent autour d'Antoine avec un balancement régulier, comme si le sol était le pont d'un navire. Il sent contre ses mollets la traînée des limaces, sur ses mains le froid des vipères; et des araignées filant leur toile l'enferment dans leur réseau.

Mais le cercle des monstres s'entr'ouvre, le ciel tout à coup devient bleu, et

LA LICORNE

se présente.

Au galop! au galop!

J'ai des sabots d'ivoire, des dents d'acier, la tête couleur de pourpre, le corps couleur de neige, et la corne de mon front porte les barioles de l'arc-en-ciel.

Je voyage de la Chaldée au désert tartare, sur les bords du Gange et dans la Mésopotamie. Je dépasse les autruches. Je cours si vite que je traîne le vent. Je frotte mon dos contre les palmiers. Je me roule dans les bambous. D'un bond je saute les fleuves. Des colombes volent au-dessus de moi. Une vierge seule peut me brider.

Au galop! au galop!

Antoine la regarde s'enfuir.

Et ses yeux restant levés, il aperçoit tous les oiseaux qui se nourrissent de vent : le Gouith, l'Ahuti, l'Alphalim, le Iukneth des montagnes de Caff, les Homai des Arabes qui sont les âmes d'hommes assassinés. Il entend les perroquets proférer des paroles humaines, puis les grands palmipèdes pélasgiens qui sanglotent

comme des enfants ou ricanent comme de vieilles femmes.

Un air salin le frappe aux narines. Une plage maintenant est devant lui.

Au loin des jets d'eau s'élèvent, lancés par des baleines; et du fond de l'horizon

LES BÊTES DE LA MER

rondes comme des outres, plates comme des lames, dentelées comme des scies, s'avancent en se traînant sur le sable.

Tu vas venir avec nous, dans nos immensités où personne encore n'est descendu!

Des peuples divers habitent les pays de l'Océan. Les uns sont au séjour des tempêtes; d'autres nagent en plein dans la transparence des ondes froides, broutent comme des bœufs les plaines de corail, aspirent par leur trompe le reflux des marées, ou portent sur leurs épaules le poids des sources de la mer.

Des phosphorescences brillent à la moustache des phoques, aux écailles des poissons. Des oursins tournent comme des roues, des cornes d'Ammon se déroulent comme des câbles, des huîtres font crier leurs charnières, des polypes déploient leurs tentacules, des méduses frémissent pareilles à des boules de cristal, des éponges flottent, des anémones crachent de l'eau; des mousses, des varechs ont poussé.

Et toutes sortes de plantes s'étendent en rameaux, se tordent en vrilles, s'allongent en pointes, s'arrondissent en éventail. Des courges ont l'air de seins, des lianes s'enlacent comme des serpents.

Les Dedaïms de Babylone, qui sont des arbres, ont pour fruits des têtes humaines; des Mandragores chantent, la racine Baaras court dans l'herbe.

Les végétaux maintenant ne se distinguent plus des animaux. Des polypiers, qui ont l'air de sycomores, portent des bras sur leurs branches. Antoine croit voir une chenille entre deux feuilles; c'est un papillon qui s'envole. Il va pour marcher sur un galet; une saute-
relle grise bondit. Des insectes, pareils à des pétales de roses, garnissent un arbuste; des débris d'éphémères font sur le sol une couche neigeuse.

Et puis les plantes se confondent avec les pierres.

Des cailloux ressemblent à des cerveaux, des stalactites à des mamelles, des fleurs de fer à des tapisseries ornées de figures.

Dans des fragments de glace, il distingue des efflorescences, des empreintes de buissons et de coquilles — à ne savoir si ce sont les empreintes de ces choses-là, ou ces choses elles-mêmes. Des diamants brillent comme des yeux, des minéraux palpitent.

Et il n'a plus peur!

Il se couche à plat ventre, s'appuie sur les deux coudes; et retenant son haleine, il regarde.

Des insectes n'ayant plus d'estomac continuent à manger; des fougères desséchées se remettent à fleurir; des membres qui manquaient repoussent.

Enfin, il aperçoit de petites masses globuleuses, grosses comme des têtes d'épingles et garnies de cils tout autour. Une vibration les agite.

ANTOINE

délirant :

O bonheur! bonheur! j'ai vu naître la vie, j'ai vu le mouvement commencer. Le sang de mes veines bat si fort qu'il va les rompre. J'ai envie de voler, de nager, d'aboyer, de beugler, de hurler. Je voudrais avoir des ailes, une carapace, une écorce, souffler de la fumée, porter une trompe, tordre mon corps, me diviser partout, être en tout, m'émaner avec les odeurs, me développer

comme les plantes, couler comme l'eau, vibrer comme le son, briller comme la lumière, me blottir sur toutes les formes, pénétrer chaque atome, descendre jusqu'au fond de la matière, — être la matière!

Le jour enfin paraît; et comme les rideaux d'un tabernacle qu'on relève, des nuages d'or en s'enroulant à larges volutes découvrent le ciel.

Tout au milieu, et dans le disque même du soleil, rayonne la face de Jésus-Christ.

Antoine fait le signe de la croix et se remet en prières.

FIN.

APPENDICE

LA TENTATION

DE

SAINT ANTOINE.⁽¹⁾

Messieurs les démons,
Laissez-moi donc !
Messieurs les démons,
Laissez-moi donc !

Mai 1848. — Septembre 1849.

G. FLAUBERT.

I

Sur une montagne. A l'horizon, le désert; à droite, la cabane de saint Antoine, avec un banc devant sa porte; à gauche, une petite chapelle de forme ovale. Une lampe est accrochée au-dessus d'une image de la Sainte Vierge; par terre, devant la cabane, corbeilles en feuilles de palmiers.

Dans une crevasse de la roche, le cochon de l'ermite dort à l'ombre.

Antoine est seul, assis sur le banc, occupé à faire ses paniers; il lève la tête et regarde vaguement le soleil qui se couche.

ANTOINE.

Assez travaillé comme cela. Prions !

Il se dirige vers la chapelle.

Tout à l'heure ces lianes tranchantes m'ont coupé les mains...

⁽¹⁾ Cette *Tentation* est celle qui fut lue à Louis Bouilhet et à Maxime Du Camp. Corrigé en vue d'un second remaniement (que publia M. Louis Bertrand), le manuscrit se trouva fort raturé. La reconstitution de sa forme primitive n'a pu avoir lieu qu'en copiant les passages raturés. (Note de M^{me} Franklin Grout.)

Quand l'ombre de la croix aura atteint cette pierre, j'allumerai la lampe et je commencerai mes oraisons.

Il se promène de long en large, doucement, les bras pendants.

Le ciel est rouge, le gypaète tournoie, les palmiers frissonnent; sur la crotte de porc voilà les scarabées qui se traînent; l'ibis a fermé son bec pointu et la cigogne blanche, au sommet des obélisques, commence à s'endormir la tête passée sous son aile; la lune va se lever.

Demain le soleil reviendra, puis il se couchera, et toujours ainsi! toujours!

Moi, je me réveillerai, je prierai, j'achèverai ces corbeilles que je donne à des pasteurs chaque mois pour qu'ils m'apportent du pain; ce pain, je le mangerai; l'eau qui est dans cette cruche, je la boirai; ensuite je prierai, je jeûnerai, je recommencerai mes prières, et toujours ainsi! toujours!

Oh! mon Dieu! les fleuves s'ennuient-ils à laisser couler leurs ondes? la mer se fatigue-t-elle à battre ses rivages? et les arbres, quand ils se tordent dans les grands vents, n'ont-ils pas des envies de partir avec les oiseaux qui rasent leurs sommets?

Il regarde l'ombre de la croix.

Encore la largeur de deux sandales, et ce sera le moment de la prière. Il le faut!...

Mais pourquoi, dès que j'ai quitté le travail, ne commencerais-je pas mes exercices?

Une tortue s'avance entre les rochers.

Puisque je suis libre cependant, pourquoi ne ferais-je pas un peu ce que je veux? Ne convient-il pas d'établir un intervalle entre les occupations manuelles et les spirituelles? Et d'autant qu'en travaillant je suis toujours occupé de quelque sainte pensée, je peux bien me reposer une minute et donner à mon corps un peu de soulagement dont j'ai tant besoin.

La tortue reste immobile, Antoine la considère.

Vraiment cet animal est fort joli. Mais je n'ai rien pour toi, pauvre mignonne!... C'est drôle! on dirait qu'elle va parler... Non, elle s'éloigne, la voilà qui se dandine sur ses pattes... Ah! elle s'arrête... Tiens! elle s'endort... Je suis bien fatigué, ce soir, mon cilice me gêne. Comme il est lourd!

Il soupire et étend les bras.

Cela fait bien de ne rien faire du tout.

Quelle vie que la mienne! les jours sont longs pour celui qui

vieillit dans la pénitence ! Il avait raison le vieil anachorète mon maître, qui me disait de chercher plutôt le martyre ! Je l'ai cherché, les bourreaux ont ri et ils m'ont rejeté à la face cette existence misérable que je m'ingéniais à leur offrir. Alors j'ai quitté les villes, j'ai remonté les montagnes et je me suis enfermé dans cette vieille citadelle de Colzim, où les nuits je m'éveillais au bruit des vipères et à la clameur des spectres qui arrivaient comme de la neige par les créneaux délabrés. Comment mes os n'ont-ils pas fondu sous leurs haleines ? Comment mon sang ne s'est-il pas gelé de terreur, lorsque, flottant dans les vertiges, je sentais la mort m'envahir ! Je me roulais sur les épines des aloès, les ongles de fer de ma discipline ne dérougissaient plus, la faim me broyait le ventre ; mais quelque chose d'indomptable riait quand je pleurais, chantait à travers mes sanglots, dansait dans mon sommeil.

Soupçonnant enfin qu'il y avait peut-être de l'orgueil dans ces combats, j'ai quitté ces abominables lieux et je suis venu ici. Les premiers temps, il est vrai, j'ai été plus calme ; peu à peu cependant une langueur a surgi : c'était une impuissance désespérante à rappeler ma pensée, qui m'échappait malgré les chaînes dont je l'attachais ; comme un éléphant qui s'empporte, elle courait sous moi avec des hennissements sauvages ; parfois je me rejetais en arrière, tant elle m'épouvantait à la voir, ou, plus hardi, je m'y cramponnais pour l'arrêter. Mais elle m'étourdissait de sa vitesse et je me relevais brisé, perdu.

Un jour, j'entendis une voix qui me disait : Travaille ! et depuis lors je m'acharne à ces occupations niaises qui me servent à vivre, le Seigneur le veut !

Il se retourne et aperçoit tout à coup l'ombre de la croix qui a dépassé la pierre.

Ah ! misérable ! qu'ai-je fait ? Allons vite, vite, en prières ! eh bien, je jeûnerai deux jours de suite, je resterai à genoux jusqu'à la nuit close. Allons ! allumons la lampe, compagne de mes prières nocturnes ; elles veillent à sa lueur et, comme elle, finissent seulement le matin venu, alors que sa mèche pâlit dans l'huile, et qu'alourdie de fatigue, ma tête roule sur ma poitrine.

Il va dans sa cellule chercher deux cailloux qu'il frappe l'un contre l'autre, enflamme une feuille sèche et allume la petite lampe qu'il raccroche à la muraille.

La nuit est presque venue.

Quelquefois j'ai éprouvé des délectations ineffables à rester à cette place sans bouger, sentant pleuvoir sur moi les rafraîchissements célestes... Il y a des gens qui prient pour prier, sans songer à leur salut, qui s'humilient pour s'humilier ; mais moi,

est-ce par besoin ou par devoir ? Je sais bien que je le dois, que ce serait un crime si je ne le faisais, et pourtant... Assez ! assez ! assez ! plus de ces réflexions ! à genoux !

Il s'agenouille dans sa chapelle et fait plusieurs signes de croix.

Donnons d'abord à la mère du Sauveur les prémices de la veillée.

Il ouvre son missel et regarde l'image de la Vierge.

La voilà celle qui a porté dans ses flancs le Sauveur du monde. Tressaillais-tu en sentant le Dieu qui grandissait se nourrir de ta vie ? Quand tu le berçais sur tes genoux et qu'il se suspendait à ta mamelle, ses vagissements joyeux te disaient-ils quelque chose des mélodies séraphiques qu'il avait quittées pour toi, pour ton sourire ?

Salut, Marie, pleine de grâce !

Il contemple l'image.

Oh ! que je t'aime !

Il contemple l'image de plus en plus.

L'esprit incréé seul pouvait naître de toi. Est-ce lui qui, en passant, a laissé sur ton front ce doux reflet d'étoiles ?

Tu as la tendresse des mères avec quelque chose de plus encore.

Que n'ai-je pu, dans la poussière de la route, suivre ton long voile bleu flottant, quand, au pas cadencé de l'âne voyageur, il se levait comme un dais derrière toi et disparaissait sous les platanes ! Salut, Marie, pleine de grâce, salut !

Antoine s'interrompt.

La tortue s'avance derrière lui, le cochon se réveille.

Cette figure ! je la connais pourtant ! j'ai compté un à un tous les coups de pinceau qui la colorent, j'ai suivi pendant des heures tous les contours qui la dessinent, et c'est pourtant comme si jamais je ne l'avais vue ; je voudrais qu'elle fût plus grande !

UNE VOIX

presque indistincte murmure :

Bien haute, n'est-ce pas ? en relief pour qu'on la puisse bien toucher, la saisir ? une statue vivante avec des vêtements ? des vêtements qui tombent bas et qui font frais lorsqu'elle marche ?

ANTOINE

reprenant sa prière.

N'es-tu pas l'amour de ceux qui n'ont pas d'amour, la consolation des affligés ?

LA VOIX.

Qu'elle est belle la mère du Sauveur ! qu'ils sont doux ses longs cheveux blonds épanchés le long de son pâle visage ! Regarde-la ! regarde-la ! qu'elle est belle !

ANTOINE

soupire.

Oh ! bien belle !

LA VOIX.

Regarde donc ses cils fins abaissés, qui font sur sa joue les ombres d'un réseau !... Et ses mains plus blanches que les hosties !

ANTOINE.

Au Père on n'ose parler ; l'Esprit, on l'ignore ; le Fils souffre trop ; mais elle !...

LA VOIX.

Oui, elle écoute, attentive et suave. Cet enfant qu'elle berce, c'est le cœur de l'homme tout malade dont elle apaise le chagrin avec le lait des espérances.

ANTOINE

la considérant toujours.

Oh ! je sens que je t'adore ! Tu parfumes le ciel, tu embellis l'éternité, c'est pour te voir que je la désire ; assise sur des nuages, les pieds posés sur le croissant de la lune, tu souris à ceux qui t'aiment.

Antoine lève les yeux au ciel.

LA VOIX

reprend :

Et tu l'aimes ! regarde-la donc !

Antoine lève la tête.

Non ! ici ! là-dessus ! longuement ! A l'attraction de ta prière, elle va relever ses yeux ; prie-la bien, elle t'aimera... Viens ! elle te fait signe.

ANTOINE

étonné.

Comment ?

LA VOIX.

Ne sais-tu pas que la foi déplace des montagnes et que Dieu marche vers qui l'appelle ?

ANTOINE

la considérant toujours, s'écrie :

Elle m'entendrait !... Mais oui ! il me semble qu'elle a remué ; tout à l'heure, si je ne me trompe, elle n'avait pas cette posture... et le bout de ses cheveux a tressailli.

LA VOIX.

Oui ! elle a remué... ils tressaillent, ils se soulèvent, ils s'envolent.

ANTOINE.

Ah ! c'est le vent, peut-être.

LA VOIX.

Le vent du soir qui souffle des mers chaudes, il a passé sur les forêts vertes et sur la tête des femmes.

ANTOINE.

Comme il est frais ! qu'il sent bon !... Maudit soit-il, si c'est lui qui amollit le cœur du solitaire.

LA VOIX.

Amollir ton cœur ? allons donc ! est-ce possible ? n'es-tu pas humble ?

ANTOINE.

Fou que j'étais ! c'était mes mains qui tremblaient. N'allais-je

pas croire que cette image s'animait pour moi ? Ah ! pitié, Seigneur, pour cette faute nouvelle !

Il assujettit l'image à la muraille.

Toutes ces choses excitent la dévotion d'une manière trop déchirante.

Il se relève et marche agité ; il s'arrête.

ANTOINE.

Il m'a été doux, l'instant où j'ai cru qu'elle me souriait !

LA VOIX.

Et elle t'a souri vraiment, car pour lui plaire n'es-tu pas humble, chaste et fort ?

ANTOINE.

Moi ?

LA VOIX.

Oui ! Tu n'as pas été curieux de porter une robe traînante, d'avoir des disciples, et des applaudissements à ton passage ; jamais seulement tu n'as senti l'odeur des femmes ; tu as dédaigné les festins, les joueuses de guitare, les liqueurs grasses dans les coupes vermeilles, et les chacals qui rôdent autour des sépulcres ne voudraient pas de ce que tu manges. Quelle force il t'a fallu pour en venir là !

ANTOINE.

Il est vrai, j'ai pensé que le cœur s'abîme aux vanités de l'esprit, et je suis venu au désert afin d'éviter les troubles de la vie, les chagrins qui damnent, le rire pétillant que les femmes, le soir, ont sur les portes ; j'accable mon corps de supplices pour qu'il me soit plus doux.

LA VOIX.

Maîtresse de lui, ton âme plane au-dessus, et, dans une secousse dernière, quand elle s'en détachera tout à fait (comme celle des prophètes et des saints) à peine si cette rupture sera sentie.

Des ombres vagues glissent sur les rochers, la lampe brûle, la nuit est close.

ANTOINE.

En effet, souvent il me semble que je n'ai plus de corps.

LA VOIX.

Quelle force il t'a fallu pour en venir là !

ANTOINE.

Il est vrai, rien de ce qui charme les autres ne m'a séduit ; l'Empereur m'a envoyé des lettres que je n'ai pas même voulu lire, et Athanase s'est dérangé pour me voir.

LE COCHON

à part.

Vautré dans ma fange, je m'y délecte tout le jour ; puis, séchée sur mon corps, elle me fait une cuirasse contre les moucheron ; je mire dans l'eau des mares ma robuste figure, j'aime à me voir, je dévore tout, depuis les immondices jusqu'aux serpents ; les chevreuils n'ont pas les pattes plus minces, et sur mes yeux tombent mes oreilles pendantes, recourbées comme des parasols. De mon groin mobile, dans les sables chauds c'est moi qui vais déterrants la truffe de Lybie et qui écrase sous mes molaires sa chair savoureuse. Je dors, je fiente à mon aise, je digère tout ; d'aplomb sur mes sabots fendus, je porte mon gros ventre, et j'ai tout le long de la peau de bons poils durs.

LA VOIX

devenant plus forte.

Noé s'est enivré, Jacob a menti, Moïse a douté, Salomon a failli, S^t Pierre a renié, mais toi ?

ANTOINE.

Avec quoi m'enivrerais-je ? à qui mentirais-je ? Si je doutais, je ne serais pas là ; si j'ai failli, c'est moins que personne, et jamais je n'ai renié le Seigneur.

LA VOIX.

Aussi, Balasius, on le sait, a péri selon tes menaces.

ANTOINE

souriant.

L'ermite Paul m'a légué sa tunique.

LA VOIX.

Comme au plus digne, bien sûr ! A te suivre saint Jacques de Jérusalem eût renoncé, lui qui portait une lame d'or sur le front et dont les genoux étaient usés comme ceux des dromadaires.

ANTOINE.

Moi, ce sont les miens qui usent les pierres.

LE COCHON

à part.

Les Égyptiens ne mangent pas le bœuf, les Perses ne mangent pas l'aigle, les Juifs ne mangent pas de moi ; je suis plus sacré que le bœuf, plus sacré que l'aigle.

LA VOIX.

Et quand les moines de la Thébàïde t'ont demandé une règle, tu leur as donné ta vie à suivre.

ANTOINE.

Je n'en savais pas de meilleure.

LE COCHON

à part.

Sincèrement, quand je me considère, je ne vois pas de créature qui vaille mieux que moi.

Les ombres, vagues tout à l'heure, commencent à se dessiner dans le fond. Sur le rocher on voit passer rapidement la silhouette de deux grandes cornes. On entend des chuchotements éloignés, le vent souffle, la lanterne remue.

ANTOINE.

Comme la nuit est longue ! Y a-t-il beaucoup de temps que je prie ? je ne sais... Tiens ! je n'ai pas tourné la page !... Ah ! c'est cela, je regardais la Vierge, j'ai oublié les heures... Cette lampe

brille dessus, on dirait qu'elle l'éclaire du dedans... Plus qu'un fruit velouté cette peinture attire les lèvres ; les cheveux...

LA VOIX

reprend avec plus de douceur.

Les longs cheveux... les longs cheveux d'or...

ANTOINE.

Les lèvres frémissent, les narines semblent s'ouvrir au mouvement du sein gonflé.

Un coup de vent subit arrache l'image et la fait voltiger aux yeux d'Antoine.

LA VOIX

mielleusement susurrante.

La voilà, elle te suit, elle saute.

L'image s'arrête droit en l'air.

ANTOINE

avec ravissement.

Oh ! elle s'allonge ! elle se développe, elle s'étend !

La forme de la Vierge, se détachant de l'image, surgit tout à coup, de grandeur naturelle. Antoine recule tout en la regardant :

Ah ! elle sent les fleurs d'église, et comme d'un lac il s'exhale d'elle-même des vapeurs lumineuses.

Le vent arrache le voile de la Vierge ; il s'envole.

ANTOINE.

L'air circule autour de sa tête, son épaule sort.

LA VOIX.

Et puis ?... et puis ?... la veux-tu ? je suis le rêve.

ANTOINE.

Mais qu'ai-je donc ? qu'ai-je donc ? Pitié de moi, Seigneur !

LA VOIX.

Elle te serrera dans ses bras, elle te plongera dans ses regards, luisants comme l'acier des glaives.

ANTOINE.

Démons de mes pensées, arrière !

LA VOIX.

Mais c'est une femme, rien qu'une femme ! Tiens, ses vêtements s'écartent. La veux-tu voir, sous tes baisers, au vent frissonner nue comme une Vénus ?

ANTOINE

s'arrachant les cheveux.

Quelle idée ! quelle idée !

LA VOIX.

Ce ne serait pas la première fois, va ! elle a couché avec Panthérus, qui était un soldat romain à la barbe frisée... Oui, au bord de la citerne, sur la route de Tibériade, un soir, à la moisson, des gerbes mûres les épis pleins tombaient d'eux-mêmes... les paroles tendres aussi.

ANTOINE.

Panthérus ? qui était-ce ? ... Non, d'ailleurs, non !

LA VOIX.

Ah ! cela te chagrine ? tu es jaloux ? tu croyais qu'elle n'aimait que toi ? elle aime tout le monde ; le Christ a eu des frères, d'où venaient-ils ? comme une autre, elle s'est donc mise sur un lit, elle a levé les bras vers un homme, et elle lui a dit : Viens ! et puis...

La voix rit.

Ah ! ah ! ah !

ANTOINE.

Mensonge !

LA VOIX.

Regarde !

ANTOINE.

Mais la voilà qui baisse la tête, qui ferme à demi les paupières, qui tord sa taille.

LA VOIX.

Le long de ses jambes sa robe remonte, elle la lève des deux doigts, comme les courtisanes des carrefours.

ANTOINE.

Oh ! il me vient aux entrailles des fantaisies monstrueuses, feux de l'enfer plus terribles que la réalité.

LA VOIX.

C'est la réalité. Oui, approche, essaie !

ANTOINE.

Non. Malheur à qui touche à sa tentation, il y laisse les mains... De par le Seigneur, va-t'en, vision de l'enfer !

A ces mots la Vierge disparaît.

ANTOINE.

Ah ! j'en étais sûr ! le nom du Seigneur le met en fuite... Mais quelle honte pour moi ! quel pécheur suis-je donc ! jamais jusqu'alors je n'avais subi de telles pensées.

LA VOIX.

redevenant faible.

Jamais ?... Cherche !

ANTOINE.

D'où vient cette voix ? qui donc me parle toujours ?

LA VOIX.

Ta conscience !

ANTOINE.

Je le crois presque aux épouvantements qu'elle me procure.

LA VOIX.

Le désert ne garde pas la trace des caravanes qui ont passé sur sa surface, et le temps, du cœur de l'homme balaie le souvenir. Jamais, disais-tu, tu n'as éprouvé ces pensées ?

ANTOINE.

Oui ! car elles m'ont troublé tout à coup, comme la nudité dévoilée trouble les vierges ignorantes.

Antoine met la main sur son front, cherchant à se rappeler.

LA VOIX.

Une nuit, c'était à Héliopolis, sur le Nil ; tu veillais comme maintenant, tu marchais de long en large, écoutant dans les bassins de porphyre tomber l'eau des fontaines, que les lions soufflaient par leurs narines. Sur le fleuve, le bruit des rames avait cessé ; dans les joncs, se traînait le crocodile pensif, qui allait pondre ses œufs sur la grève inhabitée ; au loin, l'ombre géante des pyramides était immobile comme elles. Dans la salle où tu marchais, il y avait deux torches de cire, au chevet d'un lit d'ébène ; au pied du lit, dans un trépied d'airain, la myrrhe fumait ; sur la couche un grand voile blanc, jeté, couvrait quelque chose de maigre, se creusant au milieu, avec la courbe molle d'une vague qui s'efface ; il se relevait doucement vers le haut, d'où, bombé par ce qu'il cachait, ses plis, droits ensuite, coulaient jusques à terre ; blanche comme la cire des cierges, une main pendait entr'ouverte... C'était la fille du questeur Martialus, morte le matin, le lendemain de ses noces.

Quand tu eus donné à l'inconnue les regrets banals de ta pitié, et prié quelque temps, puis regardé la nuit, puis pensé à toute autre chose, tu vins auprès du lit, tu croisas tes bras, et tu restais là.

A force de promener tes yeux dessus, il te parut par moments que le drap d'un bout à l'autre frissonnait dans sa longueur, et tu fis trois pas pour voir la figure ; d'une main plus lente que celle d'une mère qui ouvre un berceau, tu levas le voile et tu découvris sa tête :

La couronne funèbre à nœuds serrés entourait son front d'ivoire, ses prunelles bleues pâlissaient dans la teinte laiteuse de ses yeux caves, elle semblait dormir la bouche ouverte, car sur le bord des dents la langue passait.

Et tu te disais qu'hier encore elle vivait pourtant, qu'elle parlait ; qu'à quelques heures de là ce corps avait remué, cette main avait étreint, ce cœur immobile avait battu ; joyeuse, elle

avait passé le seuil, et les murs dans leurs angles gardaient encore de la nuit les mots entrecoupés, les mots endormis.

Alors tu t'imaginâs son époux, tu pensas que tu aurais pu l'être, que tu l'avais été; tu sentis sous tes doigts trembler sa ceinture, et une bouche qui montait à tes lèvres.

Tu la regardais : sur son cou, du côté gauche, il y avait une tache rose; le désir, comme la foudre, courut dans tes vertèbres, une seconde fois tu étendis la main... Hah! hah! hah! dans un myrte l'alouette cria, — les mariniers sur le fleuve prirent leur chanson et tu te remis en prières.

ANTOINE.

En effet... oui... il est vrai... je me rappelle.

LA VOIX.

Les pointes de ses seins soulevaient sa chemise.

ANTOINE.

Je sens encore sous mes pieds le craquement des poutres peintes.

LA VOIX.

La bague d'or de son doigt, frappée par une des torches, lançait un grand rayon qui venait droit à ton œil.

ANTOINE.

C'était une nuit comme celle-ci, l'air était lourd, j'avais la poitrine défaillante... Ah! je voudrais me coucher sur l'herbe et tremper ma tête à des sources vives!

LE COCHON

se frottant le ventre contre terre.

Ça me démange, ça me démange, quoi trouver?

LA VOIX.

Là-bas est une prairie, les barques s'y arrêtent, la litière est sur le bord, dans les sables elle avance, remuant aux bras noirs des eunuques qui marchent d'accord à pas pressés. C'est la fille des consuls, qui languit d'ennui sous les grands pins de ses villas; c'est la Grecque curieuse, qui désire un dieu nouveau;

c'est la Lydienne épuisée, qui se lasse d'Adonis; c'est la Juive en inquiétude, qui cherche son Messie; elles ont besoin du saint, elles sont malades, elles viennent de loin, qu'il leur dise le remède pour les guérir.

ANTOINE.

Oh! jamais, maintenant, je n'en recevrai plus.

LA VOIX.

Elles s'agenouillent... ici... par terre; de leur front goutte à goutte l'eau tombe sur tes mains.

ANTOINE.

Mais je regarde la croix, quand elles parlent.

LA VOIX.

Elles soupirent leurs douleurs, elles te content leurs songes, elles ont vu, sur des rivages, des dieux qui les appelaient, doivent-elles se refuser à leurs maris?

ANTOINE.

Mais je ne sais rien de tout cela, moi!

LA VOIX.

Il y en a qui dépérissent pour des danseurs, d'autres se pâment au son des flûtes, et ce n'est point, disent-elles, le danseur qu'elles aiment ni la musique qui les ennuie; sans croire à l'oracle, elles ont penché leur oreille sur le bord des gouffres de Thessalie et acheté à des mages des plaques de métal qui se portent au nombril; elles rient aux sacrifices, et pourtant le proconsul de Thrace a pour elles, pendant cent vingt nuits, fait avec des filets chercher dans le Strymon la pierre noire qui bannit les tourments; elles sont ennuyées de toutes les religions et rassasiées de tous les amours, — mais elles voudraient savoir ce que le Christ avait pour que la Madeleine, quittant ses atours, se soit mise à le suivre par les chemins, et les plus naïves, n'est-ce pas, te demandent si, pour plaire au crucifié, il suffit d'aimer son serviteur?

ANTOINE.

Blasphème!

LA VOIX.

Il te plaît pourtant, ce blasphème ! et lorsqu'il a sonné dans ton oreille, tu l'écoutes encore qui s'y répète comme la vibration des lyres de cuivre. Elles aiment, elles dont les mains sont grasses de l'onguent des longues chevelures, elles aiment le cercle gris qui couronne ton crâne osseux et veulent sur ta poitrine austère frotter leurs doux seins blancs ; comme le fiévreux des villes qui aspire les montagnes, comme le lépreux dévoré qui souhaite la neige, elles demandent à ton cœur l'immensité fraîche.

ANTOINE.

Ce n'est pas pour moi qu'elles viennent, mais pour la parole du Seigneur.

LA VOIX.

Puis, dans les longs silences qui suivent, quand, les coudes sur tes genoux, elles attendent en émoi, et que palpitent leurs yeux ouverts, d'où vient qu'avec leur haleine monte à toi la chaude angoisse ?

ANTOINE.

C'est que je tremble pour leurs terreurs, que je me repens pour leurs péchés, c'est enfin que leur âme me pèse.

LA VOIX.

Leur âme ! est-ce ce rayon de clair de lune qui sort de leur paupière ou bien la vague mélodie de leurs lèvres, endormante et douce comme le clapotement des feuilles vertes ? serait-ce, dans leurs mains, l'incompréhensible force des attouchements subtils, ou, quand elles pleurent, la transparence de leurs larmes qui brillent à la lumière ? tout cela sans doute est leur âme. Tu aimes beaucoup leur âme, c'est peut-être aussi la senteur épicée que l'on respire sous leurs aisselles ?

ANTOINE.

Seigneur ! si j'ai péché, dis-le-moi ; si je m'égare, éclaire-moi. Je refusais de les voir pourtant, mais il fallait bien, quand elles venaient, ranimer les pécheresses, rassurer les chrétiennes, convertir les idolâtres.

LA VOIX.

De quel œil, jusqu'à l'horizon, tu accompagnais leur départ !

Te souviens-tu d'avoir trouvé, sur les buissons, des fils qu'en passant auprès y avaient laissés leurs robes traînantes? Que tu étais triste, le soir! Garderaient-elles leurs promesses? Observeraient-elles la pénitence?

ANTOINE.

Je la leur faisais rude en effet.

LA VOIX.

Oh! que ne pouvais-tu t'agenouiller avec la chrétienne sur le pavé frais des basiliques! ou bien sur la tête de l'idolâtre versant un long baptême, de clartés en clartés comme d'échelons en échelons, la conduire continuellement pour la faire monter toujours! Mais c'est la pécheresse surtout qu'il eût fallu ne pas quitter : petit à petit tu l'eusses déshabituée des hommes, tu aurais ôté de son front les bandelettes de pourpre, arraché de son cou le collier plein d'orgueil, retiré de ses doigts les camées lourds; la nuit, sur la terrasse de sa maison, à ces heures où jadis elle veillait toute amoureuse, quand trépignant des pieds elle se penchait en dehors pour entendre au bout des rues un galop qui accourait, pour voir à travers le brouillard la brune chlamyde qui flottait... oh! que vous eussiez causé ensemble! elle t'eût ouvert le secret caché de ses abominations charmantes, et les jetant dans l'abîme l'une après l'autre, elle t'eût dit pourtant que le bruit des ailes des cygnes lui plaisait toujours et que des ondes enflammées lui coulaient encore dans la chair.

ANTOINE.

Qu'elle prie! qu'elle jeûne! qu'elle pleure! un cilice, des épines!

LA VOIX.

Elle essaie, elle s'enferme, elle défait sa chaussure, au nœud vermeil qui passe entre son pouce et se rattache à la jambe; elle la quitte, elle ne la portera plus; ce pied, dont on polissait le talon avec la lave des volcans, dont on teignait les ongles avec le jus des coquillages et que les hommes en joie appuyaient contre leurs lèvres,... il trébuchera sur les cailloux, il s'enfoncera jusqu'à la cheville dans l'urine des mulets, il se déchirera au tranchant des éclats de marbre, et les os passeront à travers la peau qui sera comme des guenilles... Puis tombe peu à peu le lin d'Égypte plissé en long, qui garde l'odeur des boîtes de cèdre; la voilà seule et déshabillée, l'urne suspendue éclaire la blancheur de son flanc nu et balance sur lui des ombres douces;

ces seins, où repose l'amour, ce ventre lisse, ce dos ployant, tout ce corps si beau, il se tordra dans le cilice raide qui, plus immobile que ton visage, ô solitaire! ne montre pas non plus les douleurs qu'il recouvre... Mais elle n'ose encore, elle frémit, elle prend la chaînette d'or à pointes crochues, elle la fait tourner sur son pouce, le sang part, il voltige en pluie légère et des gouttes épaisses coulent sur sa poitrine, comme des perles rouges; ses genoux s'entrechoquent, ses yeux pâlisent, sa tête s'en va, elle tombe sur ses coussins, elle se pâme, elle t'appelle...

ANTOINE.

Où donc? où donc?

LE COCHON

se frottant le ventre contre terre.

Où est-elle la femelle en chaleur qui court par les bois? je la flaire, je geins, je crie, je gueule, mes narines la sentent, mes yeux ne la voient point; à l'ombre, au pied d'un chêne, dans la boue, je veux sur ses reins tièdes me vautrer jusqu'à l'aurore.

Le cochon court en rond comme un furieux, reniflant, grognant, hurlant et se frottant le ventre à tout ce qu'il rencontre.

Les formes vagues du fond, à peine entrevues jusqu'à présent, commencent à se discerner dans la brume, mais telles que des ombres chinoises à travers un transparent, plates, sans relief ni couleur. Ce sont les sept Péchés capitaux, Envie, Avarice, Luxure, Colère, Gourmandise, Paresse, Orgueil, et une huitième ombre plus petite, la Logique.

A mesure que l'une d'elles s'est un peu avancée pour parler, elle rentre ensuite avec les autres, qui se tiennent toutes ensemble au fond à droite, du côté de la cabane du saint.

Le cochon cependant se roule et pousse des cris.

ANTOINE

ébahi le considère.

Quelle herbe a-t-il donc prise pour baver comme il fait? sa queue est droite, il bombe son dos. — Tu souffres donc aussi, toi! D'ordinaire cependant tu es tranquille, et le matin ce sont tes grognements pacifiques qui m'éveillent, quand tu grattes à la porte pour avoir à manger.

L'ENVIE.

D'autres, à la même heure, entendent à leurs côtés les cris joyeux d'un petit enfant.

ANTOINE

soupire.

Mais moi, je n'ai pas d'enfant.

LA LOGIQUE.

Cela pourtant n'est pas défendu par le Seigneur.

L'ENVIE.

Les oiseaux ont une famille, sur la surface des mers les dauphins nagent ensemble; as-tu vu dans les forêts les louves vagabondes galoper avec leurs petits à la gueule?

ANTOINE.

Mais moi, je suis plus seul que les louves dans les bois et que les monstres dans l'Océan.

Moi je n'entends pas même le chant de l'alouette ni le bêlement des moutons quand ils partent pour le pâturage.

L'ENVIE.

Il ouvre les yeux, l'enfant qui dormait; la mère s'approche, il rit, elle sourit, elle le porte à son sein, qu'il presse de ses deux mains dont les marques restent blanches; le père est là qui regarde.

ANTOINE.

Moi, je ne suis pas père.

L'ENVIE.

Si tu l'avais été?

LA LOGIQUE.

Est-ce défendu par Dieu? Dieu n'a-t-il pas dit à ses créatures de croître comme l'herbe, de multiplier comme les épis?

L'ENVIE.

Qui t'empêchait de l'être comme les autres?

ANTOINE.

Il ne l'a pas voulu!

LA LOGIQUE.

Où est-ce écrit?

Mais toi, qui t'aime au monde? et qui aimes-tu? Est-ce ce porc immonde avec lequel, pour passer le temps, tu voudrais pouvoir t'entretenir?

ANTOINE.

C'est vrai! personne! je n'ai personne sur qui, quand je suis las, faire reposer le poids de moi-même.

LA LOGIQUE.

Il te faudrait quelqu'un... un ami... vous vous perfectionneriez l'un l'autre.

ANTOINE.

Un ami? Non!

LA LOGIQUE.

Si tu avais des tablettes au moins, c'est un passe-temps, tu mettrais dessus tes pensées, ce qui te vient à l'idée.

L'ENVIE.

Mais tu ne sais pas écrire, tu n'as pas voulu apprendre.

LA LOGIQUE.

Il est trop tard maintenant.

ANTOINE.

Non, ce n'est pas de cela que j'ai besoin.

LA LUXURE.

Mais, en effet, il y a de grands saints qui sont mariés.

ANTOINE.

On le dit.

LA LOGIQUE.

Pour faire son salut, est-ce la virginité du corps qui suffit?

LA LUXURE.

D'ailleurs on peut garder la continence tout de même, on fait un serment et l'on est lié; mais au moins tu aurais une compagne qui, mieux que l'amî et plus doucement que le livre, apaiserait ton chagrin.

Adam, le jour qui commença son exil, s'en consola presque, le soir, en sentant sur son front la bouche d'Ève qui s'y collait; elle lui passait la main sur le visage, et ils trouvaient dans leurs regards des profondeurs aussi douces que dans l'horizon céleste qu'ils avaient perdu. Si tu savais comme elles s'entendent à panser les plaies et comme les amertumes les plus froides se fondent sous leur sourire! C'est à cause d'elles que naissent les mélancolies de la vie, soit qu'elles les provoquent ou les éloignent, — et de sa pente native toujours le cœur de l'homme, comme les fleuves à l'Océan, ira se déversant dans leur tendresse.

Silence.

LA LOGIQUE.

Jésus avait des femmes qui l'escortaient, il était Dieu cependant! Pourquoi toi n'en prendrais-tu pas une?

LA LUXURE.

Pourquoi donc, comme un autre homme, ne prendrais-tu pas une compagne?

L'AVARICE.

Une matrone soigneuse, qui ménagerait ton bien, qui rendrait propre ta maison; l'argenterie serait claire, les buffets luisants.

LA GOURMANDISE.

Dans des plats creux qu'on tient par des anneaux elle t'apporterait des tranches de viandes fumant au milieu d'une sauce épaisse.

LA LUXURE.

Elle serait à toi, à toi seul; toujours vêtue pour les autres, elle se déshabillerait pour toi seul, vous ne craindriez personne... et tous les jours comme ça... dans votre petit lit.

LA LOGIQUE.

Ah! il ne fallait pas, dès ta jeunesse, vouloir à fleur de terre

couper le désir; enfant, tu as oublié les racines, il repousse dans ton cœur en mille rameaux et bourgeonne à toutes ses branches.

L'ENVIE.

Est-ce pour toi vraiment que la vie est faite? n'es-tu pas plus bas que les autres, plus condamné qu'eux tous?

Oh! tu es misérable! plus misérable que les dalles des grandes voies broyées sous la roue des chars, car la nuit les chars n'y passent plus! mais toi... Oh! plains-toi, pleure, rage; il vaudrait mieux que tu fusses cet animal stupide qui regarde couler tes larmes.

ANTOINE.

Tu ne pleures pas, toi, — il ne te faut rien! Tout à l'heure cependant tu gémissais aussi... approche, pauvre bête, que je te flatte un peu.

Il va pour caresser le cochon qui se jette sur lui et le mord jusqu'au sang. Antoine pousse un cri et secoue son doigt.

LE COCHON

accroupi sur le train de derrière dans la pose d'un chien.

Je chercherai un arbre au tronc dur; à force d'y mordre, mes dents pousseront. Je veux des défenses comme le sanglier et qui soient longues, plus pointues encore. Sur les feuilles sèches, dans la forêt, je courrai, je galoperai, j'avalerai en passant les couleuvres qui dorment, les petits oiseaux tombés de leur nid, les lièvres tapis; je bouleverserai les sillons, je pilerai dans la boue les blés verts, j'écraserai les fruits, les olives, les pastèques et les grenades; et je traverserai les flots, j'aborderai aux rivages et je casserai dans le sable la coquille des gros œufs dont le jaune coulera; j'épouvanterai les villes, sur les portes je dévorerai les enfants, j'entrerai dans les maisons, je trotterai sur les tables et je renverserai les coupes. A force de gratter contre les murs je démolirai les temples, je fouillerai les tombeaux pour manger dans leurs cercueils les monarques en pourriture, et leur chair liquide me coulera sur les babines. Je grandirai, j'enflerai, je sentirai dans mon ventre grouiller les choses.

ANTOINE.

Pourquoi me mords-tu, méchant porc?

LE COCHON.

Est-ce avec la queue des raves que tu me laisses et le peu d'or-

dures que tu fais que je peux vivre, moi, moi, le cochon? Pourquoi autrefois m'as-tu enlevé au marché? Je m'en souviens, nous étions sur la paille, tu m'as choisi au milieu de mes frères, acheté bien vite, puis suspendu par les oreilles à ta ceinture et apporté ici; ma mère pleurait, je criais, et toi tu t'en allais sans y prendre garde, récitant ton chapelet.

Je veux des femelles, je veux dans une auge d'or de la farine blanche délayée avec la mousse du sang rose, je veux avoir de la pourpre pour litière, et sous mes pieds, comme des sarments secs, entendre craquer des os humains; et pour commencer par toi, je m'en vais te faire au flanc un trou pour boire ta bile.

Il se rue sur le saint.

ANTOINE

Se jetant sur une pierre, qu'il lève de ses deux mains.

Ignoble monstre! moi qui t'aimais!

LA COLÈRE.

Tue-le! tue-le!

A ce moment le cochon, grandi tout à coup et, gros comme un hippopotame, ouvre jusqu'au ventre une gueule terrifiante, à triple rangée de dents; il en sort du feu.

LA COLÈRE.

Écrase-le! marche dessus!

LA LOGIQUE.

Puisqu'il veut te tuer, tue-le!

LA GOURMANDISE.

Prends bien garde d'abîmer sa cervelle!

ANTOINE.

Oh! tu ne me fais pas peur, je connais tes artifices, démon des illusions; réduit bientôt à sa forme première, il va trembler sous mes poings levés.

Le cochon rentre dans ses proportions naturelles.

LA GOURMANDISE.

Il est trop maigre, il faut l'engraisser d'abord; puis, un beau

jour, avec ton couteau tu lui ouvriras la veine, en ayant soin de ne pas perdre le sang qui servira à faire du boudin, ensuite tu le dépèceras en quartiers, que tu feras cuire sur des charbons. Oh! la bonne odeur! et comme elle est douce au palais, la chair chaude et salée qui se colle contre les gencives!

L'ENVIE.

Beau festin, ma foi! Si encore c'était une femelle, tu mangerais ses tetines! Mais ça! N'y a-t-il pas de meilleures choses au monde? Si tu avais, entourée d'herbes mouillées, l'huître de Naples frémissant sous le doigt dans sa coquille ouverte; si tu prenais, tout sortant du four, les gâteaux de maïs au safran dont la croûte est blonde! Le foie des tourterelles s'écrase mou comme la polenta et vous revient aux narines; au milieu du raisin mûr les pépins pointus sont couchés dans leur jus vert; la peau des pêches, à la voir, fait saliver la langue. Vive la viande rouge! le vin blanc, le pain tendre!

Tu souffres, tu pleures, la nuit est chaude, dans ton outre l'eau croupit; il y en a d'autres, Antoine, qui maintenant, attablés et riant d'être ensemble, mangent et boivent.

Ils se tournent sur le coude et tendent la coupe à l'enfant léger qui, circulant autour des lits, verse de sa buire un long jet de falerne; ils ont des mets assaisonnés d'aromates qui parfument le ventre, et ils ne savent, en les goûtant, de quelles chairs on les a faits, à cause de toutes les saveurs qui les composent. Pour mieux humer ensuite les vins indiens, ils croquent sous leurs dents la neige tassée qui transsude à travers l'ambre et pose sur sa polissure comme un brouillard d'argent.

LA LOGIQUE.

Pourquoi n'y es-tu pas? valent-ils mieux que toi? A chacun son tour! qu'ils jeûnent maintenant, bois à leur place, à eux de servir le Seigneur, à toi de jouir de ses dons.

Antoine a soif et boit.

L'ENVIE.

Tu souffres, tu as soif, la nuit est lourde; d'autres maintenant, attablés et joyeux, mangent et croquent la neige dans des patères d'argent.

ANTOINE.

Oui, oui! cela est vrai.

L'AVARICE.

Si tu n'avais pas donné ton bien aux pauvres, il te resterait quelque chose dans ta vieillesse, car tu mourras de faim.

L'ENVIE.

Avec ton argent, tes excellents frères se grisent maintenant dans les tavernes, ou se font dire la bonne aventure par des sorcières.

LA LOGIQUE.

Et c'est toi par là qui es la cause de leur perdition : l'aumône est corruptrice.

L'AVARICE.

Il eût été plus sensé de garder tes arpents de terre, de les cultiver de ton mieux ; bien organisée, la ferme t'eût rapporté beaucoup, elle se serait agrandie, tu aurais acheté d'autres champs, tu aurais labouré, semé, récolté, entassé.

LA GOURMANDISE.

Tu aurais des celliers pleins.

L'AVARICE.

De beaux herbages où rumineraient les bœufs ; tu te serais promené dedans, tu aurais eu des lavoirs pour tes brebis.

LA PARESSE.

Et tu aurais fait la sieste, couché sur leurs toisons.

Antoine met sa tête dans ses mains.

L'AVARICE.

Pendant qu'à la maison les esclaves auraient travaillé à toutes sortes de métiers... et tu serais devenu riche !

ANTOINE.

Eh ! l'eussé-je voulu, le pouvais-je ? est-ce que je m'entendais à ces choses-là ?

LA LOGIQUE.

Tu as réussi dans de plus difficiles.

L'ENVIE.

Ne pouvais-tu du moins, avec l'argent de ton héritage, fonder plutôt un couvent où tu aurais vécu avec considération, t'amusant à former des prêtres? Avec l'argent de ton patrimoine, pourquoi n'achetais-tu pas une charge de publicain au péage de quelque pont? tu aurais là vécu seul, en priant toute la journée, mais au moins tu aurais eu de temps à autre un peu de compagnie, des voyageurs qui t'auraient donné des nouvelles, des étrangers drôlement vêtus, des soldats qui aiment à rire.

L'AVARICE.

Tu aurais sculpté des images pieuses, que tu aurais vendues aux pèlerins, et tu aurais mis l'argent dans un pot que tu aurais enfoui dans un trou, en terre, dans ta cabane; seul, la nuit, tu aurais compté une à une les pièces d'or sonnantes.

ANTOINE

rêvant.

Non, non, j'aime mieux à mon flanc le bruit des grains de mon chapelet.

LA COLÈRE.

Il te fallait monter à cheval, avec le casque en tête et une épée longue battant ton mollet nu; l'hiver, en vedette sur le rempart, tu aurais sifflé au clair de lune, ou bien, portant les pieux ferrés, chanté dans les rangs avec tes hardis compagnons, traversé les forêts sombres; tu aurais marché sur les grandes routes du monde, campé dans les montagnes et bu l'eau des fleuves barbares, assiégé les châteaux forts, abattu les grandes portes des capitales; tu aurais, du bois de ta lance, cassé la mosaïque des palais.

LA LUXURE.

Et traîné par les cheveux les belles étrangères.

L'ORGUEIL.

Qu'il est beau, le vainqueur entrant dans les villes au son des cuivres, quand on monte sur les maisons pour voir son visage!

ANTOINE.

J'étais trop faible pour porter la cuirasse.

LA LOGIQUE.

Tu portes bien le cilice.

ANTOINE.

Et trop sérieux pour rire dans les camps, trop doux pour tuer des hommes. La guerre est maudite.

LA LOGIQUE.

Mais celle qu'on fait pour Dieu ? David était un conquérant, Pierre a porté l'épée, Jésus lui-même a frappé.

L'ORGUEIL.

Si l'orgueil de ta dévotion ne t'avait pas, dès l'enfance, comme en un cachot, tenu tout petit dans l'ignorance, tu aurais passé tes jours, accroupi au pied des colonnes et déroulant sur tes genoux les écrits des sages, à suivre du doigt dans l'histoire la marche des empires, dans les cieux la course des planètes ; ta vie doucement se fût écoulée en lisant, et comme un livre elle-même dont les jours auraient fui plus rapides que des phrases, sans t'inquiéter du tout de la quantité des pages qu'il restait à tourner ; tu serais un sage, peut-être, un docteur, tu serais maintenant le maître, tu saurais ce que les autres ignorent. La science aussi a des spasmes fous et des enchantements sans fin ; depuis qu'ils sont à la traire, aucun homme encore n'a tari sa mamelle ; sous son baiser d'amour, des illuminations magnifiques auraient flambé dans ta tête, où l'idée, comme une torche sur des ondes, eût balancé en des profondeurs limpides sa lueur élargie et ses aigrettes multipliées.

Et, perdu dans l'ombre, le monde, en bas, aurait passé sans bruit.

L'ENVIE.

Tu saurais ce qu'il ignore.

LA LOGIQUE.

Le nom des ruines, la forme des animaux, la vertu des herbes

L'AVARICE.

Les lieux cachés où sont les mines d'argent.

LA GOURMANDISE.

La place sur les rivages où poussent les fruits lointains.

LA COLÈRE.

L'endroit précis où la blessure est mortelle.

LA LOGIQUE.

La cause des éclipses et des maladies, la vertu des plantes, le calcul des étoiles, la terre, le ciel.

LA LUXURE.

Et pourquoi la pleine lune attire le sang des femmes sur leur ventre; tu connaîtrais les fécondations et les avortements, avec les drogues qui raniment les vieillards.

L'ORGUEIL.

Les rois, curieux de ta parole, te feraient asseoir à leurs côtés et feraient taire les bouffons pour t'entendre.

L'AVARICE.

Et ils te renverraient ensuite chargé de présents sans nombre, qu'on emballerait dans des coffrets.

ANTOINE.

Non, non! tout cela vous éloigne de Dieu.

LA LOGIQUE.

Qui t'empêcherait d'être prêtre?

ANTOINE.

Hélas! le Seigneur ne distribue point à tout le monde une intelligence égale; la mienne n'était point faite pour monter sur tous ces sommets.

L'ORGUEIL.

Allons donc ! tu planes sur eux ; tu étais né, je te le dis, pour savoir tout, et puisque tu aimes Dieu, l'effort eût été facile à comprendre ses œuvres.

LA LOGIQUE.

Personne en conséquence n'eût rendu plus de services que toi, en entrant dans les ordres.

L'ORGUEIL.

Le soupçonnes-tu, le plaisir de faire avec un mot descendre le Seigneur ? de le tenir dans ses mains ? de voir sous soi les têtes courbées ?

LA LUXURE.

Et d'agiter comme le vent le cœur des femmes timides ?

LA GOURMANDISE.

On jeûne jusqu'à midi, mais au presbytère, avec les amis, on fait de bonnes lippées franches.

L'ORGUEIL.

Quand il passe, les enfants baissent la voix, devant lui s'inclinent les encensoirs.

L'AVARICE.

Il a aux mains des dentelles fines qui, lorsqu'il boit, frôlent l'or fin des calices.

LA LUXURE.

Les grandes dames pieuses ont brodé pour lui le revers de son étole.

L'ENVIE.

Quitte ta retraite, retourne à Alexandrie, prêche les catéchumènes, pérore dans les conciles. Pourquoi comme un autre ne serais-tu pas évêque ?

LA LOGIQUE.

Es-tu d'extraction plus basse qu'Alexandre de Comane le

charbonnier? Finirais-tu comme Denis? Tu es plus illustre qu'Eusèbe et plus chaste qu'Origène.

ANTOINE.

Mais je ne pourrais pas parler aux conciles, la présence de tous ces grands docteurs m'effrayerait, moi qui parfois éprouve dans ma conscience des embarras infinis à discerner ce qui est juste.

LA LOGIQUE.

Aussi tu pêches souvent, faute de conseil.

LA PARESSE.

Que n'es-tu resté chez les moines, quand tu as été leur rendre visite? Que n'as-tu confié ton âme à quelque bon directeur, qui aurait pris sur la sienne de la conduire à Dieu? La cloche d'elle-même t'eût dit les heures du repos, de la prière et du sommeil.

LA LOGIQUE.

Étant astreint à une règle, tu aurais certainement fait ton salut.

L'AVARICE.

Et tu n'aurais manqué de rien, sans t'inquiéter de quoi que ce soit.

LA PARESSE.

Assis à l'ombre des arcades, sur le banc, dans le cloître, tu aurais causé avec les novices, ou roulé ton chapelet; c'est toi peut-être qui eût lavé les pavés du sanctuaire, et, pour y mettre de l'huile, tiré par leur chaînette d'argent les lampes suspendues qui remontent et se balancent. Dans les longs après-midi, tu aurais entendu de ta cellule le bruit lointain des moissonneurs, ou à ton aise, par la lucarne ouverte, regardé dans le jardin les orties grandir au pied des murs, et sur la feuille lustrée des choux se traîner les limaçons.

LA GOURMANDISE.

Au réfectoire, à table, entre tes frères, tu aurais vu la file des petits pains alignés avec les gobelets d'étain.

LA LUXURE.

Et au parloir, par la claire-voie, les filles de la campagne ap-

portant dans des paniers les fleurs qu'elles ont cueillies pour l'autel.

LA LOGIQUE.

C'eût été une façon de vivre heureuse, grasse, sainte et pacifique; gras jusqu'à l'aine, tu aurais vécu dans la béatitude.

ANTOINE

soupirant.

Oui!

LES PÉCHÉS

l'un après l'autre redisent avec des intervalles.

Oui!... Oui!... Oui!...

LA LOGIQUE.

Et considère ta vie maintenant.

ANTOINE.

Ah! ce n'est pas une vie, je le sais, une agonie plutôt. J'ai bien eu, il est vrai, des éclairs de joie suprême où, transporté comme sur des ailes, j'avais quitté la terre, mais qu'ils ont été rares ces moments-là!

LA LOGIQUE.

Es-tu sûr qu'ils aient été si bons? Sans doute le souvenir t'abuse; le bonheur passé, quand on tourne la tête pour le revoir, baigne toujours sa cime dans une vapeur d'or et semble toucher les cieux, comme les montagnes qui, sans en être plus hautes, allongent leur ombre au crépuscule.

ANTOINE

se met à pleurer.

Peut-être! Mais plus tristes revenaient les jours suivants, et le Seigneur pourtant ne m'a pas été prodigue : moi qui n'avais d'oreilles que pour sa voix, qui n'ouvrais les yeux que pour sa clarté, il m'a privé de sa parole, il ne m'a pas donné sa lumière. Que je l'ai attendue pourtant! Comme je l'attends encore! Que faut-il donc, Seigneur, est-ce l'amour? Mais j'aime, j'aime d'un désir enflammé, d'une ardeur transportante; est-ce la prière que tu veux? Allonge mes jours pour que j'allonge mes oraisons; si

c'est la pénitence, père des miséricordes, fais pleuvoir des flammes sur ma tête, mais que ton amour me remplisse, que la prière me suffise, que la pénitence me soulage. Comme un homme fatigué qui voudrait dormir et que les mouches harcèlent, qui se retourne, qui passe la main sur sa figure, qui se cache dans ses vêtements, qui pleure et qui sanglote, au sein des ténèbres, sans cesse éveillé, je sens sur moi quelque chose d'insaisissable et de nombreux qui passe et qui revient, qui me brûle et qui me mange, qui me chatouille et qui me dévore.

Oh! que je voudrais m'attendrir dans les larmes, car je ne t'aime pas, Seigneur, pas autant que je le désire; accorde-moi donc la dilection de ta majesté, l'enivrement de ta grâce; tu accordes bien au corps ce qu'il lui faut, donne à l'esprit la pâture dont il a faim; je te la demande, je te la demande comme un mendiant qui se jette aux genoux du roi et que le roi n'écoute pas et qu'il traîne après lui, dans la boue, cramponné à la frange d'or de son manteau. Aie compassion du pauvre solitaire!

Tu es si grand! je suis si petit! Oh! si je pouvais partir vers toi, si je pouvais, porté par le désir, y monter comme un souffle! Où est l'élan qui me poussera, l'idée qui m'enlèvera?

N'ai-je point des choses un détachement assez complet? J'essaie pourtant à absorber mon âme dans une adoration permanente, je suis l'ombre d'une pensée profane, j'ose à peine respirer, j'ai honte de vivre, je suis humilié de mon corps.

Comme une lampe que l'on descend dans un sépulcre, j'ai, avec ma douleur, cherché en moi les restes des passions de la vie et je n'en ai pas reconnu la poussière, tant elle est vieille et disparue! Pourquoi donc sur les parois de mon cœur le ver se traîne-t-il toujours, comme s'il avait encore quelque chose à prendre? Il me semble que je ne suis pas coupable, je sens bien plus que je ne suis pas pur, et c'est une désolation pour moi.

Quand je prie le cœur est absent, quand je me mortifie je ne m'aperçois plus de la douleur; mes pensées, que je voudrais saisir toutes ensemble pour les réunir en Dieu, glissent l'une sur l'autre et s'échappent de moi, comme de la main d'un enfant un faisceau de flèches qu'il ne peut retenir et qui tombent par terre en lui blessant les genoux, ou comme un troupeau de chèvres qui se dispersent de tous côtés, quoique le pasteur les appelle, quoiqu'il les chasse avec sa houlette, quoiqu'il coure haletant autour de la prairie; elles s'en vont à l'aventure boire au torrent, se percher sur les monts, s'égarer dans les bois pour se faire dévorer par les loups, pour se faire saillir par les boucs sauvages.

Y a-t-il sur la terre un homme plus lamentable que moi? Job, assis sur son fumier, pouvait penser du moins aux joies qu'il avait eues, et fouillant dans son souvenir, comme à des cendres tièdes y réchauffer sa misère; mais moi, je n'ai pas eu de famille, des

troupeaux, des richesses, du bonheur; mes jours, de si loin que je les reprenne, se suivent l'un l'autre à la file, comme des esclaves enchaînés, ayant tous même visage, même costume et même tristesse. Voilà trente ans que tu m'éprouves! faut-il que je reste ici? faut-il que j'aille dans les villes? Ordonne! Où fuir? où demeurer? que faire? je chancelle, je flotte, je m'égare, je pleure comme un idiot qu'on a battu, je tourne à l'abandon comme la roue détachée d'un char.

LA LOGIQUE.

C'est parce que tu vis seul que tu souffres, parce que tu souffres que tu t'égares; l'esprit de Dieu, qui flamboie dans les astres, palpite dans ton âme. Quand tu t'affliges, tu affliges une partie du Tout-Puissant, et c'est pour cela qu'il y a dans l'homme une tristesse illimitée, et comme la mélancolie d'un Dieu captif.

ANTOINE.

Que faire? que faire pourtant?

LA LOGIQUE.

Tu n'es pas le seul, va! Tous les serviteurs de Dieu sont comme toi, pleins des mêmes angoisses: ils prient, mais le doute est dans leur cœur; ils rompent l'Eucharistie, le doute est dans leurs mains; ils confessent les pécheurs, le doute est dans leurs oreilles; quand ils assistent les agonisants, qu'ils leur parlent d'éternité; qu'ils leur promettent Dieu, qu'ils les encouragent, ils ne savent ce que c'est que l'éternité, ils se demandent qui est Dieu et ils sont désespérés eux-mêmes.

ANTOINE.

Oh! pas tous! j'en ai vu dont la foi était inébranlable comme les montagnes et l'espérance vaste comme le ciel.

LA LOGIQUE.

Mensonge! ils mentent et ils se mentent; rentrés chez eux, ils s'enferment seuls, ils se couchent à plat ventre pour mieux pleurer, ils se frappent la tête, ils voudraient mourir.

ANTOINE.

Mais en revanche, ensuite...

LA LOGIQUE.

Plus ils méditent, moins ils espèrent; plus ils s'avancent, plus ils se perdent; leur esprit voltige à tous les vents, se trempe à toutes les nuées et tourbillonne dans sa folie comme une paille sèche dans la tempête.

ANTOINE.

Que faire?

LA LOGIQUE.

La sainteté est dans la joie, le bonheur est dans la paix; cherche la joie, cherche la paix. L'homme qui porte un fardeau ne peut lever la tête pour voir le soleil; dépose ton fardeau, et les rayons de la grâce tomberont sur ta figure.

ANTOINE.

La grâce? N'est-ce point la pénitence qui l'attire?

LA LOGIQUE.

Tu fais pénitence pourtant et elle n'est pas encore venue... elle viendra.

ANTOINE.

Comment?

LA LOGIQUE.

On met sur l'autel des chandeliers avec des fleurs épanouies, on brûle l'encens dans des cassolettes et on entoure les os des martyrs avec des cercles de pierres précieuses; mais toi, tu te reprocherais de respirer une rose ou de contempler la lune quand elle brille dans son plein.

ANTOINE.

Est-ce que la terre mérite nos regards?

LA LOGIQUE.

Créature, tu maudis la création. La connais-tu? Sais-tu ce qu'elle contient? l'esprit de Dieu, qui gravite au sein des mondes et rayonne dans les étoiles, palpite dans ton cœur.

ANTOINE.

La pénitence alors serait inutile?

LA LOGIQUE.

Ne t'inquiète pas tant des œuvres, qu'importe l'action ? la statue ne porte-t-elle pas en soi la conception qui l'a formée ? pour être devenue matière, l'idée a-t-elle perdu quelque chose de son essence ? et l'esprit ne réside-t-il point dans chacun de ses atomes ?

ANTOINE.

Je ne suis pas Dieu pourtant !

LA LOGIQUE.

Espérais-tu l'être ?

ANTOINE.

Mais le connaître un jour.

LA LOGIQUE.

Penses-tu donc que le roi de l'univers se soucie tant de ta pénitence et qu'il va se pencher au bord du ciel pour peser tes larmes ? Quand les papillons de nuit viennent se heurter à ta lanterne et s'y brûler les ailes, soupçonnes-tu seulement qu'ils peuvent souffrir ? et toi, qui viens périr aussi au bord des clartés qui t'éblouissent...

ANTOINE.

Comment ? tout ce que je fais demeure perdu ?

LA LOGIQUE.

Pour toi, oui ! Qu'as-tu à expier, en effet, et qu'est-ce qui te voit ? Car c'est souvent pour l'exemple que l'on se mortifie, afin d'attendrir les pécheurs, comme les Sarabaïtes qui portent des tuniques de feuilles de palmier et qui s'attachent au talon des épines avec des sangles ; ils sortent des cavernes, se présentent au peuple couverts de sang, ramassent de l'argent et s'en retournent chez eux, où ils prennent la taille à leurs concubines en chantant dans les corridors : ils convertissent ainsi beaucoup de monde.

ANTOINE.

Infamie et scandale ! j'ai vu en rêve des mulets et des ânes qui

ruaient sur la table du Seigneur et qui renversaient les vases sacrés.

LA LOGIQUE.

Ah! tu veux interpréter les songes comme ferait un prêtre de Baal! sois plus simple, Antoine; tu te tourmentes l'esprit, c'est l'orgueil qui t'agite.

ANTOINE.

Mais non, puisque je ne songe qu'à l'écraser; s'il m'en restait, serais-je si bas?

LA LOGIQUE.

Celui qui toujours pense à l'orgueil en est rempli.

ANTOINE.

Quelle atroce idée j'ai eue là! Eh quoi! jamais donc je ne saurai où j'en suis? si je recule ou si je m'élève, si je mérite ou si je démerite? Tout ce que je crois le meilleur à faire tourne à ma perdition et à mon supplice.

LA LOGIQUE.

Par ta faute... ne t'inquiète pas tant des œuvres. Qu'importe l'action? toujours engagée dans un but, issue d'un besoin, passive de la matière où elle se meut, bonne aujourd'hui, mauvaise demain et partout égale à elle-même, soit qu'on l'admire ou qu'on la blâme, a-t-elle en soi une valeur native? Si c'est la Foi d'où elle procède, qu'as-tu besoin du torrent? monte à la source; là tu boiras l'eau pure dans la coupe du Seigneur qu'il tient pleine pour ses élus.

ANTOINE.

Oui, l'action est mauvaise, je l'ai senti souvent, mais je discerne pourtant qu'elle a parfois des côtés justes.

LA LOGIQUE.

Non, elle résulte du mal, c'est le Diable qui l'a faite; elle est du domaine de la chair, de la force et du hasard. Tu jeûnes, tu t'agenouilles, tu te mortifies, mais y a-t-il de la pureté dans le jeûne? Pourquoi la prosternation serait-elle sainte? la cendre où tu dors est-elle plus bénie que les mosaïques où d'autres dansent? Crois-tu, pour prier le Seigneur, qu'il faille être tourné vers l'Orient ou vers le Temple, avoir les bras levés ou croisés, être

gras ou maigre ? Aux pieds du Très-Haut les brins d'herbe et les cèdres sont de taille pareille ; où donc est le mérite de ta vertu et la grandeur de ta bassesse ?

ANTOINE.

Mais la loi cependant...

LA LOGIQUE.

La loi ? ce sont les Juifs qui disent la loi, les Sadducéens qui la prêchent et les Pharisiens qui la vendent. Jésus n'est-il point venu la détruire ? ne s'appelait-il pas l'Épée ? les docteurs, quand il parlait, élevaient de grands cris et faisaient voler de la poussière avec leurs manteaux. Est-ce la loi qui a nourri les multitudes, apaisé les flots furieux et flamboyé sur le Thabor ? La loi ! les prophètes ont été égorgés en son nom, elle a crucifié Jésus, lapidé saint Etienne, Pierre est mort par elle, et Paul aussi, tous les martyrs ! La loi ! c'est la malédiction du serpent, dont le Christ est venu racheter les hommes ; elle avait bâti le Temple et repoussé les Gentils, la Grâce a renversé le Temple et appelé les nations ; enfermée jadis en Israël, l'âme libre maintenant peut se dilater dans sa grandeur. Qu'elle ouvre sa fenêtre, qu'elle respire tous les vents, qu'elle s'envole au midi, au septentrion, au couchant, à l'aurore, car Samarie n'est plus maudite et Babylone elle-même a été relevée de sa tristesse.

ANTOINE.

Oh ! Seigneur ! Seigneur ! je sens surgir en moi comme une inondation qui monte.

LA LOGIQUE.

Qu'elle monte ! elle te lave.

Silence.

ANTOINE

mettant les deux mains sur son front comme pour ressaisir ses idées.

La loi ? Eh bien, oui !... Voyons cependant : le Fils a été envoyé par le Père pour...

LA LOGIQUE.

Pourquoi pas le Père par le Fils ?

ANTOINE.

Il devait venir après.

LA LOGIQUE.

Comme étant plus nouveau sans doute ?

ANTOINE.

Mais...

LA LOGIQUE.

C'est dans l'ordre... il était fait par lui, le Père d'abord, le Fils ensuite.

ANTOINE.

Non !

LA LOGIQUE.

Qui a fait le monde ?

ANTOINE.

Le Père.

LA LOGIQUE.

Et où était le Fils alors ?

Antoine hésite à répondre.

Vis-à-vis les Péchés capitaux, du côté de la chapelle, apparaissent et glissent par moments d'autres ombres plus petites et plus nombreuses.

LA LOGIQUE

reprend.

Et où était le Fils ? à ses côtés ? en lui ? au-dessous ? Dans ce temps-là, était-il le Christ ? puisque le Christ était homme et qu'il n'y avait pas d'hommes... Et l'Esprit, que faisait-il ?

ANTOINE.

Ils étaient ensemble.

LA LOGIQUE.

Ensemble ! il y avait trois dieux !

ANTOINE.

Non, ils étaient un.

LA LOGIQUE.

Quand le Fils s'en détacha pour devenir Jésus, il resta donc deux tiers de Dieu, et puisque Jésus était vraiment Dieu, quoi-
qu'étant homme, où était Dieu tandis qu'il vivait? que faisait Dieu lorsqu'il mourut? où était-il quand il est mort? car il est mort.

ANTOINE

se signant.

Et ressuscité.

LA LOGIQUE.

Mais s'il était avant la vie, il n'eût pas besoin de ressusciter, pour être de nouveau après la mort. Qu'a-t-il fait de ce corps humain? est-il avec lui? Qu'est-il advenu de son âme humaine? l'a-t-il rattachée à son âme de Dieu? Ce serait donc un homme qui serait Dieu, qui s'ajouterait à Dieu, un Dieu qui serait chair, et comme il n'est qu'un avec le Père et l'Esprit, le Père et l'Esprit seraient chair, tous seraient chair : il n'y aurait que la chair!

ANTOINE.

Non, non, tout esprit.

LA LOGIQUE.

En effet, car Jésus est Dieu, donc Dieu est esprit. Mais Jésus naquit, mangea, marcha, dormit, souffrit, mourut, et il était esprit! Est-ce que l'esprit naît quelque part? est-ce qu'il souffre? est-ce qu'il mange? est-ce qu'il dort? peut-il mourir? et il est mort pourtant! Jésus n'a donc éprouvé ni la naissance ni la mort, ou bien il n'était pas esprit.

ANTOINE.

C'est l'homme en lui qui a souffert.

LA LOGIQUE.

Et non le Dieu, cela est sûr! un homme souffre, en effet, mais Dieu!... Alors, s'il n'était qu'homme, beau mérite à lui de subir ce que la nature humaine est forcée de subir! S'il eût été Dieu, il n'eût pas souffert véritablement.

ANTOINE.

Mais oui, il était Dieu.

LA LOGIQUE.

Il n'a donc pas souffert alors ! il a fait semblant de souffrir ; comme le soleil qui traverse l'éther il a passé à travers la vie et s'est caché un instant sous cette forme trompeuse ! il n'est pas né de Marie, mais il a paru naître ; quand on le clouait sur la croix, il regardait d'en haut son corps qu'on suppliciait ; quand il a levé, le troisième jour, la pierre de son tombeau, c'était comme une vapeur qui en est sortie, un fantôme vague, je ne sais quoi. Thomas s'en doutait, qui a voulu toucher ses plaies ; mais il lui était facile de simuler des plaies, puisqu'il simulait un corps. Si c'eût été un corps véritable comme le tien, aurait-il pu, sans qu'on l'entendît, traverser les murailles plus subtil qu'un son, et se transporter dans l'espace plus rapide que la lumière ? Or, si ce n'était pas un corps, si ce n'était pas un homme... Jésus était bien le Christ, n'est-ce pas ? tu ne crois point que le Christ ait été Melchissédec, ni Sem, ni Theodotus, ni Vespasien.

ANTOINE.

Oui, Jésus est le Christ.

LA LOGIQUE.

Et le Christ est Jésus... Mais si ce qui n'existe pas n'est pas, et si pour exister il faut avoir un corps, et puisque ce corps il ne l'avait pas, donc il n'a pas existé, donc il n'a pas été, il n'y a point eu de Christ, le Christ est un mensonge.

ANTOINE

sanglotant.

Oh ! oh ! je ne l'ai pas voulu, tout cela est tombé dans ma tête l'un après l'autre, comme un paralytique à qui le pied manque et qui, de degrés en degrés, roule du haut de l'escalier du Temple jusqu'en bas. Oh ! mon Dieu, pardon ! pitié, Seigneur ! pitié ! pitié ! qu'il est mal de scruter tes mystères !

LA LOGIQUE.

Pourquoi est-ce mal ? qu'est-ce que le mal ?

ANTOINE

étonné.

Comment ? qu'est-ce que le mal ?... ce qui n'est pas bien.

LA LOGIQUE.

Voilà que tu philosophises comme un Grec ! tu dis le mal, le bien, le bon, le mauvais, le vide, le plein, le beau, le laid ; voyons, habile homme, le bien ? c'est ce qui n'est pas le mal, sans doute, et le mal ce qui n'est pas le bien ? A merveille, on ne raisonne pas mieux dans les écoles.

Le bien, pour l'âne, n'est-ce pas le chardon vert ? pour la faux, la pierre qui l'aiguise ? pour la femme, l'amour qui la récrée ? Mais pour le chardon, le mal c'est l'âne qui le croque ; pour la pierre, la faux qui l'use ; pour l'amour, la femme qui l'éteint. Le mal encore pour le cheval, c'est le chardon qui lui pique les naseaux ; pour l'herbe, la faux qui la tranche ; pour l'homme, la femme dont il se lasse.

La guerre est exécration aux vaincus, mais charmante aux vainqueurs ; la vie t'ennuie, d'autres s'en amusent ; la pluie détruit les moissons, elle féconde les champs stériles ; la mort dépeuple les cités, elle engraisse la terre ; on pleure de volupté, on rit de douleur, mais n'a-t-on pas mal aux flancs à force de rire et n'y a-t-il pas des douleurs que l'on recherche ? Au tronc du même arbre poussent ensemble la planche de la table et le couvercle du cercueil ; plus mince que la lame de la scie qui les sépare en deux est la différence de la joie, qui sonnera sur la première, à l'oubli, qui pourrira la seconde.

Sais-tu si l'être est le bien, si le néant est le mal ? tu ne connais ni le néant ni l'être, ni le bien ni le mal, et tu voudrais, ignorant les distances qui les écartent ou les affinités qui les unissent, discerner dans chacun les degrés qui les composent, le principe qui les constitue !

ANTOINE.

Le mal ? c'est ce qui est défendu par Dieu.

LA LOGIQUE.

A coup sûr ! tel que l'homicide, l'adultère, l'idolâtrie, le vol, la trahison et la rébellion contre la loi : c'est pour cela qu'il a ordonné à Abraham de sacrifier Isaac qui était son fils, à Judith d'égorger Holopherne qui était son amant, à Jahel d'assassiner Sisara qui était son hôte, à tout le peuple d'exterminer les autres peuples, de massacrer les animaux, d'éventrer les femmes enceintes, et qu'il a fait forniquer Abraham avec Agar, Osée avec la courtisane, le serpent avec Ève, et le Saint-Esprit avec Marie...

Antoine pousse un cri.

et que Jacob volait Laban, que Moïse volait le roi d'Égypte, que

David était chef de voleurs, que les citoyens volaient l'étranger, que le peuple volait les villes alliées et pillait les villes vaincues, et que depuis Aaron jusqu'à Sédécias on a adoré le serpent d'airain, qu'on a gratifié Rahab, récompensé le traître de Béthel, et que, lui, il a envoyé son fils pour détruire la loi qu'il avait faite ! Si elle était bonne, pourquoi la renverser ? si elle était mauvaise, pourquoi l'avoir donnée ? Y a-t-il quelque chose de bon qui ne soit mauvais, quelque chose de mauvais qui ne soit bon ? Le bien est-il ? le mal est-il ? Y a-t-il une vérité ? où est le mensonge ? A quoi bon ? à quoi bon ? Les sages ont cherché et n'ont rien trouvé, les prophètes ont parlé et n'ont rien dit : tu feras comme eux et les siècles feront comme toi. Allons, sans t'inquiéter de l'ouvrage, tourne la meule de la vie et siffle en la tournant.

ANTOINE.

Qu'importe après tout ! Connais-je les desseins de Dieu ? est-ce à moi de juger ses œuvres ?

LA LOGIQUE.

Pourquoi donc adorer en lui ce que tu exécrais dans un homme ?

ANTOINE.

Comment cela ?

LA LOGIQUE.

Puisque tu t'humilies devant le mal qui est en Dieu.

ANTOINE.

Mais c'est dans le Diable qu'est le mal.

LA LOGIQUE.

Et qui a fait le Diable ?

ANTOINE.

Dieu.

LA LOGIQUE.

Si le Diable fut créé par lui et que la création entière soit sortie de sa parole, avant que cette parole ne fût dite, la parole était en lui, et avant que le Diable ne naquît, il y était donc aussi, le Diable, et avec tout son enfer !

ANTOINE.

Mais il en est sorti.

LA LOGIQUE.

La création de même en est sortie. T'imaginerais-tu, comme les païens, qu'elle se meut par des lois propres et en vertu seulement de son existence ?

ANTOINE.

Oh ! non, c'est par la volonté de Dieu que pensent les hommes et que poussent les plantes.

LA LOGIQUE.

Et ce n'est pas par sa volonté que le mal se fait, le mal qui se produit par Satan, lequel est son serviteur, son fils, comme l'archange Gabriel ? Il punit les pécheurs, en enfer, et il présente aux fidèles ici-bas l'amorce des tentations ; le Diable est donc nécessaire, il faut qu'il soit... A-t-il un corps, le Diable ?

ANTOINE

méditant.

Si le Diable a un corps ?

LA LOGIQUE.

S'il en avait un, il ne serait pas partout à la fois, comme Dieu qui, étant esprit, est partout à la fois ; mais s'il est esprit, il est donc Dieu ou plutôt partie de Dieu, et enlever une partie au tout n'est-ce pas détruire ce tout ? Or, retrancher à Dieu une portion de lui-même, c'est nier Dieu. Tu ne nies pas Dieu, le Diable est en Dieu... tu adores Dieu...

Alors la Logique, sous la forme d'un nain noir, vêtu de parchemin, avec des griffes monstrueuses aux pieds et aux mains, posé debout sur une boule qui roule, et s'y tenant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, lentement et se penchant à l'oreille de saint Antoine :

tu adores Dieu... adore le Diable !

L'ORGUEIL

criant :

A moi, mes filles !

paraît derrière l'ermite, grande, pâle, avec ses yeux rouges et le

sourcil gauche relevé sur le bord de son front large; sous ses lèvres serrées claquent des dents blanches. Un grand manteau de pourpre, qui l'enveloppe, cache les ulcères de ses jambes qui coulent sur la frange d'or de son vêtement. Elle chancelle sur ses jarrets; drapée à grands plis, elle baisse le menton sur sa poitrine et baise à la bouche un serpent caché qui lui ronge le sein. Elle a les cheveux crépus, noirs, hérissés.

Au cri qu'elle a poussé, on entend aussitôt des sifflements, des trépignements, des aboiements, des déchirements de cuivre, des grelots qui sonnent, des sonnettes qui tintent, le tout dominé par un rythme monotone, précipité, criard, qui tourbillonne en crescendo.

Les HÉRÉSIES arrivent de tous les points du fond de la scène, par longues files séparées, qui se rejoignent au centre, derrière l'Orgueil. Elles ont sur leur tête des serpents ou des fleurs, dans leurs mains des fouets, des livres, des instruments de supplice, des idoles; les unes sont nues, les autres couvertes d'or et de rubis, les autres vêtues de haillons; elles portent des amulettes colorées, des tatouages de toute façon, des masques de bêtes fauves, des signes de feu sur le visage. Vieillards cassés au chef branlant, femmes joyeuses qui dansent, magiciens à longue barbe, prophétesses les cheveux épars, les reins ceints d'une peau de loup; elles arrivent en flot l'une sur l'autre, se tenant par la main ou se grim pant sur les épaules. Avec un bâton de fer la Logique bat la mesure et conduit leur marche. L'Orgueil tressaille et rit d'une façon stridente.

Antoine, dans sa cellule, frémit de tous ses membres.

A mesure qu'elles entrent, une des ombres précédentes, placées à droite, se détache dans sa forme, court les rejoindre et se mêle parmi elles.

La LUXURE, rouge de cheveux, blanche de peau, poitrine charnue et décolletée, vêtue d'une robe jaune semée de perles et de diamants, très grasse; de ses doigts chargés d'émeraudes elle relève sa robe jusqu'au-dessus des chevilles; elle est aveugle.

La GOURMANDISE, le cou maigre et démesuré, les lèvres violettes, le nez rouge; ses dents pourries retombent sur son menton; sous sa tunique tachée de graisse et de vin son ventre flasque lui couvre les cuisses.

La COLÈRE, cuirassée de fer et ruisselant de sang par-dessus son armure; sous sa visière, deux charbons brillent, ses bras sont terminés par deux boules de plomb, à la place de mains.

L'ENVIE se pince les lèvres, se ronge les ongles, s'écorche le corps; ses oreilles sont énormes. Courbée en deux, elle va se cacher alternativement derrière tous les Péchés capitaux, se vautre par terre et leur mord le talon; elle siffle.

L'AVARICE, vieille grelottante, vêtue de haillons recousus; sa main droite a dix doigts et s'agite toujours dans l'air, pour grapiner quelque chose; de la gauche elle retient dans ses poches l'argent

qui les remplit; elle se retourne sans cesse et regarde derrière avec défiance.

La PARESSE, tronc sans membres, se traîne péniblement sur le ventre et soupire de fatigue.

Les Péchés sont confondus avec les Hérésies.

Les nuages qui roulaient découvrent la lune, elle éclaire la scène d'un reflet verdâtre, le bord des nuages est d'acier pâle.

Les Hérésies augmentent toujours, elles entourent la cabane, vont jusqu'au seuil de la chapelle, et débordent par tous les côtés.

LES HÉRÉSIES

adoucissant leur voix.

Pourquoi trembler, bon ermite? n'aie point peur, ne crains rien, nous ne sommes pas méchantes; calme-toi, avance un peu, sors de ta cabane, ou, si tu n'oses pas, applique ton œil aux fentes de ta porte, et tu nous regarderas, à l'abri, passer devant toi l'une après l'autre.

Voilà bien longtemps que nous cherchons ta demeure, et que nous demandons partout: Où est-il donc, ce bon saint Antoine, ce fameux solitaire? Mais nous t'avons trouvé, enfin! nous t'avons trouvé.

C'est parce que tu es triste que nous sommes venues toutes ensemble te tenir compagnie pendant la nuit. Si tu savais ce que nous avons à te dire! Nous apportons du monde des nouvelles merveilleuses.

N'aie point peur, bon ermite, n'aie point peur, ne crains rien...

ANTOINE.

Qui êtes-vous donc, vous autres, qui avez des voix si douces avec des visages si terribles?

LES HÉRÉSIES.

Tu nous connais, souvent tu nous as vues. Quand au soleil tu suais sous ton cilice, dont les poils entraient dans les blessures de ta discipline, et que tu restais immobile pour ne pas t'évanouir de douleur; au bout des oraisons nocturnes, quand pâlisent les étoiles et que le songe de lui-même continuait ta prière, et que, te sentant vivre encore, tu sentais pourtant la vie qui t'échappait, tournoyante et légère comme une vapeur qui monte; ou lorsqu'après un voyage tu t'en revenais dans ta solitude, rêvant à ce que tu avais vu dans les villes, entendu dans les synodes, et que tu remontais la colline, épuisé, languissant, presque endormi de chagrin, trébuchant à toutes les pierres, te heurtant à tous les doutes, c'est nous qui t'entourions, qui flot-

tions, qui circulations ; nous étions ce qu'il y avait derrière ta douleur, ce qui demeurerait au fond d'elle, ce qui apparaissait là-haut, tout en haut, au lointain, dans l'extase, la réponse attendue, la fin du mot, la grâce espérée.

Nous sommes les filles de la Doctrine, les enfants de l'Église, la nature complexe du dogme de Jésus ; nous répandons dans les basiliques le souffle renouvelé de nos haleines, et leurs piliers s'écroulent en craquant comme le tronc des arbres dans les forêts.

A la pointe de l'idée, quand en frappant d'aplomb sur son angle intangible le Verbe luit, c'est nous qui sommes les rayons divergents multipliant la lumière, et tous convergeant vers sa base pour en augmenter l'étendue.

Mais nous allons surgir, au dehors, distinctes, complètes, détachées.

Apaise ton cœur, rassure tes genoux qui tremblent, avance, reconnais-nous.

Que veux-tu de tes amies ? elles ont entendu tout à l'heure tes efforts pour les appeler, nous voilà ; approche donc, tu verras parmi nous des docteurs, des martyrs, des prophètes !

ANTOINE.

Oh ! comme il y en a ! j'ai peur...

LES PATRICIANISTES.

Peur de la chair, n'est-ce pas ? comme toi nous la fuyons, nous la mortifions, nous l'exécrons. Elle est mauvaise, n'est-ce pas ?

ANTOINE.

Oui, elle est mauvaise.

LES PATRICIANISTES.

Abominable d'elle-même, comme le principe d'où elle vient ; c'est par la chair que nous souffrons et que nous sommes maudits.

ANTOINE.

A cause d'elle en effet.

LES PATRICIANISTES.

Et maudits par le Père du Verbe, le Dieu bon, source de tout esprit, et qui a la chair pour ennemie, comme le Diable est son

ennemi. S'il l'avait créée, cependant, aurait-il maudit son œuvre ? c'est donc Satan et non pas lui qui a créé la substance de la chair. Lui, l'esprit, aurait-il pu faire le corps ? l'âme fait l'âme, les corps font les corps, la matière fait la matière, l'esprit fait l'esprit. Le Diable a donc fait le corps, a fait l'homme, Satan est son auteur.

LES PATERNIENS.

Pas tout entier... Depuis la poitrine seulement jusqu'en bas. Dieu a formé la tête où germe la pensée, le cœur où palpite la vie, mais c'est le Diable qui a fait la digestion, la génération, et l'envie de voyager qui réside dans les pieds.

UNE HÉRÉSIE.

Oui, l'homme est de deux parties quant au corps, d'une seule quant à l'esprit, de trois en tout. Dieu est de trois parties, le Père est la première, le Fils la seconde, le Saint-Esprit la troisième : la Trinité en constitue l'ensemble.

ANTOINE

révant.

L'ensemble ?...

LES SABELLINS.

Non ! Père, Fils et Saint-Esprit sont une même personne, aucune n'a engendré l'autre, ils sont trois dans un.

ANTOINE

avec joie.

Oui, oui, c'est cela ! je suis bien aise de retrouver le fil de ma pensée.

LES SABELLINS.

Ils sont l'unité Dieu. Et puisque le Fils a souffert, lui qui est Dieu, le Père et le Saint-Esprit, qui sont ce même Dieu, ont donc souffert.

Ils marchent vers Antoine pour le saisir.

ANTOINE.

Non, laissez-moi ! laissez-moi !

LES SABELLINS.

Nous te demandons seulement si tu te fais une idée de Dieu.
Comment te le figures-tu ?

ANTOINE.

Je ne peux pas me le figurer.

LES AUDIENS.

Dieu est corporel, car c'est lui qui a fait l'homme, le corps.
De sa substance, indéfinie quoique matière, il a tiré les mondes
et les âmes ; c'est un grand dieu qui a un corps.

Ils s'avancent vers lui.

ANTOINE.

Laissez-moi !

LES AUDIENS.

Nous te demandons seulement si tu te fais une idée de l'âme.

ANTOINE

rêvant.

L'âme ? Je ne peux pas me la figurer.

LES TERTULLANISTES.

Elle est de flamme et d'air, elle réside en un corps, elle occupe
un lieu ; en enfer, elle sent à la langue une intolérable douleur et
elle implore une goutte d'eau ; mais l'esprit n'a ni siège ni lieu ;
il est libre de tout, étranger à la peine comme au plaisir. Dieu
seul est donc immatériel, et l'âme est bien un corps.

ANTOINE.

L'âme, un corps ! qui a dit cela ?

TERTULLIEN

paraissant au milieu du groupe, vêtu, selon son usage, en philo-
sophe, avec le pallium sur le dos :

Moi !

ANTOINE

tombant à genoux.

Vous ! illustre Septimus ! vous qui poursuiviez tant les idolâtres et qui déclamiez tant contre le luxe des femmes, vous ravalez l'âme immortelle, et vous voilà habillé comme les philosophes stoïques !

TERTULLIEN.

J'ai même là-dessus écrit un traité que tu aurais dû lire.

LES HÉRÉSIES.

Quel orgueil ! c'est un païen ! honni soit-il !

Antoine se relève.

TERTULLIEN

disparaissant dans la foule.

Ah ! ah ! tu renies le Maître ! Que toute clarté t'abandonne !

LES HÉRÉSIES

pressant toujours saint Antoine.

Nous ne t'abandonnons pas, nous autres, nous restons, laissez-nous entrer.

ANTOINE.

Non ! laissez-moi !

LES HÉRÉSIES.

Nous te demandons seulement — nous partirons ensuite, c'est fini — nous te demandons, bon ermite, qui était le Christ, d'où venait sa chair, était-elle humaine ou divine ?

ANTOINE.

Divine.

se reprenant vite.

Humaine.

LES HÉRÉSIES

parlant toutes à la fois.

C'est vrai ! c'est vrai !

LES APELLITES.

Il l'a prise aux deux éléments, le bon et le mauvais ; il l'a rendue au mauvais et n'a rien rendu au bon.

LES APOLLINARISTES.

C'était la chair du Verbe et non la chair de Marie. Quel blasphème de soutenir qu'il tienne quelque chose d'une femme ; lui la pureté, lui l'esprit ! avoir séjourné dans un ventre !

LES ANTIDICOMARISTES.

Pourquoi pas ? tout ce qui naît sort du ventre de la femelle et le déchire en passant, comme pour le punir aussitôt de la vie qu'il en a reçue ; celui de Marie, femme de Joseph, dut être plus qu'un autre élargi et flétri ; car Jésus sans doute avait une tête énorme.

LES MÉNANDRIENS, LES CÉRINTHIENS.

On n'a jamais vu un sage plus sublime.

LES MARCELLIENS.

Aussi l'adorons-nous, à côté de saint Paul, d'Homère et de Pythagore.

ARIUS.

Horreur ! désolation ! triple enfer sur vous ! C'était Dieu ! Dieu le fils, créé par le Père, vous dis-je, et créateur lui-même de l'Esprit-Saint.

LES MÉTANGISMONISTES.

Et qui était dans le Père comme un vase plus petit dans un plus grand.

LES THÉODOTISTES.

Êtes-vous fous, braves gens ? quand aurez-vous fini vos sottises ? Le Christ était Theodotus, c'est sûr, on l'a connu.

LES SÉTHIANIENS.

Est-il possible de nier que ce ne soit pas Sem, fils de Noé !

LES GNOSTIQUES.

C'est l'enfant des Eons, l'époux d'Akaramoth repentie, le père du Démon qui fit le Cosmocrator et l'Antropos.

Antoine effrayé se bouche les oreilles, pousse un cri, et la foule des Hérésies s'entr'ouvre pour donner passage au chœur des Ophites, portant un immense serpent-python à couleur dorée, avec des taches de saphir et des taches noires. Pour le maintenir horizontalement, les enfants le lèvent au bout de leurs bras, les femmes le retiennent sur leur poitrine, les hommes l'appuient contre leur ventre.

Ils s'arrêtent devant saint Antoine et forment, avec le serpent qu'ils déroulent, un grand cercle ouvert, à l'entrée duquel se tiennent un vieillard en robe blanche pinçant de la lyre et un enfant nu jouant de la flûte. Au milieu une danseuse, vêtue d'un caleçon de plumes de paon et les cheveux noués par un aspic, qui du front, lui coulant sur l'épaule pour s'entortiller à son col, laisse retomber entre ses seins sa tête qu'il dresse en avant quand elle danse, balance au mouvement de sa taille, sur les bras levés.

Sur un air doux et joyeux, quoique plein de lenteur, les Ophites commencent.

LES OPHITES.

C'était lui, c'est lui encore, ce sera lui toujours ! Ses spirales sont les cercles des mondes échelonnés ; de la bave de ses dents découle le suc des plantes, aux taches de sa peau les métaux ont pris leur couleur, quand il dort c'est la nature qui rumine, de ce qu'il mange rien n'est rendu, il absorbe tout, comme l'éternité.

Le long du tronc, qu'entouraient ses vertèbres, il montait ; sa peau gluante se collait en traînant sur l'écorce polie ; il montait, et les feuilles se racornissaient à son haleine ; quand il eut passé par toutes les branches il reparut ; sous sa peau tendue les os de son crâne s'écartèrent, il ouvrit la mâchoire, et du bout de la branche le fruit tomba.

Il le retint sur ses dents, et les lèvres retournées, le cou pâmé, il montrait au soleil le fruit d'or cueilli.

Puis il s'abaissa comme un arc-en-ciel qui descend, et suspendu par la queue au tronc du grand arbre, il balançait devant le visage d'Eve sa tête sifflante aux paupières enivrées.

Elle le suivait attentive.

Il s'arrêta, fixa sur elle ses prunelles, sur lui elle fixa les siennes ; la poitrine d'Eve battait, la queue du serpent se tordait, le Zéhon qui coulait interrompit ses eaux, un lotus s'ouvrit, les dattes des palmiers mûrirent, une sueur fluide passa ; et elle tendit la main.

Il était bon le fruit superbe ; elle en pompa le jus, elle en dévora la chair, elle en croqua les pépins, elle en ramassa l'écorce pour s'en parfumer la poitrine.

Une fois de plus s'ils en avaient goûté, ils seraient devenus Dieux selon la promesse du tentateur. Pour punir ce fils trop prodigue des dons du ciel, Dieu le condamna à garder sa forme ; la femme victorieuse a mis le pied sur sa tête, mais, par la piqure qu'il lui a faite au talon, le venin éternel est monté jusqu'à son cœur.

Sois adoré, grand serpent noir qui as des taches d'or comme le ciel a des étoiles ! beau serpent que chérissent les filles d'Eve ! Au grattement de l'ongle sur la corde tendue, éveille-toi ! au ronflement du roseau creux, éveille-toi ! grimpe les précipices, pousse tes anneaux, accours, accours et viens sur nos autels lécher les pains eucharistiques que nous offrons au Seigneur !

Antoine fait des efforts pour s'enfuir, les Ophites l'enferment dans le cercle du serpent, il saute par-dessus à pieds joints, en faisant un signe de croix, les Ophites disparaissent.

Une outre de vin est jetée sur la scène, des hommes et des femmes ivres se mettent à courir autour, en dansant.

LES ASCITES.

Vive le vin ! c'est lui qui est christ ! il délie les cœurs. Qu'il déborde du calice ! qu'il inonde le monde ! les peuples sont affranchis. Rouge est le soleil, rouge est le jus du cep d'automne ; Moïse proscrivait les viandes impures : il n'y a rien d'impur, toute viande est bénie, car la vie est dans la viande. Mangeons la viande pour avoir la vie, buvons le vin pour avoir la flamme ! Aux noces de Cana il coulait partout et les chiens le lapaient dans le ruisseau de la cour. Quand son flanc fut percé, c'est du vin qui coula, le vin de la Bonne Nouvelle que nous honorons dans cette peau de chèvre.

ANTOINE

exaspéré.

Mais les païens n'ont rien fait de si épouvantablement infâme !

LES SÉVÉRIENS

s'avançant du fond, avec un visage sombre.

Non, jamais ! le vin a germé par la vertu de Satan, c'est la folie et la fureur, l'impudicité et le sacrilège. Maudit soit le prêtre qui sacrifie sous son espèce.

LES AQUARIENS.

Nous ne buvons, nous autres, que de l'eau, de l'eau tombée du ciel, symbole de la pureté du Verbe. Anathème sur la chair.

LES ASTOTYRITES.

... sur ceux qui en usent! sur ceux qui la prêchent! Des fruits de la terre, du lait caillé, du blé cuit sous la cendre, tels étaient les aliments des premiers hommes; il faut vivre comme eux pour remonter à l'innocence.

LES ADAMITES.

Hommes et femmes complètement nus, ils s'assoient par terre dans des postures graves.

Avant leur chute, Adam et Ève se regardaient sans voiles.

Doux comme les agneaux, nous allons nus par le monde.

Femmes à l'œil pur, appuyez vos têtes sur nos poitrines, et dormez au mouvement de nos cœurs pacifiques.

Nous demeurons dans les clairières des bois, parmi les marguerites des prés verts, écoutant les oiseaux gazouiller, les ruisseaux couler, les feuilles frémir.

A force de se connaître, les sexes ont disparu, exempts de convoitise comme de satiété; depuis longtemps déjà la chair est morte en nous et nous n'éprouvons qu'une tendresse uniforme et commune, immaculée comme nos membres, plus sereine que les poses que nous gardons.

ANTOINE

soupirant.

Ils sont beaux, vraiment! et s'ils ne mentaient... Au fait, je n'ai jamais compris... Mais quels sont ceux-là qui s'avancent?

LES MANICHÉENS

vêtus de robes noires semées de petites lunes d'argent, les cheveux relevés sur le sommet de la tête par des peignes, des anneaux d'or aux oreilles.

Le chœur s'avance en triangle; celui qui est en tête tient un pain dans ses mains, le rompt sur son genou et le jette en l'air en disant :

Je ne t'ai pas semé, que celui qui t'a semé soit semé

Je ne t'ai pas moissonné, que celui qui t'a moissonné soit moissonné!

Je ne t'ai pas fait cuire, que celui qui t'a fait cuire soit cuit lui-même!

Savez-vous ce qui est rouge? qu'est-ce qui brille dans le soleil? qu'est-ce qui languit dans la lune?

Ce sont les âmes des morts : la grande roue les enlève dans

ses douze vases et les porte à la lune, qui tourne incessamment pour se joindre au soleil. Au premier quartier elle y déverse son fardeau; lorsqu'elle brille toute ronde c'est qu'elle est pleine, et ces deux grands vaisseaux naviguent ensemble dans l'immensité vide. Ainsi lavées par l'eau et purifiées au feu, les âmes enfin s'en vont composer de leurs splendeurs la voix lactée, qui est la colonne de lumière, l'air parfait, et dont les scintillements sont infinis, car ceux qui l'habitent sont innombrables.

On avait dit à Scipion que les bienheureux seuls, débarrassés des liens du corps, revivaient dans les étoiles; Origène se demanda si ce n'était point des âmes que tous ces astres, et les dieux d'Égypte jadis naviguaient dans des nacelles. Mais c'est l'Arabe Scythus, étranglé par le Diable au milieu du désert, et Térébenthus son disciple, tué pour être tombé une nuit d'éclipse du haut de la terrasse de sa maison, qui dévoilèrent les premiers la vérité aux élus.

Comprise dans la matière, qu'elle féconde, la divinité tend à s'en exhiler sans cesse, afin de rejoindre son principe; la génération lie dans la chair la partie divine; nous, les élus, par la grâce de nos personnes ou l'efficacité de nos mérites, nous la dégageons des végétaux que nous mangeons.

Refusez donc au profane, à l'impie, fût-il agonisant, du pain, des fruits, et même de l'eau, car la partie divine mêlée à ces substances aurait du mal à effectuer son retour, souillée qu'elle serait par les péchés de celui qui porterait la main sur elle.

La bonne odeur plaît à l'esprit, elle l'excite à sortir : frottons-nous d'écorces amères, enivrons-nous de la senteur des roses et du fumet du carcœnum, dévorons les épices, le sel, le poivre, l'assa foetida, les graisses qui brûlent la langue, les fruits rares dont le suc exprimé remplace les vins les plus vantés!

La partie divine s'évapore de tout, du repos, de l'action, du geste, du regard, et fuyant ainsi, par tant d'occasions diverses, il ne reste plus en nous qu'un résidu grossier, principe du mal, d'où les corps sont faits.

Saclas, prince des ténèbres, pour enfermer les particules divines qu'il avait mangées, imagina la génération, et s'approchant de sa femme, il lui enfanta deux enfants, Adam et Eve.

Puisque la chair retient Dieu, maudit soit tout créateur de la chair!

Nous qui tamisons Dieu dans la nature, qui le purifions et l'en faisons sortir, prévenons d'avance les captivités où il languit, détruisons dans son germe la cause qui l'asservit, absorbons-la! avalons donc le sperme des hommes! Vite! allons! semez par terre la farine de froment pour l'y rouler en hostie. Quand son flot va couler, étendez les lits bas, couchez-vous sur le flanc gauche, déshabillez les femmes, elles rugissent d'attente, c'est l'heure!

Cependant, des aiguillons du désir fouettez vos corps blasés, car la partie divine s'échappe aussi par la convoitise et la jouissance; chaque titillation des nerfs émus est un coup de l'aile de l'âme, et l'évanouissement du plaisir un séjour en Dieu.

Méfiez-vous de l'instant terrible où l'harmonie du mal, combinant des projections parallèles, tend à les fondre ensemble dans une stagnation fécondante; dégagez-vous des bras qui vous étreignent.

Mais il doit s'écarter des femmes, celui dont les reins ne sont pas à l'épreuve; extrayant de lui-même les parties lumineuses engagées, qu'il se délecte avec lenteur dans la réjouissance de sa solitude; il regardera sur le sol fumer dans les globules blanchâtres cette vie mystérieuse, source des postérités anéanties, puis, passant le pied dessus, il se sentira le cœur joyeux, songeant qu'il a délivré Dieu.

ANTOINE.

Où suis-je? sont-ce les démons qui parlent? il me semble que je descends sans en finir les escaliers de l'enfer; la désolation ruisselle sur ma tête, la folie m'arrive. Grâce, Seigneur!

Il s'agenouille, ferme les yeux et multiplie les signes de croix.

La musique redouble, les Hérésies s'agitent, les cordes ronflent, les flûtes soupirent.

LES GNOSTIQUES.

Chœur énorme, composé de groupes différents : Saturniens, Marcosiens, Valentiniens, Nicolaïstes, etc. Un d'eux tient un livre.

N'écoute pas ces hommes tristes, ils sont fous, ce sont des païens de l'Asie, leur grand prophète Manès fut écorché comme imposteur avec une pointe de roseau, et sa peau, empaillée, pendue aux portes de Ctésiphon.

C'est nous qui sommes les sages, les savants, les purs!

Nous avons la prophétie de Bahuba, qui criait sur les montagnes, avec l'Évangile de Philippe, que le feu ni l'eau ne peuvent détruire. Veux-tu savoir la vie du Christ avant son apparition sur la terre, la mesure exacte de sa taille, le nom de l'étoile où est son trône? voici le livre de Noria, femme de Noë. Elle l'écrivit dans l'arche, durant les nuits, assise sur le dos d'un éléphant, à la lueur des éclairs. Voguant au milieu des grands flots qui roulaient le limon jaune de la création primitive, par les fentes du ciel que le tonnerre déchirait elle voyait Dieu, les esprits lumineux tournant sur leurs sphères, et les séraphins voyageurs qui passaient dans l'espace avec leurs ailes de flamme. C'est lui, celui-là! prends-le! tiens donc! ouvre-le donc!... tiens! nous l'ouvrons pour toi. Quoique les mots en soient d'une langue

perdue et que la bouche humaine ne puisse les dire, tu le liras tout courant comme les lettres de ton nom. Essaie!... Une ligne seulement!

L'ORGUEIL.

Que risques-tu? ne seras-tu pas libre de t'arrêter quand tu le voudras?

LA LOGIQUE.

Les pensées qui t'obsèdent fuiront peut-être?

ANTOINE

hésite, les Gnostiques se rapprochent, l'Orgueil lui passe le livre tout ouvert par-dessus son épaule, il lit :

«Au commencement, Bythos était. De sa pensée, ainsi que de la parole du Dieu des Juifs, naquit l'Intelligence, qui épousa la Vérité; de la Vérité et de l'Intelligence sortirent, sans un effort, le Verbe et la Vie, qui enfantèrent cinq couples pareils; du Verbe et de la Vie issurent l'Homme et l'Eglise, qui formèrent six autres couples, parmi lesquels Paraclétos et Pistis produisirent Sophia et Télétos.

«Ces quinze couples font les quinze Syzygies, composées des trente Eons suprêmes, qui constituent le Plérôme ou Ensemble supérieur et qui font Dieu.»

Antoine s'arrête.

LES HÉRÉSIES

à part.

Il lit, il lit, il est à nous... il est à nous!

ANTOINE

continue.

«Barbelo est le prince du huitième ciel, Saldabaoth a fait les anges, la terre, les six cieux au-dessous de lui; il a la forme d'un âne.»

ANTOINE

jette le livre avec fureur et le foule aux pieds.

Non, non! je ne continuerai pas, c'est la science du Diable. Oh! que ma mémoire l'oublie et que mes yeux soient crevés pour m'en punir!

LES GNOTIQUES.

Sophia fit comme toi; elle s'ennuyait de Télétos, un désir immense la poussa hors du Plérôme, elle vagabonda dans l'infini; elle voulait, oubliant la Foi et dépassant l'Esprit, absorber en elle l'essence du Verbe, et trahissant la Vérité, s'unir à l'Intelligence dans les profondeurs du Bythos où Charis, son épouse, a couvé les germes des Syzygies secondaires... Allons! gravis, monte encore, élève-toi jusqu'à la Pensée mère, jusqu'au Nous indestructible, jusqu'à l'Ennoïa radieuse!

Ils se resserrent autour de saint Antoine et parlent tous à la fois :

LES VALENTINIENS

faisant avec le doigt des chiffres sur terre.

Vois-tu? les 365 cieux correspondent aux 365 membres du corps qui...

ANTOINE

fermant les yeux.

Qu'est-ce que ça me fait? qu'ai-je besoin de les connaître?

LES BASILIDIENS.

Le mot $\text{ABPA}\Xi\text{A}\Sigma$ signifie...

ANTOINE

se bouchant les oreilles.

Qu'importe! je ne veux pas l'entendre.

LES SATURNIENS.

Écoute, au moins, que nous te disions le nom des sept anges qui ont fait les sept cieux.

ANTOINE.

Non! non!

LES COLORBASIENS.

Celui des sept étoiles d'où procède la vie des hommes.

ANTOINE.

Non! non!

LES SABÉENS.

D'un mot, si tu le désires, tu connaîtras l'architecture de nos temples, bâtis sur le dessin de la planète de Saturne.

LES THÉRAPEUTES.

Attends! attends! nous allons danser la danse du Passage de la mer Rouge et chanter l'hymne du Soleil levant.

LES KABALISTES.

Chapeaux pointus, robes bleu sombre, fourrures; ils désignent avec leurs baguettes blanches plusieurs points dans l'espace.

Vois-tu, comme le sang dans un grand corps, circuler l'Haensoph universel dans les veines cachées de tous les mondes?

Antoine est acculé dans sa cellule, il se débat contre les Hérésies à coups de discipline, elles s'enfuient, il reste seul, il s'assoit par terre.

On entend de grands soupirs et comme des lamentations.

ANTOINE

se relevant.

Qu'est-ce qui pleure? est-ce quelque étranger assassiné dans la montagne?

Il met la main devant ses yeux.

Je ne vois rien, la nuit est si sombre!

Il sort de sa cellule, écoute et tâche à distinguer dans l'obscurité d'ou part la voix; il prend une liane par terre et l'allume à la petite lampe de la chapelle qui brille avec peine.

Il cherche à l'entour, abaissant et élevant sa torche; les pleurs semblent se rapprocher.

ANTOINE

s'arrête surpris.

C'est une femme...

elle sanglote

et un vieillard la soutient.

On voit s'avancer une femme pâle, dont les bandeaux noirs tombent le long de sa figure; une tunique de pourpre en lambeaux .

découvre son bras amaigri, où résonne un bracelet de corail; elle a sous les yeux des bourrelets rouges, sur la joue des marques de morsure, aux bras des traces de coups.

Elle s'appuie en pleurant sur l'épaule d'un homme chauve, habillé d'une grande robe de même couleur rouge.

Il a une longue barbe grise et tient à la main un petit vase de bronze qu'il dépose à terre.

ANTOINE.

Elle paraît jeune, et l'homme qui l'aide à marcher c'est son père sans doute.

SIMON LE MAGICIEN

à Hélène.

Arrête-toi.

HÉLÈNE

gémissant sur le sein de Simon.

Père! Père! j'ai soif!

SIMON.

Que ta soif soit passée!

HÉLÈNE.

Père, je voudrais dormir!

SIMON.

Éveille-toi!

HÉLÈNE.

Oh! père, quand pourrai-je m'asseoir?

SIMON.

Debout! debout!

ANTOINE.

Comme vous la traitez! qu'a-t-elle donc fait?

SIMON

appelant trois fois.

Ennoïa! Ennoïa! Ennoïa! il demande ce que tu as fait? dis-lui ce que tu as à dire.

HÉLÈNE

se réveillant comme d'un songe.

Ce que j'ai à dire, ô père...

SIMON.

Parle! D'où viens-tu? où étais-tu?

HÉLÈNE

jette des yeux égarés sur ce qui l'entoure, elle lève la tête au ciel, se recueille un instant et commence d'une voix couverte :

J'ai souvenir d'un pays lointain, d'un pays oublié; la queue du paon, immense et déployée en ferme l'horizon, et, par l'intervalle des plumes, on voit un ciel vert comme du saphir. Dans les cèdres, avec des huppés de diamant et des ailes couleur d'or, les oiseaux poussent leurs cris pareils à des harpes qui se brisent; sur la prairie d'azur les étoiles dansent en rond. J'étais le clair de lune, je perçais les feuillages, je me roulais sur les fleurs, j'illuminais de mon visage l'éther bleuâtre des nuits d'été.

ANTOINE

à Simon lui faisant signe qu'elle est folle.

Ah! ah! je vois ce que c'est! quelque pauvre enfant que vous aurez recueillie.

SIMON

le doigt sur la bouche, bas.

Chut!

HÉLÈNE

reprënd.

A la proue de la trirème, où il y avait un bélier sculpté qui, à chaque coup des vagues, s'enfonçait sous l'eau, je restais immobile, le vent soufflait, la quille fendait l'écume. Assis à mes pieds il disait : « Que m'importe s'ils s'arment tous, si je trouble ma patrie, si je perds mon empire! tu vas venir dans ma maison, nous vivrons ensemble. » Ménélas en pleurs agita les fûts, on partit avec des boucliers, avec des casques, avec des lances, avec des chevaux blancs, qui piaffaient d'effroi sur le pont des navires. Ah! qu'elle était douce la chambre de son palais! Il passait dans les corridors embaumés, sur la pourpre des lits d'ivoire il se couchait à midi, et pendant que sur mon pouce tournait le

fuseau rapide, jouant avec le bout de ma chevelure, il me chantait des airs d'amour.

Le soir venu, je montais sur les remparts, je voyais les deux camps, les fanaux qu'on allumait, les soldats qui luttaient ensemble, Ulysse sur le bord de sa tente causant avec ses amis, Ajax nettoyant le baudrier de son épée dans le sang des bœufs, Achille tout armé qui faisait courir son char le long du rivage de la mer.

ANTOINE.

Mais elle est folle tout à fait! Pourquoi donc la menez-vous avec vous?

SIMON

le doigt sur la bouche.

Chut! chut!...

HÉLÈNE.

J'étais dans une forêt, des hommes ont passé. Ils m'ont baisée à la bouche, ils m'ont prise, et m'attachant avec des cordes, m'ont emportée sur leurs chameaux. Nous avons passé par des défilés, ... chaque jour, à l'heure où l'on clouait les tentes, ils me descendaient dans leurs bras et, au bord des grands puits, ils me faisaient chanter pendant la nuit. Sur la route, des hommes accoururent, la caravane devint une armée, ils se glissaient sur moi dans mon sommeil, ils m'ont flétrie; ce fut le Prince d'abord, puis les capitaines, puis les soldats, puis les valets de pied qui soignent les ânes.

Arrivés aux portes de la ville, ils m'ont lavée à la fontaine, mais mon sang qui coulait a rougi les eaux et mes pieds poudreux ont troublé la source; ils m'ont graissée avec des huiles, ils m'ont frottée avec des pommades blanches qui resserrent les tissus, et ils m'ont vendue au peuple pour que je l'amuse.

C'était à Tyr la Syrienne, près du port, dans une rue tortueuse, à l'écart des autres. En haut du logis, par la fenêtre ouverte, j'appelais les passants. J'ai dormi avec des étrangers qui ricanaient dans une langue barbare, les esclaves m'ont battue, les débauchés en ivresse ont vomi sur ma poitrine.

Un soir, nue, debout et le cistre à la main, je faisais danser des matelots grecs. L'orage grondait au dehors; sur les tuiles la pluie ruisselait en tombant, le bouge était rempli, la vapeur des vins montait avec les haleines, lourde et chaude comme la fumée des lampes; un homme entra tout à coup, sans que la porte fût ouverte; comme un rayon de soleil son regard descendit et je le vis qui levait le bras en l'air en écartant deux doigts, un coup

de vent fit craquer les lambris, d'eux-mêmes les trépieds s'allumèrent, je courus à lui.

SIMON.

Tu courus à moi. Oh! je te cherchais depuis longtemps, je t'ai trouvée, je t'ai rachetée, je t'ai délivrée, car, moi, je suis le libérateur et le renovateur. Regarde-la, Antoine! tu la vois? c'est celle-là qu'on appelle Charis, *Σιγή*, Ennoïa, Barbelo; elle était la pensée du Père, le Nous qui créa l'univers, les mondes. Un jour, les Anges, ses fils, se révoltant contre elle, la chassèrent de son empire. Alors elle fut la Lune, le type femelle, l'accord parfait, le triangle aigu; puis pour se dilater tout à leur aise dans l'infini dont ils l'exclurent, ils l'enfermèrent à la fin dans un corps de femme. Comme la cascade qui descend des monts pour se perdre dans les ruisseaux, par des chutes successives et des dégradations sans nombre, elle est tombée du plus lointain des cieux jusqu'au plus bas de la terre; à tous les degrés qui composent l'abîme, elle a fait son séjour; elle a pénétré les atomes et réchauffé dans la matière les limbes des créations futures; sans la connaître, les hommes avides se sont rués sur ses flancs.

Mais vois comme elle reste belle cependant encore, et jeune toujours! elle est pâle comme le souvenir, ses yeux sont plus vagues qu'un rêve, et la curiosité circule à l'entour de tous ses membres.

Elle a été cette Hélène dont Stésichore a maudit la mémoire, et qui devint aveugle pour le punir de son blasphème; elle a été Lucrece que les rois violaient et qui s'est tuée par orgueil, elle a été la Dalilah infâme qui coupait les cheveux de Samson, elle a été cette fille des Juifs qui s'écartait du camp pour se livrer aux boucs et que les douze tribus ont lapidée; elle a aimé la corruption, la fornication, le mensonge, l'idolâtrie et la sottise; elle s'est dégradée dans toutes les corruptions, avilie dans toutes les misères, et s'est prostituée à toutes les nations; elle a chanté dans tous les carrefours, elle a baisé tous les visages.

A Tyr, quand je l'ai retrouvée, elle était la maîtresse des voleurs; elle buvait avec eux pendant les nuits d'hiver, et elle cachait les assassins dans la vermine de son lit tiède. C'est moi, moi, Père pour les Samaritains, Fils pour les Juifs, Saint-Esprit pour les nations, qui suis venu pour la consoler dans sa tristesse, la faire remonter dans sa splendeur et la rétablir au sein du Père.

Et maintenant, inséparables l'un de l'autre, comme la substance et la durée, comme la mesure et le mouvement, comme l'organe et la vie, unis ensemble dans le rythme éternel qui fait mouvoir nos deux natures, nous allons délivrant l'esprit et terrifiant les dieux.

J'ai prêché dans Éphraïm et dans Issakar, à Samarie et dans les bourgs, dans la vallée de Mageddo, le long du torrent de Bizor, et depuis Zoara jusqu'à Arnoun, et au delà des montagnes, à Bostra et à Damas.

Je suis venu pour détruire la loi de Moïse, pour renverser les prescriptions, pour purifier les impuretés; je suis celui qui enseigne l'inanité des œuvres. Comme Jésus a fait des peuples qu'il assit tous égaux à la table de sa miséricorde, je convoque au grand Amour toutes les âmes des fils d'Adam, qu'elles soient frénétiques de luxure ou affolées de pénitence; au soleil de la grâce, l'action se pulvérise comme du sable, j'en annule le démerite ou la valeur par le dédain d'où je la contemple.

Viennent à moi ceux qui sont couverts de poussière, ceux qui sont couverts de sang, ceux qui sont couverts de vin! Par le baptême nouveau, comme par la torche de résine qu'on porte dans les maisons lépreuses, pour brûler sur la muraille les taches de rousseur qui les dévorent, je les rincerai jusqu'aux entrailles et jusqu'au fond de leur être.

C'est moi qui baptise avec le feu et qui d'un mot l'allume sur les ondes par ma parole puissante. Veux-tu qu'il ruisselle sur ta tête? veux-tu qu'il embrase ton cœur de l'éternel incendie?

Il se tourne vers le vase qu'il a apporté.

Feu, allume-toi!

Une flamme blanche paraît à la surface du vase. Antoine recule épouvanté.

SIMON

s'avance.

Elle dévore comme la colère; elle purifie l'âme plus que la mort. Saute à terre, ravage, purifie, cours, cours, toi qui es le sang d'Ennoïa, l'âme de Dieu!

La flamme voltige de côté et d'autre comme un feu follet, Antoine la suit des yeux; elle grandit, s'accroît de moment en moment et précipite sa vitesse.

A la cour de Néron j'ai volé dans le cirque, et volé si haut qu'on ne m'a plus revu; ma statue est debout dans l'île du Tibre. Je suis la Force, la Beauté, le Maître! Ennoïa est Minerve, je suis Apollon, dieu du jour; je suis Mercure le Bleu, je suis Jupiter le Foudroyant, je suis le Christ, je suis le Paraclet, je suis le Seigneur, je suis ce qui est en Dieu, je suis Dieu même.

La flamme poursuit saint Antoine; il fuit partout pour l'éviter, elle va l'atteindre, elle approche, elle atteint le bas de sa robe.

ANTOINE.

Que faire? que faire? Ah! si j'avais de l'eau bénite!

Le feu disparaît, Ennoïa jette un cri plaintif; Simon, dans une contorsion diabolique, met ses doigts dans sa bouche et pousse un sifflement aigu, il disparaît avec Ennoïa.

Aussitôt on voit sortir du côté gauche

LES ELXAÏTES

couverts de grands manteaux violets, coiffés avec des ailes d'oiseaux, masqués avec des masques de bêtes fauves; ils s'alignent, se prennent tous la main, et balançant leurs bras, ils disent :

Par le sel, par l'eau, par la terre, par le ciel, par l'air et par le vent, la tristesse, la bassesse, l'humiliation, l'oppression et la condamnation de nos pères sont parties dans la mission qui est venue.

Baptisons les morts avec le baume, afin que la pourriture aussi soit rachetée du péché.

Hohé! Jérusalem de Judée, retire-toi de ta colline et fais place à la Jérusalem des cieux, qui va descendre dans la nuit comme une aurore qui s'allume.

Que la foi soit dans nos cœurs, même quand les lèvres la démentent! Pourvu que votre croyance reste debout, agenouillez-vous devant les idoles. Qu'importe le reste! mangez des viandes impures, pourvu que l'esprit ait faim du Verbe; blasphémez, pourvu que vous vous agenouilliez. Phinees adora Diane et saint Pierre renia Jésus. Car le martyre est impie, la convoitise et le désir de la douleur une tentation de l'enfer, car celui qui court après et qui dit : « Je voudrais souffrir » est tenté par Satan. Les yeux sont faits pour regarder la lumière, les dents pour broyer la viande, la peau des mains pour palper les tissus, l'organe du sexe pour se réjouir sur la femelle. Pourquoi veilles-tu dans les ténèbres? Pourquoi tes dents claquent-elles à vide? pourquoi fermes-tu tes poings crispés? pourquoi la moelle de tes reins frémit-elle de colère?

La solitude est stérile, le nombre un n'a rien créé, Dieu s'est uni à sa parole, le Christ s'est marié à l'Eglise, l'homme se marie à la femme; elle est la fécondation, la joie, l'assouvissement, les portes de l'infini sont au fond de ses yeux et la félicité sommeille assise entre ses seins.

Les Elxaïtes se rapprochent, saint Antoine, pour les éviter, veut fuir du côté droit, mais du côté droit sortent

LES CAÏNITES.

Robes noires courtes, jambes et bras nus, les cheveux longs re-

levés derrière les oreilles et noués par une vipère qui fait deux tours à leur cou et laisse retomber sa tête sur leurs épaules; ils brandissent des épées en criant d'une voix forte :

Gloire à Caïn! gloire à Sodome! gloire à Coré, à Dathan et à Abiron! gloire à Judas!

C'est par la volonté de Dieu que Caïn versa le sang, que Sodome violait les anges, que Coré et ses compagnons se révoltèrent contre Moïse, que Judas vendit le Seigneur; Dieu le savait d'avance et les laissa faire, il le voulait donc.

Caïn créa la race des forts, Sodome épouvanta la terre de son châtiment, Coré assura le sacerdoce dans la famille d'Aaron, et Judas fut cause que Jésus sauva le monde.

Réhabilitons les maudits, adorons les exécrés; plus qu'Abraham et que Salomon, plus que saint Paul et que tous les saints, Judas a travaillé pour ton âme et s'est damné pour elle.

Gloire à Caïn! gloire à Sodome! gloire à Coré, à Dathan et à Abiron! gloire à Judas! gloire à Judas! oui, Antoine, gloire à Judas!

Cerné à droite et à gauche par les Elxaïtes et les Caïnites, Antoine pour fuir court vers le fond, mais du fond sortent

LES NICOLAÏTES.

Hommes et femmes, grandes robes de mousseline fendues par devant, flottantes et à longues manches; ils ont les cheveux tressés sur les tempes, les yeux peints, les joues fardées; bracelets d'or aux pieds et aux poignets, pendants d'oreilles de diamants, colliers de grelots, sandales jaunes.

Chaque action dépend de l'ange inconnu qui la dirige, et la vie de l'homme n'est que le résultat de toutes ces volontés supérieures, qui se superposent ou se contrarient.

Quand le corps aura tourné dans les péripéties du bien et du mal, il s'arrêtera, et, quoi qu'en disent les Galiléens, jamais ne reprendra son mouvement.

Mais notre âme éternelle, qui conçoit le Bon et le Mauvais, ira se justifier à la Grande Ame de tout ce qui, l'ayant remuée ici-bas, a d'un même tressaillement troublé cet infini d'où elle procède. C'est le corps qui nous gêne, il agite l'esprit.

La volonté, en effet, n'arrête pas le sang, ne remplit pas la bouche, et ses résolutions s'écroulent sous la chair, qui la bat à coups redoublés comme fait le bélier d'airain aux murs des citadelles. Tu t'abstiens de l'action, tu te gardes du péché, tu flagelles ton corps, mais tu te livres à la pensée, tu nourris le désir et tu caresses la convoitise.

Mais n'est-ce pas dans la pensée que siège le mal? n'est-ce pas le désir qui fait la faute? et la convoitise même qui est le péché?

La pensée n'est pas à toi, le poids de ta pénitence ne cassera pas les ailes du désir, et la convoitise est comme les loups, qui deviennent enragés par la famine.

Nous aussi la chair nous a tourmentés jadis, mais nous savons le secret pour l'endormir : il faut la gorger jusqu'à la gueule.

Pour exterminer la gourmandise, nous mangeons sans faim, nous buvons sans soif; pour mortifier l'avarice, nous fatiguons nos prunelles du scintillement des diamants; pour nous débarrasser des cupidités de la chair, nous la plongeons dans les délices qui l'épuisent.

Accablez-la, foulez-la, abreuvez le désir, gorgez l'appétit, assouvissez la fantaisie; que le bruit des tambourins fasse saigner vos oreilles, que la fumée des viandes vous soulève le cœur de dégoût, et que le rassasiement de la femme vous donne envie de mourir.

Rassasiez l'appétit, assouvissez la fantaisie, prévenez le désir, afin qu'écrasé sous toutes les félicités, le corps s'anéantisse sous leur amas et périsse par la matière, comme un singe que l'on étrangle avec sa queue, comme un porc que l'on étouffe dans son fumier.

Resserré par les trois Hérésies, Antoine essaie de les faire reculer en coupant l'air par des signes de croix, mais du groupe des Nicolaïtes sortent

LES CARPOCRATIENS.

Grands cheveux, barbes entières, ongles longs, enfermés dans des caleçons étroits à bandes noires et blanches, nus jusqu'à la ceinture; ils portent sur la poitrine un soleil rouge, tatoué.

Exécutez la tâche du corps! faites-la, faites-la bien, et l'âme libérée ne sera plus contrainte à recommencer la vie.

Pour qu'elle demeure oisive au sein immobile de Prounicos, il faut qu'elle ait accompli dans la chair tout ce que la chair comporte.

L'âme chaste retournera dans le corps de la taupe, et elle forniquera avec son père et avec sa mère, avec ses enfants et avec ses sœurs.

L'âme sobre ira dans le cœur d'un chien, pour se gonfler de pourriture en dévorant les charognes des carrefours, jusqu'à ce que la peau des reins lui crève de graisse.

L'âme douce rugira sous les pluies de l'équinoxe, dans le corps des lions.

L'âme humble se fatiguera dans le corps d'un aigle aveugle, qui montera sans relâche et se perdra dans l'espace.

Mais l'âme de celui qui, s'abstenant de la vie, tient son corps enfermé dans la pénitence, celle-là, s'éparpillant comme la pous-

sière à l'ouragan, ira tourbillonner en mille lieux pour revivre en mille formes.

De même que Craulaubach a ordonné le feu qui engendre et brûle, l'eau qui désaltère et dissout, le vent qui ranime et renverse; qu'il a placé les hippopotames au fond des fleuves, les vers luisants sous les buissons, les cavales dans les prairies; qu'il a arrangé la terre, qu'il l'a peinte avec des plages et des verdure, afin que par tous ces épanouissements qui te charment ou t'épouvantent elle reproduisit la vie divine qu'il porte en lui, il a de même ordonné l'amour qui crée les êtres, l'orgueil pour dilater l'esprit, la colère pour exercer la force; il a fait le cœur et le ventre, la main qui frappe et caresse, bâtit, détruit; la bouche qui mange et parle, chante et siffle, baise et mord, et la tête mobile au bout des vertèbres, qui se baisse en avant quand tu noues tes sandales, qui se renverse en arrière quand tu contemples les étoiles; il a arrangé l'homme, il lui a donné des flouaisons splendides, des débordements ravageurs, des poisons cachés, des sommets froids, et il l'a créé immense afin que l'idée pût tourner en son âme; c'est pour qu'il l'absorbe mieux qu'il l'a garni d'organes voraces, pour qu'il la déverse à plus larges effluves qu'il l'a taillé de pentes rapides.

L'esprit éperdu vagabonde dans la matière, il n'en sortira qu'après en avoir parcouru tous les détours, et avant d'en sortir il faut qu'il en parcoure tous les chemins, qu'il se soit heurté à tous les angles et roulé dans tous les abîmes.

Un délire de meurtre, de luxure, comme un ouragan bouleverse les âges, les sexes, les esclaves et les maîtres; ni jalousie, ni possession, ni attachement, ni pudeur; l'esclave commande au maître, les mâles s'accouplent, les vierges crient sous des déchirures sanglantes.

Nous chantons à table la prière des morts, nous nous lacérons avec des couteaux et nous buvons le sang de nos bras; nous faisons avorter les femmes enceintes, nous crachons sur le pain, nous montons sur l'autel et nous nous encensons avec des encensoirs d'église.

Apparaît

LA FAUSSE PROPHÉTESSE DE CAPPADOCE.

Femme géante, une énorme chevelure rousse lui descend jusqu'aux talons, elle brandit un pin enflammé et s'appuie de la main gauche sur le museau d'une tigresse pleine, qui se gratte contre ses flancs.

Accourez! accourez!

Je suis descendue dans les volcans, j'ai mis ma tête dans la gueule des lions, j'ai conquis l'esprit, le voilà! le voilà!

Il est dans la chair rugissante, dans le feu étincelant, dans le vent furieux.

Les villes ont fait éclater leurs murs, l'herbe a grandi sous mes pieds, et le prêtre qui chantait dans les hymnes, s'arrêtant tout à coup, s'est mis à courir après moi dans le désert. Je vais t'emporter sur ma bête, je te roulerai dans mon amour, nous rons au haut de l'abîme, et sur ta joue ruisselleront mes baisers comme des flammèches d'incendie; tu sentiras ton cœur plus grouillant qu'une forêt où il y a des battements d'ailes de colombes et des frôlements de vipères.

La prophétesse s'avance vers saint Antoine, ils se regardent l'un l'autre; elle incline la tête, elle sourit en secouant sa torche, dont les gouttes enflammées tombent aux pieds de saint Antoine; la tigresse bombe son dos et lève la queue en l'air.

ANTOINE

épouvanté, recule.

Oh! oh! oh! que j'ai peur! que j'ai peur! oué! oué! oué!

La prophétesse se rapproche avec toutes les précédentes Hérésies derrière elle.

Antoine va être écrasé par leur foule.

Tout en tremblant, il plonge la main dans sa poitrine et en retire un petit crucifix attaché à un cordon; il le présente au bout de ses bras et marche droit contre les Hérésies, elles s'éloignent à reculons, baissant la tête dans leurs épaules, avec des gestes effrayés.

A mesure que saint Antoine marche, le cercle s'élargit.

Il parcourt la scène, il fait ainsi plusieurs tours.

Silence complet, la scène est vide.

Mais du fond s'avancent

LES MONTANISTES

dans des tuniques noires, la tête couverte de cendre, marchant les bras croisés.

Persévère, Antoine! c'est par la pénitence que tu vaincras le Démon. Fais-toi souffrir, mortifie-toi, macère-toi!

Et quand le cal sera venu sur la croûte sèche de tes plaies et que ton esprit n'imaginera plus rien pour tourmenter ta chair fatiguée, va-t'en, cours au martyre! Jésus l'a subi, ses fils doivent le chercher pour lui plaire. À côté de sa douleur, que seront jamais leurs douleurs! Le gémissement du Calvaire retentira jusqu'à la consommation des mondes, infini comme la souffrance qui l'a poussé; mais de toutes les larmes des générations disparues qui, réunies ensemble, feraient peut-être des océans, dis-moi donc s'il en reste une seule goutte? Bornée est ta nature, chétive

est ta souffrance. N'es-tu pas fatigué du corps qui pèse sur ton âme et qui la courbe comme un cachot trop étroit? Démolis donc ta chair, fais-y de larges ouvertures pour qu'y descende l'air du ciel.

Viens avec nous, imite-nous! Nous avons six fois par lune des jeûnes entiers, nous observons trois carêmes, nous nous abstenons de bain, d'étoffes bigarrées, d'odeurs et de tout ce qui a suc ou sang dans la nourriture que nous prenons; nous baptisons les morts, nous voilons les vierges, nous refusons la communion au criminel agonisant, et nous proscrivons les seconds mariages.

LES TATIENS

rasés, tonsus, nu-tête, enfermés dans des sacs noirs.

Nous les proscrivons tous!

Pensez-vous plaire au Saint-Esprit en perpétuant par la chair la malédiction de la chair?

L'arbre de l'Eden qui portait chaque année douze fruits rouges comme du sang, c'est la femme; celui qui dort à son ombre ne se réveillera que dans l'enfer.

... Ils s'en retournent forniquer tout en paix dans la sécurité de leur sottise, ils disent qu'à deux ils en chérissent mieux le Seigneur, qu'ils élèvent des fidèles pour le servir; comme si ce n'était pas eux qu'ils chérissent avant toute chose! comme s'ils ne reniaient pas l'esprit en sacrifiant à la chair! comme si le Seigneur, autour duquel dansent les soleils, avait besoin, pour qu'on l'adorât, de l'auxiliaire permanent des enfantements de leurs corps! Où est-il l'insensé qui a permis aux fils de Jésus de faire leur salut dans le mariage?

Celui-là n'avait donc jamais posé sa tête sur le sein d'une fille d'Eve? Il ne s'était pas senti dans l'amour d'elle dissoudre avec lenteur, comme une petite plante qui se pourrit sous la pluie chaude de l'orage? il n'avait pas éprouvé dans sa main cette main qui sue la mollesse, ni tressailli d'épouvante à ce regard qui fond les enthousiasmes et asphyxie la pensée?

La prière, qui doit monter à Dieu ardente et droite comme la flamme des grands cierges, toujours vacille et s'éteint sous le souffle de la femme; d'elle-même, sans le vouloir, elle dénigre l'esprit et toujours rabaisse à son usage les aspirations qui la dépassent. Quand elle implore à genoux la béatitude éternelle, ce n'est que pour la partager avec l'homme de son cœur, et elle la rêve toute remplie par les intarissables épanchements à leur mutuelle ivresse. Non! non! jamais l'époux ne dévêtit l'épouse pour en couvrir le pauvre, ni n'ordonne à ses fils de serrer leurs coudes à table pour faire place à l'étranger. Y en a-t-il qui désertent la maison pour l'arène? devant les idoles les meilleurs

même détournent la tête sans rien dire, de peur que l'épée du légionnaire ne vienne, la nuit, fouiller les berceaux endormis.

Si, plus forts un moment, ils ont pu s'échapper à leur tendresse, oh! Antoine, personne, en revanche, n'a jamais su sous quels navrements se noya leur âme lorsqu'il a fallu mourir, ni les voix aimées qu'ils entendaient à travers le rugissement des léopards, ni leurs atroces jalousies à propos des familles applaudissantes, et tous les vagues horizons de félicités terrestres qui passaient, avec le ciel du soir, sous la courbe des arcades, ni les remords désespérés qui ont effacé leur martyre, ni avec quels reniements du Christ ils se sont vengés de leur vertu!

Le chrétien n'est pas sur la terre pour en cultiver les joies, pour les donner ni les recevoir; sa vie à lui est large et détachée, il a la foi pour épouse, le monde pour famille, la pénitence pour patrimoine, il doit continuellement sentir dans son âme quelque chose de béant et d'inassouvi, quelque chose qui déborde l'existence et qui n'y puisse appartenir.

Affamé du ciel, il perdrait le désir de Dieu si la terre une seule fois pouvait rassasier son espérance.

MAXIMILLA ET PRISCILLA

très pâles, vêtues de manteaux bruns; elles rejettent leur capuchon. Maximilla est brune, Priscilla blonde.

Ils ont raison, nous savons cela, nous autres, du temps que nous vivions chez nos maris, nos cœurs étouffaient.

Aux banquets de famille, quand les parents assemblés entrechoquaient les coupes en chantant de vieilles chansons, sérieuses et le coude sur la table, à mesure que de leurs cœurs la gaieté s'épanchait plus joyeuse, une amertume sans nom envahissait les nôtres.

Il ne fallait pas, disaient-ils, nous échappant dès le matin sans litière ni suivante, courir jusque dans les tavernes chercher les belluaires et les geôliers. Nos anneaux, nos bracelets, nos colliers, nous donnions tout pour visiter les confesseurs; la nuit se passait avec eux, nous récitons des psaumes, nous parlions des anges; nos époux, pendant ce temps-là, se tourmentaient à la maison. Comme ils furent colères, le jour qu'ils surprirent dans nos vêtements des petits linges ensanglantés qui avaient séché sur nos poitrines!

Le soir, quand nous récitons nos prières, ils attendaient derrière nous, frappant du pied dans la chambre. Oh! que nous avons pleuré souvent dans leurs étreintes, lorsqu'à force de baisers, malgré nous, ils rappelaient sur nos lèvres notre âme envolée vers Dieu!

Ah! mère du Christ! ils ont cassé en morceaux les délicatesses fines de notre pauvre pudeur, et avec leurs passions troublé la

calme profondeur de la foi, comme avec des pierres que l'on jetterait dans un puits l'une après l'autre.

Et nos soupirs nous gonflaient la poitrine, le dégoût de la vie se tournait en haine, et nous grelottions sous ces tristesses plus froides que la rosée qui trempait le bas de nos robes, lorsque, dans l'herbe des cimetières, nous allions prier sur les tombeaux.

PRISCILLA.

La première fois que je l'ai vu, j'étais seule, il faisait lourd, les murs avaient des gouttes comme un front en sueur; sur l'eau claire du bassin le plafond de mosaïques se mirait immobile. Assise sur les degrés de marbre de la piscine, je dormais à demi, au bruit confus de la rue qui m'arrivait dans mon sommeil. Tout à coup j'entendis des clameurs, on courait, des voix criaient : « C'est un magicien ! c'est le Diable ! c'est le Christ ressuscité ! c'est un prophète nouveau ! » et la foule s'arrêta devant notre maison, en face le temple d'Esculape. Je me levai de suite, sans prendre mes sandales, et je me haussai avec les poignets jusqu'à la hauteur de la fenêtre.

Sur le péristyle du temple, il y avait un homme vêtu de la tunique des affranchis, qui portait un carcan de fer à son cou; il parlait, et la foule s'agitait comme les épis sous un grand vent.

Quoiqu'il fût loin, je l'entendais aussi bien que s'il eût été collé à mon oreille, ou plutôt il me semblait que c'était en moi-même que se disait sa parole, et que je ne faisais qu'écouter la vibration de mes pensées.

Il disparut un moment, puis on le revit avec un réchaud de charbons.

Il se remit à parler, il prenait les charbons avec ses mains, et il s'en faisait sur la poitrine de larges traînées rouges, en criant le nom de Jésus, et le peuple disait : « Cela n'est pas permis, lapidons-le ! » mais il y en avait aussi qui applaudissaient, et il en avait d'autres qui riaient.

Lui, il continuait. C'était comme un tonnerre qui roule, et quand il était fatigué de gesticuler avec la main droite, il gesticulait avec la main gauche. Cependant le jour baissa, peu à peu la rue fut vide, les marches du temple se dégarnirent, et il ne resta plus que dix hommes à l'écouter, puis sept, puis trois, puis un seul, qui finit par s'en aller comme les autres.

Lui, il continuait. C'était des choses merveilleuses, charmantes; elles découlaient comme des cascades d'étincelles, des fleurs du Paradis grandes ouvertes tournaient rapidement devant moi leurs pétales éblouissantes, et j'entendais dans les espaces siffler la mélodie d'un archet d'or. Mes bras pourtant lâchèrent les barreaux, mes jarrets s'affaiblèrent, mon corps tomba. Je ne sais s'il avait fini, si c'est moi qui avais cessé de l'entendre, mais

la piscine était vide, et sur les dalles sablées de poudre bleue, la lune allongeait ses rayons clairs.

ANTOINE.

De qui donc parle-t-elle ?

MAXIMILLA.

C'était à la fin de l'été, nous revenions de Tarse par les montagnes, quand, à un détour du chemin, nous vîmes un homme sous un figuier ; il en cueillait les feuilles et les jetait au vent, il en arrachait les fruits et il les écrasait par terre.

Du plus loin il nous cria de nous arrêter, et comme nous avançons toujours, il se précipita vers nous en nous injuriant. Un des cavaliers le frappa de son fouet, les esclaves accoururent avec leurs épieux ; il se mit à rire, d'un rire terrible qui fit cabrer les chevaux, et les molosses se mirent à hurler tous ensemble.

Il était nu-pieds, debout, au bord du précipice, la sueur coulant sur son visage olivâtre, le vent de la montagne faisait claquer son manteau noir.

Il nous appelait tous par nos noms, et nous racontait nos existences, il nous reprochait la vanité de nos œuvres, la turpitude de nos corps, l'abomination de nos richesses, et il levait le poing du côté des dromadaires, à cause des clochettes d'argent qu'ils portaient sous la mâchoire.

Il monta au-dessus du figuier, sur un pan de roc, dans la montagne. Alors il se mit à me regarder en face dans les yeux et à me parler. Cela me tourmentait, et pourtant cela me délectait aussi ; il m'épouvantait, mais je l'adorais, j'aurais voulu fuir, il fallait que je restasse toujours ; sa colère me glaçait d'épouvante jusqu'à la moelle, puis il avait tout à coup, parfois, au contraire, je ne sais quel voluptueux langage mêlé de brises et de parfums, qui me berçait doucement avec des enivrements et des excitations. Les esclaves s'approchèrent en disant : « Nos bêtes n'ont rien mangé, voici la nuit, il faudrait partir » ; puis ce furent les femmes qui dirent à leur tour : « Nous ne pouvons pas rester là, nous avons peur des voleurs » ; puis ce furent les enfants qui crièrent : « Nous avons faim ! nous avons froid ! » Et comme on n'avait pas répondu aux femmes, elles s'en allèrent.

Puis ce fut l'époux qui s'approcha et qui dit : « Que veux-tu donc ? resteras-tu toujours là ? » et les enfants pleuraient toujours et s'en allèrent retrouver les femmes, les bêtes de somme périrent dans les précipices, les chiens rompirent leurs chaînes et s'enfuirent de côté et d'autre dans la montagne.

Lui, il continuait. Sa voix sifflait, ses paroles tombaient préci-

pitées, coupantes comme des poignards qui faisaient saigner mon cœur et le dégorgeaient.

Je sentis près de moi quelqu'un, c'était l'époux, il disait : « Oh ! laisse-le ! laisse-le ! » j'écoutais l'autre, il se rapprocha plus près, et il reprit, à deux genoux : « Est-ce que tu m'abandonnes ? » et je répondis : « Oui, va-t'en ».

PRISCILLA ET MAXIMILLA

ensemble.

Le Père domine, le Fils pâtit, l'Esprit flamboie, le Paraclet est à nous, l'Esprit est en nous, car nous sommes les amantes du grand Montanus. Nous prophétisons sur les ponts, sur les chemins, dans les halliers, dans les déserts, sur les places publiques, dans les églises.

Là-bas la couche est vide, l'époux a gémi, les enfants ont pleuré, le soir, en nous demandant, et les valets en liberté ont été voler le vin dans les celliers.

Maintenant sans doute la concubine a dormi dans la couche, l'époux est mort, les enfants ont oublié et les valets, comme des renards, ont ravagé toute la maison. Qu'importe ! sommes-nous des femmes ? De quel amour, ô maître, t'adorent tes servantes ! toi, beau Montanus, première des créatures, fils de la Trinité sainte, séjour même de la Grâce !

MONTANUS.

Quand vous passez, on dit : Voilà donc ces deux femmes qui ont quitté tout pour suivre Montanus !

Ce n'est pas lui, mais quelque chose de supérieur qui réside en sa personne. Car je ne suis pas un homme, moi, vous le savez, n'est-ce pas, vous qui languissez d'ardeur sur ma poitrine imberbe.

Vous êtes, ô mes chéries, la Pénitence dans la matière, l'insouissable désir, l'âme pure.

Le Saint-Esprit, qui est moi, a effacé en vous la chair immonde ; elle n'est plus, puisque vous jouissez dans la douleur et que vous souffrez par la vie comme par une blessure. Le monde se trouble, votre exemple fait accourir les femmes à moi, les femmes riches qui deviennent délirantes comme vous, à cause de cet amour qui n'a pas de nom sur la terre.

Gardez sous vos tuniques de deuil la pourpre que vous portiez chez vos maris, cachez votre chevelure longue qui se déroule le soir comme un fleuve, priez, pleurez, sanglotez, pâmez-vous, aimez-moi ; je veux que vos yeux soient pâles comme un manteau d'azur qui a déteint au grand soleil ; appelez-moi pour vous coucher sur les chevalets, montrez-moi les ampoules roses faites par

les orties dont vous fouettez vos corps, et quand le sang coulera, j'arriverai pour le sucer avec ma bouche.

Montanus s'éloigne lentement avec Maximilla et Priscilla, qui entrecroisent leurs bras autour de sa taille et posent leur tête sur son épaule.

LES MONTANISTES.

Suis-les donc, ils s'en vont à leur Jérusalem, dans leur maison de Pepusa, dont la place est inconnue; ils te recevront, tu partageras leurs nuits, leurs festins, leurs prières; tu verras les convulsions qu'ils se donnent, les hébétéments qui les font ressembler à des cadavres. Et toi aussi, tu aimeras avec toute l'âcreté de l'enfer, mais ce sera le ciel; tu convoiteras avec toute la violence de la chair, et ce sera l'âme.

Tu brûleras pour les prophétesses, tu adoreras Montanus.

Maximilla et Priscilla tournent la tête et font signe à saint Antoine de les suivre; elles continuent à s'en aller, s'arrêtant ainsi de place en place et recommençant toujours le même jeu.

ANTOINE.

Au nom du Christ, sortez d'ici!

Les Montanistes restent immobiles.

Au nom de la Vierge Marie, allez-vous-en!

Ils ne bougent pas.

Au nom de la croix, fuyez!

Un éclat de rire dans le groupe des Montanistes. Silence. Maximilla et Priscilla soupirent.

ANTOINE.

Ils ne s'en vont pas! O Seigneur! ô mon Dieu!... au nom du Paradis, par le mérite de tous les saints, par l'esprit de tous les anges, par le sang de tous les martyrs...

Les Montanistes s'avancent.

Les voilà! l'enfer me prend! Pitié pour moi, Seigneur!

LES MONTANISTES.

Non, tu ne nous chasseras pas, tu ne nous repousseras pas. Zotime de Comane a été vaincu par Maximilla; Sotas, évêque d'Anchiale, a été vaincu par Priscilla. Le Christ est pour nous,

car nous souffrons comme le Christ; la Vierge est pour nous, car voici ces deux femmes pures; les anges sont pour nous, car c'est l'esprit qui fait les anges et nous vivons par l'esprit, et rien que par lui. Nous avons des saints qui sont plus saints que tes saints, des martyrs plus martyrs que tes martyrs.

Connais-tu Alexandre, Théodore et Thémison ?

On a arraché les yeux, les dents et les ongles à Alexandre de Phrygie, on lui a frotté la peau avec du miel, on a versé dessus une ruche de guêpes, et on l'a lié par une corde à la queue d'un taureau qui marchait dans une prairie fauchée. On a coupé Thémison avec des couteaux de bois; on lui a fendu le ventre, on en a retiré les entrailles, et on lui en a sur le visage fait couler le jus avec des pinces. Le Diable a pris Théodore sur une montagne, l'y a battu pendant six nuits, avec le tronc d'un cèdre qui avait toutes ses branches, et l'a rejeté d'en haut, dans la vallée.

Apportez le bassin, amenez l'enfant, affilez les poinçons : il faut cent gouttes pour les patriarches, cent gouttes pour les élus, cent gouttes pour les auditeurs; il faut encore huit cent soixante-dix-huit gouttes pour les huit cent soixante-dix-huit esprits du ciel; l'innocent va racheter toute sa race. S'il en meurt, c'est un martyr; s'il guérit, il deviendra pontife. Les hosties sont-elles prêtes ? les langes sont-ils ôtés ?

Les Montanistes déposent à terre un grand bassin de fer et retirent des poinçons de dessous leurs robes, on entend pleurer un petit enfant.

ANTOINE

criant éperdu.

Assez ! assez ! grâce ! pitié !

LES MONTANISTES.

Non ! non !

LA LOGIQUE.

Eh bien ! écoute ceux-là.

LES VALÉRIENS.

Tunique à manches courtes, de couleur marron; ils ont à la ceinture des poignards sans gaine, sur la tête des couronnes d'épines, et le sang de leur front dégoutte sur leurs épaules. A leur aspect Antoine pousse un cri d'horreur. Ils tirent leurs couteaux, et les montrant :

Ceci est pour couper l'organe du sexe.

Ils prennent leurs couronnes.

Ceci est pour faire souffrir la tête.

Le couteau d'une main, la couronne de l'autre, et les présentant alternativement :

Voilà qui tranche la concupiscence à sa racine.

Voici qui endolorit l'orgueil en son séjour.

Grâce au fer, la tentation pour nous est sans péril; sous la tresse d'épines, le désir se trouvera tourmenté par la douleur.

Quand tu sens une pierre dans ta sandale, tu défaits ta sandale et tu retires d'entre les doigts le gravier qui te blesse; mais ne sens-tu pas quelque chose qui te gêne dans la vie et qui fait boîter ton âme?

Est-ce la douleur que tu redoutes, lâche? est-ce la perte de ta chair, hypocrite?

D'autres iront coucher près des femmes, pour pouvoir se dire, se délectant dans l'orgueil de l'abstinence : Moi je suis chaste, mais il ne tient qu'à moi de ne pas l'être; l'adultère m'effleure, mais, si je voulais, je le saiserais et m'y plongerais. Toi aussi tu te couches près d'elle et tu la regardes dormir; elle se retourne dans son sommeil, elle soupire de langueur. Ah! qu'elle bondirait vite si tu l'appelais! Patience! patience! elle se réveillera tout entière, plus dévorante que les lions, plus vertigineuse que l'abîme.

Étouffe-la donc, coupe-la donc, hache-la donc!

LES DONATISTES CIRCONCELLIONS

vêtus de peaux de chèvres et portant des massues de fer sur l'épaule.

Malédiction sur la chair! malédiction sur l'esprit! malédiction sur le monde! malédiction sur nous-mêmes!

Maudit l'homme! maudite la femme! maudit l'enfant!

Maudit celui qui rit! maudit celui qui pleure!

Haine au riche! haine au pauvre! haine au roi! haine au peuple!

Détruisons la chair qui engendre la vie, abattons l'esprit qui s'égale à Dieu, ravageons le monde qui est le domaine de Satan, exterminons-nous nous-mêmes qui sommes dans la servitude de la chair, dans l'orgueil de l'esprit, dans les attaches du monde.

Tuons l'homme qui perpétue la malédiction, égorgeons la femme qui la reproduit, broyons l'enfant qui la tette à la mamelle.

Abattez l'arbre qui rafraîchit par son ombrage, écrasez le fruit qui délecte par sa saveur.

Que les dents qui claquent de joie soient brisées! que les

yeux qui pleurent de chagrin soient pourris, car pourquoi se réjouir? pourquoi pleurer?

Pillez le riche qui se trouve heureux, qui mange beaucoup, qui ne voudrait pas mourir; battez le pauvre qui envie la housse de l'âne, le repas du chien, et qui se désole solitairement que chacun ne soit pas misérable comme lui. Quand vous verrez le roi, qui a une couronne et un manteau avec des gens qui l'accompagnent, dites-lui qu'il est comme Carrabas le fou, qui a une couronne de papier peint, pour manteau une natte de paille, pour soldats les enfants des rues qui le suivent avec des huées.

Dites aux nations que le temps va venir où Dieu écrasera du pied leur fourmilière, qu'on allumera les palais avec le chaume des cabanes, et que les sépulcres seront retournés sur la terre, comme des boîtes dont on a frappé le fond pour en vider la poussière.

Nourrissez les ours, appelez les vautours, sifflez les crocodiles sur le rivage.

Nous, les capitaines des Saints, nous détruisons la matière pour hâter la fin du monde. Dieu l'ordonne, et *l'Israélite* que nous portons sur l'épaule est le marteau de sa fureur. Nous pilons dans les villes, nous incendions dans les campagnes, nous assommons sur les chemins, nous brûlons les blés, nous renversons les maisons, nous égorgéons les animaux, nous brisons les meubles, nous répandons le vin, nous jetons l'argent dans la mer.

Le salut n'est que dans le martyre, nous nous donnons le martyre.

Nous nous enlevons la peau des pieds et nous courons sur les galets, nous nous passons des broches de fer dans les entrailles, nous nous roulons nus dans la neige, nous arrêtons les voyageurs, et nous les forçons à nous supplicier jusqu'à ce qu'ils en soient épuisés d'épouvante et qu'ils nous aient demandé grâce, pour ne plus nous faire souffrir.

Quand le corps nous gêne, comme d'une tunique de pestiféré nous nous en débarrassons tout d'un coup; nous nous entr'égorgeons ensemble en criant : Louange à Dieu! Nous montons sur les édifices et les montagnes, et nous nous précipitons la tête en bas; nous allons dans la tanière des bêtes sauvages arracher les petits qui tettent à la mamelle; nous nous couchons sous la roue des grands chars, nous nous jetons dans la gueule des fours. Honni soit le baptême! honnie l'eucharistie! honni le mariage! honni le viatique! Damnation sur la tête qui reçoit l'eau, sur la main qui la verse! le sacrement ne donne pas l'esprit, la pénitence seule lave les âmes. Damnation sur l'hostie, sur les doigts qui la rompent, sur les lèvres qui la prennent! Jésus ne se touche point, Jésus ne se mange point. Damnation sur l'adultère consacré, sur le serment d'amour! c'est Dieu qu'il faut

aimer, c'est avec la douleur qu'il faut s'unir. Damnation sur la vanité du moribond qui croit la chair éternelle! damnation sur la faiblesse de ceux qui l'espèrent! damnation sur l'infamie de celui qui l'enseigne! damnation sur toi! damnation sur nous! damnation sur tous et gloire à la mort!

Un coup de tonnerre éclate, les Hérésies disparaissent. Silence. Antoine regarde de côté et d'autre, une fumée épaisse envahit la scène.

ANTOINE.

Quoi? plus rien!... ils sont partis... Ah! d'où vient que mes yeux n'y voient plus? je tremble, mettons-nous vite en prières.

Il s'avance vers la chapelle, la fumée s'épaissit.

C'est comme une nuée qui m'entoure... il n'y a point d'orage pourtant, et je n'entends plus le tonnerre.

Et l'on distingue derrière l'ermite deux hommes, vêtus de longs vêtements blancs qui leur couvrent tout le corps.

Antoine les aperçoit et pousse un cri.

Ah!

Ils s'arrêtent, Antoine les examine.

Le premier est de haute taille, de figure douce, de maintien grave; ses cheveux blonds, séparés par une raie à la manière du Christ, descendent régulièrement sur ses épaules. Dès qu'ils se sont arrêtés, il a jeté un bâton blanc qu'il portait à la main et que son compagnon a reçu en faisant une révérence à la manière des Orientaux. Ce dernier, vêtu pareillement d'une tunique blanche sans frange ni broderie, est petit, gros, camard et d'encolure ramassée; les cheveux noirs, une mine naïve. Tous deux, sans chaussures et nu-tête, ont leurs vêtements couverts de poussière comme des gens qui arrivent de voyage.

ANTOINE

effrayé.

Que voulez-vous? parlez!... allez-vous-en!

DAMIS

C'est le petit homme; son compagnon reste impassible, se tait, les yeux baissés à terre.

Là! là! doucement! vous êtes prompt en paroles, bon ermite. Ce que je vous veux, je n'en sais rien, je ne suis pas le maître, le voici :

Désignant Apollonius.

Il faudrait connaître ce que vous désirez connaître... Quant à partir, la charité exigerait...

ANTOINE.

Excusez-moi, j'ai la tête si troublée!... mais je reçois depuis quelque temps des visites si étranges!... Mais que vous faut-il? Tenez, asseyez-vous là, reposez-vous.

Damis s'assoit sur le banc qui est devant la cellule.

Et votre maître qui reste debout?

DAMIS

souriant.

Pour lui, oh! il n'a besoin de rien, c'est un sage, préoccupé de pensées sublimes, et qui ne prend pas garde aux choses d'ici-bas; mais moi, bon ermite, je vous demanderai un peu d'eau, car je suis exténué de soif.

Antoine va chercher une cruche dans sa cellule, et la levant lui-même, offre à boire à Damis.

Peu à peu la fumée disparaît.

DAMIS

après avoir bu.

Pouah! qu'elle est mauvaise! vous devriez bien dans la journée l'enfermer sous de la verdure, elle serait plus fraîche le soir.

ANTOINE.

C'est qu'il n'y a pas un seul brin d'herbe dans les environs, seigneur.

DAMIS.

Ah!... N'auriez-vous rien, dites-moi, à mettre sous la dent? car j'ai grand'faim.

ANTOINE.

Si! j'ai encore du pain pour trois jours.

Il va dans sa cellule et en rapporte un morceau de pain noir desséché. Damis l'examine, fait la grimace, puis

DAMIS

mordant à même le pain.

Qu'il est dur!

ANTOINE.

Je n'en ai pas d'autre, seigneur.

DAMIS.

Ah!

Il casse le pain par terre, en retire la mie avec ses ongles et jette les croûtes. Antoine le considère faire sans rien dire. Aussitôt le cochon se précipite sur les croûtes et les dévore. Antoine fait un geste de colère pour battre le cochon.

DAMIS

en riant.

Laissez donc! ne faut-il pas que chacun vive?

Antoine rougit. Silence.

ANTOINE

reprend.

Et vous venez?

DAMIS.

Oh! de loin, de très loin.

ANTOINE.

Et qu'y a-t-il? que fait-on dans le monde?

DAMIS.

On a permis à Melèce de demeurer à Lycopolis, et Athanase, je crois, est rentré dans Alexandrie.

ANTOINE.

Dieu soit loué!

DAMIS.

L'empereur va faire bâtir une ville sur le Bosphore, et les diacres à l'avenir ne pourront plus s'asseoir entre les prêtres.

ANTOINE.

Et vous allez maintenant?

DAMIS.

Je n'en sais rien.

Désignant Apollonius.

C'est lui qui règle tout, je le suis où il voudra.

ANTOINE.

Qui êtes-vous donc?

DAMIS.

Nous sommes de curieux philosophes qui voyageons par toute la terre, nous lisons les inscriptions sacrées sur les tombeaux, nous étudions les fleurs sur les rivages, nous dormons sous les arbres et nous marchons toujours droit devant nous, du côté du soleil.

ANTOINE

se rapprochant de Damis.

Comment l'appellez-vous, cet homme qui a l'air si grave?

DAMIS.

C'est Apollonius.

Antoine fait un geste d'ignorance.

Apollonius, vous dis-je!

Plus fort.

Apollonius de Thyane, encore une fois!

ANTOINE

naïvement.

Je n'en ai jamais entendu parler.

DAMIS

en colère.

Comment! jamais? un sage comme lui!

Souriant tout à coup.

Ah! je vois bien, brave homme, que vous ignorez complètement ce qui se passe dans le monde.

ANTOINE.

Il est vrai, seigneur, tout mon temps étant consacré à la religion.

DAMIS.

Lui aussi; aussi est-il devenu sage comme Salomon, croyant comme saint Paul.

ANTOINE

à part.

En effet, il a je ne sais quoi qui respire la sainteté; je voudrais bien lui parler, je me sens attiré vers lui... mais j'ai tort peut-être, car...

DAMIS.

A quoi songez-vous donc que vous ne parlez plus?

ANTOINE

réveillé de sa rêverie.

Je songe... Oh! rien!... Ne pourrait-on savoir comment il s'y est pris pour acquérir cette sagesse? est-ce par la foi? par les œuvres?

DAMIS.

Je ne saurais vous répondre, jamais je ne lui adresse de questions qu'avec sa permission.

Bas à l'oreille de saint Antoine.

Et même je vous avouerai que j'en ai presque peur.

Apollonius reste toujours immobile.

ANTOINE.

Il a l'air doux, pourtant.

DAMIS.

Parlez-lui vous-même... Voyez!... il vous répondra peut-être. Ah! si vous l'entendiez! il parle mieux que saint Paul. Voulez-vous?

Damis se rapproche d'Apollonius, fait plusieurs tours autour de lui, la taille courbée et sans lever la tête.

A la fin Apollonius, toujours immobile, lève les yeux sur lui.

APOLLONIUS

sans se détourner.

Qu'est-ce que?

DAMIS.

Maître, c'est un bon ermite galiléen qui voudrait savoir d'où vient la sagesse.

APOLLONIUS

sans détourner la tête.

Qu'il approche!

Antoine n'ose avancer.

DAMIS

à Antoine.

Allons! approchez!

Antoine hésite.

APOLLONIUS

d'une voix forte.

Approche!

Antoine fait un pas.

Bien! Tu voudrais connaître qui je suis, d'où je viens, où je vais, qui j'ai été, ce que j'ai fait, ce que je pense surtout; n'est-ce pas cela, enfant?

ANTOINE

embarrassé.

Si ces choses, toutefois, peuvent tourner à mon salut, mais...

APOLLONIUS.

Sois content, je vais te les dire.

DAMIS

bas à Antoine.

Est-il possible! il faut qu'il vous ait reconnu du premier coup des inclinations extraordinaires pour la philosophie.

Il se frotte les mains d'un air de satisfaction.

Je vais en profiter aussi moi, ce sera ça de gagné.

APOLLONIUS.

Avant de t'ouvrir la Doctrine, je t'exposerai ce que j'ai fait pour l'acquérir, et si tu trouves dans toute ma vie une seule action mauvaise, je m'arrêterai aussitôt, car celui-là doit scandaliser par ses pensées, qui a méfait par ses œuvres.

DAMIS

à Antoine.

Vous voyez quel homme juste ça fait!

ANTOINE

à part.

Décidément je crois qu'il est sincère!

APOLLONIUS.

Écoute donc! et toi, Damis, écoute aussi! je vais dire ce que tu ne sais pas, le ciel ayant voulu que ce fût aujourd'hui que je révélasse ces choses :

ANTOINE

à part.

Il n'est pas, du moins, comme les philosophes d'à présent, il croit à la Providence.

APOLLONIUS.

La nuit de ma naissance, ma mère rêvait qu'elle cueillait des fleurs dans une prairie, et elle accoucha de moi, à la voix des cygnes qui chantaient dans son rêve. Alors il y eut un éclair et j'ouvris les yeux.

Jusqu'à quinze ans, on m'a plongé trois fois par jour dans la fontaine Asbadée, dont l'eau rend les parjures hydropiques, et l'on me frottait le corps avec les feuilles du cnyza, pour me faire chaste dès ma jeunesse.

C'est à cet âge que je commençai à laisser croître mes cheveux, à ne porter que des étoffes de lin, à fréquenter les prêtres et à coucher dans les temples, si bien que lorsqu'on rencontrait quelqu'un qui marchait vite, on avait coutume de dire : Où courez-vous donc? allez-vous voir le jeune homme?

Une princesse palmyrienne vint un soir me trouver, elle m'offrait des trésors qu'elle savait être en des tombeaux, si je voulais m'en retourner avec elle en son pays; une prêtresse d'Isis, désespérée, se tua sur l'autel avec le couteau des sacrifices, et le gouverneur de Cilicie, qui m'avait aperçu un matin achetant des colombes au marché, quand il eut épuisé toutes ses promesses, me menaça de me faire mourir; mais c'est lui qui mourut, trois jours après, assassiné par les Romains.

DAMIS

à saint Antoine, le frappant du coude.

Hein? quand je vous disais!... quel homme!

APOLLONIUS.

Pour me fortifier dans la sagesse j'ai d'abord, pendant quatre ans, observé le silence absolu des Pythagoriciens; la douleur la plus imprévue ne m'arrachait pas un soupir; au bruit qui se passait derrière moi je ne détournais plus la tête, et au théâtre, quand j'entrais, on s'écartait de moi comme d'un fantôme.

DAMIS.

Auriez-vous fait cela, vous? il fallait une grande vertu, n'est-ce pas?

APOLLONIUS.

Le temps de mon silence accompli, j'entrepris de rétablir les rites afin d'en instruire les prêtres, qui avaient perdu la tradition, et je formulai cette prière : «O dieux! donnez-moi ce qui me convient!»

ANTOINE.

Comment? dieux, les dieux? que dit-il? il n'est donc pas chrétien?

DAMIS.

Il ne l'était pas dans ce temps-là... Laissez-le poursuivre, taisez-vous, vous interrompiez ses idées.

APOLLONIUS.

Alors je suis parti pour connaître toutes les religions, pour consulter tous les oracles; j'ai devisé avec les gymnosophistes de l'Inde, avec les devins de Chaldée, avec les mages de Babylone;

j'ai vu des pays où le soleil se lève à gauche, j'ai entendu dans les cavernes le chant des griffons qui gardent l'or, je suis monté sur les quatorze Olympes, j'ai sondé les lacs de Scythie et j'ai mesuré l'étendue du désert.

DAMIS.

C'est pourtant vrai tout cela, j'y étais aussi.

APOLLONIUS.

J'ai d'abord été depuis le Pont jusqu'à la mer d'Hyrkanie, j'en ai fait le tour; par le pays des Baraomates, où est enterré Bucéphale, cheval d'Alexandre, je suis redescendu vers Ninive. Aux portes de la ville il y avait une statue de femme habillée à la mode des barbares : c'était la fille d'Inacchus, qui portait sur le front deux petites cornes naissantes. Comme j'étais à la considérer, un homme s'approcha.

DAMIS.

C'était moi! c'était moi, mon bon maître! Oh! comme je vous aimai tout de suite! vous étiez plus doux qu'une fille et plus beau qu'un dieu.

APOLLONIUS

sans l'entendre.

Il voulait m'accompagner, disait-il, pour me servir d'interprète dans les pays étrangers lointains.

DAMIS.

Mais vous me répondîtes que vous compreniez tous les langages et que vous deviniez toutes les pensées. Alors j'ai baisé le bas de votre manteau, et je me suis mis à marcher derrière vous.

APOLLONIUS.

Ayant dépassé Ctésiphon, nous entrâmes sur les terres de Babylone; les gardes, à qui j'avais refusé de dire mon nom, me menèrent au satrape de la province.

DAMIS.

Il poussa un cri en voyant un homme si maigre.

ANTOINE.

La drôle d'histoire !

APOLLONIUS.

Le satrape me demanda pourquoi j'étais venu dans le royaume du Roi : « Je suis libre comme l'oiseau, lui répondis-je, et vaste comme l'air ! »

DAMIS.

Alors il nous laissa partir et nous donna même des provisions. N'est-ce pas le lendemain, maître, que nous rencontrâmes dans un bois cette lionne énorme qui avait huit petits dans le ventre ? Alors vous dites aussitôt : « Notre séjour auprès du Roi sera d'un an et huit mois » ; je n'ai jamais pu me rendre compte comment vous avez deviné si juste.

ANTOINE.

réfléchissant.

Voilà une perspicacité fort merveilleuse !

APOLLONIUS.

La première fois que nous couchâmes dans le pays de Cissie, je vis en dormant des poissons qui palpitaient sur un rivage ; ils semblaient se plaindre d'une manière humaine et se lamentaient comme des exilés. Devant eux, dans les flots, un grand dauphin nageait ; ils s'efforçaient d'aller vers lui et traînaient dans le sable leurs nageoires alourdies ; le dauphin cependant s'avavançait à leur rencontre, battant la mer avec sa queue, et soufflant l'eau par ses narines.

DAMIS.

Oh ! que j'ai eu peur, quand vous m'avez raconté ce rêve-là !

APOLLONIUS.

Les poissons, c'étaient les Érithriens, transportés dans le pays de Cissie par Darius ; le dauphin, c'était moi qui devais les secourir.

J'allai chez eux, je relevai leurs tombeaux.

DAMIS.

Et vous pleuriez ! vous pleuriez !... je ne sais pas pourquoi,

car enfin tous ces gens, qui étaient morts, vous ne les aviez pas connus.

APOLLONIUS.

Le Roi m'a reçu sur son trône, dans une salle ronde, sous un dôme de saphir d'où pendaient à des fils que l'on n'apercevait pas quatre grands oiseaux d'or, les ailes étendues.

ANTOINE

réfléchissant.

Je n'ai jamais vu de choses pareilles, moi.

DAMIS.

C'est là une ville, cette Babylone; tout le monde y est riche, les rues sont sablées, les maisons ont une porte qui s'ouvre sur le fleuve.

Dessinait sur la terre avec son bâton :

Voyez-vous?... comme cela.

Et puis ce sont des tours, des temples, des bains, des places plantées, des aqueducs, des promenades; les palais sont couverts de cuivre rouge... Et l'intérieur donc! si vous saviez! ce n'est qu'argent, ivoire et tapisseries; elles représentent des fables grecques, et rien ne m'amuse plus que d'en reconnaître les sujets. Chez mon hôte il y en avait une, toute tissée de perles, qui figurait Orphée au milieu des lynx; il avait sa lyre, une tiare persique et des caleçons.

APOLLONIUS.

Sur la muraille extérieure du temple de Bélus, haute de deux cents coudées, large de cinquante, s'élève une tour de marbre blanc qui en supporte une seconde, qui en supporte une troisième, puis une quatrième et une cinquième, et il y en a trois autres encore; on y monte par des escaliers extérieurs, qui tournent au flanc des tours comme des serpents. Ces tours sont des tombeaux. La huitième est une chapelle; il y a dedans un grand lit magnifique, et près du lit une table d'or. Personne n'y entre, si ce n'est la femme que les prêtres ont choisie pour le dieu Bélus, lorsqu'il y doit venir passer la nuit : c'est là que le Roi de Babylone me fit loger.

DAMIS.

J'aurais bien voulu la voir, moi; mais cela m'était défendu, je n'ai pas pu.

ANTOINE.

Pourquoi donc?

DAMIS.

Je n'étais pas le maître, moi; à peine si l'on me regardait; aussi je restais seul tout le temps à me promener par la ville, je m'informais des usages, du prix des denrées, de tout ce qui pouvait m'intéresser; je visitais les fabriques d'étoffes, les ateliers des graveurs; j'examinais les machines hydrauliques pour porter l'eau dans les jardins, mais il m'ennuyait d'être séparé du Maître.

APOLLONIUS.

Au bout d'un an et huit mois

Antoine tressaille.

... nous sortîmes de Babylone et nous prîmes la route des Indes. Un soir, voyageant dans le Caucase par un beau clair de lune, nous vîmes venir devant nous une empuse au pied de fer.

DAMIS.

Oui-da! elle sautait sur ses sabots, elle hennissait comme un âne, elle courait dans les rochers avec un bruit de tonnerre; mais il lui dit des injures, et elle s'en alla.

ANTOINE

à part.

Étrange! mais où veulent-ils en venir?

APOLLONIUS.

En traversant le Caucase, des hommes accoururent à nous en poussant des cris de joie, et nous offrirent du miel avec du vin fait de jus de dattes; je mangeais le miel, Damis prit le vin. Assis sur l'herbe, près d'une fontaine, il m'invita à boire la coupe de Jupiter sauveur; je refusai, mais je lui permis de boire.

DAMIS.

Et j'en fus bien aise, j'étais si fatigué! mais vous, maître, je ne sais comment vous pouvez vivre à ne boire jamais de vin, et à ne manger jamais de viande.

ANTOINE.

Je ne suis donc pas le seul... cet étranger aussi...

APOLLONIUS

continuant.

A Taxilla, capitale de cinq mille forteresses, Phraortes, roi des Indes, nous a montré sa garde d'hommes noirs, hauts de cinq coudées, et dans les jardins de son palais, sous un pavillon de brocart vert, un éléphant gigantesque que ses femmes s'amusaient à parfumer. Il avait autour des défenses des colliers d'or et sur l'un d'eux on lisait : « Le Fils de Jupiter a consacré Ajax au Soleil. » C'était l'éléphant de Porus, qui sans doute s'était enfui de Babylone après la mort d'Alexandre, et qu'on avait retrouvé dans une forêt.

DAMIS.

Personne n'a jamais pu nous dire son âge.

ANTOINE.

Ils parlent abondamment, comme des gens ivres.

APOLLONIUS.

Phraortes nous fit asseoir à sa table, elle était couverte de grands oiseaux, de grands poissons; il y avait de gros fruits étalés sur des feuilles larges, des antilopes avec leurs cornes.

DAMIS.

Les seigneurs de là-bas, tout en buvant, s'exercent à lancer des flèches sous les pieds d'un enfant qui danse, ou bien à couper la mèche des torches en jetant des poignards d'un bout de la salle à l'autre bout; mais je n'approuve pas ces amusements, il en pourrait résulter des malheurs.

APOLLONIUS.

Quand je fus prêt à partir, le Roi me donna un parasol pour le soleil, et il me dit : « J'ai, sur l'Indus, un haras de chameaux blancs, prends-en ce qu'il te faut, et quand tu n'en voudras plus, tourne-leur la tête du côté du Nord et souffle-leur dans les oreilles, ils reviendront.

Nous descendîmes le long du fleuve, marchant la nuit, à la

lueur des lucioles qui brillaient dans les bambous; l'esclave courait en avant, sifflant un air pour écarter les serpents, les perroquets ricaneurs, et nos chameaux courbaient les reins pour passer sous les arbres, comme sous des portes trop basses.

Un jour, un enfant noir, portant sur le front une lune brillante et tenant à la main un caducée d'or, accourut vers nous et nous conduisit au collège des sages. Iarchas, leur chef, me parla longtemps de mes ancêtres, des pensées secrètes de ma jeunesse, des actions oubliées de mes existence antérieures. Lui, il avait été autrefois le fleuve Indus, et il me fit ressouvenir que j'avais été pilote en Égypte, sous le roi Sésostris.

DAMIS.

Mais moi, on ne me dit rien du tout, de sorte que je ne sais pas qui j'ai été.

ANTOINE

les considérant avec étonnement.

Que sont-ils donc? Ils ont l'air vague comme des fantômes; cependant, tout à l'heure, j'ai entendu le grand qui respirait, et, tantôt, l'autre a mangé.

APOLLONIUS.

Et nous continuâmes vers l'Océan. Sur le bord nous rencontrâmes les Cynocéphales, gorgés de lait, qui s'en revenaient de leur expédition dans l'île Taprobane, et nous vîmes avec eux la Vénus indienne, la femme jaune et blanche, qui dansait toute nue au milieu des singes. Elle avait à la taille une ceinture de petits tambourins d'ivoire, et elle riait d'une façon demesurée. Les flots tièdes apportaient des perles sur le sable, l'ambre craquait sous nos pas, et des fucus comme des cèdres gisaient déracinés tout à l'entour. Des squelettes de baleines blanchissaient au soleil dans la crevasse des falaises, et des oiseaux, suspendus à leurs côtes évidées, se balançaient dans de grands nids d'herbes vertes. La lumière du jour était rouge, la terre allait se rétrécissant en pointe. Quand elle ne fut plus large que de la largeur d'une sandale, nous nous arrêtâmes; et après avoir, avec nos mains, jeté vers le ciel des gouttes d'eau de la mer, nous tournâmes à droite, pour revenir.

Nous sommes revenus par la région d'Argent; par le pays des Gangarides, qui portent des vêtements de soie, par le promontoire Comaria, par la presqu'île de Laria; nous avons traversé la contrée des Sachalites, qui ont un œil dans la poitrine, celle des Adramites et des Homérites; puis à travers les monts Cassa-

niens, la mer Rouge et l'île Topazos, nous avons pénétré en Éthiopie par le royaume des Pygmées.

ANTOINE

à part.

Comme la terre est grande !

DAMIS.

Et quand nous sommes rentrés, tous ceux que nous avons connus jadis étaient morts.

APOLLONIUS.

Damis a voulu que je le menasse au tombeau de mon père, mais j'avais vu tant de choses que je n'ai pu en retrouver la place.

DAMIS

à Antoine.

Ce n'est pas insensibilité, vous comprenez, mais il y avait si longtemps qu'il était parti ! Et puis quand on est toujours occupé...

APOLLONIUS.

Alors on commença dans le monde à parler de moi. A Éphèse, la peste ravageait la ville, j'ai fait lapider un vieux mendiant qui rôdait tous les soirs sur les remparts.

DAMIS.

Et la peste s'en est allée !

ANTOINE.

Comment ! il chasse les maladies ?

APOLLONIUS.

A Cnide, j'ai guéri l'amoureux de Vénus.

DAMIS.

Oui, un fou qui aimait éperdument cette statue. Il lui faisait des présents et même avait promis de l'épouser. Aimer une femme,

passé encore ! mais une statue ! quelle sottise ! Le Maître cependant lui mit la main sur le cœur et l'amour s'en est allé.

ANTOINE.

Quoi ! il délivre des démons ?

APOLLONIUS.

En Égypte, j'ai apprivoisé un satyre.

DAMIS.

Il nous suivait depuis la troisième cataracte, mais un jour que vous ne le regardiez plus, il s'est enfui.

ANTOINE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

APOLLONIUS.

A Ostie, on portait au bûcher une jeune fille morte.

DAMIS.

Une pluie fine tombait, le Maître s'est approché du brancard, de ses doigts a touché le front de la jeune fille morte, et elle s'est relevée en appelant sa mère.

ANTOINE.

Comment ! il ressuscite les morts ?

APOLLONIUS.

J'ai prédit l'empire à Vespasien.

ANTOINE.

Quoi ! il devine l'avenir ? serait-ce un enchanteur ?

DAMIS.

Il y avait à Corinthe...

ANTOINE

à part.

Non ! je ne dois plus les écouter, c'est dangereux peut-être.

APOLLONIUS.

Étant donc à table avec lui, aux bains de Baïa...

ANTOINE.

Excusez-moi, étrangers, mais il est tard, et...

DAMIS.

Ce disciple s'appelait Ménippe. Un soir il rencontra une femme qui le prit par la main.

ANTOINE.

C'est l'heure de la première veille, allez-vous-en !

APOLLONIUS.

Un chien entra portant à la gueule la main coupée d'un homme.

ANTOINE.

Est-ce que vous ne m'entendez pas ? retirez-vous !

DAMIS.

Cette femme lui dit qu'elle était Phénicienne et qu'elle demeurait près de la ville, dans le faubourg des teinturiers.

ANTOINE.

De grâce ! laissez-moi ! allez-vous-en !

APOLLONIUS.

Le chien cependant rôdait autour des lits, et le monde voulait le chasser.

ANTOINE.

Taisez-vous donc ! mais taisez-vous ! assez !

DAMIS.

Si vous venez chez moi, ajouta-t-elle, vous boirez d'un vin comme vous n'en avez jamais bu.

APOLLONIUS.

Mais moi je dis : « Laissez-le, il sait ce qu'il doit faire ».

ANTOINE

à part.

Ils continuent ! Oh ! oh !

DAMIS.

Ménippe donc se rendit chez elle, ils s'aimèrent.

ANTOINE

criant.

Avez-vous fini ? partez !

APOLLONIUS.

Et le chien, quand il eut tourné quelque temps, déposa la main coupée sur les genoux de Flavius.

ANTOINE.

Ce qu'ils disent se confond dans ma tête, c'est comme si j'entendais bruire des cymbales, et comme si j'entendais râler des mourants.

DAMIS.

Mais le matin, aux leçons de l'école, Ménippe était pâle et tout son corps tremblait.

ANTOINE

bondissant.

Encore !

Il s'avance vers eux, puis tout à coup, avec tristesse.

Ah ! qu'ils continuent puisqu'il n'y a pas moyen...

DAMIS.

A la fin le Maître lui dit : « O beau jeune homme, favori des belles dames ; tu caresses un serpent, un serpent te caresse, à quand les noces ? »

Nous allâmes tous à la noce.

ANTOINE

se dépitant.

J'ai tort, j'ai tort, bien sûr, d'écouter tout cela.

DAMIS.

Dès le vestibule, des serviteurs en grand nombre se remuaient, des portes se fermaient, s'ouvraient, mais on n'entendait ni le bruit des pas ni le bruit des portes. Le Maître alors se plaça à côté de Ménippe et lui dit quelques mots à l'oreille ; aussitôt la fiancée s'emporta en injures contre les philosophes et voulut courir vers son amant, mais la vaisselle d'or qui était sur les tables disparut, les échansons, les cuisiniers et les pannetiers disparurent, le toit de la maison s'envola, les murs tombèrent, et Apollonius resta seul sur un banc avec Ménippe, ayant à ses pieds cette femme qui pleurait ; elle le conjurait de ne pas la forcer à avouer son nom, il la pressait sans relâche ; à la fin elle confessa qu'elle était un vampire qui rassasiait d'amour les beaux jeunes hommes, afin de pouvoir se nourrir de leur chair, parce que rien en effet n'est plus sain pour ces sortes de fantômes que le sang des amoureux.

APOLLONIUS.

Si tu veux savoir l'art de...

ANTOINE

vivement.

Non, je ne veux rien savoir du tout. Laissez-moi ! allez-vous-en, vous dis-je !

DAMIS.

Mais quel mal donc t'avons-nous fait ?

ANTOINE

à part.

Aucun jusqu'à présent, il est vrai, mais... Non ! qu'ils s'en aillent !... Après tout, ils ont peut-être bientôt fini.

APOLLONIUS.

Nous avons été en Italie.

ANTOINE

vivement.

Oh! oui, c'est cela, parlez-moi de la ville des papes. Que fait-on des os des martyrs?

APOLLONIUS.

Le soir de notre arrivée aux portes de Rome, nous vîmes venir à nous un homme qui chantait d'une voix douce. C'était des vers de Néron, et il avait le pouvoir de faire emprisonner comme pour crime de lèse-majesté quiconque l'écoutait négligemment. On ne le payait pas assez cher, il raclait d'une méchante lyre peinte et portait à son dos, dans une boîte, une corde usée qui avait appartenu à la cithare de Néron; il se vantait de l'avoir achetée cinq talents, et disait ne devoir la céder qu'à quelque musicien sans égal, vainqueur aux jeux Pythiques. J'ai haussé les épaules, il a pris de la boue pour nous la jeter au visage, alors j'ai défait ma ceinture et je la lui ai portée dans la main.

DAMIS.

Vous avez eu bien tort, par exemple!

APOLLONIUS.

Cette nuit-là, on entendit sur le Tibre des voix funèbres qui semblaient rouler avec les flots. Dans Subur, tout à coup, les torches des lupanars s'éteignirent; près des jardins de Salluste, une femme accoucha d'un loup qui lui rongea le ventre, et du fond de l'Étrurie, les prêtres de Cybèle accouraient tous en fouettant leurs ânes.

Le lendemain, Démétrius entra dans le Gymnase dont on venait de faire la dédicace et se mit à déclamer contre les bains. Le préfet du prétoire voulait qu'il mourût, on se contenta de le bannir : l'empereur était disposé à l'indulgence, il avait, la veille, chanté tout nu dans une taverne, près du Gymnase, et les Grecs de sa suite s'étaient fort récréés. Aux ides suivantes il me fit appeler à sa maison des Esquilies, il buvait en jouant aux osselets avec Sporus, accoudés ensemble sur une table d'agate; il tourna la tête quand j'entrai, et me regardant sous son sourcil blond : « Pourquoi ne me crains-tu pas ? » me demanda-t-il. — « Parce

que le Dieu qui t'a fait terrible m'a fait intrépide », lui répondis-je. Et il nous renvoya tous sans plus rien dire.

DAMIS

à Antoine.

Ce qui vous prouve quelle considération déjà il s'était attirée par sa vertu.

ANTOINE

absorbé.

Il y a dans tout cela quelque chose d'inexplicable et qui me fait peur.

DAMIS.

Toute l'Asie, d'ailleurs, pourra vous dire...

ANTOINE

en sursaut.

Merci, je n'ai pas le temps de vous entendre..., à une autre fois..., je suis malade, laissez-moi!

DAMIS.

Écoutez donc, rien n'est plus curieux; il a vu, d'Éphèse, tuer Domitien qui était à Rome.

ANTOINE

s'efforçant de rire.

Vous raillez! est-ce possible?

DAMIS.

C'est pourtant vrai, oui, au théâtre, en plein jour, le quatorzième des calendes d'octobre, tout à coup, il s'écria : « On égorge César! » et il ajoutait à des reprises inégales : « Il roule par terre... il demande son poignard... un petit esclave le cherche... Oh! oh! on ne le trouve pas... on n'en apporte que le manche... Comme il se débat! il se relève... il essaie de fuir... les portes sont fermées... il est tué... le bruit maintenant en court dans la ville... Ah! c'est fini, il est bien mort! » Et ce jour-là, Titus Flavius Domitianus fut assassiné de cette façon.

ANTOINE

réfléchissant.

Sans le secours du Diable, bien sûr, il n'y pas sur terre de puissance pareille.

APOLLONIUS.

Le disciple dit vrai, Antoine, il faut le croire.

ANTOINE.

Oh! comme sa voix me fait froid dans les cheveux!

APOLLONIUS.

Il avait voulu me faire mourir, ce Domitien-là, il avait dressé contre moi la liste de tous les crimes, Damis et Démétrius s'étaient enfuis par mon ordre, et je restais seul dans ma prison, attendant le moment.

DAMIS

à Antoine.

C'était une terrible hardiesse, il faut avouer.

APOLLONIUS.

Vers la cinquième heure du jour, on m'amena au tribunal, la clepsydre était pleine, le juge sur son siège, et j'avais ma harangue prête, que je tenais sous mon manteau.

DAMIS.

Nous étions sur le rivage de Pouzzoles, nous vous croyions mort; nous étions bien tristes et nous songions à nous séparer, car chacun allait s'en retourner chez soi, quand, vers la sixième heure, vous apparûtes au milieu de nous.

ANTOINE

à part.

Comme Jésus!

DAMIS.

Nous tremblions tous, mais vous nous dites : « Touchez-moi, je n'ai pas quitté mon corps, approchez. »

ANTOINE.

Oh! non, non, cela n'est point! Vous mentez, n'est-ce pas, vous mentez?

DAMIS.

Et alors nous vous avons embrassé avec joie et nous sommes repartis tous ensemble.

ANTOINE.

Sont-ce des prophètes? sont-ce des démons? leurs yeux étincellent, leurs lèvres tremblent. Il me semble qu'ils grandissent, qu'ils ne touchent plus terre.

DAMIS.

Et nous avons été au delà des colonnes d'Hercule, nous avons remonté le Nil jusqu'à sa source, qu'il connaît; nous sommes retournés en Chaldée.

Silence. Damis et Apollonius regardent Antoine fixement.

APOLLONIUS

se rapprochant d'Antoine, avec calme.

Pourquoi te tourmentes-tu à chercher d'où vient ma puissance?

ANTOINE.

Qu'en sais-tu?

APOLLONIUS

Oui, c'est cela qui t'occupe.

ANTOINE.

Eh bien, oui! dis-le, parle!

DAMIS.

Elle résulte...

ANTOINE

interrompant Damis, à Apollonius.

Oh! non, pas lui, mais toi, toi! Parle, toi, quoique je ne veuille pas t'entendre, ensuite va-t'en!

APOLLONIUS

criant.

C'est que je fais les libations par l'oreille des amphores, c'est que je connais des prières indiennes, c'est que je suis descendu dans l'autre de Trophonius, fils d'Apollon; six jours durant, j'y ai navigué dans les ténèbres, et le septième j'en suis ressorti rapportant le livre des Pensées de Pythagore. J'ai pétri pour les femmes de Syracuse, les phallus de miel rose qu'elles portent, en hurlant sur les montagnes; j'ai subi les quatre-vingts épreuves de Mithra, j'ai reçu l'écharpe de pourpre des Cabires, j'ai répondu aux formules d'Eleusis, j'ai senti dans mon sein couler le serpent d'or de Sabasius, j'ai lavé Cybèle au flot des golfes campaniens, et j'ai passé trois lunes dans les cavernes de Samothrace.

DAMIS

riant bêtement.

Ah! ah! ah! aux mystères de la Bonne Déesse.

APOLLONIUS.

Veux-tu venir avec nous, voir des étoiles nouvelles et des dieux inconnus?

ANTOINE.

Non! retournez-vous-en, continuez, laissez-moi!

DAMIS.

Faites comme nous... allons! partons!

ANTOINE.

Fuyez! fuyez! vous autres!

APOLLONIUS.

Nous allons au Nord, du côté des cygnes et des neiges. Sur le désert blanc, galope le chevreuil cornu dont les yeux pleurent de froid; des soleils violets tournent dans les cieux et rougissent la glace, qui brille comme des miroirs; c'est là que se trouvent les Fanésiens aux longues oreilles et les Hippopodes hennissant, qui cassent avec leurs pieds la plante d'outremer.

DAMIS.

Viens-tu ? viens-tu ? le coq a chanté, le cheval a henni, la voile est prête.

ANTOINE.

Non ! c'est la nuit, le coq n'a point chanté, j'entends le grillon dans les sables et je vois la lune qui reste en place.

APOLLONIUS.

Au delà des montagnes, derrière l'horizon rose, là-bas, nous allons cueillir la pomme d'or des Hespérides et chercher dans les parfums la raison de l'amour. Nous baignerons nos membres dans le doux lac d'huile de l'île Junonia, nous humerons l'odeur du myrrhodon qui fait mourir les faibles ; tu verras, dormant sur les primevères, le lézard géant qui se réveille tous les siècles, quand tombe à sa maturité le rubis qu'il porte sur sa tête. Les étoiles palpitent comme des regards, les cascades chantent comme des lyres, des enivrements s'exhalent des fleurs écloses ; dans l'eau des fontaines ta figure sera belle, au souffle des brises ton esprit s'élargira parmi les airs, et dans ton cœur comme sur toi des bouffées chaudes passeront pour te faire tressaillir d'une joie divine.

DAMIS.

Il est temps de partir, car le vent va se lever, les hirondelles s'éveillent, la feuille du myrte est envolée.

APOLLONIUS.

Oui, partons, partons !

ANTOINE.

Non, non, moi, je reste !

APOLLONIUS.

Veux-tu que je t'enseigne où pousse la plante Balis, qui ressuscite les morts ?

DAMIS.

Demande-lui qu'il te donne l'androdamas, qui attire l'argent, le fer et l'airain.

APOLLONIUS

tirant de dessous sa tunique une petite rondelle de cuivre et la présentant à saint Antoine.

Veux-tu le xéneston infailible ? Tiens ! prends-le, le voici !... prends-le donc ! je l'ai composé pour toi sous le signe du Scorpion ; avec lui tu pourras descendre dans les volcans, traverser le feu, voler dans l'air.

ANTOINE.

Oh ! qu'ils me font mal ! qu'ils me font mal !

DAMIS.

Il peut t'apprendre à entendre le langage des créatures, les rugissements, les hennissements, les roucoulements.

APOLLONIUS.

Désires-tu savoir ce qu'implorent les oiseaux quand ils crient dans les nuages ? ce que disent les moucheron bourdonnant dans la poussière ? ce que bêlent les troupeaux qui se tassent aux épaules ? à quoi songent les bœufs tranquilles ruminant, couchés sur l'herbe ? pourquoi glissent rapides et muets les poissons luisants, dont l'œil rond est ouvert ? et les mélancolies des tigres qui bâillent au bord des fleuves ?

DAMIS.

Il sait aussi des chansons qui font venir à soi celui qu'on désire.

APOLLONIUS.

Car j'ai retrouvé, j'en suis sûr, le secret perdu de Tirésias. C'est en mangeant le cœur d'un dragon que l'on peut comprendre le langage des bêtes à pied fourchu, j'ai appris des Arabes celui des vautours et des ibis, et j'ai lu dans les grottes de Strompharabarnax la manière d'épouvanter le rhinocéros et d'endormir les crocodiles.

DAMIS.

Quand nous allions ensemble, nous entendions à travers les lianes courir les licornes blanches ; elles se couchaient sur le ventre pour qu'il montât sur elles.

APOLLONIUS.

Tu monteras sur elles, aussi ; tu te tiendras aux oreilles. Nous irons, nous irons...

ANTOINE

pleurant.

Oh! oh!

APOLLONIUS.

Qu'as-tu? nous t'attendons!

ANTOINE

sanglotant.

Oh! oh! oh!

DAMIS.

Serre ta ceinture! noue tes sandales!

ANTOINE

sanglotant plus fort.

Oh! oh! oh! oh!

APOLLONIUS.

Chemin faisant, je t'expliquerai le sens des statues, les différences de leurs attitudes, la raison de leurs formes, pourquoi Jupiter est assis, pourquoi Apollon est debout, pourquoi Vénus est noire à Corinthe, carrée dans Athènes, conique à Paphos.

ANTOINE.

Oh! qu'ils s'en aillent, mon Dieu, je t'en prie, qu'ils s'en aillent!

APOLLONIUS.

La connais-tu la Vénus uranienne, qui brille sous son arc d'étoiles? t'a-t-on dit les mystères de l'Aphrodite prévoyante? as-tu jamais palpé la poitrine sèche de la Vénus barbue, ou médité les colères d'Astarté furieuse? N'aie souci, j'arracherai leurs voiles, je briserai leurs armures; avec moi tu marcheras d'un pied robuste sur la crête de leurs temples, et nous atteindrons ensemble jusqu'à la Mystérieuse et l'Inaltérable, jusqu'à celle des

maîtres, des héros et des purs, la Vénus apostrophienne, qui détourne les passions et tue la chair.

DAMIS.

Et quand nous trouverons dans la campagne une pierre de sépulcre assez large, nous ferons halte un moment et nous jouerons dessus aux skirapies de Minerve, qui se jouent la nuit, dans l'automne, à la pleine lune rousse.

APOLLONIUS

frappant du pied.

Pourquoi ne vient-il pas ?

DAMIS

frappant aussi du pied.

En route ! en route !

APOLLONIUS

se tournant vers saint Antoine.

Doutes-tu de moi ?

DAMIS

le menaçant.

Douterais-tu de lui ?

APOLLONIUS.

Ne puis-je appeler l'empuse piaffant qui va t'aspirer en elle par le reniflement de sa narine ?

ANTOINE.

Ah ! doux Jésus, que j'ai peur ! comme ils sont en colère !

DAMIS.

Sifflez, Maître, le lion de Numidie, celui qui contenait l'âme d'Amasis et qui léchait dans la poussière l'odeur de vos pieds.

ANTOINE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce qu'ils vont me prendre ?

APOLLONIUS.

Quel est ton désir, ton rêve caché, tes plus vagues fantaisies?
le temps d'y songer seulement...

ANTOINE

joignant les mains.

Ah! je glisse! je glisse! arrêtez-moi sur l'abîme!

APOLLONIUS.

Est-ce la science? est-ce la gloire? veux-tu manger tout seul à
des tables vermeilles? veux-tu rafraîchir tes yeux sur des verdure
humides? veux-tu sentir ton corps s'enfoncer comme en une onde
dans la chair molle des femmes pâmées?

ANTOINE

se tenant la tête et criant douloureusement.

Ah! encore! encore!

DAMIS.

Oui vraiment! il peut dans ta pensée tout à coup faire res-
plendir l'esprit et attacher des foules émues au mouvement de
tes talons; de la montagne entr'ouverte les diamants vont couler;
sur la croix que voici les roses vont fleurir; accourues ensemble
et tournant autour de toi, les sirènes nacrées vont te caresser de
leurs chevelures et te bercer dans leurs chansons.

ANTOINE.

Saint-Esprit, délivrez-moi du péril!

APOLLONIUS.

Veux-tu que je me change en arbre, en léopard, en rivière?

ANTOINE.

Sainte Vierge, mère de Dieu, priez pour moi!

APOLLONIUS.

Veux-tu que je fasse reculer la lune?

ANTOINE.

Sainte Trinité, sauvez-moi!

APOLLONIUS.

Veux-tu que je te montre Jérusalem toute éclairée pour le Sabbat?

ANTOINE.

Jésus! Jésus! à mon aide!

APOLLONIUS.

Veux-tu que je te fasse apparaître Jésus?

ANTOINE

hébété.

Quoi? quoi?

APOLLONIUS.

Où... ici... là... ce sera lui, bien lui, pas un autre. Tu verras les trous de ses mains et au flanc gauche le sang figé sur la blessure; il brisera sa croix, il jettera sa couronne, il maudira son Père, il m'adorera le dos courbé.

DAMIS

bas à Antoine.

Dis que tu veux bien! dis que tu veux bien!

ANTOINE

passa la main sur sa figure, promène un regard égaré de tous côtés, puis l'arrêtant sur Apollonius.

Va-t'en, va-t'en, va-t'en, maudit! retourne en enfer!

APOLLONIUS

furieux.

J'en arrive, j'en suis sorti pour t'y conduire; on t'y attend, les cuves de nitre bouillonnent sur les charbons, les dents d'acier claquent de faim, et les ombres curieuses se pressent aux soupieraux pour te voir passer.

ANTOINE

s'arrachant les cheveux.

Moi! grand Dieu! l'enfer! l'enfer pour moi!

Il retombe accablé.

L'ORGUEIL

surgissant derrière saint Antoine et lui mettant la main sur l'épaule.

Allons donc! toi, un saint, est-ce possible?

Saint Antoine détourne la tête, aperçoit l'Orgueil, pousse un cri et se rejette de l'autre côté.

DAMIS

d'une voix mielleuse avec des gestes engageants.

Voyons, bon ermite; voyons, cher saint Antoine, homme pur, homme illustre, homme qu'on ne saurait assez louer, vous qui êtes si sage, ne vous effrayez pas, ne redoutez rien; vous aurez mal compris, cela tient à sa manière de dire, c'est une façon exagérée de parler qu'il a prise aux Orientaux, mais il est bon, il sait tout, il peut...

ANTOINE.

Mais ils sont donc toujours là! je n'en aurai donc jamais fini! Oh! quand serai-je donc mort!

LA LOGIQUE

surgissant tout à coup.

Tout de suite, si tu veux. Qui t'empêche?

LES VALÉRIENS

reparaissant.

Tiens! voilà nos couteaux.

LES CIRCONCELLIONS

reparaissant.

Tiens! voilà nos massues.

LES ELXAÏTES

reparaissant.

Non, non, vis, la vie est bonne encore, Dieu maudit celui qui attende à lui-même.

ANTOINE.

C'est un crime.

LA LOGIQUE.

Razias, qui était un juste, s'est frappé de son épée et a tiré ses entrailles avec ses mains.

MAXIMILLA ET PRISCILLA

reparaissent, pleurantes et désolées.

Antoine, oh! doux Antoine! c'est toi que nous voulons, nous t'appelons, nous t'attendons, nous t'espérons. Nous entends-tu? nous entends-tu?

Les Hérésies et les Péchés reviennent, un à un, devant saint Antoine, qui reste assis sur son banc, la tête appuyée contre la muraille de la cabane, les mains pendantes, immobile, le regard fixe.

LES MANICHÉENS.

Voici bientôt la fête du Bhêma, vas-y; tu saisis par les deux bouts l'origine des deux principes, tu pénétreras dans l'essence des choses; nous savons le calcul des soleils, le poids de la terre, le nombre des âmes.

LES GNOSTIQUÉS.

Plus profonde encore est la Gnose mystérieuse : elle dresse à l'infini sa spirale, et, poussé par nous, tu monteras sans cesse vers les Syzygies rayonnantes, qui te porteront en haut, au sein du Bythos éternel, dans le cercle immuable du Plérôme parfait.

D'autres Hérésies surviennent de nouveau, au fond, en foule.

ANTOINE.

Ah! elles reviennent!

SIMON LE MAGICIEN

avec Ennoïa habillée tout en or.

Oui, elles reviennent! et elle revient aussi, elle, purifiée, lavée, éprouvée; elle est comme toi, elle a souffert, mais la voilà joyeuse maintenant, et prête à chanter sans en finir. La trouves-tu belle, hein? la veux-tu? c'est l'Idée; elle vaut mieux que la Vierge, car elle a la connaissance de l'amour. Prends-la, elle est à toi, aime-la, la pénitence l'avive et la chasteté la complète.

ANTOINE.

Quelle prière dire? quel saint implorer? à qui me vouer?

LA FAUSSE PROPHÉTESSE DE CAPPADOCE

passant au galop au fond de la scène, penchée sur le cou de sa lionne, et secouant sa résine, crie :

A moi! à moi!

LES PÉCHÉS CAPITAUX

criant tous.

Nous! nous!

LA LUXURE

relevant sa robe jusqu'au-dessus du genou.

Mollet gras, rotule ronde, peau blanche, poil roux. Ah! la chair! elle s'étale odorante aux narines; douce au toucher, collante au ventre!

L'AVARICE.

De l'or! de l'or! ça brille, ça sonne, ça tourne, ça reluit.

LA COLÈRE.

Frappe! le cœur se dégorge quand la main brise.

LA PARESSE.

Dort! il est tard.

LA GOURMANDISE.

Mange! tu as l'estomac creux.

L'ENVIE.

Mais quoi manger, puisque Damis a tout pris?

LES NICOLAÏTES.

Assouvis-toi de tout, gorge-toi, rassasie-toi.

LES CARPOCRATIENS.

Il le faut.

LA LOGIQUE.

Tout ce qui arrive est nécessaire, il était décidé que tu serais tenté, il est peut-être décidé que tu succomberas.

LES SEPT PÉCHÉS

applaudissant et sautant de joie.

Oui, oui, nous te partagerons, nous t'aurons!

APOLLONIUS.

Si tu viens avec moi, je te délivrerai d'eux.

DAMIS.

C'est sûr! crois-le, il le peut.

LA LUXURE.

Laisse-les tous. Qu'importe! réjouis-toi avec ta chair.

LA PARESSE.

Tu dormirais, après, si bien!

L'AVARICE.

Travaille plutôt, cherche l'argent!

L'ENVIE.

A quoi te servent tes souffrances? Dieu ne t'aime pas, Dieu te hait, hais Dieu.

LES CIRCONCELLIONS.

Tue-toi! tue-toi!

Les Hérésies et les Péchés entourent saint Antoine : la Luxure lui frôle sa robe contre les jambes, l'Envie lui souffle dans les cheveux, la Colère bruit à son oreille, la Gourmandise lui pince le ventre, Maximilla et Priscilla pleurent, Ennoïa se met à chanter, Apollonius a repris son bâton blanc des mains de Damis et trace dans l'air des cercles de feu; les Adamites, au fond de la scène, dansent en rond, les Gnostiques, des deux côtés, ouvrent leurs livres, la Fausse Prophétesse, à l'horizon, se balance sur sa bête.

ANTOINE

éperdu.

C'est fini, je meurs, je suis perdu!

Il tombe à genoux.

Oh! grand Dieu! au secours! au secours! raffermis ma foi; donne-moi l'espérance, redouble ta colère, s'il te plaît, mais pitié! pitié!

A ce moment trois blanches figures apparaissent sur le seuil de la chapelle, la Foi, l'Espérance et la Charité :

LA FOI.

Crois!

L'ESPÉRANCE.

Espère!

LA CHARITÉ.

Souffre!

ANTOINE.

Je vais à vous, aidez-moi, protégez-moi, sauvez-moi!

LA FOI.

Crois toujours!

L'ESPÉRANCE.

Espère encore!

LA CHARITÉ.

Souffre avec patience!

Antoine se débat dans la foule qui l'assiège.

LES HÉRÉSIES.

Ne veux-tu plus de nous? nous sommes l'esprit.

LES PÉCHÉS.

Tu nous repousses, nous sommes le bonheur.

Antoine fait des efforts pour rejoindre les trois Vertus théologiques qui lui tendent les bras; l'Orgueil arrive derrière et du doigt le pousse dans le dos en avant; les Hérésies s'écartent et les Péchés reculent.

Alors les Vertus théologiques avancent d'un pas, le prennent par la main et le font entrer dans la chapelle.

Il est entré : l'Orgueil, sur le seuil, relève fièrement la tête et regarde les Péchés tout à l'entour.

La Luxure pousse un soupir, s'assoit sur le cochon, et étale dessus sa belle robe à paillettes.

La Paresse se couche sur la tortue.

La Colère ronge ses poings.

L'Avarice se baisse et fouille à terre.

L'Envie met la main devant ses yeux et regarde en avant.

La Gourmandise s'accouve.

L'Orgueil est resté debout.

II

Saint Antoine est dans la chapelle, entre la Foi, l'Espérance et la Charité.

Les Péchés capitaux sont restés dans leurs attitudes précédentes.

On entend un grand rire, le Diable paraît, terrible et hideux de fureur, tel que le moyen âge l'a rêvé. Un épais poil roux couvre son corps sec et nu, ses grands bras sont terminés par des griffes, à son dos s'agitent des ailes de chauve-souris; sa tête, au front démesuré, garnie de cornes, s'allonge par le bas en façon de porc et de tigre; son nez camus se dilate sur sa face, de ses yeux semblent sortir des flammes.

A son arrivée, l'Orgueil se redresse plus haut, l'Envie siffle plus fort, la Luxure se dandine sur ses reins, l'Avarice lève la tête, la Colère hurle, la Gourmandise fait claquer ses dents, la Paresse gémit.

LE DIABLE.

C'est moi!

Qu'avez-vous fait? vous êtes donc plus faibles que des vertus, et sottes comme idées?

Ah! je vous enfermerai dans la Géhenne et je vous fouetterai avec les cupidités d'un autre monde, pour ranimer vos forces éteintes. A quoi me sert-il, vraiment, de vous nourrir toutes du plus profond de mon être, et travaillant comme un Dieu qui crée, d'arranger les hasards d'ici-bas, selon la fantaisie de vos exigences?

L'âme humaine, à qui j'ai donné des bras plus nombreux que ceux des polypes des mers, a-t-elle donc, tout à coup, reployant sur elle les dilatations qui l'agrandissent, perdu l'amour de vos caresses avec cette éternelle inquiétude qui la pousse à les chercher? n'y a-t-il plus sur les arbres de fruits rouges qui pendent,

ni fleurs amollissantes au bord des prés, ni sourire au visage des femmes, ni provocations homicides sur le fer des glaives?

Le Christ doit rire de l'enfer, songez-y donc! Quoi! toutes ensemble... pour un seul homme... vous n'avez pu!... Ah! je suis las de vous, tenez, et je m'en débarrasserai à quelque jour; car les fils d'Ève, je vous le jure, se donneront à moi, pour moi seul, pour le plaisir de m'avoir. Oui, plus tard, dans d'autres siècles, quand les lassitudes des générations vécues courberont au berceau les races ennuyées, quand elle se sera longuement repue de vin, de femmes et de sang, qu'elle aura vidé la lie, tari l'amour, fatigué sa fureur et bien senti sa misère, alors, comme un ivrogne qui se réveille, l'humanité pâlie détournera la tête et ne voudra plus rien; elle voudra de moi, toujours; seul avec l'Orgueil.

LES PÉCHÉS.

C'est l'Orgueil qui l'a sauvé, nous l'allions prendre, elle nous entrave.

LE DIABLE

avec majesté, de la main leur imposant silence.

Taisez-vous! assez!

C'est à vous qu'elle en arrache, non pas à moi, car toutes ces âmes dont vous parlez, qui se jettent dans l'orgueil pour vous fuir, elles vont en enfer, croyez-le, et je les place à ma gauche comme mon butin le plus précieux.

LES PÉCHÉS.

Mais sans cesse elle nous insulte...

LE DIABLE.

Tant pis pour vous! faites votre œuvre, elle fait la sienne.

LES PÉCHÉS.

Sans elle nous serions plus puissantes.

LE DIABLE.

Sans elle je serais plus débile.

LA LUXURE.

Pourquoi, quand je circule dans les âmes, arrive-t-elle tout à coup avec ses résolutions vertueuses?

L'AVARICE.

C'est elle qui dépense l'argent que j'amasse, elle bâtit des églises.

LA GOURMANDISE.

Elle me trouble à table, elle la surcharge d'un tas de choses inutiles : plats, vaisselle, ciselure de toute façon ; elle a institué le jeûne.

LA COLÈRE.

Sans cuirasse et tête nue, elle se promène dans les batailles, elle pardonne aux vaincus, elle a inventé la clémence.

LA PARESSE.

Toujours elle me tourmente, son pied me frappe dans mon sommeil.

L'ENVIE.

Et moi donc ! quoiqu'elle me traîne derrière elle, m'ordonnant de lui piquer les talons pour la faire se tenir debout, elle me délaisse, elle me repousse, elle me bat, et je m'agite continuellement à courir dans son ombre.

LE DIABLE.

Entends-tu ce qu'elles disent, fille de mes entrailles ? elles t'accusent, réponds !

L'Orgueil hausse les épaules.

LES PÉCHÉS.

Délivre-nous d'elle ! Comment pouvons-nous agir, si nous savons d'avance qu'elle doit rendre inutiles nos tentations ?

LE DIABLE.

Parle !

L'ORGUEIL.

Non !

Elle descend un degré de la chapelle et resserre son manteau sur ses épaules.

LE DIABLE

se tournant vers l'Orgueil.

L'indépendance de ton caprice afflige l'enfer. O Orgueil, tu t'anéantiras toi-même sous la pression de ton cœur; parce que tu souffres d'une peine démesurée, ne va pas croire que tu sois un dieu.

L'ORGUEIL

s'avance en souriant vers le Diable.

Doutes-tu de moi, père du mal? connais-tu dans les sphères qui roulent, dans les mondes éteints, dans les créations de l'avenir, une attache plus étroite que celle qui joint nos deux natures? Depuis le jour où, contemplant avec les anges la forme humaine encore inanimée, tu as du revers de ta main frappé sa creuse argile, en riant de mépris sur la sonorité du moule, n'est-ce pas moi qui ai consolé ton désespoir à toutes les minutes de l'éternité? Te rappelles-tu les cris d'amour que tu poussais en m'étreignant sur ta poitrine? et quel délire de ma possession ravageait ton âme, quand tu tombas des cieux? J'ai relevé ta tête, ô maudit, et ton souffle est monté jusqu'à Jéhovah, qui en a fermé sa porte d'épouvante, car ses chérubins tremblaient tous.

Soulève de leur base les pyramides, les arcs de triomphe et les tombeaux; cherche dans les plaines fameuses les ossements blanchis que les loups ont semés sur la bruyère; va-t'en dans les villes, assieds-toi à l'atrium, fais-toi lire par les démons de l'Idée tous les mots écrits sur les papyrus et sur les marbres, relève les empires, évoque les morts, appelle les vivants : depuis l'enfant taciturne qui brûle sa tristesse à la lueur de son flambeau jusqu'au soldat qui secoue sur ses bras nus le sang de son épée, depuis le monarque qui domine les foules jusqu'au mendiant qui vagabonde dans la campagne, depuis la courtisane qui se vante de ses amants jusqu'à la matrone renfermée qui se refuse d'en avoir, partout et toujours, qu'y a-t-il donc si ce n'est moi? Qu'est-ce qui pousse à la guerre? qu'est-ce qui taille les montagnes? qu'est-ce qui recule l'Océan? qu'est-ce qui déchire la vie? qu'est-ce qui perd les âmes? moi! moi! J'ai engendré les poètes, les conquérants, les prophètes; j'ai fait les dieux.

LE DIABLE

se tenant les flancs avec ses poings à force de rire.

Ah! oui, c'est vrai comme je suis le Diable.

LES PÉCHÉS

criant.

Mais pour nous, qu'importe!

• L'ORGUEIL.

Allons donc! Furies de la chair; vous ne l'auriez pas sans moi, cette chair que vous m'accusez de vous tarir!

T'ai-je jamais suppliée de me suivre, toi, Envie? pourquoi donc viens-tu sucer à ma mamelle le venin qui la gonfle? Cela te ranime, avoue-le, te tordant, hurlant et m'appelant toujours pour te relever, quand tu trébuches dans tes entreprises.

Ah! Colère! je gonfle ton cœur de mon haleine, tu rugis à ma voix, je fouette ta face d'un bouquet d'orties, et c'est moi qui fais sonner tes tambours.

Avarice la boudeuse! tu aimes à frotter tes yeux sur mes plafonds dorés, sur les diamants qui scintillent sur les étoffes d'or en miroitant.

Je possède, ô Paresse, les sécurités trompeuses, toujours gorgéant l'homme de la satisfaction de lui-même, je l'abrutis d'un hébètement paisible et je le pousse dans tes mollesses. Lui persuadant tout à coup qu'il est saint, qu'il est pur, j'interromps dans sa prière le prêtre agenouillé, et il s'endort le coude sur l'autel; des mains du cénobite j'arrache la discipline, avec l'idée seule que la pénitence du cœur est suffisante, et joyeusement alors il abandonne les œuvres; j'écarte de la femme le souci des tentations et par mes larges dégoûts je la dresse à ces langueurs où s'énervent les courages, à l'inférieur désœuvrement des oisivetés rêveuses.

Et toi, Gourmandise imbécile, ne sais-tu pas les illusions que je te donne et la hauteur où je t'ai placée? J'ai envoyé pour toi des flottes sur la mer, pour te rapporter des vins dont on ne connaît que les noms; j'ai relevé, par la cherté du prix, les choses à manger, si bien que ceux qui les voient maudissent la vie de ce qu'ils ne peuvent en prendre; j'ordonne les festins, je nourris les parasites, je chauffe tes fourneaux, j'ai payé des orgies d'empereur où l'on dévorait des provinces. N'ai-je pas dressé tes pâtisseries merveilleuses, étagées l'une sur l'autre comme des maisons, et fait les coupes démesurées qu'on ne peut vider d'un seul trait? A moi, les défis de mangeailles, les paris de boire dont on crève, et la cruauté du goinfre qui digère!

LES PÉCHÉS.

Arrête-la donc, Satan! Si tu ne l'arrêtes, elle épuisera l'infini à parler d'elle.

L'ORGUEIL.

Mais toi, Luxure, tu devrais me chérir.

J'emplis la poitrine des grandes dames, et c'est là ce qui fait à leur sein, quand elles respirent, un royal mouvement si placide et si beau. J'ai la soie qui bruit, la semelle qui craque, le bijou qui sonne, la toilette éhontée, l'œil ouvert et l'excitation qui donne l'insolence des attitudes. Comme un chat familier qui entre pas à pas, enfonçant dans les tapis ses griffes silencieuses, vers moi tu rampes inaperçue, quand le corps se contemple dans les miroirs, et que la forme à elle-même se sourit d'être si belle. Je suis l'audace, je te pousse aux aventures. A ces heures que ta victime, se débattant, pleure avec des sourires, sanglote, éclate et va tomber sur ton lit où se dénoue du coup sa chevelure et son amour, ne sens-tu point dans tes entrailles une joie superbe qui double ta joie, et comme un rire secret qui épice ton plaisir ? Par la conscience de ta force je soutiens ton ardeur, sans mes raffinements tu te lasserais vite ; tu me dois tes jouissances solitaires et tes plus extravagants délires, je t'ai procuré la frénésie des possessions exclusives, les rages jalouses, la férocité virile ; j'ai frotté de fard le visage blême de la débauche, j'ennoblis la crapule, je relève le vice, toutes les fanges du cœur se séchent à mon foyer. Entends-tu sur la terre hennir d'orgueil les prostitutions triomphantes ?

LES PÉCHÉS.

Comme elle se vante ! elle bavarde, elle délire ! mais nous souffrons, nous autres ! O Père, allège notre douleur !

LE DIABLE.

Haïssez-la bien, jamais vous n'atteindrez à son mérite ; je m'ébahis chaque soir de la moisson qu'elle m'apporte, lorsque nous nous attablons face à face et qu'elle me raconte sa journée.

LES PÉCHÉS.

Nous sommes tristes, nous nous ennuyons de nous-mêmes, nous voudrions fuir hors de nous, nous déverser dans des courants plus nombreux, descendre plus avant, nous rassasier plus encore.

L'ENVIE.

Non ! elles sont heureuses, c'est moi qu'il faut plaindre. Dans le râtelier de la vie tu leur livres l'âme humaine, et elles sont à y

mordre toutes comme des mulets mangent à même une botte de foin. A la porte, moi, et le ventre vide, je prête l'oreille au bruit de leurs mâchoires. Que ne puis-je jouir comme la Luxure, frapper comme la Colère, dormir comme la Paresse et rêver comme l'Avarice, puisque je suis belle comme l'Orgueil!

Qu'ont-elles donc fait pour tout avoir? ah! qu'elles périssent! que je reste seule, moi, si tu veux, je remplirai leur travail! Je les hais, je les hais, je voudrais les haïr plus; il me semble que je deviens douce, que je m'attendris trop, que je n'ai plus ma vieille exécution d'autrefois; je me dépîte, je me ronge, cela me fait plaisir et mal tout ensemble, le cœur me démange, mes ongles se sont usés à le gratter sans relâche; fais qu'ils repoussent, aiguise-les, allonge-les;

LA GOURMANDISE.

J'ai faim! j'ai soif! mes boyaux crient, mes lèvres jutent, je voudrais boire en mangeant, manger en buvant, pour sentir à la fois sous mon palais la viande qui se mâche et le long de ma gorge le vin qui coule. Il me faudrait ensemble la digestion et l'appétit, car je me désole d'être repue et je suis continuellement dévorée par le besoin de me repaître. Me voilà gorgée jusqu'au larynx, la peau du ventre me crève, et pourtant j'ai faim! Quoi de bon? invente, donne-moi des boissons épaisses à les trancher au couteau, donne-moi des chairs si subtiles qu'elles s'évaporent dans les plats. Quand j'aurais mangé le pain moisi, les épices qui brûlent, le miel qui empâte, l'huile, le beurre, les noix, les miettes et la poussière, la charogne, la guenille, le métal, tout, que mangerais-je après?

L'AVARICE.

Moi, si jamais j'étais riche, je serais heureuse. J'ai beau travailler, je reste pauvre. J'ai pourtant creusé la terre, raclé l'Océan, tamisé les montagnes, égorgé les animaux, abattu les forêts et vendu tout ce qu'il y avait à vendre; j'ai vendu l'amour et la gloire, le corps et l'âme, les pleurs et le rire, le baiser, l'idée; je vendrai aussi mes cheveux, mes dents, mes yeux, pourvu qu'il me reste mes mains. Comme le laboureur qui pousse sa charrue pesant de tout son poids sur la terre qu'il déchire, je vais dans le cœur de l'homme, creusant mon sillon droit, je le tourne et le bouleverse, ce sont mes cupidités qui germent en silence, sous les crânes pensifs.

Oh! quelles insomnies! quels rêves! je ne mange pas, je ne bois pas, je ne dors plus, je trafique, je dérobe, j'assassine, et si quelqu'un veut de mon sang, qu'il l'achète!

J'ai retiré du trou mon argent, je l'ai caché dans mon matelas;

comme j'avais peur, je l'ai mis dans ma poche; comme ma poche n'était pas sûre, je l'ai placé dans mon linge, je le sens là qui me touche la peau; je voudrais l'y coudre, le faire entrer dans ma chair, l'encoffrer dans mon cœur, être argent moi-même!

Multiple comme l'action, je voudrais vivre en tout pour rapporter de chaque chose quelque chose. Que n'ai-je des facultés aspiratoires, afin de pomper à moi la substance et d'extraire de l'absolu même une valeur numérique!

A quoi servent les étoiles? j'ai envie d'arracher la lune quand je la vois briller toute ronde, et à quelque jour, j'espère bien, j'attraperai les rayons du soleil pour les fondre en pièces d'or.

LA COLÈRE.

Que la foudre tombe, que la terre s'ouvre, que le feu brûle! que je casse! que je broie! que je tue! Je veux des monts incendiés à rouler sur les villes, des haches d'armes qui tranchent le granit, des massues de géant à écraser la terre. Tout se brise quand j'y touche, et je reste seule avec moi-même, rugissante dans ma violence. Il me faut, Satan, d'autres choses à frapper. Élargis ma poitrine, enfle ma voix, frotte mes muscles avec un vinaigre distillé par la Haine, car j'ai des défaillances inattendues et je tombe souvent en faiblesse au sourire de la Luxure ou aux séductions de l'Avarice; bouche-moi les oreilles avec du plomb, brûle-moi le cœur avec du fer.

Mais non, injurie-moi, irrite-moi, frappe-moi, tu verras... et va-t'en, pour que je coure après toi les poings levés, et que je sente le cœur qui me bondisse sous les côtes. C'est là le moment que j'aime, quand je lève le bras pour frapper et que mon être tout entier passe dans ma force déployée et se lasse avec elle, comme une flèche qui part.

Que l'on m'irrite par le conseil, que l'on m'exaspère par l'injure! Où est la proie, l'ennemi, l'obstacle?

Il me semble que j'ai l'Océan dans ma poitrine, des fureurs s'entrechoquent, des tempêtes subites soulèvent l'écume au-dessus de moi-même, et je frémis comme la falaise au battement des marées.

LA PARESSE

bâillant.

Hah! hah! assez lassée pour jouir du repos, dormant à demi pour goûter le sommeil, sur un mol édredon, au souffle d'une brise, ne faisant rien... Hah! hah! hah!

Elle s'endort.

Les Péchés capitaux la regardent dormir, la Luxure pousse des gémissements sourds.

LA LUXURE

gémit.

Je voudrais jouir longtemps, éternellement plus fort, et, comme dans un gouffre qui n'en finirait pas, sentir que je descends toujours dans la volupté sans fond, qu'elle se creuse sous moi, qu'elle grandit, qu'elle m'enveloppe et m'y plonger, m'y noyer, m'y perdre. Encore! encore! plus loin! plus loin! plus avant! Quand aurai-je ce que j'attends? Quand saisirai-je donc ce que j'effleure? je ne sais où se trouve cette chose vague qu'il me semble poursuivre à travers la possession même, car le bonheur que j'ai n'est pas le bonheur que j'attends; il doit y avoir une autre ivresse dans l'ivresse, et j'entrevois par les fissures du plaisir, comme par la fente d'une porte, des perspectives prolongées dont les rayonnements m'éblouissent, rayons d'un soleil vague dont la chaleur m'enflamme.

L'inquiétude me tourmente, la curiosité me ronge. Sur quoi verser ma flamme? comment l'éteindre, ou plutôt comment faire qu'elle s'étende? J'ai envahi chaque membre du corps, je l'ai tourné à mon usage; pas un cheveu des chevelures, pas un pli du ventre, pas un atome de la chair que je n'aie convoité, humé, baisé; j'assemble dans ma concupiscence ce qui m'a plu, ce qui me plaira, le regret, l'espoir, le rêve et le souvenir. Comme la louve du lupanar accroupie sous sa lanterne et qui fait signe aux passants, j'appelle à moi les laids et les beaux, les décrépits et les jeunes, les noirs et les blonds; j'adore les vierges, les cœurs naïfs, la viande fraîche, mais je raffole aussi des maturités corrompues, des teints verts, des pâleurs malsaines, des fétides odeurs. J'aime le sang, j'aime les larmes, j'aime la gaieté, j'aime la tristesse; il me faut des robes longues cachant les pieds, un jupon court qui montre le mollet, un torse nu pour voir tout à la fois.

Sur les têtes je darde mes yeux; mon âme se fondant de désir va s'y verser entière, et coule dessus comme une pommade liquide; j'organise ma joie, je me fais des peintures, je m'étale des poses; mes mains d'elles-mêmes se ferment à vide, chatouillées comme par des contacts mous; je m'écrase sous des pressions, je me frotte, je me vautre, je hume le poil en sueur, je sens le glissement des chairs, le délire qui monte; puis au fond des prunelles, lorsque, tout agrandies, elles se tiennent fixes sur moi, entre le tissu de la peau quand j'en compte les grains, dans ma joie pleine, quand elle s'épanche si large qu'elle m'emplit la gorge et me colle aux gencives, pour assouvir mon besoin je fouille encore. Oh! si j'étais débordante comme les fleuves, odorante comme les fleurs, circulant comme l'air, j'inonderais, j'enivrerais, je pénétrerais!...

Si j'avais, pour palper, des mains sur tout mon corps! si j'avais, pour baiser, des lèvres au bout des doigts!

A ce moment l'Orgueil, restée immobile et dans sa fière posture, devant la chapelle, fait une grimace horrible et resserre son manteau sur sa poitrine. Le serpent qu'elle y tient caché dépasse la tête et la mord au menton; elle pousse un cri auquel répond un rire du Diable, elle chancelle.

LES PÉCHÉS

se retournant vers elle.

Qu'as-tu? tu chancelles? tu pâlis?

L'ORGUEIL.

Non!

L'ENVIE.

Oui! ce n'est rien, n'y prenez garde.

LES PÉCHÉS.

Tu vas tomber... on dirait que tu souffres.

L'ORGUEIL

se raffermissant.

Je n'ai rien, vous dis-je! laissez-moi!... Non... Que me manque-t-il? je suis saine, robuste, heureuse, forte, grande.

Entre ses dents.

Moi, me plaindre! me plaindre!

LE DIABLE

en souriant.

Doucement là! là! ne criez pas si fort! ce besoin qui vous opprime n'est que l'essence du mal enfermé en vos natures et qui essaie à monter toujours plus haut pour devenir plus grand. Ah! je me reconnais bien là! vous avez de mon sang, filles de ma souffrance!

Je suis le prince des Cupidités du monde; vous, vous êtes les Cupidités du monde, qui l'attirez à moi, et me le placez dans les mains; mais vos divergences me gênent, car au milieu de forces contraires l'âme tiraillée reste immobile sans tomber d'aucun côté. Travaillez toutes ensemble, aidez-vous plutôt, cachez-vous

sous des formes subtiles, sous des apparences innocentes, sous des phrases adoucies, ou bien exécutez-vous davantage et dévorez-vous les unes les autres, si cela peut aiguïser votre appétit, peu m'importe!

En échange du souffle d'enfer qui vous anime, — car la force vient de moi, ne l'oubliez point, et vous seriez toutes faibles comme des vertus, vides comme des principes, sottes comme des idées s'il n'y avait en permanence, derrière vous, l'éternelle illusion que j'y ai mise, — en échange de cela, triomphatrices du monde et reines de la vie, je veux, vous m'entendez, l'âme — et tout entière.

Fût-elle, plus qu'une forteresse, garnie de fossés, de défenses, de bataillons, de retranchements, de triples murs, par ses créneaux alors vos flèches passeront, le long des remparts vous grimperez, dans ses souterrains vous vous glisserez, les pierres tomberont sous vos pas, les portes s'ouvriront sous vos doigts, au heurtement de vos épaules les murs crouleront, et, dans cette demeure qui semblait inaccessible et si farouche, vous sonnerez des tintamarres et vous ferez de grandes orgies.

Il me fut dit : Tu mangeras de la terre! eh bien, dévorons l'inépuisable pâture, déchirons l'homme, croquons-le, mâchons-le.

Celui-là surtout, il me le faut, je le veux, j'en ai besoin, il me manque, il fera bonne figure là-bas avec les saints qu'on place au ciel, les martyrs dont on baise les os, les papes que l'on vénère. Comment donc? ils étaient bien saints pourtant! C'est dommage, ils priaient, ils jeûnaient, ils se mortifiaient, ils entassaient les prières et les bonnes œuvres; mais ils renfermaient leur cœur dans une petite vertu toute tapissée, toute chaude, bien exclusive et bien béate, et ils en calfeutraient les issues de peur du vent; mais un beau jour j'ai passé sous la porte, tout s'est envolé, un coup de vent m'a suffi. Car il s'est trouvé que le fidèle se délectait en son cœur à tous les vices dont il s'interdisait l'usage, que le martyr à son dernier râle avait plus songé aux femmes qui le regardaient qu'aux anges qui l'attendaient, et que le pape enfin, c'était moi, affublé de la tiare et me prélassant sur le Saint Siège. Ah! ah! ah! tout cela est fort drôle!

Et ils sont à cuire maintenant dans la fournaise, tous pêle-mêle avec les parricides, les bestialitaires et les athées. — Ah! c'est vous? — Oui, c'est moi. — Et lui aussi! — Oh! que nous sommes nombreux! — Ah! oui, beaucoup... — Ah! ah! ah! ah! Attaquez donc l'ermite, faites-vous terribles quand il sera faible, rampantes quand il sera fort; s'il vous repousse de front, battez-le de côté; s'il se méfie, prenez-le par derrière, et revenez, ne vous laissez point. — Il n'en est plus aux combats de la jeunesse, songez-y, car depuis longtemps déjà il vit au désert et connaît l'esprit qui remplit la solitude; mais, l'énervant de vos haleines, peu à peu faites éclore en sa pensée des imaginations

nouvelles, et il aura un désespoir atroce, des déchirements de convoitise, des rages d'ennui. Qu'il passe des langueurs de la Paresse dans les convulsions de la Colère! qu'il tressaille affamé à des banquets splendides s'illuminant tout à coup! qu'il se traîne en rut sur les planches de sa cabane! qu'il se compare aux heureux et qu'il jalouse la terre entière! qu'il s'exalte dans sa pénitence et qu'il éclate d'orgueil! qu'il soit à vous! qu'il soit à moi! Allez! convoquez les démons vos fils et vos petits-fils, appelez le rêve, le cauchemar, le désir, les fièvres de l'âme, les fantaisies délirantes, et les vastes amertumes!

Mais puisqu'à présent il se console avec les Vertus, laissons-le préparer lui-même le dégoût qu'il en aura, quand nous reviendrons; car je serai là, entendez-vous, et je vous surveillerai d'importance.

Venez un peu vous reposer sous mes ailes et serrez-vous contre moi.

Satan se recule au fond de la scène et déploie ses grandes ailes livides, qui s'étendent en rond comme deux éventails verts. A mesure qu'il parle, les Péchés se groupent autour de lui, chacun dans l'attitude ordonnée.

Allons, Paresse, que je me pose sur toi, tu es le coussin du Diable; Luxure, sur mes genoux; Envie, couche-toi là que je pose mes pieds sur ta poitrine; Gourmandise et Avarice, ici, bien, à mes deux flancs; Colère, tu feras du vent avec tes bras, pour me rafraîchir le visage; toi, Orgueil, debout, derrière moi... plus près... Attends que je détourne un peu la tête,... baise-moi, je t'aime!

Assis sur la Paresse et entouré des Péchés, le Diable se retourne pour embrasser l'Orgueil, qui, placée derrière lui, passe sa figure sur son épaule.

On voit dans l'intérieur de la chapelle la Foi, l'Espérance et la Charité qui consolent saint Antoine et le caressent de la main, comme un petit enfant.

ANTOINE.

Oh! qu'elles m'ont fait souffrir!

LA CHARITÉ.

Elles t'ont fait souffrir, pauvre âme!

ANTOINE.

J'en tremble encore... Reviendront-elles?

LA FOI.

Nous sommes là, ne crains rien.

ANTOINE.

Reviendront-elles ?

L'ESPÉRANCE.

Non ! elles ne reviendront pas.

ANTOINE.

Qu'elles étaient furieuses ! j'allais succomber quand vous êtes venues.

LA FOI.

Nous sommes là ; je te dis : n'aie plus peur.

ANTOINE.

Oh ! merci, merci, sans vous j'étais perdu.

LA CHARITÉ.

Bien, bien, calme-toi, nous voilà, c'est nous.

ANTOINE.

Vous ne vous en irez plus, n'est-ce pas ? vous ne me laisserez plus seul ?

L'ESPÉRANCE.

Oui, nous resterons.

ANTOINE.

Donnez-moi vos mains, que je les sente dans les miennes, pour savoir toujours que vous êtes là et que vous ne m'abandonnez point.

La Charité et l'Espérance lui prennent les mains, la Foi lui pose la sienne sur le front.

Ah ! je revis maintenant, je revois la lumière. Comment tout cela est-il arrivé ? que faisais-je ? Je m'étais mis en prières, puis

des pensées me sont venues, j'ai entendu des voix, et des choses hideuses me remuaient le cœur; j'ai conversé avec moi.

LA FOI.

Converse avec Dieu seul et tu n'entendras plus les voix de la terre.

ANTOINE.

Je ne sais d'où elles partaient.

LA CHARITÉ.

Emplis ton cœur de mon amour, car le cœur sans lui est comme un navire sans lest, que la moindre brise retourne et fait sombrer.

ANTOINE.

Je me débattais pourtant, je luttais de toutes mes forces.

LA FOI.

Que sont tes forces? qui donc est fort si ce n'est Dieu?

L'ESPÉRANCE.

Celui qui met sa confiance en soi-même est comme cet autre qui pense : je ferai cela demain. Que sait-il s'il verra demain? qui te dit que la vertu ne mourra pas ce soir?

ANTOINE.

J'implorais Dieu dans ma détresse, je tâchais de me rapprocher de lui.

LA FOI.

Ce n'est pas dans la détresse qu'il faut implorer Dieu.

LA CHARITÉ.

Il faut l'aimer et trouver dans tout ce qu'il nous envoie sujet de le bénir.

LA FOI.

Tous les maux sont légers si tu songes qu'il les commande et qu'il a ordonné que tu les éprouves.

L'ESPÉRANCE.

Mais l'affliction est suivie de la joie, la douleur aura sa récompense.

ANTOINE.

L'affliction me débordait et j'étais écrasé par la douleur.

LA CHARITÉ.

Tu souffrais pour toi seul; le Christ, lui, a souffert pour les autres. Que n'immolais-tu ta souffrance dans la pensée des siennes? ton supplice t'eût paru doux à la tendre recordation du Calvaire.

ANTOINE.

Ah! que ne l'avais-je!

LA FOI.

Le Très-Haut possède dans sa main les nuages et les pensées, il les lâche comme il lui plaît ou les retient à lui.

ANTOINE.

L'aridité de mon âme me désole.

L'ESPÉRANCE.

Patience! la pluie tombera, la grâce viendra.

ANTOINE.

Comment m'y prendre quand je sens que je n'aime pas?

LA FOI.

Croire toujours.

L'ESPÉRANCE.

Prier encore.

LA CHARITÉ.

Souffrir beaucoup.

ANTOINE.

Ma tête malgré moi travaille, je rêve la grandeur divine,

comme au bord de l'Océan on cherche avec inquiétude où finit l'horizon.

LA FOI.

Tu perdrais tes yeux à vouloir compter les flots ; agenouille-toi sur le sable et emplis ta poitrine du grand air pur.

LA CHARITÉ.

N'essaie point d'entasser les pensées, comme ceux qui pour atteindre à Dieu accumulaient les pierres : ils n'étaient pas arrivés à la hauteur des collines qu'ils ne s'entendirent plus et ne purent continuer leur ouvrage.

L'ESPÉRANCE.

Un jour tu sauras tout, tu te délecteras de clartés, et ta joie grandira sans cesse, selon les accroissements de ton amour, comme la vibration des harpes séraphiques qui, s'élargissant de sphères en sphères, développe dans l'infini la louange du Seigneur.

ANTOINE.

Oh ! des transports m'enlèvent ! des douceurs me navrent !

LA CHARITÉ.

Verse-la, cette tendresse qui t'emplit, et plus tu l'épancheras, plus elle surgira de toi inextinguible et tiède ; repands ton cœur dans la méditation des souffrances de Jésus, dans la contemplation des merveilles créées, dans la dilection de tes frères ; prie pour les morts, jeûne pour les pécheurs, mortifie-toi pour les Gentils ; aime dans le chagrin et ton chagrin s'adoucira ; aime dans la joie et ta joie se purifiera ; aime encore, aime toujours, pense à Dieu, rien qu'à lui ; anéantis ton être sous le poids de sa miséricorde, afin qu'en deçà de la mort même tu te dissipes tout entier dans l'immense amour.

ANTOINE.

Je sens un grand souffle, et tout tressaille en moi.

LA FOI.

Crois, et des attaches de la volonté resserre-toi plus encore à la conviction qui te lie ; crois ce que tu ne vois pas, crois ce que tu ne sais pas, et ne demande point à voir ce que tu espères, ni

à connaître ce que tu adores. Les profanes n'entendent que la voix des sens et le témoignage de l'entendement, mais les fils du Christ méprisent leurs sens et s'en rapportent à la parole du Verbe, car le Verbe est immortel. Les sens mourront un jour et l'entendement s'évaporerait comme l'odeur d'un vin répandu; ces yeux qui cherchaient à deviner dans les étoiles se rempliraient de terre, et l'araignée tendrait ses fils dans cette boîte creuse où tournait l'idée. Comment la certitude serait-elle acquise par ce qui est mortel et transitoire? à travers le brouillard, peux-tu voir le soleil?

Ne doute pas plus de Dieu que tu ne doutes du monde; ne doute pas plus de son amour que tu ne doutes de sa puissance; ne doute pas plus de l'éternité que tu ne doutes de la vie; crois à la résurrection comme à la mort. Dieu existe, la mort vient, l'éternité va commencer.

Qu'importent les révoltes de la raison ou les négations de la science! la science est l'ignorance de Dieu et la raison le tourbillonnement du vide. Rien n'est vrai que l'éternité de l'éternel, et la grâce seule a l'intelligence de lui. Espère-la pour l'acquérir, garde-la pour qu'elle s'augmente, n'en désespère pas afin qu'elle revienne. Si tu l'obtiens, tu posséderas alors cette compréhension incompréhensible, et, toujours brûlant plus fort pour monter plus haut, ton âme aspirée sortira d'elle-même, comme fait au-dessus du feu la flamme qui s'en élève.

ANTOINE

se rapprochant encore plus près des Vertus.

Parlez, parlez, vos figures sont douces.

LA FOI.

La barque roulait sur les flots et Jésus dormait, les abîmes s'entr'ouvraient, on entendait dans les ténèbres le vent qui criait tout en colère.

L'eau passait sur les bords, entraient par les fentes de la barque, montant jusqu'aux genoux.

Jésus dormait toujours.

La barque s'enfonçait, tournoyait, ils allaient périr. Levez-vous, maître, dirent-ils, et chassez les vents!

La barque est ton cœur qui porte la Foi; ne la laisse pas dormir, car la tempête augmentait parce que le Seigneur dormait; elle était accourue quand il avait fermé la paupière; quand il la rouvrit, elle disparut.

Pour traverser d'un bord à l'autre, n'aie donc souci ni des

éclairs qui t'éblouissent, ni des vagues qui t'assourdissent, ni de la rame, ni de la voile, ni de la nuit, ni de l'orage.

Le Seigneur n'est-il pas là ?

L'ESPÉRANCE.

Petit oiseau, je vole dans l'azur et je monte, quelque chose qui est en moi me pousse là-haut sans fatigue; si le voyage est long, le ciel est bleu et la course rapide; j'arriverai, j'y touche, j'y suis.

A la porte de mon nid je tourne pour entrer, le bon Dieu étendant la main me prendra pour m'y mettre, et je me reposerai dans l'éternelle délectation de mon attente assouvie.

LA CHARITÉ.

Je vais dans la neige chercher les petits enfants qui pleurent abandonnés au coin des bois, j'attendris les cœurs, je fais tomber l'or des mains, les larmes des yeux; je réchauffe sur ma poitrine les misères de la vie; c'est par moi que l'on aime, que l'on éclate en sanglots et que se dégorge la tendresse dans les longues oraisons; avec mes doigts légers j'étanche le sang des plaies, d'eau bénite j'asperge les morts; consolation pour les affligés, initiation pour les profanes, amour pour les croyants, humble d'esprit et vaste de cœur, sans espoir que l'on me rende, ni que la pénitence me serve, ni que Dieu me récompense, je donne pour donner, je souffre pour souffrir, je prie pour prier, car je n'aime que pour aimer.

ANTOINE

se rapprochant des Vertus.

Plus près, plus près encore! O foi du Seigneur, ton regard est vaste comme le ciel, pur comme lui et plein d'immensité radieuse! Que tu es douce, Charité! que tu es belle, Espérance! oh! pour t'élancer vers le Très-Haut, pose tes pieds sur mon cœur, et comme de la poussière emporte-le à tes talons!

LA CHARITÉ.

Je serai plus douce encore, plus débordante, plus tendre, et tu prieras dans la douceur.

LA FOI.

Ne vivant plus de la vie, mais vivant du Verbe, le Verbe pénètre l'âme et la remplit de lui-même.

L'ESPÉRANCE.

Le ciel s'entr'ouvre, l'amour grandit, la joie s'augmente.

ANTOINE.

Oh! Jésus! doux Jésus!

LA FOI.

Hosannah! gloire à Dieu!

VOIX DU DEHORS.

Brrrt! tsi! couâh!... Ah! ah! ah! ah!..., Oh! oh! oh! oh!...
Ouah!..., hô!

Cris, sifflets, hurlements.

ANTOINE.

Qu'entends-je?

LA FOI.

Qu'as-tu?

ANTOINE.

Un frisson m'a saisi.

LA CHARITÉ.

Pourquoi, pauvre enfant?

ANTOINE.

Au dehors, il me semble, il y avait quelque chose?

LA FOI.

Qu'est-ce qu'il y a?

L'ESPÉRANCE.

Ne crains rien.

Les Péchés, quittant le fond de la scène, viennent, sur la pointe
des pieds, rôder autour de la chapelle.

ANTOINE.

Ne voyez-vous pas?

LA CHARITÉ.

Quoi donc ?

ANTOINE.

Des ombres qui se promènent tout à l'entour.

L'ESPÉRANCE.

Ne tourne pas les yeux de ce côté-là.

LA FOI.

D'où vient que tu trembles et que la terreur, comme un vent froid, passe dans ta chevelure ?

LES PÉCHÉS

hurlant.

Ohé ! ohé !... Ouâh !... xi !... tsi !... uxice !

ANTOINE.

Protégez-moi !

LES PÉCHÉS.

Rrrrh ! rrrrh ! sssssice !

ANTOINE.

Oh ! comme elles sifflent !

LA FOI.

Ne les écoute pas.

LA CHARITÉ.

Pense à Dieu.

L'ESPÉRANCE.

Elles s'en iront.

ANTOINE

prêtant l'oreille.

Mais elles approchent.

LA FOI.

Rapproche-toi de nous.

ANTOINE.

C'est qu'elles sont nombreuses!

L'ESPÉRANCE.

Nous, nous sommes fortes.

ANTOINE.

C'est qu'elles sont terribles!

LA FOI.

Nous sommes invincibles.

ANTOINE.

Tenez! elles montent les marches.

L'ESPÉRANCE.

Elles s'arrêteront à la porte, si ton cœur est fermé.

Silence.

ANTOINE

écoute.

Elles s'éloignent, n'est-ce pas?

L'ESPÉRANCE.

Oui! elles s'en vont.

Les Péchés se remettent à hurler.

ANTOINE.

Sauvez-moi!

LA FOI.

Qui te trouble?

ANTOINE.

Si elles entraient!

LA FOI

se voilant le visage avec les mains.

Oh! tu doutes!

L'ESPÉRANCE.

Les tentations viendront toujours assiéger la croyance du Seigneur, et pleines d'hymnes, de clartés, de parfums, les nets retentiront d'harmonie pendant que leurs murs trembleront aux rafales de l'ouragan et que la pluie ruissellera sur les grands dômes.

LES PÉCHÉS

murmurent.

Bou! Bou!

LA FOI.

Et les piliers des basiliques se multiplieront sur la terre comme les arbres de la forêt céleste, les peuples haletants accourront se reposer dans son ombre.

LES PÉCHÉS

grinçant des dents.

Bou! Bou!

L'ESPÉRANCE.

Le cœur sera délivré, l'esclave sera affranchi.

LES PÉCHÉS

se frottant les mains.

Bou! bou! le cœur délivré prendra ses ébats, l'esclave affranchi s'amusera bien.

LA FOI.

Je grandirai, j'embrasserai le monde.

LES PÉCHÉS

sautant de joie.

Tant mieux! ce sera le bon temps, ça nous convient fort.

LA CHARITÉ.

Toutes les tendresses altérées viendront se désaltérer à la source de mon cœur.

LA COLÈRE.

J'excommunierai, j'anathématiserai, je brûlerai, j'assassinerai.

L'ESPÉRANCE.

Comme des hirondelles à la saison d'hiver, l'humanité, quittant ses pôles, volera vers mon soleil.

L'AVARICE.

Moi, je quêterai, je suceraï le peuple, j'exprimerai les pays.

LA FOI.

Enfermée dans ma loi comme un lac entre les montagnes, l'âme en sa pureté tranquille reflétera les cieux.

LE DIABLE

se promenant de long en large devant la chapelle, à part.

Je soufflerai sur sa surface et elle sautera par-dessus les bords.

LA FOI.

Je serai universelle et seule : les rois obéiront à mes pontifes, je gouvernerai la terre.

L'ORGUEIL.

Le successeur de saint Pierre luira d'une majesté non pareille ; il sera terrible et absolu, il portera la triple couronne, il aura des courtisans, des espions, une armée.

LA LUXURE.

Et dans son lit je mettrai des courtisanes blondes, qui henniront comme des cavales et se tordront comme des serpents.

LA FOI.

Rien ne luira que le rayonnement de la croix.

LA PARESSE.

Je les ferai gras, vos serviteurs, bien enfermés, bien obtus.

LA GOURMANDISE.

Bien pansus, bien ventrus; de plénitude après la messe ils vomiront l'hostie, et ils auront tant godaillé, la nuit, qu'au confessionnal ils roteront le vin.

LA FOI.

A cette chaleur de Dieu, des moissons merveilleuses s'élèveront du cœur des hommes; le Christ partout...

Ici les Péchés se mettent à hurler si démesurément qu'Antoine se cache derrière les Vertus théologiques et se ratatine contre elles.

La Foi reste debout, la Charité s'agenouille, l'Espérance lève les yeux.

Silence.

Les Péchés viennent s'appuyer contre le linteau de la porte et hurlent l'un après l'autre.

L'AVARICE.

A quand les pèlerinages? bénissez-moi vite n'importe quel os pour que j'en tire de l'argent.

LA COLÈRE.

Holà, toi, l'immaculée! l'enfer m'a promis que tu me donnerais de la besogne, je m'en vais préparer toutes mes haines.

L'ENVIE.

Je suis à votre service pour honnir la doctrine, pour ravalier l'art, pour étrangler l'idée, pour persécuter le bonheur.

LA LUXURE.

Grâces à toutes trois vous soient rendues, pour avoir inventé le serment de chasteté! La continence engendre les délires du rêve, j'aime les doux chuchotements du confessionnal perdu dans l'ombre; c'est un exquis plaisir que d'émouvoir un cœur palpitant d'amour divin, et de déboutonner les gorges pudiques où se cache un médaillon béni.

LA PARESSE.

Vive la Foi qui reste immuable! c'est très commode pour la pensée. Vive la Charité qui me nourrit! on n'a besoin de rien faire. Et vive surtout l'espérance d'une meilleure vie! c'est très amusant à songer, quand on s'ennuie.

Silence. Antoine soupire.

LES PÉCHÉS.

Parleront-elles? quel entêtement! Voyons, essayons!
Holà hé! célestes, où est l'ermite? est-ce qu'il s'est niché sous vos jupes?

Les Vertus ne répondent pas.

Prenez garde de l'y faire mourir, il va étouffer là-dessous, l'air manque.

Les Vertus ne répondent pas.

Dégagez-le donc! il asphyxie. Ne voyez-vous pas qu'il a le cœur affadi de vous, tant vous empestez l'encens, tant vous suintez l'eau bénite, tant vous êtes toutes détraquées comme des calvaires pourris!

Les Vertus ne répondent pas.

Ah ça! elles se moquent de nous, les drôlesses! sont-elles sourdes à force d'avoir braillé là-haut? c'est possible, sans doute qu'elles se seront brisé le tympan. Vous savez bien que s'il mourait maintenant, le bon ermite avec vous, il irait droit en enfer, car il a beau demeurer dans votre compagnie, il n'en est pas moins à nous, puisqu'il pense à nous et rêve de nous.

LA FOI.

Non!

L'ESPÉRANCE.

Oh! que non!

LES PÉCHÉS.

Tu t'illusionnes, tu te flattes, la belle! demande-le-lui, fais qu'il parle, interroge son cœur.

Le Diable, mettant deux doigts dans sa bouche, pousse un sifflement aigu. Aussitôt la Logique arrive, sautillant sur sa boule, tantôt d'un pied tantôt de l'autre.

LA LOGIQUE

arrive.

Interrogez-vous vous-mêmes, hypocrites que vous êtes ! S'il avait la foi, aurait-il peur ? s'il avait l'espérance, ne serait-il pas heureux ? s'il avait la charité, est-ce qu'il penserait seulement à lui ?

Les Vertus ne répondent pas.

LA LOGIQUE

reprend.

A quoi êtes-vous bonnes ? vous voilà trois pour soulager une pauvre âme et vous la laissez tomber par terre sans la relever ! Je ne suis pas comme cela, moi, car il n'est pas de défaite que je ne console avec les meilleurs arguments du monde.

L'ORGUEIL.

Allons donc ! relevez-le, montrez-le ; n'avez-vous point de honte de vous entendre traiter de la sorte ?

LA FOI.

Qu'est-ce que ça me fait ?

LA CHARITÉ.

Je suis venue au monde pour recevoir l'outrage.

L'ESPÉRANCE.

Attendons !

LA LOGIQUE.

Voilà deux fières égoïstes ! est-ce qu'il est question de vous ? mais du pauvre ermite. N'êtes-vous pas envoyées pour le sauver ? sauvez-le donc !

Les Vertus se taisent.

L'ORGUEIL.

Songez que le Diable vous regarde, et qu'il est en droit de dire qu'il vous fait peur.

LA FOI.

J'ai moins de peur du Diable que de confiance en Dieu.

LA CHARITÉ.

Qu'il nous assaille, si cela plaît au Très-Haut, et je me ré-
ouirai de mes douleurs.

L'ESPÉRANCE.

La consolation ne m'abandonne point dans l'attente où je de-
meure.

LA LOGIQUE

venant se poster à l'entrée de la chapelle, en face des Vertus.

Voilà ce qui s'appelle mentir, et outrageusement encore, comme
des vertus que vous êtes !

Foi, Foi l'inébranlable, es-tu sûre d'être ce que tu prétends ?
partagée en deux moitiés, tu bénis avec l'une, tu maudis avec
l'autre ; tu espères par celle-ci, tu trembles par celle-là. Mais, si
tu as confiance en Dieu, pourquoi redoutes-tu le mal ? quel souci
aurais-tu de ses atteintes, si tu ne reconnaissais la puissance d'où
il procède supérieure à la force qui te soutient ? d'où te viendrait
l'incessante préoccupation de ton salut ?

Ah ! le doute te dévore, avoue-le, car tu ne sais jamais si Dieu
t'agrée, si tes œuvres sont suffisantes, si tu es assez ferme de toi-
même.

Mais la plus drôle à voir, c'est cette bonne Charité, qui pleure
si bien, qui souffre tant et qui fait un si beau tapage de soupirs
et de sacrifices. Dis donc, Charité dolente, en exécutant tes
bonnes œuvres, en priant sans arrière-pensée, en t'humiliant,
fais-tu donc autre chose que suivre ta pente de résignation et de
détachement, dans la pensée que cela plaît à Dieu ? Mais le sacri-
fice serait plus grand, si tu faisais quelque chose que tu susses lui
déplaire et devoir te perdre : ce serait là l'abnégation complète,
l'action désintéressée, l'immolation absolue. Beau mérite de souf-
frir, si la souffrance t'amuse ! de prier si cela te convient ! et de
faire l'aumône si tu es prodigue !

Qu'espères-tu, toi, Espérance ? où ? quand ? quoi ? qu'est-ce ?
tu espères, et puis c'est tout. Tu espères ce dont tu n'as ni soup-
çon ni idée, car si tu en avais l'aperçu même le plus vague, la
présomption la plus légère, une certitude quelconque enfin, tu
ne serais plus dès lors cette belle espérance, qui consiste à croire
sans preuve, à adorer ce qu'on ignore et à attendre avec ferveur
ce qu'on ne sait pas du tout.

Eh bien, non, non ! car pour rendre ton espoir plus pur, pour
le reposer mieux en Dieu, pour mériter vraiment ce nom d'es-
pérance, tu devrais écarter de ta pensée toute image, de ton
attente toute supposition qui s'y rapporte, tout effort pour te fi-

gurer ce qui est au delà, tandis qu'au contraire tu te bats les flancs pour le dessiner, le colorer, le préciser, et du mieux qu'il t'est possible le rapprocher de toi afin d'en jouir déjà.

Appuyée sur la Foi, qui est une certitude et comme un œil par lequel tu contemples, tu es sûre, convaincue, tu touches, tu as. Tu n'espères pas, tu possèdes.

Mais espérer, c'est douter avec amour, c'est désirer qu'une chose arrive et ne pas savoir si elle viendra. Toi, tu sais qu'elle viendra, tu ne doutes pas qu'elle n'arrive. Doutes-tu ? crois-tu ? jouis-tu de Dieu, ou languis-tu après lui ? mais, si tu le désires, tu ne l'as donc pas ? si tu l'as, tu ne le désires plus ; et tu te surcharges de la Foi, tu te courbes sous l'exclusion du dogme, tu vas t'enfermant dans les formules, dans les gestes convenus, dans la niaiserie étroite, dans la petite bêtise sainte.

Qu'êtes-vous donc ? vous servez à tout, vous êtes à tous... Vous ne voulez rien dire ? Eh, les payens aussi ont leur foi, les démons croient comme les anges, les hérétiques sont pleins de charité, les pécheurs sont remplis d'espérance, car ils comptent que Dieu ne les verra pas, ou qu'il leur pardonnera, ou qu'ils se repentiront. Ainsi plaçant toujours l'absolution derrière la faute, et, à cause de l'espérance, se renforçant dans le péché, ils courent à la perdition en compagnie de cette chère vertu.

LES VERTUS.

C'est la Foi perverse, la fausse Charité, la mauvaise Espérance.

LA LOGIQUE.

Il y a donc plusieurs natures d'espérances, plusieurs sortes de charités, diverses essences de foi ? où est la chaste luxure ? l'orgueil modeste ? la douce colère ? la charitable envie ?

LES PÉCHÉS.

Allons ! chassons-les.

LES VERTUS.

Arrière !

ANTOINE.

Sauvez-moi !

LES PÉCHÉS.

Ah ! la Foi nous regarde avec ses grands yeux fixes.

LE DIABLE.

A la charge! à la charge! Péchés immortels, vieux comme le monde et jeunes comme l'aurore!

LES PÉCHÉS.

Qui nous empêche? Comme le flot sur le rivage nous avançons et nous reculons, mais nous le découperons des golfes inégaux, nous dévorerons les continents, et dans ces calmes lieux où fleurissent comme des lis les blanches béatitudes, tourbillonneront plus tard des gouffres sans fond.

LE DIABLE.

Détruisez, ravagez, corrompez, souillez! En avant l'Orgueil! Hardi, Colère!

LES PÉCHÉS.

Jetons-les par la fenêtre, cassons leurs os! Comme à travers une lanterne mince on voit en elles vaciller leurs âmes, éteignons-la de nos haleines.

ANTOINE.

Résistez toujours, ne m'abandonnez pas, ayez pitié de moi!

LES PÉCHÉS.

• Entrons! entrons!

LES VERTUS.

• Arrière! arrière!

LES PÉCHÉS.

Mais, à genoux sur le seuil, la Charité nous barre l'entrée.

LE DIABLE.

Sautez par-dessus, renversez l'autel, brisez la croix, détruisez l'église! Faut-il donc que je vous prenne toutes ensemble et que je vous lance contre lui comme une poignée de cailloux?

LES PÉCHÉS.

Recommençons! essayons!

ANTOINE.

Ah! j'ai bien peur! leurs yeux brillent dans la nuit comme ceux des chats sauvages.

LA FOI.

Je suis là! j'y suis toujours!

L'ESPÉRANCE.

Encore un moment! la tentation précède le repos, le combat est avant la victoire.

LES PÉCHÉS.

Mais l'Espérance, comme un bouclier, étale devant nous le pan de sa tunique! Tu sais, ô Père, qu'elle est comme toi, qu'elle bouche les oreilles et qu'elle aveugle les yeux.

LE DIABLE

rugissant.

Où sont donc vos masques, vos poignards et vos flambeaux? Allons donc! allons donc!

LES PÉCHÉS.

Oui! c'est pour cette fois. Entrons! entrons!

UNE VOIX D'ENFANT.

Mère! mère! attends-moi!

On voit accourir la Science, enfant en cheveux blancs, à la tête démesurée et aux pieds grêles.

L'ORGUEIL.

Ah! c'est toi, petit! bonjour!

LES PÉCHÉS.

Bonjour, petit. Te voilà? tu pleures donc toujours?

LA SCIENCE.

Attends-moi, mère, donne-moi la main, j'ai couru longtemps, je suis tout essoufflé, je boîte.

L'Orgueil lui donne la main, le traîne après elle à tous les mouvements en marchant.

LES PÉCHÉS

entourant la Science.

Ah! c'est toi, petit, te voilà?

LA SCIENCE.

Oui, c'est moi, moi toujours. Mais laissez-moi, je n'ai que faire de vous.

L'ORGUEIL.

Ah! c'est toi! que veux-tu?

LA SCIENCE.

Ce que je veux?

regardant l'Orgueil et se mettant à pleurer.

Oh! tu me battrais! Déjà tu lèves ton bras.

L'ORGUEIL.

Non, parle, conte-moi tout.

LA SCIENCE

boudant.

Eh bien, j'ai faim, na! j'ai soif, entends-tu? j'ai envie de dormir, j'ai envie de jouer.

L'ORGUEIL

souriant et levant les épaules.

Bah! bah! bah!

LA SCIENCE.

Si tu savais comme je suis malade, comme les paupières me cuisent, quels bourdonnements j'ai dans la tête! O Orgueil, ma mère, pourquoi me contrains-tu à ce métier d'esclave? Tu me fais casser des pierres et courir après les feuilles, mes ongles sont noirs de toute la poussière que je remue, et je grelotte à la bise avec mes coudes percés. Quand parfois je sommeille un peu, tout à coup j'entends le sifflement de ton fouet qui me claque aux oreilles et qui me balafre la figure — oh! laisse-moi finir — je me réveille en sursaut, je prends ma tête dans mes mains, je

continue mon ouvrage, mais toujours tu cries : Encore ! encore ! continue !

Mais n'as-tu pas peur de me faire mourir ? la fatigue me brise, ma poitrine étouffe, je voudrais plus d'air. Oh ! laisse-moi donc un peu courir dans la campagne et me rouler sur l'herbe, laisse-moi sauter les fossés, laisse-moi regarder le ciel rose quand je vais sur les collines, laisse-moi tout un jour seulement rêver bien à mon aise sur le sable des rivages ! Tu m'as promis que je serais heureux, que je trouverais quelque chose, mais je n'ai rien trouvé, je cherche toujours, j'entasse, je lis. Pourquoi donc, ô mère, toutes ces plantes que tu me fais cueillir, toutes ces étoiles dont il faut que j'apprenne les noms, toutes ces lignes que j'épelle, toutes ces coquilles que je ramasse ?

Au sourire caché qui plisse le coin de ta lèvre je vois cependant que tu es fière de moi, mais moi, quelle joie ai-je dans la vie ? chaque matin je recommence, à chaque âge se perd ma mémoire, le vent qui souffle éteint mon flambeau, et je reste pleurant dans les ténèbres.

Se penchant à l'oreille de l'Orgueil.

Et puis j'ai peur ! car je vois passer sur le mur comme des ombres vagues qui m'épouvantent.

J'ai des envies, je voudrais faire quelque chose, et des profondeurs de moi-même tirer une création nouvelle. Si je pouvais pénétrer la matière, embrasser l'idée, suivre la vie dans ses métamorphoses, comprendre l'être dans tous ses modes, et de l'un à l'autre remontant ainsi les causes, comme les marches d'un escalier, réunir à moi ces phénomènes épars et les remettre en mouvement dans la synthèse d'où les a détachés mon scalpel... peut-être alors que je ferais des mondes... Hélas ! je me heurte la tête, je m'arrache les cheveux, d'un bout à l'autre je parcours ma pensée, je la fouille, je la creuse, je m'y perds, je m'y noie, mais il faudrait que j'en sortisse au contraire, tandis que je tourne autour d'elle comme un cheval de pressoir.

J'ai entendu dans les carrières le flot invisible qui, à chaque siècle, hausse les montagnes d'un pouce de plus, et je sais de quelle longueur par minute croissent les toisons sur le dos des troupeaux. Dans les rainures de ma table je regarde les mouches marcher pour connaître ce qu'elles désirent ; quand je retourne dans mes doigts le cerveau de l'homme qui s'aplatit comme une éponge, je suis pris d'étonnements qui n'en finissent pas, en me demandant comment cela faisait pour penser et comment cela va-t-il faire pour se pourrir.

D'où vient la vie ? d'où vient la mort ? pourquoi marche-t-on ? pourquoi s'endort-on ? qu'est-ce qui donne les songes ? comment poussent les ongles et blanchissent les cheveux ? par quel travail,

dans les valves nacrées et dans les chauds utérus, se forment en silence les perles et les hommes? qu'est-ce qui fait que les aigles sans tomber se soutiennent au-dessus des nuées, et que les taupes sans étouffer se promènent sous la terre? quelles notes a-t-on prises pour arranger les modulations du vent, les cris de l'oiseau, le frôlement des feuilles, le hurlement de la mer. Je veux savoir tout, je veux entrer jusqu'au noyau du globe, je veux marcher dans le lit de l'Océan, je veux courir à travers le ciel, accroché à la queue des comètes. Oh! je voudrais aller dans la lune pour entendre sous mes pieds craquer la neige argentée de ses rivages et pour descendre dans ses crevasses souterraines.

L'ORGUEIL.

Je n'entends pas ce que tu dis, tu m'ennuies toujours de tes soupirs.

LES PÉCHÉS.

Que dit-il? que lui faut-il?

L'AVARICE.

Veux-tu venir avec moi?

LA SCIENCE.

Non! Que peux-tu pour ma misère? je te connais, j'ai poli tes diamants, j'ai battu tes pièces d'or, j'ai tissé ta soie sur mes métiers. Qu'est-ce que cela me fait, tes richesses? le retentissement de tes splendeurs n'est pas capable de faire lever ma tête.

LA GOURMANDISE.

Veux-tu venir avec moi?

LA SCIENCE.

Non! pas de toi! Que m'importent tes flacons et tes viandes! je sais faire pousser la vigne et comment se chassent les bêtes; tes festins m'ennuient. Manger, c'est toujours la même chose.

L'ENVIE.

Veux-tu venir avec moi?

LA SCIENCE.

Avec toi? non! Qu'en ai-je besoin? je n'ai pas de haine; par

ma porte entre-bâillée j'ai entrevu ta figure, et le grincement de tes dents m'a troublé dans mon travail; va-t'en! Mais pour t'aider, que désires-tu? est-ce du poison pour tuer ceux qui te gênent, ou de la rhétorique pour dénigrer ceux que tu admires? Laisse-moi.

LA COLÈRE.

Veux-tu venir avec moi?

LA SCIENCE.

Non! je suis fatiguée de suivre ta traînée sanglante, de passer au tamis la poussière que tu fais, et d'employer ma vie à lire ta longue histoire. J'ai remué la cendre de tes incendies, et c'est à moi que tu t'adresses pour forger ton épée et pour monter tes machines de guerre; de temps à autre, dans mes rages patientes, tu me soutiendras quelquefois, mais ne frappe plus du poing sur ma table, car plus mélancoliquement ensuite je ramasse mon livre tombé.

LA PARESSE.

Arrête! repose-toi!

LA SCIENCE.

Dis au sang qui bat, aux astres qui tournent, d'interrompre leur mouvement. Le puis-je davantage, moi qui suis faite pour compter les pulsations de l'artère et le nombre des soleils? Comme les planètes qu'elle observe, ma pensée va d'elle-même accomplissant son irrésistible voyage, et sans savoir où nous allons, nous tournons dans des cercles parallèles.

LA LUXURE.

Veux-tu venir avec moi?

LA SCIENCE.

J'y ai été, j'en suis revenu. J'ai soulevé ta robe, j'ai entr'ouvert ton cœur, je connais les faux talons qui te grandissent et les séductions qui t'embellissent; j'ai étudié l'effet de la lumière des lampes coulant comme une onde à travers le duvet de ton blanc épiderme, et j'ai ouvert les narines à la bouffée d'odeur qui montait de tes seins et me chauffait la joue. Je sais les mots qu'il faut dire, les attractions qui t'appellent, tous les chemins qui mènent à toi, ce qu'on y trouve, ce qui en repousse. N'ai-je pas occupé ma jeunesse à pêcher dans ton ruisseau? je t'ai harassée

d'ardeurs inquisitives et possédée dans toutes les postures, dans le tapage de l'orgie et dans l'attouchement du premier désir.

O Luxure, tu circules en liberté, belle et levant la tête; à tous les carrefours de l'âme, on retrouve ta chanson, et tu passes au bout des idées comme la courtisane au bout des rues.

Le désir sous tes pas se lève d'entre les pavés, des rêveries charmantes s'entr'ouvrent comme des fleurs aux plis remuants de ta robe, et quand tu la retires, on a des éblouissements comme si ta chair était un soleil; mais tu ne dis pas les ulcères qui rongent ton cœur, et l'immense ennui qui suppure de l'amour. Moi, j'ai effeuillé en riant la rose desséchée de ta première passion, et j'ai vu suer ton fard sous les efforts que tu faisais pour avoir du plaisir; je suis las de ton visage et de l'imbécillité de tes caresses, va-t'en! va-t'en! J'aime mieux les fucus au flanc des falaises que tes cheveux dénoués, j'aime mieux le clair de lune s'allongeant dans les ondes que ton regard amoureux se noyant dans la tendresse, j'aime mieux la brise que tes baisers, et le frissonnement des grandes plaines que tes tressaillements d'amour; j'aime mieux le marbre, la couleur, l'insecte et le caillou; j'aime mieux ma solitude que ta maison, et mon désespoir que tes chagrins.

LES PÉCHÉS.

Que te faut-il donc?

LA SCIENCE.

Ce qu'aucun de vous ne possède... Ah! je suis triste, bien triste!

L'ORGUEIL.

Console-toi, petit! tu grandiras, tu seras fort et robuste, je te ferai boire d'un bon vin amer et coucher sur des herbes sauvages.

LE DIABLE.

Si tu travailles comme il faut, tu auras un beau plumet de plumes de paon, avec une trompette de fer-blanc, et je te mènerai aux marionnettes, à la meilleure place, entends-tu? sur la première banquette, petit, à côté des lampions, de manière à bien voir tous les bonshommes et les doigts du machiniste à travers la toile.

L'ORGUEIL

à la Science, lui essuyant les yeux avec le bas de sa robe.

Allons! ne pleure plus, sois joyeux, ris donc; tes chagrins se

passeront, tu as eu de pires moments, tu étais si faible quand tu étais petit! Si tu savais comme je t'ai soigné, bercé, caressé! Tu es venu au monde respirant à peine, mais moi, avec une joie suprême, de suite je t'ai porté à ma mamelle; c'est mon lait qui t'a nourri. Va, tu es bien mon fils, mon enfant; mes entrailles remuent quand tu parles, j'aime à te voir, regarde-moi donc, car j'éprouve en me mirant dans tes yeux des félicités âcres qui me grattent le cœur.

LE DIABLE

appelant.

Enfant!

LA SCIENCE.

Quoi?

LE DIABLE

d'un coup d'œil lui désigne la Foi, qui est dans la chapelle.

Tu la vois, n'est-ce pas?

LA SCIENCE.

Oui.

LE DIABLE.

Partout où elle sera, tu iras, tu la poursuivras, et quand tu l'auras saisie, il faudra la rouler dans la boue, afin qu'elle ne puisse, si elle se relève, jamais se débarbouiller la figure de l'ignominie de sa chute.

LA SCIENCE

à part tout en continuant.

Ah! c'est elle, la Foi! enfin la voilà! depuis si longtemps moi qui l'ai cherchée partout! dans les conciles qui sont pleins de son nom, aux agapes des fidèles où l'on se grise en son honneur, à l'église, au cimetière, dans le cœur des prêtres, sur les lèvres des enfants... et je ne la trouvais pas! Ah! tu étais ici!

LE DIABLE.

Tant que tu ne l'auras pas tuée, il n'y aura pour toi ni bonheur ni repos.

LA SCIENCE

en colère, avec dépit.

Ah! je le sais bien! je le sais bien!

ANTOINE

se relevant.

Quoi ? il me semble que j'entends une voix nouvelle, une voix vibrante et toute claire, comme le son d'une clochette dans les bois.

LA FOI.

Non, ce n'est rien, mon fils.

LA SCIENCE

bas.

Comme elle ment !

LE DIABLE

bas.

Par excès de zèle.

ANTOINE.

Mais j'ai entrevu un visage dont la pâleur était douce et dont les yeux luisaient comme une aurore.

LA FOI.

Sa pâleur est celle du tombeau, sa lueur est celle de l'enfer... S'il revient, ferme les yeux ; s'il parle, bouche tes oreilles.

LA LOGIQUE.

Pourquoi ?

LA FOI.

Car c'est l'enfant de l'abîme, la malédiction même.

LA CHARITÉ.

Reste enfermé dans l'humilité de ton cœur.

LA LOGIQUE.

Si pourtant on cherche la vérité avec l'humilité du cœur ?...

ANTOINE.

Dites ! est-ce donc pécher que...

LA FOI

mettant la main sur la bouche d'Antoine qui veut parler.

Tais-toi! ne détourne point la tête pour voir l'ombre de ta pensée : au crépuscule du doute elle s'allongerait sans cesse, et tu passerais ta vie, malheureux! à la voir grandir.

ANTOINE.

Mais d'où cela vient-il?

LA FOI.

De la Science.

LA SCIENCE.

Ah! tu commences, fille du ciel? tu m'exècres donc bien fort!... Mais si la vérité t'est connue, tends-moi la main, car c'est vers la cause aussi que j'aspire, moi, et ne la comprenant point, je ne la nie pas cependant, tandis que toi tu nies les manifestations qui la témoignent. Tu nies la nature par les miracles, la mort par la résurrection, la liberté par la Providence, et la Providence par l'intervention directe du Seigneur; tu es la négation, l'étouffement, la haine. Moi, je suis le grand amour inquiet, qui s'avance pas à pas dans ce chemin de l'esprit que tu te plais à bouleverser...

Patience! un temps viendra que les choses seront lavées des malédictions dont tu les couvres, ce qui est obscur resplendira, ce qui est informe se complètera, ce qui semble monstrueux apparaîtra superbe; j'expliquerai le corps comme l'âme, la matière comme l'esprit, le péché comme la pénitence, le crime comme la vertu, le mal comme le bien, et je rajeunirai sans cesse tandis que tu te courberas vers la décrépitude. En vain pour attirer les cœurs tu voudrais t'embellir par l'allèchement de l'idéal, mais à la fin l'art se détachera de toi, comme un collier dont la corde qui se dénoue est usée, et les goujats riront à voir la nudité de ce squelette qu'on aimait. Alors tu te traîneras sur ta béquille, tu branleras du chef en pleurant, tu marmotteras ta colère, et tu resteras comme une pauvre à la porte de l'église, tapie dans un coin, perdue dans l'ombre et répétant ta plainte.

Frappant à la porte.

Recevez-moi! ouvrez la porte!

LA FOI.

Non!

Antoine reste immobile avec les trois Vertus.

LA LOGIQUE

reprend.

Alors laissez sortir l'ermite, qu'il vienne à elle!

LA FOI.

Il se perdrait avec elle.

LA LOGIQUE.

Mais la Science n'est pas le Péché, puisqu'elle est l'ennemie des péchés.

LA FOI.

Pire qu'eux tous!

LA LOGIQUE.

Elle les combat pourtant!

LA FOI.

Elle les aide aussi.

LA LOGIQUE.

Comment cela?

LA FOI

bas à Antoine en relevant le bas de sa robe.

Tiens, vois-tu, c'est elle qui a fait ces trous que je cache en marchant.

On aperçoit, au bas de sa robe, l'étoffe un peu déchiquetée comme par des morsures de rat.

LES PÉCHÉS.

Nom d'un triple enfer! est-ce que nous n'entrerons pas? Est-ce que ça durera longtemps?

LE DIABLE.

Vite! finissez-en, dépêchez-vous!

ANTOINE.

Oh! que la nuit est longue! quand donc viendra l'aurore?

LA CHARITÉ.

Patience, mon fils!

LA LOGIQUE.

Pourquoi ne font-elles rien pour toi? c'est qu'elles ne le peuvent; elles te promettent bien l'avenir, qui t'assure de l'avenir?

LA FOI.

Moi!

LA LOGIQUE.

La preuve?

Si cela ne déplaisait pas à Dieu, Antoine, tu pourrais pécher.

Silence.

Dieu écoute-t-il la prière?

LES VERTUS.

Oui.

LA LOGIQUE.

Prie-le donc pour qu'il admette et bénisse le péché, car puisqu'il est tout-puissant...

ANTOINE

bas.

Que répondre?

LA FOI

bas.

A genoux! à genoux!

Le Diable sautant sur le toit de la chapelle, se met à défaire les tuiles.

ANTOINE.

Le ciel s'ébranle, tout va crouler !

LES PÉCHÉS.

Ah ! vous ne résisterez pas ! il viendra, nous l'emmènerons !
tu danseras, tu chanteras, tu riras.

LE DIABLE

arrachant les tuiles.

Encore celle-ci ! encore celle-là !

ANTOINE.

Ah ! mon Dieu ! les poutres s'effondrent... Délivrez-moi ! —
à travers les fentes des murs passent leurs haleines et mon cœur
défaillit.

Le vent redouble, on entend des roulements sourds.

LA FOI.

Prie !

ANTOINE

priant.

Père qui êtes aux cieux...

Les Péchés hurlent.

LES VERTUS.

Continue, va toujours !

ANTOINE.

Père qui êtes aux cieux, Fils qui êtes à sa droite, Saint-Esprit...
Saint-Esprit... Saint-Esprit... Mais je ne peux pas trouver les
mots.

LES VERTUS.

La pensée, la pensée seulement ! dépêche-toi !

ANTOINE.

Marie, mère du Sauveur, source de grâce, et vous, bienheu-
reux saints...

LA LOGIQUE.

Des saints ! pourquoi sont-ils saints ?

ANTOINE.

Et vous, Marie-Madeleine...

Le Diable jette des tuiles sur les Vertus.

LA LUXURE.

Marie-Madeleine, qui lavait les pieds du Christ, mais...

L'AVARICE.

Combien y avait-il de chandeliers sur la table ?

ANTOINE.

Oh ! si j'ai péché, pardonnez-moi !

Lentement.

Si... j'ai... pé... ché...

LA LOGIQUE.

En quoi ?

LES VERTUS.

Prie donc !

ANTOINE.

Pardonnez-moi, divin Messie, Jésus-Christ, fils de Dieu !

L'AVARICE.

Et il travaillait avec son père à faire des instruments de labourage.

ANTOINE.

Intercédez pour moi, car vous savez...

LA LUXURE.

Et cette femme était fort belle...

ANTOINE.

Ah! je ne peux pas, je ne peux pas! elles parlent toutes à la fois.

Les Péchés accoudés dans l'embrasure des brèches, allongent le cou et marmottent.

LA LUXURE.

Comme elle rit, la grande fille brune qui porte des pièces d'or dans ses cheveux crépus! A l'ombre de la vigne, couchée sur le gazon, elle avance les lèvres pour saisir le raisin mûr; un grain tombe, il glisse sur sa joue, et, roulant entre ses seins, la chatouille tout entière, depuis le menton jusqu'au nombril.

LA COLÈRE.

Les chevaux piaffent, secouent leur bride, s'émouchent de la queue; le clairon sonne, les piques s'abaissent.

LA GOURMANDISE.

Au milieu de la viande saignante il y a des lignes noires.

LA LOGIQUE.

Pourquoi maudissait-il le figuier, puisque ce n'était pas la saison des figues?

LA PARESSE.

Sous le tendelet d'azur les tapis sont étalés, et leurs franges retombent dans l'eau; l'éventail de plumes balaie sur vous la fraîcheur des soirs; à travers les paupières fermées, on entrevoit un jour tout rose, et la molle secousse des avirons cadence votre sommeil.

L'AVARICE.

Clic! clac! le moulin tourne, la farine saute, le blé emplit les greniers.

LA SCIENCE.

De David à Joseph, Luc compte 41 générations, Mathieu 26.

ANTOINE.

Tiens! c'est vrai... Où êtes-vous?

Tâtonnant dans l'ombre.

Quelle nuit!

LA FOI.

Plus sombres encore étaient les nuits où marchaient les rois, quand ils allaient vers le Sauveur, mais l'étoile devant eux sautait de colline en colline.

LA SCIENCE.

Ils s'appelaient Malgalat, Galgalat et Saraïm.

L'ORGUEIL

à Antoine.

Tout le monde ne sait pas cela.

L'AVARICE.

Cassolettes d'or avec des chaînes, fermoirs d'argent qui retiennent les lourds manteaux, belles ivoireries taillées à jour, un gros diamant dans des plumes blanches; et des nègres à la porte, de leurs poings chargés de bagues, frappant le museau des domadaires.

LA LUXURE.

Il y en a qui ont des yeux couleur d'ardoise, d'autres sont pâles comme la lune, avec des regards noirs.

LA GOURMANDISE.

Un morceau de pain sec frotté d'ail, qu'on mange tout seul quand on a faim, une belle eau limpide.

LA LOGIQUE.

Ce n'était point le fils de David, puisque Joseph n'était pas son père.

L'AVARICE.

La pluie tombe, la porte est fermée, le feu flamboie, on est chez soi.

LA COLÈRE.

La baliste lance des pierres, l'huile ruisselle sur les boucliers polis, on monte les escaliers, on se débat, on tue, les épées dans l'air font des cercles rouges.

LA PARESSE.

Une botte de paille, un tas de cailloux, la neige même avec un manteau, n'importe quoi, tout est bon.

LA SCIENCE.

Il avait été en Égypte pour étudier la magie, et il savait des secrets comme les sorciers de Pharaon.

LA LUXURE.

Les mains des femmes, relevées par le bout, galopent en sautillant sur la corde des lyres, tirent un à un le long fil des tapisseries, se bombent en forme de coquille, pour rajuster sur le front les boucles défaites; passant sous le vêtement, elles s'insinuent dans vos poitrines, elles vous parcourent la chair, légères.

LA SCIENCE.

Le vrai nom de Jérusalem est Kedusha.
Le vrai nom de Jésus est Yeschut.
Le vrai nom de Dieu est Yaho.

LA LOGIQUE.

Il a eu peur du Diable, car il lui a dit : va-t'en !

LA SCIENCE.

Ils étaient quatre mille en armes au Jardin des oliviers.

LA LOGIQUE.

Pourquoi n'a-t-il pas voulu guérir la fille de la Cananéenne ? pourquoi n'alla-t-il pas chez Lazare quand il se mourait ? pourquoi recommandait-il aux siens de ne pas parler de ses miracles ?

ANTOINE

tirant les Vertus par leur robe.

Répondez donc ! dites quelque chose ! agissez vite !

LA LUXURE.

Chantant dans les tavernes, priant parmi des tombes, veillant en paix près des berceaux, dans les bois, dans les villes, sur les rivages, par les chemins, portées dans les litières, balancées sur des éléphants, traînées dans des chariots, couvertes de pourpre, couvertes de laine, avec des coquillages autour du cou, avec des clochettes d'or aux oreilles, au théâtre où elles s'assemblent, dans l'atrium où elles s'enferment, près des ruisseaux où elles se mirent, au bord des lits où elles se pâment, inclinées, couchées, habillées, voilées, décolletées, nues, elles sont à toi, les filles de la terre !

LA COLÈRE.

Le sang vous jaillit aux yeux, il éclabousse les visages, il coule sur les lambris, des plafonds il tombe goutte à goutte.

LA GOURMANDISE.

Les gelées miellées tremblent dans les plats, les crèmes pétillent comme l'écume, le gibier emplit la salle d'odeurs sauvages, la croûte des fromages verts se casse sous le couteau, dans les assiettes colorées.

LA SCIENCE.

Les connais-tu, les amitiés des sages ? sais-tu ce que c'est que cette tendresse de l'esprit, plus forte que celle des cœurs ? as-tu vu, comme un soleil qui se lève, l'idée luire dans la prunelle des maîtres ? Durant les muets épanchements des intelligences pensives, quand elles s'enlacent l'une l'autre et qu'elles frémissent étonnées à leur contact mutuel, tu n'as pas senti, du fond de ton être, monter des sources fertiles ?

L'AVARICE.

La salle était haute, avec des étoiles d'argent à sa voûte et des portes de bronze qu'on ne pouvait ouvrir ; au milieu s'amoncelait un grand tas d'or ; sur les côtés, suivant leur taille, les drachmes étaient avec les drachmes, les staters ensemble, et les philippes et les dariques ; mais les piles, trop hautes, s'écroulaient, et les pièces rondes se mettaient à rouler sur les larges dalles plates. On en apportait dans des sacs que l'on versait d'en haut sur des échelles ; par des trappes, sous terre, il en sortait que l'on jetait à la pelletée ; tournant sur leur base, les colonnes s'entr'ouvraient pour en dégorger leurs flancs pleins ; il en ruisselait en cascades,

il s'en échappait en fusées, cela sautillait, clapotait et allait en montant le long des murs, comme un océan d'or et d'argent.

LA LOGIQUE.

S'il savait Judas cupide, pourquoi le tentait-il en lui confiant la bourse ?

LA SCIENCE.

Dieu avait bien tenté Abraham !

LA LOGIQUE.

Quand l'homme succombe, à qui la faute ?

LA LUXURE.

En veux-tu dont les lèvres aspirent le sang dans les baisers qu'elles donnent ? les seins rebondissent, les cous se renversent, les tailles se ploient.

L'ENVIE.

Puisque saint Pierre a renié Dieu, puisque Aaron a façonné le veau d'or !

LA COLÈRE.

Les victoires font les poussières épaisses, les chacals piaulent, les rats au nez pointu rongent le crâne des cadavres.

L'AVARICE.

On ouvre le ventre des vauriens pour en retirer l'argent qu'ils avaient avalé, et les mains frémissent à sentir l'or dans les entrailles, où l'on fouille jusqu'au coude.

LA SCIENCE.

Il n'a pas succombé, lui, car un ange le soutenait dans son angoisse.

LA LOGIQUE.

Il n'était pas pur du péché originel, puisqu'il naquit de la femme.

LA SCIENCE.

Il descendait de Rahab la paillardes, de Bethsabé l'adultère, de Thamar l'incestueuse.

LA LUXURE.

Les soirs d'été, dans les bois, les vierges dansent en rond, en se tenant la main.

LA LOGIQUE.

De quel péché s'est-il lavé dans le fleuve ?
Pourquoi avait-il besoin du baptême ?
Pourquoi repoussait-il sa mère ? pourquoi avait-il peur de mourir ?

ANTOINE

aux Vertus.

Vous pâlissez.

LE DIABLE.

Elles succombent.

Les Péchés enjambent par-dessus les brèches.

LES VERTUS

tremblantes.

Quoi ! les démons viennent jusqu'à nous !

LE DIABLE.

Où étiez-vous, répondez donc, quand aux secousses de l'aquilon la croix tremblait sur le Calvaire et que le Christ mourant râlait dans la tourmente ? Comme une tunique usée que l'on déchire de haut en bas, son âme se fendait et flottait dans le vent, avec ses cheveux sanglants qui fouettaient son front livide ; il écoutait glapir le corbeau, qui de ses ailes faisait des cercles noirs autour de lui, et, à ses pieds, les femmes en pleurs qui sanglotaient. C'est qu'il n'avait plus les festins pacifiques pleins de rayonnements et de douceurs, ni les foules palpitantes qui pour entendre sa voix s'échelonnaient sur les collines, ni les vastes campagnes où il allait levant la main quand il marchait au bord des sillons avec ses disciples qui le suivaient ; il eût voulu défaire ses membres des clous qui les attachaient, et retirer la couronne d'épines qui lui entraît dans les oreilles, mais, roulant sur ses épaules sa tête endolorie, il sentait son œuvre achevée et la mort venir.

LA SCIENCE.

Hély! Hély! Iamma Sabacthani!!!

LA LOGIQUE.

Pourquoi prier ? si ce que tu implores est une chose juste, Dieu te la doit ; si elle est injuste, tu l'outrages en la demandant.

ANTOINE.

Cependant... la grâce...

L'ORGUEIL

franchissant d'un bond les degrés de la chapelle.

Mais tu l'as, la grâce, tu l'as!

Les Vertus reculent.

ANTOINE.

Comment! quoi! les tentations qui sont là!...

L'Orgueil et le Diable échangent des signes rapides.

L'ORGUEIL.

Elles n'y sont plus.

Les Péchés disparaissent aussitôt.

Regarde!

ANTOINE

examinant de tous côtés.

Est-ce possible?

L'Orgueil s'avance, la Foi étend les bras pour lui barrer le passage; l'Orgueil, éclatant de rire, ouvre son manteau et lui frappe le visage avec le serpent qu'elle tient caché dans sa poitrine. L'Orgueil entre et les Vertus s'enfuient sans qu'Antoine s'en aperçoive.

Il reste quelque temps tout ébahi à regarder de côté et d'autre, n'aperçoit plus rien et se rassure. Alors il pousse un soupir de satisfaction en s'essuyant le front.

Antoine reste seul, assis par terre, la tête dans ses mains. L'Orgueil est debout derrière lui, les Péchés et le Diable sont cachés, la Logique et la Science se tiennent en dehors, des deux côtés de la porte.

ANTOINE

rêvant.

Que vais-je devenir maintenant ?

LA LOGIQUE.

Puisqu'elles sont déjà venues, sans doute qu'elles reviendront ! Ne te désespère pas, les plus forts parfois faiblissent, et toi, quand tu faillirais quelque peu, tu n'es qu'un homme, après tout ! Il ne faut pas vouloir posséder la perfection.

L'ORGUEIL

lui chuchotant à l'oreille.

Eh ! eh ! la perfection ! que te manque-t-il tant pour y atteindre ?

LA LOGIQUE.

Car la perfection n'appartient qu'aux anges, et cette inaltérable pureté du cœur, que tu te désolés de n'avoir point, n'a pas été concédée à la faiblesse de l'homme ; il faut qu'il vive dans l'incertitude avant d'acquérir la connaissance, qu'il flotte dans les ténèbres pour mieux aspirer à la lumière et en jouir plus délicieusement ensuite quand il l'aura. Voilà comme les bons jours succèdent aux mauvais, le désespoir alterne avec la joie. Souvent, quand on se croit près de périr tout à coup on est sauvé. Puis la sécheresse du cœur préserve l'esprit de la présomption, et, dénuée des jouissances de l'extase qui gratifient, dès ici-bas les dévotions heureuses, l'âme n'en conquiert que plus de mérites de ce qu'elle obtient moins de faveurs. Rassure-toi donc quand tu te sentiras vide, car au moment même où il te semble ne plus aimer Dieu, c'est peut-être alors que tu l'aimes davantage, ce tourment seul l'indiquerait ; repose-toi là-dessus, ne t'inquiète pas tant de l'avenir, Dieu le règle, tout arrive par son ordre ; les pensées qu'il fait naître en toi, c'est qu'il veut qu'elles y naissent, et puisqu'il est bon il ne peut t'induire dans le mal. Or tu ne peux supposer qu'il ne soit bon, car s'il était méchant il faudrait le haïr et non l'adorer ; mais puisqu'il est la bonté même et que tout émane de lui, il n'y a donc rien dans tout cela dont il faille avoir peur.

LA SCIENCE.

Le vent s'est calmé, les cités sont loin, le désert partout s'étend autour de toi, et le sable sous la lune scintille comme

des grains d'acier. L'œil, fendant l'espace, navigue à l'aise dans les horizons; là-bas, l'odeur des foins, maintenant, circule avec la brise; la clarté des nuits blanchit le tronc des arbres, et les bêtes attentives, allant boire aux fontaines, regardent sur la mousse l'ombre des fleurs qui remue. Au milieu des pâturages les troupeaux immobiles mouillent dans la rosée leurs fanons qui pendent, les oiseaux sont endormis, les grands fleuves coulent.

LA LOGIQUE

derrière lui.

Contemple-la, la majesté de Dieu qui repose sur la terre! les lacs sont plus purs que l'eau des bénitiers; sous le dôme des cieux ainsi que des lampes les étoiles sont suspendues. Écoute chanter les océans sonores, et comme des lèvres en prières frissonner les feuilles des bois; respire en paix, verse ton âme dans l'azur, promène par les espaces ton désir infini.

L'ORGUEIL.

Car le soupir que tu pousses te retombe sur le cœur, et la pensée se blesse aux murs. Qu'as-tu besoin de rester dans les temples? la main des hommes a-t-elle donc pu enfermer Dieu? et plus que toutes ces pierres n'es-tu pas toi-même le Temple saint où réside sa grâce?

LA LOGIQUE.

Pour te rapprocher de lui davantage, franchis donc ce qui te sépare de ses œuvres, sors de ta chapelle, rallume ton amour à ces feux qui luisent, sors donc, hume l'air!

ANTOINE

sort de sa chapelle.

Comme la nuit est douce! comme le temps est pur! comme les étoiles scintillent! il y en a beaucoup, ce soir; c'est beau, la création! Et dire que si on vivait mille ans on ne se lasserait point d'admirer tout ça! vraiment il faut avoir le cœur bien dur pour n'être pas attendri de reconnaissance envers le Seigneur, lorsqu'on se prend à considérer l'harmonie de l'univers: ces beaux astres qui luisent pour que nous les regardions, ces grandes forêts pleines de choses utiles, ces fleuves qui portent des bateaux, ce désert, ces montagnes avec ce petit endroit-ci tout exprès pour moi. Et l'homme même, quelle merveille! ces pieds qui sont si bien faits pour marcher, ces mains qui s'ouvrent et se referment, ces yeux qui voient, et cette tête...

Il prend sa tête.

...Cette tête ronde remplie d'un tas de pensées. Qu'il fait bon de vivre! quelquefois je me désole, pourquoi donc? je ne suis pas bien malheureux, et même le Seigneur est plein de bonté pour moi. Il est vrai que j'observe ses commandements, je prie, je veille, je jeûne, et même, chose étrange, ma santé depuis le temps que je mène ce genre de vie ne s'en est pas altérée, car je suis encore aussi vigoureux que qui que ce soit, je porterais bien de lourds fardeaux et je suis capable de faire de grandes courses à pied.

Il se promène doucement, l'Orgueil marche derrière lui dans son ombre.

Comment les autres hommes peuvent-ils pourvoir à leur salut, avec leurs femmes, leurs enfants et tous les tracas de la vie? voilà ce qui m'étonne. Moi, grâce au ciel, rien ne me dérange, et n'ayant que moi-même à songer, l'unique soin de mon âme me préoccupe. Le matin, d'abord, je commence par faire ma prière; puis je me mortifie avec ma discipline; comme j'en ai l'habitude, la douleur est supportable; ensuite je mange, je récite mon benedicite, je donne à manger au cochon, cela m'amuse; puis je jardine un peu, j'arrose mes légumes, je range, je balaie ma case; après quoi je me mets à l'ouvrage, j'aime à voir un grand tas de paniers à côté de moi; enfin arrive l'heure de l'oraison, elle s'écoule doucement, car à force de m'y être exercé, il me semble parfois que Dieu m'écoute et agrandit mon âme.

On entend rire le Diable.

Bientôt peut-être je ne vivrai plus, tôt ou tard le Seigneur m'appellera; je lui apporterai, je l'espère bien, une âme pure de tout péché, j'irai donc dans le paradis, je verrai Jésus-Christ, la Vierge, les anges, les bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, tous les martyrs, les chérubins et les séraphins; ils me recevront avec grande joie et nous causerons ensemble.

J'ai été bien tourmenté tantôt, ... oui, cruellement.. Le Seigneur m'a soutenu, mais j'y ai mis beaucoup du mien. Oh! je ne laisserai plus les mauvaises pensées m'approcher, je sais maintenant comment elles s'y prennent. Que j'étais sot, tantôt! oui, bien sot, bien sot!

Il rit.

Son pied heurte quelque chose de sonore.

Qu'est-ce donc?... une coupe!

Il la ramasse.

D'où vient-elle?

Il mouille son doigt et frotte la coupe.

C'est de l'argent.

Il la retourne et regarde le dedans.

Une obole!... quoi! une autre? une troisième? encore?...
oh! oh! quelle couleur!

La coupe devient verte.

Mais c'est de l'émeraude! de l'émeraude!... voilà de l'or maintenant!

La coupe se remplit d'or.

Les pièces sont toutes neuves... comme elles reluisent!

La coupe devient transparente.

Quoi! c'est du diamant!

Des rubis, des topazes, des turquoises, des améthystes et des perles fines ruissellent de la coupe; Antoine, qui tremble de tous ses membres, la laisse tomber; elle se brise, il considère les pierres précieuses répandues par terre; puis tout à coup :

Non... non... je n'y toucherai pas...

Il donne un coup de pied dans la coupe, la vision disparaît. On entend un bruit de grelots et de pas étouffés, Antoine écoute, le grelot se rapproche.

Antoine s'avance au bout de l'esplanade et se penche sur le rocher pour mieux voir.

Ce sont des gens qui voyagent, il y a trois dromadaires et cinq cavaliers; les hommes endormis laissent retomber leur tête au pas de leur monture qui chemine dans la nuit.

Le bruit des trois grelots se rapproche, ils vont passer sous la montagne, là, en bas; leurs ombres s'allongent sur le pan de la roche, quelque chose a sonné sous l'ongle d'un chameau.

Qu'est-ce donc? cela brille.

LE DIABLE

paraît derrière saint Antoine et chuchote :

C'est un poignard... noue ta robe, appuie ta sandale... ici, tiens! sur cette pierre qui fait saillie : il y a, tout le long du précipice, de place en place, des trous naturels pour mettre les pieds.

ANTOINE

au bord de l'abîme.

La tête me tourne.

LE DIABLE.

En t'appuyant des genoux, laisse-toi couler doucement entre les parois de la gorge, tu tomberas sur du sable, tu te relèveras vite... Avance donc, regarde!

A part.

S'il descend, je lui tords le cou!

Antoine se penche encore plus pour voir la caravane.

Tu courras après eux, tu ramasseras le poignard, tu prendras ton élan; de la main gauche t'accrochant à la queue du chameau, tu sauteras sur sa croupe, et de la droite, sous l'omoplate, un seul coup... à l'autre! à l'autre! à l'autre!

ANTOINE

tremblant, se recule.

Pourquoi la curiosité m'a-t-elle poussé là? quand donc serai-je tranquille? Je ne puis vivre une minute sans perdre mon âme; j'ai dans la tête comme des miasmes de vin, des senteurs de femme, des bruits de métal; toutes les impuretés, toutes les folies, toutes les cupidités me remplissent, me torturent... En prières donc, misérable!

Il court à sa chapelle. La chapelle a disparu.

Comment? tout à l'heure cependant... Ah! n'importe! ceci du moins ne m'échappera pas!

Il saute sur sa discipline et s'en donne de grands coups contre le thorax.

LE COCHON

se réveillant en sursaut, essaie de faire quelques pas, il chancelle et se secoue les oreilles.

Quel rêve! j'en ai le cœur malade!

J'étais au bord d'un étang; je me suis approché pour boire, car j'avais soif; l'onde aussitôt s'est changée en lavure de vaisselle, j'y suis entré jusqu'au ventre. Alors une exhalaison tiède, comme celle d'un soupirail de cuisine, a poussé vers moi des

restes de nourriture qui flottaient sur cette surface grasse ; plus j'en mangeais, plus j'en voulais manger, et je m'avanciais toujours, faisant avec mon corps un long sillon dans la bouillie claire, j'y nageais éperdu ; je me disais : dépêchons-nous ! La pourriture de tout un monde s'étalait autour de moi pour satisfaire mon appétit, j'entrevois dans la fumée des caillots de sang, des intestins bleus et les excréments de toutes les bêtes, et le vomissement des orgies, et, pareil à des flaques d'huile, le pus verdâtre qui coule des plaies ; cela s'épaississait vers moi, si bien que je marchais presque enfonçant des quatre pattes dans cette vase collante, et sur mon dos continuellement ruisselait une pluie chaude, sucrée, fétide. Mais j'avalais toujours, car c'était bon. Bouillant de plus en plus et me pressant les côtes, cela me brûlait, m'étouffait ; je voulais fuir, je ne pouvais remuer ; je fermais la bouche, il fallait la rouvrir, et alors d'autres choses d'elles-mêmes s'y poussaient. Tout me gargouillait dans le corps, tout me clapotait aux oreilles, je râlais, je hurlais, je mangeais, et je ravalais tout. Pouah ! pouah !... j'ai envie de me briser la tête pour me débarrasser de ma pensée.

Il se frappe le crâne contre les pierres.

ANTOINE

se fustigeant.

Aïe ! n'importe ! pas de lâcheté ! Oh ! que les pointes sont piquantes ! tant mieux !... courage !... Oh ! là !... Tiens, pécheur, tiens, souffre donc, pleure donc, crie donc, corps débile ! mes dents sont toutes serrées et voilà que les convulsions me saisissent encore... encore... Ah ! mon Dieu ! Eh bien ! je compterai jusqu'à cent, jusqu'à mille.

Il s'arrête.

Non, tu ne me vaincras pas, faiblesse de la chair !... Saigne ! saigne !

Il recommence.

Mais... je ne sens plus rien !... les piquants peut-être s'accrochent à ma tunique, retirons-là.

Par un mouvement d'épaule il défait sa robe, qui tombe jusqu'à sa ceinture, il reprend sa flagellation, les coups résonnent.

Bien ! sur la poitrine, dans les dos, sur le bras, sur la figure, partout ! J'ai besoin de battre, ça m'assouvit de me faire souffrir... plus fort donc !... Est-ce que j'ai peur ? Oh ! oh !... mais, mais, mais... ça change, j'ai envie de rire... hah ! hah ! hah !

Le Diable reparait.

Je sens comme si des mains sous ma peau me chatouillaient tout le corps... déchirons-le! Oh! là! Oh! mes nerfs se rompent... Eh bien?

Il s'arrête.

C'est peut-être la satisfaction de l'âme qui atténue la souffrance de la chair? je veux l'en écraser, pas de grâce pour elle, va! va!

Il se fustige avec frénésie.

Le Diable, placé derrière contre son dos, lui a pris le bras et le fait aller d'un mouvement furieux.

Malgré moi mon bras continue... qui me pousse? où vais-je? Quels supplices! quelles délices! je n'en peux plus, mon être se fond de plaisir, je meurs!

Il s'évanouit.

A ce moment trois femmes apparaissent devant saint Antoine.

La première, blonde, grande, svelte, s'enveloppe dans une étroite écharpe de gaze noire, qui, s'enroulant autour de son corps, laisse saillir la couleur blanche de la peau entre les spirales de la draperie, passe sur la tête et revient sous les coudes; de la main droite elle tient un poignard, de la gauche un masque.

La seconde, pâle comme du marbre, noire de cheveux, toute nue, maigre, avec des yeux hardis et un collier d'amulettes; l'un de ses bandeaux, dénoué, tombe sur sa poitrine.

La troisième, énorme (vue en raccourci) marche sur le derrière en s'appuyant de la paume des mains les cuisses écartées, ricanant; une chevelure crépue, d'un roux cendré, frisée en boucles nombreuses étagées les unes sur les autres, entoure comme une crinière sa face aux yeux ronds, à la lèvre épaisse, au nez camus; ses mamelles pendent jusqu'à sa ceinture, où s'amassent les plis de son jupon retroussé, dont la doublure écarlate enlumine son ventre gros, où coule la sueur.

Elles font le cercle autour de l'ermite.

LA FEMME AU POIGNARD

vient sourire au nez de saint Antoine, tourne la tête de côté et montre ses dents en roulant des yeux.

Je suis l'Adultère, le cœur de l'homme se trempe à mon haleine, et toujours je voltige dans les sommeils, tel qu'un papillon renfermé dans la moustiquaire des lits; d'un bout du monde à l'autre bout, j'attire les corps qui doivent se joindre; entre les volontés se glisse ma fantaisie, et jusque dans l'amour heureux je creuse des abîmes où tournoient d'autres amours.

T'ont-ils conté ce qu'ils rêvaient, les adolescents pensifs ?

L'épouse se relève nu-pieds et s'avance à tâtons dans le couloir obscur ; sa chemise, humide de la moiteur de son corps, agite en passant la flamme de la veilleuse ; frissonnante elle sourit, et le doigt sur la bouche fait signe qu'elle a peur de l'enfant qui se retourne en son berceau.

Je me délecte dans la suavité des perfidies ignorées. A moi les enlacements émus, les grands baisers au clair de lune, et les belles fuites à travers champs, avec des galops fous, du vent dans les manteaux et les étreintes qui n'en finissent pas ! je possède aussi les frénésies qui trament le crime, les philtres, les suicides et les lâches poisons versés par des mains douces.

LA FEMME AU BANDEAU DÉNOUÉ

frappe dans ses mains et crie :

Je suis la Fornication. Les fourmilières grouillent d'amour, la femelle du léopard piaule dans les bambous, et la rauque prostituée chante à voix basse des mots impurs sur le seuil de sa maison. C'est l'heure où s'allument les lampes, que balance au plafond le vent chaud des nuits d'été. Voilà que se défont les vêtements et que les femmes nues s'étalent sur les grands lits. Déroule ma chevelure, tu verras comme elle est longue ! J'ai la taille mince, le flanc large ; mieux que l'acier bondit mon jarret souple, et je fais craquer mes os quand je me renverse sur les hanches. A mon chevet fume la coupe des enchantements, dont il suffit d'avoir bu pour n'en pas perdre le goût ; je me sers des parfums qui mettent en amour, et les rouges phallus se dressent dans ma main. Viens dans les bois sacrés, pleins des senteurs du mélèze ! nous nous coucherons au soleil, nous roulerons notre délire au pied des idoles peintes.

LA FEMME CRÉPUE

se traîne sur sa croupe.

Je suis l'Immondicité, la déesse des caprices obscènes et des accouplements bestialitaires.

J'ai vu dans les villes des femmes pâles qui languissaient pour d'autres femmes, des enfants tout en pleurs parmi la caresse des vieillards, et des jeunes hommes qui marchaient comme des filles et qui souriaient au coin des rues. Ce qu'il me faut, c'est la porte bien close, pour accomplir en paix les lubricités taciturnes ; j'aime la bouffissure des tissus, les exagérations d'organes, les hermaphrodismes monstrueux, la sueur aigre, les dégoûts irritants.

Au delà des voluptés gît la Volupté ! Il est large le cercle des

joies inconnues! comme l'esprit la chair est infinie, et, depuis qu'ils la creusent, les fils d'Eve n'en ont pas trouvé le fond. Arrive, arrive! regarde donc! de ma poitrine pendent mes mamelles, comme un flot monte et s'abaisse mon ventre gras, à deux mains je manie mes chairs.

Antoine veut fuir, l'Adultère lui souffle au visage, la Fornication l'étreint à bras le corps, l'Immondicité, en face de lui, ricane d'un rire retentissant.

ANTOINE

éperdu.

Au secours! à moi! tout disparaît! la terre tourne! .. Hô! hâhh!

Il tombe en défaillance, le cochon pousse un cri, les ombres des Péchés capitaux s'agitent sur les côtés.

Antoine reste évanoui au premier plan.

Une rue plantée de platanes; à gauche, dans l'angle, une maison dont la porte entr'ouverte donne accès sur un couloir fermé par une barrière.

On voit l'intérieur d'une petite cour ceinte d'un double rang de colonnes d'ordre dorique, supportant les logements du premier étage. Entre les colonnes, au fond, l'on entrevoit des portes vernissées d'une sorte de laque bleuâtre et piquées de marqueterie de cuivre.

Par terre, au milieu de la cour, il y a des paniers, des coffres, des boîtes de toute grandeur. Vue de dos, agenouillée, une femme vêtue d'une tunique jaune sans manches semble s'occuper à y mettre différentes choses et à ficeler des paquets comme pour un voyage. A côté d'elle, debout, appuyée contre une colonne et la regardant faire, se tient une autre femme tout en blanc; son vêtement sans ceinture, attaché aux épaules par une agrafe d'or, tombe à grands plis droits, et le bout de ses pieds passe dessous dans des sandales découvertes. Deux larges nattes blondes, tressées en losanges réguliers, lui partant du sommet du front, passent sur le milieu de ses oreilles et vont s'attacher derrière sa tête à un tortis de perles fines, d'où retombe en petites boucles tout le reste de sa chevelure.

LA COURTISANE.

Dépêche-toi, Lampito! tu n'auras point fini, il faut partir au petit jour, avant même que les matelots ne soient éveillés.

LA FEMME À GENOUX

sanglote.

C'est donc vrai, maîtresse?

LA COURTISANE

reprend.

As-tu mis l'onguent de Délos dans les boîtes de plomb ? et mes sandales de Patara dans le sachet pour la poudre d'iris ?

LAMPITO.

Oui, maîtresse. Voici encore la lysimachia pour les cheveux, les œufs de fourmis pour les sourcils, et les racines d'acanthé pour le visage.

LA COURTISANE.

Cache au fond, sous mes robes de Sybaris, les planchettes de sapin qui resserrent la taille ; n'oublie pas non plus le calcul d'onagre que m'a vendu le mage, ni l'ecbolada d'Égypte qui prévient les accouchements.

LAMPITO.

Ah ! maîtresse, je ne te reverrai donc plus !

Elle pleure.

LA COURTISANE.

Mets encore tout ce que j'ai de nard, de rhodium, de safran et d'huiles d'amandes, surtout, car là-bas, m'a-t-on dit, elles sont mauvaises. Puisqu'il a juré de m'emmener, depuis ce jour où il s'aperçut au réveil que sa barbe sentait bon pour avoir dormi la nuit la tête sur ma poitrine, je dois faire que toujours mon corps transpire de molles odeurs.

LAMPITO.

Il est donc bien riche, ô maîtresse, ce roi de Pergame ?

LA COURTISANE.

Oui, Lampito, il est riche. Il faut songer à l'avenir, je ne veux pas, quand je serai vieille, aller mendier chez mes amants d'autrefois de la saumure et du pain, devenir la complaisante des matelots. Dans cinq ans, dans dix ans, j'aurai beaucoup d'argent, Lampito ; je reviendrai, et si je ne puis comme Phryné faire relever les murs de Thèbes, comme Lamia bâtir un portique à Sicyone, ou comme Cleiné la joueuse de flûte, garnir la Grèce de mes statues d'airain, j'aurai, je l'espère, de quoi nourrir rien

que de gâteaux syracusains mon roquet de Syracuse. Je prendrai un train de maison à la mode persique, avec des paons dans ma cour, et des robes de pourpre d'Hermione brochées de feuilles de lierre d'or, et l'on dira : « C'est Demonassa la Corinthienne qui est revenue vivre parmi nous ; heureux celui qu'elle aime ! » Car la femme riche, ô Lampito, est toujours désirée.

LAMPITO.

O maîtresse, la jeunesse d'Athènes va dépérir d'ennui.

Saint Antoine se voit lui-même, voit un autre saint Antoine qui passe et repasse dans la rue devant la maison de la courtisane.

LA COURTISANE.

Qui marche dans la rue, Lampito ? j'entends des pas.

LAMPITO.

Maîtresse, c'est sans doute le vent qui souffle dans les platanes.

LA COURTISANE.

J'avais peur que ce ne fût l'espion des Archontes ; s'ils savaient que je dois partir, ils m'arrêteraient.

LAMPITO.

Mais au carrefour Doré, trois mules t'attendent, avec un guide sûr qui connaît les défilés.

LE FAUX ANTOINE

dans la rue.

Entrerai-je ? n'entrerai-je pas ?

LAMPITO.

Ah ! sans toi que les festins seront tristes ! on n'entendra donc plus ton rire argentin rebondir sous le plafond sonore des salles circulaires ! Aucune ne savait, comme toi, dans la bibasis dorientale, soulever à temps égaux son jupon rayé, ni danser la martyria d'une façon plus merveilleuse. Quand tu tournais autour des lits, la tête renversée, le bras droit étendu, en faisant dans tes mains sonner tes crotales noires, le vent rapide de ton

écharpe remuait les cheveux sur le front des convives, qui se penchaient entre les flambeaux pour voir passer ta danse.

Le faux Antoine s'arrête sur le seuil et regarde par la porte entrebaillée.

LA COURTISANE.

Qui donc soupire dehors, Lampito?

LAMPITO.

Ce n'est rien, maîtresse; sans doute les tourterelles qui roucoulaient sur la terrasse.

LE FAUX ANTOINE.

Si j'entrais?

LAMPITO.

Tu buvais du mendès dans les coupes carchésiennes, tu t'asseyais sur les genoux des grands, et chacun, te prenant par la taille, voulait que tu lui dises quelque chose : — les philosophes échauffés dissertaient sur le Beau, les peintres, avec de grands gestes, s'ébahissaient de ton profil, et les poètes pâlisant se sentaient frissonner sous leurs tuniques.

Ce ne sont pas des Barbares qui peuvent non plus t'applaudir, lorsque tu t'allonges comme un nageur sur l'épigonion aux quarante cordes d'or, ou quand, sous l'archet d'ivoire, ronfle ta cithare creuse, et que ta bouche aux doux accents s'ouvre pour les mélodies de la Muse!

O Démonassa! toi qui as des sourcils courbes comme l'arc d'Apollon, et dont le visage est beau comme la mer tranquille, tu n'auras plus les longues Thesmophories se déroulant avec des chœurs sur le chemin d'Éleusis, ni le théâtre de Bacchus qui glapit de la voix des mimes, ni le port où l'on se promène les soirs.

LA COURTISANE.

Mais, Lampito, quelqu'un frappe à la porte.

LAMPITO.

Non, maîtresse, c'est l'auvent qui bat contre le mur.

LE FAUX ANTOINE

tenant le marteau.

Mon cœur bat... je n'oserai pas... pourtant...

LA COURTISANE

se promenant de long en large, entre les colonnes, la tête baissée, les bras ballants.

Hélas! hélas! il faut partir! Adieu les longues causeries de l'atelier avec les bons sculpteurs, au bruit des ciseaux de fer qui sonnaient sur les marbres de Paros! le maître, nu-bras, pétrissait la brune argile; du haut de l'escabeau où je posais debout, je voyais son vaste front se plisser d'inquiétude; il cherchait sur mon corps la Forme conçue, et il s'épouvantait en l'y découvrant tout à coup plus splendide même que l'Idéal; et moi, je riaais à voir l'Art se désespérer à cause du dessin de ma rotule et des fossettes de mon dos.

Le faux Antoine pousse la porte.

LAMPITO

se jetant sur Démonassa.

Maîtresse! maîtresse! c'est l'étranger qui m'avait dit de n'en rien dire!

La vision disparaît.

ANTOINE

se réveille, râlant.

Hah!

La scène change.

LE DIABLE.

A d'autres maintenant!

Une lande déserte au soleil couchant.

Le sol uni, tout brun, moucheté de place en place par les bouquets vert pâle des aloès, va montant doucement jusqu'à des collines qui pressent leurs dos bombés, et l'on voit à l'horizon, tout au fond, très loin, des montagnes dont la base est déjà perdue dans l'ombre, tandis que leurs pics aigus se dressent en bleu dans de grands ciels violets.

Il y a des tentes sur les collines, avec des troupeaux de moutons noirs; on entend dans l'éloignement crier les pasteurs.

Des nappes d'une lumière dorée se versent sur l'herbe jaune, entre les plis sombres du terrain plat; dans les rayons du soleil horizontal, des cercles irisés tournoient, s'abaissent, rasent le sol, puis disparaissent.

Un sentier battu serpente sur la lande.

Une femme vient s'asseoir au bord ; pour mieux voir elle met sa main ouverte devant ses yeux, et elle regarde en silence, comme si elle attendait quelqu'un. Ses yeux noirs brillent dans la fente de son voile blanc ; il passe à plusieurs tours sur la figure, et écarte de sa tête ses gros anneaux d'or, en lui relevant le bout des oreilles.

Le vent des montagnes, qui fait frissonner là-bas les longues toisons des brebis et lève en tourbillons la poussière grise du chemin, colle sur elle sa robe d'été ; la forme de son corps saillit à travers le tissu mince, qui est de couleur jaune.

Par le sentier un homme s'avance, c'est un pasteur vêtu d'un manteau blanc que fixe autour de sa tête un cercle d'airain ; il porte un bâton recourbé et marche dans des sandales de peau de bouc qui amortissent le bruit de ses pas.

Il la regarde, ils se regardent, l'homme sourit, la femme soupire. Il s'approche d'elle, ils sont face à face, ils chuchotent à voix basse.

Antoine n'entend pas ce qu'ils se disent.

L'homme retire de son doigt une bague d'argent et la donne à la femme voilée, avec le cercle d'airain qui est sur sa tête, ainsi que son bâton recourbé ; elle passe la bague à son doigt, le cercle à son bras et prend le bâton.

« Tout de suite, si tu veux », dit-elle.

LE PASTEUR

répond :

Mais où ?

LA FEMME VOILÉE.

Là, par terre !

LE PASTEUR.

Plus loin ! les crottes de bouc abîmeraient ta belle robe.

Ils s'écartent.

LA FEMME.

Tiens ! ici.

LE PASTEUR.

On nous verrait.

LA FEMME.

Dépêche-toi donc ! vite, vite !

LE PASTEUR.

Il doit y avoir par là quelque ancienne citerne abandonnée, nous nous mettrons dedans, nous serons bien.

LA FEMME.

Tu es sot comme un enfant, pasteur à barbe longue !

LE PASTEUR

riant.

Quelle joyeuse fille tu fais, toi ! je voudrais bien voir ta figure ! Qu'est-ce que j'aurai à baiser si tu gardes ton voile ?

LA FEMME.

Tu mettras ta bouche sur mon cou, et tu baiseras mon sein nu ; il est dur comme une grenade et blanc comme la lune.

LE PASTEUR.

Je vais défaire mon manteau pour l'étendre sous toi.

LA FEMME.

Non, l'herbe est douce, tu le rouleras comme un oreiller pour le mettre sous ma tête.

Elle s'accoupe, sa robe qui bouffe tout autour d'elle s'accroche par la frange aux épines, le pasteur jette son manteau, elle s'y couche sur le dos, le pasteur s'abaisse sur elle.

On ne les voit plus.

Un côté du ciel blanchit, la nuit vient, et les montagnes disparaissent dans la vapeur qui monte des gorges et couvre la campagne d'une teinte laiteuse étalée. L'air est humide, on dirait qu'il pleut, le gazon semble vert ; un coteau se découvre à la lueur oblique de la lune qui élargit lentement sur les ténèbres sa lumière nacrée.

L'écho vous apporte des bruits vagues, comme seraient des aboiements venus du fond des bois ; ils se suivent, se prolongent, faibles d'abord, puis saccadés, joyeux, et, sur cette vaste rumeur de temps à autre clapotent des voix claires, tel parmi les flots un flot qui saute ; cela s'accroît, se dissémine, se répète. C'est sans doute, au loin, une chasse sur la bruyère, après le cerf haletant perdu dans le brouillard et qui s'arrête immobile à écouter tous ces cris venir à lui parmi les herbes ; puis cela passe, s'affaiblit, s'en va.

Tout à coup, dévale au galop sur le penchant de la côte une

meute immense qui jappe en courant; la lune frappe sur le dos des chiens ondulant tous à la fois d'un seul mouvement.

Il apparaît des arbres, les collines s'écartent, le fond de la vallée se hausse, et de grands feuillages entourent une eau tranquille étalée sur l'herbe fine. L'onde, qui cache ses bords sous des banques étroites de gravier ou des touffes de cresson pareilles à des édredons verts, va se perdant parmi les troncs d'arbres, dont les bas rameaux trempent dans l'eau; les grosses racines sorties sont couvertes de mousses, les branches supérieures se courbent en dômes et çà et là dans les trouées passe un jour livide qui chatoie sur les feuilles, les éclairant, les découpant, éparpille dans l'ombre des étincelles d'argent, brille à la pointe des herbes, se heurte contre les cailloux, allonge des moires sur le sable humide. Il s'élève du lac des fumées légères, s'allongeant comme des gazes dans la transparence du crépuscule; la rosée coule le long des écorces, on entend des gouttes tomber sur l'eau, un grand saule traverse tout avec une liane qui retombe escalopée d'un bout à l'autre.

Des aboiements, lointains d'abord, éclatent, deux lévriers passent leurs museaux par les branches, en tirant sur la corde que retient du doigt Diane chasseresse, court vêtue. Elle marche en regardant derrière, son petit carquois lui bat sur le dos, elle tient un arc de la main gauche, le bas de sa tunique voltige sur sa cuisse ronde; la fraîcheur du matin a rendu rose sa figure ovale, couronnée de cheveux bruns humides. Elle jette sur l'herbe son arc et son carquois, attache à un troène ses chiens qu'elle apaise, et, s'appuyant sur une seule jambe, se met à défaire le lacet de sa chaussure crétoise.

Les nymphes accourent, en s'appelant par leurs noms; elles retirent leurs vêtements qu'elles accrochent aux branches des arbres, elles rient d'être nues, elles se pressent les unes contre les autres en frissonnant, elles dénouent leurs cheveux, elles se baissent pour tâter l'eau, elles s'y plongent jusqu'aux reins et s'en jettent au visage.

(Les faire rire, Antoine pris d'envie de rire, gaillardise, verneur, vive la joie!)

Des flambeaux passent derrière les feuilles, un, deux, trois, cinq; les lumières grandissent, et tout s'enfuit comme emporté dans une grande flamme.

Alors se découvre sous un ciel noir une salle immense, éclairée par des candélabres d'or.

Des piédestaux de porphyre, supportant des colonnes à demi perdues dans l'ombre tant elles sont hautes, vont s'alignant à la file, en dehors des tables qui se prolongent jusqu'à l'horizon, où apparaissent, dans un lointain lumineux, des architectures énormes, pyramides, coupoles, escaliers, perrons, des arcades avec des colonnades et des obélisques sur des dômes. Couvertes de mets qui fument comme des holocaustes sur des autels, les tables ont entre elles et çà et là, debout, des chœurs de musiciens couronnés de violettes, qui jouent sur des lyres en chantant d'une voix vibrante.

Au fond, plus haut, seul, coiffé de la mitre et vêtu d'écarlate, mange et boit le roi Nabuchodonosor.

Sa chevelure est tressée, sa barbe aussi.

Il y a, derrière lui, sa statue étouffant des peuples dans ses bras et portant un diadème de pierres creuses qui contiennent des lampes et projettent à l'entour des rayonnements de toutes couleurs.

Aux quatre coins de sa table, quatre prêtres, en manteaux blancs et en bonnets pointus, tiennent de grands encensoirs dont ils encensent. Par terre, se traînent les rois captifs, sans pieds, ni mains, auxquels il jette à manger et qui se battent à coups de dent pour attraper les morceaux; devant lui, à une table plus basse, sont assis ses frères et ses parents, les prétendants à l'empire, qui portent sur leurs yeux un bandeau bleu, étant tous aveugles; plus bas enfin, à une troisième table, les jeunes gens d'Israël, Misach, Sidrach, Abdenago et Balthasar. Les esclaves courent portant des plats, des femmes circulent versant à boire, les corbeilles crient sous le poids des pains, le vin coule des urnes; on défonce les cuves; des jattes d'ébène remplies de lait s'alternent avec des vases d'airain remplis d'eau; et un dromadaire, chargé d'outres percées, passe et revient, laissant couler de la verveine pour rafraîchir les dalles. Les couteaux d'acier miroitent, les roses s'effeuillent à la chaleur, les pyramides de fruits s'écroulent, les coupes de cristal résonnent, les candélabres tordent leurs flammes dans la nuit noire comme des panaches vermeils, le fouet des esclaves claque dans l'air.

Les chanteurs chantent, les danseuses dansent, les belluaires, en souriant, amènent leurs bêtes, les acrobates crient et retroussent leurs bras. Des panthères sautent dans des cerceaux, des serpents se déroulent sur les colonnes, des baladines pirouettent sur la pointe des poignards. Il y a des jongleurs nègres qui font glisser le long de leurs reins de grosses boules d'argent; d'autres, la taille renversée, portent au bout du poing des poids de fer; de dessous des cloches d'or, il s'envole des oiseaux; des enfants, nus, se lancent des pelotes de neige, qui s'écrasent en tombant sur les argenteries blanches; des femmes, en caleçon jaune, les cheveux retenus dans des filets, marchent sur les mains en vomissant du feu par les narines, les cymbales retentissent, les encensoirs se balancent; le Roi boit, il est rouge, il est ivre, il essuie, avec sa manche, les parfums gras qui coulent sur son visage; il mange dans les vases sacrés, il commande, il crie, il roule des yeux; on est pâle autour de lui.

Il y a tant de monde assemblé, tant d'aromates fumant dans les trépièdes, tant de vins, tant de viandes, tant de parfums, tant d'haleines, que des nuages flottent sur le festin.

Les prophètes, couverts de peaux de chèvre, paraissent au milieu de la salle et lèvent les bras vers le colosse d'or; le Roi rit, il frappe dans ses mains, il appelle des soldats.

Les lions rugissent, secouant la tête sous les gouttes de résine qui leur tombent des torches sur les oreilles, les serpents se mettent à ramper parmi les tables. A force de jouer, les doigts se coupent contre les lyres, les archers tirent de l'arc, les flèches volent, les

épées brillent; on égorge les prophètes, on adore le Roi, il se roule par terre, il beugle.

Les convives s'enfuient, les lumières s'éteignent.

Antoine se relève, il écoute dans la nuit.

POÈTES ET BALADINS.

Ohé! ohé!

Nous nous tenons en équilibre au milieu des airs, nous vagabondons par les chemins, nous nous précipitons la tête en bas pour amuser ceux qui nous regardent. Quelque chose nous pousse à faire ce métier.

Nous avalons des lames tranchantes, nous mettons sur nous des fardeaux qui nous écrasent, nous vivons avec des choses dangereuses.

Il a fallu du temps pour aller dans les pays éloignés chercher les bêtes féroces, et de la force pour les vaincre, et de la ruse, croyez-nous, pour assouplir leurs bonds aux cadences de la musique, pour les faire rugir à volonté et se traîner sur le ventre.

Tous, peut-être, n'étaient pas nés pour porter sur le front des pyramides humaines et pour avoir à leur chevet, sans cesse, des griffes furieuses qui grattent la cloison.

Comme on fait d'un vaisseau dans lequel on chasse des pointes à coup de maillet, dont on flambe les bois, que l'on resserre avec des vis, nous nous sommes enfoncé dans l'âme un tas de choses dures et nous l'avons cerclée avec du fer pour qu'elle file droite dans ses voyages, que ses mâts élastiques aient une volée plus haute, et que fièrement, au soleil, elle sépare bien les flots de sa carène vernie. Oh! nous avons souffert dans notre jeunesse, et nous nous regardions dans des miroirs, pour étudier les grimaces qui font pleurer les multitudes.

Nous célébrons dans des chansons la liberté et les combats, mais les tyrans s'immortalisent en payant bien, et quand les vaincus sont loués c'est qu'ils ont crié très fort.

Tout en buvant de l'eau, nous ajustons des rimes sur le vin et les festins, et nous n'avons pas d'amour nous qui faisons rêver d'amour! Le soldat rubicond braille nos hyperboles en marchant à la charge, les libertins naïfs envient notre gaieté, et les femmes abusées, sanglotant sur nos poitrines, nous demandent comment nous fîmes pour exprimer si bien ces tendresses qui les ravagent et que nous semblons même ne pas comprendre!

Ohé! ohé!

Nous avons des couronnes de papier peint, des sabres de bois, du clinquant sur nos habits; si notre cœur tout vide bondit comme un ballon gonflé, c'est qu'il se soulève aux moindres brises, n'ayant rien qui le ramène à terre. Du matin au soir nous

jouons les rois, les héros, les brigands; nous nous mettons des bosses dans le dos, des nez postiches sur le visage, et de grandes moustaches pour faire peur.

Les faux diamants brillent mieux que les vrais; les maillots roses valent les cuisses blanches; les perruques sont aussi longues que les chevelures, aussi odorantes quand on les graisse, aussi gentilles quand on les frise, aussi chatoyantes de reflets métalliques quand le soleil passe à travers; le fard rehausse la joue d'ardeurs violentes, les appâts de coton excitent à l'adultère, et le galon d'or de nos guenilles, qui claque au vent quand nous dansons dans les carrefours, fait faire des réflexions philosophiques sur la fragilité des choses humaines.

Nous chantons, nous crions, nous rions, nous pleurons, nous bondissons sur la corde avec de grands balanciers, et nous battons du tambour, nous faisons ronfler nos phrases et traîner nos manteaux. L'orchestre bruit, la baraque en tremble, des miasmes passent, des couleurs tournent, l'idée se bombe, la foule se presse, et, palpitants, l'œil au but, absorbés dans notre ouvrage, nous accomplissons la singulière fantaisie qui fera rire de pitié ou crier de terreur.

Assourdis de notre vacarme, assombris par nos joies, ennuyés par nos tristesses, nous en suons, nous en râtons, nous en bavons, nous en avons des convulsions, des rhumatismes et des cancers.

Y a-t-il assez longtemps que, nous traînant par le monde, nous exhibons éternellement la même facétie! ce sont toujours des singes! des perroquets, des adjectifs et des rubans, des femmes colosses et des pensées sublimes! Que de fois nous avons regardé les étoiles en répétant le même refrain! et secoué la rosée d'avril et gazouillé les romances de la fauvette! Avons-nous assez comparé les feuilles aux illusions, les hommes à des grains de sable, les jeunes filles à des roses? Comme nous avons abusé de la lune, du soleil, de la mer! si bien que la lune en est pâlie, que le soleil en est moins chaud, et que, même l'Océan en semble plus petit.

Nous avons quitté nos familles, le pays est oublié, et nous portons nos dieux dans nos charrettes de voyage. Quand nous passons par les pays, on se met aux fenêtres, on laisse les char-rués, et les mères par la main retiennent leurs enfants, de peur que nous ne les emportions avec nous. On a craché sur nos guitares, on a couvert de boue les arabesques de diamant qui se chamarraient sur nos poitrines, la pluie des gouttières a coulé le long de nos dos, tout le désespoir de la vie a ruisselé sur notre âme, et nous avons été dans la campagne pour y pleurer tout seuls.

Ohé! ohé!

Essuyons sur l'herbe la poussière qui salit nos brodequins d'or,

relevons la tête, soyons beaux, soyons fiers; tournons, tournons sur nos chevaux de manège, qui galopent sans bride et ruent du sable à la face du peuple applaudissant. L'idée, comme eux, avec des pompons roses à la crinière, nous porte sur sa croupe où nous restons debout. Humons la fumée de ses naseaux, et claquons des doigts, et frappons du talon pour qu'elle coure plus vite encore.

Chantons, imitons la voix de tous les êtres, depuis le reniflement du rhinocéros jusqu'au bourdonnement de la mouche; bariolons-nous de plumes d'oiseaux, teignons-nous du suc des plantes, couvrons-nous de coquillages, de palmes vertes, de médailles et d'oripeaux; tapons sur des chaudrons, amusons-nous, égosillons-nous, tordons nos corps dans des poses hors nature, lançons-nous en l'air comme nos boules de cuivre, et que notre âme, partant avec nos cris, s'envole bien loin, dans une hurlée titanique.

Ohé! ohé!

Le soleil paraît tout à coup et l'on revoit la demeure d'Antoine telle qu'elle est; seulement la plate-forme est agrandie, il y a plus d'espace, l'horizon est plus reculé.

Une lumière blanche poudroie dans l'air, les rochers se fendent de sécheresse, le cochon halette comme s'il allait mourir, Antoine ruisselle de sueur.

Il relève la tête et il voit en face de lui trois cavaliers, montés sur des onagres, vêtus de robes vertes, tenant des lis à la main et se ressemblant tous de figure. Ils ne bougent, les onagres non plus qui, abaissant leurs grandes oreilles, tendent le cou et montrent les gencives en écartant les lèvres. Antoine se retourne et il voit derrière lui trois autres cavaliers semblables sur de pareils onagres, alignés de même, dans la même posture.

Les cavaliers restent immobiles, le flanc des bêtes bat fort, comme si elles venaient de courir.

Antoine se relève. Alors les onagres, tous à la fois, s'avancent d'un pas et frottent leur museau contre lui, et essaient de mordillonner son vêtement.

Un bruit de tam-tam que l'on frappe à grands coups, le sautilllement d'une clochette, des clameurs qui se prolongent, des voix qui crient : « Par ici! par ici! c'est là! »; et des étendards paraissent entre les fentes des rochers, avec des têtes de chameaux en licol de soie rouge, des mulets chargés de bagages et des femmes empaquetées de voiles violets, montées à califourchon sur des chevaux pie.

Les bêtes se couchent sur le ventre, les esclaves se précipitent sur les ballots et en dénouent les cordes avec leurs dents; on jette des fleurs, on déroule des tapis, on étale par terre des choses qui reluisent.

Accourt du fond un éléphant blanc caparaçonné d'un filet d'or, qui trotte d'un pas rapide en secouant le bouquet de plumes d'au-

truches attaché à son frontal. Sur son dos, parmi des coussins de laine, jambes croisées et coude enfoncé dans des édredons, œil à demi clos et se balançant la tête, il y a une femme si splendidement vêtue qu'elle envoie des rayons tout autour d'elle. Derrière, à la croupe, debout sur un pied, un nègre, en bottines rouges avec une jaquette d'étoffe d'argent et des bracelets de corail, tient à la main une grande feuille ronde dont il l'évente en souriant.

La foule se prosterne, l'éléphant plie les genoux, et la Reine de Saba, se laissant glisser le long de son épaule, descend sur les tapis étalés par ses esclaves et s'avance vers saint Antoine.

Sa robe de brocart d'or, entourée à partir du genou d'un triple falbalas de perles, de jais et de saphirs, lui serre la taille dans un corsage étroit rehaussé d'applications de couleur qui représentent les douze signes du Zodiaque.

Elle est montée sur des patins à talon haut, dont l'un est noir et semé d'étoiles d'argent, avec un croissant de lune sur le cou-de-pied, tandis que l'autre, tout blanc, est semé de gouttelettes d'or avec un soleil au milieu.

Elle a de grandes manches ouvertes, bordées d'une garniture de diamants et de plumes de colibris, qui laissent voir à nu son petit bras rond, orné au poignet d'un bracelet d'ébène; ses mains sont chargées de bagues à chaque phalange, et se terminent par des ongles pointus si fins, si longs, que le bout de ses doigts ressemble presque à des aiguilles.

Une chaîne d'or plate, lui passant sous le menton, monte le long des joues et s'entrecroise sur son front pour s'enrouler en spirales tout autour de sa chevelure, qui est rassemblée en cône sur le sommet de sa tête et poudrée de poudre bleue, puis descend, repasse sur les épaules, et vient se rattacher sur sa poitrine à un petit scorpion d'acier, qui allonge la langue entre les deux seins.

Sans la lumière du jour qui la pénètre, sa peau, d'un ton nacré, serait plus blanche encore; deux grosses perles blondes tirent ses oreilles; ses yeux sont longs, le bord de ses paupières est peint en noir; elle a sur la pommette gauche une tache brune naturelle, et elle respire en ouvrant la bouche toute grande, comme si son corset la gênait.

Elle marche, tenant un parasol vert à manche d'ivoire, entouré de sonnettes vermeilles qu'elle fait sonner pour s'amuser, et ce sont douze négrillons, six de chaque côté, tous crépus et vêtus de cotillons plissés, qui portent la longue queue de sa robe traînante, dont un singe, pareillement habillé, tient l'extrémité, qu'il tire à lui, tout en la soulevant de temps à autre comme pour regarder dessous.

LA REINE DE SABA.

Bel ermite! bel ermite! mon cœur défaille!

Sais-tu qu'à force de frapper du pied, dans mon impatience, il m'est venu des calus au talon, et que j'ai cassé un de mes ongles? J'envoyais des hommes sur le sommet des montagnes, qui passaient la journée à regarder si tu viendrais, et des chas-

seurs qui criaient ton nom dans les bois, et des espions qui parcouraient toutes les routes en demandant à chaque passant : L'avez-vous vu ?

A la nuit tombante, je retirais mon coude de dessus la balustrade et je descendais de ma tour, c'est-à-dire que mes servantes me portaient dans leurs bras, car je m'évanouissais chaque soir quand se levait l'étoile de Sirius. On me faisait revenir en brûlant des herbes sèches, et on m'introduisait dans la bouche, avec une spatule de fer, une confiture des Indes qui a la vertu de rendre les rois heureux, et dont j'ai mangé tant de tartines que j'en ai les dents tout agacées.

La nuit, ne va pas croire que je dormisse; je restais tournée du côté de la muraille, les yeux ouverts, et je pleurais. A la longue, mes larmes en tombant ont fait à la tête de mon lit deux trous sur le marbre, comme sont les petites flaques d'eau de mer dans le creux des rochers.

Pourquoi donc n'es-tu pas venu, hein ? tu me l'avais promis, pourtant ! Moi qui t'aime, c'est mal ! car je t'aime, oh ! beaucoup !

Elle lui prend le menton, Antoine recule.

Ris donc, bel ermite, ris donc, ris donc ! Moi, je suis très gaie d'abord, et tu t'amuseras; je chante très bien, je pince de toutes sortes d'instruments, et je sais une foule d'histoires à raconter, toutes plus divertissantes les unes que les autres.

Je suis partie en hâte, nous avons fait du chemin en peu de temps, va ! Regarde la corne du pied des chameaux, elle est toute usée, et voilà les onagres des courriers verts qui sont morts de fatigue.

Antoine regarde; en effet les onagres sont étendus sans mouvement.

Depuis trois lunes entières ils ont été d'un train égal, avec un caillou dans les dents pour couper le vent, le cou toujours tendu et galopant toujours; on n'en retrouvera pas de pareils ! ils me venaient de mon grand-père maternel, l'empereur Saharil, fils d'lakhschab, fils d'laarab, fils de Kastan. Ah ! s'ils vivaient encore, nous les attellerions à une litière et nous nous en retournerions bien vite chez nous... Comment ? tu n'es pas prêt ? à quoi songes-tu ? et puis d'où vient donc que tu gardes cette vilaine robe de moine ? Ah ! quand tu seras mon mari, je t'habillerai, je te parfumerai, je t'épilerai.

Mais tu as l'air triste, est-ce que tu ne m'aimes plus ? Tu es peut-être chagrin de quitter ta hutte ? moi, j'ai tout quitté pour toi, j'ai déserté mon royaume et je n'ai plus voulu du roi Salomon, qui a cependant beaucoup de sagesse, vingt mille chariots

de guerre et une belle barbe... Tiens, regarde! je t'ai apporté mes petits cadeaux de nocces; choisis, prends ce que tu veux.

Elle se promène entre les rangées d'esclaves et de marchandises; sur un signe de sa main les esclaves exhibent ce qu'elle indique.

Voici du baume de Genezareth, de l'encens du cap Gardefan, du ladanon, du cinnamome et du silphium bon à mettre dans les sauces; cette racine en paquets est le malobathre de limyrica, que les peuples jaunes ont coutume de mâcher pour se rafraîchir la bouche; il y a là dedans des broderies d'Assur, du lin d'Égypte, de la pourpre des îles d'Élisa; et cette boîte de bronze remplie de neige contient une outre de chalibon, vin réservé pour les rois d'Assyrie et qui se boit pur dans une corne de licorne. Ces plaques d'or ovales, c'est pour mettre aux oreilles des éléphants; ces carcans d'argent, c'est pour attacher aux pieds des chevaux quand on les laisse paître dans les prairies... Voilà des colliers de chien de Nisibis, avec des agrafes de Carthage, des housses de Dan et des filets à pêcher, de la poudre d'or de Baasa, du cassiteros de Tartessus, du bois bleu de Pandio, des fourrures blanches d'Issedonie, des escarboucles de l'île Palæsimonde, et des cure-dents faits avec les poils du tachas, animal perdu qui se trouve sous la terre. Ces coussins pour s'asseoir viennent du pays d'Émath, et ces franges à manteau, de Palmyre, capitale du désert; ce tapis en laine fine de Babylone représente l'engendrement d'Orion, avec les dieux agenouillés sur la peau de bœuf et s'occupant, de la main, à fabriquer leur fils; ce tissu mince, qui craque au toucher avec un bruit d'étincelles, est la fameuse toile jaune apportée par des marchands de la Bactriane, qui ne veulent pas dire la route qu'ils prennent; on sait seulement qu'il leur faut quarante-trois interprètes dans leur voyage; ils partent jeunes et ils reviennent vieux: je t'en ferai faire des robes pour porter à la maison.

Défaites les crochets de cet étui en sycomore, et apportez-moi la petite cassette d'ivoire qui est au garrot de mon éléphant.

On retire d'une boîte quelque chose de rond recouvert d'une peau, et on apporte à la Reine un petit coffret ciselé.

Veux-tu voir le bouclier de Gian-ben-Gian, celui qui a bâti les Pyramides? le voilà! il est composé de sept peaux de dragon mises l'une sur l'autre, serrées avec des pointes de diamant, et qui avaient été tannées dans de la bile de parricide; il représente d'un côté toutes les guerres qui ont eu lieu depuis l'invention des armes, et de l'autre, toutes les guerres qui auront lieu jusqu'à la fin du monde; la foudre dessus rebondit comme un caillou. Si tu es brave, tu le passeras à ton bras et tu le porteras à la chasse.

Mais si tu savais ce que je porte dans ma petite boîte! tu la

vois bien, n'est-ce pas ? retourne-là ! essaie à l'ouvrir ! personne n'y parviendrait ; l'ouvrier qui l'a faite a été mis à mort sans qu'on sache ce qu'il est devenu, moi seule connais ce qu'il y a dedans, et moi seule peux l'en tirer... embrasse-moi, je vais te le dire.

Elle prend saint Antoine par les deux joues et l'attire à elle, il la repousse.

C'était une nuit que le roi Salomon perdait la tête, il me demandait des choses que je lui refusais ; enfin, nous conclûmes un marché, et alors il se leva de suite, sortit à pas de loup de son palais, et s'en fut dans le temple y prendre...

Elle pirouette sur ses talons.

Ah ! ah ! ah ! bel ermite ! tu ne le sauras pas ! tu ne le sauras pas !

Elle fait sonner son parasol.

Et j'ai bien d'autres choses encore, va ! j'ai des trésors enfermés dans des galeries où l'on se perd comme dans un bois, j'ai des palais d'été en treillage de roseaux, des palais d'hiver en marbre noir ; mes murailles sont couvertes de toiles peintes figurant des paysages, mes jardins ressemblent à des peintures ; j'ai des troupeaux à large toison, dont les cornes sont si larges qu'ils ne peuvent passer par les sentiers. Au milieu de lacs grands comme des mers, j'ai des îles rondes comme des pièces d'argent, couvertes de nacre, blanches comme des poissons, dont les fruits rouges brillent au soleil, et dont les rivages chargés de coquilles font de la musique au battement des flots se roulant sur leurs grèves ; la nuit, leur verdure assombrie se mire dans l'eau limpide ; cerclées d'un brouillard bleu, elles semblent suspendues. Mes cuisiniers prennent des oiseaux dans mes volières et pêchent le poisson dans mes viviers ; j'ai des artistes qui creusent mon portrait sur des pierres dures, des orfèvres qui me travaillent des bijoux, des fondeurs haletants qui coulent mes statues, des parfumeurs qui mêlent le suc des plantes à des vinaigres et battent des pâtes ; j'ai des ouvriers à l'aiguille qui perdent leurs yeux à force de travailler vite, des couturières qui coupent des étoffes toute la journée, des coiffeuses qui sont à chercher sans cesse des coiffures nouvelles, et des vernisseurs attentifs versant sur mes lambris des résines bouillantes qu'ils refroidissent avec des éventails. J'ai des suivantes de quoi faire un harem, des eunuques de quoi faire une armée ; j'ai des armées, j'ai des peuples, j'ai dans mon vestibule une garde de nains portant sur le dos des trompes d'ivoire.

J'ai des attelages de gazelles, des quadriges d'éléphants, des

couples de chameaux à la douzaine, des cavales qui ont la crinière plus longue que des chevelures; j'ai des girafes qui marchent en liberté dans mes allées, et avancent la tête sur le bord de ma fenêtre quand je relève ma jalousie.

Assise dans une coquille et traînée par des dauphins verts, je me promène dans les grottes marines, écoutant tomber l'eau des stalactites; le courant m'entraîne en des contrées inconnues, je vais au pays des diamants, où les magiciens mes amis me laissent choisir les plus beaux, puis je remonte sur la terre et je rentre chez moi.

La Reine de Saba, allongeant les lèvres, fait une petite moue et pousse un sifflement aigu. Alors un grand oiseau descend du ciel et, s'abattant droit sur elle, vient se poser sur le sommet de sa tête dont il fait tomber la poudre bleue sur ses épaules. Son plumage de couleur orangée, rayé de lignes noires qui s'entrecroisent, semble fait d'écailles métalliques taillées au ciseau; sa tête, grosse comme le poing et garnie d'une huppe d'argent, représente une figure humaine; il a quatre ailes, des pattes de vautour, et une immense queue de paon qu'il arrondit derrière lui.

Il saisit dans ses dents le parasol de la Reine de Saba, qui se referme seul, chancelle quelque temps avant de bien prendre son aplomb, puis déploie toutes ses plumes et reste immobile.

LA REINE.

Merci, beau Simorg-anka! toi qui m'as appris où demeurerait mon bien-aimé!... car c'est lui qui est venu me conter à l'oreille le chemin qu'il fallait prendre... Merci, beau Simorg, merci, merci, messenger de mon cœur!

Il traverse les immensités, il vole comme le désir.

Jadis il portait les tablettes que j'envoyais à Salomon et m'en rapportait la réponse.

En quatre coups d'ailes il va de Riema à Jérusalem, et il fait le tour du monde dans sa journée; le soir, il revient, il se pose aux pieds de ma couche, il me raconte ce qu'il a vu, les mers qui ont passé sous lui avec les poissons et les navires, les grands déserts vides qu'il a contemplés du haut des cieux, et toutes les moissons qui se courbaient dans la campagne, et les plantes qui poussaient sur le mur des villes abandonnées.

La Reine passe ses bras autour du cou de saint Antoine.

Oh! si tu voulais! si tu voulais! quel bonheur nous mènerions ensemble!

J'ai un pavillon sur un promontoire, au milieu d'un isthme entre deux océans; il est lambrissé de plaques de verre, parqueté d'écailles de tortue, s'ouvre aux quatre vents du ciel; les têtes des palmiers et des chênes couvrent la pente de la colline,

comme des dômes qui descendent jusqu'au rivage ; d'en haut je vois arriver mes flottes qui reviennent du septentrion et du midi, et les peuples tributaires qui montent avec des fardeaux sur leurs échines. Nous vivrions là, nous dormirions sur du duvet plus mou que des nuées, nous boirions des boissons froides dans des écorces de fruits, et nous regarderions le soleil à travers des émeraudes !

Viens ! viens !

Les yeux de la queue de Simorg-anka se mettent à tourner tous à la fois.

Mais je meurs ! je meurs !

Antoine l'écarte de lui avec des secousses de bras.

Ah ! tu me repousses, tu me dédaignes ! eh bien, adieu ! adieu ! adieu !

Elle pleure et s'éloigne à pas lents, le cortège se met en marche. Tout à coup elle se retourne :

Bien sûr ?... Une femme si belle, qui a un bouquet de poils entre les deux seins !

Elle rit, le cortège s'arrête, elle regarde saint Antoine et recommence à pleurer.

Oh ! je t'en prie ! si j'étais ma chemise, tu changerais d'avis !

Elle rit très haut, le singe qui tient le bout de sa robe, bondit, en la soulevant à bras tendu.

Tu te repentiras, bel ermite, tu gémiras, tu t'ennuieras, prends-y garde ! Moi, je m'en moque ! la, la, la, la... oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh !

Elle se remet à pleurer et s'en va, la figure dans les mains, en sautillant à pieds joints ; les esclaves défilent devant saint Antoine, les chevaux, les dromadaires, l'éléphant, les suivantes, les mulets qu'on a rechargés, les négrillons, le singe et les courriers, qui vont à pied tenant leurs lis cassés. Antoine regarde s'éloigner la Reine de Saba, qui disparaît peu à peu en poussant toujours une sorte de hoquet convulsif, sans qu'on puisse distinguer si elle sanglote ou si elle ricane.

ANTOINE.

Suis-je éveillé ? il me semble que ma tête, séparée de mon corps, sautille au hasard et... Voyons ! remettons-nous ! Je suis seul... oui, personne n'est avec moi, mais...

Oh ! tout ce que j'ai vu, comment faire pour savoir si je l'ai

pensé ou si je l'ai vu vraiment ? Quelle est la limite du rêve et de la réalité ? Où en suis-je ? C'est ici, c'est moi, voilà la case, ... mais la chapelle ? ... Eh bien ! eh bien ? Ah ! je chercherai plus tard, c'est trop difficile ... Comment ? le soleil brille et tout à l'heure il y avait des étoiles ! est-ce le matin ? est-ce le soir ? tantôt j'étais dans la nuit, et je ne me rappelle pas ... Non, c'était il y a une minute, il ne s'est rien passé depuis ... c'est que j'ai pensé très vite, et mes idées auront rempli le temps.

Les ténèbres reparaissent.

Voilà la nuit en effet ... Tout est bien ... Oui, je me promenais tout à l'heure en songeant à ... non, je me mortifiais avec ma discipline ... c'est cela ! Pourtant je n'avais pas encore vu ces deux choses qui remuent là-bas et qui se rapprochent ... Qu'est-ce donc ? on dirait deux bêtes, l'une rampe sur le ventre tandis que l'autre voltige ... je ne distingue pas, elles paraissent très grosses ... Quoi ? elles approchent ! Ah ! mon Dieu !

A travers le crépuscule se montre le Sphinx ; il allonge ses grandes pattes, replie sa queue et se couche sur le ventre ; les bandelettes qui retombent de sa tête encadrent son poitrail haletant d'un souffle rauque.

Sautant, volant, crachant du feu par les narines, et de sa queue de dragon se frappant les ailes, la Chimère aux yeux verts tournoie, aboie ; les anneaux de sa chevelure, rejetés d'un côté, s'entremêlent aux poils de son dos ; de l'autre ils pendent jusque sur le sable, et remuent au balancement de tout son corps.

LE SPHINX

est immobile et regarde la Chimère :

Ici, Chimère ! arrête-toi !

LA CHIMÈRE.

Non, jamais !

LE SPHINX.

Ne cours pas si vite, ne vole pas si haut, n'aboie pas si fort.

LA CHIMÈRE.

Ne m'appelle plus ! ne m'appelle plus ! puisque tu restes toujours muet et que jamais tu ne te déranges de ta posture.

LE SPHINX.

Cesse donc de me jeter tes flammes au visage et de pousser

tes hurlements dans mon oreille, car tu ne fondras pas mon granit, tu n'ouvriras pas mes lèvres.

LA CHIMÈRE.

Ni toi non plus, tu ne me saisis pas, Sphinx terrible, qui dardes sur l'horizon ton grand œil éternel.

LE SPHINX.

Pour demeurer avec moi tu es trop folle.

LA CHIMÈRE.

Toi, pour me suivre tu es trop lourd.

LE SPHINX.

Je te dévorerais dans ma gueule.

LA CHIMÈRE.

Je t'étoufferais dans mes replis.

LE SPHINX.

Que tu es belle, ô Chimère !

LA CHIMÈRE.

Que tu es grand, ô Sphinx !

LE SPHINX.

Il y a longtemps que je vois au bout du désert passer tes ailes déployées.

LA CHIMÈRE.

Il y a longtemps que je galope sur les sables et que je vois le soleil brunir ta figure sérieuse.

LE SPHINX.

La nuit, quand je marche dans les corridors du labyrinthe, que derrière moi s'ouvrent et se ferment d'elles-mêmes les portes des tombeaux, et que j'écoute le vent bramer dans les galeries où passe la lune traînant contre les murs sa clarté silencieuse,

j'entends le bruit de tes pattes grêles sautiller sur les dalles sonores. Où vas-tu, que tu fuis si vite ? tu t'échappes par les fentes des pierres et disparais dans les espaces ; mais moi, je reste au bas, sur la marche des escaliers, à regarder les étoiles dans les vasques de porphyre.

LA CHIMÈRE.

Je vais au delà des mers, au bout des solitudes, dans un pays sans nom, où le soleil est plus chaud. De l'air ! de l'air ! du feu ! du feu ! je me roule dans l'azur, je plane sur les monts, je cours sur la pointe des flots, je jappe dans les gouffres ; de ma queue traînante je raye les plages, je mâche dans ma gueule les pierres de la lune, et dans les plis de mes ailes je porte la graine des cèdres que je secoue sur les montagnes.

En me couchant sur la terre, mon ventre a creusé les vallées, et les collines ont pris leur course selon la forme de mes épaules.

Je soupire dans les roseaux des fleuves ; par les soirs d'été, je fais tourner les cercles violets qui dansent sur les marécages, et j'allonge des ombres derrière les pas du voyageur.

Mais toi, toujours accroupi, ne détournant jamais la tête et grondant comme un orage, je te retrouve immobile, ou bien du bout de ta griffe dessinant des alphabets sur le sable.

LE SPHINX.

C'est que je garde mon secret, je rumine les choses, des théories confuses bourdonnent en moi, comme le sang des existences qui battrait dans mes tempes ; je songe et je calcule, je dilate ma prunelle dans la contemplation de l'infini. Cependant je sens monter sur moi la poudre du désert, et je vois se ronger atome par atome le grès des pyramides. Pour ne pas l'oublier, je me répète, dans mon silence, le mystère des créations, ce que m'a conté le Temps, ce que m'ont dit les pluies du ciel, ce que chantait la caravane des empires qui a défilé à mes pieds. Ils ont passé comme les cigognes, et sans les suivre je les ai vus tous qui disparaissaient dans l'horizon. Parfois le vent du soir, rasant les sables, me chasse au visage des plumes d'oiseau avec la cendre des nécropoles, et tout à coup je tressaille à des souvenirs qui me reviennent. Tout dure ; sur le sommet des montagnes tombe la neige, l'Océan dans son grand lit se balance encore, le chacal piaule près des sépulcres, les blés se courbent aux mêmes brises, les momies sans pourrir se tiennent rangées dans leur souterrain, les obélisques tiennent encore, je vois la poussière qui tourbillonne, le soleil qui luit, j'entends le vent qui souffle.

LA CHIMÈRE.

Moi, je suis légère et joyeuse; je découvre aux hommes des perspectives éblouissantes, avec des paradis dans les nuages et des félicités lointaines; je leur souffle à l'âme les éternelles manies, projets de bonheur, plans d'avenir, rêves de gloire, et les serments d'amour, et les résolutions vertueuses. Autour du flambeau des poètes je voltige en délire, mon haleine passe dans leur chevelure, et ils bondissent au contact soudain des pensées qui les frôlent; d'une voix faite pour eux j'apporte à leur oreille l'harmonie des mondes, j'évoque les formes de leurs œuvres, qui passent à la file comme des fantômes de rois, couronne en tête et les bras étendus; je leur murmure des rythmes, je leur étale des couleurs, je les fonds en tendresses, je les déchire avec des énergies d'un autre monde, et il leur apparaît à travers un crépuscule d'or des colosses terrifiants qui les font crier d'enthousiasme.

J'ai bâti des architectures étranges, dont j'ai découpé les toits à coups de dents et ciselé les feuillages avec l'ongle de mes pattes; le long des tours j'ai percé de trous sans nombre les escaliers qui montent, j'ai choisi sur les grèves des cailloux de couleur pour en composer des mosaïques; c'est moi qui ai suspendu les clochettes au tombeau de Porsenna; j'ai inventé les idoles à quatre bras, les religions dévergondées, les coiffures ambitieuses. Je pousse les matelots aux voyages d'aventure; ils aperçoivent à travers la brume des îles merveilleuses, des dômes d'or, des pâturages, des fruits rouges, des femmes qui dansent, et, roulant dans la tempête, ils se délectent de toutes ces ivresses qui chantent à travers leur agonie, malgré le bruit des grands flots se refermant sur le navire sombré.

LE SPHINX.

O fantaisie! fantaisie! emporte-moi sur tes ailes pour désennuyer et délasser ma tristesse.

LA CHIMÈRE.

O inconnu! inconnu! je suis amoureuse de tes yeux; comme une hyène en chaleur, je tourne autour de toi et je flaire ta croupe, sollicitant les fécondations dont le besoin me dévore.

Ouvre la gueule, lève tes pieds, grimpe sur mon dos.

LE SPHINX.

Mes pieds depuis qu'ils sont à plat sur le sol ne peuvent plus

se relever, le lichen comme une dartre a poussé sur ma gueule; à force de songer, je n'ai plus rien à dire.

LA CHIMÈRE.

Tu mens, Sphinx hypocrite! j'ai vu ta virilité cachée. D'où vient toujours que tu m'appelles et me renies?

LE SPHINX.

C'est toi, caprice indomptable, qui glisses et tourbillonnes.

LA CHIMÈRE.

Est-ce ma faute? par où? comment? laisse-moi faire.

Elle aboie :

Houahô! houahô!

LE SPHINX.

Tu remues, tu m'échappes...

Il grogne.

Hoeum! hoeum!

LA CHIMÈRE.

Essayons!... tu m'écrases!

Elle aboie.

Houahô! houahô!

La Chimère aboie, le Sphinx gronde, des papillons énormes se mettent à bourdonner dans l'air, des lézards s'avancent, des chauves-souris voltigent en faisant des cercles avec leurs petits, les crapauds sautent et roulent leurs gros yeux, des lucioles brillent, des vipères sifflent, des chenilles rampent, de grandes araignées marchent.

ANTOINE

épouvanté.

Une terreur horrible me pénètre. Oh! j'ai froid! ma peau tremble sur mon corps!... comme il y en a! on dirait une pluie qui suinte à larges gouttes; il y en a par terre des traînées visqueuses avec des baves qui luisent.

LE COCHON.

Miséricorde ! ces vilaines bêtes-là vont m'avaler tout cru !

ANTOINE.

Elles augmentent, sur ma tête, à mes côtés, partout, partout ; je n'ose marcher, car je roulerais sur ces corps qui se traînent, et en tombant j'écraserais avec mes mains ces choses molles qui palpitent ; et je n'ose respirer, car j'avalerai toutes ces ailes pointues qui vibrent ; elles sonnent dans mes oreilles... J'étouffe, je n'y vois plus, je n'entends plus... Qui donc souffle ces haleines, puantes comme un brouillard d'hiver ? Quels grincements ! quels soupirs ! Je vois des gros yeux qui tournent, des membres qui se tordent, des seins qui bondissent comme des vagues, et des hommes légers plus transparents que des bulles d'air.

En effet, des formes de toute sorte paraissent, semblant se doubler les unes de dedans les autres ; à mesure qu'elles augmentent, elles deviennent plus distinctes.

LES SCIAPODES.

Nous sommes les Sciapodes paresseux, qui, tout à plat sur le dos, vivons à l'abri de nos pieds larges comme des parasols ; la cuisse droite levée en l'air, les bras contre le corps, nous restons sans agir ; nos chevelures ont poussé comme des lierres et, s'étalant sur le sol, s'y sont accrochées par des racines. Notre ciel et notre horizon, c'est le dessus de nos pieds ; nous regardons le soleil à travers eux, nos veines qui s'entrecroisent et notre sang rose qui circule.

ANTOINE.

Ils sont peut-être heureux ces drôles-là !

LES NISNAS.

Nous n'avons qu'un œil, qu'une joue, qu'une narine, qu'une main, qu'une jambe, qu'une moitié du corps, qu'une moitié du cœur, n'étant que des moitiés d'homme ; et nous vivons fort à notre aise dans nos moitiés de maisons, avec nos moitiés de femmes et nos moitiés d'enfants. Nous avons au patron de nous-mêmes arrangé toutes choses, pour qu'elles puissent tenir dans nos demi-cerveaux ; il faut que les gazons soient raccourcis et que les chiens soient tondus.

LES ASTOMI.

Prenez garde ! ne soufflez pas trop fort, vous nous feriez mourir ; notre vie ne tient à rien, les gouttes de pluie qui tombent creusent des trous sur notre crâne, un grain de poussière nous écrase. Délicats et vaporeux, nous nous nourrissons de lumière, de parfums, de musique ; mais les fortes odeurs nous donnent des maladies, les ténèbres nous rendent fous, les sons faux nous déchirent.

LES BLEMMYES.

Eh bien ! nous autres, nous sommes gaillards et bien portants. N'ayant point de tête, nos épaules en sont plus larges, et il n'y a pas de mulet, de chameau, de bœuf, ni de rhinocéros en bronze qui soit capable de porter ce que nous portons. Le mal de dent nous est inconnu, puisque nous n'avons pas de mâchoire ; rien ne nous scandalise la vue, puisque nous n'avons pas d'yeux.

Des espèces de traits et comme une vague figure empreinte sur nos poitrines, voilà tout ! A la place de l'estomac, nous sentons bien, il est vrai, grouiller quelque chose ; nous pensons des digestions, nous subtilisons des sécrétions. Dieu, pour nous, repose en paix dans les chyles intérieurs. D'un mouvement sec et toujours le même, comme celui de la navette qui glisse sur son métier, et qui n'est navette que pour cela et qu'à cause de cela, nous marchons droit notre chemin ; rien ne nous distingue, ne nous égare, ne nous arrête ; nous traversons toutes les fanges ; sans y tomber nous côtoyons les abîmes, car le vertige n'est pas pour nous, et c'est là ce qui fait que nous sommes les gens les plus laborieux, les plus heureux et les plus vertueux.

ANTOINE.

Mais qui soupire ainsi avec des bruits de baisers et des gémissements mélancoliques ?

LE COCHON

reniflant.

Tiens ! on sent bon, on dirait l'odeur des marronniers.

L'HERMAPHRODITE

à plat ventre sur son matelas.

Je languis, mon cœur bat, j'espère, je me retourne, je m'agite, j'ai beau baiser mes bras et humer mes membres, je n'apprends rien de ce que cherche mon désir. J'ai vu dans les sources que

ma figure était belle, mes cheveux pourtant ne descendent point jusqu'à mon dos. Pourquoi donc mes cuisses sont-elles grêles et mes hanches si larges ? Je voudrais sur la poitrine avoir du poil comme les satyres. Oh ! si j'étais femme, que je palperais mes seins charnus ! j'ai passé toute la nuit à regarder ma chair.

Il me semble toujours que dans les plis de mon corps va se découvrir peut-être un sexe inattendu... Viens, viens, toi que je ne sais pas ! cherche sur moi, fais attention. Je t'aimerai, sous ta lèvre douce écloront les félicités inconnues qui me tiennent en angoisse.

LES PYGMÉES.

Petits bonshommes, nous grouillons sur la terre comme la vermine sur le dos d'un gueux ; nous avons chaud, nous nous tassons, nous pullulons, nous engendrons ; notre race est éternelle. On a beau nous détruire, nous écraser sous l'ongle, nous brûler, nous noyer dans l'eau, nous abattre à coups de rotin, nous reparaissons continuellement, toujours plus vivaces et plus nombreux, terribles par la quantité.

Notre empire est superbe ; avec bonne chance on y fait fortune, avec un caractère on s'y trouve heureux. Nous avons des penseurs, des vidangeurs, des courtisanes, des naturalistes et des chapeliers ; on sort et l'on rentre, on s'attable et l'on rit, on se couche, on se chamaille, et l'on s'aime ; on a des idées, on raisonne, on s'exalte ; les coquilles de noix traversent le ruisseau, les matelots sont pâles, car la tempête est affreuse ; les chasseurs, dans l'herbe, font la chasse aux puces ; et sous l'arbre qui nous abrite, des révolutions se passent, sans troubler le moineau qui chante dans son feuillage ni les fourmis qui se traînent sur son écorce.

Vois-tu nos maisons, nos ponts, nos aqueducs, nos régiments, nos forums ? Vois-tu à la classe les marmots pygmées qui étudient, les maîtres pygmées qui braillent, les petits livres, les petites plumes ? Vois-tu les pygmées-poètes chantant les pygmées-rois, et les pygmées-voleurs, les pygmées-dédaigneux et les pygmées-sombres, les pygmées-médecins qui vont voir les pygmées-malades ? ils leur tâtent le pouls, ils s'assoient, le malade tire la langue, le médecin roule des yeux, il pose un linge, donne une pilule, puis fait la conversation avec les parents, puis il se lève et reçoit une petite pièce d'argent qu'il fourre dans sa petite poche, pour faire bouillir son petit pot-au-feu. Cependant le petit malade regarde, d'un air triste, partir son petit médecin ; il vient un petit prêtre, et le petit malade crève, et le petit médecin dîne. Alors on fait un petit coffre, on répand de petites larmes, et avec une petite pompe, on va, dans un petit coin de terre, mettre pourrir la petite charogne.

LES CYNOCÉPHALES

à tête de chien, vivent dans les bois en poussant des cris terribles.

Nous courons après les chèvres, nous les déchirons avec nos ongles, nous dévorons leur chair, nous nous couvrons de leurs peaux; nous grimpons dans les arbres pour attraper les nids; nous supons les œufs, nous plumons les oiseaux et nous mettons sur notre tête leurs nids renversés pour nous faire des bonnets. S'il passe un tigre ou quelque léopard, nous sautons à cheval sur lui, nous nous accrochons à ses oreilles et nous galopons ensemble. Ou bien, quand les bergers à midi dorment à l'ombre sous les arbres, du haut des branches alors nous lâchons sur eux nos ordures, ou les écrasons dru en leur lançant des fruits. Malheur à la vierge qui va seule aux fontaines! les hurleurs la saisissent et la violent avec plaisir; elle avait rêvé d'autres caresses que nos bras, d'autres baisers que nos morsures! tant pis! Vive la joie! hardi! compagnons, faisons claquer nos dents blanches! agitez les feuillages!

LE SADHUZAG

grand cerf noir à tête de bœuf.

Moi aussi, je suis l'hôte de la forêt. Enchanteur mélodieux des peuples qui l'habitent, mes soixante-douze andouillers qui couronnent ma tête sont creux comme des flûtes, je les abaisse et je les dresse à volonté... Tiens!

Il fait remuer son bois en avant et en arrière.

Quand je me tourne vers le vent d'ouest et que je les incline sur mes épaules, il en sort des sons qui font venir à moi les bêtes ravies. Alors accourent ensemble la gazelle aux yeux bleus, l'éléphant, l'épervier, les buffles sortant de la vase, le rhinocéros qui se hâte, le renard, les singes, les chats sauvages, les ours; les chevreuils avec leurs petits s'assoient en rond autour de moi, les serpents montent à mes jambes, les guêpes se collent dans mes narines, et les perroquets, les colombes et les ibis, pour mieux entendre, se tiennent perchés sur mes rameaux... Écoute!

Il renverse son grand bois, d'où sort aussitôt une mélodie ineffable.

ANTOINE.

Quels sons! Qu'a donc mon cœur? il se détache et il vibre. Est-ce que cette mélodie va l'emporter avec elle?

LE SADHUZAG.

Mais quand je me tourne vers le vent d'est et que j'incline devant moi mon bois, touffu comme un bataillon de lances, il en part un bruit terrible et tout fuit : les oiseaux à tire d'aile, les bêtes féroces au grand galop, les reptiles pressant leurs anneaux. Sous le vent qui sort de moi, les arbres se courbent de terreur, les torrents s'arrêtent, le calice des lotus s'éclate en morceaux, la terre se fend, et les herbes de la savane se hérissent toutes droites comme la chevelure d'un homme épouvanté... Écoute!

Il abaisse en avant ses rameaux, d'où sort une musique épouvantable.

ANTOINE.

Tout craque, tout hurle, ça siffle dans ma tête comme l'ouragan dans une mesure en ruines; il me semble que je vais mourir. Est-ce que c'est la fin du monde ?

LA LICORNE

caracolant autour de saint Antoine en hennissant.

Vois comme je suis jolie ! j'ai des sabots d'ivoire, des dents d'acier, la tête couleur de pourpre, le corps couleur de neige, et la corne de mon front est blanche par le bas, noire au milieu, rouge au bout.

Des plaines de la Chaldée au désert tartare, sur les bords du Gange et dans la Mésopotamie, je vais, je cours, je reviens. Aux poils de mes paturons il s'est accroché des plantes du nord et du midi, un sillon de feu se fait sur mon passage, je dépasse les autruches; je vais si vite que je traîne le vent.

Je bois aux cascades, je frotte mon dos contre les palmiers, je me roule dans les bambous; d'un bond j'aime à sauter les fleuves, et quand je passe par Persépolis je m'amuse à casser avec ma corne la figure des rois qui sont sculptés dans la montagne.

La licorne piaffe, saute, ruc, hennit.

LE GRIFFON

lion à bec d'aigle, garni d'ailes blanches; il a le dos noir, le cou bleu, la poitrine orange.

Moi, je sais les cavernes où ils dorment, les rois oubliés; ils sont assis sur leur trône, avec la tiare et le manteau; une chaîne qui sort de la muraille leur tient la tête droite, et leur sceptre

est sur leurs genoux; à côté d'eux, dans des auges de porphyre, les femmes qu'ils ont aimées nagent avec leurs habits dans des liquides inconnus. Dans des salles constellées d'étoiles leurs trésors sont rangés par losanges, par tas et par pyramides; il y a des lingots qu'on soulèverait avec des leviers, des tonnes pleines d'or, des bassins d'argent qui renferment des diamants. Je suis le gardien de ces merveilles monstrueuses : debout sur les collines chenues, la croupe adossée à la porte du souterrain, la griffe en l'air et veillant jour et nuit, sans cesse, j'épie pour les dévorer ceux qui voudraient venir. C'est un pays blanchâtre, sans verdure et sans rivière, garni de précipices, immobile et ravagé; le ciel noir s'étend sur la vallée, où les ossements des voyageurs s'égrènent en poussière. Cependant si tu veux...

LE PHÉNIX

planant, arrête son vol; il a des ailes d'or et deux étoiles à la place des yeux.

Là-haut...

Il renverse son col et montre le ciel.

Là-haut est ma demeure, j'y monte sur un rayon de soleil, au milieu des feux célestes je traverse les firmaments; je vois passer les météores, les planètes faire leur danse avec les satellites qu'elles conduisent; je suis, sur l'azur, les sillons argentins de la voie lactée répandue, et j'effleure de l'aile des plages lumineuses où je vais becquetant des étoiles.

Quand je suis fatigué, je me couche dans la lune en courbant mon corps selon sa forme ovale. Poussée par les brises, elle me porte assoupi, et j'achève de m'endormir à son bercement monotone. Parfois je la serre dans mes griffes ou la prends à mon bec, et à grands coups d'aile je la traîne par les espaces; c'est alors qu'elle court si vite, s'arrêtant sur les sommets, descendant les vallées, sautant les ruisseaux, comme une chèvre vagabonde qui broute en liberté dans sa vaste plaine bleue. Durant les calmes nuits as-tu vu sur la mer rouler parmi les flots les paillettes d'or de ma queue qui plongeait dans l'eau?

Mais quand les jours sont accomplis, quand les astres tournent lentement sur leurs essieux usés, et que la flamme des soleils ne peut plus réchauffer mon sang appauvri, je vais dans l'Yémen prendre la myrrhe fraîche, dont je fais mon nid funèbre que je dépose en un lieu solitaire, révélé par mes ancêtres. Alors je ferme mes plumes et je me mets à mourir. La pluie d'équinoxe tombant sur ma cendre la mêle au parfum tiède encore; il tressaille, il se gonfle, un ver informe paraît dans la poudre grise, il lui vient des ailes, il lève la tête, il s'envole, c'est le Phé-

nix, fils ressuscité du Père; il entonne dans l'immensité l'hymne de la vie éternelle. Des astres nouveaux s'ouvrent au sein des cieux; un soleil plus jeune éclaire un monde plus fort, et les sphères paresseuses se remettent à tourner.

Le Phénix fait des cercles enflammés autour de la tête de saint Antoine, il tombe des gouttes de feu, des étincelles jaillissent; d'autres animaux arrivent, vipères, chats-huants, hiboux, serpents à triple dard, bêtes cornues, monstres ventrus.

LE COCHON.

Que je suis malade! comme je souffre! qu'ils me tourmentent! ils sont tous déchaînés contre moi. Oh! la la! ah! ah! ah!

Il court de côté et d'autre pour échapper aux animaux qui le poursuivent.

Je suis brûlé, asphyxié, étranglé; je crève de toutes les façons, on me tire la queue, on me déchire les oreilles, on me perce le ventre, on me crache du venin dans l'œil, on me lance des cailloux, on m'abîme, on m'écorche le dos, et j'ai un aspic qui me mord la verge!

ANTOINE

pleurant.

Mon pauvre cochon! mon pauvre cochon!

LE BASILIQUE

gigantesque serpent violet à crête trilobée, s'avancant droit en l'air.

Prends garde! tu vas tomber dans ma gueule; tout y entre, car je suis le fascinateur, l'irrésistible péril, le dévorateur universel. Si j'avance dans les fleuves, l'eau bouillonne, les rochers où je me pose éclatent, les arbres où je m'enroule s'enflamment, la glace se fond sous mon regard, et quand je passe dans les cimetières, les os des morts se mettent à sauter dans leurs tombeaux comme des marrons dans la poêle.

Et ce n'est pas parce que j'ai faim, c'est parce que j'ai soif que je dévore ainsi. Moi-même je suis brûlé sans relâche, et je cherche partout quelque chose pour me rafraîchir. Ainsi j'ai bu, sans m'en trouver mieux, l'eau des rivières, la rosée des prairies, la sève des plantes, le sang des bêtes; rien n'y fait. J'ai beau boire des larmes, du soufre, du vitriol, du vin et de la lave, j'ai toujours soif, je suis feu, je bois du feu, mais le feu me fait mal, mais le feu m'attire... Tiens! ça me reprend, il faut que j'avale ta moelle et que je pompe ton cœur; je n'ai qu'à aspirer, il va

venir de lui-même. J'ai deux dents, une en haut, une en bas, tu vas sentir comme ça pince bien au cœur... au cœur...

Le Basilique ouvre la gueule et fait une vaste aspiration, qui attire la poussière, les insectes et les animaux, tel qu'un courant d'air irrésistible; la robe d'Antoine claque au vent comme un drapeau, il se cramponne des pieds tant qu'il peut pour ne pas succomber.

Des moucheron bourdonnent, les serpents sifflent, les bêtes féroces aboient, de grosses lucioles brillent par terre; on entend bruire des mâchoires, sonner des écailles, renifler des narines.

LE MARTICHORAS

lion de couleur cinabre, à figure humaine; il a trois rangées de dents en forme de peigne, une queue de scorpion et des yeux glauques.

Je cours après les hommes, je les saisis aux reins, je bats leur tête contre les rochers jusqu'à ce que la cervelle en saute, je la mange tout seul, à mon aise, allongé sur leur cadavre, me léchant les babines dans la fosse où j'habite.

Ils ont cru, en entendant un bruit de flûte et de trompette, que c'était sans doute quelque cohorte guerrière qui passait au loin en poussant des fanfares; puis ils se sont approchés pour voir. Pas du tout! c'était moi qui hurlais pour les faire venir. Alors je les déchire avec mes ongles, je les étouffe avec ma queue, je les dévore avec mes dents; mes ongles sont tordus en vrilles, ils restent dans les chairs, mais il m'en repousse d'autres au bout des pattes; mes dents sont taillées en scie, elles cassent la pierre, coupent le bois, traversent le marbre; ma queue, que je dresse, abaisse, contourne, étends, est garnie de dards aigus que je lance à droite, à gauche, en avant, en arrière; ils traversent les boucliers, pénètrent les murailles, sont envenimés comme la dent des crotales, plus rapides que des phalariques.

Le Martichoras déploie ses ongles, grince des dents, et jette les épines de sa queue qui se suivent en fusées.

Antoine, sans parler, sans remuer, reste fixe à écouter toutes ces voix diverses et à regarder toutes ces figures.

LE CATOBLEPAS

corps de taureau, terminé par une tête de sanglier, si pesante qu'elle tombe à terre et qu'il ne peut la bouger; un cou mince et flasque comme un boyau vidé la rattache à ses épaules; une crinière cendrée à poils durs lui couvre le visage; il est couché sur le ventre, le groin dans le sable; on lui voit à peine le bout de ses pieds, qui paraissent être tout au plus des rudiments informes.

Me dérange qui voudra! je ne bouge. Toujours je reste ainsi, à sentir sur mon dos la chaleur cuisante du soleil et sous mon

ventre la chaleur douce de la terre; ma tête est si lourde que je ne peux la lever, je la roule au bout de mon cou; la mâchoire entr'ouverte j'arrache les herbes vénéneuses arrosées de mon haleine, cela fait autour de moi un demi-cercle pâle; mais je mange si lentement qu'elles ont le temps de repousser d'un côté pendant que je suis à brouter l'autre. Une fois pourtant, à force de me lécher les pieds, je me les suis dévorés sans m'en apercevoir. Personne n'a jamais vu mes yeux, ou ceux qui les ont vus sont morts. Si je relevais mes paupières, Antoine, mes paupières grasses, et que tu aperçusses mes prunelles, ne fût-ce que l'instant d'un éclair, de suite tu mourrais!

ANTOINE.

Oh! oh! celui-là!

La voix lui manque.

Eh bien?

Un long silence.

Si j'allais avoir envie de les regarder, ces yeux!... pas maintenant, non... Mais si l'envie m'en prenait pourtant? Songer qu'il ne faut qu'une minute, la tentation d'un instant, l'épaisseur d'un cheveu! Oh! oh! non, non, non!... Mais... mais c'est qu'elle me vient, il me semble? Ah! j'en ai envie, et il va... Oh!... quoi?... qu'est-ce? j'entends des grandes eaux qui se précipitent, un vent salé sèche la sueur de mon front, il me semble que l'on marche sur des coquilles.

Il voit venir à lui des crabes aux pinces crochues, des oursins garnis de piquants, des dauphins verts, des poissons endentés ouvrant la bouche et roulant des yeux, s'avancant sur leurs barbes, de grandes huîtres qui bâillent en faisant crier la charnière de leurs coquilles, des seiches crachant leur liqueur noire, des cétacés soufflant par leurs événements, des cornes d'Ammon se déroulant comme des câbles, et des quadrupèdes couverts de poils glauques, qui se dandinent avec lenteur en balançant sur leurs têtes des goémons humides. Ça et là des phosphorescences verdâtres sautillent entre les plis des nageoires, au bord des ouïes palpitantes, sur la crête tranchante des dos, bordent comme des cercles le tour des valves rondes, pendent à la moustache des phoques, ou traînent par terre comme de grandes lignes d'émeraude enflammées qui s'entre-croisent.

LES BÊTES DE LA MER.

Elles respirent bruyamment.

Nous sommes essoufflées d'avoir gravi la montagne pour arriver jusqu'ici; la poussière de la route a sali nos écailles, et nous

tirons la langue comme des chiens hors d'haleine. Mais comme nous allons bientôt nous replonger dans l'eau, quand nous serons revenues ! Nous t'emmènerons, Antoine, nous n'avons fait le voyage que pour t'avoir. Oh ! tu seras bien, là-bas, sur les lits de varechs, par les vertes forêts où il y a des fucus plus grands que des chênes. Nous autres, nous passons entre leurs rameaux qui frissonnent au mouvement régulier des vagues profondes, ce sont d'autres feuillages, d'autres prairies, d'autres montagnes ; nous avons des demeures humides, avec des colonnettes de corail, des murs nacrés, et des ruisseaux plus clairs traînant des perles brillantes le long des bancs de gravier où viennent s'asseoir les baleines. Tu ne sais pas nos immensités liquides : la sonde des matelots n'est point descendue jusqu'à nous, des peuples divers habitent les couches de l'Océan ; les uns sont au séjour des tempêtes, il leur faut la longue écume se roulant sur la surface que rident les brises de terre ; d'autres nagent en plein dans la transparence des ondes froides, et sans remuer s'y tiennent suspendus ; d'autres, plus loin, frottent leurs poitrines contre le sable des bas-fonds, aspirent par leurs trompes l'eau des marées qui refluent, ou portent sur leurs épaules le poids des sources de la mer. Pareilles à des soleils découpés, des plantes toutes rondes abritent des animaux endormis ; leurs membres poussent avec les roches, le mollusque bleuâtre fait palpiter son corps inerte comme un flot d'azur. Nous vivons libres dans les solitudes salées, accomplissant les fonctions pacifiques de nos effrayantes existences ; le galet seul sait notre âge, et dans nos migrations, quand nous remontons en haut, nous trouvons que les continents ont changé de figure. Nous n'entendons que les eaux s'agiter entre elles, et sur le dôme qui nous abrite nous regardons passer la quille des navires, comme des astres noirs qui glissent en silence.

ANTOINE

stupéfait.

Quelle quantité ! quelle variété ! quelles formes ! il y en a dans la mer, il y en a dans la terre, il y en a dans l'air !... Mais je ne vois pas tout... elles arrivent, elles tourbillonnent, elles s'amasent, les unes pareilles, les autres dissemblables, petites, grandes, horribles, mélodieuses ; leurs regards ont des profondeurs où mon âme tourbillonne, on dirait que ce sont des âmes. A quoi leur servent tous ces organes ? comment vivent-elles ? pourquoi tout cela ? la drôle de chose ! la drôle de chose !

A mesure que saint Antoine regarde les animaux, ils grossissent, grandissent, s'accroissent, et il en vient de plus formidables et de plus monstrueux encore : le Tragelaphus, moitié cerf et moitié bouc ; le Phalmant couleur de sang, qui fait crever son ventre à force de hurler ; la grande belette *Pastinaca*, qui tue les arbres par

son odeur; le Senagion, du pays de Dist, long d'un parasange; le Senad à trois têtes, qui déchire ses petits en les léchant avec sa langue; le Myrmecoleo, lion par devant, fourmi par derrière, et dont les génitoires sont à rebours; le serpent Aksar, de soixante coudées, qui épouvanta Moïse; le chien Cèpus, dont les mamelles distillent une couleur bleue; la Poephaga, cavale aux vertes narines, qui porte une chevelure de femme à la crinière; le Porphyryus, dont la salive fait mourir dans des transports lascifs; le Presteros, qui rend imbécile par le toucher; le Mirag, lièvre cornu habitant des îles de la mer.

Et d'autres, confus, pêle-mêle, glissant comme l'éclair, emportés comme des feuilles sèches; il arrive des rafales hurlantes, pleines d'anatomies merveilleuses. Ce sont des têtes d'alligators portées sur des pattes de canard, des cous de cheval terminés par des vipères, des grenouilles velues comme des ours, des hiboux à queue de serpent, des pourceaux à tête de tigre, des chèvres à croupe d'âne, des ventres ailés qui voltigent comme des moustiques, des caméléons grands comme des hippopotames, des poulets à quatre pattes, des veaux à deux têtes dont l'une pleure et l'autre beugle, des fœtus quadruples se tenant par le nombril et valsant comme des toupies, des chameaux à cornes de bélier, des anguilles sur des pattes de chevreuil, des chats rouges mâchant des mains humaines, des grappes d'abeilles se défilant comme un chapelet, des plaques de teigne qui roulent comme des disques de gazon jaune, des corps de femmes ayant à la place du visage une fleur de lotus épanouie; et puis des carcasses gigantesques remuant comme des rouages leurs articulations blanches, des végétations qui partent des poitrines telles que des rameaux de chair qui se divisent et s'entrecroisent, des aloës couverts de pustules roses, des limaces traînant leurs coquilles mouchetées, des polypes tout garnis d'yeux, s'accrochant par leurs bras, aspirant l'air par leurs trompes, contractant leurs gaines, ouvrant leurs trous dilatés, se gonflant, se développant, s'avancant.

Et ceux qui ont passé reviennent, ceux qui ne sont pas venus arrivent, ils tombent du ciel, sourdent de terre, dégringolent des rochers. Les Cynocéphales se mettent à aboyer, les Sciapodes se couchent, les Blemmyes travaillent, les Pygmées disputent, les Astomi sanglotent, la Licorne hennit, le Martichoras rugit, le Griffon frappe du pied, le Basilique siffle, le Phénix vole, le Sadhuzag pousse des sons, le Catoblepas soupire, la Chimère crie, le Sphinx gronde; les bêtes marines se mettent à palper des nageoires, les reptiles à souffler leur venin, les crapauds à sauter, les moucheron à bourdonner; les dents grincent, les ailes vibrent, les poitrines se bombent, les griffes s'allongent, les chairs clapotent; il y en a qui accouchent, d'autres copulent, ou d'une seule bouchée s'entre-dévorent.

Tassés, pressés, étouffant par leur nombre, se multipliant à leur contact, ils grimpent les uns sur les autres. Et cela monte en pyramides comme une montagne, un grand tas remuant de corps divers, dont chaque partie s'agit de son mouvement propre, et dont l'ensemble complexe oscille d'accord, bruit et reluit à travers une atmosphère épaisse que raje la grêle, où tombent la neige, la pluie,

la foudre, où passent des tourbillons de sable, des trombes de vent, des nuages de fumée et qu'éclairent à la fois des lueurs de lune, des rayons de soleil, des crépuscules verdâtres.

ANTOINE.

Le sang de mes veines bat si fort qu'il va les rompre, ma tête éclate en morceaux, mon âme déborde par-dessus moi. Je voudrais m'en aller, partir, fuir!

Moi aussi je suis animal, la vie me grouille au ventre, et je sens des bouillonnements intérieurs comme il y en a dans les fleuves. J'ai envie de voler dans les airs, de nager dans les eaux, de courir dans les bois. Oh! comme je serais heureux si j'avais ces membres forts, puissants, ces robustes existences sous leurs cuirs inattaquables! Il me semble que j'aurais chaud dans le ventre des baleines, et que je respirerais plus à l'aise sur ces vastes envergures.

J'ai besoin d'aboyer, de beugler, de hurler. Que n'ai-je des nageoires, une trompe? je voudrais vivre dans un antre, souffler de la fumée, porter une trompe, tordre mon corps et me diviser partout, être en tout, m'émaner avec les odeurs, me développer comme les plantes, vibrer comme le son, briller comme le jour, me modeler sous toutes les formes, entrer dans chaque atome, circuler dans la matière, être matière moi-même pour savoir ce qu'elle pense.

Tout à coup

LE DIABLE

paraissant derrière saint Antoine et ricanant :

Tu vas le savoir, je vais te l'apprendre!

Sur les côtés, les ombres des Péchés capitaux réapparaissent, bondissent d'une manière furieuse.

Le Diable se rapproche, baisse la tête, et, fondant sur saint Antoine, l'accroche aux reins par ses deux cornes et l'emporte avec lui en criant.

LE COCHON

cabré sur ses pattes de derrière et regardant saint Antoine qui disparaît dans les airs.

Oh! que n'ai-je des ailes, comme le cochon de Clazomène!

III

DANS LES ESPACES.

ANTOINE

porté sur les cornes du Diable.

Où vais-je ?

LE DIABLE.

Plus haut.

ANTOINE

criant.

Assez !

LE DIABLE.

Plus haut ! plus haut !

ANTOINE.

La tête me tourne, j'ai peur, je vais tomber.

LE DIABLE.

Retiens-toi par les mains à mes cornes et regarde en l'air.

ANTOINE.

Malgré moi mon regard descend comme un fil à plomb, et me tire par en bas ; je vois la campagne qui se lève debout, telle qu'une immense toile peinte.

LE DIABLE.

Tiens-toi !

ANTOINE.

Voilà le sommet des arbres qui disparaît, les collines qui s'abaissent; je vois les villes comme des taches d'encre éclaboussées, les routes telles que des pattes d'insectes qui se prolongent et s'amincissent. La mer ne remue plus, elle est toute plate, on la dirait solide comme la terre, et c'est la terre au contraire qui se balance en oscillant. Je vois les pics des montagnes couverts de neige, qui se tassent les uns près des autres comme des moutons qui se rassemblent en troupeau. Ça saute ! ça danse ! L'air pèse sur ma poitrine, j'étouffe ! le vent par grandes bouffées me donne des coups dans la figure.

Ils continuent à monter.

Mais l'abîme s'élargit, il va me prendre.

LE DIABLE.

Bon courage ! ne me lâche pas !

ANTOINE.

Ah ! je me sens dissoudre, toute la vie me remonte aux lèvres, et je retiens mon sanglot pour ne pas l'exhaler d'un seul soupir.

LE DIABLE.

Encore un moment, ce sera passé tout à l'heure.

ANTOINE.

Je flotte éperdu dans des immensités froides, et sans les contractions sourdes qui me remuent par intervalles, je croirais que je suis mort; comme un fil de laiton d'une lyre que l'on brise, mes nerfs se rompent à la fois, et mon être entier, se détachant de lui-même, entrechoque ses morceaux avec des grincements aigres et des vibrations traînantes. Le ciel est tout noir. Oh ! les nuages déjà sont bien loin... Où vais-je ? où donc ? où donc ?

Le Diable continue à gravir l'espace d'une façon furieuse ; Antoine, défaillant, se tient assis entre ses cornes. Pour l'empêcher de tomber le Diable le retient avec ses deux bras levés, et donne de grands coups d'aile dans l'air.

ANTOINE.

Je n'en puis plus, je ne vois plus rien, tout disparaît, s'efface, oh!

Il s'évanouit à moitié.

Les ténèbres partout! un grand souffle seulement qui me pousse... qui me pousse!... assez! assez!

LE DIABLE.

Attends, ta douleur va finir; nous avons passé les régions moyennes, ne sens-tu pas un autre air qui t'arrive? et voilà toutes les étoiles qui paraissent plus grandes que jamais tu ne les as vues.

ANTOINE

rouvrant les yeux.

Tiens? en effet, comment?

LE DIABLE.

N'est-ce pas que tu es mieux déjà, que tu vis plus à l'aise?

ANTOINE.

Oui, oui! quelles clartés! les astres palpitent comme des yeux, il me semble qu'ils me regardent, le ciel est doux, la sérénité de l'éther pénètre mon cœur apaisé.

LE DIABLE

montant.

Tu ne voudrais plus redescendre peut-être; regarde, contemple, plus de terre, plus de mer!

ANTOINE.

Oh! comme c'est beau! comme c'est grand! comme j'y vois loin!

LE DIABLE.

Naguère ta vue s'arrêtait aux collines et ta pensée, comme elle, s'agitait dans un cercle restreint; elle y tournait, s'y perdait, et s'affaissait épuisée sans plus vouloir avancer, comme un cha-

meau fatigué qui s'assoit sur son bagage. Mais à présent tu es haut, tu as dépassé l'atmosphère viable des créatures, car j'ai secoué dans mes bords jusqu'au dernier grain de sable qui fut collé à tes sandales. Les épouvantements du commencement, le vertige des hauts lieux, les pesanteurs du corps qui te retenaient vers le sol, tout a disparu; joyeux, calme, immense, tu circules en liberté dans l'espace bleu.

ANTOINE.

A mesure que je monte, je deviens plus léger; plus j'ouvre les yeux, plus je vois, et plus s'étend l'étendue.

LE DIABLE.

Tu ne la soupçonnavas pas si vaste, hein? Déjà pourtant, à travers l'extase, tu avais parfois entrevu le Verbe, qui tout à coup se révélait à toi, indépendant et lumineux, au-dessus du dogme, au-dessus de la foi, dégagé des moyens par lesquels on aspire à lui; mais, comme ce ciel qui te paraissait d'en bas obscurci par les nuées, toujours ton Dieu gardait dans l'ombre la plus grande partie de lui-même; car, pour l'accorder à ta tendresse, tu le décorais de tant de vertus que tu allais ramenant l'infini aux proportions de ta nature, tandis que ton âme, s'embarquant à part dans les préoccupations du salut, perdait de plus en plus le fil mince qui la rattachait à l'idée; et le Dieu ravalé et l'homme déchu s'écartaient l'un de l'autre. Quoique la lune à tes yeux n'eût l'air que d'un plat d'argent, tu la croyais distante de toi par d'incalculables espaces; mais tu sentais pourtant qu'elle devait être tout ensemble moins petite et plus voisine, et, contemplant ses rayons pâles, tu rêvais un astre plus large et un absolu supérieur. As-tu vu quelquefois des pêcheurs de perles fines? ils n'iraient point au fond des gouffres s'ils avaient gardé la tunique qui gênait leurs mouvements; de peur qu'un seul de leurs muscles ne s'en trouvât alourdi, ils ont tout laissé sur la grève, jusqu'à l'amulette de fer-blanc attachée par leur mère. Si tu étais encore au seuil de ta cabane, que tu sentisses la terre sous tes pieds, et que tu vécusses de ses pâtures, tu n'aurais pas le spectacle de maintenant, cette plénitude d'immensité où se dilate ton cœur libre.

Ils montent toujours, le ciel de plus en plus devient radieux.

ANTOINE.

Ah! les belles comètes! leur queue de feu, creusée au milieu, se courbe comme celle des dauphins; elles passent, elles tour-

nent... telles que des flocons de neige, les étoiles tombent sans bruit.

LE DIABLE.

Plus loin, tout là-bas, au delà des étoiles qui ont des noms, aperçois-tu une matière lumineuse, d'où sortent incessamment tous les soleils?

ANTOINE.

Oui, je la vois, il s'en détache des parcelles qui se mettent à tourner. Oh! ma prunelle s'inonde, tout est lumière, je marche dans les clartés!

LE DIABLE.

Roulons-nous dedans, comme des poulains sur l'herbe; diffuse-toi, répands-toi, étale-toi. Comme Elie qui se ratatinait sur le corps de l'enfant mort, aspire le souffle caché qui gît au sein des choses.

ANTOINE.

Je vois s'élargir des cercles, j'entends le ronflement des sphères.

LE DIABLE.

Sans nombre et sans fin, jaillissant toujours, les âmes, par des fulgurations incessantes, ruissellent de la grande Ame; sorties d'elle, elles gravitent autour, dans leurs zones assignées, avec quelque chose qui les pousse à en sortir, quelque chose qui les en empêche, et cela fait qu'elles dessinent sans dévier leur parabole éternelle; les unes vont éclairer des parties ténébreuses, d'autres remontent à leur foyer, d'autres scintillent en place; elles brillent, se cachent, se succèdent, changent de région dans l'infini, mais ne meurent jamais.

Passe un aérolithe. Antoine, effrayé, pousse un cri.

Ah! ce globe de feu va m'écraser! qu'est-ce donc?

LE DIABLE.

C'est un morceau qui tombe de la tête de Cynosure.

ANTOINE.

Pourquoi donc? où va-t-il?

LE DIABLE.

S'il est assez fort pour se dégager des attractions qui le sollicitent, il s'arrêtera, ira prendre son mouvement et devenir à son tour le centre d'un système; à lui s'agrégeront toutes les parties ressemblantes disséminées dans l'espace et qui s'en désuniront plus tard pour former d'autres mondes.

ANTOINE.

Pourquoi les planètes peuvent-elles se détacher ainsi, et point les âmes?

LE DIABLE.

Qui sait?

ANTOINE.

Mais non, car je sens toujours la mienne qui ne quitte pas Dieu.

LE DIABLE.

Ah! comme l'aérolithe flamboyant qui passait tout à l'heure, si dans un effort suprême, elle se dégageait de ce qui la retient, qu'elle pût sortir aussi de l'attraction qui la retient et continuer droit son mouvement, s'enflammant de plus en plus au courant de sa course, elle deviendrait peut-être le principe d'un ordre nouveau, le noyau d'un monde.

Ils montent, le Diable reprend :

Cette poussière lumineuse qui s'étale par grandes traînées d'or, ce sont des portions d'astres vieillis, qui achèvent de s'évaporer dans l'espace; chaque atome que tu vois a été partie d'un soleil.

ANTOINE.

Les soleils s'usent donc?

LE DIABLE.

Les soleils, mais pas la lumière qui est en eux. La substance dure, chaque parcelle s'est désunie de l'unité pour devenir unité; seulement la forme qui les rassemblait s'est reportée ailleurs. A la dissolution de l'homme, quand se défait l'assemblage momentané qui constituait sa personne, tous les éléments qui le composaient repartent en liberté vers leur patrie première. Alors des mondes

s'organisent dans son cadavre à peine froid, des races se dépêchent de naître, il y a des peuples qui ont pour océan les liquides de son ventre, et qui courent, comme entre des arbres, à travers les poils de sa peau. Le chaos, pour eux, c'était l'instant où le corps intact recélait dans ses organes non détruits les germes d'où ils devaient éclore; mais l'ordre s'établit, et plus gagne la pourriture, plus se développe l'harmonie. Et l'âme aussi, délivrée de l'unité qui la retenait, se diffuse pour pénétrer d'autre matière. N'as-tu pas reconnu des voix humaines dans le murmure des roseaux? les chiens qui hurlent ne te parlent-ils pas de tes amis morts? Quand tu tressailles au vent du soir, c'est qu'il t'apporte des caresses fluides et des senteurs de sentiment, comme celles que l'on hume sur les têtes chéries. Il n'y a qu'un certain nombre de couleurs, de sons, de formes, d'idées, qui passent et repassent dans la substance pour en varier les modes, et sous des apparences différentes manifester l'éternelle chose : de ces existences infinies, l'être vit, comme elles vivent de lui.

Les racines de Dieu sont au fond de l'âme humaine : c'est de là que se tire l'absolu.

ANTOINE.

Je n'avais point soupçonné que l'âme fût si grande!

LE DIABLE.

Ni le ciel non plus! et pourtant tu employais ta vie, tête levée, à en calculer la hauteur; mais quand tu venais de laver tes mains, et que tu restais ensuite à considérer tes ongles que le jour, passant à travers, rendait blanchâtres comme des plaques d'agate, est-ce que tu comprenais quelque chose à cette matière qui se trouvait là au bout de tes doigts? et quand tu remuais ton bras, savais-tu comment? et quand s'avancait ton pied, savais-tu pourquoi? La fiente de ton cochon, lorsqu'elle poudroyait en plein soleil avec les scarabées verts qui bourdonnaient à l'entour, suffisait tout comme Dieu à torturer ta pensée; ton corps, qui était à toi, était bien loin de toi cependant, par l'ignorance de lui où tu restais toujours; ton âme, par laquelle tu pensais, tu l'ignoraux si bien que de minute en minute tu y découvrais à parcourir; pour la connaître en effet il t'eût fallu posséder d'avance toutes ses pensées, toutes ses imaginations, toutes ses réflexions, toutes ses douleurs possibles. Or qui peut prédire, le soir, les rêves de son sommeil, et connaître, pendant la vie, ce qu'il y a derrière la mort? L'infiniment petit est aussi difficile à saisir que l'infiniment grand; on ne voit pas plus pousser l'herbe que naître les étoiles. Mais par delà l'intelligence humaine il n'y a plus ni ce qui est grand, ni ce qui est petit,

car l'illimité n'est pas sujet à la mesure, l'éternité n'a point de durée, Dieu ne se classe pas en parties.

Si le plus imperceptible des brins de la matière t'arrête, et qu'il te découvre d'un coup une aussi vaste étendue que l'ensemble des choses créées, c'est qu'il y a dans l'un comme dans l'autre un insaisissable infini qui les lie d'une vie commune et les fait pareils tous deux; or il n'y a pas deux infinis, deux dieux, deux unités; il y a *lui*, et puis c'est tout.

ANTOINE.

Comment tout! Dieu est partout, alors! mais comment, par tout? il est donc dans l'abstraction de ceux qui pensent, dans la passion de ceux qui sentent, dans l'action de ceux qui font. Est-ce que c'est lui qui vous regarde dans le regard, qui bruit dans le son, brille dans la couleur, étincelle dans la lumière? est-ce lui qui est noir dans la nuit et vermeil dans le soleil? assiste-t-il à tout cela? est-il tout cela? Cette partie de moi, où je n'ai jamais pu entrer, c'était donc lui! je m'en doutais tant cela me paraissait énorme, indistinct, écrasant! je sentais bien qu'il m'entourait comme l'air, que je marchais en sa personne, qu'il me donnait pour l'aimer quelque chose de lui-même, mais... Oh! montons... oui... plus haut, plus haut! encore! jusqu'au fond... tout au bout!

Ils montent, le ciel s'élargit à mesure, les étoiles se touchent tant il y en a; c'est un immense dôme, tout lumineux d'une lumière toute blanche.

LE DIABLE.

Souvent, à propos de n'importe quoi, d'une goutte d'eau, d'une coquille, d'un cheveu, tu t'es arrêté, immobile, la prunelle fixe, le cœur ouvert.

L'objet que tu contemplais semblait empiéter sur toi, à mesure que tu t'inclinais vers lui, et des liens s'établissaient; vous vous serriez l'un contre l'autre, vous vous touchiez par des adhérences subtiles, innombrables; puis, à force de regarder, tu ne voyais plus; écoutant, tu n'entendais rien, et ton esprit même finissait par perdre la notion de cette particularité qui le tenait en éveil. C'était comme une immense harmonie qui s'engouffrait en ton âme avec des frissonnements merveilleux, et tu éprouvais dans sa plénitude une indicible compréhension de l'ensemble irrévélé; l'intervalle de toi à l'objet, tel qu'un abîme qui rapproche ses deux bords, se resserrait de plus en plus, si bien que disparaissait cette différence, à cause de l'infini qui vous baignait tous les deux; vous vous pénétriez à profondeur égale, et un courant subtil passait de toi dans la matière, tandis que la vie des élé-

ments te gagnait lentement, comme une sève qui monte; un degré de plus et tu devenais nature, ou bien la nature devenait toi.

ANTOINE.

Il est vrai, souvent j'ai senti que quelque chose de plus large que moi se mêlait à mon être; petit à petit je m'en allais dans la verdure des prés et dans le courant des fleuves, que je regardais passer; et je ne savais plus où se trouvait mon âme, tant elle était diffuse, universelle, épandue!

LE DIABLE.

Les vois-tu bien les innombrables feux du ciel? constellations, planètes, météores, astres lointains, étoiles d'un jour, chacun tourne, chacun brille, et c'est le même mouvement, la même lumière, principe unique réparti dans chacun, et qui à travers leurs dissemblances de forme et de durée les fait tous pareils quant à la substance qui les compose.

Le même sang de l'homme anime ses pieds et bouffit les veines de son front: c'est le souffle de Dieu qui circule parmi les mondes et les contingences de ces mondes. Les gouttes de ce sang sont pareilles en tant que parties d'un même tout, et si elles ne l'étaient, ce tout ne serait pas; elles se cherchent, tourbillonnent, s'attirent, se joignent, se pénètrent, formées elles-mêmes d'autres particules plus menues, lesquelles sont formées d'autres, et ainsi de suite, et toujours tant que tu pourras les diviser, tant que ta pensée pourra les abstraire. C'est en vertu de cette essence commune que, s'unissant, elles exécutent l'ensemble que chacun représente en soi, toute partie de la matière étant une cristallisation de l'infini. Pour qu'un diamant soit fait, il a fallu que les forces de la nature travaillassent à la fois; le grain de sable qui crie sous ton pied est le produit complexe de mille créations éteintes; la pensée qui te survient maintenant, elle a été amenée jusqu'à toi, et au degré qu'elle a, par des successions, des gradations, des transformations et des renaissances; ce que chaque homme a songé depuis qu'il y a des hommes, y a contribué pour quelque chose, tout se lie, s'emboîte, se fond et se confond. Fini, infini, âme, corps, forme, idée, se confondent; l'esprit s'approprie la matière, la monte à son niveau, l'annihile par abstraction; la matière accapare l'esprit, entre en lui, l'étouffe de son poids, l'enfouit en son domaine.

N'y a-t-il pas des existences inanimées, des choses inertes qui paraissent animales, des âmes végétatives, des statues qui rêvent et des paysages qui pensent? chaîne sans bout et sans fin, syllogisme immense dont le principe est inconnu, dont la conclusion est cachée, et que l'on saisit tant bien que mal par le milieu,

comme si l'on n'était pas arrivé à temps pour en relier les deux termes.

Un rythme mystérieux mène à la danse les atomes réunis, qui s'entrelacent, se quittent et se reprennent dans une vibration perpétuelle, dont chacun est une parcelle ; les corps, à travers leur naissance, leur existence et leur trépas, ne faisant que poursuivre leur rentrée dans l'unité de la poussière d'où ils sont sortis, l'âme, avec ses extensions sans bornes, n'aspire qu'à retourner au Dieu d'où elle est venue.

ANTOINE.

Oh ! c'est donc pour cela qu'il me prend si souvent des envies d'être mort et que je cherche longtemps si je n'ai pas vécu dans d'autres mondes ?

LE DIABLE.

Mais la matière n'est pas d'un côté, l'esprit de l'autre, car il y aurait un infini de matière, un infini d'esprit, deux infinis et qui, étant deux, seraient par conséquent bornés, d'où il n'y aurait plus d'infini ; or, puisqu'il ne peut y en avoir qu'un et l'infini n'étant égal qu'à lui-même, ou plutôt n'ayant pas d'égal, les parties qui sont en lui sont donc égales entre elles. Ce n'est en effet que par rapport à la terre qu'il y a un haut et un bas, un jour et une nuit ; que par rapport à la créature qu'il y a une vie et une mort ; que par rapport au fini qu'il y a des limites, que par rapport à l'esprit qu'il y a des différences. Il n'existe point d'atome plus grand l'un que l'autre, ou il n'y a point d'atome, ou bien tout est atome. Crois-tu que ton âme soit plus une âme que toute autre âme ? alors elle ne serait plus âme, c'est-à-dire l'infini en toi ! toutes sont donc pareilles en tant qu'âmes. Mais, puisque la substance contient les modes et que les choses sont en Dieu, où est donc la différence essentielle qu'il y a entre les parties de ce tout, entre le corps et l'âme, la matière et l'esprit, le laid et le beau, le bien et le mal ?

Le Diable monte avec de furieux coups d'aile, ses ailes s'agrandissent toujours, il se développe, ses cornes s'étendent.

ANTOINE.

Comme nous allons vite ! ça m'emporte, je suis aspiré par en haut, je file en droite ligne sans m'arrêter... Tiens !... mais... cela change encore, je vois maintenant les étoiles tout au-dessous de moi... la lumière a perdu ses rayons... est-ce le vide ?

LE DIABLE

riant.

Ah! ah! tu t'étonnes de ne trouver ni les neuf cercles qui enlacent l'univers, ni les portes du Cancer et du Capricorne, ni le Zodiaque tel qu'il est peint sur les murailles, ni les roues d'Ezéchiel, ni l'échelle de Jacob avec un ange à chaque degré?

ANTOINE

effrayé.

Comment! il n'y a rien?

LE DIABLE.

Non, car rien n'est pas; le vide au contraire c'est l'Être même dégagé de tout attribut qui l'encombre. Est-ce que l'idée pure peut se préciser par une formule? penses-tu enfermer la substance dans quelque chose?

Ils montent toujours.

ANTOINE.

Mes yeux ne suffisent plus, mon esprit se fond et craque comme les glaciers au soleil. Irai-je toujours? où donc est le but?

LE DIABLE.

En soi! car si avant que tu remontes dans les causes, de si loin que tu tires les genèses, toujours il faudra que tu en viennes à une cause première, à un principe unique, à un Dieu incréé et qui existe parce qu'il existe. Mais le séparer de la création pour expliquer la création, ce n'est pas lui-même l'expliquer davantage; et il reste maintenant aussi incompréhensible hors d'elle que la création, tout à l'heure, l'était sans lui.

La mélodie d'une lyre, ce n'est ni l'air mis en mouvement, ni la vibration des cordes, ni le son des notes; elle résulte de tout cela et elle le cause. Eh bien! tu ne sépareras pas plus la mélodie de la lyre d'avec tout ce qui contribue à l'effectuer que tu ne disjoindras Dieu du monde, le fini de l'infini, l'attribut de la substance; et si tu me dis que la mélodie du moins est jouée par quelqu'un, il faudrait savoir comment ce quelqu'un peut jouer, et ainsi de suite.

La mélodie se fait en vertu d'un ordre qui est en elle, d'où elle n'est pas libre. Dieu existe en vertu de lui-même, en dehors de quoi il ne peut être, et alors il n'est pas libre.

ANTOINE.

Pas libre? le Tout-Puissant! comment donc, puisqu'il est le maître?

LE DIABLE.

Eh! s'il est le maître, est-il libre de ne l'être plus? peut-il se reposer, s'anéantir? peut-il faire qu'autre chose que lui soit Dieu? ou devenir autre chose?

ANTOINE.

Mais... pourtant... cependant... il punit le mal et récompense le bien.

LE DIABLE.

D'après l'ordre, mais qu'il n'a pas posé volontairement, puisque c'est en vertu de cet ordre qu'il existe et que cet ordre le constitue. Par l'effet seul qu'ils sont, les faits engendrent d'autres faits que l'on appelle ordinairement leurs conséquences : telle action en amène une autre, qui en produit une seconde, d'où une troisième, une centième, sans qu'il soit possible d'en arrêter une seule, ni de la faire dévier de sa route; le bois qu'on brûle devient flamme, puis charbon, puis cendre, successivement; le lait devient crème, fromage, vermine; le morceau d'agneau que tu manges, après avoir été en toi sang, chair, humeurs, engraissera la prairie où il paissait et sera rebrouté dans l'herbe qui l'a nourri. L'homme qui fait le mal en reçoit la punition. Que sais-tu s'il ne sera pas récompensé plus tard d'avoir été puni jadis? c'est son crime qui attirera son châtiment, ce châtiment qui produira par la suite un autre état, ce dernier terme qui en engendrera un suivant. Dieu n'est pas plus libre de ne point punir le mal que tu n'es libre d'avoir l'idée qu'il le doit. Ton âme contient Dieu puisqu'elle pense; comment ton âme pense-t-elle? c'est par Dieu. Mais l'infini ne peut être ailleurs qu'en lui-même; Dieu vit donc dans la vie, se pense dans la pensée; du moment que tu es, il est en toi; de l'instant que tu le comprends, tu es en lui; il est toi, tu es lui, et il n'y a qu'Un.

ANTOINE.

Il n'y a qu'Un! il n'y a qu'Un! j'en suis donc, je fais partie de Dieu, moi! ce cœur qui d'amour illimité se gonfle pour lui, c'est donc lui qui est dedans, qui se dilate et s'y retourne! Ni mon corps ni mon esprit ne sont plus, mon corps est de la matière de toute matière, mon esprit de l'essence de tout esprit,

mon âme est toute l'âme ! immortalité, étendue, infini, j'ai tout cela, je suis cela ! je me sens Substance ! je suis Pensée !

Le Diable s'arrête, planant immobile, les ailes étendues ; le souffle de sa poitrine secoue saint Antoine à bonds inégaux, puis s'éteint par degrés ; il lâche les mains, Antoine se tient tout seul.

ANTOINE.

Et je n'ai plus peur ; non, je comprends, je vois, je respire dans une plénitude... comme je suis calme !

Le corps du Diable, perdant ses proportions, se pénètre de lumière et s'illumine ; son œil immense se fait tout bleu comme le ciel, ses ailes disparaissent, et sa figure plus vague devient belle à ravir. Tournant la tête de côté, il regarde saint Antoine, qui se penche vers lui du haut de ses cornes.

LE DIABLE.

C'est dans cet infini que se meuvent les choses, l'universalité s'englobe dans l'idée. Quand tu entendais tantôt la musique des sphères, ce n'étaient pas les sphères qui tournaient, mais en toi que se passait cette harmonie que tu croyais entendre ; quand tu t'épouvantais de la hauteur de l'abîme, c'était toi qui faisais l'abîme par l'illusion de ton intelligence, qui admettait des distances dans l'étendue et créait des degrés dans ce qui n'a pas de mesure ; ces clartés où tu te dilatais tout joyeux, c'était toi qui les voyais. Qui te dit qu'elles sont ?

Le regard du Diable se creuse de profondeurs sombres, s'élargit, s'étend et tourbillonne en entonnoir comme un gouffre de la mer. Fixe, béant, éperdu, Antoine de plus en plus se rapproche du Diable, et se met à descendre de marche en marche sur les andouillers de ses cornes.

LE DIABLE

continue vite et à voix basse.

Qui te dit qu'elles sont ? As-tu pu acquérir la connaissance, autre chose que ta connaissance ? pour atteindre à la vérité, autre chose que ton idée de ce qui est vrai ? peux-tu voir ton œil autrement qu'avec ton œil ? et s'il se trompe ? si ton âme pose tout et que cette âme soit mensonge, où est la certitude de ce qui est posé ? Que seras-tu ? Qu'y aura-t-il ? Pendant le sommeil de la vie, l'homme, comme un Dieu engourdi, sent confusément qu'il rêve et qu'il se réveillera plus tard ; mais si jamais ne venait le réveil ? si tout cela n'était que dérision infinie, qu'il n'y eût que néant ? ah ! tu ne conçois pas que le néant puisse

être! mais qui te dit que ce n'est pas l'absurde, au contraire, qui est le vrai, qu'il y ait même quelque chose de vrai? on ne prouve rien, et quand même on prouverait tout, jamais une preuve n'existe que par rapport au monde qu'elle concerne et à l'intelligence qui la perçoit, et si ce monde lui-même n'est pas, si cet esprit n'est pas? ah! ah! ah!

ANTOINE

suspendu dans l'air, flotte en face du Diable et touche son front avec son front.

Mais tu es, toi, pourtant! je te sens. Oh! comme tu es beau!

Le Diable ouvre la gueule toute grande.

Oui, j'y vais, j'y vais!

Le Diable tend les bras pour l'enlacer, Antoine avance les siens vers lui. Dans le geste qu'il fait, sa main, frôlant sa robe, heurte son chapelet; il pousse un cri et tombe à terre.

Il se retrouve devant sa cabane, étendu à plat dos sur le sol, les bras en croix, immobile; sur les ruines de la chapelle il y a le cochon debout, les pattes écartées, les yeux fixés, le poil hérissé, la queue raide.

Tout est ténèbres, pas un souffle, pas un bruit.

Les deux prunelles du cochon brillent dans l'ombre, on entend les gémissements faibles de saint Antoine; peu à peu cependant il se ranime, palpe la terre autour de lui, rouvre à demi les yeux, et, tournant la tête sur chaque épaule, regarde avec étonnement ce qui l'entoure.

Comment se fait-il? où étais-je donc? mais... Ah!

La fatigue le reprend et il redevient immobile, il retombe.

Oh! oh! c'est comme si j'avais du plomb dans ma tête, elle est si lourde que je ne peux pas la remuer, je la sens collée à la terre.

Il bâille, s'étire les membres, soupire.

Ah! qu'on est bien couché!... je voudrais pourtant changer de place, ces pierres me font mal.

Il essaie, en s'appuyant sur les coudes, mais il retombe.

Comme je suis las! on me tuerait maintenant que je n'aurais par la force de crier grâce... Ah!... je souffre à l'estomac, j'ai faim, j'ai bien envie de manger... Ah! ma foi, non, tant pis!

Il parvient à se tourner sur le côté droit, et il y reste les yeux ouverts, contemplant d'un air stupide les décombres de la chapelle. A la fin son regard rencontre le cochon.

Tiens ! le cochon ! il est toujours là, lui ! je le croyais mort... pourquoi ça ? je ne sais pas... Ah ! mais comme je suis fatigué ! qu'ai-je donc fait ? ah !

Il retombe sur le côté gauche.

Mon cœur ne bat plus, je ne le sens pas, il me semble que je suis comme les cailloux ; j'ai beau vraiment chercher quelque chose dans ma pensée, c'est comme en un vieux puits vide, abandonné, qui a des ronces sur ses bords, et au fond une grande tache noire.

Je n'ai souvenir de quoi que ce soit. Est-ce que jamais je ne bougerai de là ? Qu'est-ce donc que l'on entend par l'âme ? en ai-je une ?... après tout, qu'est-ce que cela me fait ?... Eh bien, si, j'en ai..., ah !

Il retombe.

Cependant je n'ai pas toujours vécu ainsi... autrefois... que je me rappelle... essayons de nous relever, allons ! un bon coup de reins ! ouf !

Il se relève tout à coup sur son séant, passe les mains sur sa figure, sa tête retombe sur ses genoux, il prend ses jambes dans ses bras et reste ainsi à réfléchir :

D'où viens-je ? où vais-je ? où ai-je été ? comment suis-je ici ? pourquoi donc mes mains sont-elles molles et mes genoux brisés ? Et je tremble en dedans de moi, comme la feuille du peuplier qui ne se repose jamais. Quand je chercherais, que j'essaierais, que je me fatiguerais, puisque je ne peux pas ! puisque c'est plus fort que ma force ! je ne comprends rien à tout cela, moi !

Il se met à pleurer.

Je ferais mieux de dormir... mais c'est que je n'ai pas sommeil... N'importe ! recouchons-nous !

LE COCHON.

Quand je resterai toujours là, comme un lézard, à regarder le même point, ça ne fera pousser ni une rave ni une grenade. Depuis le temps que j'y suis, les paupières m'en cuisent. Faisons un somme.

Antoine retombe sur le dos et s'assoupit, le cochon s'endort,

il ronfle, on voit son gros ventre s'abaisser et monter; Antoine, assoupi, s'agite et se retourne.

Cependant sur les rochers se dessine l'ombre du Diable, qui fait des signes comme pour appeler quelqu'un, et la Luxure, courbée en deux, marchant sur la pointe du pied, et tenant dans sa bouche le devant de sa robe, s'avance avec un sourire contenu. Ses bras sont nus, elle a sur la tête une couronne de boutons de roses tout humides. Se baissant à terre, elle se rapproche de saint Antoine, et se met à lui gratter la plante des pieds; le cochon se réveille.

LE COCHON.

Je ne connais rien de plus désagréable au monde. Qu'il est fâcheux d'être réveillé de cette façon! Ah! ça me ferait du bien, pourtant, si j'avais là quelque bonne truie aux fesses pointues! Si je la tenais!... Oh! oh! mais c'est trop fort! cela me tire dans le dos, comme si depuis le croupion jusqu'à la nuque toute la moelle de mon échine était un câble que l'on tendît avec une manivelle.

ANTOINE

se levant sur le coude et reconnaissant la Luxure.

Ah! c'est toi, encore! je ne pensais guère à toi, va, laisse-moi tranquille, va-t'en!

La Luxure lui passe la main sous le vêtement.

LE COCHON.

Je voudrais bien me reposer, ça me tourmente... si je savais un moyen...

ANTOINE.

Non, laisse-moi, finis, va-t'en!

La Luxure continue à le vouloir chatouiller.

Va-t'en, mais va-t'en donc! tu ne me fais pas peur, je sais comment te chasser.

Il lui donne de grands coups de pied dans la figure.

Tiens, tiens, en as-tu assez? t'en iras-tu? Ah! ah! tu t'apaises? fuis, cache-toi... arrière!

La Luxure finit par disparaître.

Enfin! la voilà partie! je vais être mieux maintenant.

Au bout de quelques minutes.

Eh bien! c'est étrange! je croyais que, débarrassé d'elle, j'allais avoir une grande joie, pas du tout! D'où vient donc, tout à l'heure en la frappant, que j'éprouvais du plaisir au pied à sentir sa figure qui me touchait?

Voyons, changeons de place, je vais aller m'asseoir sur le banc.

Il se relève et se dirige lentement vers le banc qui est devant sa cabane, il s'y laisse tomber de tout son poids, croise les bras, puis baisse la tête sur sa poitrine et regarde par terre.

Qu'est-ce que je vais faire?... si je priais?... mais j'ai tant prié déjà! Travailler plutôt? on n'y voit pas, et puis il faudrait rallumer la lanterne. A quoi d'ailleurs ça m'avancera-t-il? toujours ces corbeilles! bel ouvrage, vraiment! non! Si je creusais un trou pour m'amuser? je le boucherais ensuite; ou bien si je me mettais à démolir pierre à pierre ma maison?... Ah! que je m'ennuie! que je m'ennuie! je voudrais faire quelque chose et je ne sais quoi; je voudrais aller quelque part, je ne sais où; je ne sais pas ce que je veux, je ne sais pas ce que je pense, je n'ai pas même la volonté de désirer vouloir.

Dire pourtant que j'ai passé toute ma vie ainsi, et que jamais je n'ai seulement vu danser la pyrrhique! c'est pitoyable! d'où diable cette idée me vient-elle? et à propos de quoi?

Il se lève d'un bond et se met à marcher vite de sa cabane à la chapelle, allant et revenant toujours sur la même ligne sans s'arrêter; puis il se ralentit peu à peu et continue lentement, les mains derrière le dos.

C'est peut-être que je n'ai jamais été en pèlerinage... mais auquel? il y en a beaucoup, tous sont bons; cependant ceux qui revenaient de si loin ne m'en ont pas paru meilleurs. J'enviais leur figure hâlée, les coquilles qu'ils portaient sur l'épaule; eux me montraient leurs pieds saignants et ne répondaient rien, sinon qu'ils avaient beaucoup marché.

Oh! je sens pourtant que d'appuyer ma tête sur quelque pierre sainte me rafraîchirait l'âme, je veux des cierges brûlant parmi des tabernacles vermeils, et, dans les reliquaires d'or, des os de martyrs à baiser; il me faudrait les grandes nefes où la voûte se mire dans les calmes bénitiers.

LE COCHON.

Jamais je n'aurai donc sous mon pauvre ventre du fumier jusqu'aux épaules! dans un baquet d'eau sale je ne débarboterai pas mon groin joyeux! Que ne suis-je dans la basse-cour,

près le ruisseau des écuries, à m'épater tout de mon long dans la bousée claire des petits veaux !

ANTOINE.

Bah ! à quoi bon ? le bonheur, je le sais, n'est pas dans ce qu'on rêve. Comme une flèche lancée contre un mur, toujours le désir échappe, rebondit sur vous et vous traverse l'âme. Pour souffrir, j'ai longtemps jeûné ; pour être pur, je me suis mortifié ; pour aimer, j'ai versé bien des pleurs ; et mon corps ne sentait rien, mon cœur n'était point chaste, l'amour n'arrivait pas ! l'amour n'est jamais venu ! j'ai toujours été sec et sans tendresse. Toutes ces œuvres de dévotion que j'accomplis je ne sais pourquoi... parce que l'habitude en est prise... qu'il le faut... mais au fond je n'aime pas Dieu... non ; je ne sais pas d'abord qu'est-ce que c'est, je n'ai jamais pu m'en faire une idée et je commence à la fin...

Il bâille.

Ah !

Peu à peu, cependant, le ciel noir, prenant d'abord des teintes d'ardoise, se met à blanchir sans s'éclairer ; le vent souffle, les soies du cochon s'en courbent sur son dos.

Quelle tristesse ! quelle misère ! est-ce que je ne me débarrasserai pas de ce colossal ennui qui m'écrase ?

J'ai vu jadis le cadavre d'un noyé ; les ondes en le roulant l'avaient rincé dans tous ses pores, et de loin sur le sable sa chair mate brillait. Mon cœur est plus pâle que ce cadavre ; il a comme lui, sans qu'aucun s'en soucie, passé bien des jours à se laver dans les abîmes qui l'ont mis en pourriture, et le désespoir aux grandes ailes s'abat dessus comme une nichée de vautours, et voilà qu'il se décompose sur la grève !

Ah ! la nuit est froide.

Il serre son vêtement contre lui.

Je sens peser sur mon âme comme des linceuls mouillés, j'ai la mort dans le ventre.

Il se rassoit sur le banc et s'y ratatine tout engourdi, les bras croisés, les yeux à demi clos ; puis se renversant en arrière il se met à se frapper la nuque contre la muraille à coups réguliers ; il compte lui-même :

Un — deux — trois — quatre — cinq — une — deux — une — deux.

Il s'arrête, le cochon se lève et va se coucher à une autre place.

Pourquoi veillé-je ? d'où vient que je fais ce que je fais, que je suis ce que je suis ? j'aurais pu être autre chose. Si j'étais né un autre homme par exemple, j'aurais eu une autre vie, et alors rien de la mienne ne m'eût été connu, de même que je ne connais rien de celle-là que je n'ai pas. Si j'étais arbre par exemple, je porterais des fruits, j'aurais un feuillage, des oiseaux, je serais vert ; oui, tout aussi bien j'aurais pu être arbre, ou caillou, ou le cochon, ou n'importe quoi. Pourquoi n'est-ce pas le cochon qui est moi ? pourquoi moi ne suis-je pas lui ? d'où vient que nous sommes-là tous les deux, et qu'il y a des hommes, une terre, des saisons, des montagnes, des plaines ? pourquoi y a-t-il quelque chose ? Quand je pense qu'on naît, qu'on meurt, qu'on se réjouit, qu'on s'afflige, qu'il y a des maris couchés avec leur femme et des gens qui rient à table, que l'on travaille à toutes sortes de métiers, et qu'on est très occupé, qu'on a des mines sérieuses !... Comme c'est bête ! comme c'est bête !

LE COCHON.

Plus je vais, plus je suis dégoûté de ma nourriture et vexé de n'en avoir pas d'autre.

ANTOINE.

Et moi donc ! avec mes mortifications, mes oraisons, mon cilice, mes paniers, ma cabane, mon cochon, mon chapelet, ne suis-je pas plus pitoyable et plus bête encore ? A quoi tout ça mène-t-il ? A qui est-ce utile ? pas à moi, toujours ! Ah ! que je m'ennuie ! que je souffre ! je me déteste, je voudrais me battre ; si je pouvais, je m'étoufferais. Quel triste imbécile je suis ! j'ai besoin de jurer comme les soldats, je m'en vais me rouler par terre et crier tout haut en me déchirant la figure avec les ongles, je veux mordre !... Mais je n'aurai donc jamais quelque chose à empoigner dans les mains et à mettre en morceaux ? il y a longtemps que je contiens tout... Sors donc ! sors donc ! volez cheveux de ma chevelure, et la peau avec, et la tête après, et le cœur aussi !

Il s'arrache les cheveux, frappe du pied, se donne des coups, il sanglote, balbutie.

LE COCHON.

Je m'embête à outrance ; j'aimerais mieux me voir réduit en jambons et pendu par les jarrets aux crocs des charcutiers.

Le cochon, se jetant à plat ventre, s'enfonce le groin dans le sol

et reste sans bouger, les pattes par-dessus les oreilles, bavant des mâchoires et geignant sourdement.

Saint Antoine tournoie, chancelle et tombe sur le seuil de sa cabane, épuisé, haletant; la sueur ruisselle de son front, ses dents claquent, un mouvement convulsif secoue ses membres; il râle; le cochon grogne; dans son coin le Diable rit.

Un crépuscule verdâtre montant du fond de l'horizon découpe le ciel gris de trouées inégales, le brouillard tombe.

Paraît la Mort.

Un grand suaire, retenu par un nœud sur le sommet de son crâne jaune, lui descend jusqu'aux talons, laissant à découvert le devant de son squelette et sa face où il manque le nez; ses mâchoires avancées reluisent, ses os claquent en marchant. Elle a sous le bras gauche une bière neuve qu'elle jette par terre, et tient passé au bras droit un fouet de postillon dont la mèche traîne.

Elle arrive montée sur son cheval noir, qui est grand, maigre, ensellé, gros du ventre et moucheté de place en place par les arrachures de son pelage, ses sabots si usés qu'ils sont recourbés par le bout comme des croissants de lune; sa crinière, pleine de brins de paille, de feuilles sèches et de poussière, lui tombe jusqu'aux genoux, et il lève au vent, en reniflant, ses naseaux larges comme des trompes.

La Mort lui accroche au garrot la faux qu'elle portait sur l'épaule, et il s'en va paître parmi les ruines de la chapelle, marchant et glissant sur les pierres qu'il casse.

La Mort s'avance, le cochon court se cacher.

La Mort se rapproche de saint Antoine, elle le considère en face, immobile, les bras pendant le long du corps et les poignets croisés; baissant la tête par les tendons de son cou, elle tord la bouche et sourit. Antoine tressaille.

LA MORT.

As-tu peur?

Antoine se met à la regarder sans rien dire.

Si tu as froid, tu n'auras plus froid; si tu as faim, tu n'auras plus faim; si tu es triste, tu ne seras plus triste.

Elle fait encore un pas, elle reprend d'une voix douce :

Dis? veux-tu? ce sera comme si tu dormais sans jamais te réveiller.

ANTOINE

répétant machinalement.

Sans jamais me réveiller?

LA MORT.

Oui ! et sans rêver même ! tu ne penseras rien, tu ne sentiras rien, tu ne seras plus rien.

Elle incline le menton sur la clavicule droite, et dardant le jet noir de ses orbites sans yeux, de la main gauche, avec le pouce et l'index, elle prend son linceul par le bord et le lève au bout de son bras, l'étendant ainsi dans sa largeur entière.

ANTOINE.

Oh ! tu n'as pas besoin de faire la jolie, je t'ai tant méditée, je t'ai rêvée si longtemps que je te connais.

LA MORT.

Personne ne me connaît.

ANTOINE.

Pourquoi viens-tu donc ?

LA MORT.

Pour te prendre.

ANTOINE.

Pour me prendre ? ... est-ce que c'est l'heure ?

LA MORT.

Oui, c'est l'heure, c'est toujours l'heure.

Se rapprochant plus près, elle lui tend la main comme pour l'aider à se lever ; accroupi, il se tasse contre le mur et la contemple.

Ce sera fait bien vite ; allons !

ANTOINE

à lui-même.

En effet ! pourquoi pas ?

LA MORT.

Donne-moi la main.

Antoine hésite.

La main... le doigt seulement... le bout de l'ongle.

Antoine retire sa main de dessous son aisselle et l'avance lentement vers la Mort... Reculant tout à coup.

Mais... es-tu bien la Mort vraiment? si ton visage mentait? si je ne faisais que changer d'existence par hasard? si là-bas j'allais avoir un autre corps, que j'eusse une autre âme aussi, ou la même? que sais-je? Oh! non, tu es le néant, n'est-ce pas? le vrai néant; il n'y a rien sans doute, c'est tout noir, hein? et puis c'est tout.

LA MORT.

Oui, c'est tout, c'est la fin, c'est le fond. Si vieille que soit l'étoffe de mon manteau, le jour ne passe pas au travers; je le mettrai par-dessus ta tête, je te clouerais là dedans.

Elle lui montre le cercueil.

Et alors tu auras vécu pour tous les millions d'années qui suivront et pour l'éternité infinie qui suivra. Et quand ce bois sera usé, quand ce linge sera pourri, il y aura longtemps que ce peu qui restait de toi jadis ne sera même plus.

Je suis la consolatrice, l'endormeuse; comme on fait au petit enfant qui a bien couru toute la journée, je couche le genre humain dans son berceau et je souffle la lumière; les désespérés, les fatigués, les ennuyés, j'ai arrêté leurs pleurs, reposé leurs lassitudes, clos le bâillement de leur bouche, et comblé le vide qu'ils avaient; ceux qui regrettaient ne regrettent point, ceux qui étaient dans l'attente ne s'impatientent plus; insensible, anéanti, dissous, plus évaporé que la rosée d'hier, plus effacé que le pas de l'autruche sur le sable, plus nul qu'un écho perdu...

ANTOINE.

Oh! ton haleine me souffle au visage, tu as des odeurs de néant qui font défaillir mon âme.

LA MORT.

Viens, j'ai des baisers sans bruit, des caresses à n'en plus finir, un lit si mou qu'on ne le sent pas, ma pamoison est éternelle. Viens! je suis silencieuse, je suis douce, je contiens ce qui a vécu sous le soleil et des soleils et des mondes tous à l'aise, sans qu'ils soient gênés d'être nombreux, car la table s'allonge à mesure qu'affluent les voyageurs, et personne ne se plaint de n'avoir pu trouver sa place; tu seras là-bas sans âge, sans mémoire, sans passé, sans avenir, aussi jeune que les plus jeunes,

aussi vieux que les plus vieux, aussi puissant que les plus forts, aussi beau que les plus beaux. Viens! viens! je suis la paix, l'immuable vide, la connaissance suprême.

ANTOINE

en sursaut.

Comment! la connaissance?

LA MORT.

S'il n'y a rien au delà de moi, en me possédant n'atteindras-tu pas le dernier terme? s'il est au contraire quelque chose, un soleil qui luit par delà les sépulcres, et que je ne sois, comme on dit, que le seuil de l'éternité, alors il faut me prendre pour en jouir, il faut me franchir pour y entrer. Soit donc qu'il n'y ait rien ou quelque chose, si tu veux le néant, viens! si tu veux la béatitude, viens! Ténèbres ou lumière, annihilation ou extase, inconnu quel qu'il soit, ce n'est plus la vie, donc ça vaut mieux. Allons, partons, donne-moi la main, fuyons au galop vers mon royaume sombre.

Antoine, se levant, tend ses deux mains à la Mort, quand derrière celle-ci tout à coup paraît la Luxure, qui lui passant la tête sur l'épaule montre son visage et cligne des yeux.

LA LUXURE.

Pourquoi mourir, Antoine?

LA MORT.

Quoi! tu voudrais vivre encore?

Antoine se rassoit et reste comme pétrifié, portant alternativement ses regards de la Mort qui grimace à la Luxure qui sourit.

LA LUXURE

reprend :

Tu ne la connais seulement pas, cette vie que tu abandonnes.

LA MORT.

Mais oui! tu en es rassasié, dégoûté.

LA LUXURE.

Non, tu n'as pas, l'un après l'autre, savouré les fruits variés

de ses ivresses. Oh ! Antoine, ceux qui ont fatigué leurs mains à les presser tant qu'ils pouvaient pour en faire sortir le jus, pleurent au bout de leurs ans quand il leur faut quitter cette joie tarie à laquelle se suspendent encore leurs forces épuisées.

LA MORT.

Bah ! ils sont pareils, tous les fruits de la terre ; on y mord à belles dents, mais dès la première bouchée le dégoût vient aux lèvres.

LA LUXURE

prend sa couronne de roses de dessus sa tête, et l'offrant aux narines de saint Antoine.

Vois mes belles roses ! je les ai cueillies dans la haie, sur le tronc d'un frêne où s'enlaçait l'églantier ; la rosée perlait aux branches, l'alouette chantait et la brise du matin secouait l'odeur du feuillage vert. Le monde est beau, le monde est beau ! Dans les pâturages pleins d'herbe, les poulains courent en gaieté, les étalons hennissent, les taureaux beuglants marchent d'un pied lourd ; il y a des fleurs plus hautes que toi et qui parfument les océans sur les plages où elles poussent ; il y a des forêts de chênes qui frissonnent sur les montagnes, des contrées où l'encens fume au soleil, de larges fleuves et de grandes mers ; on pêche dans les fleuves, on navigue sur les mers ; à la moisson les grappes sont enflées, et des gouttelettes poissantes suintent à travers la peau des figues ; le sang bat, la sève coule, le lait mousseux des chèvres sonne en tombant dans les vases, la mouche bourdonne sur les buissons. Par les nuits d'été, les flots déploient des feux dans leur écume, et le ciel est pailleté d'or comme la robe d'une princesse. T'es-tu balancé sur les grandes lianes ? es-tu descendu dans les mines d'émeraude ? a-t-on frotté ton corps en sueur avec des essences fraîches ? as-tu seulement dormi sur une peau de cygne ? Ah ! goûte-la plutôt, cette vie magnifique, qui contient du bonheur à tous ses jours, comme le blé de la farine à tous les lobes de ses épis ! aspire les brises, va t'asseoir sous les citronniers, couche-toi sur la mousse, baigne-toi dans les fontaines, bois du vin, mange des viandes, aime les femmes, étreins la Nature par chaque convoitise de ton être, et roule-toi tout amoureux sur sa vaste poitrine.

ANTOINE

réfléchissant.

Si je vivais !

LA MORT.

Non, non ! la vie est mauvaise, le monde est laid. Ne te sens-tu pas abandonné au milieu de toute la création ? ils ne s'inquiètent guère de toi, va, les corbeaux qui volent, ni la plante qui pousse, ni la petite étoile ; le ciel se met bleu quand ton cœur est sombre, le brouillard s'ajoute à la tristesse, et le coassement de la grenouille répond à ta voix, quand tu pleures tout haut. Ne faut-il pas te réveiller tous les matins, manger, boire, aller, venir, répéter cette série d'actes qui sont toujours les mêmes ? voilà ce qui compose la vie, elle est faite de cela, pas d'autre chose ; chacune de ces pauvres sensations va s'ajoutant à la suivante comme des fils à des fils, et l'existence d'un bout à l'autre n'est que le continuel tissu de toutes ces misères.

ANTOINE.

Ma foi, oui, je ferais peut-être mieux de mourir !

LA LUXURE.

Tu parles de mourir ! pauvre fou, qui aimes à se dire à lui-même : « Oh ! je connais, je suis las, j'ai tout éprouvé, donc je suis sage ! » et tu vas partout broutant de la tristesse afin d'engraisser ton orgueil. Dis-moi ! frémissante et déshabillée, as-tu quelquefois tenu sur tes genoux la catin rieuse, qui se regardait dans tes prunelles ? avait-elle sur la peau de bonnes odeurs de violettes flétries, et dans les reins, des soupleses de palmiers, et dans les mains, des irritations fluides à t'inonder de désirs quand elles passaient sur toi ? Puis, la saisissant d'un bond, l'as-tu renversée sur le lit qui s'enfonçait comme un flot ? elle te serrait de ses bras joints, tu sentais ses muscles trembler, ses genoux qui se heurtaient, ses seins se raidir ; sa tête s'en allait, son corps se détendait, prenait des poses assouvies, et les paupières de ses yeux morts frémissaient comme l'aile des papillons de nuit... Étiez-vous bien contents d'être seuls ? ricaniez-vous tout bas, en touchant vos chairs ? N'est-ce pas que tu t'attendrissais alors en des grâces étranges, que ton cœur étonné se prenait dans sa chevelure, et qu'il se répandait avec elle sur ses beaux membres nus ? Tu faisais bien, va ! c'est là le bon de la vie, le reste n'est que mensonge !

ANTOINE.

Que mensonge ?

LA MORT.

Le mensonge, au contraire, c'est ce qui n'est pas moi; tout ce qui un moment tourbillonne en dehors bientôt y revient, tout y converge, tout s'y absorbe. Mais je suis, sois-en sûr, la fin des fins, le but des buts, l'achèvement des œuvres.

ANTOINE.

Si c'était vrai, pourtant!

LA LUXURE.

Sa robe rose décolletée mord ses épaules grasses, elle a les cheveux luisants de pommade, quelque chose de miellé qui sent les fleurs; son front est pâle sous ses bandeaux, comme la lune entre deux nuages; tu passerais la main dans sa gorge, tu toucherais à son grand peigne, elle se mettrait pour toi toute nue, en commençant par les pieds; tu verrais se relever son vêtement et s'étendre sa chair.

LA MORT.

On passe des bâtons sous la bière, et l'on s'en va. On la voit, quand on la suit, qui se balance de droite à gauche et semble à chaque pas plonger comme une chaloupe. Le mort, là dedans, se fait charrier paresseusement, les porteurs suent, des gouttes de leur front tombent sur le coffre. Braves gens! on vous y mettra à votre tour, on vous portera comme lui, vous vous ferez traîner plus tard. Les blés sont verts, les poiriers sont tout en fleurs, les poules chantent dans les cours; il fait beau, la récolte sera bonne; la fosse est prête, ils attendent, appuyés sur leurs louchets; la terre s'émiette des bords du trou et coule dans les coins. On arrive, on vous descend avec des cordes, les pelletées se précipitent, et c'est comme si rien n'avait été.

Aimerais-tu mieux être sur des feuilles ou rouler au fond de la mer?

LA LUXURE

passant prestement sous le bras de la Mort, vient se camper devant saint Antoine; il la regarde en hochant la tête, elle dit :

Mais, malgré toi, du plus profond de toi-même, quelque chose malgré toi se révolte furieusement; le cœur de l'homme est fait pour la vie, et l'aspire de partout, du plus loin qu'il peut. Outre les souvenirs où il se reporte, les espérances où il se jette, les possessions où il s'ébat, n'a-t-il pas besoin d'autres mondes à

perspectives plus reculées, pour courir plus avant et se mouvoir plus à l'aise? l'artiste, ainsi, des carrières de marbre fait sortir des hommes, d'autres sont occupés par les races disparues, ou rêvent le bonheur pour des foules à naître.

LA MORT

pousse la Luxure de côté et reprend sa place.

Eh, qu'importe! puisque les foules, les rêves, les espérances, les souvenirs, l'imaginaire et le réel, tout s'engloutit dans le même trou. Ainsi qu'un boulanger qui pétrit sa pâte, l'humanité travaillante ne fait qu'enfourner pour ma bouche, et je m'empiffre de tout continuellement; c'est pour moi qu'arrivent les siècles, expirant l'un après l'autre comme des flots sur la plage, devant nos pieds immobiles; c'est pour moi que se construisent les palais, que se dressent les tombeaux, que s'alignent les armées, que se fabriquent les tissus, que se fondent les bronzes, que s'écrivent les livres. Les palais s'abaisseront dans les fleuves, les tombeaux se pourriront comme les cadavres, je coucherai par terre les hommes debout; les fils de la trame s'écarteront, l'airain s'éparpillera, et les chefs-d'œuvre des grands hommes finiront par n'être pas plus que la voix de la cigale écrasée, que la mousse du torrent desséché, que la forme du nuage disparu. C'est toujours pour moi que l'on amasse de l'argent, que l'on rehausse son panache, que l'on fait des projets, des serments, des lois; pour moi que s'établissent des empires, que l'on bâtit des maisons et que l'on cherche une épouse, car je dévore les peuples, les locataires et les enfants.

Te parlerai-je encore de l'éternité des amours, de la constance des affections, de la durée des amitiés, et de tous les autres sentiments qui se poussent si vite pour en finir qu'on n'a pas le temps de les voir? c'est cette fièvre du néant qui fait l'activité des hommes; ils se hâtent, ils accumulent leurs œuvres, et de quelque côté que je me tourne, partout je n'aperçois que mon visage, comme en autant de miroirs multipliés.

Mais pas plus que le cimetière le cœur de l'homme ne pourrait dire l'histoire de tous ses morts, quelle est leur place maintenant et ce qui reste d'eux. Là, sont entassés pêle-mêle des passions magnifiques et de pauvres amours, des enthousiasmes au front pur, des ignominies silencieuses, des joies bruyantes, des haines qui étaient bien fières, et qui faisaient sonner dans le monde la molette de leurs éperons. C'est fini, c'est passé, on en met d'autres par-dessus, et la terre ne se doute pas de tout ce qu'elle contient d'oubli.

Cependant le cimetière comme le cœur se hausse de plénitude, enfouit en se gonflant jusqu'à la pierre de ses tombeaux,

fait craquer ses limites et déborde au dehors; il y a sur le gazon des ossements jaunes, et l'on sent aux alentours une vague odeur de charogne.

LA LUXURE

revient et, passant encore sa mine par-dessus l'épaule de la Mort, regarde Antoine avec des yeux tendres.

C'est parce qu'il étouffe, ton pauvre cœur! donne-lui de l'air; il a besoin, comme les malades, du large parfum des bois et des verdoiements qui font revivre.

Pourquoi, tel qu'un homme possédé d'avarice, as-tu enfoui dans un trou les trésors de toi-même? te voilà dénudé maintenant, et misérable tout à fait, tandis que tu aurais pu avoir les plaisirs qui raccourcissent le temps, les joies qui rendent heureux, toutes les délectations de la vie. Quand l'époux rentre chez lui et qu'il aperçoit de loin sa maison, il se sent remuer les entrailles, en pensant à la soupe qui fume, à ses enfants qui jouent, à sa bonne petite femme qui l'attend; mais toi, tu n'as jamais rien eu, ni un baiser sur les lèvres, ni la sympathie de personne, ni même l'effusion passagère d'un camarade de taverne, tu n'es donc pas bon : si tu étais bon, tu voudrais aimer. Cependant tes yeux plus d'une fois se sont mouillés de tendresse en caressant un chien, tu t'attristes dans ta solitude lorsque tu songes à tous ceux qui, dispersés sur la terre, auraient pu être tes amis, et même tu te réjouis pour les plantes quand il va tomber de l'eau.

Te souviens-tu, quand tu étais petit, ta mère, le soir, te prenait sur ses genoux pour te faire dire ta prière, en te tournant vers une image du Bon Dieu qui était accrochée à la muraille; c'était un grand vieillard accoudé sur les nuages, avec une barbe blanche. Elle te disait les mots, tu répétais; le soleil couchant passait par le haut de la fenêtre, ça faisait sur les dalles de longues lignes minces. A cette heure-là les ânes sortaient du moulin, et comme ils restaient un instant dehors en attendant leurs maîtres, ils se mettaient à brouter l'herbe au pied des murs, et de temps à autre, par intervalles, ils secouaient les grelots de leurs colliers; sur la route, au loin, tourbillonnait une poussière d'or... Il y avait des voyageurs qui passaient, tu ne priais plus, ta mère te reprenait, et tu recommençais sans cesse.

.....

LA MORT.

Où sont-elles maintenant toutes les femmes qui furent aimées, celles qui mettaient des anneaux d'or pour plaire à leurs maris, les vierges aux joues roses qui brodaient des tissus, et les reines

qui se faisaient, au clair de lune, porter près des fontaines? Elles avaient des tapis, des éventails, des esclaves, des musiques amoureuses jouant tout à coup derrière les murs; elles avaient des dents brillantes qui mordaient à même dans les grenades, et des vêtements lâches qui embaumaient l'air autour d'elles. Où sont-ils donc les forts jeunes hommes qui couraient si bien, qui riaient si haut, qui avaient la barbe noire et l'œil ardent? Où sont leurs boucliers polis, leurs chevaux qui piaffaient, leurs chiens de chasse rapides qui bondissaient dans les bruyères? Qu'est devenue la cire des torches qui éclairaient leurs festins?

Oh! comme il en a passé de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants et de ces vieillards aussi! Il y a de grands déserts, où la perdrix rouge, maintenant, ne trouverait pas à manger, et qui ont contenu des capitales. Les chars roulaient, on criait sur les places; je me suis assise sur les temples, ils ont croulé! de l'épaule, en passant, j'ai renversé les obélisques; à coups de fouet, j'ai chassé devant moi, comme des chèvres, les générations effarées.

Plus d'un couple d'amis a causé de moi bien souvent, seuls, près du foyer, dont ils remuaient les cendres, tout en se demandant ce qu'ils deviendraient plus tard; mais celui qui s'en est allé ne revient point pour dire à l'autre s'ils s'étaient trompés jadis, et, quand ils se retrouveront dans le néant, rien d'eux ne se reconnaîtra, pas plus que ne se rejoindront les parties du morceau de bois qu'ils regardaient brûler.

LA LUXURE.

Qu'importe! j'ai fait pousser des marguerites sur leurs tombeaux, je perpétue de ma semence l'éternelle floraison des choses, et je penche sur ta tête les arbres tout chargés qui ont pompé leurs sucs dans les entrailles des morts.

C'est ma flamme qui scintille dans les prunelles, c'est mon nom que murmurent les feuillages, c'est mon haleine qui s'abat des cieux dans les langueurs du soir. A quoi servent les colliers d'ambre? quel est le but des regards? le mot toujours murmuré, la chose dont on rougit et que l'on convoite sans rien dire.

Elles marchent toutes deux de plus en plus vite, en criant de plus en plus haut.

LA MORT

ricanant.

Ils voudraient pourtant se persuader que je ne suis pas; afin de se défendre du néant, ils amassent les raisonnements: «Pour la matière, passe encore! mais l'âme? Oh! non! prouvons-nous qu'elle ne peut périr. Voyons! partons d'un principe: ça nous

déplaît, donc ça ne peut être. Vienne donc la mort, nous ne la craignons plus, la meilleure partie de nous lui étant inaccessible; soignons cependant nos chères personnes, gardons-nous du péril et buvons de la tisane, ça ne peut pas nuire.»

On s'enferme chez soi, on se dit : «Oui, sans doute, elle viendra; mais plus tard... dans longtemps, oh! bien longtemps d'ici. J'ai tant de choses à faire! Je voudrais néanmoins savoir au juste l'heure, car dans le fond ça m'inquiète un peu. Bah! n'y pensons point, ça vaut mieux.» Hah! hah! hah!

La Mort rit en se tenant les flancs.

LA LUXURE.

Cette luxure, disent-ils, ah! fi donc! n'est-il pas au monde de plaisirs plus relevés? elle ne domine que les faibles, ce n'est pas moi qu'elle attaquera, j'ai tant de principes! ni ma fille, elle est si jeune! ni mon fils non plus, je l'élève trop bien! Prenons néanmoins des précautions, séparons les sexes, voilons les nudités, expurgeons les livres, évitons les termes crus, garnissons de réglemens la société en péril. Hah! hah! hah!

La Luxure rit beaucoup.

LA MORT.

Le roi est sur son trône, il voit de là ses chambellans dans les antichambres, sous ses fenêtres ses bataillons rangés, plus loin dans le port sa flotte à l'ancre. Qu'a donc le roi? il frémit sous son manteau : «Souffrez-vous, ô Majesté! — oui, beaucoup, j'ai mal au ventre.» Comme il pâlit! comme il pâlit! son teint devient tout vert, il roule sur les degrés, il commence à perdre la tête. Vite un lavement, un emplâtre, quelque chose! qu'on aille chercher tous les magiciens, qu'on lui donne à boire du sang d'enfant, et que l'on fasse des vœux publics! Et il est emporté dans mes bras au milieu de toute sa cour.

Buvons, divertissons-nous, chantons la gaillardise, la fillette et le bon vin, braillent les libertins facétieux qui dînent au cabaret; on déguste les ragoûts, on vide les flacons, on répète les couplets. D'un coup de pied s'ouvre la porte à deux battants, et les buveurs surpris tombent la tête dans leur assiette.

Monseigneur l'évêque ne rit pas du tout quand il me voit; oubliant aussitôt les âmes de son diocèse, il ne prie plus, dès lors, que pour la santé de lui-même. «Il faut, mon bel ami, laisser là le manteau violet, la crosse recourbée avec la mitre d'or. — J'aimais pourtant à prêcher dans les cathédrales, à visiter sur une mule les grasses abbayes, et je faisais aux conciles une imposante figure! — Tu ne prêcheras personne, tu ne visiteras

rien, tu n'auras plus de figure. — Mais pourtant? — Assez!» Et le voilà crevé.

Le soldat n'y pense guère; il rumine le pillage et voit en dormant sous sa tente des égorgements plein les villes. C'est lui qui tue, qui massacre, qui s'amuse; la garde de son épée lui a fait des ampoules au fond des mains. Échauffé de carnage il boit un verre d'eau froide, et meurt de pleurésie.

«Ohé! la belle, qui arrosez à la fenêtre vos pots de basilic, je m'en vais faire comme les autres, me coucher dans votre lit et vous passer sous la taille mes longs bras maigres. — Oh! me dit-elle quand ils sont partis, c'est le temps des amoureux, je danse aux castagnettes, je fais le soir des promenades sur l'eau, et les pièces d'or toute la journée roulent sur ma table. — Au lit! plus vite! je suis pressée de toi, tu vas danser ma danse et faire ma promenade. — Grâce! grâce! — Je rendrai noirs tes ongles roses, je veux sur ton beau corps faire courir quelque chose qui ne te chatouillera pas; au lieu de poudre blanche je mettrai dans ta chevelure de la terre très lourde. — Ça me touche! c'est froid! ça m'écrase! — Tant pis, ça m'est égal.»

Courbé sur son bureau, le négociant hargneux pense aux marchandises; il n'est content de rien et voudrait être plus riche. C'est pire encore qu'une faillite quand j'arrive dans son comptoir.

Doucement, par derrière, je m'approche du peintre candide qui grimpe au haut de l'établi, allonge sur les murs des bonshommes à la fresque; il est là, clignant des yeux, à foncer des tons, à calculer des lignes, à se donner bien du mal. Comme il songe qu'il passera par la suite pour un des habiles de son métier, ça le console et l'encourage; il se dit que les générations futures *s'éperdueront* de rêveries devant les figures qu'il fait; il se sent immense et fort, il a des frissons dans les reins aux idées qui lui viennent. Patatras! en mettant le pied de travers sur l'échelle, il tombe à la renverse avec ses pots de couleurs, les brosses, etc., fracasse cette bonne tête, d'où ne sortira plus rien.

A travers la grille, j'aperçois, se promenant dans son jardinet, l'homme retiré des affaires; il a traversé les orages de la vie, celui-là, il se repose maintenant. C'est un gaillard heureux, qui écrase avec ses sabots le limaçon de ses allées et qui passe des nuits tranquilles. «L'année prochaine, j'ajouterai une aile en retour à ma maison, j'agrandirai ces plates-bandes, j'établirai mon fils. — L'année prochaine, brave homme, ta maison sera à un autre, c'est sur toi que pousseront les fleurs, ton fils s'établira tout seul.»

Voilà un jeune garçon qui vient bien; il est doux comme un agneau, ce sera, bien sûr, un remarquable citoyen ou pour le moins un fort capitaliste. Poussons-le dans les carrières honorables, qu'il se fasse un nom et soit considéré dans son village!

Sa carrière est trouvée, son nom est tout fait, et il sera fort considéré du maçon si vous le recouvrez d'un beau tombeau.

Elle est charmante, la mariée, avec son grand voile et ses souliers blancs ! les conviés s'épanouissent, le marié se rengorge ; on se promet bien des choses et l'on dit bien des sottises ; les fleurs sont fraîches, le lit défait, l'émotion toute prête. Voici l'heure où l'on va froisser les dentelles. Qui va venir pour délacer la belle fille ? Moi ! « Va-t'en, vilaine ! crie-t-elle toute effarée, va-t'en, va-t'en, j'ai peur de toi ! ne vois-tu pas que ma famille me chérit, que j'adore mon époux, qu'il faut que je vive enfin ? — N'y prends garde, les violons chantent, personne ne le sait, on ne s'en apercevra pas. — Oh ! non ! pas encore ! que deviendra ma mère si je meurs aujourd'hui ? — Elle te suivra, ta mère. — Que deviendra mon frère ? — Il se consolera, sois tranquille. — Et mes compagnes si dévouées, et tous mes amis qui sont là, cet époux si beau que je n'ai pas embrassé ? — Pour le consoler de toi, d'autres l'embrasseront ; tes compagnes à leur tour s'occuperont du trousseau de leur mariage, et les gens de la noce iront demain à d'autres noces. »

Bée ! bée ! fait le petit enfant qui voit ma figure entre les rideaux de son berceau, il appelle sa maman, il se ratatine dans ses draps, il sanglote. « Oh ! oh ! quoi ? tu veux me prendre ? — Oui, marmot, tout comme j'ai pris ton grand-papa. — Oh ! oh ! oh ! moi qui suis si jeune ! — Pas plus que ton oiseau qui s'est étranglé dans les barreaux de sa cage. — Moi qui n'ai fait de mal à personne ! — Ta poupée cassée ce matin était bien douce aussi. — Oh ! oh ! oh ! j'ai les yeux bleus, la chair rose, je sens bon, je commence à dire mille petites choses gentilles. Oh ! oh ! je t'en prie, je veux encore mettre ma robe brodée des dimanches, je veux jouer sur le gazon, je veux manger de la crème. Oh ! oh ! »

Je lui touche le front, il s'apaise, la mère s'approche. « Comme il dort bien, mon bel enfant ! allez-vous-en donc, vilaines mouches ! » Elle les chasse avec son mouchoir. « Il ne se réveille pas, c'est singulier ! » Elle le touche, il est froid. « Comment ? oh ! ce n'est pas possible ! allons donc, il riait tout à l'heure ! — Mais oui, c'est possible. — Mon enfant ! mon enfant ! n'y en avait-il pas d'autres ? Miséricorde ! A qui la faute ? à la nourrice, au médecin, au feu, à l'eau, au courant d'air. » Elle crie, elle se désespère, elle se tord ; le papa rentre de la ville, il est fort étonné ; les domestiques sont troublés, on en cause chez les voisins. Hah ! hah ! hah !

La Mort rit.

C'est ainsi que ça se passe. Hah ! hah ! hah !

Elle rit si fort que son linceul en tombe des épaules.

LA LUXURE

de son côté s'agite tellement que les roses de son front s'éparpillent.

Ha ! ha ! d'autres choses se passent aussi.

Le magistrat sous sa robe rouge rumine des pensées d'adultère, le savant qui méditait court au lupanar, le matelot dans sa cabine s'écore de ses deux pieds et se pâme de volupté au milieu des flots qui battent son navire; le prêtre à l'autel tremble de luxure en versant à boire dans le calice de Jésus-Christ, il attire la pénitente dans la fraîche sacristie; l'embaumeur d'Égypte, poussant au verrou la porte des salles basses, se rue comme un tigre sur le corps des belles femmes mortes. Toi, la Mort, quand tu vas la nuit dans les villes silencieuses et que tu regardes les maisons closes, cherchant au hasard dans laquelle tu entreras, as-tu entendu, as-tu vu, as-tu flairé les baisers qui sonnaient, les membres qui se tordaient, la sueur des lits qui s'émanait dans l'ombre ? Soufflant sous leurs bonnets, les époux sont accouplés; la vierge émue se réveille dans son rêve, le fils de la maison s'échappe comme un voleur, le palefrenier tient la servante, la chienne dans sa loge appelle le mâle qui aboie par les carrefours. Matrones au front voilé, vieillards sur leurs béquilles, adolescents aux longues chevelures, princes dans leurs palais, voyageurs au désert, esclaves au moulin, courtisanes au théâtre, tous sont à moi, vivent par moi, pensent à moi. Depuis les curiosités de l'enfance jusqu'aux saletés des décrépits, depuis l'amoureux dont le cœur palpite à des frôlements dans les herbes, jusqu'à celui qui a besoin pour son plaisir d'écartèlements et d'aiguillons, je suis la fatalité de l'existence, je possède les êtres, qu'ils se débattent ou qu'ils veuillent. Est-ce que l'on me résiste ? est-ce que l'on m'évite ? qui peut me vaincre ? ce n'est pas toi, toujours !

Elle se précipite sur saint Antoine. La Mort, pour l'arrêter, la saisit par sa robe, qui se déchire alors depuis la hanche jusqu'au talon.

ANTOINE

les regardant, marche à reculons, les bras levés, pâle, balbutiant.

Mais si vous mentiez toutes les deux ? s'il y avait, ô Mort, d'autres douleurs derrière toi ? et si j'allais, ô Luxure, trouver dans ta joie un néant plus sombre, un désespoir encore plus large ?

J'ai vu sur la face des moribonds comme un sourire d'immortalité, et tant de tristesse sur la lèvre des vivants, que je ne sais laquelle de vous deux est la plus funèbre ou la meilleure.

Il ajoute d'une voix sourde :

Non!... non!...

Elles continuent à tourner autour de lui, les reins courbés et avec un sourire d'esclave; mais il reste tout immobile, debout, les yeux fermés et se bouchant les oreilles. La Mort et la Luxure baissent la tête.

LE DIABLE

se pince la lèvre, puis se frappe le front, bondit sur saint Antoine, et l'entraînant au fond il crie :

Tiens! regarde!

Alors on entend une grande clameur, et l'on voit à l'horizon passer des formes confuses, plus insaisissables que des fumées, puis des pierres, des peaux de bêtes, des fragments de métal, des morceaux de bois, et un grand arbre touffu qui marche tout droit sur ses racines. Un bracelet d'or entoure son tronc rugueux, des cha-pelets, des coquilles et des médailles sont suspendus à ses rameaux. Des peuples, au front déprimé, se traînent sur les genoux en lui envoyant des baisers.

La Mort lève le bras, et d'un coup de son fouet, dont la lanière immense se déployant semble toucher le fond de l'horizon, elle frappe l'arbre; il disparaît. Sur des traîneaux qui glissent passent des idoles, rouges, noires, blanches, vertes, violettes, faites de bois, d'argent, de cuivre, de pierre, de marbre, de paille et d'argile, d'ardoises et d'écailles de poisson; elles se suivent à la file, en silence, tassées, nombreuses, remuant toutes la tête avec des mouvements saccadés; elles ont de gros yeux, de grosses narines, des figures qui leur descendent jusqu'aux genoux, des étendards fichés dans le ventre, des bras qui traînent à terre; il y en a qui portent sur leurs épaules des instruments de supplice, ou qui embrassent à deux bras des phallus monstrueux leur dépassant la tête; le jus des viandes dont on leur a frotté la bouche pour les faire manger coule dans leurs barbes; elles suintent l'huile des sacrifices, et de leurs lèvres entr'ouvertes s'échappent des tourbillons d'encens.

Elles bégaiement comme si elles voulaient parler :

Bâ! bâ! bâ! bâ!

LA MORT

leur donnant des coups de fouet.

A d'autres!

Elles s'en vont.

ANTOINE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LE DIABLE.

Attends!

Alors arrivent à la fois les cinq idoles d'avant le déluge : Sawa à figure de femme, Yaghüth à figure de lion, Yauk à figure de cheval, Nasr à figure d'aigle, Waad à figure d'homme, ruisselantes d'eau de mer, couvertes de vase, et avec des varechs comme des chevelures qui leur ont poussé sur la tête. La Mort fait claquer son fouet, elles s'abattent comme des échelas quand souffle un grand vent.

Passent ensuite la Grande idole de Sérandib, toute couverte d'escarboucles; elle a des nids d'hirondelles dans les trous de ses yeux. Puis l'idole de Soumenat, de quatre cents palmes de hauteur, toute en fer, et qui se tenait suspendue à des murs d'aimant; sa taille trop haute se renversant craque et se brise d'elle-même. Puis une idole nègre, qui, sous un feuillage d'or, sourit d'un air stupide; posée sur le pied gauche, dans l'attitude d'un homme qui danse, elle porte à son cou un collier de fruits rouges, et elle souffle toujours la même note dans un bambou creux. Puis l'idole bleue de la Bactriane, incrustée de losanges de nacre.

LA MORT

frappant.

Plus vite! plus vite!

Puis l'idole de Tartarie, statue d'homme en agate verte, qui dans sa main d'argent tient sept flèches sans plumes.

LA MORT

frappant.

Allez donc! allez donc!

Puis les trois cent soixante idoles des Arabes, correspondant aux jours de l'année, qui vont grandissant de taille et diminuant.

LA MORT

frappant.

Passez! passez!

Puis l'idole des Gangarides, en maroquin jaune, assise sur ses jambes, la tête rase, le doigt levé. Elle se déchire en pièces sous les coups de la Mort, et l'étaupe de ses membres voltige de tous côtés. Secouant dans ses mains les longues guides d'or qui retiennent ses soixante-trois chevaux à crinière blanche, assis sur un trône de cristal et sous un pavillon de perles à franges de saphir, arrive le Gange, trainant dans un chariot d'ivoire tous ses dieux. Il a une tête de taureau avec des cornes de bélier, et sa robe claire est semée

de fleurs de pipalas; les franges du pavillon s'entrechoquent, les crinières des chevaux frissonnent, et l'immense char, supporté par ses deux roues, bascule tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Il est plein; les dieux l'encombrent : dieux à plusieurs têtes, à plusieurs bras, tout rayonnants d'auréoles, et qui semblent engourdis dans des abstractions éternelles. Des serpents s'enroulent à leurs corps, passent entre leurs cuisses, reviennent sur leurs épaules, et, se dressant puis se courbant, s'inclinent au-dessus d'eux comme des berceaux de couleur. Ils sont assis sur des vaches, sur des tigres, sur des perroquets, sur des gazelles, sur des trônes à triples étages; leurs ventres débordent de leurs ceintures, leurs trompes d'éléphant se balancent comme des encensoirs, leurs yeux scintillent comme des étoiles, leurs dents bruissent comme des glaives.

Ils portent dans les mains des roues de feu qui tournoient, des triangles sur la poitrine, des têtes de morts autour du cou, des palmes vertes sur les épaules; ils pincent des harpes, chantent des hymnes, crachent des flammes, respirent des fleurs; des plantes descendent de leur nez, des jets d'eau jaillissent de leurs têtes.

Les déesses, couronnées de tiaras, allaitent des dieux qui vagissent à leurs mamelles, rondes comme des mondes, suçant l'ongle de leur pied, s'enveloppant dans des voiles diaphanes qui réfléchissent sur leur surface les formes vagues des créations.

Droit en l'air se tient un phallus dans une vulve, comme un cierge dans un chandelier.

La Mort fait claquer son fouet : le Gange lâche les rênes, les dieux pâlisent, le char roule, ils tremblent, ils crient, ils s'accrochent les uns aux autres, ils se mordent les bras, leurs sceptres se brisent, leurs lotus se fanent, une déesse qui portait trois œufs dans son tablier les casse par terre.

Ceux qui avaient plusieurs têtes se la tranchent avec leurs épées, ceux qui étaient entourés de serpents s'étranglent dans leurs anneaux, ceux qui buvaient dans des coupes les jettent par-dessus leurs épaules, avec leurs talismans, leurs cassolettes, et leurs cymbales; ils pleurent, ils se cachent la face dans les tapis de leurs sièges.

ANTOINE.

Pourquoi donc ? pourquoi donc ?

LES DIEUX DU GANGE.

Gange aux vastes rives, où vas-tu, toi qui nous entraînes comme des brins d'herbe ? Nous avons franchi les sept montagnes, nous avons traversé les sept océans; l'éléphant a tremblé sur ses genoux, la tortue a rentré ses membres, et le serpent a lâché le bout de sa queue qu'il tenait dans sa gueule.

Voilà que s'ouvre devant nous l'abîme noir de l'anéantissement. Sont-elles finies nos incarnations successives, nos renaissances, nos exaltations et nos triomphes ? O fleuve des dieux, remonte

vers ta source ! au delà des demeures du soleil, après la lune, derrière la mer de lait, nous voulons boire encore l'enivrement de nos immortalités, au son des luths, dans les bras de nos épouses, qui sont les filles mêmes de nos conceptions.

Mais tu coules toujours, Gange aux vastes rives !

UN DIEU

le corps tout couvert d'yeux, monté sur un éléphant à trois trompes, abrité par un arbre où se tiennent debout quatre paons :

Qui donc a fait cent fois le sacrifice du cheval pour me déposer de mon empire ? où êtes-vous, mes Crépuscules jumeaux, qui trottiez sur vos ânes ? Où es-tu, Feu, monté sur le bélier d'azur aux cornes rouges, toi qui rugissais comme un taureau ? où es-tu donc, Aurore au front vermeil, qui paraissais dans le ciel, retirant à toi le nuage sombre de la nuit, comme une danseuse qui s'avance, la robe retroussée sur son genou ?

Je brillais d'en haut, j'éclairais le carnage, j'accordais la nourriture, j'effaçais les pâleurs. Mais est-ce donc fini maintenant ? la grande âme tout essoufflée expire comme une gazelle qui a trop couru.

UNE DÉESSE

aux yeux noirs, debout sur un globe d'argent, coiffée de fleurs d'où sortent des rayons, vêtue d'une écharpe bleue où sont peints des animaux ; un collier de diamants, qui fait trois tours à son cou, passe sur ses poignets et se rattache à ses talons. De ses seins cerclés de bracelets d'or il jaillit du lait.

De prairies en prairies, de sphères en sphères, de cieux en cieux, j'ai couru, j'ai fui. Elle arrive, la fausse Beauté qui séduit les monstres. Je suis pourtant la richesse des âmes, la sève du printemps, la couleur du lotus, l'épi mûr, le flot tiède, la déesse aux longs sourires, qui se tient dans la gueule des vaches et se baigne dans la rosée.

L'haleine des étables est devenue si épaisse que mes lampes en ont pâli, et les rizières dans leurs marécages se sont pourries sur pied.

Ah ! j'ai trop cueilli de fleurs ! ma tête est étourdie !

Elle trébuche, son voile s'envole.

ANTOINE

étonné.

Tiens !

UN DIEU

tout bleu, à tête de sanglier, avec des boucles d'oreilles, tenant dans ses quatre mains un lotus, une conque, un cercle et un sceptre.

Je fus petit poisson, mais j'ai grandi; il n'y avait pas de vase assez large pour me contenir, j'emplissais la mer : j'ai plongé, j'ai remis à flot la montagne noyée, et sur mon dos de tortue j'ai porté le monde. De mes défenses de sanglier, j'ai éventré le géant, je suis devenu lion pour boire le sang d'un second, je suis devenu nain pour détrôner un troisième, et, me développant tout à coup, en trois pas j'ai mesuré l'univers. Et ce n'est pas tout! j'ai été brahmane, j'ai créé de nouveaux rivages; puis j'ai été guerrier, laboureur; avec un soc de charrue j'ai exterminé un monstre à mille bras; j'ai fait beaucoup de choses, des choses difficiles, prodigieuses, j'ai vécu des existences innombrables, j'ai vu se succéder des créations infinies; elles passaient, moi je durais, et comme l'Océan qui reçoit tous les fleuves sans en devenir plus gros, j'absorbais les siècles.

Je dois revenir un jour, monté sur un coursier blanc, avec un glaive qui sera la queue d'une comète; je punirai les actions, j'exterminerai les êtres, et la terre, se crevant sous mes pieds, se dissipera en poussière comme la cosse du lycopodium quand on marche dessus.

Qu'est-ce donc? est-ce l'heure? tout chancelle autour de moi! où suis-je? que suis-je? faut-il prendre une tête de serpent?

Il lui pousse une tête de serpent.

Ah! plutôt la queue de poisson qui battait les flots!

Il lui pousse une queue de poisson.

Si j'avais la figure du solitaire?

Il se change en un solitaire.

Eh non! c'est la crinière du cheval qu'il me faut?

Il lui pousse une crinière et des pieds de cheval.

Hennissons! levons le pied! Oh! le lion!

Il devient lion.

Oh! mes défenses!

Il lui sort des défenses de la bouche.

Toutes mes formes tourbillonnent à la fois, paraissent,

s'échappent; l'intérieur de mon être est bouleversé de fond en comble, comme si j'allais vomir à la fois la digestion de mes existences; des âges arrivent, je grelotte comme dans la fièvre. C'est moi pourtant qui jadis, au sein de la mer immobile, nonchalamment couché sur la feuille large du lotus, avec le disque lumineux à mon oreille, et mon épouse à mes pieds, contemplais en souriant s'élever de mon nombril la tige verte d'où devait éclore le Dieu nouveau.

ANTOINE.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

LE DIABLE.

Écoute-les, il y en a d'autres.

AUTRE DIEU

plus grand que tous les autres, magnifique, vêtu de robes étincelantes, porté sur un cygne aux ailes déployées, ayant quatre figures à mentons barbus, toutes pareilles, et tenant dans ses mains un collier où sont suspendus des mondes.

Je suis la terre ! je suis l'eau ! je suis le feu ! je suis l'air ! je suis l'éther, l'intelligence, la conscience, la création, la dissolution, la cause, l'effet ; lumière dans le soleil, invocation dans les livres, profondeur dans la mer, grandeur dans le ciel, force du fort, pureté du pur, sainteté du saint !

Il s'arrête tout essoufflé pour reprendre haleine.

Bon, excellent, très haut, le sacrifice, l'aromate, le prêtre et la victime, celui qui reçoit, celui qui donne, le protecteur, le réconforteur, le créateur !

Il respire encore une fois.

La pluie qui fait du bien, la bouse de vache, le fil du collier, toutes les perles, l'asile, l'ami, la place où les choses doivent être, la semence inépuisable, éternelle, toujours renouvelée ! Sorti à la fin de l'œuf d'or comme le fœtus de la membrane, je...

Il disparaît sans avoir le temps d'achever sa phrase.

UN DIEU NOIR

portant un œil sur le front, un lotus ouvert suspendu à son cou, et le triangle sous la plante des pieds ; il a l'air triste, il se prend la tête dans les mains en pleurant.

Comment faire ? que faire ? j'ai beau rêver ; multiplier les formes

par elles-mêmes, ce n'est pas produire l'être. Il n'y a point de raison pour ne pas creuser constamment les puits de la pagode, pour ne pas élever continuellement les escaliers de la tour. C'est donc inutile, tout ce que j'ai souffert, les agonies de mes morts, les travaux de mes existences! tant de sueurs! tant de combats! tant de victoires!

O nourrice! toi qui t'épouvantais jadis en contemplant dans ma bouche ouverte les formes de l'univers qui resplendissaient comme des rangées de dents, tu ne sais pas qu'à cette heure mes gencives silencieuses se renvoient de l'une à l'autre le vide qu'elles mâchent.

Dans la forêt le religieux qui regarde le soleil prie de toute son âme; il contemple l'éther subtil dans les cavités de son corps, la chaleur vitale dans son estomac, l'humidité dans ses fluides, la terre dans ses membres, la lune dans son cœur. Méditant sur les choses, il fait passer son haleine par ses narines; il n'agit point et il ne dit rien; il est saint vraiment, le dévot ascétique qui porte un collier d'épines, qui reste entre quatre brasiers, et qui est si immobile que les oiseaux sont venus faire leur nid dans sa chevelure comme dans un arbre touffu.

Il est bien fort! il s'est retiré du monde, il se retire de lui-même, il se dégage; il s'élève, et graduellement gagne la perfection comme un enfant qui grimpe une falaise à pic avec ses genoux, ses ongles et ses dents. Il médite si profondément que sa pensée le transporte où il veut, il voit à toute distance, il entend tous les sons, prend toutes les formes... Mais... s'il n'en rendait aucune... s'il allait se dépouiller de toutes?... Oui, à force d'austérités, s'il finissait...

avec la mine de quelqu'un d'effrayé :

Oh!

et le char disparaît en claquant de l'essieu comme une voiture usée.

LE DIABLE

répète :

Ils sont morts!

ANTOINE

mélancoliquement :

C'étaient des dieux pourtant! on a adoré cela! Quoi? passés! plus rien!

Mais en voici d'autres qui viennent, couverts de peaux blanches à long poil; ils marchent la tête embobelinée dans des linges, ils soufflent sur leurs doigts et leurs nez sont bleus.

LES DIEUX DU NORD.

Le soleil fuit devant nous, il court comme s'il avait peur, il se ferme comme l'œil fatigué d'une vieille fileuse.

Nous avons froid, nos peaux d'ours sont lourdes de neige et le bout de nos pieds passe par les trous de nos chaussures, dont le cuir est devenu rouge à force d'être mouillé.

Jadis nous étions dans nos grandes salles, où les sapins flambaient près des tables longues, couvertes de quartiers de viande et de couteaux à manche ciselé.

Il faisait bon, nous buvions de la bière, nous nous racontions nos vieux combats; les coupes de corne à la ronde entrechoquaient leurs cercles d'or, nos cris montaient comme des marteaux de bronze que l'on eût lancés contre la voûte.

Elle était cannelée de bois de lances, la large voûte; nos glaives, suspendus sur nos têtes, nous éclairaient pendant la nuit, et nos boucliers, du haut en bas, s'étaient étalés sur les murs.

Nous mangions le foie de la baleine dans des plats de cuivre qui avaient été battus par des géants, nous jouions à la balle avec des rocs, nous écoutions chanter les sorciers captifs qui s'appuyaient en pleurant sur leurs harpes de pierre, et nous retournions dans nos lits le matin seulement, lorsque, par la fenêtre s'ouvrant tout à coup, la brise entra dans la salle échauffée. Un jour il a fallu partir pourtant; il y eut alors des sanglots, nous avions le cœur gonflé, comme la mer, quand bat le plein de la marée.

Nous sommes partis, les montagnes de granit en craquèrent sur leur base, le loup rompit sa chaîne et s'élança comme une flèche.

Sur la lande où picore la corneille, nous avons trouvé perdues dans l'herbe les pommes de la fée, dont se nourrissaient les dieux quand ils se sentaient vieillir; elles étaient noires de pourriture et s'écrasaient à la pluie. Dans la forêt profonde, près du Hêtre éternel, nous avons vu les quatre daims qui toujours tournent autour en mordant son feuillage; l'écorce était rongée et les bêtes assouvies rumaient debout, en battant du pied. Sur la plage où s'échouent les glaçons blancs nous avons rencontré le vaisseau construit avec les ongles des cadavres: il était vide; et alors a chanté le coq noir qui se tenait au fond de la terre, dans les salles de la Mort.

Nous marchons, nous marchons, nous sommes las, nous trébuchons sur la glace, la neige qui tombe brûle nos paupières, et nous entendons derrière nous hurler le loup qui court pour dévorer la lune, le phoque ouvrant des yeux étonnés nous regarde passer, le corbeau s'abat sur nos épaules et vient boire le sang de nos oreilles.

Nous n'avons plus les grandes prairies où il y avait des haltes pour reprendre haleine, dans la bataille. Des troncs sans têtes, le sang coulait comme coule le vin des cruches inclinées; il creusait la neige de taches rouges et réchauffait nos figures qu'avait froidies le vent du nord; le vautour s'enivrait comme un fiancé, les collines aboyaient, la terre tremblait. Nous n'avons plus les navires à plaques d'or, les longs navires bleus dont la proue coupait les monts de glaces, quand nous cherchions, sur l'Océan, les Génies cachés qui bramaient dans les tempêtes. Nous n'avons plus les patins pointus avec lesquels nous faisons le tour des pôles, en portant au bout des bras le firmament entier qui tournait avec nous.

Ils passent.

On voit venir, à pas lents, un personnage qui marche les yeux fermés. Il est tout enveloppé dans de vastes draperies; il a l'air vieux, et sa barbe couleur d'ivoire, frisée en anneaux, lui descend jusqu'au ventre.

Au-dessus de sa tête, coiffée d'une mitre, se tient en l'air une petite figure, en tout semblable à lui et dont la partie inférieure se perd dans un plumage épais.

Le vieillard ouvre les yeux, la petite figure étend ses ailes. Il regarde tout autour de lui, comme quelqu'un qui se réveille d'un songe.

ZOROASTRE.

Merci, Ormuzd! merci! grâces à toi, roi des Purs!

Enfin, les douze mille ans sont accomplis; c'est donc le jour, le grand jour! le commencement!

Il lève la tête et contemple la petite figure.

Toujours là, toi, bon Ferver immortel qui veillais sur moi et laissais tomber dans mon intelligence les rayons merveilleux de tes pupilles d'émeraude. Tu vas grandir, n'est-ce pas? tu vas déployer ton vol; tu vas t'étendre dans la lumière et nous allons nous baigner ensemble dans les profondeurs du Verbe.

Antoine fait un geste pour s'en aller. Le Diable le retient.
Zoroastre continue :

Comment?... il reste en place?... cependant...

Il prête l'oreille et regarde.

Non, je n'entends pas tomber la pluie d'eau noire. Je ne vois pas, au bout de l'horizon, se dresser le pont par où doivent passer les âmes. Les corps ranimés ne se relèvent point de leurs tombeaux.

Il cherche de côté et d'autre. Il appelle :

Kaiomors! Meschia! Meschiané!

Silence.

Mes trois fils ne sont donc pas venus?

LA MORT.

Lesquels?

ZOROASTRE.

Le premier d'abord, qui devait arrêter le soleil dix jours et dix nuits, et convertir à la Loi la seconde partie des hommes.

LA MORT.

Non.

ZOROASTRE.

Et le second, qui, quatre siècles après, devait arrêter le soleil vingt jours et vingt nuits, et convertir à la Loi la troisième partie des hommes.

LA MORT.

Non.

ZOROASTRE.

Et le troisième, qui, à la fin des siècles, devait arrêter le soleil trente jours et trente nuits, et convertir à la Loi le reste des hommes.

LE DIABLE.

Non!

ZOROASTRE

révant.

Où sont-ils donc?

LE DIABLE.

Nulle part.

A la voix du Diable, Zoroastre se retourne d'un bond.

Ah! c'est toi, Ahriman?

LE DIABLE

placidement.

Oui, c'est moi, et je n'ai pas encore été brûlé dans les métaux purifiants qui devaient ruisseler des montagnes, je n'ai pas récité ton livre, je n'ai pas établi ta parole dans mon empire, la bourrasque d'automne a soufflé sur ton feu, ô Zoroastre, et tes mages décoiffés y chauffent leurs pieds nus, en crachant dans les cendres.

La Mort allonge un grand coup de fouet au Ferver, qui s'enfuit à tire d'ailes en poussant de petits cris comme une caille blessée.

ZOROASTRE

le regarde partir.

Il fuit!

LE DIABLE.

Oui, il s'en va, et pour toujours, il ne reviendra plus, Mithra est mort.

ZOROASTRE

la tête baissée, bredouille en s'en allant tout doucement.

C'était beau, pourtant! j'avais séparé Dieu en deux parties distinctes : le Bien était d'un côté, le Mal était de l'autre, et à chaque principe j'avais assigné une création, des fonctions, une cour; j'avais classé les Génies, je leur avais donné des noms, il y en avait sept principaux, vingt-huit secondaires, tout autant dans l'autre empire, et des anges gardiens à l'infini, sans compter l'Éternel et un Verbe premier-né.

LE DIABLE.

Assez! va-t'en!

ZOROASTRE.

J'avais cerclé la vie dans un ordre sacerdotal et magnifique : roi, prêtres, guerriers, artisans, tout se superposait; la tête réfléchissait le ciel, cela roulait comme le Zodiaque, j'avais consigné la manière de faire les labours, d'ensevelir les morts, toutes les paroles des prières, le mode des purifications, qu'il fallait tuer les bêtes impures, planter les arbres à fruit, honorer le chien, ne jamais mentir.

LE DIABLE.

C'est fini? retourne dans ta caverne.

ZOROASTRE.

J'avais divisé le feu en cinq classes, l'eau en sept genres, les animaux en quatre-vingt-deux espèces; j'avais inventé les talismans, j'avais compté le nombre des morceaux de tamarin et la forme des soucoupes d'or.

LA MORT.

Assez! assez! passe!

ZOROASTRE.

En mettant sa ceinture il fallait demander la destruction du mal, et en se lavant les mains l'augmentation de la gloire du bien; il y avait des prières partout, pour le lever, pour le coucher, pour les repas, pour les insomnies, avant d'entreprendre un voyage, quand on s'approche de sa femme.

La Mort lui souffle dans le dos, et ses vêtements, qui se bouffissent comme une voile, le poussent en avant; il continue :

On commence par l'espace compris entre les sourcils, puis le derrière de la tête, puis l'oreille droite, puis l'oreille gauche, puis l'épaule droite, puis l'épaule gauche, ensuite l'aisselle droite, ensuite l'aisselle gauche, ensuite la mamelle droite, puis la mamelle gauche, puis la fesse droite, puis la fesse gauche; si c'est un homme, il lavera d'abord le derrière et ensuite le devant; si c'est une femme, elle lavera d'abord le devant, et ensuite le derrière; puis la cuisse droite, puis la cuisse gauche, puis le genou droit, puis la jambe droite, la jambe gauche, le dessus du pied droit, le dessus du pied gauche, la chevelure et l'entre-deux des doigts, en procédant avec mesure; cela vexa Ahriman, il faut se réjouir quand on voit le hérisson.

On entend le beuglement d'un bœuf; Zoroastre s'en va toujours en bredouillant :

Que le fidèle confesse tous les péchés des hommes, les siens propres, ceux qu'il a commis, ceux qu'il commettra; qu'il commence par une invocation à Ormuzd et finisse en reconnaissant la mission de Zoroastre, c'est-à-dire la mienne.

Que la fille qui a ses mois mange dans des vases de métal, à l'écart.

La manière licite d'éteindre la lumière est de faire du vent avec la main; on rince trois fois le vêtement des morts; c'est du bras gauche qu'il faut tenir les vingt-trois branches de grenadier.

Sa voix s'éteint dans une espèce de bredouillement stupide, les beuglements se rapprochent, on voit venir Apis.

ANTOINE.

Tiens ? un bœuf !

On voit un bœuf noir avec les poils de la queue doubles, un triangle blanc sur le front, et la marque d'un aigle sur le dos ; sa housse de pourpre est déchirée, il boite de la cuisse gauche de derrière, et il beugle.

APIS.

J'entends dans les roseaux Isis toute éplorée qui se lamente au clair de lune, elle ne se lasse pas de chercher les membres de son époux répandus sur la terre noire d'Égypte.

Elle l'appelle, il ne vient pas, elle râle de désir, et sur son cœur amaigri elle presse en pleurant le phallus de sycomore qui ne la fécondera plus que du débile Harpocrate, fruit avorté de leurs amours funèbres ; autour d'elle jappe Anubis à tête de chien, qui court dans les sables en flairant son père ; il tire la langue de soif, et la déesse s'affaissant rabat son voile sur sa figure. Du côté de la Lybie j'ai vu le Sphinx qui fuyait, il galopait comme un chacal ; Typhon, couleur de feu, se roule en hurlant sur la poitrine d'Isis ; les crocodiles sacrés ont laissé tomber au fond des lacs les pendants d'oreilles qu'ils portaient à la gueule ; les dieux à tête d'épervier, qui se tenaient debout dans des barques, ont les épaules blanchies par la fiente des oiseaux, et le bleu du ciel passe tout seul sous l'arcade peinte des temples vides.

Où irai-je ? jusqu'au dernier brin d'herbe j'ai brouté l'oasis, j'ai écrasé avec mes dents le scarabée que je portais sous la langue, je souffre de plus en plus à la blessure que m'a faite Cambyse, je me traîne sur la rive, j'attends les gens qui vont à Bubastis.

Quelqu'un n'a-t-il pas vu, sur des radeaux de palmier, passer au son des flûtes des femmes qui retroussaient leurs robes, en criant devant les villes ?

Dans les longues avenues bordées de colosses assis, je ne retrouve pas mes pontifes chaussés de byblos, qui se relevaient la nuit pour laver leur corps dans l'eau ; ils retournaient sous mon ventre des litières de fleurs ; ils brossaient mon poil, en chantant sur un air lent des paroles sacrées ; ils recueillaient avec des pelles d'or ma bouse liquide, qui tombait en silence sur la mosaïque des sanctuaires.

ANTOINE

riant.

Ah ! ah ! quelle bêtise !

LE DIABLE.

Écoute, c'est un dieu qui pleure !

APIS.

J'avais autour de moi des lampes perpétuelles. La nuit, quand aux brises languissantes Osiris soupirait d'amour sur le sein limoneux de sa sœur endormie, dans les jarres de porphyre pleines d'huiles parfumées, je regardais brûler les longues mèches de byssus qui éclairaient en pétillant la figure des prêtres assoupis dans leurs fauteuils noirs.

Autrefois les filles de roi se faisaient ensepulturer dans des coffres faits à mon image, et personne ne savait où je disparaissais ; Sérapis ne s'ouvrait que pour recevoir ma momie, mais quand un rayon de soleil avait fécondé la génisse, que j'étais né, qu'on m'avait vu, l'on venait avec des hymnes me chercher dans mon herbage, et j'étais nourri pendant quatre lunes, la tête tournée du côté de l'Orient.

D'Héliopolis à Memphis les processions me conduisaient ; alors dans les bourgs, la nouvelle éclatait, joyeuse comme l'inondation ; alors on immolait le porc impur au seuil des maisons, les castagnettes sonnaient dans les blés, le cistre grinçait sur les bateaux qu'on démarrait, et du désert, du rivage, de la plaine et des montagnes, l'Égypte tout entière accourue se prosternait autour de moi dans le temple de Phta. J'étais Osiris, Sérapis, Anubis, j'étais Dieu ; j'étais le Démoniaque apparu, l'Âme incarnée, le Grand-Tout qui se faisait visible, pacifique et beau !

Il fait encore quelques pas en reniflant.

Mais quelle odeur ! je vois au bord du fleuve les hommes, les bras nus, qui râclent des écorces avec des lames de fer.

LA MORT.

Oui, oui, résigne-toi, bel Epaphus ! ils t'écorcheront, te mangeront, te tanneront, ils feront des souliers avec ta peau, tu seras passé à la broche et détaillé en côtelettes, et l'on chassera dans le sillon tes petits-fils esclaves avec les tendons desséchés de tes jarrets.

Apis s'en va tout en boitant et mugissant.

ANTOINE

regardant le Diable.

Eh bien ?

Le Diable ne répond pas. Paraissent à la file l'un de l'autre, et se

suivant immédiatement comme les personnages d'une frise, trois couples de dieux : Uranus avec la Terre, Saturne avec Rhéa, Jupiter avec Junon.

ANTOINE.

Quoi! encore ?

LE DIABLE.

Oui, toujours.

URANUS

couronné d'étoiles pâissantes comme si l'aurore venait; il traîne la Terre par la main, et laisse couler de dessous lui des gouttes de sang.

Fuyons! il faut disparaître, on n'adore plus les étoiles, et les singes ne sont plus malades au décours de la lune.

Le voyageur antique qui marchait sur la terre, au milieu de la nuit, bien souvent s'arrêtait tout à coup, le cœur frissonnant d'une religion nouvelle; alors il levait vers moi ses bras oisifs, et il se prenait à considérer tous ces mondes de lumière plus nombreux que ses pensées et plus lointains aussi que ses aspirations restreintes; il contemplait dans leur azur les petites étoiles briller, il croyait qu'elles l'aimaient, et la première fois qu'il arriva au bord des flots, il poussa un grand cri en voyant le ciel qui tombait dans la mer. Mais quelque chose a rompu le fil qui liait les destinées humaines aux mouvements des astres. Saturne m'a mutilé, et la face de Dieu ne se voit plus dans le disque du soleil.

LA TERRE

suivant Uranus.

Moi, j'avais des forêts mystérieuses, j'avais des océans démesurés, j'avais des montagnes inaccessibles. Dans des eaux noires vivaient des bêtes dangereuses, et l'haleine des marécages comme un voile sombre se balançait sur ma figure. J'étais couverte de plantes, je tremblais comme un épileptique aux secousses de mes volcans. Durant les nuits le champignon large poussait au tronc des chênes; sur des mousses d'or, des grands serpents au soleil dormaient le corps plié, des odeurs suaves passaient dans les hautes herbes. Terrible d'énergies, enivrante de parfums, éblouissante de couleurs, immense; ah! j'étais belle, quand je sortis toute échevelée de la couche du Chaos! et que je portais encore sur moi la marque de ses étreintes!

Débile et nu, l'homme alors pâissait au bruit de mes abîmes, à la voix des animaux, aux éclipses de la lune; il se roulait sur mes fleurs, il grimpait dans mes feuillages pour se gorger de

fruits vermeils, il ramassait sur les grèves les perles blondes et les coquilles contournées, il regardait au flanc des collines scintiller les minerais de fer et les diamants qui roulaient dans les ruisseaux; je l'entourais d'étonnements, je l'épuisais de travail, je l'accablais de volupté. A la fois Nature et Dieu, principe et but, j'étais infinie pour lui, et son Olympe ne dépassait point la mesure de mes montagnes.

Il a grandi, et comme tu faisais jadis des Cyclopes, mes fils, que tu renfermais dans mes flancs, ô Uranus, maintenant il creuse mes pierres pour y placer ses rêves.

SATURNE

l'air sombre, la poitrine et les bras nus, la tête à demi voilée par son manteau; de la main droite il tient sa harpe recourbée.

Autrefois, c'était le bon temps, le regard de l'homme était pacifique comme celui des bœufs, il riait d'un gros rire et ronflait d'un lourd sommeil; sous le toit de branchages accroché au mur d'argile, le porc se fumait au feu pétillant des feuilles sèches, ramassées quand arrivent les grues; la marmite suspendue au foyer noirci, bouillonnait pleine de mauves et d'asphodèles; l'enfant inepte grandissait près de sa mère; sans chemins et sans désirs les familles isolées vivaient en paix dans des campagnes profondes, le laboureur ne savait pas qu'il y eût des mers, ni le pêcheur des plaines, ni l'observateur des rites, d'autres dieux.

Cependant quand fleurissait le chardon pointu et que la cigale mélodieuse ouvrait ses ailes dans les blés jaunes, on tirait du grenier les gâteaux de fromages, on buvait du vin noir, on s'asseyait sous les frênes; et les cœurs que chauffait Sirius battaient plus vite sous les sayons de poil de chèvres; le seuil des cabanes exhalait l'odeur du bouc, et la fille rustique clignait des yeux, en passant près des buissons.

Age perdu qui ne reviendra plus, où l'action suivait l'instinct, alors qu'attachée tout entière à la réalité du sol, la vie humaine, ainsi que l'ombre d'un cadran, faisait sans jamais dévier le tour de ce point fixe!

Puisque j'avais détrôné Uranus, pourquoi donc Jupiter est-il venu?

RHÉA.

C'est moi qui t'ai trompé, dieu dévorateur!

Tu m'engendrais des enfants sublimes, Neptune, Pluton, Vesta, Cérès, Junon, et à peine étaient-ils nés que tu les engouffrais en toi, d'autant plus affamé qu'ils étaient beaux; car tu savais qu'ils régneraient plus tard, tu avais peur et tu les mangeais tout de suite pour qu'il n'en restât rien.

Cependant j'étais déchirée de tristesse à toujours produire pour une irrassiable destruction, et je rêvais à part moi comment faire pour duper ton appétit. Ah! j'ai ri dans ma tristesse quand je t'ai vu avaler la pierre emmaillotée, tandis que, au bruit des boucliers des Dactyles, le dieu caché dans les roseaux pressait déjà de ses doigts forts la mamelle des brebis. Mais tu ne t'apercevais de rien! tu mangeais tout!

La Mort fait claquer son fouet.

SATURNE

se drapant dans son manteau.

Ah! retournons dans l'Erèbe, ô ma vieille épouse! le temps est passé des joies de l'esclave, et l'on ne déliera plus mes cordons de laine!

JUPITER OLYMPIEN

à pied, et tenant dans ses mains une coupe vide; devant lui marche son aigle tout engourdi; il a le dessous des ailes rouge comme s'il était rongé de vermine, et il ramasse par terre avec son bec les plumes qui lui tombent du corps. Jupiter regarde attentivement le fond de la coupe vide.

Plus rien! pas une goutte! j'ai tout vidé!

Il la penche sur l'ongle de son pouce, pour voir s'il en reste encore; il pousse un long soupir et reprend :

Quand l'ambrosie défaille, les dieux s'éteignent, c'est donc à moi maintenant de mourir comme un sage.

Père des dieux, des rois et des hommes, je gouvernais l'éther, les intelligences et les empires; au froncement de mes sourcils le ciel tremblait, je lançais la foudre; je faisais tomber les pluies.

Parmi tous les dieux, sur un trône d'or, au haut de l'Olympe, assis, et d'un œil ouvert surveillant toutes les choses, je regardais passer les pieds réguliers des Heures, filles à la taille égale, que le Plaisir et la Peine rendent pour les mortels si longues ou si petites, Apollon qui courait dans son char, radieux et secouant au vent des planètes sa chevelure bouclée, les Fleuves sur le coude épanchant leurs urnes, Vulcain battant ses métaux, Cérès sciant ses blés, et Poséidon tumultueux, qui de son manteau bleu bordé d'argent entourait la Terre retentissante.

Du fond des vallons, les nuages s'élevant apportaient jusqu'à moi le parfum gras des sacrifices; avec le chant des hymnes, la fumée montait dans le feuillage du laurier, et la poitrine du prêtre, se dilatant au rythme, exhalait grande ouverte la placide harmonie du peuple des Hellènes. Un soleil chaud brillait

sur le frontispice sculpté de mes temples blancs, forêt de colonnes où, comme une brise de l'Olympe, circulait un souffle sublime.

Les tribus éparses autour de moi faisaient un peuple, toutes les races royales me comptaient pour leur aïeul, et les maîtres de maison étaient autant de Jupiters à leur foyer. On me découvrait sur chaque rivage, l'on m'adorait sous tous les noms, depuis le Scarabée jusqu'au Porte-Foudre, j'avais passé par bien des formes, j'avais eu beaucoup d'amours. Taureau, cygne, pluie d'or, aigle, j'avais visité la nature, et se pénétrant de moi elle se mettait à devenir divine, sans que je cessasse d'être dieu !

O Phidias, tu m'avais créé si beau que ceux qui mouraient sans m'avoir vu se croyaient maudits ; tu avais pris, pour me faire, des matières exquises : l'or, le cèdre, l'ivoire, l'ébène, les pierreries, richesses qui disparaissaient dans la beauté comme les éléments d'une nature dans la splendeur de leur ensemble. Par ma poitrine respirait la Vie, j'avais la Victoire sur la main, la Pensée dans les yeux, et des deux côtés de ma tête retombait ma chevelure comme la végétation libre de ce monde idéal. J'étais si grand que je frôlais mon crâne aux poutres de la toiture. Oh ! fils de Charmidès, l'humanité, n'est-ce pas, ne pouvait monter plus haut ? Dans la barrière bleue de Panoenus tu as enfermé pour toujours son plus sublime effort, et c'est aux dieux maintenant à descendre vers elle.

J'en vois venir d'autres qui sont pâles pour satisfaire la douleur de ces peuples ennuyés ; ils arrivent des pays malsains, couverts de haillons et poussant des sanglots ; moi, je ne suis pas comme eux, né pour vivre sous des ciels froids, avec des langues barbares, en des temples sans statues. Attaché par les pieds au sol antique je m'y dessécherais sans en sortir, je n'ai pas même bougé quand l'empereur Caius voulut m'avoir, et les architectes entendirent dans mon socle éclater un grand rire aux efforts qu'ils faisaient.

Tout entier pourtant je ne descendrai pas dans le Tartare, quelque chose de moi restera sur la terre ; ceux en effet que pénètre l'Idée, qui comprennent l'Ordre, chérissent le Grand, ceux-là, de quelque dieu qu'ils descendent, seront toujours les fils de Jupiter.

JUNON

la couronne royale en tête, avec des bottines d'or à pointes recourbées, couverte d'un voile semé d'étoiles d'argent, portant une grenade dans une main et de l'autre un sceptre surmonté d'un coucou ; elle suit Jupiter de près en le tirant par son vêtement comme pour le retenir.

Où vas-tu ? tu me quittes encore ! qui donc t'appelle ? arrête-toi, Jupiter !

Mais tu détournes la tête, tu te caches de ton épouse, qu'y a-t-il donc ? O père des dieux, j'ai entendu dans les chênes de Dodone tes colombes noires qui croassaient comme des corbeaux.

Il s'en va ! il me repousse ! encore un autre amour, sans doute ? insensé qui perd sa force ainsi et qui ne sait pas que les mortels s'enflent d'orgueil à découvrir chaque matin sur leur oreiller les cheveux de Jupiter !

Notre vie pourtant était si douce, dans l'équilibre obligé de nos discordes et de nos amours. Diverse et magnifique, elle demeurerait immuable comme la Terre avec ses océans en mouvement et ses plaines immobiles. Oh ! reviens, fils de Saturne ! je t'ai toujours aimé, je t'aimerai, nous nous coucherons sur l'Ida, et cachés par les nuages, au sein d'une atmosphère vermeille, de mes bras blancs j'entourerai ton cou, je sourirai sous toi, je passerai mes doigts dans les boucles de ta barbe, et je réjouirai ton cœur, ô Père des dieux. N'ai-je donc plus ma chevelure brune, mes grands yeux, mon cothurne d'or ? N'est-ce pas pour toi que tous les ans je refais ma virginité dans la fontaine Canathus ? Ne suis-je plus belle ? me trouverait-il vieille ?

Elle s'éloigne, rêveuse.

En effet, depuis quelque temps il me néglige, je l'entends la nuit qui rêve tout haut. Songerait-il à transmettre à quelque autre l'empire qui m'appartient ? Oh ! je me vengerai !

Quoi ! plus de bruit ! je vais, je viens, je cours dans l'Olympe ; tous sont endormis, ou disparus, j'appelle, Écho même semble mort !

Mais comment feront les mères si je ne veille plus à leur chevet ? qui graissera le seuil de l'époux pour y recevoir la fiancée ? à quoi servira la branche de figuier que la matrone discrète emporte sous sa robe ?

Elle crie :

Oui, oui ! au pied de mes images, mes couronnes d'astérion s'effeuillent comme celles des tombeaux ; la main de la Ménade a déchiré mon voile en pièces, les cent bœufs d'Argos ont perdu leurs guirlandes, et telle qu'une harangère des ports, ma prêtresse oublieuse se gorge de poissons frits. O vertu de la Pudeur ! voilà la Courtisane aux joues fardées qui touche à mes autels !

MINERVE

avec son grand casque flanqué de sphinx, ayant l'égide garnie d'écailles d'or et couverte d'un péplus qui lui descend jusque sur les pieds ; elle marche en s'appuyant sur sa lance et portant la main droite à son front comme quelqu'un qui est étourdi.

Comment, moi Pallas, moi la fille de Jupiter, qui vivais à sa

droite, moi si forte, je chancelle ! Je n'ai point dansé pourtant, je n'ai pas aimé, je n'ai pas bu, j'ai toujours été sage, robuste, et sérieuse. Quand les Muses chantaient, quand Bacchus s'enivrait, quand Vénus avec tous les dieux s'abandonnait aux amours, régulatrice travailleuse je restais seule à ma tâche, je méditais les lois, je préparais la Victoire, j'imaginai la forme des navires, j'étudiais les plantes, les pays, les âmes ; j'allais partout, visitant les héros afin de les ranimer dans leurs fatigues ; le nuage s'ouvrait, et j'apparaissais debout, souriant, la lance au poing. C'est moi qui ai protégé Bellerophon contre la Chimère, Persée dans tous ses combats, Ulysse dans ses voyages ; j'étais la Prévoyance, la Force, la Chasteté, l'invincible Lumière, l'énergie même du grand Zeus.

De quel rivage souffle ce vent qui trouble ma pensée ? Dans quel bain de magicienne a-t-on plongé mon corps ? sont-ce les sucs de Médée, ou les parfums de Circé la lascive ? mais je me sens assaillie par des angoisses et je frissonne comme dans la fièvre.

C'est le dictateur peut-être qui, à force d'enfoncer ses clous d'airain dans la paroi droite du Capitolin, aura fini par ébranler mon mur ? c'est le Temps sans doute qui a fait tomber un à un les poils du sanglier de Calydon que je conservais à Tégée ? Ah ! c'est Plutus l'infâme qui sur mon palmier de Delphes a lâché des corbeaux pour en arracher l'or avec leur bec.

MARS

très pâle.

J'ai peur, je ne sais pas pourquoi, je tremble, je me cache dans les ravines, dans les trous des bêtes féroces. Pour mieux courir j'ai défait ma cuirasse, j'ai retiré mes jambarts, j'ai jeté mon épée, j'ai abandonné ma lance.

Il regarde ses mains.

Est-ce que je n'ai plus de sang, que mes mains sont si blanches ? mes veines autrefois faisaient des nœuds comme des câbles sur mes muscles durs, et lorsqu'elles s'ouvraient coupées par le glaive, je sentais ruisseler sur moi comme des fleuves de colère. J'ai la voix faible aussi, ce n'est plus là le cri terrible qui faisait dans les casques se lever les cheveux d'épouvante ! Ah ! comme je bouffissais mes joues dans les trompettes d'airain ! comme je pressais, entre mes cuisses, mes chevaux à large croupe, et comme ils remuaient avec leurs pieds la poussière des batailles qui vous desséchait la gorge ! Les panaches rouges, se tordant, brillaient sous le soleil joyeux, les rois, la tête haute, s'avançaient hors des deux camps, et les deux armées silencieuses faisaient un grand cercle pour les voir.

Je pense à Théro ma nourrice, à Bellone ma compagne, à mes Saliens qui dansaient d'un pas lourd en frappant leurs boucliers, et je me sens plus triste que ce soir de ma jeunesse où, blessé par Diomède, je suis remonté dans l'Olympe me plaindre à Jupiter.

La Mort lui donne de grands coups de fouet sur son bouclier, qu'il met sur sa tête pour se garantir, il crie :

A moi ! à moi ! au secours !

LA MORT

riant.

Où, va, dépêchez-vous donc ! Plus vite ! encore ! quels bavards que tous ces dieux.

CÉRÈS

assise dans un char dont les moyeux sont deux ailes de cygne qui le font aller tout seul. Le char s'arrête, le flambeau que la déesse porte à la main s'éteint.

Arrête-toi ! puisque Neptune ne me poursuit plus, puisque je n'ai pas retrouvé ma fille, puisque j'ai parcouru toute la terre. Ne vas pas plus loin ! à quoi bon ? arrête-toi !

Elle prend de dessous elle une serviette d'or et s'en essuie les yeux.

Maintenant les hommes sont ennuyés de moi, le blé de lui-même pousse dans leurs sillons.

Hélas ! hélas ! je ne reverrai plus Proserpine resplendissante, qui s'ébattait en liberté dans les pousses vertes des moissons, car elle est descendue chez Pluton ; elle n'en sortira pas.

Femmes des Athéniens, qui portez des cigales d'or dans vos chevelures et dont les voiles s'agitent au vent des promontoires, vous qui emmaillotez vos enfants avec la robe usée des mystères, qui couchez sur la sarriette sauvage, et qui mangez de l'ail pour dissiper la vapeur des parfums, sortant un soir d'automne par la Porte sacrée, derrière le char qui traîne la Corbeille, toutes en rang, la tête basse et les pieds nus, vous ne recevrez plus l'injure obscène des gens qui vous attendent sur le pont de Céphise !

NEPTUNE

empêtré, comme à Élis, dans trois robes mises l'une par-dessus l'autre ; il manque de tomber à tous les pas et s'appuie pour marcher sur son trident.

Qu'est-ce que cela ? on se moque de moi maintenant ? je ne

puis ni bouger, ni me coucher sur le rivage, ni courir dans les plaines.

On m'a renfermé dans les ports, on m'a serré les côtes avec des digues de pierre, et mes pauvres dauphins jusqu'au dernier se sont pourris au fond des eaux.

Autrefois j'envahissais la campagne, je faisais trembler la terre, j'étais le Mugissant, l'Inondateur, et la Fortune s'invoquait dans tous mes sacrifices; j'étais terrible de profondeurs inconnues; dans le brouillard de l'horizon j'avais des pays lointains qu'il ne fallait pas voir, des monstres couronnés de vipères jappaient jour et nuit sur mes récifs pointus; les rochers se refermaient sur vous comme des pattes de crabes, et des gouffres pleins d'écume aspiraient les flottes; on ne passait pas les détroits, on avait risque de faire naufrage en doublant les îles.

À chaque flot le pilote attentif retenait son haleine, les rames à large palette coupaient avec effort l'onde noire, qui roulait dans les abîmes le navire épouvanté; les antennes criaient, la voile abandonnée tournait dans l'aquilon, c'était la grêle et les éclairs! C'était Éole et tous les vents! c'était la mort affreuse qui sifflait dans les cordages!

LA MORT.

C'est pour toi qu'elle siffle.

NEPTUNE.

Heureux qui pouvait un jour tirer encore sur le sable sa galère désarmée, revoir son vieux père, et dans l'âtre domestique accrocher au sec le gouvernail de ses voyages!

J'avais aussi les Néréides aux cheveux verts, les Syrènes à voix d'argent, les Tritons à longue barbe qui soufflaient dans leurs conques, tout un peuple écaillé, des palais, des grottes, des coquilles à foison; j'avais des retraites de cristal festonnées de feuillages, des poissons d'azur qui portaient des enfants, et des prairies de grandes herbes où je tenais ma cour!

LA MORT.

Passe! passe!

HERCULE

le corps ruisselant de sueur; il dépose par terre sa massue, et s'essuie la figure avec la peau du lion de Némée, dont la gueule lui pend sur l'épaule.

Ah!

Il reste quelque temps sans pouvoir rien dire tant il est essoufflé.

Ai-je travaillé, moi!

Il promène autour de lui un regard satisfait.

Quels combats! personne ne me suivra; du reste il n'y a peut-être plus rien à faire? Dès avant ma naissance je pesais plus qu'un homme; ma mère avait du mal à me porter, et je fus, m'a-t-elle dit, sept jours et sept nuits à pouvoir sortir de son ventre. Je le crois bien, c'était Jupiter qui m'avait fait!

Il rit, la Mort rit aussi; saint Antoine tressaillant se retourne vers elle.

HERCULE

continue.

On dit que j'ai accompli douzetravaux! j'en ai accompli cent j'en ai accompli mille, que sais-je?

J'ai étranglé d'abord comme des anguilles deux énormes serpents que Junon avait envoyés et qui serraient si fort leurs anneaux qu'ils en faisaient craquer les pieds de mon berceau; j'ai dompté le taureau de l'île de Crète, j'ai tué le sanglier d'Erymanthe, j'ai percé de flèches les oiseaux du lac Stymphe, j'ai étouffé à bras le corps le lion de Némée. J'ai vaincu Diomède et je l'ai donné à dévorer à ses propres chevaux, qu'il nourrissait de chair humaine dans des auges de pierre; j'ai coupé les têtes de l'Hydre, j'ai tué Théodomus et Lacynus, j'ai tué Lycus roi de Thèbes, Euripide roi de Cos, Nélée roi de Pise, Euryle roi d'Échalie; j'ai cassé la corne d'Achéloüs, qui était un grand fleuve pourtant! j'ai fait mourir Busiris, j'ai étouffé Antée, j'ai tué Géryon qui avait trois corps, et Cacus, fils de Vulcain, qui vomissait des flammes; j'ai dompté les Centaures, j'ai vaincu les Amazones et j'ai rapporté, sur mon dos, les Cercopes captifs suspendus à un bâton, la tête en bas.

Il réfléchit.

Est-ce tout? Oh! non, j'ai abattu le vautour de Prométhée, j'ai lié Cerbère avec une chaîne de diamant, j'ai nettoyé les étables d'Augias, ce n'était pas facile! et j'ai séparé l'une de l'autre les montagnes de Calpé et d'Abyla, rien qu'en les prenant par leurs sommets, comme un homme qui écarte avec ses mains les deux morceaux d'une bûche que la hache a fendue.

Ah! j'oubliais! j'ai été chercher dans les enfers Alceste, femme d'Admète; j'ai ravi les pommes d'or des Hespérides; un jour, pour soulager Atlas, j'ai porté le ciel sur ma tête.

J'ai voyagé, j'ai été dans l'Inde. Quand j'avais faim, je levais mon bras et je tirais en passant les palmiers par leur chevelure pour les abaisser jusqu'à ma bouche; j'ai fait le tour du Pont-

Euxin, j'ai parcouru les Gaules, j'ai été jusqu'à Gadès, j'ai vu la Scythie, j'ai traversé le désert où l'on a soif.

Je valais des armées ! le pont des navires s'enfonçait sous moi tant j'étais lourd !

Partout j'exterminais les monstres et punissais les méchants ; j'allais tout nu, seul ; les pays esclaves, je les délivrais ; les pays déserts, je les peuplais. En une nuit j'ai engrossé les cinquante filles de Thespie, et quand j'ai quitté le royaume des Indes, j'ai rendu nubile ma fille Pandala âgée de sept ans, afin de coucher avec elle pour qu'elle me mît au monde un invincible fils, qui fût le père de tous les monarques d'au delà du Gange.

Mais plus s'accumulaient les ans, plus s'augmentait ma force ; je tuais mes amis en jouant avec eux, je rompais les sièges en m'asseyant dessus, je démolissais les temples en passant sous leurs portiques, et ma chair se durcissait, mon poil s'épaississait ; j'avais en moi une fureur continuelle qui, bruissant à gros bouillons comme le vin d'automne qui fait sauter la bonde des cuves, débordait de ma vertu et m'élançait en avant.

Je criais tout à coup, je courais, je me roulais, je déracinais les arbres, je troublais les fleuves ; je sentais dans mon crâne bondir ma cervelle, l'écume sifflait au coin de ma lèvre, je souffrais à l'estomac et je me tordais dans la solitude en appelant quelqu'un.

Ma force m'étouffe, c'est le sang qui me gêne, je suis trop gros, j'ai besoin de bains tièdes et qu'on me donne à boire de l'eau glacée ; je veux m'asseoir enfin sur des coussins, dormir pendant le jour et voir danser des femmes ; je veux me faire faire la barbe et nettoyer mes ongles. Aux pieds de la reine Omphale je resterai sans rien faire ; elle se couchera sur ma peau de lion, moi je passerai sa robe et je filerai sa quenouille, j'assortirai les laines, j'aurai les mains blanches comme une fille ; nous vivrons tranquilles dans un palais fermé... Je sens des langueurs... mon corps se détend... donnez-moi donc... donnez-moi...

LA MORT.

Passe ! passe !

Arrive sur des roulettes un grand catafalque tout noir, garni de flambeaux du haut en bas. Son dais, étoilé de lames d'argent, est soutenu dans les angles par quatre colonnes d'ébène d'ordre salomonique, où s'enroulent une vigne et des raisins ; il abrite un lit de parade couvert d'amples draperies de pourpre et dont le chevet, montant en pyramide, supporte des tablettes étagées sur lesquelles dans des poteries de couleur sont toutes sortes de parfums qui brûlent. Sur le lit on distingue une figure d'homme en cire, sans barbe, avec une longue chevelure blonde et couchée à plat dos comme un cadavre ; tout autour du lit sont alternativement rangées de petites corbeilles en filigrane d'argent et des urnes d'albâtre de

forme ovale; dans les corbeilles il y a des pieds de laitues et dans les urnes une pommade rose.

Des femmes sans ceintures et qui marchent pieds nus suivent le catafalque d'un air inquiet; leurs grandes chevelures toutes défaits tombent sur leurs épaules et s'agitent le long de leur corps; de la main gauche elles ramènent sur leur sein les plis de leurs robes trainantes et dans la droite tiennent de gros bouquets de fleurs, ou des fioles de verre pleines d'huile.

Elles sanglotent tout bas, elles se rapprochent du catafalque et parlent entre elles.

LES FEMMES.

Beau! Beau! il est beau! réveille-toi! assez dormi! lève donc la tête! debout! debout!

Elles s'assoient par terre.

Ah! il est mort! il n'ouvrira pas les yeux; les mains sur les hanches et le pied droit en l'air, il ne tournera plus sur le talon gauche. Pleurons, désolons-nous, crions toutes à la fois!

Elles poussent des cris. Silence. On entend pétiller la mèche des flambeaux, dont des gouttes arrachées par le vent tombent sur le cadavre de cire et lui fondent les joues.

Les femmes se relèvent et s'approchent du lit plus près.

Comment nous y prendre? qu'a-t-il? que ferons-nous maintenant? chatouillons-le! frappons-lui dans les mains... là... là... respire nos bouquets! ce sont des narcisses et des anémones que nous avons cueillis dans tes jardins. Ranime-toi, tu nous fais peur!

Oh! comme il est raide déjà!

Elles le touchent.

Il est tout froid, voilà ses yeux qui coulent par les bords, ses genoux sont tordus, et la peinture de son visage a descendu sur la pourpre.

Parle! nous sommes à toi! que te faut-il? veux-tu boire du vin? veux-tu coucher dans nos lits? veux-tu manger les pains de miel que nous faisons frire dans des poêles, et qui ont la forme de petits oiseaux pour t'amuser davantage?

Touchons-lui le ventre, baisons-le sur le cœur, cela ranime l'amour! Tiens! tiens! les sens-tu nos doigts chargés de bagues, qui courent sur ton corps, et nos lèvres qui cherchent ta bouche, et nos cheveux qui balaient tes cuisses? Dieu pâmé, sourd à nos prières!

Antoine se cache la figure avec son bras, le Diable le lui retire brusquement et le pousse plus près encore.

Ah ! regardez donc comme ses membres, en le maniant, sont restés au fond de nos mains ! il n'est plus ! il n'éternue pas à la fumée des herbes sèches et ne soupire point d'amour au milieu des bonnes odeurs. Il est mort ! il est mort !

Elles s'écorchent le visage avec leurs ongles, déchirent leurs habits et coupent leurs cheveux ; elles vont l'une après l'autre les déposer sur le lit, et toutes ces longues chevelures pêle-mêle semblent des serpents blonds et noirs rampant sur le simulacre de cire, qui n'est plus qu'une masse informe.

ANTOINE

attentif.

Que font-elles ? mais pourquoi tout cela ?

LE DIABLE.

Ce sont des filles de Tyr qui pleurent Adonis.

A la Mort :

Va donc ! tu languis.

A Antoine :

Et toi, regarde.

LA MORT

faisant claquer son fouet.

C'est qu'en vérité j'ai le bras rompu !

ANTOINE.

Oh ! j'étouffe !

Le catafalque d'Adonis disparaît ; on entend un bruit de castagnettes et de cymbales dominé par le ronflement d'une trompe et des cris de joie, des battements de mains, des pas qui approchent ; des hommes vêtus de robes bizarres, suivis d'une foule de gens de la campagne, conduisent un âne, empanaché de plumes et de feuillages, la queue garnie de rubans, la crinière tressée, les sabots peints, avec un frontal à plaques d'or et des coquilles aux oreilles ; une grande boîte carrée, recouverte d'une housse à cordons, lui ballotte sur le dos entre deux paniers de roseau suspendus à ses flancs.

Le premier s'emplit au fur et à mesure de toutes les offrandes de la foule : œufs, gibier, raisins, fromages mous, lièvres dont on voit passer les oreilles, volailles toutes plumées, poires en quantité, monnaie de cuivre de toute espèce, tandis que le second ne con-

tient que des feuilles de roses et de lis que les conducteurs de l'âne jettent devant eux, tout en marchant.

Ils ont les cheveux frisés, les joues fardées, des boucles d'oreilles, de grands manteaux; une couronne de branches d'olivier, leur entourant la tête, se rattache vers le milieu du front par un médaillon à figurine entre deux autres plus petits, et ils en portent un troisième plus large sur la poitrine. Des poinçons et des poignards nus sont passés dans leur ceinture. Ils marchent dans des bottines lacées avec des cordons jaunes et ils tiennent à la main des fouets à manche de buis, dont la triple lanière est garnie d'osselets de mouton.

Quand on a retiré la housse verte de la boîte et mis à nu la couverture de laine qui l'enveloppe, la foule s'écarte, l'âne s'arrête. Alors un de ces hommes, retroussant son vêtement et se balançant de droite et de gauche, se met à tourner tout autour en jouant des crotales; un autre agenouillé devant la boîte bat du tambourin, et le plus vieux de la bande commence d'une voix nasillarde.

Voilà la Bonne Déesse, l'Idéenne des montagnes; la Grand-mère de Syrie! Approchez, braves gens! elle est assise entre deux lions, porte sur la tête une couronne de tours, et procure beaucoup de biens à tous ceux qui la voient.

Nous la promenons dans les campagnes à l'ardeur du soleil, aux pluies d'hiver, dans les orages, par beau et mauvais temps; elle enfonce ses pieds dans le sable lourd des rivages, elle gravit les défilés, elle glisse sur les pelouses, elle traverse les ruisseaux. Souvent, faute de gîte, nous couchons en plein air et nous n'avons pas tous les jours de table bien servie; les voleurs habitent les bois, les bêtes féroces hurlent effroyablement dans leurs cavernes, il y a des chemins impraticables et pleins de précipices. La voilà! la voilà!

On retire la couverture de laine, et l'on voit une boîte en bois de palmier, toute incrustée de petits cailloux de différentes couleurs.

Plus haute que les cèdres elle plane dans l'éther bleu; plus vaste que le vent elle entoure la terre; son cœur est placé au sein du monde, où bouillonnent les sources chaudes, où fermentent les métaux, où les racines vont puiser la vie; son souffle s'échappe par les naseaux des panthères, par la feuille des plantes, par la sueur des corps et il se balance au crépuscule dans le brouillard violet, entre les gorges des collines; ses pleurs d'argent arrosent les prairies, son sourire est la lumière, et c'est le lait de sa poitrine qui a blanchi la lune. Elle fait couler les fontaines, elle fait pousser la barbe, elle fait craquer l'écorce des pins qui remuent tout seuls dans les forêts. Donnez-lui quelque chose, car elle déteste les avarés!

La boîte s'ouvre à deux battants, et l'on aperçoit dans l'intérieur, sous un pavillon de soie rose, une petite image de Cybèle, étince-

lante de paillettes, dans un char de pierre qui est couleur de vin, traîné par deux lions crépus qui ont tous deux la patte levée. Les paysans se pressent pour voir, l'homme qui danse tourne toujours, celui qui bat du tambourin frappe plus fort, l'Archi-Galle continue :

Son temple est bâti sur le gouffre par où se sont précipitées les eaux du déluge qui finissait ; il y a des portes d'or, un plafond d'or, des lambris d'or, des statues d'or ; Apollon y est, Mercure, Ilythia, Atlas, Hélène, Hécube, Pâris, Achille et Alexandre ; des ours apprivoisés, des aigles, des chevaux et des colombes marchent ensemble dans son enceinte, sur les dalles de sa cour humides de la pluie du jet d'eau, qui s'élance jusqu'au toit, par des tuyaux d'argent. A son grand arbre qui brûle, on accroche des brebis toutes vivantes, des vases de toute espèce, des tuniques et des coffrets ; on précipite du haut de son vestibule des taureaux blancs, et c'est pour elle qu'est dressé tout droit le phallus de cent vingt coudées où l'on grimpe avec des cordes, comme au tronc d'un palmier quand on va cueillir les dattes. Sept jours et sept nuits il faut s'y tenir debout, sans jamais dormir.

Ils prennent leurs fouets et s'en donnent de grands coups dans le dos, en cadence.

Frappez du tambourin ! sonnez des cymbales claires ! soufflez à pleine poitrine dans les flûtes à larges trous !

Elle aime les parfums de l'Arabie, le poivre noir que l'on va chercher dans les déserts ; elle aime la fleur de l'amandier, la grenade et les figues vertes, les bracelets d'ivoire, les lèvres rouges et les regards lascifs ; il lui faut les beuglements prolongés, et, dans les villes pleines de flambeaux, les orgies retentissantes ; elle aime la sève sucrée, la larme salée, le sperme gras ! Du sang ! A toi ! à toi ! Mère des montagnes !

Ils se tailladent les bras avec leurs poignards, leur dos résonne comme des boîtes creuses, on entend râler leurs poitrines, leurs yeux roulent et se ferment, des sourires obscènes passent sur leur figure livide, la musique redouble, les offrandes tombent dans les paniers, la foule s'accroît.

Des hommes vêtus en femmes et des femmes en habits d'hommes se poursuivent en poussant de grands éclats de voix qui ressemblent à des rires ou à des sanglots ; leurs robes jaunes transparentes sont collées sur leur bas-ventre par des plaques de sang caillé, et à travers le tissu mince on le voit qui coule en filets rouges sur les rondes cuisses blanches. Les femmes ont les cheveux mouillés comme si elles sortaient du bain, et les hommes n'ont pas de poil sur la poitrine. On entend au loin l'accord des flûtes d'ivoire avec des bruits de baisers, des chuchotements et des soupirs mêlés à des chœurs de voix molles, qui se bercent dans les airs comme une brise paresseuse sur les golfes tièdes.

Et sur cette foule qui glisse en ondulant, plus chatoyante à l'œil qu'un lac de couleurs en tempête, et toute vibrante d'un bout à l'autre comme une corde de lyre, soudain s'épanouit un nouveau dieu, qui porte à la place de la verge, entre les cuisses, un amandier chargé de fruits. Alors les femmes en claquant des dents se ruent sur les hommes ensanglantés, les diamants des colliers s'enfoncent dans les poitrines, les voiles des têtes tombent avec les fleurs, la peau des tambourins se crève sous les doigts; on voit sous les arbres des prostitutions mystiques; des vierges ricanant d'un air féroce, s'étalent sur le gazon, parmi les coupes d'or répandues, au pied des colonnes d'albâtre enguirlandées de roses; les chairs luisent comme des peintures, les fleurs épanouies sont éblouissantes comme des flammes, l'encens tourbillonne, l'acier tinte, des prêtres eunuques enveloppent des femmes dans leurs dalmatiques chamarrées.

Cela passe au loin, tout au fond, à ras du sol et en tourbillonnant sur soi-même, comme une traînée de feuilles sèches qui s'envolent.

Haletant, pâle, éperdu, immobile, Antoine regarde; le Diable ne le soutient plus, il se tient debout tout seul. La Luxure, qui n'a fait que bâiller ou sourire à tous les dieux qui défilaient, se hausse sur la pointe des pieds, et la Mort tranquillement refait un nœud à la meche de son fouet.

L'horizon frémit, tout se courbe à la fois comme un champ de blé sous un grand coup de vent; à la foule succèdent des foules; il en survient sans cesse, il s'en dégorge de nouvelles, non plus de droite à gauche comme tout à l'heure, mais d'en face au contraire, à la manière d'une marée montante qui viendrait vers vous.

Ce sont encore des dieux, innombrables, infinis, si nombreux qu'on ne peut les compter, vociférant si fort tous à la fois qu'on n'entend pas leurs paroles, si tassés qu'on ne peut même pas les distinguer, et l'on dirait qu'ils naissent et meurent dans le même moment tant est instantanée leur apparition et leur départ; effluves successifs de la matière lumineuse qui les roule, ils semblent se manifester comme par des vibrations plastiques que l'on pourrait toucher du doigt.

Le Diable en paraît joyeux, et dans sa contemplation muette il les dévore de l'œil.

ANTOINE

trépignant, passe la main sur son front.

D'où viennent-ils ? pourquoi ! à cause ? ... ils passent ... je n'ai pas le temps ... quel est celui-ci ? ... cet autre ?

LE DIABLE.

Celui que tu vois là, c'est Attis de Phrygie, il court tout furieux en portant les mains à son suspensoir rouge; il jette derrière lui sa hache de pierre, et il s'en va pleurer dans les bois sa virilité perdue. Voilà la Dercéto de Babylone, qui traîne sur les

plages sa croupe de poisson écaillée. Voilà Brimo, qui roule dans les ténèbres ses yeux verts comme ceux des chats sauvages ; voilà le vieil Oannès, qui porte sur le front une corne de narval ; voilà Ilythia couverte de ses voiles transparents sous lesquels elle semble dormir ; voilà Moloch furieux, crachant des flammes par la bouche, et dont le ventre, bourré d'hommes, hurle comme une forêt incendiée.

LA MORT

riant, tout en continuant à chasser les dieux.

Ah ! ah ! ah ! regarde donc, il a si chaud sous son feu qu'il se fond lui-même.

LE DIABLE.

Voilà la Sosipolis d'Élée ! voilà les dieux Cathares de Pallantium ! voilà Vulcain, patron des forgerons, qui faisait de si beaux filets pour surprendre les amants ! voilà le bon dieu Mercure avec son pétase pour la pluie et ses bottes de voyage !

LA MORT

le frappant.

Voyage ! voyage !

LE DIABLE.

Celle qui porte autour de ses flancs une ceinture de chiens, c'est Hécate à la triple figure, qui aboyait dans les carrefours au sifflement des vents nocturnes quand, secouée par l'incantation des magiciennes, la lune au front malade se roulait sur les nuages bruns.

LA MORT.

Ah ! ah ! ah !

LE DIABLE.

Vois-tu la paresseuse Hursida, grattant au soleil les poux de sa tête, et, debout près d'elle, Orthia la sanguinaire, qui faisait fouetter les garçons de Sparte ? puis les déesses Potniades, à qui l'on sacrifiait des cochons de lait !

LE COCHON

dans son coin.

Horreur ! horreur !

LE DIABLE.

Noire et frottée de myrrhe, voilà la grande Diane qui s'avance, les coudes au corps, les mains ouvertes, les pieds joints, avec des lions sur les épaules, des cerfs à son ventre, des abeilles à ses flancs, un collier de chrysanthèmes, un disque de griffons, et ses trois rangées de mamelles pointues qui ballottent à grand bruit les unes sur les autres, pendantes comme des grappes de raisins mûrs; regarde comme elle les presse d'un air triste pour en faire sortir la dernière goutte; rien n'en coulera plus! la peau du corps lui démange sous les vieilles bandelettes qui la serrent.

LA MORT

riant.

Ah! ah! ah!

LE DIABLE.

Voici la Laphria des Patrèens, l'Hymnia d'Orchomène, la Pyronienne du mont Crathis, Stympalia à cuisse d'oiseau, Eurynome fille de l'Océan, et toutes les autres Dianes : l'Accoucheuse, la Chasseresse, la Salutaire, la Lucifère et la Protectrice des ports, avec une coiffure d'écrevisses.

ANTOINE.

On a adoré tout cela, pourtant!

LE DIABLE

continue :

Ceci, c'est un dieu de l'éloquence, Aïus Locutius, fort honoré jadis; celle-là qui porte des croûtes blanchâtres sur le front, c'est Rubigo, la déesse de la Rogne; non loin, Angerona qui délivre des inquiétudes, et l'immonde Perfica, inventrice des olisbus si commodes pour les veuves.

Voilà aussi Esculape, fils du Soleil, traîné par des mulets blancs; le coude sur le bord de son char et le menton dans la main gauche, il a l'air de réfléchir très sérieusement.

LA MORT.

Fais-toi vivre, immortel!

LE DIABLE.

Quelle quantité, hein? quels bataillons! cela fourmille, il y en a

pour les maîtres et pour les esclaves, pour les jeunes gens, pour les vieillards, pour les mariniers, pour les charcutiers, pour les boulangers, pour les voleurs, pour les vidangeurs, pour le lupanar et pour le cirque, pour tous les besoins, pour tous les jours. En voilà un qui veille à ce que les enfants ne se perdent pas à la promenade, un autre qui donne la fièvre, un autre qui donne la pâleur, un autre qui donne la peur ; ceux-ci sont pour former le fœtus, pour le retourner, pour l'extraire, pour veiller à la cuisine, pour faire crier les gonds de la porte, pour pousser le flot sur le rivage et pour le ramener en arrière.

Frappant sur la mousse des bois la corne de leurs pieds, les Faunes à bouche fendue suivent le vieux Pan des pasteurs, qui claque dans ses mains au milieu de son troupeau ; ils ricanent, ils sont velus ; leur front rugueux est couvert de boutons roses comme les bourgeons de tilleuls à la saison du printemps. Voilà Priape à la voix rauque, qui se casse les reins dans une érection dernière, et le dieu Terminus, et la déesse Epona, et Acca Laurentia, et Anna Perenna.

ANTOINE.

Quels sons ! qui chante ainsi ?

Il écoute.

Quels ravissements ! quelle douceur ! sur une corde d'or sautillent, il me semble, des notes aux pieds légers ; cela pétille, bourdonne, gazouille ! et avec quelque chose par-dessus... quelque chose de lent qui se déroule et qui retombe.

Apollon paraît.

LE DIABLE.

N'est-ce pas qu'il est beau ?

APOLLON

nu, couronné de laurier, la chlamyde rejetée sur le bras gauche et jouant d'une énorme cithare retenue par une courroie qui lui passe sur le cou.

Je chante sur la lyre.

Il tousse :

Hum ! hum !... je chante sur la lyre... hum !... l'ordre de l'univers... euh hum ! euh hum ! heu ! heu !... à la loi du rythme la matière et les êtres...

Une cheville se casse, une corde se rompant cingle la figure du

dieu; il resserre une autre cheville qui se casse aussi, il touche à une troisième, et la corde trop lâchée ne rend plus qu'un son indistinct; il se trompe, va de l'une à l'autre, tout se brise, pète, s'embrouille.

LA MORT.

Mais tu n'en peux plus! tu es resté nu si longtemps, tu as tellement marché dans toute la Grèce, tu as si bien braillé au grand air, que tu en as mal à la poitrine, que tu craches le sang, que tu vas mourir! Tu étais, n'est-ce pas, celui qui chantait, qui purifiait, qui fondait; il n'y a plus rien à fonder, rien à chanter, les villes sont bâties, les peuples sont vieux, la Pythie échappée ne se retrouve pas.

Les athlètes frottés d'huile, les éphèbes qui couraient sur le stade, les cochers qui criaient debout dans leurs chars d'ivoire, les philosophes qui causaient dans les bois de lauriers-roses...

Elle le frappe.

Suis-les, va-t'en donc! beau dieu du monde plastique qui ne devait pas finir!

La courroie de ta cithare s'est usée sur ta clavicule maigre, la troisième Parque, qui manquait à ton temple, est accourue. Déchausse ton cothurne et roule-toi dans ton manteau. Ne sais-tu pas, pauvre dieu, que ta baladine Pharsalia, qui chantait pour toi dans Métaponte, a été déchirée en morceaux, tant la foule se poussait pour lui voler sa couronne d'or!

Apollon passe sa cithare sur son dos et s'en va.

Bacchus arrive dans son char traîné par des panthères; sa tête est coiffée de myrte et il se regarde en souriant dans un miroir de cristal.

Autour de lui, les Silènes vêtus de manteaux de laine rouge, les Satyres couverts de peaux de chèvres, les Ménades avec la nébride sur l'épaule, rient, chantent, boivent, dansent, soufflent dans les flûtes, jettent à terre des tambourins plats qui tournent en ronflant.

Les Bacchantes échevelées, qui tiennent à la main des masques noirs, dandinent au son de la musique les grosses grappes de raisin pendantes de leur front; elles dévorent de leurs dents blanches les colliers de figues sèches suspendues à leur cou, elles entrechoquent leurs boucliers, se frappent avec des thyrses, et lancent autour d'elles des regards sauvages sous leurs sourcils veloutés comme le dos des chenilles.

Les Satyres les serrent dans leurs bras, ils dansent ensemble; leurs narines épaisses renifflent de plaisir, et, versant de haut le vin qui coule des urnes, ils barbouillent de rouge la figure rieuse de la Ménade enivrée.

CHŒUR.

Évohé! Bacchus! Évohé!

Abattez les échalas, et que le pampre mûr se couche sur la terre! foulez du pied le raisin dans les pressoirs!

Dieu charmant, qui portes le baudrier d'or et qui t'avances dans les campagnes, joyeux comme le soleil, mire-toi dans ton miroir, bois à longs traits dans ton cratère sans fond. Évohé! Bacchus! Évohé!

Silène au large ventre te suit sur son âne, qui plie les reins de fatigue sous le poids du vieillard chauve; Hephestus lui-même trébuchait dessus, lorsque tu l'amenas dans l'Olympe. La route était pavée d'étoiles, et Melthé, avec des pipeaux dans la bouche, allait devant et sautait comme un chevreau.

Tu es fort, fils de Sémélé! tu as vaincu les Indes, la Thrace et la Lydie; les armées entières s'enfuyaient quand Mimallon délirante hurlait dans les montagnes; tes cymbales, la nuit, réveillaient les peuples endormis; ils se pressaient autour de toi pour jouir de ta figure; le vent chaud passait dans les forêts agitées, la sueur sur les corps coulait comme des parfums, les yeux des Bacchantes brillaient dans les feuillages.

Évohé! Bacchus! Évohé!

Père des théâtres et du vin, les dieux anciens se sont bouché les oreilles au scandale merveilleux du dithyrambe désordonné. A toi le rythme nouveau et les formes incessantes! à toi le cerceau, la toupie, les dés, l'orange, et le van qui agite l'air, et la laine des moutons, grasse encore de la crasse des bergeries! Tu as le rire des vendangeurs, les fontaines inconnues qui sourdent sous la terre, les festins aux flambeaux, et le renard qui se glisse dans les vignes, pour croquer les raisins verts.

Tu es terrible, tu as rendu furieuses les femmes d'Argos, tu as puni Thèbes, et la mer Tyrrhénienne; le Cithéron retentit du bruit de tes orgies, qui va se répétant de colline en colline, et ta joie court de peuple en peuple; tu délivres l'esclave, tu es saint! tu es divin! Évohé!

La Mort allonge son fouet et tout disparaît.

LES MUSES

s'avancent dans des manteaux noirs, la tête basse.

Nous sommes tristes, nous portons le deuil de l'amour des hommes; la vieillesse est venue, est-ce donc le temps de mourir?

LA MORT.

Oui, oui!

LES MUSES.

Nous étions belles.

LA MORT

frappant les Muses.

Passez! allez-vous-en! quels bavards que tous ces dieux!

LES MUSES

regardent la Mort et lui disent :

O Mort! laisse-nous pleurer sur nous-mêmes, puisque personne ne s'en soucie. Nous t'avons célébrée autrefois, lorsque nous ciselions les tombeaux et que nous immortalisions les grandes batailles.

Quelque chose qui n'est plus palpitait dans l'air sur les races juvéniles; elles avaient de nobles poses, des poitrines carrées, et des langages, comme leurs vêtements, à grands plis droits avec des franges d'or.

C'est nous qui prenions l'enfant et qui formions sa taille; sous les yeux des mères les hommes devenaient beaux, les gymnastiques viriles faisaient les poètes, les athlètes et les orateurs.

Quand Hyménée au voile d'ambre assemblait les familles, l'amour sérieux chantait l'épithalame plein d'espoir, le pontife dansait sur l'autel, les guerriers dans les batailles faisaient de longs discours, et Alexandre s'endormait la tête sur Homère.

Les sages voyageaient avant d'écrire l'histoire, ils travaillaient la nuit sur des tables de bronze, et donnaient à leurs livres le nom des Muses.

Dans les leçons du philosophe comme dans la pantomime des bateleurs et la constitution des républiques, dans les cosmogonies des dieux, dans les statues, dans les meubles, dans les harnachements et les coiffures, partout, c'était un art sublime qui rehaussait la vie. Il y avait des femmes comme on n'en reverra plus; des montagnes de marbre attendaient les sculpteurs.

Pleurons les vastes théâtres et les danseurs nus! O Thalie, déesse au front bombé, mère du drame comique et de la géométrie, qu'as-tu fait de ta massue d'Hercule, de ton rire qui clapotait sur la foule, comme le flot ionien au pied des promontoires? Tu as perdu tes chœurs sérieux, Melpomène, la strophe et l'antistrophe ne se tournent plus tour à tour. Adieu le haut cothurne d'or et les manteaux traînants, l'hymne sacrée qui passait par bouffées dans les terreurs tragiques, et le vers simple qui glaçait la peau! Toi aussi, svelte Terpsychore, dont les Sirènes sont filles, tu ne te souviens plus de tes pas cadencés que

l'on comparait en rêvant à la valse des planètes, tandis que le chef d'orchestre battait la mesure avec sa semelle de fer! Qui s'inquiète de nous, ô filles d'Uranus? ils sont passés les grands enthousiasmes, c'est le tour maintenant des gladiateurs, des bossus, des farceurs, des nains et des bateleurs. Clio violée a servi les politiques, la muse des festins s'engraisse de mets vulgaires, on a fait des livres sans s'inquiéter des phrases; pour les petites existences il a fallu de grêles édifices, et des costumes étriqués pour les fonctions serviles; les goujats aussi ont voulu chanter des vers; le marchand, le soldat, la fille de joie et l'affranchi, avec l'argent de leur métier ont payé les beaux-arts! et l'atelier de l'artiste, comme le lupanar de toutes les prostitutions de l'esprit, s'est ouvert pour recevoir la foule, satisfaire ses appétits, se plier à ses commodités et la divertir un peu!

Art des temps antiques, au feuillage toujours jeune, qui pompais ta sève dans les entrailles de la terre et balançais dans un ciel bleu ta cime pyramidale, toi dont l'écorce était rude, les rameaux nombreux, l'ombrage immense, et qui désaltérais les peuples d'élection avec les fruits vermeils arrachés par les forts! une nuée de hannetons s'est abattue sur tes feuilles, on t'a fendu en morceaux, on t'a scié en planches, on t'a réduit en poudre, et ce qui reste de ta verdure est brouté par les ânes!

Quand les Muses ont passé, la scène reste vide.

LA MORT

se tournant vers le Diable.

C'est tout, n'est-ce pas?

LE DIABLE.

Et Vénus?

LA LUXURE.

Ah! oui! Vénus.

appelant :

Vénus! Vénus!

VÉNUS

paraît nue et regardant de côté et d'autre comme quelqu'un qui est poursuivi :

Qui m'appelle?

apercevant la Luxure, elle pousse un cri d'effroi :

Assez! grâce! laisse-moi! tu as amolli ma chair, ce sont tes baisers qui ont fait pâlir mes belles couleurs!

LA LUXURE.

Ah! bah!

VÉNUS.

J'étais libre, j'étais pure, j'étais la fille du sang d'Uranus; quand je parcourais les océans, les vagues frissonnaient de plaisir au contact de mes talons roses; quand je marchais par les prairies, les fleurs aussitôt s'épanouissaient, la graine des fleurs se prenait à pousser, leur corolle à s'ouvrir, leurs parfums à se répandre. Baigneuse insaisissable, je nageais dans l'éther bleu, où ma ceinture bigarrée aux mille couleurs, que se disputaient les zéphirs, resplendissait toute large et magnifique comme un arc-en-ciel tombé de l'Olympe. J'étais la Beauté! j'étais la Forme! Les dieux à ma vue se pâmaient d'amour, je vibraïss incessamment sur le monde engourdi, et la matière humide, se séchant sous mon regard, s'affermissait de soi-même en contours précis. Je l'avais tournée comme un potier, ciselée comme un sculpteur, colorée comme un peintre; j'avais fait les plages plus sonores, plus couvertes de coquilles, de solitude et de soleil; j'avais rêvé avec lenteur des attitudes d'existence, des harmonies de ligne, et tout ce rythme secret des splendides anatomies. L'artiste, plein d'angoisses, m'invoquait dans son travail, le jeune homme dans son désir, le vieillard dans son passé, le voyageur dans ses projets et la mère de famille dans la douleur des enfantements. C'est toi, c'est toi, ô Besoin, ô jouissance immonde, qui m'as traînée dans les passions ignobles, qui m'as déshonorée!

LA MORT.

Passe! passe! belle Vénus! tu te purifieras dans mes bras!

Elle s'en va en pleurant, la tête dans ses mains, et la Mort la chasse en lui donnant de grands coups de fouet sur les fesses. Du côté opposé où Vénus a disparu, on entend sangloter quelqu'un.

C'est Cupidon, la figure écarlate de fard, les paupières chassieuses, la poitrine haletante, tout maigre, souffreteux, misérable. Son bandeau trop lâche, qui a glissé sur sa figure, lui entoure le cou comme un carcan; il pleure à grand bruit en s'enfonçant le poing dans l'œil.

La Luxure, le Diable et la Mort se mettent à rire.

LA LUXURE.

Qu'il est vilain!

LE DIABLE.

A faire vomir de dégoût, vraiment!

LA MORT.

Et aux trois quarts crevé déjà!

CUPIDON

sanglotant.

Est-ce ma faute à moi? hô! hô! hô! j'étais beau, joli, charmant, tout le monde autrefois me caressait... eh! hô!

Il recommence à pleurer.

LE DIABLE

ricanant.

Où est ton flambeau? tire de l'arc un peu, souris encore!

CUPIDON.

Mon flambeau s'est éteint, j'ai perdu mes flèches, j'ai mal au pied, j'ai mal à la tête, j'ai mal au cœur... hô! hô! hô! j'avais des berceaux de verdure dans les jardins...

LA MORT.

Calme-toi, mignon, ta peine se va passer tout à l'heure et tu refermeras les yeux.

CUPIDON.

Mes yeux! oh! mes pauvres yeux! à force de les tenir fermés, ils sont devenus malades, et le soleil m'a blessé la vue dès que j'ai voulu regarder la lumière. Ah! jadis, je souriais sous mon bandeau; le doigt posé sur la bouche et les cheveux frisés, je gardais sur les piédestaux de charmantes attitudes; on m'enguirlandait de roses, d'acrostiches et d'épigrammes; je me jouais dans l'Olympe avec les attributs des dieux, j'étais le charme de la vie, le maître des cœurs, le vainqueur des belles, le dominateur des âmes, l'éternel souci des poètes; je jouais avec la lyre d'Apollon, la massue d'Hercule et le sceptre même de Jupiter. S'assemblant autour de moi ils me faisaient des cadeaux pour apaiser mes caprices, Minerve seule me m'aimait pas, et je me souviens de son grand hibou qui poussait des cris quand il me voyait.

Hélas ! hélas ! l'on m'a renvoyé du ciel. Où est donc ma Psyché ? Je grelotte de froid, je succombe d'inanition, de fatigue et de chagrin ; personne ne veut plus de moi, les cœurs maintenant sont à Plutus. Quand je frappe aux portes, ils font les sourds, on me renvoie d'un air furieux, l'artiste me jette à la tête son outil, les femmes leur vertu, les penseurs leur orgueil ; les uns sifflent, les autres rient. Misère de moi ! j'en ai vu qui s'interrompaient un moment, me regardaient en face et qui reprenaient leur ouvrage.

LA MORT.

Oui ! va-t'en, crève de rage, détail plus vite, l'humanité bâille à ton nom. Tu lui as agacé les dents avec le sirop de ta tendresse, tu l'as étourdie de tes soupirs, tu l'as fatiguée de mignardises, de sentiment, de bonheur.

Elle lui balafre les côtes de coups de fouet, il crie et court se réfugier sous les jupons de

LA LUXURE

qui le repousse loin d'elle avec quantité de soufflets.

Non ! pas de toi ! tu n'es pas la Débauche ! comment peux-tu me servir ?

LE DIABLE

criant à la Mort :

Prends-le donc ! au tas ! avec les autres !

La Mort le chasse d'un bond, avec un grand coup de pied dans le derrière.

LA MORT

respirant.

Ah ! enfin !

LES DIEUX LARES

couverts de peaux de chien, râpés comme de vieux singes qui ont la gale.

LA MORT.

Quels ennuyeux personnages avec leurs peaux de chien !

Elle frappe.

Passez ! passez !

Le toit de la maison s'est écroulé, la pluie a tombé sur vos épaules, vous êtes pourris comme de vieilles bûches et vous avez perdu pour toujours les fers de l'affranchi, la balle d'or de l'enfant, la pièce de monnaie de la mariée. Plus de valets soumis! plus de fils respectueux, plus de pères puissants, plus de libations ni de longues gamelles! Plus de matrones silencieuses qui vivaient assises à leur logis, ne buvaient pas de vin et filaient de leurs doigts chastes la tunique de leurs maris. L'hôte a perdu sa foi, les ancêtres sont oubliés, et le grillon dans les cendres pleure seul sur le souvenir éteint des religions domestiques.

Redoublant ses coups.

Mourez donc à votre tour! qu'il n'en soit plus question! filez avec les autres.

Il n'y a plus rien, tout est passé; le Diable regarde encore s'il en va venir, la Mort s'essuie le front avec le pan de son linceul, et Antoine, immobile, reste les yeux fixés sur l'horizon, la bouche béante et les bras levés, le cou tendu, lorsque se roulant dans l'air, comme une bulle de savon, bleuâtre et tout léger, arrive le dieu-nain

CRÉPITUS

d'une voix flûtée.

Moi aussi l'on m'honora jadis, on me faisait des libations, je fus un dieu!

J'étais pour le Grec un présage de bonheur, tandis que le Romain dévot me maudissait les poings crispés, et que le prêtre d'Égypte, s'abstenant de fèves, tremblait à ma voix et pâlissait à mon odeur.

Quand le vinaigre militaire coulait sur les barbes non rasées, que l'on se régalaient de glands, de ciboules et d'oignons crus, et que le bouc en morceaux cuisait à gros bouillons dans le beurre rance des pasteurs, assis ensemble autour du feu, sans souci du voisin, personne alors ne se gênait; les nourritures solides faisaient les digestions sonores; en plein soleil les hommes d'autrefois se soulageaient avec lenteur, et s'essuyaient ensuite à la feuille large des figuiers.

Légitime par moi-même, ainsi je passais sans scandale avec tous les autres besoins de la vie, avec Mena tourment des vierges, avec la déesse Carnienne et la douce Rumina, qui protège le sein de la nourrice gonflé de veines bleuâtres.

J'étais joyeux, inévitablement je faisais rire, j'arrivais tout à coup, j'éclatais, comme un tonnerre, je me suivais en cascade, en déchirement, en roulement, en battement; l'écho des voix

répondait à ma musique et se dilatant à cause de moi, l'homme exhalait sa gaieté par tous les trous de son corps.

J'ai eu mes fêtes, mes grands jours d'orgueil; le bon Aristophane me promena sur la scène, et l'empereur Claudius Drusus me fit asseoir à sa table. Dans les laticlaves patriciens j'ai circulé majestueusement, les vases d'or ont résonné sous moi, et quand, plein de murènes, de truffes et de pâtés, l'intestin impérial se dégorgeait avec fracas, les esclaves tremblaient et le monde attentif apprenait que César avait dîné.

Mais maintenant tout est bien changé, on rougit de moi, on me dissimule tant que l'on peut; je suis relégué dans la canaille, et les meilleures sociétés même se récrient à mon nom.

Et Crépitus s'éloigne en poussant un vent traînard.

Silence.

Un grand coup de tonnerre éclate, la Mort laisse tomber son fouet, le Diable recule d'un pas, et Antoine tombe la face contre terre, et la Luxure tremble.

UNE VOIX.

J'étais le Dieu des armées! le Seigneur! le Seigneur Dieu!

J'étais terrible comme la gueule des lions, fort comme les torrents, haut comme les montagnes; j'apparaissais dans les nuages rouges avec une figure furieuse.

J'ai conduit les patriarches, qui s'en allaient dans les pays étrangers chercher des femmes pour leur postérité; je réglais le pas des dromadaires, et l'occasion de se rencontrer au bord de la citerne ombragée d'un palmier jaune.

Comme par des robinets d'argent je lâchais les pluies du ciel, je séparais les mers avec mon pied, j'entrechoquais les cèdres avec mes mains. J'ai déplié dans les vallées les tentes d'Abraham, et poussé à travers le désert mon peuple qui s'enfuyait. C'est moi qui ai brûlé Sodome, Gomorrhe et Saboura; c'est moi qui ai englouti la terre par le déluge; c'est moi qui ai noyé dans la mer Rouge l'armée de Pharaon, avec les princes fils de rois, avec les chariots de guerre et les cochers. Dieu jaloux, j'exterminais les autres dieux, les autres peuples, les autres villes, et je châtais aussi mon peuple d'une colère sans pitié; j'ai écrasé les impurs, j'ai cassé les os des superbes, et ma désolation allait de droite à gauche, comme un chameau lâché dans un champ de maïs.

Pour délivrer Israël, je choisissais mes élus; des anges aux ailes de flamme leur parlaient dans les buissons, les pâtres jetaient leur bâton et partaient à la guerre. Parfumées de myrrhe, de cinnamome et de nard, avec des robes flottantes et des chaus-

sures à haut talon, des femmes au cœur intrépide allaient trouver les capitaines et leur tranchaient la tête. Alors ma gloire éclatait plus sonore que les cymbales; aux éclats de la foudre ma colère a retenti sur les montagnes, le vent qui passait emportait les prophètes.

Ils se roulaient tout nus dans les ravines desséchées, se couchaient à plat ventre pour écouter la voix de la mer qui parlait, et, se relevant tout à coup, se mettaient à crier mon nom.

Ils arrivaient couverts de sueur dans la salle des rois, ils jetaient sur les lambris la poussière de leurs manteaux, et rappelant mes vengeance, parlaient de Babylone et des soufflets de l'esclavage.

Les lions pour eux se faisaient doux, le feu des fournaies s'écartait de leurs membres, et les magiciens hurlaient de rage et se lacéraient avec des couteaux.

J'avais gravé ma loi sur des tables de pierre; elle étreignait mon peuple d'un nœud rude, comme la ceinture de cuir du voyageur qui lui soutient la taille; c'était mon peuple, j'étais son Dieu, la terre était à moi, les hommes à moi, leurs pensées, leurs œuvres, leurs outils de labourage et leur postérité.

Mon arche reposait dans un triple sanctuaire, derrière les toiles de pourpre et les grands candélabres allumés; j'avais pour me servir tout un peuple de pontifes qui balançait des encensoirs; ils ramassaient dans des voiles les cendres des holocaustes, frottaient l'or des lampes et tendaient les cordages du tabernacle. J'avais un plafond de poutres de cèdre, et le grand prêtre, en robe d'hyacinthe, qui portait des pierres précieuses sur sa poitrine, rangées dans un ordre symétrique.

Malheur! malheur! le Saint des Saints s'est ouvert! la loi a été cassée en morceaux, l'arche est perdue, et, comme la carapace d'un scarabée mort, Jérusalem desséchée a disparu en poussière. Le voile tout à coup s'est déchiré de haut en bas, le chandelier s'est éteint, les prêtres ont pâli et les parfums de mon autel par les fentes de la muraille se sont dispersés à tous les vents. Dans les sépulcres d'Israel, le vautour du Liban vient pondre sa couvée, mon temple est détruit, mon peuple est dispersé.

On a étranglé les prêtres avec les cordons de leurs habits, les forts ont péri par le glaive, les femmes sont captives, les vases sont tous fondus.

C'est le Dieu de Nazareth qui a passé par la Judée!

Comme un tourbillon d'automne il a entraîné mes serviteurs, les nations sont pour lui, on adore son tombeau, on invoque ses martyrs, ses apôtres ont des églises, sa mère aussi, sa famille, tous ses amis! et moi je n'ai pas un temple! pas un morceau de pierre où soit mon nom! pas une prière pour moi tout seul. Coulant dans ses roseaux, le Jourdain aux eaux bourbeuses n'est pas plus solitaire ni plus abandonné.

LA VOIX

s'éloignant :

J'étais le Dieu des armées ! le Seigneur ! le Seigneur Dieu !

Alors il se fait un grand silence, tout reste immobile, et l'horizon s'éteignant par degrés reprend les proportions qu'il avait.

La Mort bâille ; Antoine, étendu par terre au premier plan, la figure contre le sol, les bras le long du corps, immobile et raide comme un cadavre. De temps à autre, seulement, il semble secoué dans toute sa longueur par de grands sanglots muets. La Luxure, le dos appuyé contre la cabane et la jambe gauche relevée sur son genou droit, s'amuse à effiler lentement le bas de sa robe, dont les brins de soie, emportés par le vent, vont voltiger tout autour du cochon, s'accrochent à ses poils, tombent dans ses yeux, lui entrent dans le nez. Le cheval de la Mort cesse de brouter, il lève les naseaux et hume l'air.

LE DIABLE

enfin s'approche de saint Antoine, il allonge la griffe de son pied fourchu, et la lui posant sur les reins crie d'une voix terrible :

Ils sont passés !

Antoine ne bouge pas.

•
LE DIABLE

à part.

Est-il mort ?

LA MORT

vient tourner autour de lui et le regarder.

Mais, je ne l'ai pas touché !

LA LUXURE

s'approche à son tour, se baisse à terre, et avec son doigt blanc lui ouvre les paupières.

Il ne m'a pas aimée !

Saint Antoine se soulève à demi sur le coude, il ne dit rien, un ruisseau de larmes lui coule sur la figure.

LE DIABLE

lentement.

Ils sont passés, Antoine !

SAINT ANTOINE

ne répond rien, ses prunelles dilatées regardent le Diable fixement, tandis que sa poitrine saccadée d'un hoquet convulsif répète tout bas :

Oui... oui... oui!

LA LOGIQUE

survenue tout à coup.

Eh bien!... puisqu'ils...

Antoine râle d'angoisse.

La Logique reprend :

... puisqu'ils sont passés tous, le tien...

ANTOINE

se relevant d'un bond, saisit un caillou et le lance de toutes ses forces contre la Logique.

Va-t'en, je ne veux pas de toi! Non! pas de raisonnement, pas de pensée; tu es la damnation, laisse-moi tranquille, fuis, fuis, que je ne te revoie plus!

Il tombe à genoux, croise les mains et se met à marmotter très vite :

Miséricorde, mon Dieu! pardonnez-moi mes péchés! aimez-moi!

LE DIABLE

frappant du pied :

Ils sont tombés, le tien tombera.

montrant la Mort et la Luxure.

Elles seules resteront.

L'ORGUEIL

paraissant.

Et moi?

LE DIABLE.

Oui, toi aussi!

L'AVARICE.

Et moi donc?

LE DIABLE.

Oui, toi.

TOUS LES AUTRES PÉCHÉS

survenant :

Et moi? et moi? et moi?

LE DIABLE.

Oui, vous toutes, vous seules!

ANTOINE

priant toujours.

Jésus! doux Jésus! protège ton serviteur tremblant; je suis faible et tout petit.

LE DIABLE.

Moi, je suis fort! il n'y a que moi, tout est à moi, tu es à moi!

ANTOINE

Idem.

Sans ton secours il n'est pas de secours, c'est ta grâce qui fait les purs, ton amour qui fait les bons; miséricorde! pitié! pitié!

LE DIABLE

grossissant sa voix.

Pas de pitié! la miséricorde ne viendra pas pour un pécheur tel que toi!

ANTOINE.

Bons saints du paradis, qui portez des auréoles, intercédez, s'il vous plaît, parlez à la Sainte Vierge et au bon Dieu!

Il se frappe la poitrine.

Miséricorde! miséricorde!

LE DIABLE.

Tu es tombé, tu es perdu sans retour, il n'y a pas à y revenir,

Dieu en a puni de moins coupables, ne le prie plus; moi, si tu me priais, je m'en irais.

ANTOINE.

O père des tendresses, j'espère en toi, je crois en toi. Que béni soit ton nom! que bénies soient tes œuvres et bénie soit ta colère même si elle tombe sur ma tête! Je l'ai mérité, grâce! Arrache l'orgueil de mon cœur et les rébellions de mon esprit. S'il faut que mes yeux soient tentés, que mes pieds trébuchent, que ma croyance défaille, ah! que je sois plutôt comme les aveugles qui tâtonnent les murs, comme les paralytiques qui se traînent sur le ventre, et comme les pauvres idiots qui n'ont pas le sens de manger. Je m'humilierai de toutes mes forces, je m'abaisserai plus bas que la boue, plus bas que les fourmis et que les vers de terre. Toi seul es haut! je ne cherche pas à te trouver, mais à t'aimer!

Je ne désire pas vivre, je ne désire pas mourir, j'ai peur de te déplaire; fais-moi vivre si tu veux, appelle-moi quand tu voudras, je suis ton serviteur. Accorde à ma bouche les mots convenables, à mon cœur la componction, à ma ferveur la durée. O Sainte Vierge! ô Jésus! ô Saint-Esprit! miséricorde! miséricorde!

Je répéterai ton nom tous les jours et toutes les nuits, je l'écrirai avec mes mains sur les rochers, avec mes pas je le tracerai sur la poussière; en travaillant je prierai, même en dormant je prierai encore... Oh! Dieu! Dieu! Dieu! Dieu!

Quelque chose qui est immense, quelque chose d'infini et d'une suavité turbulente, ouvre des ailes dans mon âme pour m'emporter vers toi, et ma tête est plus calme; il me semble que l'enfer s'éloigne... tu me souris dans ta clémence.

La nuit se dissipe peu à peu, le matin arrive, un rayon de soleil traverse les nuages.

LE COCHON

se relève, secoue ses oreilles, se détend.

Ah! enfin! voilà le jour! tant mieux! je n'aime pas la nuit. Quel bon soleil! cela vous chauffe. Ah! le bon soleil! quel bon soleil!

ANTOINE

priant.

Tu m'as racheté de la malédiction de l'origine, bon Jésus, comme tu as dû souffrir! et c'était pour nous, c'était pour moi! Mais que puis-je faire, moi?

LE DIABLE.

Rien !

ANTOINE.

Que puis-je faire ? Fils de Dieu qui es Dieu, Dieu comme le Père, Dieu comme le Saint-Esprit, vous êtes un.

LE DIABLE.

Je suis plusieurs, je m'appelle légion.

ANTOINE.

Trinité indestructible !

LE DIABLE.

Elle tombera !

ANTOINE.

Seigneur ! Seigneur ! tu as fait le ciel et la terre, la mer, les étoiles, les oiseaux, les peuples et les grands bois.

LE DIABLE.

Allons donc ! il est passé, celui-là ! on n'en parle plus, tu le sais bien.

ANTOINE.

Tu as envoyé ton fils...

LE DIABLE.

Il en viendra un autre !

ANTOINE.

...qui a établi la parole du ciel...

LE DIABLE.

Mais il en viendra un autre ! un autre plus fort ! écoute donc : il détruira...

ANTOINE.

... et bâti son Église dont les portes...

LE DIABLE.

Il les enfoncera, lui ! il les brisera et il en jettera les battants à la face de ton Dieu !

Le Diable se poste derrière saint Antoine et lui crie dans les oreilles ; le souffle qui sort de sa bouche est si violent que saint Antoine se courbe dessous comme un roseau, tantôt tombant sur les poignets, tantôt se relevant, et continuant toujours sa prière tandis que le Diable dit :

Il naîtra dans Babylone, il sera de la tribu de Dan et fils d'une vierge aussi, d'une vierge consacrée au Seigneur qui aura fornicqué avec son père ; je me glisserai comme le Saint-Esprit dans le ventre de sa mère, il se gonflera de mon souffle et je développerai sa vie. Au jour de sa naissance, les arbres du Jardin des oliviers s'enflammeront tout à coup, et la planète de Jupiter en tressaillira sur sa base. Il se fera circoncire parmi les Juifs, il viendra à Jérusalem, il rétablira le temple de Salomon ; il convertira d'abord des proconsuls, des princes, des rois, l'empereur de Taprobane avec la grande reine de Scythie et trois papes l'un après l'autre. Il enverra ses messagers sur toutes les routes, ses prophètes à toutes les nations, ses soldats contre toutes les villes ; sa parole et son pouvoir régneront depuis la mer jusqu'à la mer, de l'orient à l'occident, de l'aiglon jusqu'au septentrion.

Il sera beau, les femmes délireront à cause de lui ; il ouvrira la bouche, les oreilles se tendront pour l'écouter.

Il gorgera les foules, on s'endormira sur les portes, l'estomac plein jusqu'aux dents ; il assouvira la luxure du luxurieux, la cupidité de l'avarice, la convoitise de l'œil, le ventre jaloux ; il exaltera les forts et il abaissera les humbles ; il passera les fidèles au fil de l'épée, il les assommera avec des massues, il les broiera avec des pilons, et il brûlera toutes les églises comme des poulaillers pleins de vermine.

En ce temps-là ceux qui sont dans la plaine fuiront dans les montagnes, et celui qui est sur le toit de la maison n'aura pas le temps de descendre dans la cour. Les mulets de ses esclaves, sur des litières de laurier, mangeront la farine des pauvres dans la crèche de Jésus-Christ ; il établira des gladiateurs sur le calvaire, et à la place du saint-sépulcre un lupanar de femmes nègres, qui auront des anneaux dans le nez et qui crieront des mots affreux.

Il fera beaucoup de miracles, il marchera sur la mer, il volera dans les airs, et il s'enfoncera dans la terre, tel qu'un poisson qui plonge ; il élèvera des tempêtes, il calmera les flots, il fera fleurir les arbres morts, il desséchera les arbres verts, les diamants ruisselleront sur ses sandales, des parfums à en mourir de joie sortiront de son haleine ; partout où il portera les mains couleront des gouttes de sang, et il répondra : Je suis le Messie !

ANTOINE

priant.

Colombe du Saint-Esprit, fais passer sur ma face le rafraîchissement des vents célestes ! je voudrais pleurer, que mes yeux fussent des fleuves ; je voudrais mieux souffrir, réunir toutes les douleurs, et c'est afin de te plaire que j'aspire à la pureté. Abrite-moi sous ta douceur et porte-moi sur tes ailes ! Je voudrais, pour aimer mieux, que mon cœur fût plus grand, mais mon cœur est petit pour ton amour, ô fils de Dieu ! Mais quand ta rosée du matin est tombée sur les prairies, est-ce que la pauvre fleur qui s'incline n'est pas tout aussi pleine que les vastes océans ? Ah ! qu'elle déborde de ta tendresse, et soit que tu l'emportes ou que tu l'effeuilles à l'ouragan, je veux toujours te servir, te bénir et t'adorer.

LE DIABLE.

Il aura des palais de cristal, il fera venir des magiciens de tous les pays, il parlera toutes les langues et connaîtra toutes les écritures ; les docteurs accourront pour le confondre, ils seront vaincus ; il connaîtra des arguments à faire douter de la clarté du soleil, ce sera comme si tout le monde était fou ; on se dira : qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ?

Et quand il aura prêché la terre pendant deux ans plus cent quatre-vingt-trois jours, qu'il aura bien persécuté les fidèles devenus des apostats ou des martyrs, qu'il aura ruiné les saints lieux, ouvert tous les cachots, égorgé tous les prêtres, accaparé les multitudes, et qu'il possédera des royaumes, des armées, des prosélytes, des trésors, le ciel enverra à la fois le prophète Élie avec le prophète Énoch ; il tuera Élie, il tuera Énoch, il fera tanner leur peau, ce sera le tapis de son trône, et leurs crânes, grattés avec des fers de lances, serviront de boîtes pour le fard et de cassolettes à parfums.

ANTOINE.

J'entends la voix du Démon qui grince de rage autour de moi, mais avec ta force, ô Dieu puissant, je me rirai de ses fureurs ! je chanterai tes louanges durant l'épouvantement des tentations, je m'accrocherai à la pénitence comme un homme qui est jeté à la mer, à qui l'on fait signe de venir, et qui donne de grands coups de reins pour remonter au plat bord de la chaloupe. Prends-moi ! miséricorde ! miséricorde !

LE DIABLE.

Ce seront des crimes nouveaux avec des voluptés d'un autre

monde. Alors le rêve du mal s'épanouira comme une fleur de ténèbres, plus large que le soleil; il y aura des enivrements de l'Orgueil si âcres et si longs, et des joies de la Luxure si frénétiques, et des miasmes du néant si renversants, que les anges arracheront leurs ailes, le saint regrettera sa vertu, le martyr maudira son supplice, les élus du paradis pousseront des huées de colère autour du trône de Jésus-Christ. On le désertera dans son ciel; comme le Nil débordé, l'enfer s'étalera sur le monde et le nom du bien disparaîtra de sa surface.

Le Diable frappant du pied.

Mais tu es à moi! tu es à moi! dis-le donc! avoue-le! dis-le! dis-le!

Antoine continue à prier, le Diable se mord les lèvres, les Péchés sont là, rangées en cercle, le jour est venu. Les Péchés ont leurs figures livides et toutes couvertes de sueur. L'Orgueil, la tête basse, s'enfonce dans son manteau; la Colère reste immobile, l'Envie ferme les yeux, toutes les filles du Diable sont consternées.

Cependant il déploie sa grande aile, et la faisant tourner rapidement comme une fronde, il en frôle les lèvres des Péchés, qui se remettent à s'agiter; elles se ruent pêle-mêle autour de l'ermite et, hurlant horriblement toutes ensemble, chacune avec sa voix diverse l'appelle tant qu'elle peut.

LA LUXURE.

Antoine!

L'ORGUEIL.

Antoine!

LA COLÈRE.

Antoine!

L'ENVIE.

Antoine!

LA GOURMANDISE.

Antoine!

L'AVARICE.

Antoine!

LA PARESSE.

Antoine!

L'ermite prie toujours, ses lèvres remuent avec rapidité, il a les yeux levés au ciel, son visage sourit.

LE DIABLE.

Veux-tu remonter dans l'espace? nous irons plus haut, tu ne tomberas plus... Si tu n'étais pas tombé, tu aurais...

ANTOINE.

Dans ses tourbillons d'amour, la prière, comme un torrent, emporte mon cœur joyeux; les mots se précipitent sur ma langue, je n'ai pas le temps de les dire, c'est Dieu! Dieu! Je voudrais dans un seul cri contenir une hymne plus longue que ma vie; je voudrais dissoudre mon âme dans les larmes de mes yeux, afin que le soleil de ta grâce pût la pomper vers toi, ô tout-puissant!

Les Péchés s'en vont l'un après l'autre.

ANTOINE

continue :

Miséricorde! miséricorde! Marie, mère des douleurs! regarde d'un œil propice les œuvres du pauvre solitaire, non pas ses œuvres, pécheur que je suis! mais le désir qu'il a de toi, et la multitude de ses fautes. J'ai mal agi! pitié! Oui, je vais rebâtir la chapelle, je baiserais les pierres, je dirai cent oraisons sur chacune...

LA MORT

bas au Diable.

Faut-il?

LE DIABLE.

Non! non! ah! s'il était en état de péché, comme je te lâcherais sur lui!

La Mort remonte sur son cheval, les Péchés sont partis; le cochon se promène tranquillement de côté et d'autre.

LA MORT

au Diable.

Qu'importe ?

LE DIABLE.

Mais l'enfer le perdrait, te dis-je !... oh je viendrai... l'heure est sonnée, il faut partir.

ANTOINE

détourne la tête, aperçoit les talons du Diable et poussant un soupir s'écrie, les bras levés :

Merci ! merci, mon Dieu, qui m'en avez délivré !

LE DIABLE

se retourne d'un bond et le saisissant au bras droit.

Pas encore !

Antoine se dépêche de faire des signes de croix avec le bras gauche et recommence ses prières.

LE DIABLE

retire sa main.

Adieu ! l'enfer te laisse. Eh qu'importe au Diable après tout ? sais-tu où il se trouve le véritable enfer ?

lui montrant son cœur.

Là ! tant que tu ne l'auras pas arraché de dessous tes côtes, tu le porteras avec toi ; les péchés sont dans ta poitrine, la désolation dans ta tête, la malédiction est ta nature ; serre ton cilice, déchire-toi avec ta discipline, jeûne à t'évanouir de faim, humilie-toi, ravale-toi, cherche les mots les plus purs, les prosternations les plus humbles, et tu sentiras dans ta chair meurtrie passer des effluves de volupté ; ton estomac vide appellera toujours les festins, et les mots de la prière sur tes lèvres se changeront en paroles d'amour profane et en exclamations de luxure. La satisfaction de tes mérites gonflera ton cœur d'orgueil ; la fatigue de tes jours, comme un scorpion du désert, te sifflera l'Envie ; au chevet de la pénitence, tu auras d'invincibles langueurs et des paresseuses infinies. Quand la concupiscence des choses du monde t'aura quitté pour une minute, plus désordonnées alors arriveront les convoitises de l'esprit, qui veulent agrandir l'amour et mau-

dissent Dieu de l'avoir fait si petit. Tu battras avec ton front les pierres dures de l'autel, tu baiseras ton crucifix de cuivre, la flamme de ton cœur ne passera pas dans son métal; tu chercheras dans ta cabane un couteau qui soit pointu... je reviendrai... je reviendrai...

ANTOINE.

Fais comme il te plaira! Seigneur! je suis ton fils et ton esclave.

LE DIABLE

s'éloignant.

Son fils! hah! hah! hah!

ANTOINE.

J'ai recours à toi, sauve-moi, aime-moi!

LE DIABLE.

Hah! hah! hah!

ANTOINE.

Fais que je t'aime!

LE DIABLE.

Hah! hah! hah!

ANTOINE.

Oh! Jésus! oh! Jésus!

LE DIABLE.

Hah! hah! hah!

ANTOINE.

Donne-moi plus de foi!

LE DIABLE.

Hah! hah! hah!

ANTOINE.

Miséricorde! miséricorde!

LE DIABLE.

Hah! hah! hah!

ANTOINE.

Oh! Jésus! oh! Jésus!

LE DIABLE.

Hah! hah! hah!

Le rire du Diable se répète dans l'éloignement.

Antoine continue sa prière.

*Cy finit
La Tentation de Saint Antoine.*

*Mercredi 12 septembre 1849,
3 heures 20 de l'après-midi,
temps de soleil et de vent.
Commencé le mercredi 24 mai 1848,
à 3 heures un quart.*

LA TENTATION

DE

SAINT ANTOINE⁽¹⁾.

PREMIÈRE PARTIE.

Le soir, sur une montagne. A l'horizon, le désert; à droite, la cabane de saint Antoine, avec un banc près de la porte; à gauche, une petite chapelle. Une lampe y est accrochée au-dessus d'une image de la sainte Vierge.

Devant la cabane, par terre, quelques corbeilles en feuilles de palmier.

Dans une crevasse de la roche, le cochon de l'ermite dort à l'ombre.

Antoine est seul, sur le banc, occupé à faire ses paniers. Il lève la tête et regarde le soleil.

ANTOINE.

Assez travaillé comme cela! prions!

Il se dirige vers la chapelle, puis il s'arrête.

Tout à l'heure, il sera temps! Quand l'ombre de la croix aura atteint cette pierre, je commencerai mes oraisons.

Il se promène tout doucement de long en large, les bras pendants.

Le ciel pâlit, le gypaète tournoie, les palmiers frissonnent, la lune va se lever, et demain? le soleil reviendra! puis il se couchera, et toujours ainsi! toujours!... moi, je me réveillerai, je

⁽¹⁾ Version de 1849-1856, publiée par M. Louis Bertrand sous le titre : *La première Tentation de saint Antoine*. Paris, 1908, E. Fasquelle, éditeur.

prierai, j'achèverai ces corbeilles que je livre à des pasteurs pour qu'ils m'apportent du pain. Ensuite je prierai, je me réveillerai... et toujours ainsi! toujours!

Il soupire.

O mon Dieu! les fleuves s'ennuient-ils à laisser couler leurs ondes! la mer se fatigue-t-elle de battre ses rivages, et les arbres, quand ils se tordent dans les grands vents, n'ont-ils pas des envies de partir avec les oiseaux qui rasent leurs sommets?

Il regarde l'ombre de la croix.

Encore la largeur de deux sandales et ce sera le moment de la prière, il le faut!

Une tortue s'avance entre les roches. Antoine la regarde.

Vraiment cet animal est fort joli!...

Puis il s'endort.

Je suis bien fatigué ce soir! mon cilice me gêne! comme il est lourd!

Il se détourne et aperçoit l'ombre de la croix qui a dépassé la pierre.

Ah! misérable! qu'ai-je fait? allons! vite, vite!

Il frappe deux cailloux, enflamme une feuille sèche, et allume la petite lampe qu'il raccroche à la muraille: la nuit est presque venue, il s'agenouille.

Il y a des gens qui prient pour le seul plaisir de prier, qui s'humilient pour s'humilier, mais moi? est-ce par besoin ou par devoir?... assez, assez! plus de ces réflexions!... Salut, Marie, pleine de grâces!... oh! que je t'aime! Que n'ai-je pu, dans la poussière de la route, suivre ton long voile bleu flottant, lorsque, au pas cadencé de l'âne voyageur, il se levait derrière toi et disparaissait sous les platanes!...

Antoine s'interrompt, la tortue s'avance, le cochon se réveille.

Cette figure! c'est comme si jamais je ne l'avais vue! je voudrais qu'elle fût plus grande...

UNE VOIX

presque indistincte, murmure :

Bien haute, n'est-ce pas?

ANTOINE

tressaille.

Qui donc parle?

Il écoute.

Eh non! c'est moi qui pense!

LA VOIX

reprend :

... Bien haute, n'est-ce pas, et en relief pour qu'on puisse la saisir avec les mains?

ANTOINE.

... N'es-tu pas l'amour de ceux qui n'ont point d'amour?

LA VOIX.

Prie-la, Antoine, elle t'aimera. Vois, elle te fait signe.

L'image tremble.

ANTOINE.

Mais... elle a remué... Ah! c'est le vent peut-être!

LA VOIX.

Le vent du soir, qui souffle des mers chaudes...

ANTOINE.

Maudit soit-il, s'il amollit le cœur du solitaire!

LA VOIX.

Comment? n'es-tu pas humble, chaste, fort?

ANTOINE.

Moi?

LA VOIX.

Oui! tu as dédaigné toutes les joies, les festins, les femmes, le tumulte des chars et la popularité.

ANTOINE

souriant.

Il est vrai ! rien de ce qui tente les autres ne m'a séduit.

Il se remet en prières.

LE COCHON.

Je mire dans les étangs ma robuste figure. J'aime à me voir : j'ai les pattes minces, les oreilles longues, les yeux petits, le ventre gros.

LA VOIX

plus forte.

Noë s'est enivré, Jacob a menti, Moïse a douté, Salomon a failli, Pierre a renié ; mais toi ?...

ANTOINE.

Avec quoi m'enivrerais-je ? A qui mentirais-je ? Si je doutais, je ne serais pas là ! Moins que personne j'ai failli, et jamais je n'ai renié le Seigneur.

LE COCHON.

Sincèrement, je ne vois point de créature qui vaille mieux que moi.

Des ombres vagues apparaissent au fond de la scène, on entend des chuchotements. Le vent souffle, la lanterne se balance.

ANTOINE

se remet en prières.

Tu es bénie entre toutes les femmes !...

LA VOIX

répète :

Toutes les femmes !...

ANTOINE.

Que ton nom...

LA VOIX.

... plus suave qu'un baiser, mélancolique comme un soupir...

ANTOINE.

Marie! Marie!

LA VOIX.

Regarde ses cils fins qui s'abaissent, ses mains blanches comme des cierges, — et les yeux roulent, les lèvres frémissent...

Un coup de vent arrache l'image de la sainte Vierge, qui surgit grande comme nature.

ANTOINE.

Oh! oh! elle se développe!... Qu'ai-je donc?...

LA VOIX.

Rien! c'est une femme!

ANTOINE

se frappant le front.

Quelle idée!

LA VOIX.

Regarde!

ANTOINE.

Mais la voilà qui renverse sa tête, qui tord ses reins!

LA VOIX.

Et les cheveux s'envolent!... Ah! les longs cheveux! les cheveux d'or, hume-les, baise-les!

ANTOINE.

Assez! assez! De par le Seigneur, va-t'en, vision de l'enfer!

Tout disparaît, — le cochon gémit, — Antoine regarde au loin d'un air mélancolique.

LA VOIX

reprënd (1) :

C'est par là que s'avance dans les sables la litière de pourpre, remuant doucement, aux bras noirs des eunuques; elle enferme la fille des consuls qui soupire de langueur sous les grands pins de ses villas, la Lydienne épuisée qui ne veut plus d'Adonis, la Juive en inquiétude qui cherche son Messie.

ANTOINE

lentement.

Oui!... elles sont malades...

LA VOIX.

Elles viennent te raconter leurs souffrances. Il y en a qui dépérissent pour des danseurs, d'autres se pâment au son des flûtes, et ce n'est point, disent-elles, le danseur qu'elles aiment,

(1) Le manuscrit de 1856 contient, sur une page collée à la page 5, la variante suivante :

LA VOIX

reprënd :

Une nuit, c'était à Héliopolis, sur le Nil, tu veillais, comme maintenant, écoutant tomber dans les vasques de porphyre le jet clair des fontaines, que les lions soufflaient par leurs narines. Il y avait deux torches au chevet d'un lit, et, près du lit, dans un trépied d'airain, la myrrhe fumait. Un long voile étendu recouvrait quelque chose de maigre, en se creusant au milieu, avec la courbe molle d'une vague qui s'efface; puis il se bombait doucement vers le haut, et ses plis droits coulaient de chaque côté, jusqu'à terre : c'était la fille du questeur Martiallus, morte le matin même, le lendemain de ses noces.

A force d'y promener tes yeux, il te parut par moments que le drap d'un bout à l'autre frissonnait, et tu fis trois pas pour voir la figure, tu levas le voile.

La couronne funèbre, à nœuds serrés, entourait son front d'ivoire, ses prunelles pâlissaient dans la teinte laiteuse de ses yeux caves; elle semblait dormir, la bouche ouverte, car, sur le bord des dents, la langue passait.

Et tu te disais qu'hier encore elle vivait, qu'elle parlait, que ces bras avaient étreint... Ce cœur immobile avait battu, et les murs gardaient, dans leurs angles, les oppressements de la dernière nuit, les paroles entrecoupées...

Tu te rapprochas, tu te penchais : il y avait, sur son col, du côté droit, une tache rose : tu devinas! hah!... hah!... Dans un myrte, l'alouette cria, les mariniers, sur le fleuve, reprirent leur chanson et tu te remis en prières...

ANTOINE.

Oui!... oui!... je me rappelle!

LA VOIX.

Les pointes de ses seins soulevaient sa tunique.

ANTOINE.

... Et la bague d'or de son doigt frappée par une des torches lançait un grand rayon. C'était une nuit pareille. L'air était lourd, j'avais la poitrine défaillante...

ni la musique qui les enivre... Sans croire à l'oracle, elles ont penché leur oreille au bord des gouffres de la Thessalie, et ont acheté à des mages les plaques de métal qui se portent sur le ventre; — elles se refusent à leurs époux, elles rient maintenant aux sacrifices, elles sont fatiguées de tous les dieux, mais elles voudraient savoir pourquoi la Madeleine suivait le Christ par les chemins, et les plus naïves, n'est-ce pas? te demandent si, pour plaire au Crucifié, il suffit de chérir son serviteur?...

ANTOINE

se tourmentant.

O mon Dieu! est-ce ma faute? Elles venaient, je les recevais, et il fallait bien ranimer les pécheresses, rassurer les chrétiennes, convertir les idolâtres.

LA VOIX.

Oh! que ne pouvais-tu suivre l'idolâtre dans l'atrium, et t'agenouiller avec la chrétienne, sur les dalles fraîches des basiliques; — mais c'est la pécheresse, Antoine, qu'il eût fallu ne pas quitter! Peu à peu, tu l'eusses déshabituée des hommes, tu aurais ôté de son front les bandelettes de pourpre, arraché de sa poitrine le collier plein d'orgueil, retiré de ses doigts les camées lourds.

ANTOINE

en colère.

Qu'elle prie! qu'elle pleure! qu'elle jeûne! un cilice! des épines!

LA VOIX.

Elle essaie, elle s'enferme. La voilà seule et déshabillée, elle dénoue sa chaussure, l'urne suspendue balance des ombres sur la blancheur de son flanc nu. Mais elle n'ose encore, elle frémit, elle prend la chaînette à pointes recourbées, le sang part, ses yeux pâlissent, elle tombe, elle se pâme...

Antoine, en soupirant, s'étire les bras, le cochon se frotte le ventre contre terre; les formes à peine entrevues jusque-là commencent à grandir. Ce sont les sept Péchés capitaux: Envie, Avarice, Luxure, Colère, Gourmandise, Paresse, Orgueil, et une huitième plus petite, la Logique. Elles voltigent comme des ombres, légèrement, tout autour de saint Antoine et projettent leur silhouette sur les rochers.

ANTOINE

regarde son cochon.

Quelle herbe a-t-il donc prise pour baver comme il fait?...
D'habitude, cependant, tu sembles heureux, toi, et chaque matin, quand je me réveille...

L'ENVIE.

D'autres, à la même heure, entendent le rire d'un enfant.

ANTOINE

soupirant.

Oui!...

L'ENVIE.

Les fourmis ont une famille. Sur la surface des mers, les dauphins nagent ensemble... As-tu vu, dans les forêts, les louves vagabondes galoper, avec leurs petits à la gueule?

ANTOINE.

Mais moi, je suis plus solitaire que les bêtes féroces dans les bois et que les monstres sous l'Océan.

LA LOGIQUE.

Qui l'a voulu? qui te retient?

L'ENVIE.

Tu souffres, tu as soif. D'autres maintenant, accoudés sur des lits d'ivoire, croquent la neige dans des patères d'argent.

ANTOINE.

Oui... oui... cela est vrai!

L'AVARICE.

Si tu n'avais pas donné ton bien aux pauvres...

LA GOURMANDISE.

... tu aurais des celliers pleins.

LA PARESSE.

... et tu dormirais étendu sur les toisons de tes brebis!

Silence.

L'ENVIE

reprend :

Pourquoi n'achetais-tu pas une charge de publicain au péage de quelque pont? Tu aurais vu, de temps à autre, des voyageurs qui t'auraient conté des nouvelles... des étrangers drôlement vêtus... des soldats qui aiment à rire.

L'AVARICE.

Tu aurais sculpté des images pieuses pour les vendre aux pèlerins, et tu aurais mis l'argent dans un pot, que tu aurais enfoui en terre dans ta cabane.

ANTOINE.

Non!... non!...

LA COLÈRE.

Il te fallait une épée lourde battant ton mollet nu! — Tu aurais, avec tes hardis compagnons, traversé les forêts sombres, campé sur la bruyère et bu l'eau des fleuves barbares.

ANTOINE.

Non!... non!...

L'ORGUEIL.

Si l'orgueil de ta vertu ne t'avait pas jeté dans l'ignorance qui t'enferme, tu serais un sage maintenant, un docteur, un maître!

LA LOGIQUE.

Tu saurais la cause des éclipses et des maladies, la vertu des plantes, le calcul des étoiles, la terre, le ciel...

L'ORGUEIL.

Les rois curieux de ta parole te feraient asseoir à leurs côtés.

L'AVARICE.

Et ils te renverraient chargé de présents magnifiques, que l'on emballerait dans des coffres!

Silence.

LA LOGIQUE

reprend :

Qui t'empêchait d'être prêtre?...

L'ORGUEIL.

Le soupçonnes-tu, l'ineffable plaisir de faire, avec des paroles, descendre le Très-Haut?

LA LUXURE.

Et d'agiter comme le vent le cœur des femmes timides!

L'ENVIE.

Retourne à Alexandrie, prêche les catéchumènes, pérorer dans les Conciles!... Pourquoi, comme un autre, ne serais-tu pas évêque?

ANTOINE.

Mais la présence de tout ce monde m'effrayerait, — moi, qui parfois éprouve, dans ma conscience, des embarras infinis à discerner ce qui est juste.

LA LOGIQUE.

Aussi tu pêches souvent, faute de conseil.

LA PARESSE

Il fallait rester chez les moines!

LA LOGIQUE.

C'eût été une façon de vivre heureuse, grasse, sainte.

ANTOINE

soupirant.

Oui!...

LES PÉCHÉS

répétant l'un après l'autre :

Oui!... oui!... oui!...

LA LOGIQUE.

Et considère ton existence maintenant!

ANTOINE.

Ah! je le sais! C'est une agonie plutôt! Quelquefois cependant... j'ai eu des éclairs de béatitude où il me semblait...

LA LOGIQUE

l'interrompant.

Non, le souvenir t'abuse! Car le bonheur, quand on tourne la tête pour le revoir, baigne sa cime dans une vapeur d'or et semble toucher les cieux, comme les montagnes qui, sans en être plus hautes, allongent leur ombre au crépuscule.

ANTOINE

tout doucement, se met à pleurer.

Hélas! hélas! comme un homme qui voudrait dormir et que la vermine harcèle, qui se passe les mains sur la figure, qui gémit et qui sanglote, au sein des ténèbres sans cesse éveillé, — je sens quelque chose d'insaisissable et de nombreux, qui court, qui revient, qui me brûle et qui m'agace, qui me chatouille et qui me dévore. Que faut-il faire, Seigneur? où fuir, où demeurer? Ordonne! Je pleure comme un idiot qu'on a battu, je tourne à l'abandon, comme la roue détachée d'un char.

LA LOGIQUE.

C'est parce que tu souffres que tu te perds de plus en plus.

ANTOINE.

Comment?

LA LOGIQUE.

On place sur l'autel des chandeliers d'or avec des fleurs épanouies, et l'on enferme les os des martyrs sous des perles fines et des topazes. Pourquoi donc, te refusant au bonheur, étales-tu

continuellement comme une draperie funèbre sur ton âme, sans songer que le talon de Dieu s'y pose?

ANTOINE

éahi.

La Pénitence alors serait inutile?

LA LOGIQUE.

Ne t'inquiète pas tant des œuvres. Qu'importe l'action! Devant le Très-Haut, les cèdres et les brins d'herbe sont de taille pareille. Où donc est le mérite de ta vertu et la grandeur de ta bassesse?

ANTOINE.

Cependant... la Loi...

LA LOGIQUE.

Ce sont les Juifs qui disent : la Loi! — les Sadducéens qui la prêchent, et les Pharisiens qui la vendent. Jésus n'est-il pas venu la détruire? ne s'appelait-il pas l'Épée? est-ce la Loi qui a nourri les multitudes, apaisé les flots furieux et flamboyé sur le Thabor?... La Loi! les prophètes ont été égorgés en son nom; elle a crucifié Jésus, lapidé saint Étienne; Pierre est mort par elle, et Paul aussi, tous les martyrs. C'est la malédiction du Serpent dont le fils de Dieu est venu racheter les nations. — Enfermé jadis en Israël, l'Esprit, libre maintenant, peut se dilater, tout à l'aise, dans sa grandeur! Qu'il s'envole au midi, au septentrion, au couchant, à l'aurore!... Car Samarie n'est plus maudite et Babylone elle-même a été relevée de sa tristesse.

ANTOINE.

Oh! Seigneur! Seigneur! je sens surgir en moi comme une inondation.

LA LOGIQUE.

Qu'elle monte! elle te lave.

Silence.

ANTOINE

tâchant de ressaisir ses idées.

Cependant... le Fils a été envoyé par le Père... afin...

LA LOGIQUE.

Pourquoi pas le Père par le Fils?

ANTOINE.

Il devait venir après!

LA LOGIQUE.

Comme fait par lui, sans doute?

ANTOINE.

Non!

LA LOGIQUE.

Qui a créé le monde?

ANTOINE.

Le Père.

LA LOGIQUE.

Et où était le Fils, alors?

Vis-à-vis des Péchés capitaux, derrière la chapelle, apparaissent d'autres ombres moins grandes et plus nombreuses.

Et où était le Fils, alors? Était-il le Christ, puisque le Christ fut homme, et qu'il n'y avait pas d'hommes? Et l'Esprit, que faisait-il?

ANTOINE.

Ils étaient ensemble.

LA LOGIQUE.

Ensemble! trois Dieux!

ANTOINE.

Non! ils étaient un.

LA LOGIQUE.

Mais puisque Jésus était Dieu quoique étant homme, où était

Dieu tandis qu'il vivait? que faisait Dieu lorsqu'il mourut? où était Dieu quand il est mort? car il est mort...

ANTOINE

se signant.

Et ressuscité!

LA LOGIQUE.

Mais s'il était avant la vie, il n'eût pas besoin de ressusciter pour être de nouveau après la mort? Qu'a-t-il fait de son corps humain? Qu'est-il advenu de son âme humaine? L'a-t-il rattachée à son âme de Dieu? Ce serait donc un homme qui serait Dieu, qui s'ajouterait à Dieu, un Dieu qui serait chair; et comme il n'est qu'un avec le Père et l'Esprit, le Père et l'Esprit seraient chair, tous seraient chair : il n'y aurait que la chair?...

ANTOINE.

Non! non! tout esprit!

LA LOGIQUE.

En effet, car Jésus est Dieu. Mais Jésus naquit, mangea, marcha, dormit, souffrit, mourut : est-ce que l'Esprit naît? Est-ce qu'il souffre, est-ce qu'il mange, est-ce qu'il marche, peut-il mourir? Jésus n'a donc éprouvé ni la naissance ni la mort, — ou bien il n'était pas esprit.

ANTOINE.

C'est l'homme en lui qui a souffert.

LA LOGIQUE.

Et non le Dieu, cela est sûr! s'il eût été Dieu...

ANTOINE.

Mais oui, il était Dieu!

LA LOGIQUE.

Il n'a donc pas souffert alors, — il a fait semblant de souffrir. Il n'est pas né de Marie, mais il a paru naître. Quand on le clouait sur la croix, il regardait d'en haut son corps qu'on sup-

pliciait; quand il a levé le troisième jour la pierre de son tombeau, c'était comme une vapeur qui en est sortie, un fantôme, je ne sais quoi. Thomas s'en doutait, qui a voulu toucher ses plaies. Mais il lui était facile de simuler des plaies puisqu'il simulait un corps : si c'eût été un vrai corps comme le tien, aurait-il pu traverser les murs et se transporter dans l'espace? Or, si ce n'était pas un corps, si ce n'était pas un homme... Jésus est bien le Christ, n'est-ce pas? tu ne crois pas que le Christ ait été Melchisédech, ni Sem, ni Theodotus, ni Vespasien?

ANTOINE.

Oui! Jésus est le Christ!

LA LOGIQUE.

Et le Christ est Jésus... Mais pour exister cependant, il faut avoir un corps, il faut être, et puisque ce corps il ne l'avait pas, donc il n'a pas existé, donc il n'a pas été, le Christ est un mensonge!

ANTOINE

se désolant.

Oh! oh! c'est malgré moi, tout cela est tombé dans ma tête l'un après l'autre. Pardon, Seigneur! pardon! qu'il est mal...

LA LOGIQUE

l'interrompant.

Qu'est-ce que le mal?

ANTOINE

étonné.

Ce qui n'est pas le bien.

LA LOGIQUE.

Ah! ah! tu philosophises comme un Grec! Tu dis le mal, le bien, le bon, le mauvais. Voyons, habile homme : le mal, c'est ce qui n'est pas le bien, et le bien, sans doute, ce qui n'est pas le mal, — ensuite?...

ANTOINE

irrité.

Eh non! le mal, c'est ce qui est défendu par Dieu.

LA LOGIQUE.

A coup sûr ! tel que l'homicide, l'adultère, l'idolâtrie, le vol, la trahison et la rébellion contre la Loi : c'est pour cela qu'il a ordonné à Abraham de sacrifier Isaac qui était son fils, à Judith d'égorger Holopherne qui était son amant, à Jahel d'assassiner Sisara qui était son hôte, et à tout le peuple d'exterminer les autres peuples, de massacrer les animaux, d'éventrer les femmes enceintes, et qu'il a fait forniquer Abraham avec Agar, Ozée avec la courtisane, et que Jacob volait Laban, que Moïse volait le roi d'Égypte, que David était chef de voleurs, que les citoyens volaient l'étranger, que le peuple volait les villes alliées, pillait les villes vaincues, et que, depuis Aaron jusqu'à Sédécias, on a adoré le Serpent d'airain, qu'on a gratifié Rahab et récompensé le traître de Bethel, et que *Lui*, enfin, il a envoyé son Fils afin de détruire la Loi qu'il avait faite. Si elle était bonne, pourquoi la renverser ? si elle était mauvaise, pourquoi l'avoir donnée ? Y a-t-il quelque chose de bon qui ne soit mauvais ? quelque chose de mauvais qui ne soit bon ? Le bien est-il ? Le mal est-il ? Y a-t-il une vérité ? où est le mensonge ?... Les sages ont cherché et n'ont rien trouvé, les prophètes ont parlé et n'ont rien dit : tu feras comme eux, les siècles feront comme toi !... Allons ! sans t'inquiéter de l'ouvrage, tourne la meule de la vie et siffle en la tournant !

ANTOINE.

Que m'importe à moi ! Connais-je les desseins de Dieu ?

LA LOGIQUE.

Pourquoi donc adorer en lui ce que tu exécrais dans un homme, puisque tu t'inclines devant le mal.

ANTOINE.

Mais c'est dans le Diable qu'est le mal !

LA LOGIQUE.

Et qui a fait le Diable ?

ANTOINE.

Dieu !

LA LOGIQUE.

Si le Diable fut créé par lui et que la création soit sortie de sa

parole, avant que cette parole fût dite, la parole était en lui, et, avant que le Diable ne vînt au monde, le Diable y était donc, et avec tout son enfer!... A-t-il un corps?

ANTOINE.

Le Diable?... un corps?...

LA LOGIQUE.

S'il en avait un, il ne serait pas partout à la fois comme Dieu qui, étant esprit, est partout à la fois. Mais s'il est esprit, il est donc Dieu ou plutôt partie de Dieu. Mais enlever une partie au tout, n'est-ce pas détruire le tout? Or, retrancher à Dieu une partie de Dieu, c'est nier Dieu : tu ne nies pas Dieu, tu adores Dieu...

Alors la Logique, sous la forme d'un nain noir, vêtu de parchemin, avec des ergots monstrueux aux quatre membres et se tenant tantôt d'un pied, tantôt de l'autre, sur une sphère qui roule, se penche à l'oreille de saint Antoine :

Tu adores Dieu : adore le Diable !

L'ORGUEIL

criant :

A moi, mes filles!

paraît derrière l'ermite.

La chevelure hérissée, les yeux rouges, le teint blême, la stature haute, le sourcil relevé. Un grand manteau de pourpre dont elle s'enveloppe cache les ulcères de ses jambes, et elle baisse le menton pour regarder dans sa poitrine un serpent qui la ronge. On entend des sifflements, des aboiements, des cymbales qui sonnent, des clochettes qui tintent, et les Hérésies s'avancent, par longues files séparées, portant sur leurs têtes des serpents ou des fleurs; dans leurs mains, des fouets, des livres, des zodiaques, des glaives, des idoles, des colliers d'amulettes autour du cou, des tatouages sur la figure avec des costumes de la Chaldée, de la Perse et des Indes, — le visage enflammé comme des fournaises, d'autres plus pâles que des ombres. — Il y a des magiciens à longue barbe, des prophétesses, les cheveux épars, des nains qui hurlent. Leurs haleines font une vapeur dans la nuit et leurs yeux étincellent comme la pupille des chats sauvages.

Elles s'amassent, en se grimpant sur les épaules. La Logique, qui bat la mesure avec un bâton de fer, conduit leur marche, l'Orgueil ricane d'une façon stridente. Antoine dans sa cellule frémit. A me-

sure qu'elles approchent, une des ombres précédentes apparaît dans sa forme particulière et se mêle à leurs groupes.

C'est d'abord : la LUXURE, rouge de cheveux, blanche de peau, très grasse, vêtue d'une robe jaune rehaussée de perles et de diamants. Elle est aveugle. De ses doigts chargés d'émeraudes, elle relève sa robe doucement, jusqu'à la hauteur des chevilles.

La GOURMANDISE a le cou maigre, les lèvres violettes, le nez bleu. Ses dents pourries retombent sur son menton, et sa tunique tachée de graisse et de vin laisse déborder son ventre, qui lui couvre les cuisses.

La COLÈRE est cuirassée d'airain, ruisselle de sang; des flammes jaillissent de son casque fermé; deux boules de plomb terminent ses bras.

L'ENVIE, aux oreilles énormes, se pince les lèvres, se ronge les ongles, s'égratigne le visage, se couche derrière tous les Péchés, se vautre sur le sol et leur mord le talon.

L'AVARICE, vieille femme en haillons recousus, agit continuellement dans l'air sa main droite qui a dix doigts, et de la gauche elle retient des pièces d'argent dans ses poches trop pleines.

La PARESSE, sans pieds ni bras, se traîne péniblement sur le ventre et soupire.

Toutes les HÉRÉSIES maintenant sont confondues. Les Péchés, plus grands qu'elles, les poussent par derrière.

Des nuages bruns roulent sur la lune, elle apparaît çà et là entre leurs déchirures et illumine la scène d'un reflet verdâtre.

LES HÉRÉSIES

augmentent, entourent la cabane, vont jusqu'au seuil de la chapelle; elles disent en adoucissant leurs voix :

Pourquoi trembler, bon ermite ? nous sommes les Pensées mêmes avec qui tu causais tout à l'heure : ne crains rien, bon saint Antoine, ne crains rien !

ANTOINE.

Oh ! comme il y en a ! J'ai peur !

LES PATRICIANISTES.

Peur de la chair, n'est-ce pas ? Elle est mauvaise.

ANTOINE.

Oui !

LES PATRICIANISTES.

C'est par elle que nous sommes maudits !

ANTOINE.

En effet !

LES PATRICIANISTES.

Et maudits par le père du Verbe, source de tout esprit et dont la chair est l'ennemie, comme le Diable est son ennemi. S'il l'avait créé cependant, aurait-il maudit son œuvre ? Les corps font les corps, l'Esprit fait l'esprit : le Diable a donc fait le corps, a fait l'homme, Satan est son auteur.

LES PATERNIENS.

Pas tout entier ! depuis la poitrine seulement jusqu'en bas. Dieu a formé la tête où pousse la pensée, le cœur où palpite la vie. Mais c'est le Diable qui a fait la digestion, la génération et l'envie de voyager qui circule dans les pieds.

UNE HÉRÉSIE.

Oui ! L'homme est de deux parties quant au corps, d'une seule quant à l'esprit, de trois en tout. Dieu, de même, est de trois parties, dont le Père est la première, le Fils la seconde, le Saint-Esprit la troisième, et la Trinité en constitue l'ensemble.

ANTOINE

révant.

L'ensemble !...

LES SABELLINS.

Eh ! non ! Père, Fils, Saint-Esprit sont une même personne.

ANTOINE

vivement.

Oh ! oui !... oui !... c'est cela !...

LES SABELLINS.

Ils sont l'Unité-Dieu. Et puisque le Fils a souffert, lui qui est

Dieu, le Père et l'Esprit qui sont ce même Dieu ont donc souffert.

Ils s'avancent.

ANTOINE

recule.

Non ! non !

TOUTES LES HÉRÉSIES.

Qu'est-ce donc que Dieu ?

ANTOINE

rêvant.

Dieu ? ...

AUDIUS.

De sa substance indéfinie, il a tiré les mondes avec les âmes.
C'est un grand esprit qui a un corps.

ANTOINE.

Laissez-moi ! laissez-moi !

LES HÉRÉSIES.

Qu'est-ce donc que l'âme ?

ANTOINE

rêvant.

L'âme ? ...

LES TERTULLANISTES.

Elle est faite de flamme et d'air. Elle réside en un corps, elle occupe un lieu, elle sent dans la géhenne une intolérable douleur sur la langue. Mais l'esprit n'a ni siège ni lieu. Il est étranger à la peine comme au plaisir. Dieu seul est donc immatériel et l'âme est bien un corps.

ANTOINE.

Un corps ! qui a dit cela ?

TERTULLIEN

le pallium sur le dos.

Moi !

ANTOINE.

Vous, illustre Septimus, qui poursuiviez tant les idolâtres!...
et voilà même que vous êtes vêtu comme un philosophe
stoïque!...

TERTULLIEN.

Oh! j'ai écrit là-dessus un traité que tu aurais dû lire.

LES HÉRÉSIES.

C'est un païen! honni soit-il!

TERTULLIEN

disparaissant.

Tu renies le maître! que toute clarté t'abandonne!

LES HÉRÉSIES

pressant toujours saint Antoine.

Nous ne t'abandonnons point, nous autres, nous restons!...
Qui était le Christ? d'où venait sa chair? était-elle humaine ou
divine?

ANTOINE.

Divine!

Se reprenant :

Humaine!

LES HÉRÉSIES

toutes à la fois :

C'est vrai!... c'est vrai!

LES APOLLINARISTES.

C'était la chair du Verbe et non la chair de Marie. Lui,
l'Esprit, avoir séjourné dans un ventre!

LES ANTIDICOMARISTES

Pourquoi pas?

LES MÉNANDRINS, LES CÉRINTHIENS.

Puisque le Christ n'était qu'un sage !

ARIUS.

Horreur ! désolation ! c'était Dieu le Fils, créé par le Père et créateur lui-même de l'Esprit-Saint.

LES THÉODOTISTES.

C'était Theodotus ! On l'a connu !

LES SÉTHIANIENS.

C'était Sem, fils de Noë !

LES GNOSTIQUES.

C'était l'enfant des Eons, l'époux d'Arhamoth repentie, le père du Démonurge qui fit le Cosmocrator et l'Anthropos !

Antoine étourdi reste immobile et les Ophites s'avancent, portant un immense serpent-python à couleur dorée, avec des taches de saphir et des taches noires.

Pour le maintenir horizontalement, les enfants le lèvent au bout de leurs bras, les femmes le retiennent sur leur poitrine, les hommes l'appuient contre leur ventre.

Ils s'arrêtent devant saint Antoine et forment, avec le serpent qu'ils déroulent, un grand demi-cercle, à l'entrée duquel se tiennent un veillard en robe blanche, pinçant de la lyre, et un enfant nu jouant de la flûte, sur un air doux et joyeux, quoique plein de lenteur.

LES OPHITES

commencent.

C'était lui ! Moïse le savait !

ANTOINE

criant.

Mais non !... comment cela ?

LES OPHITES.

Moïse le savait qui éleva dans le désert le Serpent d'airain.

Antoine ouvre des yeux stupéfaits; ils reprennent :

Ses spirales sont les cercles des mondes, les métaux ont pris leurs couleurs aux taches de sa peau. De ce qu'il mange, rien n'est rendu; il absorbe tout.

Assise sous un tébérinthe, elle le regardait monter. Son corps gluant se collait contre l'écorce, et les feuilles vertes s'enflammaient à son haleine.

Quand il eut passé par toutes les branches, il reparut. Les os de sa mâchoire s'écartèrent, le fruit tomba.

Il le retint sur ses dents, et, suspendu par la queue au tronc du grand arbre, il balançait devant le visage d'Eve sa tête sifflante aux paupières enivrées.

Elle le suivait attentive; il s'arrêta.

La poitrine d'Eve battait, la queue du serpent se tordait, un lotus s'ouvrit, les dattes des palmiers mûrirent. Elle tendit la main.

Il était bon, le fruit superbe. Elle en ramassa l'écorce pour s'en parfumer la poitrine.

S'ils en avaient goûté davantage, ils seraient dieux maintenant, selon la promesse du tentateur.

Sois adoré, grand serpent noir qui as des taches d'or comme le ciel a des étoiles! beau serpent que chérissent les filles d'Eve! Au grattement de l'ongle sur la corde tendue, éveille-toi! Au ronflement du roseau creux, éveille-toi! Pousse tes anneaux! Allons! allons! et viens sur nos autels lécher les pains eucharistiques que nous offrons au Seigneur!

Les Ophites enferment saint Antoine dans le cercle du serpent. Il saute par-dessus à pieds joints. Tout disparaît.

ANTOINE

seul, lentement.

Voilà bien la plus exécrable abomination qu'on puisse jamais concevoir!

Pourquoi, d'ailleurs, le fils de Dieu aurait-il choisi, entre toutes, la figure de cette froide bête, au crâne plat, qui semble garder, dans le mutisme de sa forme sinueuse, le mystère du mal?... Non! non, il ne l'aurait pas voulu, lui qui était tout amour et sacrifice. «Prenez et mangez, dit-il, ceci est mon corps, et prenez et buvez, dit-il...»

Une outre tombe aux pieds de saint Antoine.

LES ASCITES

hommes et femmes ivres, se mettent à courir autour, en dansant.

Vive le vin! qu'il déborde! qu'il inonde! Il est le Christ. Quand

son flanc fut percé, c'est du vin qui coula, le vin de la Bonne Nouvelle que nous honorons dans cette peau de chèvre.

ANTOINE

exaspéré.

Mais les païens n'ont rien fait de si épouvantablement infâme !

LES SÉVÉRIENS.

Non ! jamais ! Le vin a germé par la vertu de Satan ! C'est la fureur et la luxure !

LES AQUARIENS.

Aussi nous ne buvons que de l'eau, symbole du Verbe.

LES ASTOTYRITES.

Anathème sur la chair, sur ceux qui en usent, sur ceux qui la prêchent !

ANTOINE.

Eh ! je ne la prêche pas ! je n'en use pas.

Des applaudissements éclatent derrière saint Antoine. Il se détourne et il voit

LES MANICHÉENS.

vêtus de robes noires semées de lunes d'argent, avec des anneaux d'or aux oreilles ; très maigres et les cheveux relevés par des peignes.

Captive dans la matière qu'elle féconde, la divinité...

ANTOINE

s'écrie :

Ah ! impossible, cela !

LES MANICHÉENS.

Mais dans l'hostie, Antoine, qui est l'hostie ?

Il baisse la tête.

... la divinité s'efforce d'en sortir, afin de rejoindre son principe. Elle s'échappe du repos, de l'action, du geste, du regard,

et, fuyant ainsi par tant d'occasions diverses, il ne reste plus en nous qu'un résidu grossier, principe du mal, d'où les corps sont faits. Car pour enfermer les particules divines, Saclas, prince des ténèbres, imagina la génération, et alors il créa deux enfants : Adam et Ève.

Mais, puisque la chair retient Dieu, prévenons les captivités où il languit, détruisons dans son germe la cause qui l'écrase. Il doit s'écarter des femmes, celui dont les reins ne sont pas à l'épreuve, ou plutôt, extrayant de lui-même les parties lumineuses engagées, qu'il se délecte avec lenteur dans la réjouissance de sa solitude ; puis il se sentira le cœur joyeux, songeant qu'il a délivré Dieu.

ANTOINE.

Oh ! oh ! il me semble que je glisse, sans arrêter, sur les marches de l'enfer !

LES GNOSTIQUES.

Chœur énorme, composé de groupes différents : Saturniens, Marcosiens, Valentiniens, Nicolaïstes, Elxaïtes, etc.

N'écoute pas ces hommes tristes, ce sont des païens de l'Asie. Leur grand prophète Manès fut écorché, comme imposteur, avec une pointe de roseau, et sa peau empaillée pendue aux portes de Ctésiphon.

Nous t'apprendrons, nous autres qui sommes les sages, les savants, les purs, que le grand Dieu éternel, inaccessible et impassible n'est pas le créateur du monde... Veux-tu savoir la vie de Jésus avant son apparition, la mesure exacte de sa taille, le nom de l'étoile où est son trône ? Voici le livre de Noria, femme de Noë. Elle l'écrivit dans l'arche durant les nuits, assise sur le dos d'un éléphant, à la lueur des éclairs. C'est celui-là, ouvre-le !

Essaie !... Une ligne seulement !...

L'ORGUEIL.

Que risques-tu ?

ANTOINE.

Après tout !...

LA LOGIQUE.

Les pensées qui t'obsèdent s'enfuiront peut-être !

L'ORGUEIL

lui passe le livre ouvert par-dessus son épaule. Ses yeux tombent sur cette phrase :

«Au commencement Bythos était. De sa Pensée naquit l'Intelligence qui épousa la Vérité. De la Vérité et de l'Intelligence sortirent le Verbe et la Vie qui enfantèrent cinq couples pareils. Du Verbe et de la Vie issurent l'Homme et l'Eglise qui formèrent six autres couples, parmi lesquels Paracletos et Pistis produisirent Sophia et Télétos.

«Ces quinze couples font les quinze Syzygies secondaires composées des trente Eons suprêmes qui constituent le Plérôme ou Ensemble supérieur et qui font Dieu.»

LES HÉRÉSIES.

à part.

Il lit ! il lit ! il est à nous !

ANTOINE

continuant.

«Barbelo est le prince du huitième ciel. Ialdabaoth a fait les anges, la terre et les six cieux au-dessous de lui. Il a la forme d'un âne.»

Antoine rejette le livre avec fureur.

LES GNOSTIQUES

se resserrent autour de lui, en disant :

Pourquoi ? Recommence ! tu n'as pas compris.

LES VALENTINIENS

traçant avec leur doigt des chiffres sur le sable.

Regarde les trois cent soixante-cinq cieux correspondant aux membres du corps...

ANTOINE

fermant les yeux.

Je ne veux pas les connaître.

LES BASILIDIENS.

Le mot $\text{ABPA}\Xi\text{A}\Sigma$ signifie...

ANTOINE

se bouchant les oreilles.

Je ne veux pas l'entendre...

LES SATURNIENS.

Nous te dirons le nom des sept anges qui ont fait...

ANTOINE.

Non! non!

LES COLORBASIENS.

Celui des sept étoiles d'où procède la vie des hommes.

ANTOINE.

Non! non!

LES THÉRAPEUTES.

Attends! attends! nous allons danser la danse du Passage de la mer Rouge et chanter l'hymne du Soleil!

LES KABALISTES

désignant avec leurs baguettes plusieurs points dans l'espace.

Vois-tu, comme le sang dans un grand corps, circuler l'Haen-soph universel dans les veines cachées de tous les mondes?...

ANTOINE

au milieu des Hérésies.

Par où fuir?... Des voix me hurlent aux oreilles! Où suis-je donc? A quoi pensai-je?... Ah oui! à l'essence du Verbe!... Eh bien?...

Les Hérésies, faisant un grand cercle autour de lui, restent sur la pointe du pied, la bouche béante.

Mais je ne comprends rien à tout cela, moi! Mon âme tour-

billonne et se déchire dans ces pensées comme la voile d'un vaisseau dans l'ouragan. Ah! je n'en veux plus! Arrière! arrière!

Tout disparaît. Silence.

Mais la damnation est derrière toi, misérable! Oh! l'épouvante de l'éternité me glace jusqu'aux entrailles, comme la voûte sombre d'un grand sépulcre.

On entend de vagues lamentations. Il écoute.

Qui donc sanglote? Est-ce un voyageur assassiné dans la montagne?...

Il ramasse une liane et l'allume à la petite lampe de la chapelle. Il cherche, abaissant et élevant sa torche. Les pleurs semblent se rapprocher.

Tiens! c'est une femme!

Et l'on voit s'avancer une femme dont les bandeaux noirs tombent le long de sa figure. Une tunique de pourpre en lambeaux découvre son bras amaigri où résonne un bracelet de corail. Elle a sous les yeux des bourrelets rouges, sur les joues des marques de morsure, au bras des traces de coups.

Elle s'appuie, en pleurant, sur l'épaule d'un homme chauve habillé d'une grande robe de même couleur rouge.

Il a une longue barbe grise et tient à sa main un petit vase de bronze qu'il dépose à terre.

SIMON LE MAGICIEN

à Hélène.

Arrête-toi!

HÉLÈNE

gémissant sur le sein de Simon.

Père! Père! j'ai soif!

SIMON.

Que ta soif soit passée!

HÉLÈNE.

Père, je voudrais dormir.

SIMON.

Éveille-toi!

HÉLÈNE.

Oh! Père, quand pourrai-je m'asseoir?

SIMON.

Debout!

ANTOINE

ébahi.

Qu'a-t-elle donc fait?

SIMON

appelant trois fois.

Ennoïa! Ennoïa! Ennoïa!... Il demande ce que tu as fait. Raconte ce que tu as à dire.

HÉLÈNE

comme se réveillant d'un long sommeil.

Ce que j'ai à dire, ô Père?...

SIMON.

D'où viens-tu?

HÉLÈNE

jette les yeux tout autour d'elle, lève la tête vers les nuages, se recueille un instant, puis elle commence d'une voix couverte.

J'ai souvenir d'un pays lointain, d'un pays oublié. La queue du paon, immense et déployée, en ferme l'horizon, et, par l'intervalle des plumes, on voit un ciel vert comme du saphir. Dans les cèdres, avec des huppées de diamant et des ailes couleur d'or, les oiseaux poussent leurs cris, pareils à des harpes qui se brisent. J'étais le clair de lune. Je perçais les feuillages. J'illuminais de ma figure l'éther bleuâtre des nuits d'été!

ANTOINE

à Simon!, lui faisant signe qu'elle est folle.

Ah! ah! je comprends!... Quelque pauvre enfant que vous aurez recueillie!

SIMON

le doigt sur la bouche.

Chut! chut!

HÉLÈNE

reprend :

A la proue de la trirème, où il y avait une tête de bélier, qui à chaque coup des vagues s'enfonçait sous l'eau, je restais immobile. Le vent soufflait, la carène fendait l'écume. Il me disait : « Que m'importe, si je trouble ma patrie, si je perds ma couronne!... Tu m'appartiendras dans ma maison. »

Ménélas en pleurs agita les fûts. On partit avec des boucliers, avec des lances, avec des chevaux qui piaffaient d'effroi sur le pont des navires.

Ah! qu'elle était douce, la chambre de son palais! il se couchait sur la pourpre des lits d'ivoire et, jouant avec le bout de ma chevelure, il me chantait des airs d'amour.

Le soir venu, je montais sur le rempart, je voyais les deux camps, les fanaux qu'on allumait, Ulysse, sur le bord de sa tente, causant avec ses amis, Achille tout armé qui faisait courir son char le long du rivage de la mer.

ANTOINE.

Mais elle est folle tout à fait! Pourquoi donc?...

SIMON

le doigt sur la bouche.

Chut! chut!

HÉLÈNE.

J'étais dans une forêt, des hommes ont passé. Ils m'ont prise et, m'attachant avec des cordes, m'ont emportée sur leurs chameaux.

Ils se glissaient sur moi dans mon sommeil. Ce fut le Prince d'abord, puis les capitaines, puis les soldats, puis les valets de pied qui soignent les ânes.

Ils m'ont lavée dans la fontaine, mais mon sang qui coulait a rougi les eaux, et mes pieds poudreux ont troublé la source. Ils m'ont graissée avec des huiles, ils m'ont frottée avec des onguents, et ils m'ont vendue au peuple pour que je l'amuse.

C'était à Tyr la Syrienne, près du port, dans un carrefour étroit... Un soir, nue, debout et le cistre en main, je faisais dan-

ser des matelots grecs. La pluie d'orage ruisselait sur le bouge, la vapeur des vins montait avec les haleines et la fumée des lampes. Un homme tout à coup entra, sans que la porte fût ouverte. Il levait son bras gauche en écartant deux doigts. Le vent fit craquer les murs, les trépieds s'allumèrent, je courus à lui.

SIMON.

Oh! je te cherchais, mais je t'ai trouvée, je t'ai rachetée!

C'est celle-là, Antoine, qu'on appelle Charis, *Σιγή*, Ennoïa, Barbelo. Elle était la pensée du Père, le *Nous* indestructible qui créa les mondes. Mais les anges ses fils la chassèrent de son empire. Alors elle fut la Lune, le type femelle, l'accord parfait, l'angle aigu. Puis, pour se dilater plus à l'aise dans l'infini, dont ils l'exclurent, ils l'enfermèrent à la fin sous une forme de femme.

Elle a été l'Hélène des Troyens, dont le poète Stésichore a maudit la mémoire. Elle a été Lucrèce, la belle dame violée par les rois. Elle a été la Dalila qui coupait les cheveux de Samson; elle a été cette fille des Juifs qui s'écartait du camp pour se livrer aux boucs et que les douze tribus ont lapidée. Elle a aimé la fornication, le mensonge, l'idolâtrie et la sottise. Elle s'est dégradée dans toutes les corruptions, avilie dans toutes les misères, prostituée à tous les peuples, elle a chanté à tous les carrefours, elle a baisé tous les visages.

A Tyr, elle était la maîtresse des voleurs. Elle buvait avec eux pendant les nuits, et elle cachait les assassins dans la vermine de son lit tiède.

C'est moi! moi, Père pour les Samaritains, Fils pour les Juifs, Saint-Esprit pour les nations, qui suis venu la faire remonter dans sa splendeur et la rétablir au sein du Père, et maintenant, inséparables l'un de l'autre, nous allons, délivrant l'Esprit et terrifiant les dieux.

J'ai prêché dans Ephraïm et dans Issakar, à Samarie et dans les bourgs, dans la vallée de Mageddo, le long du torrent de Bizer, et depuis Zoara jusqu'à Arnoun, et au delà des montagnes, à Bostra et à Damas.

Je suis venu pour détruire la loi de Moïse, pour renverser les prescriptions, pour purifier les impuretés. Je convoque au grand amour les âmes des fils d'Adam, qu'elles soient frénétiques de luxure ou affolées de pénitence. Viennent à moi ceux qui sont couverts de boue, ceux qui sont couverts de sang, ceux qui sont couverts de vin! Par le baptême nouveau, comme par la torche de résine que l'on traîne dans les maisons lépreuses pour brûler sur les murs les taches de rousseur qui les dévorent, je les rincerai jusqu'aux entrailles, jusqu'au fond de leur être.

Feu ! allume-toi ! Saute, cours, ravage, purifie, sang d'Ennoïa, âme de Dieu même !

Une flamme blanche paraît à la surface du vase, s'en échappe, voltige de côté et d'autre et poursuit saint Antoine.

A la cour de Néron j'ai volé dans le cirque, et volé si haut qu'on ne m'a plus revu. Ma statue est debout dans l'île du Tibre. Je suis la Force, la Beauté, le Maître ! Ennoïa est Minerve. Je suis Apollon dieu du jour ! Je suis Mercure le Bleu ! Je suis Jupiter le Foudroyant ! Je suis le Christ ! Je suis le Paraclet ! Je suis le Seigneur ! Je suis ce qui est en Dieu ! Je suis Dieu même !

ANTOINE.

Ah ! si j'avais de l'eau bénite !

Le feu s'éteint. Ennoïa jette un cri aigu et disparaît avec Simon.

ANTOINE

haletant, regarde autour de lui.

Non !... plus rien !... ah !

Il s'essuie le front sur sa manche.

Oh ! comme ces flammes couraient !...

Il ricane.

Allons donc ! Quelles illusions ! l'Esprit de Dieu ne descend pas jusque-là ! Et l'âme une fois rivée au mal, il n'est plus, quoi qu'ils disent...

Cependant... si, par un effort suprême, elle secouait ce fardeau de la matière qui l'écrase... pourquoi ne remonterait-elle pas à Dieu ?... Et alors... l'intervalle de la vie disparaissant... toutes les œuvres qu'elle comporte se trouveraient indifférentes.

Aussitôt apparaissent les Elxaïtes, couverts de grands manteaux violets et la figure cachée sous des masques de bêtes fauves.

Croyons ! qu'importe le reste ! Mangez des viandes impures, si l'Esprit a faim du Verbe. Phinéas adora Diane et saint Pierre renia Jésus : car le martyre est impie et la convoitise de la souffrance une tentation du mal.

ANTOINE

répète :

Une tentation ?...

Et arrivent

LES CAÏNITES

les cheveux noués par une vipère qui s'enroule à leur cou et laisse retomber sa tête sur leurs épaules.

Réhabilitons les maudits ! Adorons les exécrés ! Plus qu'Abraham et que les prophètes, que saint Paul et que tous les saints, ils ont travaillé pour ton âme et se sont damnés pour elle.

Gloire à Caïn ! Gloire à Sodome ! Gloire à Judas !

Caïn créa la race des forts ! Sodome épouvanta la terre par son châtiment, et c'est Judas qui fut cause que le fils de Dieu sauva le monde.

ANTOINE

lentement.

Judas ? ... oui... en effet...

LES CARPOCRATIENS

nus jusqu'à la ceinture, avec des fleurs dans leur main, de grands cheveux, la barbe entière, les ongles longs. Ils portent tous à l'oreille une marque rouge, et sur la poitrine un soleil tatoué.

Exécutez la tâche des corps ! Il le faut !

L'esprit éperdu vagabonde parmi les hasards de la vie, et il ne rentrera au sein immobile de Prounicos qu'après avoir accompli dans sa chair toutes les œuvres de la chair... Viens avec nous aux agapes, la nuit. Les femmes nues, couronnées d'hyacinthes, mangent, à la lueur des torches qui se mirent dans les plats d'or. Elles sont à tous, comme nos biens, comme nos livres, comme le soleil et comme Dieu. Nous chantons à table des chansons de funérailles, nous nous lacérons avec des couteaux et nous buvons le sang de nos bras. Nous montons sur l'autel, et nous encensons avec des encensoirs.

LA FAUSSE PROPHÉTESSE DE CAPPADOCE

dont l'énorme chevelure rouge descend jusqu'aux talons. Elle brandit un pin enflammé, et s'appuie, de la main gauche, sur le museau d'une tigresse, qui se frotte contre sa cuisse.

L'esprit est dans la flamme, dans la chair, dans l'ouragan. Il en va jaillir pour toi par l'invocation terrible. Écoute-la ! Je te roulerai dans mon amour tout au fond de l'abîme. Viens ! viens !

Et elle secoue sa torche dont les gouttes de feu tombent aux pieds de saint Antoine. La tigresse bombe son dos.

ANTOINE

épouvanté, recule.

Oh! oh! oh! elles vont me prendre! J'ai peur! La bête rugit!
Comment sont-elles venues jusqu'à moi? C'est par ma faute,
mon Dieu! pitié! pitié!

Il saisit sa discipline, et la fait tourner rapidement comme une
fronde. Les Hérésies s'éloignent, baissant la tête dans leurs épaules,
avec des gestes effrayés.

Ah! j'en étais sûr! Le signe de la Pénitence les met en fuite!
C'est la pensée seule qui fait le mal! Plus de ces rêveries où
l'âme se perd! L'action! l'action!

Il se flagelle, et

LES MONTANISTES

s'avancent dans des tuniques sombres, la tête couverte de cendre,
les bras croisés.

Courage, Antoine! Imite-nous : six fois par mois des jeûnes
entiers, trois carêmes par an, la flagellation tous les soirs! Et
nous baptisons les morts, nous voilons les vierges, nous proscri-
vons les seconds mariages.

LES TATIENS

têtes rasées, enfermés dans des sacs noirs, s'écrient :

Il faut les proscrire tous! L'arbre de l'Eden qui portait chaque
année douze fruits rouges comme du sang, c'est la femme!
Celui qui dort à son ombre ne se réveillera que dans l'enfer!

ANTOINE

mélancoliquement.]

C'est pour fuir ce sommeil que j'ai cherché la solitude!

Le groupe des Montanistes s'entr'ouvre et l'on voit s'avancer deux
femmes très pâles, vêtues de manteaux bruns. MAXIMILLA est brune,
PRISCILLA est blonde. Elles rejettent en arrière leur capuchon, et
elles disent :

Du temps que nous vivions chez nos maris, nous sortions dès
le matin sans litière ni suivantes, pour aller dans les tavernes
corrompre des geôliers. Nous visitions les confesseurs, nous
chantions des psaumes, nous parlions des anges. Nos époux,
pendant ce temps-là, se tourmentaient à la maison.

Oh! mère de Dieu, ils ont avec leurs caresses troublé la calme profondeur de la foi, comme avec des pierres que l'on jetterait dans un puits, l'une après l'autre.

Antoine s'avance pour les mieux voir.

PRISCILLA

se met à dire :

J'étais au bain, les murs ruisselaient, l'eau coulait et je m'endormais au vague bourdonnement des murs qui montait jusqu'à moi.

Tout à coup, j'entendis des clameurs. On criait : «C'est un magicien! c'est le Diable», et la foule s'arrêta devant notre maison, en face du temple d'Esculape. Je me levai sans prendre ma chaussure et me haussai avec les poignets, jusqu'à la hauteur du soupirail.

Sur le péristyle du temple, il y avait un homme vêtu en affranchi, qui portait un carcan de fer à son cou. Il prenait des charbons dans un réchaud et il s'en faisait sur la poitrine de larges traînées, en appelant : «Jésus, Jésus!» Le peuple disait : «Cela n'est pas permis, lapidons-le.» D'autres applaudissaient. Lui, il continuait, et quand il était fatigué de gesticuler avec la main droite, il gesticulait avec la main gauche.

C'étaient des choses inouïes, transportantes! Des fleurs toutes grandes ouvertes tournoyaient devant mes yeux, et j'entendais, dans les espaces, comme la mélodie d'un archet d'or. Mes bras lâchèrent les barreaux, mon corps tomba. Je ne sais s'il avait fini, ou si c'est moi qui avais cessé de l'entendre. Mais la piscine était vide, et sur les dalles sablées de poudre bleue, la lune, entrant, allongeait des rayons clairs.

ANTOINE

prêtant l'oreille.

De qui donc parlent-elles?

MAXIMILLA.

Nous revenions de Tarse par les montagnes, lorsqu'à un détour du chemin nous vîmes un homme sous un figuier.

Il cueillait les feuilles et les jetait au vent. Il arrachait les fruits et les écrasait par terre.

Il nous cria de loin : «Arrêtez-vous!», et il se précipita en nous injuriant. Les esclaves accoururent. Il éclata de rire. Les chevaux se cabrèrent, les molosses hurlaient tous.

Il était debout, au bord du précipice. La sueur coulait sur son

visage olivâtre. Le vent de la montagne faisait claquer son manteau noir.

Il nous appelait par nos noms, il nous reprochait la vanité de nos œuvres, la turpitude de nos corps, et il levait le poing du côté des dromadaires, à cause des clochettes d'argent qu'ils portaient sous la mâchoire. Sa fureur me versait l'épouvante dans les entrailles : c'était je ne sais quel voluptueux langage mêlé de brise et de parfums, qui me berçait, m'enivrait.

D'abord les esclaves s'approchèrent : « Maître, dirent-ils, nos bêtes sont fatiguées » ; puis ce furent les femmes : « Voici la nuit, nous avons peur » ; et les esclaves s'en allèrent. Les enfants se mirent à crier : « Nous avons faim » ; et comme on n'avait pas répondu aux femmes, elles disparurent. Lui, il parlait : sa voix sifflait, ses paroles tombaient, précipitées, coupantes, comme des poignards qui faisaient saigner mon cœur et le dégorgeaient.

Je sentis quelqu'un près de moi : c'était l'époux. J'écoutais l'autre. Il sanglotait, il se traînait à genoux sur les pierres en s'écriant : « Tu m'abandonnes ! » Et je répondis : « Oui, va-t'en ! ».

Antoine ouvre la bouche, mais

PRISCILLA ET MAXIMILLA

se mettent à chanter :

Le Père domine ! le Fils pâtit ! l'Esprit flamboie ! Le Paraclet est à nous ! l'Esprit est à nous ! Car nous sommes les amantes du grand Montanus !

Et elles désignent près d'elles un eunuque noir, vêtu d'un manteau fauve à galon d'argent, fermé sur sa poitrine par deux ossements de mort.

MONTANUS.

Ce n'est point Montanus que vous aimez, mais l'esprit de Dieu emplissant son âme. Car je ne suis pas un homme, vous le savez, vous autres, qui languissez de désirs sur ma poitrine imberbe.

Vous êtes, ô mes chéries, l'inassouissable Amour, puisque à présent vous vous délectez dans la douleur et que l'existence vous fait mal, comme un ulcère qui suinte. Sanglotez ! pleurez ! Que vos yeux soient blêmes, comme un manteau couleur d'azur qui a déteint sous les orages. Appelez-moi ! Je vous coucherai sur les chevalets ! Fouettez avec des chardons verts la peau blanche de vos corps. Quand le sang coulera, j'arriverai. Oh ! j'accourrai !... pour le sucer avec ma bouche.

Maximilla et Priscilla passent leurs bras autour de sa taille et restent la tête posée sur son épaule, tout en faisant un signe à saint Antoine.

ANTOINE.

Au nom du Christ! Au nom de la Vierge! par la vertu de tous les anges...

LES MONTANISTES.

Non! tu ne nous chasseras pas! Zotime de Comane a été vaincu par Maximilla. Sotas, évêque d'Anquiale, par Priscilla. Nous avons des saints qui sont plus saints que tes saints, des martyrs plus martyrs que tes martyrs. Connais-tu Alexandre, Théodote et Thémison? On a arraché les yeux, les dents et les ongles à Alexandre de Phrygie. On lui a frotté la peau avec du miel, on a versé dessus des guêpes furieuses et on l'a lié par une corde à la queue d'un taureau qui marchait au pas dans une prairie. On a déchiré Thémison avec des couteaux de bois, et on a fait couler sur sa figure le sang de ses entrailles. Mais Satan, au haut d'une montagne, a battu Thémison pendant six nuits avec le tronc d'un cèdre qui avait toutes ses branches; et il l'a rejeté comme une pierre, dans la vallée.

Allons, viens! Jésus a souffert le martyre. Qu'est ta douleur près de la sienne?

ANTOINE

amèrement.

Oh! rien! Je le sais! les larmes de toutes les générations qui, réunies, formeraient des océans, sont, devant ces pleurs éternels, comme une goutte d'eau sur une feuille.

Silence.

LES MONTANISTES

reprennent :

L'amour déborde du cœur saignant. L'extase aux yeux fermés contemple les splendeurs célestes, et la suprême intelligence t'arrivera par les angoisses de la matière, comme la foudre qui n'apparaît que dans les déchirures des nuages.

ANTOINE.

Oh! oui! oui! mon corps me gêne! il m'écrase! il m'étouffe!

LES VALÉRIENS

très grands, très maigres, avec un poignard à la ceinture, une couronne d'épines sur le front. Ils prennent leur poignard d'une main, leur couronne de l'autre; — et ils disent :

Voilà qui tranche la luxure! Voici qui endolorit l'orgueil. Est-

ce la douleur que tu crains, lâche ? Est-ce la peur de ta chair, hypocrite ? Tu te couches près d'elle, tu la regardes dormir ; elle se réveillera plus dévorante que les lions. Étouffe-la donc, coupe-la donc, extermine-la !

ANTOINE.

Ah ! une haine me prend contre moi ! j'exècre la vie, la terre et le soleil !

Des cris féroces éclatent et

LES DONATISTES CIRCONCELLIONS

apparaissent, sales, hideux, vêtus de peaux de chèvre et portant des massues de fer sur l'épaule.

Malédiction sur le monde ! malédiction sur nous-mêmes ! maudit l'homme, maudite la femme, maudit l'enfant ! Écrasez le fruit, troublez la source.

Pillez le riche qui se trouve heureux, qui mange beaucoup ; battez le pauvre qui envie la housse de l'âne, le repas du chien, le nid de l'oiseau, et qui se désole solitairement que chacun ne soit pas un misérable comme lui.

Nourrissez les ours, appelez les vautours, sifflez les crocodiles et l'ichneumon sur le rivage !

Nous, « les capitaines des Saints », nous détruisons la matière pour hâter la fin du monde, nous assassinons, incendions, massacrons ! Nous perçons les digues, nous répandons l'argent dans la mer.

Le salut n'est que dans le martyre, nous nous donnons le martyre. Nous nous enlevons la peau des pieds, et nous courons sur les galets. Nous enfonçons des broches de fer dans nos entrailles. Nous nous roulons tout nus, dans la neige.

Nous nous égorgeons en criant : « Louange à Dieu ! » Nous montons sur les édifices pour nous précipiter la tête en bas. Nous nous couchons sous la roue des chars. Nous nous jetons dans la gueule des fous.

Honni soit le baptême ! Honnie l'eucharistie ! Honni le mariage ! Honni le viatique !

La Pénitence seule lave les âmes.

Jésus ne se touche point, Jésus ne se mange point. Damnation sur l'adultère consacré ! C'est avec la Douleur qu'il faut s'unir. Damnation sur la vanité du moribond qui croit la chair éternelle. Damnation sur la sottise de ceux qui l'espèrent, sur l'infamie de ceux qui l'enseignent. Damnation sur toi ! Damnation sur nous ! Damnation sur tous et gloire à la Mort !

ANTOINE.

Horreur!

Un coup de tonnerre éclate, une fumée épaisse couvre la scène. Antoine ne distingue plus rien.

Je n'ai pas rêvé pourtant?... Non... elles étaient là!... rugissant autour de moi, et ma pensée s'écroulait sous elles, comme les îlots de sable dans les fleuves, qui tombent, par grands blocs, sous les pattes lourdes des crocodiles. Elles parlaient toutes ensemble, et si vite, qu'il m'était impossible de distinguer leurs voix.

Se remettant peu à peu.

Mais il y en avait... qui n'étaient pas... complètement détestables. Comment cela se faisait-il? Il fallait leur répondre... Je n'ai pas tout vu.

Il regarde vaguement de côté et d'autre et il pousse un cri, en apercevant, dans le brouillard, deux hommes couverts de longs vêtements qui descendent jusqu'à leurs pieds. Le premier est de haute taille, de figure douce, de maintien grave; ses cheveux blonds, séparés par une raie comme ceux du Christ, descendent régulièrement sur ses épaules. Il a jeté un bâton blanc, qu'il portait à la main et que son compagnon a reçu, en faisant une révérence, à la manière des Orientaux.

Ce dernier, vêtu pareillement d'une tunique blanche sans broderie, est petit, gras, camard, d'encolure ramassée, les cheveux crépus, une mine naïve.

Ils sont tous les deux sans chaussure, nu-tête et couverts de poussière, comme des gens qui arrivent de voyage.

Que voulez-vous? parlez!... Allez-vous-en!

DAMIS

c'est le petit homme.

Là! là! bon ermite! Ce que je veux? je n'en sais rien! Voici le Maître. Quant à partir, la charité du moins exigerait...

ANTOINE.

Ah! excusez-moi! J'ai la tête si troublée!... Que vous faut-il?... Asseyez-vous.

Damis s'assoit, l'autre reste debout.

Et votre Maître?

DAMIS

en souriant.

Oh! il n'a besoin de rien! C'est un sage! Quant à moi, bon ermite, je vous demanderai un peu d'eau, car j'ai grand'soif.

Antoine va chercher une cruche dans sa cellule, et, la levant lui-même, offre à boire à Damis.

Peu à peu, la fumée disparaît.

Damis, après avoir bu :

Pouah! qu'elle est mauvaise, vous devriez bien l'enfermer sous de la verdure!

ANTOINE.

C'est qu'il n'y a pas un brin d'herbe aux environs, seigneur!

DAMIS.

Ah! n'auriez-vous rien, dites-moi, à mettre sous la dent? car j'ai grand'faim!

Antoine va dans sa cabane et en rapporte un morceau de pain noir, desséché.

Damis mord à même :

Qu'il est dur!

ANTOINE.

Je n'en ai pas d'autre, seigneur!

DAMIS.

Ah!

Il casse le pain, en retire la mie et jette les croûtes. Le cochon se précipite dessus : Antoine fait un geste de colère pour le battre.

Laissez donc! ne faut-il pas que chacun vive!

Silence.

ANTOINE

reprend.

Et vous venez?

DAMIS.

Oh! de loin... de très loin!

ANTOINE.

Et... vous allez ?

DAMIS

désignant l'autre.

Où il voudra.

ANTOINE.

Qui est-il donc ?

DAMIS.

Apollonius !

Antoine fait un geste d'ignorance.

Apollonius !

Plus fort :

Apollonius de Tyane !

ANTOINE.

Je n'en ai jamais entendu parler.

DAMIS

en colère.

Comment ! jamais !... Ah ! je vois bien, brave homme, que vous ignorez complètement ce qui se passe.

ANTOINE.

Il est vrai, seigneur, mes jours étant consacrés à la religion.

DAMIS.

C'est comme lui.

ANTOINE

à part.

Comme lui !

Il considère Apollonius.

Il a l'air d'un saint en effet... Je voudrais bien l'entretenir... j'ai tort peut-être... car...

La fumée est partie, le temps est très clair, la lune brille.

DAMIS.

A quoi songez-vous donc, que vous ne parlez plus ?

ANTOINE.

Je songe... oh ! rien !

Damis se rapproche d'Apollonius et fait plusieurs tours autour de lui, la taille courbée, sans lever la tête ; à la fin :

APOLLONIUS

toujours immobile.

Qu'est-ce ?

DAMIS.

Maître ! c'est un ermite galiléen qui demande à savoir les origines de la sagesse.

APOLLONIUS.

Qu'il approche !

Antoine hésite.

DAMIS.

Approche !

APOLLONIUS.

d'une voix tonnante.

Approche !

Tu voudrais connaître qui je suis, ce que j'ai fait, ce que je pense ; n'est-ce pas cela, enfant ?

ANTOINE

embarrassé.

Si ces choses, toutefois, peuvent contribuer à mon salut.

APOLLONIUS.

Réjouis-toi ! Je vais te les dire !

DAMIS

bas à Antoine.

Est-ce possible ! Il faut qu'il vous ait, du premier coup d'œil, reconnu des inclinations extraordinaires pour la philosophie.

Il se frotte les mains.

Je vais en profiter aussi, moi !

APOLLONIUS.

Je te raconterai, d'abord, la longue route que j'ai parcourue pour acquérir la doctrine, — et si tu trouves, dans toute ma vie, une seule action mauvaise, tu m'arrêteras. Car celui-là doit scandaliser par ses paroles, qui a méfait par ses œuvres.

DAMIS

à Antoine.

Quel homme juste ! hein ?

ANTOINE

Décidément, je crois qu'il est sincère !

APOLLONIUS.

La nuit de ma naissance, ma mère crut se voir cueillant des fleurs sur le bord d'un lac. Un éclair parut, et elle me mit au monde, à la voix des cygnes qui chantaient dans son rêve.

Jusqu'à quinze ans, on m'a plongé trois fois par jour dans la fontaine Asbadée, dont l'eau rend les parjures hydropiques, et l'on me frottait avec les feuilles du cnyza, pour me faire chaste.

Une princesse palmyrienne vint un soir me trouver, m'offrant des trésors qu'elle savait être dans des tombeaux. Une hiérodoule du temple de Diane s'égorgea, désespérée, avec le couteau des sacrifices ; et le gouverneur de Cilicie, à la fin de ses promesses, s'écria, devant toute ma famille, qu'il me ferait mourir. Mais c'est lui qui mourut trois jours après, assassiné par les Romains.

DAMIS

à saint Antoine, en le frappant du coude.

Hein ? quand je vous disais !... quel homme !

APOLLONIUS

J'ai, pendant quatre ans de suite, gardé le silence complet des Pythagoriciens. La douleur la plus imprévue ne m'arrachait pas un soupir, et au théâtre, quand j'entrais, on s'écartait de moi, comme d'un fantôme.

DAMIS.

Auriez-vous fait cela, vous ?

APOLLONIUS.

Le temps de mon silence accompli, j'entrepris seul d'instruire les prêtres qui avaient perdu la tradition, et je formulai cette prière : « O dieux ! »

ANTOINE.

Comment : « dieux » ?... Les dieux ?... Que dit-il ?

DAMIS.

Laissez-le poursuivre, taisez-vous !

APOLLONIUS.

Alors je suis parti pour connaître toutes les religions, pour consulter tous les oracles. J'ai devisé avec les gymnosophistes du Gange, avec les devins de Chaldée, avec les mages de Babylone. Je suis monté sur les quatorze Olympes, j'ai sondé les lacs de Scythie, j'ai mesuré la grandeur du désert.

DAMIS.

C'est pourtant vrai, tout cela. J'y étais, moi !

APOLLONIUS.

J'ai d'abord été depuis le Pont jusqu'à la mer d'Hyrkanie, j'en ai fait le tour ; et, par le pays des Baraomates, où est enterré Bucéphale, je suis descendu vers Ninive. Aux portes de la ville, il y avait une statue de femme, vêtue à la mode barbare. Un homme s'approcha.

DAMIS.

Moi ! moi ! mon bon Maître. Oh ! comme je vous aimai tout

de suite! Vous étiez plus doux qu'une fille et plus beau qu'un dieu!

APOLLONIUS

sans l'entendre.

Il voulait m'accompagner pour me servir d'interprète.

DAMIS.

Mais vous répondîtes que vous compreniez tous les langages et que vous deviniez toutes les pensées. Alors j'ai baisé le bas de votre manteau, et je me suis mis à marcher derrière vous.

APOLLONIUS.

Après Ctésiphon, nous entrâmes sur les terres de Babylone.

DAMIS.

Et le satrape poussa un cri, en voyant un homme si pâle.

ANTOINE.

La singulière histoire!

DAMIS.

N'est-ce pas le lendemain, Maître, que nous rencontrâmes cette monstrueuse tigresse qui avait huit petits dans le ventre? Alors vous dites : «Notre séjour auprès du Roi sera d'un an et huit mois.» Je n'ai jamais pu comprendre...

APOLLONIUS.

Le Roi m'a reçu debout, près d'un trône d'argent, dans une salle ronde, constellée d'étoiles, d'où pendaient à des fils que l'on n'apercevait pas quatre grands oiseaux d'or, les deux ailes étendues.

ANTOINE

rêvant.

Est-ce qu'il y a sur la terre des choses pareilles?

DAMIS.

C'est là une ville, cette Babylone! Tout le monde y est riche ;

les maisons, peintes en bleu, ont des portes de bronze, avec un escalier qui descend vers le fleuve.

Dessinait par terre avec son bâton.

Comme cela, voyez-vous ! Et puis ce sont des temples, des places, des bains, des aqueducs ! Les palais sont couverts de cuivre rouge ; et l'intérieur donc, si vous saviez !

APOLLONIUS.

Sur la muraille du septentrion, s'élève une tour de marbre blanc qui en supporte une seconde, une troisième, une quatrième, une cinquième, et il y en a trois autres encore ! Ces tours sont des tombeaux... La huitième est une chapelle avec un lit. Personne n'y entre que la femme choisie par les prêtres pour le dieu Bélus. Le roi de Babylone m'y fit loger.

DAMIS.

A peine si l'on me regardait, moi. Aussi je restais seul à me promener par les rues. Je m'informais des usages ; je visitais les ateliers ; j'examinais les grandes machines qui portent l'eau dans les jardins. Mais il m'ennuyait d'être séparé du Maître.

APOLLONIUS.

Au bout d'un an et huit mois...

Antoine tressaille.

... un soir nous sortîmes de Babylone par la route des Indes. Au clair de la lune, nous vîmes tout à coup une empuse.

DAMIS.

Oui-da ! Elle sautait sur son sabot de fer. Elle hennissait comme un âne, elle galopait dans les rochers. Mais il lui cria des injures et elle disparut.

ANTOINE.

Où veulent-ils donc en venir ?

APOLLONIUS

continuant.

A Taxilla, Phraortes, roi du Gange, nous a montré sa garde d'hommes noirs, hauts de cinq coudées, et, dans les jardins de

son palais, sous un pavillon de brocart vert, un éléphant gigantesque, que ses femmes s'amusaient à parfumer. Il avait autour des défenses des colliers d'or et, sur l'un d'eux on lisait : « Le fils de Jupiter a consacré Ajax au Soleil. » C'était l'éléphant de Porus, qui s'était enfui de Babylone après la mort d'Alexandre.

DAMIS.

Et qu'on avait retrouvé dans une forêt.

ANTOINE.

Ils parlent abondamment, comme des gens ivres.

APOLLONIUS.

Phraortes nous fit asseoir à sa table. Elle était couverte de grands oiseaux. Il y avait de gros fruits sur des feuilles larges, des antilopes avec leurs cornes.

DAMIS.

Quel drôle de pays ! Les seigneurs, tout en buvant, s'amusaient à lancer des flèches sous les pieds d'un enfant qui danse. — Mais je n'approuve pas ce plaisir-là : il en pourrait résulter des malheurs.

APOLLONIUS.

Quand je fus prêt à partir, le Roi me donna un parasol et il me dit : « J'ai sur l'Indus un haras de chameaux blancs. Lorsque tu n'en voudras plus, souffle-leur dans les oreilles, ils reviendront. »

Nous descendîmes le long du fleuve, marchant la nuit à la lueur des lucioles qui brillaient dans les bambous. L'esclave sifflait un air, pour écarter les serpents, et nos chameaux se courbaient les reins en passant sous les arbres, comme sous des portes trop basses.

Un jour, un enfant noir, qui tenait à sa main un caducée d'or, nous conduisit au collège des sages. Iarchas, leur chef, me parla de mes ancêtres, de toutes mes pensées, de toutes mes actions, de toutes mes existences. Il avait été le fleuve Indus, et il me rappela que j'avais conduit des barques sur le Nil, au temps du roi Sésostris.

DAMIS.

Mais moi, on ne me dit rien, de sorte que je ne sais pas qui j'ai été.

ANTOINE

les considérant avec étonnement.

Ils ont l'air vague comme des ombres.

APOLLONIUS.

Et nous continuâmes vers l'Océan.

Nous avons rencontré sur le bord les Cynocéphales gorgés de lait qui s'en revenaient de leur expédition dans l'île Taprobane. Avec eux était la Vénus indienne, la femme noire et blanche, qui dansait toute nue au milieu des singes. Elle avait autour de la taille des tambourins d'ivoire, et elle riait d'une façon démesurée.

Les flots tièdes poussaient devant nous, sur le sable, des perles blondes; l'ambre craquait sous nos pas; des squelettes de baleines blanchissaient dans la crevasse des falaises, et de longs nids d'herbes vertes suspendus à leurs côtes se balançaient au vent.

La terre continuellement se rétrécissait, elle se fit à la fin plus étroite qu'une sandale. Nous nous arrêtâmes, et après avoir jeté vers le soleil des gouttes de la mer, nous tournâmes à droite pour revenir.

Nous sommes revenus par la région d'Argent, par le pays des Gangarides, par le promontoire Comaria, par la contrée des Sachalites, des Adramites et des Homérites; puis, à travers les monts Cassaniens, la mer Rouge et l'île Topazos, nous avons pénétré en Éthiopie, par le royaume des Pygmées.

ANTOINE

à part.

Comme la terre est grande!

DAMIS.

Et quand nous sommes rentrés chez nous, tous ceux que nous avions connus jadis étaient morts.

Antoine baisse la tête.

APOLLONIUS

reprend :

Alors on commença dans le monde à parler de moi. La peste ravageait Éphèse : j'ai fait lapider un vieux mendiant...

DAMIS.

Et la peste s'en est allée !

ANTOINE.

Comment ! il chasse les maladies.

APOLLONIUS.

A Cnide, j'ai guéri l'amoureux de la Vénus...

DAMIS.

Oui, un fou, qui même avait promis de l'épouser. Aimer une femme, passe encore, mais une statue, quelle sottise ! Le Maître lui posa la main sur le cœur, et l'amour aussitôt s'éteignit.

ANTOINE.

Quoi ! il délivre des démons ?

APOLLONIUS.

A Tarente, on portait au bûcher une jeune fille morte...

DAMIS.

Le Maître lui toucha les lèvres, et elle s'est relevée, en appelant sa mère.

ANTOINE.

Comment ! il ressuscite les morts ?

APOLLONIUS.

J'ai prédit le pouvoir à Vespasien...

ANTOINE.

Quoi ! il devine l'avenir ?

APOLLONIUS.

Étant à table, avec lui, aux bains de Baïa...

DAMIS.

Il y avait à Corinthe...

ANTOINE.

Excusez-moi, étrangers, mais il est tard.

DAMIS.

... un jeune homme qu'on appelait Ménippe...

ANTOINE.

C'est l'heure de la première veille ! Allez-vous-en !

APOLLONIUS.

... un chien entra, portant à la gueule une main coupée...

DAMIS.

Un soir, dans un faubourg, il rencontra une femme...

ANTOINE.

Vous ne m'entendez pas ? retirez-vous !

APOLLONIUS.

Il rôdait vaguement autour des lits...

ANTOINE.

Assez ! assez !

APOLLONIUS.

On voulait le chasser, mais moi...

DAMIS.

Ménippe donc se rendit chez elle ; ils s'aimèrent...

APOLLONIUS.

Et battant la mosaïque avec sa queue, il déposa cette main sur les genoux de Flavius.

DAMIS.

Mais le matin, aux leçons de l'école, Ménippe était pâle...

ANTOINE

bondissant.

Encore! Ah! qu'ils continuent, puisqu'il n'y a pas...

DAMIS.

Le Maître lui dit : « O beau jeune homme, tu caresses un serpent; un serpent te caresse! A quand les noces? » Nous allâmes tous à la noce...

ANTOINE.

J'ai tort! j'ai tort, bien sûr, d'écouter tout cela.

DAMIS.

Dès le vestibule, des serviteurs se remuaient, les portes s'ouvraient; on n'entendait cependant ni le bruit des pas ni le bruit des portes. Le Maître se plaça près de Ménippe. Aussitôt la fiancée fut prise de colère contre les philosophes. Mais la vaiselle d'or qui était sur les tables disparut, les échantons, les cuisiniers, les pannetiers disparurent; le toit s'envola, les murs s'écroulèrent, et Apollonius resta seul, debout, ayant à ses pieds cette femme tout en pleurs. C'était un vampire qui rassasiait d'amour les beaux jeunes hommes, afin de manger leur chair, — parce que rien n'est meilleur pour ces sortes de fantômes que le sang des amoureux.

APOLLONIUS.

Si tu veux savoir l'art...

ANTOINE.

Je ne veux rien savoir! Allez-vous-en!

DAMIS.

Quel mal donc t'avons-nous fait?

ANTOINE.

Aucun... mais... Non! qu'ils s'en aillent!

APOLLONIUS.

Le soir de notre arrivée aux portes de Rome...

ANTOINE

vivement.

Oh! oui! oui! parlez-moi de la ville des papes!

APOLLONIUS

continuant.

... un homme ivre nous accosta, qui chantait d'une voix douce. C'était un épithalame de Néron, et il avait le pouvoir de faire mourir quiconque l'écoutait négligemment. Il portait à son dos, dans une boîte d'ivoire, une corde d'argent prise à la cithare de l'Empereur. J'ai haussé les épaules. Il nous a jeté de la boue au visage. Alors, j'ai défait ma ceinture, et je la lui ai placée dans la main...

DAMIS.

Vous avez eu bien tort, par exemple!

APOLLONIUS.

L'Empereur, pendant la nuit, me fit appeler à sa maison. Il jouait aux osselets avec Sporus, accoudé du bras gauche sur une table d'agate. Il se détourna et, fronçant ses sourcils blonds : « Pourquoi ne me crains-tu pas? » — me demanda-t-il. « Parce que le Dieu qui t'a fait terrible, m'a fait intrépide », — répondis-je.

ANTOINE

révant.

Il y a là dedans quelque chose d'inexplicable qui m'épouvante.

Silence.

DAMIS

reprend d'une voix aiguë :

Toute l'Asie, d'ailleurs, pourra vous dire...

ANTOINE

en sursaut.

Je n'ai pas le temps! à une autre fois! Je suis malade!

DAMIS.

Écoutez donc ! Il a vu, d'Éphèse, tuer Domitien qui était à Rome...

ANTOINE

s'efforçant de rire.

Est-ce possible ?

DAMIS.

Oui, au théâtre, en plein jour, le quatorzième des calendes d'octobre, il s'écria tout à coup : « On égorge César ! » et il ajoutait de temps à autre : « Il roule par terre ; oh ! comme il se débat ! Il se relève ; il essaie de fuir ; les portes sont fermées ! Ah ! c'est fini ! le voilà mort ! » Ce jour-là, en effet, Titus Flavius Domitianus fut assassiné, comme vous savez.

ANTOINE

réfléchissant.

Sans le secours du Diable... certainement...

APOLLONIUS.

Il avait voulu me faire mourir, ce Domitien ! Damis, avec Démétrius, s'était enfui par mon ordre et je restais seul dans ma prison...

DAMIS.

C'était une terrible hardiesse, il faut avouer.

APOLLONIUS.

Vers la cinquième heure, les soldats m'amènèrent au tribunal. J'avais ma harangue toute prête que je tenais sous mon manteau...

DAMIS.

Nous étions sur le rivage de Pouzzoles, nous autres ! Nous vous croyions mort ; nous pleurions, chacun allait s'en retourner chez soi, quand vers la sixième heure, tout à coup vous apparûtes...

ANTOINE

à part.

Comme Jésus !

DAMIS.

Nous tremblions, mais vous nous dites : « Touchez-moi ! » ...

ANTOINE.

Oh ! non ! cela n'est point ! Vous mentez, n'est-ce pas, vous mentez ?

DAMIS.

Et alors nous sommes repartis tous ensemble.

Silence. Damis considère saint Antoine, et

APOLLONIUS

se rapprochant, lui crie dans les oreilles :

C'est que je suis descendu dans l'autre de Trophonius, fils d'Apollon ! C'est que je fais les libations par l'oreille des amphores ! C'est que je connais des prières indiennes ! ... J'ai pétri, pour les femmes de Syracuse, les phallus de miel rose qu'elles portent en hurlant sur les montagnes. J'ai reçu l'écharpe des Cabires ! j'ai serré contre mon cœur le serpent de Sabasius ! j'ai lavé Cybèle au flot des golfes campaniens, et j'ai passé trois lunes dans les cavernes de Samothrace !

DAMIS

riant bêtement.

Ah ! ah ! ah ! aux mystères de la Bonne Déesse !

APOLLONIUS.

Et maintenant, veux-tu venir avec nous, voir des étoiles plus larges et des dieux nouveaux ?

ANTOINE.

Non ! continuez seuls !

DAMIS.

Partons !

ANTOINE.

Fuyez ! fuyez !

APOLLONIUS.

Nous allons au Nord, du côté des cygnes et des neiges. Sur le désert blanc, galope le chevreuil cornu dont les yeux pleurent de froid; les hippopodes aveugles cassent avec leurs pieds la plante d'outremer.

DAMIS.

Viens! c'est l'aurore. Le coq a chanté, le cheval a henni, la voile est prête.

ANTOINE.

Non! le coq n'a point chanté! J'entends le grillon dans les sables et je vois la lune qui reste en place.

APOLLONIUS.

Au delà des montagnes, bien loin là-bas, nous allons cueillir la pomme des Hespérides et chercher dans les parfums la raison de l'amour. Nous humerons l'odeur du myrrhodon qui fait mourir les faibles. Nous nous baignerons dans le lac d'huile rose de l'île Junonia. Tu verras, dormant sur les primevères, le lézard géant qui se réveille tous les siècles, quand tombe à sa maturité l'escarboucle naturelle de ses yeux. Les étoiles palpitent comme des regards, les cascades chantent comme des harpes, des enivrements s'exhalent des fleurs écloses; ton esprit s'élargira parmi les airs, et, dans ton cœur comme sur ta face...

DAMIS.

Maître! il est temps! Le vent va se lever, les hirondelles s'éveillent, la feuille du myrte est envolée!

APOLLONIUS.

Oui! partons.

ANTOINE.

Non! moi je reste!

APOLLONIUS.

Veux-tu que je t'enseigne où pousse la plante Balis, qui ressuscite les morts?

DAMIS.

Demande-lui qu'il te donne l'androdamas, qui attire l'argent, le fer et l'airain.

APOLLONIUS

lui offrant une petite rondelle de cuivre.

Veux-tu le xéneston? Le voici! Prends-le donc! Tu pourras descendre dans les volcans, traverser le feu, voler dans l'air.

ANTOINE.

Oh! qu'ils me font mal! qu'ils me font mal!

DAMIS.

Tu comprendras la voix de tous les êtres, les rugissements, les hennissements, les roucoulements.

APOLLONIUS.

Car j'ai retrouvé, j'en suis sûr, le secret de Tirésias.

DAMIS.

Il sait encore des chansons qui font venir à soi celui qu'on désire.

APOLLONIUS.

J'ai appris des Arabes le langage des vautours et j'ai lu dans les grottes de Strompharabarnax la manière d'épouvanter le rhinocéros et d'endormir les crocodiles.

DAMIS.

Quand nous voyagions autrefois, nous entendions, à travers les lianes, courir les licornes blanches. Elles se couchaient à plat ventre, pour qu'il montât sur elles.

APOLLONIUS.

Tu monteras sur elles, aussi. Tu te tiendras aux oreilles. Nous irons, nous irons!

ANTOINE

pleurant.

Oh! oh!

APOLLONIUS.

Qu'as-tu? viens donc!

ANTOINE

sanglotant.

Oh! oh!

DAMIS.

Serre ta ceinture! noue tes sandales!

ANTOINE

sanglotant plus fort.

Oh! oh! oh! oh!

APOLLONIUS.

Et en route je t'expliquerai le sens des statues — pourquoi Jupiter est assis, Apollon debout, Vénus noire à Corinthe, carrée dans Athènes, conique à Paphos.

ANTOINE.

Oh! qu'ils s'en aillent, mon Dieu! qu'ils s'en aillent!

APOLLONIUS.

La connais-tu, la Vénus Uranienne qui scintille sous son arc d'étoiles? T'a-t-on dit les mystères de l'Aphrodite prévoyante? As-tu senti les étreintes de Vénus barbue, ou médité les colères d'Astarté furieuse? N'aie souci, j'arracherai leurs voiles, je briserai leurs armures, tu marcheras sur leurs temples, et nous parviendrons jusqu'à la Mystérieuse et l'Inaltérable, jusqu'à celle des Maîtres, des héros et des purs, la Vénus apostrophienne, qui détourne les passions et tue la chair.

DAMIS.

Et quand nous trouverons une pierre de sépulcre assez large, nous jouerons aux skirapies de Minerve, qui se jouent la nuit, dans l'automne, à la pleine lune rousse.

APOLLONIUS

frappant du pied.

Pourquoi donc ne vient-il pas?

DAMIS

frappant aussi du pied.

En marche!

APOLLONIUS

regardant Antoine fixement.

Doutes-tu de moi?

DAMIS

menaçant.

Doutes-tu de lui?

Sifflez, Maître, le lion de Numidie, celui qui contenait l'âme d'Amasis.

ANTOINE.

Mon Dieu! mon Dieu! est-ce qu'ils vont me prendre?

APOLLONIUS.

Quel est ton désir? Le temps seulement d'y songer...

ANTOINE

joignant les mains.

Je glisse! arrêtez-moi!...

APOLLONIUS.

Est-ce la science? est-ce la gloire? Veux-tu rafraîchir tes yeux sur des jasmins humides? Veux-tu sentir ton corps s'enfoncer, comme en une onde, dans la chair douce des femmes pâmées?

ANTOINE

se tenant la tête et criant douloureusement :

Oh! encore! encore!

DAMIS.

Oui, vraiment! De la montagne entr'ouverte, les diamants vont couler. Sur la croix que voici, les roses vont fleurir. Les sirènes à croupe de nacre vont te caresser de leurs chevelures et te bercer de leurs chansons.

ANTOINE.

Saint Esprit! délivrez-moi!

APOLLONIUS.

Veux-tu que je me change en arbre, en léopard, en rivière?

ANTOINE.

Sainte Vierge, mère de Dieu, priez pour moi!

APOLLONIUS.

Veux-tu que je fasse reculer la lune?

ANTOINE.

Sainte Trinité, sauvez-moi!

APOLLONIUS.

Veux-tu que je te montre Jérusalem toute éclairée pour le Sabbat?

ANTOINE.

Jésus! Jésus! à mon aide!

APOLLONIUS.

Veux-tu que je le fasse apparaître, Jésus?

ANTOINE

hébété.

Quoi?... Comment?...

APOLLONIUS.

Ici, là!... Ce sera lui, pas un autre! Tu verras les trous de ses mains, le sang de sa plaie. Il jettera sa couronne, il maudira son Père, il m'adorera le dos courbé.

DAMIS

bas à Antoine.

Dis que tu veux bien! dis que tu veux bien!

ANTOINE

se passe la main sur le visage, promène un regard effaré de tous côtés, puis, l'arrêtant sur Apollonius :

Va-t'en ! va-t'en ! va-t'en, maudit ! Retourne en enfer !

APOLLONIUS

exaspéré.

J'en arrive, j'en suis sorti pour t'y conduire ! Les cuves de nitre bouillonnent, les charbons flambent, les dents d'acier claquent, et les ombres se pressent aux soupiraux pour te voir passer.

ANTOINE

s'arrachant les cheveux.

Moi ! grand Dieu ! L'enfer pour moi !

L'ORGUEIL

surgissant derrière saint Antoine et lui mettant la main sur l'épaule.

Allons donc ! un saint ! est-ce possible ?

DAMIS

avec des gestes engageants.

Voyons, bon ermite ! cher saint Antoine ! homme pur ! homme illustre ! homme qu'on ne saurait assez louer ! Ne vous effrayez pas, cela tient à sa manière de dire exagérée ! C'est une façon qu'il a prise aux Orientaux, mais il est bon, il est saint, il peut...

Damis s'arrête, et saint Antoine regarde

APOLLONIUS

qui se met à dire d'une voix véhémence et suave tout ensemble :

Mais, plus loin que tous les mondes, au delà des cieux, par-dessus toutes les formes, rayonne le monde impénétrable et inaccessible des idées, tout plein du Verbe. Nous en partirons, nous franchirons d'un saut l'immense espace, et tu saisisiras dans son infinité l'Éternel, l'Être !... Allons ! en marche ! donne-moi la main !

Et la terre, tout à coup se creusant en entonnoir, fait un large abîme. Apollonius grandit, grandit. Des nuages couleur de sang

roulent sous ses pieds nus, sa tunique blanche brille comme de la neige.

Un cercle d'or autour de sa tête, vibre dans l'air avec un mouvement élastique. Il tend la main gauche à saint Antoine et, de la droite, lui montre le ciel dans une attitude souveraine inspirée.

ANTOINE

éperdu.

Une ambition tumultueuse m'enlève à des hauteurs qui m'épouvantent, le sol fuit comme une onde, ma tête éclate.

Il se cramponne à la croix tant qu'il peut.

LES VALÉRIENS.

Tiens! voilà nos couteaux!

LES CIRCONCELLIONS

reparaissant.

Tiens! voilà nos poignards!

LES CARPOCRATIENS.

Tiens! voilà nos fleurs!

LES MONTANISTES.

Tiens! voilà nos cilices, nos poisons, nos croix, nos chevalets.

MAXIMILLA ET PRISCILLA

pleurant.

O doux Antoine! nous entends-tu? Arrive.

LES SABÉENS.

Viens prier avec nous dans nos temples de granit qui sont en forme d'étoiles.

LES MANICHÉENS.

Non! cours à la fête du Bhéma. Tu t'assoiras dans la chaire de Manès. Nous te froterons de benjoin, tu boiras du vin cuit et tu comprendras les deux Principes, les douze Vases, les cinq Natures et les huit Terres, avec l'Omophore portant le monde

sur ses épaules, et le Splenditenens à six visages qui le tient entre ses doigts pour empêcher qu'il ne vacille.

LES GNOSTIQUES.

Nous t'ouvrirons la Gnose et tu monteras vers les Syzygies rayonnantes, qui te porteront au sein du Bythos éternel, dans le cercle immuable du Plérôme.

D'autres Hérésies arrivent.

ANTOINE

s'arrachant les cheveux.

Ah! elles reviennent!

SIMON LE MAGICIEN

avec Ennoïa, habillée tout en or.

Oui! et elle revient aussi, elle! Comme toi, elle a souffert, mais la voilà joyeuse maintenant, et prête à chanter sans en finir! La trouves-tu belle, hein? la veux-tu? c'est l'Idée! aime-la donc! La pénitence l'avive et l'amour la brûle!

ANTOINE.

Quelle prière dire? Qui implorer?

LA FAUSSE PROPHÉTESSE DE CAPPADOCE

passant au galop au fond de la scène, penchée sur le cou de sa tigresse et secouant sa résine.

Moi! moi!

LES PÉCHÉS CAPITALS

crient tous :

Nous! nous!

LA LUXURE.

Réjouis ta chair!

LA PARESSE.

Ne pense plus!

L'AVARICE.

Cherche l'argent!

L'ENVIE.

Dieu te hait ! hais Dieu !

LES CIRCONCELLIONS.

Tue-toi ! tue-toi !

Les Hérésies et les Péchés entourent saint Antoine. Maximilla et Priscilla pleurent ; Ennoïa se met à chanter ; Apollonius, avec son bâton blanc, trace des cercles de feu dans l'air ; les Gnostiques ouvrent leurs livres ; la Fausse Prophétesse, à l'horizon, se balance sur sa bête.

ANTOINE

éperdu.

Ah ! Seigneur ! Seigneur ! raffermis ma foi ! donne-moi l'espérance ! fais que je t'aime ! redouble ta colère s'il te plaît ! mais pitié ! pitié !

Trois blanches figures, les Vertus théologiques, apparaissent sur le seuil de la chapelle.
Antoine se débat.

Je vais à vous ! aidez-moi !

LES PÉCHÉS.

Quoi ! tu nous repousses ! nous sommes la joie !

LES HÉRÉSIES.

Ah ! tu nous abandonnes ! nous, les filles de l'Église, la nature complexe du dogme chrétien ! Car il agonisera quand nous serons mortes !

Antoine fait des efforts pour rejoindre les trois Vertus. L'Orgueil arrive par derrière et le pousse dans le dos, en avant. Alors les Hérésies s'écartent et les Péchés reculent. La Luxure, en soupirant, s'assoit sur le cochon et étale dessus sa belle robe à paillettes ; la Paresse s'endort ; la Colère ronge ses poings ; l'Avarice, se baissant, fouille à terre ; l'Envie met sa main devant ses yeux et regarde au loin ; la Gourmandise s'accouve.

L'Orgueil reste debout.

DEUXIÈME PARTIE.

Saint Antoine est dans la chapelle, entre les trois Vertus théologiques. On entend un grand rire. Le Diable paraît, terrible, hideux, velu, la bouche garnie de défenses comme un sanglier, et des flammes violettes lui sortent des yeux. L'Orgueil se redresse, l'Envie siffle, la Luxure se gratte les reins, l'Avarice tend la main, la Colère hurle, la Gourmandise fait claquer ses mâchoires, la Paresse soupire.

LE DIABLE.

Ah ! je vous enfermerai dans la Géhenne et je vous fouetterai avec les cupidités d'un autre monde pour ranimer vos forces éteintes ! N'y a-t-il plus...

LES PÉCHÉS

tous à la fois.

C'est l'Orgueil qui l'a sauvé ! nous l'allions prendre !

LA LUXURE.

Elle glace les cœurs sous des résolutions vertueuses !

L'AVARICE.

Elle jette au vent mes trésors !

LA COLÈRE.

Elle a inventé la clémence !

LA GOURMANDISE.

Elle a institué le jeûne!

LA PARESSE.

Son pied me frappe...

L'ENVIE.

Elle me repousse! Je m'agite continuellement à courir dans son ombre!

L'ORGUEIL

descend une marche de la chapelle, tourne la tête sur l'épaule, entreferme ses paupières et répond :

T'ai-je jamais supplié de me suivre, toi Envie? Pourquoi viens-tu sucer à ma poitrine le venin qui la gonfle? Cela te ranime, avoue-le! Tu te délectes, Avarice, à frotter tes regards sur la dorure de mes palais, — et c'est moi, Colère, qui fais sonner tes tambours! Ignore-tu donc, Gourmandise imbécile, les illusions que je te donne? Je cisèle tes plats, je régale tes parasites! A moi les défis de mangeailles, les paris de boire dont on crève, et la cruauté du goinfre qui digère!

LES PÉCHÉS.

Ah! comme elle se vante! comme elle bavarde!

L'ORGUEIL.

Mais toi, Luxure, tu me devrais chérir!

J'emplis le cœur des patriciennes, et c'est là ce qui fait à leur sein ce majestueux mouvement si placide et si beau. J'ai la soie qui bruit, le bracelet qui sonne, la chaussure qui craque, la toilette éhontée, l'œil ouvert et l'âpre excitation que vous envoie l'insolence des attitudes. Je suis l'audace! je te pousse aux aventures! Toutes les ignominies se sèchent à mon foyer... Entends-tu hennir d'orgueil les prostitutions triomphantes?

LES PÉCHÉS.

Eh! qu'importe, nous souffrons, nous autres!

L'ENVIE.

Non! Père! c'est moi qu'il faut plaindre. Mes ongles sont usés: aiguise-les!

LA GOURMANDISE.

Me voilà pleine jusqu'à la gorge! — La peau du ventre me crève. Mais j'ai toujours faim, j'ai toujours soif! Imagine quelque chose qui soit en dehors des nourritures et même de la création!

L'AVARICE.

J'ai pourtant ravagé la terre, percé les montagnes, égorgé les animaux, abattu les forêts et vendu tout ce qu'il y avait à vendre : le corps et l'âme, les pleurs et le rire, le baiser, l'idée! Oh! si je pouvais attraper les rayons du soleil pour les fondre en pièces d'or!

LA COLÈRE.

Frotte-moi, ô Père, avec un vinaigre distillé par la Haine. Car je tombe de langueur au sourire de la Luxure, ou bien aux séductions de l'Avarice. Que je casse! que je broie! que je tue! Il me semble que j'ai l'Océan dans ma poitrine. Des fureurs s'y entrecroquent, et je frémis comme la falaise au battement des marées.

LA PARESSE

bâillant.

Sur un mol édredon... au souffle d'une brise... en bateau... ne faisant rien... hâh... hâh!

Elle s'endort.

LA LUXURE.

Je voudrais, comme dans un gouffre qui n'en finirait, sentir que je descends continuellement dans la volupté... Où est-elle, cette chose qu'il me semble poursuivre à travers la possession? Car j'entrevois, au fond du plaisir, comme un vague soleil dont les rayons m'éblouissent et dont la chaleur m'enflamme.

Oh! si j'avais, pour palper, des mains sur tout mon corps, si j'avais pour baiser, des lèvres au bout des doigts!

LE DIABLE.

Ne criez pas si haut! Travaillez toutes ensemble! Aidez-moi!

Désignant saint Antoine.

Faites éclore en sa pensée des imaginations nouvelles, et il aura un désespoir atroce, des déchirements de convoitise, des rages d'ennui! Qu'il passe des langueurs de la Paresse dans

les frénésies de la Colère ! Qu'il s'affame tout à coup devant des festins s'illuminant, qu'il se traîne en rut sur les planches de sa cabane, qu'il se compare aux heureux et qu'il exécère le monde ! Qu'il s'exalte dans la pénitence et qu'il éclate d'orgueil ! Qu'il soit à vous ! qu'il soit à moi ! Allez ! convoquez les démons, vos fils et vos petits-fils, avec toutes les fièvres, les fantaisies délirantes et les vastes amertumes.

Le Diable se retire au fond de la scène, s'assoit sur la Paresse, pose la Luxure entre ses jambes et déploie, comme une chauve-souris, ses grandes ailes verdâtres, où les autres Péchés viennent s'abriter.

L'Orgueil, par derrière, passe la tête sur son épaule et le baise au front.

ANTOINE

entre les Vertus.

Reviendront-elles ?

L'ESPÉRANCE.

Nous sommes là ! ne crains rien !

LA FOI

debout, toute droite et immobile.

Crois ce que tu ne vois pas, crois ce que tu ne sais pas, — et ne demande point à voir ce que tu espères, ni à connaître ce que tu adores ! Les profanes n'écoutent que la voix des sens et le témoignage de l'entendement, mais les fils du Christ méprisent leurs sens et s'en rapportent à la parole du Verbe. Car le Verbe est éternel, les sens mourront et l'entendement s'évaporerait, comme l'odeur d'un vin répandu !... Espère la grâce pour l'obtenir, garde-la pour qu'elle s'augmente, n'en désespère pas pour qu'elle revienne !

LA CHARITÉ

à genoux, comme auprès d'un moribond.

Jeûne pour les pécheurs, prie pour les idolâtres, macère-toi pour les impurs ! arrache de ton âme toutes les affections du monde ! Moins il y en aura, plus elle se tiendra haute, comme les sapins, sur les montagnes, qui vont diminuant de feuillage, à mesure qu'ils se rapprochent des cieux !

ANTOINE.

Oh ! parlez ! parlez ! Une douceur infinie me pénètre !

L'ESPÉRANCE

levant vers le ciel ses grands yeux bleus.

La barque roulait sur les flots, et Jésus dormait.

On entendait dans les ténèbres le vent qui criait, tout en colère : « Levez-vous, Maître, dirent-ils, et chassez les vents ! »

La barque est ton cœur qui porte la Foi. Ne la laisse pas dormir, car la tempête augmentait parce que le Seigneur dormait. Quand il rouvrit la paupière, elle disparut.

Pour traverser d'un bord à l'autre, n'aie donc souci des éclairs qui t'éblouissent, des vagues qui t'assourdissent, — ni de la rame, ni de la voile, ni de la nuit, ni de l'orage ! Le Seigneur n'est-il pas là ?

ANTOINE

se serrant contre les Vertus.

Oh ! plus près ! plus près !

LA FOI.

Hosannah ! gloire à Dieu !

Les Péchés tout à coup se mettent à hurler.

ANTOINE

en sursaut.

Ah ! sauvez-moi !

LES VERTUS.

Courage, Antoine ! Les tentations du Diable assailliront toujours la croyance du Seigneur, et les nef s tressailliront d'harmonie sous les rafales de l'ouragan qui flagellera leurs murs.

LES PÉCHÉS.

Ils s'écrouleront à la fin, car nous sommes éternellement jeunes comme l'aurore, fortés comme la chair, immortelles comme l'esprit.

Nous publions ici un passage important supprimé par Flaubert à la page 76 de son manuscrit.

LA FOI.

Je grandirai, je deviendrai valeureuse et dominatrice.

LA COLÈRE.

Moi, je maudirai, je persécuterai, je brûlerai, j'assassinerai.

LA CHARITÉ.

Je prodiguerai mon sang dans les apostolats. Je verserai l'aumône avec les consolations, et je laverai toutes les misères, depuis la plaie du lépreux jusqu'au sarcasme de l'impie.

L'ORGUEIL.

Moi, j'emplirai l'église de pompes assyriennes. J'y mettrai des vases d'or, de la pourpre, des incrustations de diamants, des baldaquins en plumes d'autruche, et le successeur de saint Pierre fera baiser par les rois le satin de ses sandales.

L'AVARICE.

Je vendrai les os des martyrs, le rachat du crime, la chair de Dieu, les joies du Ciel.

L'ESPÉRANCE.

La voix des cloches se répandra dans les airs, comme des séraphins qui chantent, et tous les peuples béniront le Très-Haut dans une langue sonore et pontificale.

LA LOGIQUE.

Une rage démoniaque les fera délirer à l'infini. Il y aura des débordements de parole, des fleuves de sang.

LA FOI.

Le parfum de mes encensoirs purifiera les âmes, et les plus forts se dégageront de toute étreinte, pour mieux aviver l'amour céleste qui les brûlera continuellement.

LA LUXURE.

Et l'homme toujours béant après mes joies, placera dans l'Église son éternelle divinité : la Femme ! Il la révera couronnée d'étoiles, souriante, blonde, les joues roses et les seins gonflés de lait, comme une Cybèle de Syrie !

LA LOGIQUE.

Ainsi chacun assouvira, dans cette religion, les propres cupidités de son cœur. Le maître l'aimera pour les soumissions qu'elle exige, l'esclave pour les affranchissements qu'elle promet, le poète pour ses formes, le philosophe pour sa morale, d'autres pour sa politique ou son antiquité ; car nous la pénétrons de nos haleines, et nous l'enflammerons de nos ardeurs, puisque [nous sommes éternellement jeunes...].

LE DIABLE.

Oui, allons ! entrons ! chassons-les !

UNE VOIX D'ENFANT.

Mère ! mère ! attends-moi !

Et l'on voit accourir la Science, enfant en cheveux blancs et aux pieds grêles.

LA SCIENCE

à l'Orgueil.

Si tu savais comme je suis malade et quels bourdonnements j'ai dans la tête! Pourquoi, ô mère, toutes ces écritures que j'épelle? Le vent parfois éteint mon flambeau, et alors, je reste seul pleurant dans les ténèbres...

LES PÉCHÉS.

Qu'a-t-il donc? que lui faut-il?

L'AVARICE.

Veux-tu venir avec moi?

LA SCIENCE.

Non! j'ai poli tes diamants, j'ai battu tes monnaies, j'ai tissé tes étoffes!

LA GOURMANDISE.

Veux-tu venir avec moi?

LA SCIENCE.

Non! je sais faire pousser la vigne et comment se chassent les bêtes.

L'ENVIE.

Veux-tu venir avec moi?

LA SCIENCE.

Non! je n'ai pas de haine.

LA COLÈRE.

Veux-tu venir avec moi?

LA SCIENCE.

Non! rien ne m'irrite!

LA PARESSE.

Repose-toi!

LA SCIENCE.

Non!... Comme les astres qu'elle contemple, ma pensée va toujours d'elle-même, accomplissant son irrésistible voyage, et nous décrivons ensemble dans les cieux de gigantesques paraboles.

LA LUXURE.

Veux-tu venir avec moi?

LA SCIENCE.

Non! je t'ai harassée d'ardeurs inquisitives, j'ai vu suer ton fard sous les efforts que tu faisais pour avoir du plaisir.

O Luxure, tu circules en liberté, belle et levant la tête. A tous les carrefours de l'âme, on retrouve ta chanson, et tu passes au bout des idées, comme la courtisane au bout des rues. Mais tu ne dis pas les ulcères qui rongent ton cœur, ni l'immense ennui qui suppure de l'amour!

Va-t'en! va-t'en! je suis las de ton visage.

J'aime mieux les fucus au flanc des falaises que tes cheveux dénoués! J'aime mieux le clair de lune s'allongeant dans les ondes que ton regard éperdu se noyant dans la tendresse. J'aime mieux le marbre, la couleur, l'insecte et le caillou! J'aime mieux ma solitude que ta maison et mon désespoir que tes chagrins.

L'ORGUEIL.

Console-toi, petit, tu grandiras! Je te ferai boire d'un bon vin amer et coucher sur des herbes sauvages!

Antoine est toujours à genoux entre les trois Vertus théologiques qui étendent devant lui leurs robes blanches pour l'abriter, mais

LE DIABLE

prend la Science par la main, et, lui montrant la Foi dans la chapelle :

Regarde!... tu l'extermineras!

LA SCIENCE

donnant des coups de pied contre la porte

Ouvrez-moi! il est temps!

LES PÉCHÉS

grattent le mur avec leurs ongles.

Oh! le ciel s'ébranle! tout va crouler!

LA SCIENCE.

Je te dirai les origines! je t'étalerai des preuves : tu verras...

LA FOI.

N'importe! continue!

ANTOINE.

Père qui êtes aux cieux...

Les Péchés hurlent, il se détourne.

Ah! que ferais-je?...

LA FOI.

Prie le Fils!

LA SCIENCE.

Origène pourtant l'a défendu!

LA FOI.

Implore les Anges!

L'ORGUEIL.

Mais ils ne peuvent, puisqu'ils sont incorporels, participer comme toi aux mérites de Jésus-Christ! Ils n'ont pas souffert, ils n'ont pas de vertu. Ils te jalouseraient, s'ils te connaissaient.

LA CHARITÉ.

Pense aux martyrs!

LA SCIENCE.

Mais toutes les religions, tous les amours et tous les vices ont eu leurs martyrs, comme ton Dieu.

ANTOINE.

Oh! que je voudrais m'en aller prier sur leurs tombeaux!...

LA GOURMANDISE.

La nuit, n'est-ce pas ? quand les petites lampes grésillent dans le brouillard, parmi les plats de viande et les coupes qui fument... Les fidèles font des orgies pour le salut des morts, et ils s'en retournent le matin, en chancelant dans les herbes.

ANTOINE

tirant les Vertus par leurs robes.

Répondez donc ! dites quelque chose ! agissez vite !

LA FOI.

Le dogme...

LA LOGIQUE

l'interrompant.

Rien ne le prouve !

LA CHARITÉ.

La bonté du Seigneur...

L'ENVIE

éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah ! ah !

L'ESPÉRANCE.

Les joies du paradis...

LA LOGIQUE.

Lequel donc ? Est-ce le jardin de Moïse ou la Jérusalem lumineuse, ou le ciel immonde d'Epiphane ? Iras-tu dans les planètes de Manès, dans les Champs Elysées des idolâtres, dans l'Empyrée vague des philosophes ?

Apporteras-tu avec toi, dans le firmament mystique, ton corps humain ressuscité ? Mais la chair et le sang n'y entrent pas, disait saint Paul !

Et saint Antoine n'entend plus la voix des Vertus dont les lèvres continuent à frémir d'un mouvement rapide et monotone, comme des feuilles d'arbre agitées. Il tend les oreilles et il reste tout béant.

LA LOGIQUE.

Pourquoi tentait-Il Judas en lui confiant la bourse !

L'ENVIE.

Il n'a pas succombé, Lui, car un ange le soutenait dans son angoisse.

LA LOGIQUE.

Il n'était point pur du Péch^é, puisqu'Il naquit de la femme.

LA SCIENCE.

Il descendait de Rahab la paillard^e, de Bethsabé l'adultère, de Thamar l'incestueuse.

LA LOGIQUE.

Pourquoi ne vint-Il pas chez Lazare, pourquoi repoussait-t-Il sa mère ?

Pourquoi avait-Il besoin du baptême ? Pourquoi avait-Il peur de mourir ?

ANTOINE

aux Vertus.

Oh ! vous pâlissez !

TOUS À LA FOIS.

Ah ! tu chanteras ! tu danseras ! tu riras !

Il court éperdu, pour fuir.

L'ORGUEIL

crie :

Assez prié, Antoine ! tu as la grâce !

ANTOINE.

Comment ? ... et les Tentations qui sont là !

Le Diable fait aux Péchés un signe rapide.

L'ORGUEIL.

Elles n'y sont plus ! regarde !

Les Péchés ont disparu.

ANTOINE

examinant.

Oui... en effet...

L'Orgueil, avec le serpent qu'il tient dans sa poitrine, frappe la Foi au visage, et les Vertus s'en vont sans que l'ermite s'en aperçoive.

L'ORGUEIL

reprend :

Sors de ta chapelle ! Sors donc ! hume l'air !

ANTOINE

dehors.

Comme la nuit est douce ! Comme le temps est pur ! Comme les étoiles scintillent !

Il se promène, les bras pendants. L'Orgueil marche derrière lui dans son ombre.

Comment les autres hommes peuvent-ils pourvoir à leur salut avec leur femme, leur métier, tous les tracas de la vie ?... Moi, grâce au ciel, rien ne me dérange. Je commence le matin par faire ma prière. Ensuite je donne à manger au cochon : cela m'amuse ; puis je balaie ma case, je prends mes paniers ; enfin arrive l'heure de l'oraison...

On entend rire le Diable.

J'ai été bien tourmenté tantôt... oui!... cruellement!... Oh ! Je ne laisserai plus les mauvaises pensées revenir ! Je sais maintenant comme elles s'y prennent.

Son pied heurte quelque chose ; il le ramasse.

Tiens ! une coupe en argent ! Il y a dedans une pièce d'or... Quoi ? une seconde ! une autre ! Oh ! oh ! oh !

La coupe se remplit de pièces d'or.

Mais quelle couleur !... Cela change !..., c'est de l'émeraude ! oh ! oh !... et elle se fait toute transparente ! lumineuse !... C'est du diamant ! elle me brûle ! Ah !

Des rubis, des turquoises, des onyx, des perles et des topazes débordent de la coupe. Antoine lâche les mains. Elle se tient en l'air, et allongeant sa tige, s'épanouit par le haut comme un grand

lotus, d'où ruisselle continuellement une cascade de pierres précieuses.

Non ! je ne veux pas !

Il donne un coup de pied dans la coupe : la vision disparaît.

Ah ! quand donc serai-je tranquille ? Quel pécheur je fais ! Je ne puis avoir une idée sans perdre mon âme ! A moi ! à moi, souffrances de la chair !

Il saute sur la discipline.

LE COCHON

se réveille. •

Quel rêve !

J'étais au bord d'un étang. J'y suis entré, car j'avais soif, et l'onde, tout à coup, s'est changée en lavure de vaisselle. Alors une brise chaude comme une exhalaison de cuisine a poussé vers ma gueule des restes de nourriture qui flottaient au loin, çà et là. Plus j'en mangeais, plus j'en voulais manger, et je m'avançais continuellement, faisant avec mon corps un sillon dans cette bouillie claire. J'y nageais éperdu, je me disais : « Dépêchons-nous ! » La pourriture de tout un monde s'étalait autour de moi pour satisfaire mon appétit. J'entrevois, dans la brume, des caillots de sang noir, des flaques d'huile, des intestins bleus et les excréments de toutes les bêtes, avec le vomissement des orgies et le pus verdâtre qui suinte des plaies. Cela s'épaississait sous moi. J'enfonçais des quatre pattes ; une averse nauséabonde, qui tombait menue comme des aiguilles, me piquait les yeux, mais j'avais toujours, car c'était bon. Bouillant de plus en plus et me pressant les côtes, le lac immense me brûlait, m'étouffait. Je voulais fuir, je ne pouvais remuer ; je fermais la bouche, — il fallait la rouvrir ; — et alors d'autres choses d'elles-mêmes s'y précipitaient, tout me gargouillait dans le ventre, tout me clapotait aux oreilles. Je hurlais, je râlais, je mangeais !... pouah ! pouah ! j'ai envie de me briser le crâne contre les pierres, pour me débarrasser de ma pensée !

ANTOINE

se fustigeant.

Aïe !... n'importe ! pas de lâcheté... Oh là !... tiens, pécheur tiens ! souffre donc ! pleure donc ! crie donc !... Encore, crie !... crie !... Eh bien ?... Je compterai jusqu'à cent ! jusqu'à mille !

Il s'arrête.

Non, tu ne me vaincras pas, faiblesse de la chair! Saigne, saigne!

Il recommence.

Mais!... je ne sens plus rien! Les piquants, sans doute, s'accrochent à ma tunique?

Il défait sa robe qui tombe jusqu'à sa ceinture. Il reprend sa flagellation, les coups résonnent.

Bon! sur la poitrine! dans le dos! sur les bras! sur les reins! sur le visage! J'ai besoin de battre! cela m'assouvit! plus fort donc!... Oh! oh! oh!... Mais j'ai envie de rire maintenant. — Ha! ha! ha!... Je sens comme si des mains me chatouillaient tout le corps... déchirons-le! Oh là! ho! Mes nerfs se rompent!... Eh bien?...

Il s'arrête.

C'est peut-être l'extase qui atténue les souffrances de la chair? je veux l'en écraser! Pas de grâce pour elle! va!

Il se fustige avec frénésie. Le Diable, placé par derrière, lui a pris le bras et le fait aller d'un mouvement furieux.

Malgré moi, mon bras continue! Qui me pousse? Quels supplices! quelles délices! Je n'en puis plus! mon être se fond... je meurs.

Il s'évanouit et il croit voir :

Une rue avec des platanes en fleurs; à gauche dans l'angle, une petite maison dont la porte entr'ouverte laisse apercevoir une cour bordée de colonnes doriques, supportant les logements du premier étage; l'on distingue, entre les colonnes, d'autres portes couvertes d'une laque bleue et rehaussée par des marqueteries en cuivre.

Au milieu de la cour, à genoux, une femme, en tunique jaune, emplit des corbeilles et des boîtes. Debout, près d'elle, appuyée contre une colonne et la regardant faire, se tient une autre femme, tout en blanc; son vêtement, fixé sur les épaules par une agrafe d'or, pend à grands plis droits, et le bout de ses pieds nus dépasse dans des sandales découvertes. Deux larges nattes blondes, tressées en losanges symétriques, s'évasent sur les oreilles et vont s'attacher par derrière à un tortis de perles fines d'où retombe en petites boucles tout le reste de sa chevelure.

LA COURTISANE.

Dépêche-toi, Lampito! il faut partir, avant même que les matelots ne soient éveillés!

La femme à genoux sanglote et l'autre femme reprend :

As-tu mis l'onguent de Délos dans les boîtes de plomb, et mes sandales de Patara dans le sachet à poudre d'iris ?

LAMPITO.

Oui, maîtresse ! voici encore la lysimachia pour les cheveux, les pattes de mouches pour les sourcils, les racines d'acanthé pour le visage.

LA COURTISANE.

Cache au fond, sous mes robes de Sybaris, les planchettes de sapin qui resserrent la taille, n'oublie pas le calcul d'onagre que m'a vendu le mage, ni l'ecbolada d'Egypte qui prévient les accouchements.

LAMPITO.

Ah ! maîtresse, je ne te reverrai donc plus.

Elle pleure.

Saint Antoine se voit, lui-même, voit un autre saint Antoine dans la rue, devant la maison de la Courtisane.

LA COURTISANE.

Mets encore tout ce que j'ai de nard, de rhodinum, de safran, — et d'huiles d'amandes surtout ; car là-bas, m'a-t-on dit, elles sont mauvaises. Puisqu'il m'aime depuis ce jour où il s'aperçut, au réveil, que sa barbe sentait bon, pour avoir dormi la figure sur ma poitrine, je dois faire que mon corps transpire de molles odeurs.

LAMPITO.

Il est donc bien riche, ô maîtresse, ce roi de Pergame ?

LA COURTISANE.

Oui, Lampito, il est riche ! et je ne veux pas, quand je serai vieille, mendier chez mes amants d'autrefois, ou devenir la complaisante des matelots. Dans cinq ans, dans dix ans, j'aurai beaucoup d'argent, Lampito ! Je reviendrai, — et si je ne puis, comme Lamia, bâtir un portique à Sicyone, ou, comme Cleiné la joueuse de flûte, peupler le Péloponèse de mes statues d'airain, j'aurai (du moins je l'espère) de quoi nourrir de gâteaux carthaginois mon roquet de Syracuse. — Je prendrai un train de maison

à la mode persique, avec des paons dans ma cour et des robes en pourpre d'Hermione brochées de lierres d'or, — et l'on dira : «C'est Démonassa la Corinthienne qui est revenue vivre parmi nous! Heureux celui qu'elle aime!» Car la femme riche, ô Lampito, est toujours désirée!

LAMPITO.

O maîtresse! la jeunesse d'Athènes va dépérir d'ennui!

Saint Antoine s'avance vers la porte.

LA COURTISANE.

Qui donc marche dans la rue, Lampito?

LAMPITO.

Maîtresse, c'est sans doute le vent qui souffle dans les platanes.

LA COURTISANE.

J'ai peur des Archontes : s'ils savaient que je dois partir, ils m'arrêteraient.

LAMPITO.

Mais au carrefour Doré, trois mules t'attendent, avec un guide sûr qui connaît les défilés.

LE FAUX ANTOINE

dans la rue.

Entrerai-je? n'entrerai-je pas?

LAMPITO.

Ah! que les festins seront tristes! Aucune, comme toi! ne savait, dans la bibasis dorienne, soulever à temps égaux son jupon rayé, ni danser la martypsa d'une façon plus merveilleuse! Quand tu tournais autour des lits, la taille renversée, le bras droit étendu, en faisant, dans tes mains, sonner tes crotales noirs, le vent de ton écharpe remuait les cheveux sur le front des convives, qui se penchaient entre les flambeaux, pour voir passer ta danse.

Le faux Antoine s'arrête.

LA COURTISANE.

Qui donc soupire dehors, Lampito ?

LAMPITO.

Personne, maîtresse !... Sans doute les tourterelles qui roucoulent sur la terrasse.

LE FAUX ANTOINE.

Si j'entrais ?...

LAMPITO.

Tu buvais du mendès dans les coupes carchésiennes. Tu t'asseyais sur les genoux des grands, et chacun, te prenant par la taille, voulait que tu dises quelque chose. — Les philosophes échauffés dissertaient sur le Beau, les peintres, avec de grands gestes, s'ébahissaient de ton profil, et les poètes, pâissant, se sentaient frissonner sous leurs tuniques.

Ce ne sont pas des Barbares qui peuvent non plus t'applaudir, lorsque tu t'allonges comme un nageur sur l'épigonion aux quarante cordes d'or, ou quand, sous l'archet d'ivoire, ronfle ta cithare creuse, et que ta bouche aux doux accents s'ouvre pour les mélodies de la Muse. O Démonassa ! toi qui as les sourcils courbes comme l'arc d'Apollon et dont le visage est beau comme la mer tranquille, tu n'auras plus les longues Thesmophories se déroulant avec des chœurs sur le chemin d'Eleusis, ni le théâtre de Bacchus qui glapit de la voix des mimes, ni le port où l'on se promène les soirs !... •

LA COURTISANE.

Mais, Lampito, quelqu'un frappe à la porte !

LAMPITO.

Non maîtresse !... c'est l'auvent qui bat contre le mur.

LE FAUX ANTOINE.

tenant le marteau.

Mes genoux tremblent, je n'oserai.

LA COURTISANE

se promenant sous les colonnes la tête basse, les bras pendants.

Hélas ! hélas ! il faut partir !... Adieu les longues causeries de

l'atelier avec les bons sculpteurs, au bruit des ciseaux de fer qui sonnaient sur les marbres de Paros. Le maître, nu-bras, pétrissait la brune argile. Du haut de l'escabeau, où je posais debout, je voyais son vaste front se plisser d'inquiétude. Il cherchait sur mon corps la forme conçue, — et il s'épouvantait en l'y découvrant tout à coup plus splendide même que l'idéal, et moi je riaais à voir l'art se désespérer, à cause du dessin de ma rotule et des fossettes de mon dos.

Le faux Antoine pousse la porte.

LAMPITO

se jetant sur Démonassa.

Maîtresse! maîtresse! c'est l'étranger qui m'avait dit de n'en rien dire!...

Tout disparaît!

ANTOINE

se relève.

Où étais-je donc?... dans une rue d'Athènes?... Je n'y ai jamais été cependant!... N'importe! je suis sûr que les choses s'y trouvent ainsi.

D'où vient que j'y pense encore?... Cela est mal! Mais pourquoi?... Le moindre de mes désirs est tellement clos d'obstacles, que j'y peux circuler tout à mon aise, sans aucune crainte de péril. Si même je n'étais venu dans la solitude qu'après l'exercice des passions, leur rêve maintenant ne me tourmenterait pas... peut-être. Je connaîtrais les caresses qui damnent... le charme des affections maudites... les férociétés du plaisir...

Il se frappe le front.

Ah! encore! encore! où ma pensée court-elle? Je finis par perdre toute possession de moi-même, tant elle se trouve diffuse et répandue.

Il se croise les bras et soupire.

Autrefois pourtant j'étais calme, je vivais dans la simplicité de ma foi, et, chaque matin quand je m'éveillais, je sentais mon âme s'épanouir sous le regard de Dieu, comme une prairie couverte de rosée qui fume au soleil!... — Oui, autrefois! au commencement... je venais de quitter la maison...

LE COCHON.

J'ai souvenir d'une basse-cour, entre quatre murs, avec une

mare bourbeuse, un large fumier gras et une auge de bois neuf, toujours pleine de son. Je dormais à l'ombre, le groin posé sur des tetines roses, et j'avais continuellement dans la gorge le goût du lait.

ANTOINE.

Qui l'habite maintenant, la maison paternelle?... Oh! comme ma mère pleurait, quand je suis parti!... Pense-t-elle à moi toujours?... Vit-elle encore?... Elle doit être bien vieille... bien vieille!...

Et, clignant des yeux vers l'horizon, il aperçoit tout au loin, au milieu des sables, de petites cabanes en terre grise sous un bouquet de palmiers dont les rameaux se balancent. Des chiens se traînent sur les seuils déserts, un troupeau de buffles passe et même il distingue, dans les palissades de roseau sec, des poules picorant du blé, sous le ventre des ânes.

Mais

UNE VIEILLE FEMME

qui file au fuseau, sort de sa maison en regardant d'un air inquiet. Elle est toute courbée, ridée, maigre, couverte de haillons, et, de temps à autre, pour essuyer ses paupières rouges, elle prend à pleines mains les longs cheveux qui lui pendent sur les épaules, plus blancs et pêle-mêle que le lin de sa quenouille, et elle murmure :

Les publicains ont tout enlevé!... Je suis malade... Je vais mourir... Où est-il donc!

ANTOINE.

Me voilà, mère! c'est moi! c'est moi! je reviens!

Et, courant les bras étendus, il se heurte contre la roche et s'y ensanglante le visage. Il regarde autour de lui. La lampe brûle, le cochon sommeille, les bribes des paniers, par terre, se soulèvent au vent.

Il pleure.

Ah! je suis blessé!... je souffre!... Je n'ai pourtant jamais fait de mal à personne, moi! D'où vient tout cela? pourquoi donc?

Silence. Il reprend :

Il faudrait... que je puisse fixer mon attention sur quelque chose d'inébranlable et qu'elle n'en bougeât pas; mais sur quoi?... Ah! si j'essayais de lire cette vieille Bible que l'ermite Paul, en mourant, m'a donnée!

Il va dans sa cabane, en rapporte un livre, s'assoit sur le banc, feuillette tout au hasard, puis il lit :

«... après s'être consolé de cette perte, alla à Thamnas avec Hiras d'Odollam, le pasteur de ses troupeaux...»

Ah!... cela me fait du bien... ma tête se dégage!

«... pour voir ceux qui tondaient ses brebis...»

Un bêlement part de l'horizon.

C'est comme si j'y étais... et même il me semble qu'au loin...

Une lueur ardente poudroie dans l'atmosphère; les terrains se haussent, et le sable tout doucement disparaît sous l'herbe.

«Thamar ayant été avertie que Judas, son beau-père, allait à Thamnas...»

De grandes montagnes découpent dans un ciel violet leurs pics bleus escalopés. Il y a des tentes sur les collines, avec des troupeaux de moutons noirs. On entend crier les pasteurs; les clochettes tintent.

Et, continuant à lire, Antoine voit en face de lui deux chemins qui s'entre-croisent.

Une femme vient s'asseoir au bord. Ses prunelles brillent dans la fente de son voile blanc qui lui passe à plusieurs tours sur le visage, et écarte de sa tête ses gros anneaux d'or, en soulevant le bout de ses oreilles. La brise colle contre son ventre sa robe d'été qui s'agite derrière elle, en claquant à l'air comme un drapeau.

Un pasteur s'avance vêtu d'un manteau jaune attaché autour de son front par un cercle d'airain. Il porte un bâton recourbé et marche gravement dans des sandales en peau de bouc.

Il s'approche, ils sont face à face, ils se parlent bas. L'homme retire de son doigt une bague d'argent, de sa tête le cercle d'airain, dépose son bâton, et

LA FEMME

passe la bague à son doigt, le cercle à son bras, prend le bâton et dit :

Tout de suite!... là!...

LE PASTEUR.

Mais les crottes de bouc abîmeraient ta belle robe.

Ils s'éloignent et le pasteur reprend :

Il doit y avoir, aux environs, quelque citerne abandonnée...

LA FEMME.

Tu es sot comme un enfant, pasteur à barbe longue!

LA PASTEUR

en riant.

Quelle joyeuse fille tu fais! toi. Je voudrais bien voir ta figure.

LA FEMME

d'un air effrayé.

Non pas! non pas!

Elle s'accoupe, sa robe jaune s'accroche par la frange aux épines, et le soleil devient si fort, si lumineux, qu'ils disparaissent dans un éblouissement. Les roches se fendent, les herbes s'enflamment, toute la vallée fume comme si elle était couverte de cratères. De grands nuages glissent sur le ciel, pareils à d'immenses voiles de pourpre emportés par le vent.

ANTOINE

haletant, laisse tomber la Bible.

Oh! j'ai soif! ma chair brûle!

Tout disparaît, et, à la lueur oblique de la lune, on aperçoit une onde claire, qui va se perdant sous des troncs d'arbres. Les grosses racines hors de l'eau sont couvertes de mousse. Les branches supérieures se courbent en dôme, et, çà et là, passe un jour verdâtre qui chatoie sur les feuilles, tremblote à la pointe des herbes, scintille contre les cailloux, allonge des moires sur le sable mouillé. Des vapeurs blanches, suspendues, se déchirent lentement. La rosée coule le long des écorces, et un grand saule traverse tout, avec une liane qui retombe, d'un bout à l'autre.

Ah! qu'il fait bon! il pleut! J'entends les gouttes... et ma poitrine se dilate à des senteurs de verdure... comme autrefois, dans ma jeunesse, quand je courais sur les montagnes après les cerfs légers...

Il tombe en rêverie.

Et la voix des chiens m'arrivait avec le bruit des torrents et le murmure du feuillage.

Deux lévriers accouplés passent leurs museaux par les branches, tout en tirant sur la corde que retient du doigt une jeune femme court vêtue. Elle marche vite en regardant derrière elle. Un petit

carquois lui bat sur le dos. La fraîcheur du matin a rendu rose sa figure ovale couronnée de cheveux bruns humides.

Elle jette sur le gazon ses flèches et son arc, attache à un troène ses chiens qu'elle apaise, et, s'appuyant sur une seule jambe, se met à défaire le lacet de sa chaussure crétoise.

Des fluides de feu me courent sous la chair, des envies de vivre me prennent. Tout mon être rugit! J'ai faim, j'ai soif!...

Antoine s'avance. D'autres femmes accourent. Elles retirent leurs vêtements qu'elles accrochent aux branches des arbres. Elles frissonnent, entrent dans l'eau, la tâtent avec le pied, s'en jettent au visage. Elles rient, il rit. Elles se penchent, Antoine se penche.

Ah! ah! ah! vive la gaieté! Je barbote, je bois, je suis heureux! Il ne me manque qu'une table bien servie!...

Alors se découvre sous un ciel noir une salle immense, éclairée par des candélabres d'or.

Des socles de porphyre, supportant des colonnes à demi perdues dans l'ombre, tant elles sont hautes, vont s'alignant à la file, en dehors des tables, qui se prolongent jusqu'à l'horizon, où apparaissent, dans une vapeur lumineuse, des architectures énormes : pyramides, coupes, escaliers, perrons, des arcades avec des colonnades et des obélisques sur des dômes. Entre les lits de bronze à pieds d'argent et les longues buires d'où ruisselle un vin noir, des chœurs de musiciens couronnés de violettes pincant de grandes harpes, en chantant d'une voix vibrante, et, tout au fond, plus haut, seul, coiffé de la tiare et vêtu d'écarlate, mange et boit, le roi Nabuchodonosor.

Derrière lui, une statue colossale faite à son image étouffe des peuples entre ses bras, et, portant un diadème de pierres creuses qui renferment des lampes, projette tout à l'entour des rayonnements bleus.

Aux quatre coins de sa table, quatre prêtres, en manteaux blancs et bonnets pointus, tiennent des encensoirs dont ils l'encensent. Par terre, sous lui, rampent les rois captifs sans pieds ni mains, auxquels il jette à manger; et plus bas se tiennent ses frères, avec un bandeau sur les yeux, étant tous aveugles.

Les esclaves courent portant des plats, des femmes circulent versant à boire, les corbeilles crient sous le poids des pains, et un dromadaire chargé d'outres percées passe et revient, laissant couler de la verveine pour rafraîchir les dalles. Les couteaux miroitent, les fleurs s'effeuillent, les pyramides de fruits s'écroulent, les candélabres brûlent.

Des belluaires amènent en souriant des lions qui se mettent à gronder. Des danseuses, les cheveux pris dans des filets, tournent sur les mains, en crachant du feu par les narines. Des bateleurs nègres jonglent, des oiseaux s'envolent, des enfants nus se lancent des pelotes de neige qui s'écrasent en tombant contre les argen-

teries claires. Les cymbales retentissent, le Roi boit. Il essuie avec son bras les parfums de sa figure. Il mange dans les vases sacrés. Il roule des yeux.

C'est comme le bruit de la mer, tant il y a de monde ! Et un nuage flotte sur le festin, tant il y a de viandes et d'haleines ! Quelquefois une flammèche des grands flambeaux s'envole, arrachée par le vent, et traverse la nuit comme une étoile qui file.

Tout à coup un homme vêtu de peaux de chèvre apparaît. Le Roi tombe de son trône, les colonnes avec leurs chapiteaux se renversent comme des arbres, les plats s'entre-choquent comme des vagues d'or, tout le monde se lève et l'on n'aperçoit plus que des dos qui fuient...

Antoine se retrouve devant sa cabane. Il fait grand jour.

Comment !... le soleil brille ! et tout à l'heure j'étais dans la nuit ! Voilà bien ma cabane cependant, c'est bien moi.

Il se palpe.

Voilà mon corps ! voilà mes mains ! Mon cœur palpite ; et le cochon est toujours là... vautre sur le sable avec l'écume à la bouche. Voyons ! voyons ! remettons-nous ! Je suis seul !... Non ! personne n'est venu ; cela est sûr !

Mais il voit en face de lui trois cavaliers montés sur des onagres, vêtus de robes vertes, tenant des lis à la main et se ressemblant tous de figure. Ils ne bougent point, les onagres non plus, qui, abaissant leurs oreilles longues et, tendant le cou, montrent leurs gencives, en écartant les lèvres.

Antoine se retourne ; et il voit trois autres cavaliers semblables, sur de pareils onagres, dans la même posture.

Il se recule. Alors les onagres, tous à la fois, font un pas et frottent leur museau contre lui, en essayant de mordre son vêtement.

Un bruit de tam-tam et de clochettes. Une grande clameur, des voix qui crient : « Par ici !... par ici !... c'est là ! » et des étendards paraissent entre les fentes de la montagne, avec des têtes de chameaux en licol de soie rouge, des mulets chargés de bagages, et des femmes couvertes de voiles jaunes, montées à califourchon sur des chevaux pie.

Les bêtes haletantes se couchent. Les esclaves se précipitent sur les ballots, pour en dénouer les cordes avec leurs dents. On déroule des tapis bariolés, on étale par terre des choses qui brillent.

Un éléphant blanc, caparaçonné d'un filet d'or, accourt en secouant le bouquet de plumes d'autruches attaché à son frontal. Sur son dos, parmi des coussins de laine bleue, jambes croisées, paupières à demi closes et se balançant la tête, il y a une femme si splendidement vêtue qu'elle envoie des rayons tout autour d'elle,

et derrière, à la croupe, debout sur un pied, un nègre en bottines rouges, avec des bracelets de corail, tient à sa main une grande feuille ronde dont il l'évente, en souriant.

La foule se prosterne, l'éléphant plie les genoux, et la Reine de Saba, se laissant glisser de son épaule, descend sur les tapis et s'avance vers saint Antoine.

Sa robe en brocart d'or, divisée régulièrement par des falbalas de perles, de jais et de saphirs, lui serre la taille dans un corsage étroit rehaussé d'applications de couleur qui représentent les douze signes du Zodiaque. Elle a des patins très hauts dont l'un est noir et semé d'étoiles d'argent, avec un croissant de lune, et l'autre, qui est blanc, est couvert de gouttelettes d'or, avec un soleil au milieu.

Ses larges manches, garnies d'émeraudes et de plumes d'oiseaux, laissent voir à nu son petit bras rond orné, au poignet, d'un bracelet d'ébène; et ses mains, chargées de bagues, se terminent par des ongles si pointus, que le bout de ses doigts ressemble presque à des aiguilles. Une chaîne d'or plate lui passant sous le menton monte le long de ses joues, s'enroule en spirale autour de sa haute coiffure, poudrée de poudre bleue, puis, redescendant, lui effleure les épaules et vient s'attacher sur la poitrine à un petit scorpion de diamant qui allonge la langue entre ses seins.

Deux grosses perles blondes tirent ses oreilles. Le bord de ses paupières est peint en noir. Elle a sur la pommette gauche une tache brune, et elle respire en ouvrant la bouche, comme si son corset la gênait.

Elle secoue, tout en marchant, un parasol vert à manche d'ivoire, entouré de sonnettes vermeilles, et douze négrillons crépus portent la longue queue de sa belle robe, dont un singe tient l'extrémité qu'il soulève de temps à autre, pour regarder dessous.

LA REINE DE SABA.

Ah! bel ermite! bel ermite! mon cœur défaille!

ANTOINE

en se reculant.

Va-t'en! tu es une illusion! je le sais, arrière!

LA REINE DE SABA.

A force de piétiner d'impatience, il m'est venu des calus au talon et j'ai cassé un de mes ongles. J'envoyais des bergers qui restaient debout sur les montagnes, la main étendue devant les yeux, et des chasseurs qui criaient ton nom dans les bois, et des espions qui parcouraient toutes les routes, en demandant à chaque passant : «L'avez-vous vu?»

Le soir, enfin, je descendais de ma tour, c'est-à-dire que mes servantes m'emportaient dans leurs bras ; car je m'évanouissais régulièrement, quand se levait l'étoile de Sirius.

ANTOINE

à part.

Mais j'ai beau fermer mes paupières, je l'aperçois toujours!...

LA REINE DE SABA.

On me faisait revenir, en brûlant des herbes, et l'on m'introduisait dans la bouche, avec une spatule de fer, une confiture des Indes qui a la vertu de rendre les rois heureux, et dont j'ai tant avalé qu'il m'en reste au fond de la gorge une démangeaison.

Je passais mes nuits le visage tourné vers la muraille, et je pleurais ! Mes larmes, à la longue, ont fait deux petits trous sur la mosaïque, comme des flaques d'eau de mer dans les rochers. Car je t'aime... Oh oui ! beaucoup !

Elle lui prend la barbe.

Ris donc, bel ermite ! ris donc ! Je suis très gaie, tu verras ! Je pince de la lyre, je danse comme une abeille et je sais une foule d'histoires à raconter, toutes plus divertissantes les unes que les autres.

Tu ne t'imagines pas la longue route que nous avons faite ! L'ongle des chameaux est usé, et voilà les onagres des courriers verts qui sont morts de fatigue.

Antoine regarde, et les onagres en effet sont étendus par terre, immobiles.

Depuis trois grandes lunes, ils ont couru d'un train égal, avec un caillou dans les dents pour couper le vent, la queue toujours droite, le jarret toujours plié et galopant toujours ! On n'en retrouvera pas de pareils ! Ils me venaient de mon grand-père maternel, l'empereur Saharil, fils d'lakhschab, fils d'laarab, fils de Kastan. Ah ! s'ils vivaient encore, nous les attellerions à une litière pour nous en retourner vite à la maison. Mais... Comment?... à quoi songes-tu ?

Elle l'examine.

Ah ! quand tu seras mon mari, je t'habillerai, je te parfumerai, je t'épilerai.

Antoine reste tout immobile, plus raide qu'un pieu, pâle comme un mort et les yeux écarquillés.

Tu as l'air triste! à cause donc? est-ce de quitter ta cabane? Moi, j'ai tout quitté pour toi, jusqu'au roi Salomon qui, cependant, a beaucoup de sagesse, vingt mille chariots de guerre, et une belle barbe! Je t'ai apporté mes cadeaux de noces. Choisis!

Elle se promène entre les rangées d'esclaves et les marchandises.

Voici du baume de Genezareth, de l'encens du cap Gardefan, du ladanon, du cinnamome et du silphium bon à mettre dans les sauces. Il y a là dedans des broderies d'Assur, des ivoires du Gange, de la pourpre d'Elisa; et cette boîte de neige contient une outre de chalibon, vin réservé pour les rois d'Assyrie et qui se boit pur dans une corne de licorne. Voilà des colliers, des agrafes, des filets, des parasols, de la poudre d'or de Baasa, du cassiteros de Tartessus, du bois bleu de Pandio, des fourrures blanches d'Issedonie, des escarboucles de l'île Palæsimonde, et des cure-dents faits avec les poils du tachas, animal perdu qui se trouve sous la terre. Ces coussins sont d'Emath et ces franges à manteau, de Palmyre. Sur ce tapis de Babylone, il y a... Mais viens donc! viens donc!

Elle tire saint Antoine par la manche. Il résiste. Elle continue :

Ce tissu mince qui craque sous les doigts, avec un bruit d'étincelles, est la fameuse toile jaune apportée par les marchands de la Bactriane. Il leur faut quarante-trois interprètes dans leur voyage. Je t'en ferai faire des robes que tu mettras à la maison.

Poussez les crochets de l'étui en sycomore et donnez-moi la cassette d'ivoire qui est au garrot de mon éléphant!

On retire d'une boîte quelque chose de rond recouvert d'une peau, et l'on apporte un petit coffret chargé de ciselures.

Veux-tu le bouclier de Gian-ben-Gian, celui qui a bâti les Pyramides? Le voilà! il est composé de sept peaux de dragons mises l'une sur l'autre, jointes par des vis de diamant et qui ont été tannées dans de la bile de parricide. Il représente d'un côté toutes les guerres qui ont eu lieu depuis l'invention des armes, et, de l'autre, toutes les guerres qui auront lieu jusqu'à la fin du monde. La foudre rebondit dessus, comme une balle de liège. Si tu es brave, tu le passeras à ton bras et tu le porteras à la chasse.

Mais si tu savais ce que j'ai dans ma petite boîte! Retourne-la! tâche de l'ouvrir! Personne n'y parviendrait. Embrasse-moi, je te le dirai.

Elle prend saint Antoine par les deux joues; il la repousse à bras tendus.

C'était une nuit que le roi Salomon perdait la tête. Enfin, nous conclûmes un marché. Il se leva et, sortant à pas de loup...

Elle fait une pirouette.

Ah! ah! bel ermite! tu ne le sauras pas! tu ne le sauras pas!

Elle secoue son parasol, dont toutes les clochettes tintent.

J'ai bien d'autres choses encore, va! J'ai des trésors enfermés dans des galeries où l'on se perd comme dans un bois. J'ai des palais d'été en treillage de roseaux et des palais d'hiver en marbre noir. Au milieu de lacs grands comme des mers, j'ai des îles rondes comme des pièces d'argent, toutes couvertes de nacre et dont les rivages font de la musique au battement des flots tièdes qui se roulent vers le sable. Les esclaves de mes cuisines prennent des oiseaux dans mes volières et pêchent le poisson dans mes viviers. J'ai des graveurs continuellement assis pour creuser mon portrait sur des pierres dures, des fondeurs haletants qui coulent mes statues, des parfumeurs qui mêlent le suc des plantes à des vinaigres et battent des pâtes. J'ai des couturières qui me coupent des étoffes, des orfèvres qui me travaillent des bijoux, des coiffeuses qui sont à me chercher des coiffures, et des peintres attentifs versant sur mes lambris des résines bouillantes qu'ils refroidissent avec des éventails. J'ai des suivantes de quoi faire un harem, des eunuques de quoi faire une armée. J'ai des armées, j'ai des peuples! J'ai dans mon vestibule une garde de nains portant sur le dos des trompes d'ivoire.

Antoine soupire.

J'ai des attelages de gazelles, des quadriges d'éléphants, des couples de chameaux par centaines, et des cavales à crinières si longues que leurs pieds y entrent quand elles galopent, et des troupeaux à cornes si larges que l'on abat les bois devant eux quand ils pâturent. J'ai des girafes qui se promènent dans mes jardins et avancent leur tête sur le bord de mon toit, quand je prends l'air après dîner.

Assise dans une coquille et traînée par des dauphins, je me promène dans les grottes, écoutant tomber l'eau des stalactites. Je vais au pays des diamants, où les magiciens, mes amis, me laissent choisir les plus beaux; puis je remonte sur la terre et je rentre chez moi.

Elle allonge les lèvres, pousse un sifflement aigu, et un grand oiseau qui descend du ciel vient s'abattre sur le sommet de sa chevelure dont il fait tomber la poudre bleue. Son plumage de couleur orange semble composé d'écailles métalliques. Sa petite tête garnie d'une huppe d'argent représente un visage humain. Il a quatre

ailes, des pattes de vautour et une immense queue de paon, qu'il étale en rond derrière lui. Il saisit dans son bec le parasol de la Reine, chancelle un peu avant de prendre son aplomb, puis hérisse toutes ses plumes et demeure immobile.

Merci, beau Simorg-anka! toi qui m'as appris où se cachait l'amoureux. Merci! merci! messager de mon cœur!

Il vole comme le désir. Il fait le tour du monde dans sa journée. Le soir, il revient, il se pose aux pieds de ma couche; il me raconte ce qu'il a vu; les mers qui ont passé sous lui avec les poissons et les navires, les grands déserts vides qu'il a contemplés du haut des cieux, et toutes les moissons qui se courbaient dans la campagne, et les plantes qui poussaient sur le mur des villes abandonnées.

Elle passe langoureusement ses bras au cou de saint Antoine.

Oh! si tu voulais! si tu voulais... J'ai un pavillon sur un promontoire, au milieu d'un isthme, entre deux océans. Il est lambrissé de plaques de verre, parqueté d'écailles de tortue, et s'ouvre aux quatre vents du ciel.

D'en haut, je vois revenir mes flottes et les peuples qui montent la colline avec des fardeaux sur l'épaule. Nous dormirions sur des duvets plus mous que des nuées, nous boirions des boissons froides dans des écorces de fruits, et nous regarderions le soleil à travers des émeraudes! Viens!

Le Simorg-anka fait tourner comme des roues les yeux scintillants de sa queue, et la Reine de Saba soupire :

Mais je meurs! je meurs!

Antoine baisse la tête.

Ah! tu me dédaignes!... Adieu!

Elle s'éloigne en pleurant. Le cortège se met en marche; Antoine la regarde; elle s'arrête.

Bien sûr?... Une femme si belle! qui a un bouquet de poil entre les seins!

Elle rit. Le singe qui tient le bout de sa robe la soulève à bras tendus, en bondissant.

Tu te repentiras, bel ermite! tu gémiras, tu t'ennuieras. Mais je m'en moque! la! la! la!... Oh! oh!... Oh! oh!

Elle s'en va, la figure dans les mains, en sautillant à cloche-pied. Les esclaves défilent devant saint Antoine, les chevaux, les dromadaires, l'éléphant, les suivantes, les mulets qu'on a rechargés,

les négrillons, le singe, les courriers verts tenant à la main leur lis cassé, et la Reine de Saba s'éloigne, en poussant une sorte de hoquet convulsif qui ressemble à des sanglots ou à un ricanement.

Mais sa robe trainante, qui s'allonge par derrière à mesure qu'elle s'en va, arrive comme un flot jusqu'aux sandales de saint Antoine. Il pose le pied dessus : tout disparaît.

ANTOINE.

Qu'ai-je fait ? misérable !

Il se désole.

Ah ! comment me débarrasser de l'illusion continuelle qui me persécute ? Les cailloux du désert, l'eau saumâtre que je bois, la bure que je porte se changent, pour ma damnation, en pavés de mosaïque, en flots de vin, en manteaux de pourpre. Je me roule par le désir dans les prostitutions des capitales, et la pénitence s'échappe de mes efforts, comme une poignée de sable qui vous glisse entre les doigts plus on serre la main !... Ce qui m'exaspère surtout, c'est la fugacité de cet innombrable ennemi ! Où est-il donc ?...

Une fureur le prend.

Je vais m'enfoncer dans des idées tragiques, me forcer, par mortification, à penser à des choses tristes, puisque la pénitence est insuffisante, me donner des douleurs par la pensée.

Mais j'aimerais mieux les souffrances du corps, fussent-elles intolérables ! Oui, plutôt m'étreindre avec des bêtes féroces, voir ma chair voler comme un fruit rouge au tranchant des glaives !... Ah ! j'aimerais mieux cela ! j'aimerais mieux cela !

Et il aperçoit soudain l'intérieur d'une tour. Elle est percée d'un créneau qui découpe tout en haut, dans la couleur sombre du mur, un étroit carré de ciel bleu ; et un filet de sable coule par ce créneau, sans bruit, continuellement, de manière à emplir peu à peu la tour.

Il y a sur le sol des masses grises d'une forme étrange, vagues comme des statues en ruines. Une sorte de palpitation les agite, et Antoine à la fin reconnaît des hommes, tous assis par terre, les deux bras sur les genoux, le poing sous les aisselles et tenant à leur main droite un couteau, dans une attitude farouche et désespérée. Ils relèvent la tête lentement. Leurs cheveux et les poils de leur barbe sont blancs de poussière, leurs prunelles toutes jaunes, leurs pommettes aiguës, et leurs narines bordées de noir, comme celles des gens qui vont mourir. Ils viennent l'un après l'autre, en se traînant, frapper à la même place contre les pierres du mur, puis ils laissent retomber leurs grands bras maigres, pareils à des ceps de vigne desséchés.

Mais un rat passe vite au milieu d'eux. Ils se jettent dessus avec leurs couteaux, et Antoine ne distingue plus rien, tant la mêlée devient furieuse.

Il les revoit accroupis tous en rond, devant un cadavre mutilé, dont ils prennent avec leurs mains de grands lambeaux. Des perles rouges suintent sur la muraille. Leurs yeux roulent effroyablement, leurs dents bruissent comme des fers de faux qui s'entre-choquent, et saint Antoine les entend murmurer : « Nos pères ont mangé des raisins verts et nous avons les dents tout agacées. » Mais le sable qui descend par le créneau s'accumule autour d'eux, monte jusqu'à leurs épaules, et ils répètent : « Nos pères ont mangé des raisins verts et nous avons les dents tout agacées. » Le sable monte jusqu'à leurs lèvres, jusqu'à leurs yeux, jusqu'à leur front. Le sommet des crânes seul apparaît. Tout est recouvert et l'on n'entend plus rien.

Horrible !

Il se prend la tête à deux mains.

Oh ! ma pauvre tête ! Comment faire pour en arracher ce qui la remplit, et même pour savoir si j'ai réellement vu les choses que j'ai vues ?

Si cela était des choses... elles auraient un enchaînement, un motif... Eh non ! non ! je me trompe !... Mais je les vois ! elles sont là ! je les touche !... Impossible, pourtant ! impossible !

Il me semble que les objets du dehors pénètrent ma personne, ou plutôt que mes pensées s'en échappent comme les éclairs d'un nuage, et qu'elles se corporifient d'elles-mêmes, là... devant moi ! C'est peut-être ainsi que Dieu a pensé la création ?... Elle n'est pas plus vraie que l'une de ces illusions qui m'éblouissent ?... Mais pourquoi des illusions ?... Sais-je d'abord ce qu'est une illusion, moi ? En quoi consiste la réalité ?... où commence l'une, où finit l'autre ? De l'onde dans l'onde, des nuages dans la nuit, du vent dans le vent ; et puis, comme de vagues courants qui tourbillonnent et vous poussent, des formes incessantes, infinies, qui montent, qui descendent, qui se perdent.

Tiens !... je ne distingue pas, mais... on dirait deux bêtes monstrueuses ? L'une rampe, l'autre voltige... Ah ! mon Dieu ! elles approchent !

Et, à travers le crépuscule, apparaît le Sphinx. Il allonge ses pattes, secoue lentement les bandelettes de son front et se couche à plat sur le ventre.

Sautant, volant, crachant du feu par les narines, et de sa queue de dragon se frappant les ailes, la Chimère, aux yeux verts, tournoie, aboie. Les anneaux de sa chevelure, rejetée d'un côté, s'entremêlent aux poils de ses reins ; de l'autre, ils pendent jusque sur le sable, et remuent au balancement de tout son corps.

LE SPHINX

immobile et regardant la Chimère.

Ici, Chimère ! arrête-toi !

LA CHIMÈRE.

Non ! jamais !

LE SPHINX.

Ne cours pas si vite, ne vole pas si haut, n'aboie pas si fort.

LA CHIMÈRE.

Ne m'appelle plus ! ne m'appelle plus ! puisque tu restes toujours muet, et que jamais tu ne te déranges de ta posture.

LE SPHINX.

Cesse donc de me jeter des flammes au visage et de pousser des hurlements dans mon oreille ! Car tu ne fondras pas mon granit, tu n'ouvriras pas mes lèvres.

LA CHIMÈRE.

Ni toi non plus, tu ne me saisis pas, Sphinx terrible, qui dardes sur l'horizon ton grand œil éternel.

LE SPHINX.

Pour demeurer avec moi, tu es trop folle.

LA CHIMÈRE.

Toi, pour me suivre, tu es trop lourd.

LE SPHINX.

Il y a longtemps que je vois au bout du désert glisser, dans la tempête, tes deux ailes déployées.

LA CHIMÈRE.

Il y a longtemps que je galope sur les sables, et que je vois le soleil brunir ta figure sérieuse.

LE SPHINX.

La nuit, quand je marche dans les corridors du labyrinthe, et que j'écoute le vent bramer sous les galeries où passe la lune, j'entends le bruit de tes pattes grêles sur les dalles sonores. Où vas-tu que tu fuis si vite?... Moi, je reste au bas des escaliers, à regarder les étoiles dans les vasques de porphyre.

LA CHIMÈRE.

De l'air! de l'air! du feu! du feu! je cours sur les flots, je plane sur les monts, j'aboie dans les gouffres. De ma queue traînante, je raye les plages. En me couchant sur la terre, mon ventre a creusé les vallées, et les collines ont pris leur courbe selon la forme de mes épaules. Mais toi, toujours accroupi et grondant comme un orage, je te retrouve immobile, ou bien, du bout de ta griffe, dessinant des alphabets sur le sable.

LE SPHINX.

C'est que je garde mon secret, je songe et je calcule. L'Océan, dans son grand lit, se balance encore. Le chacal piaule près des sépulcres. Les blés se courbent aux mêmes brises. Je vois la poussière qui tourbillonne, le soleil qui luit, j'entends le vent qui souffle.

LA CHIMÈRE.

Moi, je suis légère et joyeuse. Je découvre aux hommes des perspectives éblouissantes avec des paradis dans les nuages et des félicités lointaines. Je verse à l'âme les éternelles manies, projets de bonheur, plans d'avenir, rêves de gloire, et les serments d'amour et les résolutions vertueuses.

J'ai bâti des architectures étranges dont j'ai ciselé les feuillages avec l'ongle de mes pattes. C'est moi qui ai suspendu des clochettes au tombeau de Porsenna. J'ai inventé les idoles à quatre bras, les religions dévergondées, les coiffures ambitieuses.

Je pousse les matelots aux voyages d'aventure : ils aperçoivent dans la brume des îles avec des pâturages verts, des dômes, des femmes nues qui dansent, et ils sourient à toutes ces ivresses qui chantent dans leur âme, au milieu des grands flots se refermant sur le navire sombré.

Saint Antoine se promène entre les deux bêtes dont les gueules lui effleurent l'épaule.

LE SPHINX.

O Fantaisie ! Fantaisie ! emporte-moi sur tes ailes pour désen-
nuyer ma tristesse !

LA CHIMÈRE.

O inconnu ! inconnu ! je suis amoureuse de tes yeux ! Comme
une hyène en chaleur, je tourne autour de toi, sollicitant les
fécondations dont le besoin me dévore.

Ouvre la gueule ! lève tes pieds ! monte sur mon dos !

LE SPHINX.

Mes pieds depuis qu'ils sont à plat ne peuvent plus se relever,
Le lichen, comme une dartre, a poussé sur ma bouche. A force
de songer, je n'ai plus rien à dire.

LA CHIMÈRE.

Tu mens, Sphinx hypocrite ! J'ai vu ta virilité cachée ! D'où
vient toujours que tu m'appelles et me renies ?

LE SPHINX.

C'est toi, Caprice indomptable, qui passes et tourbillonnes.

LA CHIMÈRE.

Est-ce ma faute ?... Comment ?... Laisse-moi !

Elle aboie.

Houahô ! houahô !

LE SPHINX.

Tu remues, tu m'échappes !

Il grogne.

Heoûm ! eûm !

LA CHIMÈRE.

Essayons ?... Tu m'écrases !... houahô ! houahô !

La Chimère aboie, le Sphinx gronde, et des papillons mon-
strueux se mettent à bourdonner, des lézards s'avancent, des
chauves-souris voltigent, des crapauds sautent, des chenilles rampent,
de grandes araignées se traînent.

LE COCHON.

Miséricorde! ces vilaines bêtes-là vont m'avaler tout cru!

ANTOINE.

Oh! j'ai froid! une terreur infinie me pénètre! Il me semble apercevoir... comme des types vagabonds qui cherchent de la matière, ou bien des créatures s'évaporant en idées! Ce sont des regards qui passent, des membres incomplets qui palpitent, des apparences humaines plus diaphanes que des bulles d'air.

LES ASTOMI.

Ne soufflez pas trop fort! Les gouttes de pluie nous écrasent, les sons faux nous aveuglent, les ténèbres nous déchirent. Composés de vent, de parfums et de rayons, nous sommes un peu plus que des rêves, et pas des êtres tout à fait.

LES NISNAS.

Nous n'avons qu'un œil, qu'une joue, qu'une narine, qu'une main, qu'une jambe, qu'une moitié du corps, qu'une moitié du cœur; et nous vivons fort à notre aise dans nos moitiés de logis avec nos moitiés de femmes et nos moitiés d'enfants.

LES SCIAPODES.

Retenus à terre par nos chevelures plus longues que les lianes, nous végétons à l'abri de nos pieds larges comme des parasols; — et nous regardons, à travers eux, la lumière du jour, avec nos veines qui s'entre-croisent et notre sang rose qui circule.

LES BLEMMYES.

N'ayant point de tête, nos épaules en sont plus larges et il n'y a pas de bœuf, de rhinocéros, ni d'éléphant qui soit capable de porter ce que nous portons. Des espèces de traits et comme une vague figure empreinte sur nos poitrines : voilà tout! Nous pensons des digestions, nous subtilisons des sécrétions. Dieu, pour nous, flotte en paix dans les chyles intérieurs.

Nous marchons droit notre chemin, traversant toutes les fanges, côtoyant tous les abîmes, et nous sommes les gens les plus laborieux, les plus heureux, les plus vertueux.

LES PYGMÉES.

Petits bonshommes, nous grouillons sur le monde, comme de la vermine sur la bosse d'un dromadaire. On nous brûle, on nous noie, on nous écrase, et toujours nous reparaissons plus vivaces et plus nombreux, terribles par la quantité.

LES CYNOCÉPHALES

qui, couverts de poil, vivent dans les bois d'une façon désordonnée.

Nous grimpons aux arbres pour super les œufs, nous plumons les oisillons et nous posons leur nid sur notre tête en manière de bonnet. Malheur à la vierge qui va seule aux fontaines!

Hardi! compagnons! faisons claquer nos dents blanches, agitez les feuillages!

ANTOINE.

Qui donc me souffle à la figure ce parfum de sève où mon cœur défaille?

Et il aperçoit :

LE SADHUZAG

grand cerf noir à la tête de bœuf, qui porte, entre les oreilles, un buisson de cornes blanches.

Mes soixante-douze andouillers sont creux comme des flûtes. Je les courbe et je les redresse... tiens!

Il fait remuer son bois en avant et en arrière.

Quand je me tourne vers le vent du sud, il s'en échappe des sons qui attirent à moi les bêtes ravies. Les serpents s'enroulent à mes jambes, les guêpes se collent à mes narines et les perroquets, les colombes et les ibis se tiennent perchés sur mes rameaux... Écoute!

Il renverse son bois, d'où sort une musique ineffable.

ANTOINE.

Quels sons! mon cœur se détache! il vibre! cette mélodie va l'emporter avec elle!

LE SADHUZAG.

Mais quand je me tourne vers le nord et que j'incline mon

bois plus touffu qu'un bataillon de lances, il en part une voix terrible, et les forêts tressaillent, les cascades remontent, les lotus s'éclatent, la terre tremble et les herbes se hérissent comme la chevelure d'un lâche... Écoute!

Il baisse en avant ses rameaux, d'où sort une musique épouvantable.

ANTOINE.

Ah! je me dissous, et tout ce qu'il y a dans ma tête s'en arrache et tourbillonne, comme des feuilles d'arbre dans un grand vent!

LA LICORNE

caracolant autour de lui.

Au galop! au galop! J'ai les sabots d'ivoire, les dents d'acier, la tête couleur de pourpre, le corps couleur de neige, et la corne de mon front est blanche par le bas, noire au milieu, rouge au bout.

Je voyage de la Chaldée au désert Tartare, sur les bords du Gange et dans la Mésopotamie. Je dépasse les autruches; je cours si vite que je traîne le vent.

Je frotte mon dos contre les palmiers, je me roule dans les bambous. D'un bond je saute les fleuves, — et quand je passe par Persépolis, je m'amuse à casser, avec ma corne, la figure des rois qui sont sculptés sur la montagne.

LE GRIFFON

lion à bec d'aigle, garni d'ailes blanches, avec le corps noir et le cou bleu.

Moi, je sais les cavernes où ils dorment, les vieux rois! Ils sont assis sur leur trône, couronnés de la tiare et vêtus d'un manteau rouge; — une chaîne qui sort de la muraille leur tient la tête droite, et leur sceptre d'émeraude est posé sur leurs genoux. Près d'eux, dans des bassins de porphyre, des femmes qu'ils ont aimées flottent avec leur robe blanche, sur des liquides noirs. Leurs trésors sont rangés dans des salles, par losanges, par tas, par pyramides. Il y a des lingots plus longs que des mâts de navires, des cages pleines de diamants, des soleils en escarboucles.

Debout sur les collines chenues, la croupe adossée contre la porte du souterrain, et la griffe en l'air, j'épie de mes prunelles flamboyantes ceux qui voudraient venir. C'est un pays blanchâtre, tout plein de précipices, immobile et ravagé. Le ciel noir s'étend sur la vallée où les ossements des voyageurs s'égrènent

en poussière... Je t'y conduirai, Antoine, et les portes d'elles-mêmes s'ouvriront : tu humeras la vapeur chaude des mines, tu descendras dans les souterrains.

ANTOINE.

Oh! non! non! c'est comme si la terre m'écrasait! j'étouffe...

Il relève le front vers le ciel.

LE PHÉNIX

qui plane, s'arrête : il a de grandes ailes d'or, des rayons lui sortent des yeux.

Je traverse les firmaments, j'effleure les plages où je vais becquetant des étoiles, et je trotte, du bout de mes pattes, sur la voie lactée, comme une poule qui saute parmi des grains d'avoine.

Quand je veux dormir, je me couche dans la lune, en courbant mon corps selon sa forme ovale. D'autres fois, je la prends à mon bec et, à grands coups d'aile, je la traîne par les espaces. C'est alors qu'elle court si vite, descendant les vallées, sautant les ruisseaux, cabriolant sur les bois, comme une chèvre qui vagabonde dans la vaste plaine bleue.

Mais quand la flamme des soleils ne peut plus réchauffer mon sang appauvri, je vais dans l'Yémen prendre de la myrrhe fraîche, dont je compose un nid funèbre. Alors je ferme les plumes et je me mets à mourir.

La pluie d'équinoxe qui tombe sur ma cendre la mêle au parfum tiède encore. Un ver apparaît, il lui pousse des ailes, il s'envole : c'est le Phénix, fils ressuscité du Père... Des astres nouveaux s'épanouissent, un soleil plus jeune éclate, et les sphères paresseuses recommencent à tourner.

Le Phénix voltige en faisant des cercles enflammés; Antoine ébloui abaisse ses regards sur la terre, et d'autres animaux apparaissent, bêtes cornues, monstres ventrus.

LE COCHON.

Je suis malade! Comme je souffre! qu'ils me tourmentent!... Oh! là! là!... hah! hah! hah!

Il court de côté et d'autre.

Je suis brûlé, asphyxié, étranglé! je crève de toutes les façons! On me tire la queue, on me pince le ventre, on m'écorche le dos, et j'ai un aspic qui me mord la verge!

ANTOINE

pleurant.

Mon pauvre cochon ! mon pauvre cochon !

LE BASILIC

gigantesque serpent violet, à crête trilobée, s'avance droit en l'air.

Prends garde ! tu vas tomber dans ma gueule ! Je suis le Dévorateur universel, le fils des volcans nourri de lave et de soufre ! Les rochers où je me pose éclatent, les arbres où je m'enroule s'enflamment, la glace se fond à mes regards et, quand je passe par les cimetières, les os des morts se mettent à sauter dans leur sépulcre, comme des châtaignes dans la poêle. J'ai bu la rosée des prairies, la sève des plantes, le sang des bêtes. Je bois du feu. Le feu m'attire. Il faut que j'avale ta moelle, que je pompe ton cœur. J'ai deux dents, une en haut, une en bas. Tu vas sentir comme elles pincent !

Les serpents sifflent, les bêtes féroces aboient. On entend bruire des mâchoires, des gouttes de sang pleuvent.

LE MARTICHORAS

lion de couleur cinabre, à figure humaine, avec trois rangées de dents rouges, une queue de scorpion et des yeux verts.

Je cours après les hommes. Je les saisis par les reins et je leur bats la tête contre les montagnes pour en faire jaillir la cervelle. Je sue la peste, je crache la grêle. C'est moi qui dévore les armées, quand elles s'aventurent dans le désert.

Mes ongles sont tordus en vrilles, mes dents sont taillées en scie, et ma queue que je dresse, abaisse et contourne, est hérissée de dards que je lance à droite, à gauche, en avant, en arrière... tiens ! tiens !

Le Martichoras jette les épines de sa queue qui se succèdent en fusées. Antoine, immobile, au milieu des animaux, reste à écouter toutes ces voix et à regarder toutes ces formes.

LE CATOBLEPAS

buffle noir, avec une tête de pourceau tombant jusqu'à terre et rattachée à ses épaules par un cou mince, long et flasque comme un boyau vidé. Il est vautré tout à fait et ses pieds disparaissent sous l'énorme crinière à poils durs qui lui couvre le visage.

Gras, mélancolique, farouche, je reste ainsi continuellement, à sentir sous mon ventre la chaleur de la terre.

Mon crâne est tellement lourd qu'il m'est impossible de le porter; je le roule autour de moi, lentement, et, la mâchoire entr'ouverte, j'arrache avec ma langue des herbes vénéneuses arrosées de mon haleine. Une fois même je me suis dévoré les pattes, sans m'en apercevoir.

Personne, Antoine, n'a jamais vu mes yeux, ou ceux qui les ont vus sont morts. Si je relevais mes paupières, mes paupières roses et gonflées, tout de suite tu mourrais.

ANTOINE.

Oh! oh!... celui-là... a... a!

Eh bien!... si j'allais avoir envie de les regarder, ces yeux? mais oui, sa stupidité féroce m'attire! je tremble!... Oh! quelque chose d'irrésistible m'entraîne à des profondeurs pleines d'épouvante!

Et il voit venir des oursins, des dauphins, des poissons qui marchent droits sur leurs barbes, de grandes huîtres qui bâillent, des seiches crachant une liqueur noire, des cétacés soufflant l'eau par leurs évents, des cornes d'Ammon se déroulant comme des câbles et des quadrupèdes glauques qui balancent sur leur tête des goémons humides. Des phosphorescences verdâtres scintillent autour des nageoires, au bord des ouïes, sur la crête des dos, encerclent des valves rondes, pendent à la moustache des phoques, ou traînent par terre, comme de grandes lignes d'émeraudes qui s'entre-croisent.

LES BÊTES DE LA MER

respirant bruyamment.

Le sable de la route a sali nos écailles, et nous ouvrons la gueule comme des chiens hors d'haleine.

Nous t'emmènerons, Antoine, tu viendras avec nous sur les lits de varechs, par les plaines de corail qui frissonnent au mouvement régulier des vagues profondes. Tu ne sais pas nos immensités liquides. Des peuples divers habitent les pays de l'Océan. Les uns sont au séjour des tempêtes. D'autres nagent en plein, dans la transparence des ondes froides, aspirent par leurs trompes l'eau des marées qui refluent, ou portent, sur leurs épaules, le poids des sources de la mer. Semblables à des soleils découpés, des plantes toutes rondes abritent des animaux endormis. Leurs membres poussent avec les roches. Le mollusque bleuâtre fait palpiter son corps inerte comme un flot d'azur.

Nous n'entendons d'autre bruit que le bourdonnement éternel des grandes eaux et nous regardons au-dessus de nos têtes passer la carène des navires, comme des astres noirs qui glissent en silence.

ANTOINE.

Oh! oh! je ne distingue plus...

Et à mesure que saint Antoine considère les animaux, il en survient de plus formidables et de plus monstrueux encore : le Tragelaphus, moitié cerf et moitié bœuf; le Phalmant couleur de sang, qui fait crever son ventre à force de hurler; la grande belette Pastinaca, qui tue les arbres par son odeur; le Senad à trois têtes, qui déchire ses petits avec sa langue; le Myrmecoleo, lion par devant, fourmi par derrière et dont les génitoires sont à rebours; le serpent Aksar de soixantes coudées, qui épouvanta Moïse; le chien Cépous, dont les mamelles distillent une couleur bleue; le Porphyros, dont la salive fait mourir dans des transports lascifs; le Presteros, qui rend imbécile par le toucher; le Mirag, lièvre cornu habitant des îles de la mer.

Il arrive tout à coup des rafales hurlantes pleines d'anatomies merveilleuses. Ce sont des têtes d'alligators sur des pieds de chevreuil, des cous de cheval terminés par des vipères, des grenouilles velues comme des ours, des hiboux à queue de serpent, des pourceaux à gueule de tigre, des chèvres à croupe d'âne, des caméléons grands comme des hippopotames, des poulets à quatre pattes, des veaux à deux têtes dont l'une pleure et l'autre beugle, des fœtus quadruples se tenant par le nombril et valsant comme des toupies, des grappes d'abeilles se désenfilant comme des cha-pelets, des aloès tout couverts de pustules roses, des ventres ailés qui voltigent comme des moucheron, des corps de femmes ayant à la place du visage une fleur de lotus épanouie, et des carcasses gigantesques faisant crier leurs articulations blanches, et des végétaux dont la sève sous l'écorce palpite comme du sang, des minéraux dont les facettes vous regardent comme des yeux, des polypes s'accrochant par leurs bras, contractant leurs gaines, ouvrant leurs pores, se gonflant, se développant, s'avancant.

Et ceux qui ont passé reviennent, ceux qui ne sont pas venus arrivent. Il en tombe du ciel, il en sort de terre, il en dégringole des rochers. Les Cynocéphales aboient, les Sciapodes se couchent, les Blemmyes travaillent, les Pygmées disputent, les Astomi sanglotent, la Licorne hennit, le Martichoras rugit, le Griffon piaffe, le Basilic siffle, le Phénix vole, le Sadhuzag pousse des sons, le Catoblepas soupire, la Chimère crie, le Sphinx gronde. Les bêtes marines se mettent à palpiter des nageoires, les reptiles à souffler leur venin, les crapauds à sautiller, les moucheron à bourdonner; les dents claquent, les ailes vibrent, les poitrines se bombent, les griffes s'allongent, les chairs clapotent. Il y en a qui accouchent, d'autres copulent, ou, d'une seule bouchée, s'entre-dévorent; tassés, pressés, étouffant par leur nombre, se multipliant à leur contact, ils grimpent les uns sur les autres. Et cela monte en pyramides, faisant un tas complexe de corps divers, dont chacun s'agit de son mouvement propre, tandis que l'ensemble oscille, bruit et reluit à travers une atmosphère que rayent la grêle, la neige, la pluie, la foudre, où passent des tourbillons de sable, des trombes de

vent, des nuages de fumée, et qu'éclairent à la fois des lueurs de lune, des rayons de soleil, des crépuscules verdâtres.

Le sang de mes veines bat si fort qu'il va les rompre. Mon âme déborde par-dessus moi ! Je voudrais m'élancer, m'enfuir au dehors. Moi aussi je suis animal, la vie me grouille au ventre. J'ai envie de voler dans les airs, de nager dans les eaux, de courir dans les bois. Oh ! comme je serais heureux si j'avais ces robustes existences sous leurs cuirs inattaquables ! Comme je respirerais à l'aise sur ces vastes envergures !

J'ai besoin d'aboyer, de beugler, de hurler ! je voudrais vivre dans un antre, souffler de la fumée, porter une trompe, tordre mon corps, — et me diviser partout, être en tout, m'émaner avec les odeurs, me développer comme les plantes, vibrer comme le son, briller comme la lumière, me blottir sous les formes, pénétrer chaque atome, circuler dans la matière, être matière moi-même pour savoir ce qu'elle pense...

LE DIABLE

fondant sur saint Antoine, l'accroche aux reins par ses cornes et l'emporte avec lui en criant :

Tu vas le savoir ! je vais te l'apprendre !

LE COCHON

cabré sur ses pattes, regarde saint Antoine disparaître dans les espaces.

Oh ! que n'ai-je des ailes, comme le cochon de Clazomène !

TROISIÈME PARTIE.

DANS LES ESPACES.

ANTOINE

cramponné aux cornes du Diable.

Où vais-je ?

LE DIABLE

criant.

Plus haut ! plus haut !

ANTOINE.

Le sommet des arbres disparaît. Les collines s'abaissent !
J'étouffe... le vent, par grandes bouffées, me donne des coups
dans la figure.

LE DIABLE.

Courage ! ne me lâche pas !

ANTOINE.

Je flotte éperdu dans des immensités froides.

Le Diable continue à gravir d'une façon furieuse. Antoine,
défaillant, se tient assis entre ses cornes.

LE DIABLE.

Ouvre les yeux maintenant !

ANTOINE.

Oh ! comme c'est large ! comme c'est beau ! J'entends le ronflement des sphères. Les étoiles tombent sans bruit, pareilles à des flocons de neige.

LE DIABLE.

Aperçois-tu là-bas une matière lumineuse d'où sortent des soleils ?

ANTOINE.

Et des parcelles qui s'en détachent se mettent à tourner !

LE DIABLE.

Sans nombre et sans fin les âmes ainsi ruissellent continuellement de la grande Âme. Plus loin, cette poussière d'or étalée n'est faite qu'avec des portions d'astres éteints qui achèvent de s'évaporer.

ANTOINE.

Les soleils s'usent donc ?

LE DIABLE.

Les soleils, mais pas la lumière qui est en eux ! La forme périt, la substance est éternelle. A la dissolution de l'homme, quand se défait d'un seul coup cet assemblage momentané, tous les éléments qui le composaient repartent libres, et des mondes à l'infini s'organisent... N'as-tu pas reconnu des voix dans le frémissement des roseaux ? Les chiens qui hurlent ne te parlent-ils pas de tes amis morts ?

Ils montent toujours.

ANTOINE.

Comme nous allons ! quelle étendue !

LE DIABLE.

Tu ne la soupçonnerais pas si vaste, hein ? Mais quand tu remuais ton bras, savais-tu comment ? et quand s'avancait ton pied, savais-tu pourquoi ? La fiente de ton cochon poudroyant au soleil, avec les scarabées verts qui bourdonnaient à l'entour, suffisait

tout comme Dieu à torturer ta pensée, l'infiniment petit n'étant pas plus facile à comprendre que l'infiniment grand. Mais par delà l'intelligence humaine, il n'y a plus ni ce qui est grand ni ce qui est petit, car l'illimité n'a pas de mesure, l'éternité n'a point de durée, Dieu ne se classe pas en parties.

Si le plus imperceptible des brins de la matière te découvre un aussi vaste horizon que l'ensemble des choses, c'est qu'il y a, dans l'un comme dans l'autre, un insaisissable abîme qui les fait pareils. Or, il n'y a pas deux infinis, deux dieux, deux unités : il y a Lui, et c'est tout !

ANTOINE.

Comment ? tout ! Dieu est partout, alors ?... il est donc dans l'abstraction de ceux qui pensent, dans la passion de ceux qui souffrent, dans l'action de ceux qui font ? Assiste-t-il à tout cela ? est-il tout cela ?... cette partie de moi où je n'ai jamais pu entrer, c'était donc lui !... Oh ! montons !... plus haut ! encore !... tout au bout !

Le firmament s'élargit, les étoiles se touchent.

LE DIABLE.

Les vois-tu, les innombrables feux du ciel ? constellations, météores, astres qui durent des myriades de siècles, étoiles d'un jour ! Chacun tourne, chacun brille, et c'est le même mouvement, la même lumière ! Le sang de l'homme palpite dans son cœur et gonfle les veines de ses pieds. Le souffle de Dieu circule parmi les mondes, et les contingences de ces mondes, comme les gouttes de ton sang, sont toutes pareilles en tant que parties du même tout, formées elles-mêmes d'autres particules et ainsi de suite et toujours. La bouffée d'air qui passe maintenant par tes narines est le résultat complexe de mille créations disparues. La pensée qui te survient a été conduite jusqu'à toi par des voyages dans l'espace, plus longs que n'est distante de tes yeux la dernière de ces étoiles. Ce que chaque homme a songé, depuis qu'il existe des hommes, y a contribué pour quelque chose, et toute la matière, tout l'esprit, tout ce qui a paru, tout ce qui est, fini, infini, forme et idée, se lient, se confondent, s'engendrent.

N'y a-t-il pas des choses inertes qui sont comme animales, des âmes végétatives, des statues qui rêvent et des paysages qui pensent ?... Un rythme mystérieux pousse à la danse éternelle tous les atomes remués, — les corps, à travers leur existence et leur trépas, ne faisant que poursuivre leur rentrée dans la pous-

sière, d'où ils sont sortis, l'âme avec ses extensions sans fin, n'aspirant qu'à retourner en Dieu d'où elle est venue.

ANTOINE.

Oh! c'est donc pour cela que j'ai souvent des envies d'être mort, et que je cherche à me rappeler si je n'ai pas vécu dans d'autres mondes ?

LE DIABLE.

Mais la matière n'est pas d'un côté, l'esprit de l'autre, car il y aurait un infini de matière et un infini d'esprit, deux infinis qui par conséquent seraient bornés, d'où il n'y aurait plus d'infini. Il n'existe point d'atome plus grand l'un que l'autre, ou il n'y a pas d'atome. Mais, puisque la substance contient les modes et que les choses sont en Dieu, où est donc la différence qui se trouve dans les parties de ce tout, entre le corps et l'âme, la matière et l'esprit... le bien et le mal ?

Les ailes du Diable s'élargissent; ses cornes s'allongent.

ANTOINE.

Comme nous allons! Comme nous allons! Je suis aspiré par en haut! Je vois les planètes au-dessous de moi!... Il n'y a plus rien!... est-ce le vide ?

LE DIABLE.

Non! car rien n'est pas !

Ils montent toujours.

ANTOINE

défaillant.

Irai-je incessamment? Où donc est le but?...

LE DIABLE.

En soi! Car, si avant que tu remontes dans les causes, de si loin que tu tires les genèses, il faudra toujours que tu en viennes à la fin à une cause première, à un principe antérieur, à un Dieu incréé. Mais l'abstraire de la Création, afin de mieux expliquer cette création, est-ce l'expliquer davantage? Et il reste maintenant aussi incompréhensible hors d'elle, que la Création tout à l'heure l'était sans lui.

La mélodie d'une lyre, ce n'est pas l'air mis en mouvement, ni la vibration des cordes, ni le son des notes : elle résulte de tout cela et elle le cause. Tu ne sépareras pas plus la mélodie de la lyre, de ses cordes ni de ses notes, que tu ne disjoindras le créateur de la créature, le fini de l'infini, l'attribut de la substance. La mélodie se fait en vertu d'un ordre qui est en elle... d'où elle n'est pas libre. Dieu existe en vertu de lui-même, en dehors de quoi il ne peut être, et alors il n'est pas libre.

ANTOINE.

Pas libre, le Tout-Puissant ! lui qui est le maître ?

LE DIABLE

ricanant.

Pourrait-il s'anéantir?... Peut-il faire qu'autre chose que lui soit Dieu, ou devenir autre chose ?

ANTOINE.

Cependant... il gouverne, il punit et il récompense.

LE DIABLE.

D'après l'ordre, mais qu'il n'a pas volontairement posé, puisque c'est en vertu de cet ordre qu'il existe. Par cela seul qu'ils sont, les faits en amènent d'autres, que l'on appelle ordinairement leurs conséquences : telle action en occasionne une seconde qui en produit une troisième ; d'où une quatrième, une centième, et sans qu'il soit possible d'en arrêter une seule.

L'homme qui commet le mal en reçoit plus tard le châtiment ; mais que sais-tu s'il ne sera pas récompensé par la suite d'avoir été puni autrefois ? Dieu n'est pas plus libre de ne point punir le mal que tu n'es libre d'avoir l'idée qu'il le doit. Ton âme contient Dieu puisqu'elle le pense. — Comment pense-t-elle ? C'est par Dieu ! Mais l'infini ne peut se tenir ailleurs qu'en soi-même. Dieu vit dans la vie, se pense dans la pensée. Puisque tu es, il est en toi, dès l'instant que tu le comprends : tu es en lui, il est toi ; — tu es lui, — et il n'y a qu'Un.

ANTOINE.

Il n'y a qu'Un ! il n'y a qu'Un ! J'en suis donc ! je fais partie de Dieu, moi ! Mon corps est de la matière de toute matière ! mon esprit de l'essence de tout esprit, — mon âme est toute

l'âme! Immortalité, étendue, j'ai tout cela, je suis cela! Je me sens Substance! Je suis Pensée!

Le Diable s'arrête, planant immobile dans l'air. Le souffle de sa poitrine, qui secouait saint Antoine à bonds inégaux, s'apaise. Il lâche les mains. Antoine se tient, seul, de lui-même, sur ses cornes.

Et je n'ai plus peur à présent, non! Me voilà calme et immense comme l'infini qui m'enveloppe.

LE DIABLE.

C'est dans cet infini que se meuvent les choses! Quand tu écoutais tantôt la musique des sphères, ce n'étaient pas les sphères qui tournaient, mais en toi que se passait cette harmonie. Quand tu t'épouvantais de l'abîme, c'était toi seul qui faisais l'abîme par l'illusion de ton esprit imaginant alors des distances dans l'étendue et croyant apercevoir des degrés dans ce qui n'a pas de mesure. Ces clartés même où tu te dilatais joyeux, qui te dit qu'elles sont?

Le regard du Diable se creuse et tourbillonne comme un gouffre. Antoine, éperdu, se penche vers lui et il se met à descendre de marche en marche sur les andouillers de ses cornes.

Qui te dit qu'elles sont? Peux-tu voir avec d'autres yeux que tes yeux, et s'ils se trompent, si ton âme pose tout et que cette âme soit mensonge, que deviendra la certitude de ce qui est posé? que seras-tu? qu'y aura-t-il? Pendant le sommeil de la vie, l'homme, comme un dieu engourdi, sent confusément qu'il rêve. Mais si jamais ne venait le réveil? si tout cela n'était qu'une dérision? qu'il n'y eût que néant? Ah! ah! tu ne conçois pas que le néant puisse être? Mais si c'était l'absurde au contraire qui fût le vrai? Y a-t-il même quelque chose de vrai? On ne prouve rien, et quand même on prouverait tout, jamais une preuve n'existe que par rapport au monde qu'elle concerne et à l'intelligence qui la perçoit. Et si ce monde lui-même n'est pas, si cet esprit n'est pas? Ah! ah! ah!

ANTOINE

suspendu dans l'air, flotte en face du Diable et touche son front avec son front.

Mais tu es, toi... pourtant... je te sens!

LE DIABLE

ouvre la gueule.

Oui, j'y vais! j'y vais!

Le Diable ouvre les bras. Antoine avance les siens. Mais, dans ce geste, sa main frôlant sa robe heurte son chapelet. Il pousse un cri et tombe.

Il se retrouve devant sa cabane étendu tout à plat, sur le dos, immobile.

Il fait nuit, et les deux prunelles du cochon luisent dans l'ombre; peu à peu cependant saint Antoine se ranime, il se relève à demi, il palpe la terre à l'entour, il regarde.

ANTOINE.

Comment?... hâh!

Il retombe en bâillant, et il reste les paupières grandes ouvertes à contempler, d'un air stupide, les décombres de la chapelle.

Tiens, le cochon! je le croyais mort!... pourquoi cela?... je ne sais!... mon cœur ne bat plus! Il me semble que je suis comme ces pierres, ou plutôt comme une citerne vide, avec des ronces tout autour... et au fond une grande tache noire.

D'où viens-je?... où ai-je été?

Quand je chercherais, que je me fatiguerais, puisque je ne peux pas! puisque c'est plus fort que ma force!

Il pleure.

Je ne comprends rien à tout cela, moi!

La silhouette du Diable réapparaît.

Si je priais? mais j'ai déjà tant prié! Si je travaillais plutôt... Ah! il faudrait rallumer la lanterne! Non! non!... Oh! que je m'ennuie! je voudrais faire quelque chose et je ne sais quoi! je voudrais aller quelque part et je ne sais où! Je ne sais pas ce que je veux! je ne sais pas ce que je pense! je n'ai même plus la force de désirer vouloir!

Un brouillard gras tombe; les soies du cochon frissonnent.

Quelle tristesse! Oh! comme la nuit est froide! Je sens peser sur mon âme des linceuls mouillés! J'ai la mort dans le ventre!

Il va s'asseoir sur le banc et il s'y ratatine, les bras croisés, les paupières closes; puis, se renversant la tête, il se met à la frapper contre la muraille à grands coups réguliers, et il compte :

Une... deux... trois!... une, deux!... une, deux!

Il s'arrête : le cochon se lève et va se coucher à une autre place.

D'où vient que je fais ce que je fais? que je suis ce que je

suis? j'aurais pu être autre chose! Si j'étais né un autre homme j'aurais eu alors une autre vie, et je n'aurais même rien connu de la mienne! Si j'étais arbre, par exemple, je porterais des fruits, j'aurais un feuillage, des oiseaux, je serais vert!

Pourquoi n'est-ce pas le cochon qui est moi, pourquoi ne suis-je pas lui?

... Oh! comme je souffre! je me déteste! Si je pouvais, je m'étoufferais!

LE COCHON.

Je m'assomme moi-même! j'aimerais mieux me voir réduit en jambons et pendu par les jarrets aux crocs des charcutiers!

Et le cochon, se jetant à plat ventre, s'enfonce le groin dans le sable. Saint Antoine, s'arrachant les cheveux, tournoie, chancelle, balbutie et tombe sur le seuil de sa cabane.

La Mort paraît (le cochon court se cacher). Un grand suaire, retenu par un nœud sur le sommet de son crâne jaune, lui descend jusqu'aux talons et découvre par devant l'intérieur du squelette; ses pommettes reluisent, ses os claquent, et elle porte à son bras gauche un long fouet, dont la mèche traîne. Elle est montée sur un cheval noir, qui est maigre, gros du ventre et moucheté de place en place par les arrachures de son pelage. Ses sabots usés se recourbent comme des croissants de lune; sa crinière, pleine de feuilles sèches, voltige et ses larges naseaux font le bruit formidable du vent s'engouffrant dans les cavernes. Quand la Mort en est descendue, il s'en va brouter parmi les ruines de la chapelle, trébuchant sur les pierres qu'il casse çà et là. Mais la Mort baisse le menton sur la clavicule gauche et, dardant le jet noir de ses orbites sans yeux, tend sa longue main maigre à saint Antoine qui frémit.

LA MORT.

Viens, je suis la consolatrice, moi!

Et saint Antoine, se levant à demi, tend ses deux bras à la Mort, quand, derrière elle, tout à coup, apparaît la Luxure, avec une couronne de roses sur la tête.

Il se rassoit.

LA LUXURE.

Pourquoi mourir, Antoine?

LA MORT

reprend :

Oui, meurs! le monde est laid! Ne faut-il pas te réveiller tous les matins, et manger, boire, aller, venir? Chacune de ces pauvres sensations s'ajoute à la suivante, comme des fils à des fils,

et l'existence d'un bout à l'autre n'est que le continuel tissu de toutes ces misères!

ANTOINE.

Ah! cela est vrai! il vaudrait mieux peut-être...

LA LUXURE.

Non! non!

Elle retire sa couronne et, la lui passant doucement sous les narines :

Le monde est beau! Il y a des fleurs plus hautes que toi, et des pays où l'encens fume au soleil, des roucoulements au fond des bois, des battements d'ailes dans l'éther bleu. Par les nuits d'été, les longues vagues des mers chaudes déploient des feux dans l'écume blanche et le ciel est pailleté d'or, comme la robe d'une princesse... T'es-tu balancé sur les grandes lianes? es-tu descendu dans les mines d'émeraudes? a-t-on frotté ton corps avec des essences fraîches! as-tu dormi sur une peau de cygne?... Ah! goûte-la plutôt, cette vie magnifique qui contient du bonheur à tous ses jours, comme le blé de la farine à tous les grains de ses épis. Aspire les brises, va t'asseoir sous les citronniers; couche-toi sur la mousse, baigne-toi dans les fontaines; bois du vin, mange des viandes; aime les femmes; étreins la Nature par chaque convoitise de ton être et roule-toi tout amoureux sur sa vaste poitrine.

Antoine soupire; elle reprend :

Tu n'as jamais senti dans ta chair comme l'orgueil d'un dieu qui rugissait, ni l'infini te submerger sous l'envahissement d'une caresse.

LE COCHON

hurle tout à coup.

Je veux des femelles enragées de rut! du fumier gras! de la fange jusqu'aux oreilles! Je m'ennuie, je m'échapperai, je galoperais sur les feuilles sèches, avec les sangliers et les ours!

ANTOINE.

Ah! mon cœur se fond à l'imagination des félicités.

LA MORT.

Goûte-les! et tu verras au fond de la coupe vide l'éternelle grimace de ma tête de mort.

Ne sens-tu pas ton âme remplie de vapeurs nauséabondes, qui s'élèvent comme les fumées d'un cratère? Le vent les roule et il n'y paraît plus. Ton désespoir ne dure pas. Le soleil, en passant, te sèche les larmes sur la figure. Tes résolutions, tes convoitises, ta vertu, ton ennui, tout s'effiloque à ras de terre, comme le bord de mon linceul. J'en recouvre le genre humain! j'en embarrasse tous ses mouvements! Mon squelette craque entre ses bras dans les étreintes de l'amour, et le dernier terme de sa joie, c'est d'en vouloir mourir.

Mais

LA LUXURE

passa sa tête riieuse sur l'épaule de la Mort, où le fil de son collier se brisa; et les grosses perles arrachées coulèrent une à une dans les plis du linceul. Elle dit :

Qu'importe! je fais pousser des fleurs sur les tombeaux, et l'universalité des choses tourbillonne dans mon amour, comme de la poussière au soleil!

Antoine tressaille; elle se rapproche de lui, et, le touchant à l'épaule, légèrement :

Vois-tu là-bas ce petit sentier, dans les sables? Il te conduira jusqu'à la porte des villes, qui sont pleines de femmes. Je te donnerai la plus belle, une vierge, — tu la corrompras et elle t'adorera comme un dieu, dans l'ébahissement de sa chair vaincue. Cours donc! voilà ses vêtements qui s'envolent, — et, tout étalée parmi des coussins d'écarlate, elle lève en l'air ses deux bras nus, pour t'étreindre sur son cœur.

LA MORT.

Regarde plus près, au pied de la colline, ce grand euphorbe? Brise ses rameaux et suce tes doigts!... et puis tu resteras tout étendu... tu ne sentiras plus rien... Tu ne seras plus rien!

ANTOINE

immobile, blême et claquant des dents.

Laquelle suivre?...

J'ai comme un besoin de vomir la vie, — et cependant je halette d'un appétit désordonné! La chaleur, ô Luxure, qui

s'exhale de ta poitrine m'enflamme la joue; et ton haleine, ô Mort, me fait froid dans les cheveux.

Et la Mort et la Luxure se mettent à marcher devant saint Antoine régulièrement, comme des chantres dans les églises; et elles psalmodient :

LA LUXURE.

C'est ma grande voix qui fait le murmure des capitales, et le battement de mon cœur n'est que la palpitation du genre humain.

LA MORT.

La série continue des choses forme le tourbillon du néant, et tout le tapage du monde n'est que le claquement de ma mâchoire.

LA LUXURE.

Je mets du vertige au bord des obscénités, une joie dans les morsures, de l'attraction même sous les dégoûts.

LA MORT.

Les pleurs que j'ai tirés des yeux formeraient des océans, les œuvres que j'ai abattues composeraient un tas plus haut que tous les mondes.

LA LUXURE.

Couverte de bijoux d'or, la prostituée, belle du désir de tous les hommes, chante à voix basse des mots amoureux sous sa lanterne qui fume.

LA MORT.

Les vers blanchâtres, dans la nuit du tombeau, se collent sur les visages, comme un essaim d'abeilles qui dévorent une figue.

LA LUXURE.

Et il y a même des femmes mortes qui ont un air si abandonné, avec leurs bras pendants, leurs paupières entrecloses et leurs cheveux noirs se déroulant sur leurs chairs pâles, que l'on dirait une autre nudité plus générale et plus profonde.

ANTOINE.

Oh!... oh!... vous me semblez horribles toutes les deux!

LA LUXURE

criant :

On assassine pour moi. On trahit et l'on se tue. Je bouleverse la vie, je fais hurler les lions et bourdonner les mouches; je fais voler les aigles et bondir les singes; et les couches humaines craquent sous les baisers, les métaux bouillonnent, les étoiles palpitent!... Viens! viens! ma sève te ruissellera dans l'âme comme un fleuve de joie.

LA MORT

d'une voix caressante :

Mais je suis douce, moi. J'ai dénoué tous les esclavages, j'ai fini toutes les tristesses! Est-ce mon sépulcre qui t'épouvante? il se dissoudra comme tes os!... Est-ce ma solitude noire? tu seras dans la compagnie de la pourriture universelle!

ANTOINE.

Oh! tais-toi! tais-toi! Chacune de tes paroles, comme des coups de catapulte, fait crouler mon orgueil. Le néant des choses vécues m'écrase!

LA MORT.

Je tressaille sous la terre et j'engloutis les villes. Je me couche sur les flots et je renverse les navires; le vent de mon linceul dans les cieux fait tomber les étoiles, et je marche derrière toutes les gloires, comme un pasteur qui regarde paître son troupeau. Arrive donc! tu me connais! je te remplis! Néant au dehors de toi! néant au fond de toi! Et il descend encore plus bas, — il tourbillonne à l'infini! Le sarcophage dévore, la poussière se disperse, et j'absorberai le dernier grain qui en restera.

LA LUXURE.

Il n'y a pas d'obstacle ni de volonté que je ne brise, et, comme l'action est insuffisante au désir, je me déborde sur le rêve. Le religieux, au fond des cloîtres, voit passer sous les arcades, à la lueur de la lune, des formes de femmes nues qui lui tendent les bras. La vierge dans l'atrium soupire de ma langue, et le matelot sur l'Océan. J'ai d'irrésistibles hypocrisies avec des colères qui emportent tout. Je ravage la chasteté, j'enflamme la joie, et jusque dans l'amour heureux, je creuse des abîmes où tournoient d'autres amours.

LA MORT

se rapproche de saint Antoine et, levant le bras dans une attitude altière, elle reprend :

Il entendait du haut de la croix les clameurs du peuple féroce qui s'apaisait au loin dans les rues. Son front saignait, son flanc coulait, un corbeau noir venait becqueter, contre sa joue, la sanie de ses yeux caves, et ses cheveux secoués par l'ouragan lui flagellaient la face comme un paquet de lanières... Alors...

Elle éclate de rire.

... comme le petit de la gazelle et comme l'enfant de la femme, j'ai fait mourir le fils de Dieu!

Antoine fond en sanglots.

LA LUXURE

tout à coup, crie :

Rien pourtant ne manquait au premier-né! Les fleuves autour de lui s'épanchaient pour sa soif. Les arbres, quand il passait, s'abaissaient devant sa bouche. Il humait de sa poitrine jeune l'air immaculé du monde et il contemplait Dieu face à face : il a tout perdu, tout voulu perdre, pour la saveur d'un baiser!

Antoine relève la tête.

LA MORT

reprend :

Mais tu es plus fort que Dieu, toi! Car il lui est impossible de te contraindre à vivre, — et la puissance qui gouverne les mondes va fléchir tout à l'heure devant cette décision de ta liberté.

ANTOINE

saisi d'un rire frénétique.

Ah! oui! oui! quelle joie ce serait!

LA LUXURE.

Tu peux le forcer à faire une âme. Il faudra bien qu'il obéisse à cette fantaisie de ta chair, et tu t'enracines dans la nature! Des postérités te suivront! Tu portes en toi des siècles pleins d'œuvres!

ANTOINE.

Non ! assez ! assez !

LA LUXURE.

Reconnais donc ma figure ! Viens ! c'est moi ! Tu m'appelais à travers les convoitises de l'amour mystique, et tu aspirais mon haleine dans le vent chaud des nuits ; tu cherchais mes yeux dans les étoiles, tu palpais mes formes vagues, en étendant tes bras dans l'air vide.

LA MORT.

Rappelle-toi donc toutes les amertumes de ta vie ! Tu me désirais pourtant dans ton appétit de Dieu et tu goûtais mes caresses dans les supplices de ta pénitence ! Viens donc ! je suis le repos, la paix, le néant, l'absolu !

LA LUXURE.

Viens, viens ! je suis la vérité, la joie, l'éternel mouvement, la Vie même !

La Mort bâille, la Luxure sourit ; l'une fait claquer ses dents, l'autre retrousse sa robe.

ANTOINE

se recule tout à coup et, les yeux levés, s'écrie :

Mais si vous mentiez toutes les deux ? s'il y avait, ô Mort, une autre vie, des douleurs derrière toi ? Et si j'allais, ô Luxure, trouver dans ta joie un autre néant plus sombre, un désespoir encore plus large ?

J'ai vu sur la face des moribonds comme un sourire d'immortalité, et tant de tristesse sur la lèvre des vivants que je ne sais laquelle de vous deux est la plus funèbre ou la meilleure... Non !... non !

Et il reste immobile, fermant ses yeux avec ses mains et se bouchant les oreilles.

La Mort et la Luxure baissent la tête.

LE DIABLE

se pince la lèvre, puis il se frappe le front, bondit sur saint Antoine, et, l'entraînant au fond de la scène, s'écrie :

Tiens ! regarde !

Alors on entend une grande clameur, et l'on voit à l'horizon

passer des formes confuses, plus insaisissables que des fumées, puis des pierres, des peaux de bêtes, des fragments de métal, des morceaux de bois, et un grand arbre touffu qui marche tout droit sur ses racines : un bracelet d'or entoure son tronc rugueux. Des chapelets, des coquilles et des médailles sont suspendus à ses rameaux. Des peuples, au front déprimé, se traînent sur les genoux en lui envoyant des baisers.

La Mort lève le bras et, d'un coup de fouet, frappe le grand arbre : il disparaît.

Puis, sur des traîneaux qui glissent, passent

DES IDOLES

noires, blanches, vertes, violettes, faites de bois, d'argent, de cuivre, de pierre, de marbre, de paille et d'argile, d'ardoises et d'écailles de poisson. Elles ont de gros yeux, de grosses narines, des étendards fichés dans le ventre, des bras qui traînent, des phallus monstrueux leur dépassant la tête. Le jus des viandes coule dans leurs barbes, elles suintent l'huile des sacrifices, et, de leurs lèvres entr'ouvertes, s'échappent des tourbillons d'encens.

Elles bégayaient comme si elles voulaient parler :

Bâ, — bâ, — bâ, — bâ!

LA MORT

les frappant.

A d'autres!

Alors arrivent à la fois les cinq idoles d'avant le déluge : Sawa à figure de femme, Yaghûth à figure de lièvre, Yauk à figure de cheval, Nasr à figure d'aigle, Waad à figure d'homme, ruisselantes d'eau de mer et avec des varechs comme des chevelures qui leur ont poussé sur la tête. La Mort fait claquer son fouet : elles s'abattent.

Passent ensuite la grande idole de Sérandib toute couverte d'escarboucles; elle a des nids d'hirondelles dans les trous de ses yeux. Puis l'idole de Soumenat, de quatre cents palmes de hauteur, toute en fer, et qui se tenait suspendue à des murs d'aimant. Sa taille trop haute se renversant craque et se brise d'elle-même. Puis une idole nègre qui, sous un feuillage d'or, sourit d'un air stupide. Posée sur le pied gauche, dans l'attitude d'un homme qui danse, elle porte à son cou un collier de fleurs rouges et elle souffle toujours la même note dans un bambou creux. Puis l'idole bleue de la Bactriane incrustée de nacre...

Plus vite! plus vite!

Puis l'idole de Tartarie, statue d'homme en agate verte, qui dans sa main d'argent tient sept flèches sans plumes.

Allons donc!

Puis les trois cent soixante idoles des Arabes, correspondant aux jours de l'année, qui vont grandissant de taille et diminuant.

Passez! passez!

Puis l'idole des Gangarides, en maroquin jaune, assise sur ses jambes, la tête rase, le doigt levé. Elle se déchire en pièces sous les coups de la Mort, et l'étaupe de ses membres voltige de tous côtés. Secouant dans ses mains les longues guides d'or qui retiennent ses soixante-trois chevaux à crinière blanche, assis sur un trône de cristal et sous un pavillon de perles à franges de saphir, arrive le Gange, traînant dans un chariot d'ivoire tous ses dieux. Il a une tête de taureau avec des cornes de bélier et sa robe claire disparaît sous des fleurs de pipalas. Les franges du pavillon s'entrechoquent, les crinières des chevaux frissonnent et l'immense char, supporté par deux roues, bascule tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Il est plein; les dieux l'encombrent : dieux à plusieurs têtes, à plusieurs bras, à plusieurs pieds, rayonnants d'auréoles, et qui semblent engourdis dans des abstractions éternelles. Des serpents s'enroulent à leurs corps, passant entre leurs cuisses, et, se dressant, puis se courbant, s'inclinent au-dessus d'eux, comme des berceaux de couleur. Ils sont assis sur des vaches, sur des tigres, sur des perroquets, sur des gazelles, sur des trônes à triples étages. Leurs trompes d'éléphants se balancent comme des encensoirs, leurs yeux scintillent comme des étoiles, leurs dents bruissent comme des glaives.

Ils portent, dans les mains, des roues de feu qui tournoient, des triangles sur la poitrine, des têtes de mort autour du cou, des palmes vertes sur les épaules. Ils pincent des harpes, chantent des hymnes, crachent des flammes, respirent des fleurs. Des plantes descendent de leur nez, des jets d'eau jaillissent de leurs têtes.

Des déesses couronnées de tiaras allaitent des dieux qui vagissent à leurs mamelles, rondes comme des mondes; et d'autres, suçant l'ongle de leur pied, s'enveloppent dans les voiles clairs qui réfléchissent, sur leur surface, la forme confuse des créations.

La Mort fait claquer son fouet : le Gange lâche les guides, les dieux pâlissent. Ils s'accrochent les uns contre les autres, ils se mordent les bras, leurs saphirs se brisent, leurs lotus se fanent. Une déesse qui portait trois œufs dans son tablier les casse par terre.

Ceux qui avaient plusieurs têtes se les tranchent avec leurs épées; ceux qui étaient entourés de serpents s'étranglent dans leurs anneaux; ceux qui buvaient dans des tasses les jettent par-dessus leurs épaules. Ils pleurent, ils se cachent la face dans les tapis de leurs sièges.

ANTOINE

s'avance en haletant.

Pourquoi cela? pourquoi donc?

LES DIEUX DU GANGE.

Gange aux vastes rives, où vas-tu, que tu nous entraînes comme des brins d'herbe ?

L'éléphant a tremblé sur ses genoux, la tortue a rentré ses membres, et le serpent a lâché le bout de sa queue, qu'il tenait dans sa gueule.

Remonte vers ta source ! Au delà des demeures du soleil, après la lune, derrière la mer de lait, nous voulons boire encore l'enivrement de nos immortalités, au son des luths, dans les bras de nos épouses.

Mais tu coules toujours, tu coules toujours, Gange aux vastes rives !

UN DIEU

tout couvert d'yeux, noir et monté sur un éléphant à trois trompes.

Qui donc a fait cent fois le sacrifice du cheval, pour me déposséder de mon empire ? Où êtes-vous, mes Crépuscules jumeaux qui trottiez sur vos ânes ? Où es-tu, Feu monté sur le bélier d'azur aux cornes rouges ? Où es-tu donc, Aurore au front vermeil qui retirais à toi le nuage sombre de la nuit, comme une danseuse qui s'avance, la robe retroussée sur son genou ?

Je brillais d'en haut, j'éclairais les carnages, j'effaçais les pâleurs. Mais c'est fini, maintenant ! La grande âme tout essouffée va mourir, comme une gazelle qui a trop couru.

UNE DÉESSE

debout sur un globe d'argent, coiffée de fleurs d'où sortent des rayons, et revêtue d'une écharpe où sont peints des animaux. Un collier de diamants, qui fait trois tours à son col, passe sur ses poignets et se rattache à ses talons. De ses seins cerclés de bracelets d'or, il jaillit du lait.

De prairies en prairies, de sphères en sphères, de cieux en cieux, j'ai fui. Je suis pourtant la richesse des âmes, la sève des arbres, la couleur du lotus, le flot tiède, l'épi mur, la déesse aux longs sourires, qui bâille dans la gueule des vaches et se baigne dans la rosée.

Ah ! j'ai trop cueilli de fleurs, ma tête est étourdie.

Son voile s'envole. Elle court après.

Saint Antoine a passé le bras pour le saisir, mais apparaît

UN DIEU

tout bleu, à tête de sanglier, avec des boucles d'oreilles et tenant dans ses quatre mains un lotus, une conque, un cercle et un sceptre.

J'ai remis à flot la montagne noyée et, sur mon dos de tortue, j'ai porté le monde. De mes défenses j'ai éventré le géant. Je suis devenu lion, je suis devenu nain. J'ai été brahmane, guerrier, laboureur. Avec un soc de charrue, j'ai exterminé un monstre à mille bras, j'ai fait beaucoup de choses, des choses difficiles, prodigieuses! Les créations passaient, moi je durais, et comme l'Océan qui reçoit tous les fleuves, sans en devenir plus gros, j'absorbais les siècles.

Qu'est-ce-donc?... Tout chancelle... où suis-je? qui suis-je? Faut-il prendre ma tête de serpent?

Il lui pousse une tête de serpent.

Ah! plutôt la queue de poisson qui battait les flots!

Il lui pousse une queue de poisson.

Si j'avais la figure du solitaire?

Il se change en solitaire.

Eh non! c'est la crinière du cheval qu'il me faut!

Il lui pousse une crinière de cheval.

Hennissons! levons le pied!... Oh! le lion!

Il devient lion.

Oh! mes défenses!

Il lui sort des défenses de la bouche.

Toutes mes formes tourbillonnent et s'échappent, comme si j'allais vomir la digestion de mes existences. Des âges arrivent. Je grelotte comme dans la fièvre.

Antoine ouvre la bouche pour parler. Mais arrive

UN DIEU

plus grand que tous les autres, magnifique, vêtu de robes étincelantes, monté sur un cygne, avec quatre figures à mentons barbus et tenant dans ses mains un collier où sont passées des sphères.

Je suis la terre! je suis l'eau! je suis le feu! je suis l'air! je

suis l'intelligence, la conscience, la création, la dissolution, la cause, l'effet : invocation dans les livres, profondeur dans l'Océan, vastitude dans le ciel, force du fort, pureté du pur, sainteté du saint!

Il s'arrête essoufflé.

Bon! excellent! très-haut! Le sacrifice! l'aromate! Le prêtre et la victime; le protecteur, le réconforteur! le créateur!...

Il respire encore une fois.

... la pluie qui fait du bien, la bouse de vache, le fil du collier, l'asile, l'ami, la place où les choses doivent être; la semence inépuisable, éternelle, toujours renouvelée! Sorti à la fin de l'œuf d'or, comme le fœtus de sa membrane, je...

Il disparaît sans avoir le temps de finir sa phrase.

UN DIEU NOIR

avec un œil sur le front, un lotus à son cou et un triangle sous les pieds. Il a l'air triste.

Multiplier les Formes par elles-mêmes, ce n'est pas produire l'Être! Quand je creuserais éternellement les puits de la pagode, quand j'élèverais continuellement les escaliers de la tour, à quoi bon? C'est donc inutile, tout ce que j'ai souffert! Les agonies de mes morts, les travaux de mes existences! tant de sueurs! tant de combats! tant de victoires!..

O nourrice, qui t'épouvantais jadis en contemplant dans ma bouche les formes de l'univers resplendissantes comme des rangées de dents, tu ne sais pas qu'à cette heure mes gencives silencieuses se renvoient de l'une à l'autre le vide qu'elles mâchent!

Au milieu de la forêt, le religieux, qui contemple le soleil, prie de toute son âme! Il s'est retiré du monde! Il se retire de lui-même, il se dégage. Sa pensée le transporte où il veut, il voit à toute distance, il entend tous les sons, il prend toutes les formes, mais... s'il n'en rendait aucune?... S'il allait se dépouiller de toutes?... Oui... à force d'austérités, s'il finissait...

Avec la mine de quelqu'un d'effrayé :

Oh!!

Et le char disparaît, en claquant de l'essieu, tel qu'une voiture usée.

ANTOINE

mélancoliquement.

Plus rien!... C'étaient des dieux, pourtant!

Mais en voici d'autres qui s'avancent, couverts de peaux à long poil. Ils soufflent entre leurs doigts et leurs nez sont bleus.

LES DIEUX DU NORD.

Le soleil fuit! Il court comme s'il avait peur, il se ferme comme l'œil fatigué d'une vieille fileuse.

Nous avons froid, nos peaux d'ours sont lourdes de neige et le bout de nos pieds passe par les trous de nos chaussures.

Jadis nous étions dans nos grandes salles où les bûches flambaient, près des tables longues couvertes de quartiers de viande et de couteaux à manche ciselé.

Il faisait bon, nous buvions de la bière. Nous nous racontions nos vieux combats. Les coupes de corne entre-choquaient leurs cercles d'or, et nos cris montaient comme des marteaux de fer que l'on eût lancés contre la voûte.

Elle était cannelée de bois de lances, la large voûte! Les glaives suspendus nous éclairaient pendant la nuit, et nos boucliers du haut en bas s'étaient sur les murs.

Nous mangions le foie de la baleine, dans des plats de cuivre qui avaient été battus par des géants. Nous jouions à la balle avec des rocs; nous écoutions chanter les sorciers captifs qui s'appuyaient en pleurant sur leurs harpes de pierre, et nous rentrions dans nos lits, le matin seulement, lorsque la brise, tout à coup, entraînait dans la salle échauffée.

Il a fallu partir, pourtant! Il y eut alors des sanglots! Nous avions le cœur gonflé, comme la mer quand bat le plein de la marée.

Sur la lande où picore la corneille, nous avons trouvé les pommes dont se nourrissaient les dieux quand ils se sentaient vieillir; elles étaient noires de pourriture et s'écrasaient à la pluie. Dans la forêt profonde, près du Hêtre éternel, nous avons vu les quatre daims qui tournent en mordant son feuillage. L'écorce était rongée et les bêtes assouvies rumaient debout, en battant du pied. Au bord de la plage, où se brisent les glaçons blancs, nous avons rencontré le vaisseau construit avec les ongles des cadavres: il était vide, et alors a chanté le coq noir qui se tenait au fond de la terre, dans les salles de la Mort.

Nous sommes las, nous avons froid et nous trébuchons sur la glace. Le loup qui court derrière nous va dévorer la lune.

Nous n'avons plus les grandes prairies où il y avait des haltes pour reprendre haleine dans la bataille. Nous n'avons plus les

navires à plaques d'or, les longs navires bleus dont la proue coupait les monts de glace, quand nous cherchions, sur l'Océan, les Génies cachés qui bramaient dans les tempêtes. Nous n'avons plus les patins pointus avec lesquels nous faisons le tour des pôles, en portant, au bout des bras, le firmament entier qui tournait avec nous...

Ils disparaissent dans un tourbillon de neige.

Antoine sent peu de sympathie pour les dieux du Nord, trop brutaux et trop étroits.

LE DIABLE.

Oui! ils ne s'occupaient qu'à boire, comme de bons vivants. En voilà un plus moral : il vient de la Perse!

On voit venir un vieillard qui marche à pas lents, les yeux fermés, le corps enveloppé dans de vastes draperies, et une barbe blanche lui descend jusqu'au ventre.

Au-dessus de sa tête, se tient en l'air une petite figure semblable à lui et dont la partie inférieure se perd dans un plumage épais.

LE VIEILLARD

ouvre les yeux et la petite figure étend les ailes.

Enfin! les douze mille ans sont accomplis! c'est donc le jour! le grand jour! Merci, ô Ferver immortel, qui laissais tomber dans mon intelligence les rayons merveilleux de tes pupilles d'émeraude! Tu vas grandir, n'est-ce pas? et nous allons nous baigner ensemble dans les profondeurs du Verbe!

Il tend l'oreille, il regarde.

Mais quoi! je n'entends pas tomber la pluie d'eau noire! Les corps ranimés ne se relèvent point de leurs tombeaux!

Il appelle.

Kaiomors! Meschia! Meschiané!

Silence.

Mes trois fils ne sont donc pas venus?

LE DIABLE.

Non!

ZOROASTRE

en sursaut.

Ah! c'est toi, Arihmane!

LE DIABLE.

Oui! c'est moi! L'ouragan a soufflé sur ton feu, ô Zoroastre!
et tes mages décoiffés y chauffent leurs pieds nus, en crachant
dans les cendres.

La Mort allonge un coup de fouet au Ferver qui s'enfuit à tire
d'aile, en poussant des cris, comme une caille blessée.

ZOROASTRE

s'en va la tête basse, à pas saccadés, et en marmottant :

C'était beau, pourtant! J'avais séparé Dieu en deux parties
distinctes : le Bien était d'un côté, le Mal de l'autre.

LE DIABLE.

Assez! va-t'en!

ZOROASTRE.

J'avais cerclé la vie dans un ordre sacerdotal : tout se super-
posait.

LE DIABLE.

C'est fini! retourne dans ta caverne!

ZOROASTRE.

J'avais enseigné la manière de faire les labours, le nombre
des morceaux de tamarin, la forme des soucoupes.

LA MORT.

Passe! passe!

ZOROASTRE.

Il y avait des prières pour le lever, pour le coucher, pour les
insomnies.

La Mort lui souffle dans le dos et ses vêtements, qui se bouf-
fissent comme une voile, le poussent en avant. Il continue :

Amenez le chien pour qu'il regarde les agonisants! il faut se

réjouir quand on voit le hérisson. La manière licite d'éteindre la lumière est de faire du vent avec sa main. On rince trois fois le vêtement des morts. C'est du bras gauche seulement qu'il faut tenir les branches de grenadier...

Sa voix s'éteint dans une espèce de bredouillement stupide. Des beuglements se rapprochent : un bœuf paraît, noir, avec les poils de la queue doubles, un triangle blanc sur le front et la marque d'un aigle sur le dos. Sa housse de pourpre est déchirée, il boite de la cuisse gauche.

APIS.

Où sont mes prêtres chaussés de byblos, qui brosaient mon poil, en chantant, sur un air lent, des paroles sacrées?

ANTOINE

riant.

Ah! ah! quelle sottise!

LE DIABLE.

C'est un dieu qui pleure! écoute!

APIS.

Du côté de la Lybie, j'ai vu le Sphinx qui fuyait : il galopait comme un chacal. Les crocodiles ont laissé tomber au fond des lacs les pendants d'oreilles qu'ils portaient à la gueule. Les dieux à tête d'épervier ont les épaules blanchies par la fiente des oiseaux, et le ciel bleu passe tout seul sous la porte peinte des temples vides.

Où irai-je? J'ai brouté l'Égypte jusqu'au dernier brin d'herbe. Je me traîne au bord du fleuve, je souffre de plus en plus à la blessure que m'a faite Cambyse.

Les filles des Pharaons se faisaient ensepulturer dans des coffres taillés à mon image, et Sérapis ne s'ouvrait que pour recevoir ma momie. Mais, quand un rayon de soleil avait fécondé la génisse, on accourait me prendre dans mon herbage. Des processions me conduisaient, les castagnettes sonnaient dans les blés, le cistre grinçait sur les bateaux; et du désert, du rivage, de la plaine et des montagnes, l'Égypte accourant se prosternait autour de moi. J'étais Osiris! j'étais Dieu! j'étais le Démoniaque apparu, l'Âme incarnée, le Grand-Tout qui se faisait visible, pacifique et beau!

Il s'arrête, en reniflant.

Qu'est-ce donc ? je vois des hommes rouges qui apportent des charbons, avec des couteaux, et qui retroussent leurs bras !

LE DIABLE.

Bel Epaphus, ils t'égorgeront, ils te dévoreront, te tanneront et l'on battra les esclaves avec tes jarrets desséchés.

Apis s'en va tout en boitant et en mugissant.

ANTOINE

regardant le Diable.

Eh bien ?

Le Diable se tait ; mais alors paraissent à la file l'un de l'autre, et se suivant immédiatement, comme les personnages d'une frise, trois couples de dieux, Uranus avec la Terre, Saturne avec Rhéa, Jupiter avec Junon.

Antoine, étonné, reprend :

Encore !

LE DIABLE.

Oui, toujours !

URANUS

couronné d'étoiles pâlisantes. Il traîne la Terre par la main et laisse couler, de dessous lui, des gouttes de sang.

Fuyons ! Quelque chose a rompu le fil qui liait les destinées des hommes aux mouvements des astres. Saturne m'a mutilé, et la figure de Dieu n'apparaît plus dans le disque du soleil.

LA TERRE

en cheveux blancs, suivant Uranus.

J'avais des forêts mystérieuses, j'avais des océans démesurés, j'avais des montagnes inaccessibles. Dans les eaux noires, vivaient des bêtes dangereuses, et l'haleine des marécages se balançait sur ma figure, comme un voile sombre.

Terrible d'énergies, enivrante de parfums, éblouissante de couleurs, immense ! Ah ! j'étais belle quand je sortis toute échelée de la couche du Chaos !

L'homme alors pâlisait au bruit de mes abîmes, à la voix des animaux, aux éclipses de la lune. Il se roulait sur mes fleurs, il grimpait dans mes feuillages, il ramassait sur les grèves les perles blondes et les coquilles contournées. A la fois Nature et

Dieu, principe et but, j'étais infinie pour lui, et son Olympe ne dépassait point la hauteur de mes montagnes.

Il a grandi, ô Uranus ! et, comme tu faisais autrefois des Cyclopes mes fils, que tu emprisonnais dans mes entrailles, maintenant il creuse mes pierres pour y placer ses rêves et marquer plus de désespoir.

SATURNE

l'air farouche, la poitrine et les bras nus, la tête à demi couverte par son manteau et tenant à sa main sa harpe recourbée.

De mon temps, le regard de l'homme était pacifique comme celui des bœufs. Il riait d'un gros rire et dormait d'un sommeil lourd.

Contre le mur d'argile, sous le toit de branchage, le porc se fumait lentement au feu clair des feuilles sèches, ramassées quand arrivent les grues. La marmite bouillait pleine de mauves et d'asphodèles. L'enfant inepte croissait près de sa mère. Sans chemins et sans désirs, les familles isolées vivaient en paix dans des campagnes profondes, le laboureur ne sachant pas qu'il y eût des mers, ni le pêcheur des plaines, ni l'observateur des rites d'autres dieux.

Mais, quand fleurissait le chardon pointu et que la cigale ouvrait ses ailes dans les blés jaunes, on tirait du grenier les gâteaux de fromages, on buvait du vin noir, on s'asseyait sous les frênes. Les cœurs chauffés par Sirius battaient plus fort, le seuil des cabanes exhalait l'odeur du bouc, et la fille rustique clignait des yeux, en passant près des buissons.

Âge qui ne reviendra plus, alors qu'attachée tout entière à la réalité du sol, la vie humaine, ainsi que l'ombre d'un cadran, faisait sans jamais dévier le tour de ce point fixe !

Puisque j'avais détrôné Uranus, pourquoi donc Jupiter est-il venu ? ...

RHÉA.

C'est moi qui t'ai trompé, dieu dévorateur !

Je me rongais de tristesse à produire continuellement pour une irrassiable destruction. Ah ! que j'ai ri, quand je t'ai vu avaler la pierre emmaillotée sous ses bandelettes ! mais tu ne t'apercevais de rien ! tu dévorais tout !

La Mort fait claquer son fouet.

SATURNE

se drape dans son manteau.

Ah ! retournons dans l'Erèbe, ô ma vieille épouse ! Le temps

est passé des joies de l'esclave, et l'on ne déliera plus mes cordons de laine !

JUPITER OLYMPIEN

tenant dans ses mains une coupe vide. Devant lui, marche son aigle engourdi : il a le dessous des ailes rouge comme s'il était rongé de vermine ; il ramasse par terre, avec son bec, les plumes qui lui tombent du corps. Jupiter regarde le fond de sa coupe.

Plus rien, pas une goutte !

Il la penche sur l'ongle de son doigt, jette un long soupir et reprend :

Quand l'ambrosie défaille, les immortels s'en vont.

Père des dieux, des rois et des hommes, je gouvernais l'éther, les intelligences et les empires. Au froncement de mes sourcils, le ciel tremblait. Je lançais la foudre, j'assemblais les nuées !

Parmi tous les dieux, sur un trône d'or, au haut de l'Olympe, assis et, d'un œil ouvert, surveillant chaque chose, je regardais passer les Heures, filles à la taille égale que le Plaisir et la Peine rendent pour les mortels si longues ou si petites ; Apollon qui courait dans son char, secouant au vent des planètes sa chevelure bouclée ; les Fleuves sur le coude épanchant leurs urnes, Vulcain battant ses métaux, Cérès sciant ses blés, et Poséidon agité, qui, de son manteau bleu, entourait la terre retentissante.

Les nuages s'élevant apportaient jusqu'à moi le parfum des sacrifices. Avec le chant des hymnes, la fumée montait dans le feuillage du laurier, et la poitrine du prêtre, se dilatant au rythme, exhalait grande ouverte la placide harmonie du peuple des Hellènes. Un soleil chaud brillait sur le frontispice de mes temples blancs, forêt de colonnes où, comme une brise de l'Olympe, circulait un souffle sublime.

Les tribus éparses autour de moi faisaient un peuple. Toutes les races royales me comptaient pour leur aïeul et tous les maîtres de maison étaient autant de Jupiters à leur foyer. On m'adorait sous tous les noms, depuis le Scarabée jusqu'au Porte-Foudre ! J'avais passé par bien des formes, j'avais eu beaucoup d'amours. Taureau, cygne, pluie d'or, j'avais visité la nature, et, se pénétrant de moi, elle se mettait à devenir divine, sans que je cessasse d'être dieu... O Phidias, tu m'avais créé si beau que ceux qui mouraient sans m'avoir vu se croyaient maudits. Tu avais pris, pour me faire, des matières exquises : l'or, le cèdre, l'ivoire, l'ébène, les pierreries, richesses qui disparaissaient dans la beauté, comme les éléments d'une nature dans la splendeur d'un ensemble. Par ma poitrine respirait la Vie. J'avais la Vic-

toire sur la main, la Pensée dans les yeux, et, des deux côtés de ma tête, retombait ma chevelure comme la végétation libre de ce monde idéal. J'étais si grand que je frôlais mon crâne aux poutres de la toiture... Ah! fils de Charmidès, l'humanité, n'est-ce pas? ne pouvait monter plus haut! Dans la barrière bleue de Panoenus tu as enfermé pour toujours son plus sublime effort, et c'est aux dieux maintenant à descendre vers elle.

J'en vois venir qui sont pâles pour satisfaire la douleur des peuples ennuyés. Ils arrivent des pays malsains, couverts de haillons et poussant des sanglots. Moi je ne suis pas, comme eux, né pour vivre sous des ciels froids, avec des langues barbares, en des temples sans statues. Attaché par les pieds au sol antique, je m'y dessécherais sans en sortir. Je n'ai même point bougé, quand l'empereur Caius voulait m'avoir, et les architectes entendirent éclater, dans mon socle, un grand rire, aux efforts qu'ils faisaient.

Tout entier pourtant, je ne descendrai pas dans le Tartare. Quelque chose de moi restera sur la terre. Ceux en effet que pénètre l'Idée, qui comprennent l'Ordre et chérissent le Grand, ceux-là, de quelque dieu qu'ils descendent, seront toujours les fils de Jupiter.

JUNON

la couronne en tête, avec des bottines d'or à pointes recourbées, couverte d'un voile semé d'étoiles d'argent, portant une grenade dans une main et de l'autre un sceptre surmonté d'un coucou.

Où vas-tu? Arrête-toi! Qu'y a-t-il donc? Encore un amour, sans doute? insensé qui perd sa force et qui ne sait pas que les mortels s'enflent d'orgueil, à découvrir chaque matin, sur leur oreiller, les cheveux de Jupiter!

Notre vie pourtant était si douce, dans l'équilibre obligé de nos discordes et de nos amours. Diverse et magnifique, elle demeurerait immuable comme la terre, avec ses océans en mouvement et ses plaines immobiles. Oh! reviens! fils de Saturne! Nous nous coucherons sur l'Ida, et, cachés par les nuages, au sein d'une atmosphère vermeille, de mes bras blancs j'entourerai ton cou, je sourirai sous toi; je passerai mes doigts dans les boucles de ta barbe et je réjouirai ton cœur, ô Père des dieux. Ai-je perdu ma chevelure brune, mes grands yeux, mon cothurne d'or? N'est-ce pas pour te plaire, que chaque année je refais ma virginité dans la fontaine Canathus? Ne suis-je plus belle? Me trouverait-il vieille?

Quoi? plus de bruit! Je vais, je viens, je cours dans l'Olympe. Tous sont endormis. Écho même semble mort!

Elle crie :

Oui, oui!... Au pied de mes images, mes couronnes d'asté-
rion s'effeuillent. La main de la Ménade a déchiré mon voile
en pièces, les cent bœufs d'Argos ont perdu leurs guirlandes
et, telle qu'une harangère des ports, ma prêtresse oublieuse se
gorge de poissons frits. O vertu de la Pudeur, voilà la Courti-
sane aux joues fardées qui touche à mes autels!

MINERVE

avec son grand casque flanqué du sphinx, l'égide aux écailles d'or,
et couverte d'un peplos qui lui descend jusqu'aux pieds. Elle marche,
en se tenant le front dans la main.

Je chancelle! Je n'ai pas dansé pourtant, je n'ai point aimé,
je n'ai point bu. Quand les Muses chantaient, quand Bacchus
s'enivrait, quand Vénus, avec tous les dieux, s'abandonnait aux
Amours, régulatrice travailleuse je restais seule à ma tâche : je
méditais les lois, je préparais la victoire, j'étudiais les plantes,
les pays, les âmes; j'allais partout, visitant les héros, j'étais la
Prévoyance, l'invincible Lumière, l'Énergie même du grand
Zeus.

De quel rivage souffle ce vent qui me trouble la tête? Dans
quel bain de magicienne a-t-on plongé mon corps? Sont-ce les
sucs de Médée, ou les onguents de Circé la lascive? Mon cœur
défaillit, je vais mourir.

MARS

très pâle.

J'ai peur comme un esclave en fuite, je me cache dans les
ravins. Pour mieux courir, j'ai défait ma cuirasse, j'ai retiré
mes jambars, j'ai jeté mon épée, j'ai abandonné ma lance.

Il se regarde les mains.

N'ai-je plus de sang dans les veines, que mes mains sont si
blanches? Ah! comme je bouffissais mes joues dans les trom-
pettes d'airain! Comme je pressais entre mes cuisses nerveuses
mes étalons à large croupe! Les panaches rouges, se tordant,
brillaient au soleil; les rois, la tête haute, s'avançaient hors des
tentes et les deux armées faisaient un grand cercle pour les
voir.

Je pense à Théro ma nourrice, à Bellone ma compagne, à
mes Saliens qui dansaient d'un pas lourd, en frappant sur leurs
boucliers, et je me sens plus triste que ce soir de ma jeunesse,
où, blessé par Diomède, je suis remonté dans l'Olympe me
plaindre à Jupiter.

CÉRÈS

assise dans un char, dont les moyeux sont deux ailes de cygne qui battent l'air; le char s'arrête et le flambeau, que la déesse porte à la main, s'éteint.

Oui, arrête-toi! puisque Neptune a cessé de me poursuivre! puisque j'ai parcouru la terre entière! Ne va pas plus loin, Arrête-toi!

Elle prend de dessous elle une serviette d'or et s'en essuie les yeux.

Hélas! hélas! je ne verrai plus Proserpine resplendissante qui s'ébattait dans les pousses vertes! Elle est descendue chez Pluton et n'en sortira pas.

Femmes des Athéniens qui portez des cigales d'or dans vos chevelures, vous qui emmaillotez vos enfants avec la robe usée des mystères, qui couchez sur la sarriette sauvage et qui mangez de l'ail pour dissiper la vapeur des parfums, sortant un soir d'automne par la Porte sacrée, derrière le char qui traîne la Corbeille, toutes en rang, la tête basse et les pieds nus, vous ne recevrez plus l'injure obscène des gens qui vous attendent sur le pont du Céphise!

NEPTUNE

empêtré, comme à Elis, dans trois robes, l'une par-dessus l'autre. Il manque de tomber à tous les pas et s'appuie sur son trident.

Qu'est-ce donc? Je ne puis ni m'étendre sur le rivage, ni courir dans les plaines. On m'a serré les côtes avec des digues, et mes dauphins jusqu'au dernier se sont pourris au fond des eaux. Autrefois j'envahissais la campagne, je faisais trembler la terre, j'étais le Mugissant, l'Inondateur, et la Fortune s'invoquait dans tous mes sacrifices. Des monstres couronnés de vipères jappaient incessamment sur mes récifs pointus. On ne passait par les détroits, on faisait naufrage en doublant les îles.

Heureux celui qui pouvait un jour tirer sur la grève sa galère désarmée, revoir ses vieux parents et suspendre au sec, dans le foyer domestique, le gouvernail de ses voyages!

LA MORT.

Passe! passe!

HERCULE

ruisselant de sueur, haletant. Il dépose sa massue et s'essuie la figure avec sa peau de lion, dont la gueule lui pend sur l'épaule.

Ah!

Il reste d'abord sans pouvoir parler, tant il est hors d'haleine.

On dit que j'ai accompli douze travaux ! J'en ai accompli cent, cent mille ! que sais-je ?

J'ai d'abord étranglé deux énormes serpents qui s'enroulaient à mon berceau. J'ai dompté le Taureau de Crète, les Centaures, les Cercopes et les Amazones, j'ai fait mourir Busiris, j'ai étouffé le Lion de Némée, j'ai coupé les têtes de l'Hydre. J'ai tué Théodomus et Lacynus, Lycus roi de Thèbes, Eurypide roi de Cos, Nélée roi de Pise, Euryle roi d'Échalie. J'ai cassé la corne d'Achéloüs qui était un grand fleuve. J'ai tué Géryon qui avait trois corps, et Cacus, fils de Vulcain.

Est-ce tout ? Oh non ! j'ai abattu le Vautour de Prométhée, j'ai lié Cerbère avec une chaîne, j'ai nettoyé les étables d'Au-gias ; j'ai séparé les montagnes de Calpé et d'Abyla, rien qu'en les prenant par leurs sommets, comme un homme qui écarte avec ses deux mains les éclats d'une bûche.

J'ai voyagé. J'ai été dans l'Inde, j'ai parcouru les Gaules. J'ai traversé le désert où l'on a soif.

Les pays esclaves, je les délivrais ; les pays inhabités, je les peuplais ; et plus je vieillissais, plus s'accroissait ma force : je tuais mes amis en jouant avec eux, je rompais les sièges en m'asseyant dessus, je démolissais les temples en passant sous leurs portiques. J'avais en moi une fureur continuelle qui débordait à gros bouillons, comme le vin nouveau qui fait sauter la bonde des cuves.

Je criais, je courais, je déracinais les arbres, je troublais les fleuves, l'écume sifflait au coin de ma lèvre, je souffrais à l'estomac, et je me tordais dans la solitude, en appelant quelqu'un.

Ma force m'étouffe ! C'est le sang qui me gêne ! j'ai besoin de bains tièdes et qu'on me donne à boire de l'eau glacée. Je veux m'asseoir enfin sur des coussins, dormir pendant le jour et me faire la barbe. La Reine se couchera sur ma peau de lion, moi je passerai sa robe et filerai la quenouille, j'assortirai les laines, j'aurai les mains blanches comme une femme. Je sens des langueurs... donnez-moi donc... donnez-moi...

LA MORT.

Passe ! passe !

Arrive sur des roulettes un grand catafalque noir, garni de flambeaux du haut en bas. Son dais, étoilé de lames d'argent et soutenu par quatre colonnes d'ordre salomonique où s'enroule une vigne d'or, abrite un lit de parade recouvert de pourpre et dont le chevet triangulaire supporte des tablettes chargées de parfums qui brûlent dans des poteries de couleur. On distingue sur le lit une figure d'homme en cire, couchée tout à plat comme un cadavre. Autour du lit sont alternativement rangées de petites corbeilles en filigrane d'argent et des urnes d'albâtre de forme ovale; il y a, dans les corbeilles, des pieds de laitues, dans les urnes une pommade rose.

Des femmes suivent le catafalque d'un air inquiet. Leurs chevelures dénouées tombent le long de leur corps comme des voiles; de la main gauche elles ramènent sur leur sein les plis de leurs robes traînantes, et tiennent dans la droite de gros bouquets ou des fioles de verre pleines d'huile.

Elles se rapprochent du catafalque, elles disent :

LES FEMMES.

Beau! Beau! il est beau! réveille-toi! assez dormi! lève la tête, debout!

Elles s'assoient par terre, toutes en rond.

Ah! il est mort! il n'ouvrira pas les yeux! Les mains sur les hanches et le pied droit en l'air, il ne tournera plus sur le talon gauche. Pleurons! désolons-nous! crions!

Elles poussent de grands cris, puis se taisent tout à coup. On entend pétiller la mèche des flambeaux dont les gouttes arrachées par le vent tombent sur le cadavre de cire et lui fondent les yeux.

Les femmes se relèvent.

Comment faire? chatouillons-le! frappons-lui dans les mains!... Là... là... respire nos bouquets! Ce sont des narcisses et des anémones que nous avons cueillis dans tes jardins. Ranime-toi, tu nous fais peur!

Oh! comme il est raide, déjà!

Voilà ses yeux qui coulent par les bords! Ses genoux sont tordus, et la peinture de son visage a descendu sur la pourpre.

Parle! Nous sommes à toi! Que te faut-il? Veux-tu boire du vin? veux-tu coucher dans nos lits? veux-tu manger les pains de miel que nous faisons frire dans des poêles, et qui ont la forme de petits oiseaux, pour t'amuser davantage!

Touchons-lui le ventre! Baisons-le sur le cœur! Tiens! tiens! les sens-tu, nos doigts chargés de bagues qui cœurent sur ton corps, et nos lèvres qui cherchent ta bouche, et nos cheveux qui balaient tes cuisses? Dieu pâmé, sourd à nos prières!

Antoine se cache la figure avec sa manche. Le Diable lui tire le bras brusquement et le pousse plus près.

Ah! voyez donc comme ses membres, en le maniant, sont restés au fond de nos mains! Il n'est plus! il n'éternue pas à la fumée des herbes sèches, et ne soupire point d'amour au milieu des bonnes odeurs!... Il est mort!... il est mort!

ANTOINE

se penchant vers les femmes.

Qui donc?

LE DIABLE

lentement.

Ce sont les filles de Tyr qui pleurent Adonis.

Elles s'écorchent la figure avec leurs ongles et se mettent à couper leurs cheveux; puis elles vont, l'une après l'autre, les déposer sur le lit, et toutes ces longues chevelures pêle-mêle semblent des serpents blonds et noirs rampant sur le cadavre de cire rose, qui n'est plus maintenant qu'une masse informe.

Elles s'agenouillent et sanglotent.

ANTOINE

se prend la tête dans les mains.

Comment!... mais!... oui!... je me rappelle!... une fois déjà... par une nuit pareille, autour d'un cadavre couché... la myrrhe fumait sur la colline, près d'un sépulcre ouvert; les sanglots éclataient sous les voiles noirs penchés; des femmes pleuraient, et leurs larmes tombaient sur ses pieds nus, comme les gouttes d'eau sur du marbre blanc...

Il s'affaisse.

LE DIABLE

en riant:

Allons! debout! Il en vient d'autres, regarde!

Le catafalque d'Adonis a disparu.

On entend un bruit de castagnettes et de cymbales, et des hommes vêtus de robes bigarrées, suivis par une foule rustique, amènent un âne empanaché de feuillage, la queue garnie de rubans, les sabots peints, avec un frontal à plaques d'or et des coquilles aux oreilles, une boîte couverte d'une housse à cordons sur le dos, entre deux larges corbeilles dont l'une, chemin faisant,

reçoit les offrandes de la foule : œufs, raisins, fromages mous, lièvres dont on voit passer les oreilles, volailles plumées, poires en quantité, monnaie de cuivre, et dont l'autre, moitié pleine, contient des feuilles de roses que les conducteurs de l'âne jettent devant eux, tout en marchant. Ils ont des bottines à lacets, les cheveux nattés, de grands manteaux, des pendants d'oreilles et les joues couvertes de fard. Une couronne en branche d'olivier se rattache au milieu de leur front par un médaillon à figurine, entre deux autres plus petits, et ils en portent une troisième plus large, sur leur poitrine nue. Des poinçons, des poignards sont passés dans leur ceinture, et ils brandissent des fouets à manche d'ébène jaune, dont la triple lanière est garnie d'osselets de mouton.

On ôte d'abord la housse de la boîte, recouverte en dessous d'un feutre noir : la foule s'écarte, l'âne s'arrête. Un de ces hommes, retroussant son vêtement, se met à danser tout autour en jouant des crotales; un autre, agenouillé devant la boîte, bat du tambourin, et le plus vieux de la bande commence d'une voix nasillarde :

L'ARCHI-GALLE.

Voilà la Bonne Déesse! l'Idéenne des montagnes! la Grand' Mère de Syrie! Approchez, braves gens! Elle est assise entre deux lions, porte sur la tête une couronne de tours et procure beaucoup de biens à tous ceux qui la voient.

C'est nous qui la promenons dans les campagnes, sous les feux du soleil, pendant les pluies d'hiver, par beau et mauvais temps. Elle gravit les défilés, elle glisse sur les pelouses, elle traverse les ruisseaux. Souvent, faute de gîte, nous couchons en plein air et nous n'avons pas tous les jours de table bien servie. Des voleurs habitent les bois, les bêtes féroces hurlent effroyablement dans leurs cavernes, il y a des chemins impraticables et pleins de précipices!... La voilà! la voilà!

Ils ôtent la couverture de laine et l'on voit une boîte de sycamore incrustée de petits cailloux.

Plus grande que les cèdres, elle plane dans l'éther bleu; plus vaste que le vent, elle entoure le monde. Son souffle s'exhale par les naseaux des panthères, par la feuille des plantes, par la sueur des corps. Ses pleurs d'argent arrosent les prairies, son sourire est la lumière et c'est le lait de sa poitrine qui a blanchi la lune. Elle fait couler les fontaines, elle fait pousser la barbe, elle fait craquer l'écorce des pins qui se balancent dans les forêts. Donnez-lui quelque chose, car elle déteste les avarés!

La boîte s'entr'ouvre, et l'on aperçoit, sous un pavillon de soie rose, une petite image de Cybèle tout étincelante de paillettes, dans un char de pierre couleur de vin traîné par deux lions crépus la patte levée. Les paysans se poussent pour mieux voir, l'homme

qui danse tourne toujours, celui qui bat son tambourin frappe plus fort, et l'Archi-Galle continue :

Son temple est bâti sur le gouffre par où les eaux du déluge qui finissait se sont précipitées. Il a des portes d'or, un plafond d'or, des lambris d'or, des statues d'or. Apollon y est, Mercure, Ilythia, Atlas, Hélène, Hécube, Pâris, Achille et Alexandre. Des aigles, des lions, des chevaux et des colombes se promènent dans sa cour. A son grand arbre qui brûle, on accroche des tuniques et des coffrets, et c'est pour elle qu'est dressé le phallus de cent vingt coudées, où l'on grimpe avec des cordes, comme au tronc d'un palmier quand on va cueillir les dattes.

Ils se donnent avec leurs fouets de grands coups dans le dos, en cadence.

Frappez du tambourin ! sonnez les cymbales ! soufflez dans les flûtes à larges trous !

Elle aime le poivre noir que l'on va chercher dans les déserts. Elle aime la fleur de l'amandier, la grenade et les figues vertes, les lèvres rouges, les regards lascifs, la sève sucrée, la larme salée !... Du sang ! à toi ! à toi ! Mère des montagnes !

Ils se tailladent les bras avec leurs poignards, leurs dos résonnent comme des boîtes creuses. La musique redouble, la foule s'accroît. Puis des hommes en habits de femmes et des femmes en habits d'hommes se poursuivent, en poussant une grande clameur qui se perd à l'horizon, dans le frémissement des lyres et le bruit des baisers. Leurs robes diaphanes se collent contre leurs ventres. Un sang rose en dégoutte et bientôt, sur cette vague multitude, toute chatoyante, agitée, lointaine, apparaît un dieu nouveau qui porte entre ses cuisses un amandier chargé de fruits. Les voiles des têtes s'envolent, l'encens tourbillonne, l'acier tinte. Des prêtres eunuques enveloppent des femmes dans leurs dalmatiques chamarrées.

Mais d'autres dieux arrivent, innombrables, infinis. Ils passent comme des traînées de feuilles sèches sous un vent d'automne, si rapidement qu'on ne peut les voir, et tous pleurent si haut que l'on n'entend pas ce qu'ils disent. La Mort refait un nœud à la mèche de son fouet. Antoine étourdi veut fuir, mais le Diable le retient et reprend :

LE DIABLE.

Celui-là, c'est Atys de Phrygie. Il jette sa hache de pierre, il s'en va pleurer dans les bois sa virilité perdue. Voici la Dercéto de Babylone, à croupe de poisson. Voilà le vieil Oannès, voilà Ilythia couverte de ses voiles, voilà Moloch crachant du feu par les narines, et dont le ventre, bourré d'hommes, hurle comme une forêt incendiée.

LA MORT

riant.

Ah! ah! regarde donc! Il a si chaud sous ses flammes qu'il se fond lui-même.

LE DIABLE.

Voici les déesses Potniades à qui l'on sacrifiait des cochons de lait!

LE COCHON.

Horreur!

LE DIABLE.

Voilà la Sosipolis d'Élée! voilà les dieux Cathares de Pallantium! voilà Vulcain patron des forgerons! voici le bon dieu Mercure avec son pétase pour la pluie et ses bottes de voyage.

LA MORT

frappant.

Voyage! voyage!

LE DIABLE.

Noire et frottée de myrrhe, voici la grande Diane qui s'avance, les coudes au corps, les mains ouvertes, les pieds joints, avec des lions sur les épaules, des cerfs à son ventre, des abeilles à ses flancs, un collier de chrysanthèmes, un disque de griffons et trois rangs de mamelles qui ballottent à grand bruit. Mais la peau du corps lui démange sous les bandelettes qui la serrent.

LA MORT

riant.

Ah! ah! ah!

LE DIABLE.

Voici la Laphria des Patréens, l'Hymnia d'Orchomène, la Pyronienne du mont Crathis, Stymphalia à cuisse d'oiseau, Eurynome fille de l'Océan et toutes les autres Dianes : l'Accoucheuse, la Chasseresse, la Salutaire, la Lucifère et la Patronne des ports, avec une coiffure d'écrevisses.

ANTOINE.

Eh ! que m'importe à moi ? pourquoi me tiens-tu là, béant, à les regarder ?

LE DIABLE.

continuant.

Celle qui porte des croûtes blanchâtres sur la figure, c'est Rubigo la déesse de la Rogne ; non loin Angerona qui délivre des inquiétudes et l'immonde Perfica, inventrice des olisbus. Voici Esculape, fils du Soleil, traîné par ses mulets, le coude sur le bord de son char et le menton dans la main gauche. Il a l'air de réfléchir profondément.

LA MORT

frappant.

Fais-toi vivre, immortel !

LE DIABLE.

Les Faunes à large bouche suivent le vieux Pan des pasteurs qui frappe dans ses mains, au milieu de son troupeau. Ils ricanent. Ils sont velus. Leur front est couvert de boutons roses, comme les tilleuls au printemps. Voilà Priape et le dieu Terminus et la déesse Epona, et Acca Laurentia et Anna Perenna...

ANTOINE

Assez ! assez ! laisse-moi ! Ma tête s'égare dans le tourbillon de tous ces dieux qui passent !

LE DIABLE.

En voilà un qui surveille les enfants à la promenade, un autre qui donne la fièvre, un autre qui donne la pâleur, un autre qui donne la peur. Ceux-ci sont pour former le fœtus, pour le retourner, pour l'extraire, pour veiller à la cuisine, pour faire crier les gonds de la porte, pour pousser le flot sur le rivage.

ANTOINE

lentement

Oh ! quelle quantité !

LE DIABLE

N'est-ce pas?... Et tu ne vois pas tout! Il y en a d'autres encore dont la poussière même ne se retrouve plus.

Mais ils réapparaîtront un jour, comme des morts qui ressuscitent, et l'homme impitoyable les jugera : les grands, les humbles, les farouches, les gais, ceux qui avaient des têtes d'animaux et ceux qui portaient des ailes. Ils se tiendront tous devant lui, pâles et par longues files silencieuses comme une armée vaincue. Et alors le Nègre, en grinçant des dents, s'approchera de son idole, et, lui mettant le poing sous la mâchoire, lui crachera au visage. Le Grec, avec dédain, renversera, du bout de sa sandale, ses statues blanches, et l'habitant des pôles, aux yeux rougis par les neiges, verra se fondre sous le soleil ses vagues dieux faits de brouillard et de tristesse. On jettera dans le vent leurs bracelets, leurs couronnes, leurs urnes taries, leurs glaives émoussés ; on fera sonner sous le doigt le creux de leur poitrine, et les Olympes s'écrouleront au tonnerre des rires que la vengeance humaine poussera ! parce qu'ils n'ont rien donné, parce qu'ils étaient durs comme la pierre de leurs temples et plus stupides que les bœufs de l'holocauste !

ANTOINE.

Une tristesse infinie me submerge.

Il pleure.

Oh ! combien de prières on leur a faites ! Que de sacrifices ont fumé pour eux ! Ils étaient forts cependant, et pas un seul doute ne levait la tête devant leur majesté.

Où êtes-vous maintenant, pauvres âmes tout altérées d'espoirs qui ne furent pas assouvis ?

Il éclate en sanglots.

Mais quels sons?... qui chante ainsi ?

Il écoute.

Cela pétille, bourdonne, gazouille, et avec quelque chose pardessus... quelque chose de lent qui se déroule et qui retombe !

APOLLON

la chlamyde rejetée sur le bras gauche, et jouant d'une énorme cithare retenue par une courroie qui lui passe autour du cou.

Je chante sur la lyre...

Il tousse.

Hum! hum! je chante sur la lyre... hum! hum!... l'ordre de l'univers... euh! hum! hum! heu! heu!

A la loi du rythme, la matière et les êtres...

Une corde se rompant lui cingle la figure. Il resserre une cheville qui se casse. Il touche à une troisième, il se trompe, va de l'une à l'autre : tout se brise, pète, s'embrouille.

LA MORT.

Tu es resté nu si longtemps, tu as tellement marché dans toute la Grèce que tu n'en peux plus, que tu craches, que tu vas mourir. Tu étais, n'est-ce pas, le purificateur mélodieux qui chantait et qui fondait? Il n'y a plus rien à chanter, rien à fonder. Les villes sont édifiées, les peuples sont vieux. La Pythie perdue ne se retrouve pas.

Les athlètes frottés d'huile, les éphèbes qui couraient sur le stade, les cochers qui criaient debout dans leurs chars d'ivoire, les philosophes qui causaient sous les bois de lauriers-roses...

Elle le frappe.

... suis-les! va-t'en donc, beau dieu du monde plastique qui ne devait pas finir!

Apollon passe sa cithare sur son dos et s'en va.

Bacchus arrive, traîné par des panthères. Il est coiffé de myrte et il se regarde en souriant dans un miroir en cristal. Autour de lui, les Silènes en manteaux de laine rouge, les Satyres couverts de peaux {de chèvre, et les Ménades avec la nébride sur l'épaule, chantent, boivent, dansent, soufflent dans des flûtes et jettent par terre des tambourins plats qui tournent en ronflant.

Les Bacchantes échevelées, tenant des masques noirs, balancent, au son de la musique, les grappes de raisin qui leur pendent sur le front, dévorent les colliers de figues sèches suspendus à leur cou, entre-choquent leurs boucliers, se frappent avec des thyrses, et lancent autour d'elles des regards farouches, sous leurs sourcils noirs veloutés comme le dos des chenilles.

Les Satyres les serrent dans leurs bras et, versant de haut le vin des urnes, ils barbouillent la figure rieuse des Ménades enivrées.

LES BACCHANTS ET LES BACCHANTES.

Abattez les échelas! foulez du talon le raisin dans les pressoirs! Dieu charmant qui portes le baudrier d'or, bois à longs traits dans ton cratère sans fond! Evohé! Bacchus, Evohé!

Tu as vaincu les Indes, la Thrace et la Lydie. Les armées s'enfuyaient quand Mimallon furieuse hurlait sur les montagnes. Les peuples réveillés se pressaient autour de toi. Les yeux des Bacchantes brillaient dans les feuillages.

Evohé! Bacchus, Evohé!

Père des théâtres et du vin, les dieux antiques se sont bouché les oreilles au scandale merveilleux du dithyrambe désordonné! A toi le rythme nouveau et les formes incessantes!

Tu as le rire des vendangeurs, les fontaines cachées, les festins aux flambeaux et le renard qui se glisse dans les vignes, pour croquer les raisins verts.

Ta joie court de peuple en peuple! Tu délivres l'esclave, tu es saint! tu es divin, Evohé!

La Mort allonge son fouet; tout disparaît et

LES MUSES

s'avancent, couvertes de manteaux noirs, la tête basse.

Quelque chose qui n'est plus palpitait dans l'air sur les races juvéniles. Elles avaient la poitrine carrée et des langages, comme leurs vêtements, à grands plis droits, avec des franges d'or. Dans les leçons du philosophe, comme dans la pantomime des bateleurs et la constitution des républiques, dans les statues, dans les meubles, dans les harnachements et les coiffures, partout c'était un art sublime qui rehaussait la vie. Les métaphysiciens éduquaient les courtisanes. Des montagnes de marbre attendaient les sculpteurs.

ANTOINE

soupirant.

Ah! cela était beau! c'était beau! c'était beau! je le sais!

LES MUSES.

Pleurons les vastes théâtres et les danseurs nus! O Thalie, déesse au front bombé, qu'as-tu fait de ta massue d'airain et de ton rire qui se roulait sur les foules comme le vent du Sud sur les flots de l'Archipel? Tu as perdu tes chœurs, sérieuse Melpomène! Adieu le haut cothurne et les manteaux traînants, l'hymne qui passait par bouffées dans les terreurs tragiques et le vers simple qui glaçait la peau! Et toi, svelte Terpsichore, dont les Sirènes sont filles, tu ne te souviens plus de tes pas mesurés, que l'on comparait à la danse des étoiles, tandis que le maître

d'orchestre battait la mesure avec sa semelle de fer ! Ils sont finis les grands enthousiasmes ! C'est le tour maintenant des gladiateurs, des bossus et des farceurs ! Clio violée a servi les politiques, la Muse des festins s'engraisse de mets vulgaires, on a fait des livres sans s'inquiéter des phrases ! Pour les médiocres existences il a fallu de grêles édifices, et des costumes étroits pour les fonctions serviles. Le marchand, le goujat et la prostituée, avec l'argent de leur commerce, ont payé les beaux-arts, et l'atelier de l'artiste, comme le réceptacle de toutes les prostitutions intellectuelles, s'est ouvert pour recevoir la foule, se plier à ses commodités et la divertir !

Art des temps antiques, au feuillage toujours jeune, qui pompais ta sève dans les entrailles de la terre et balançais dans un ciel bleu ta cime pyramidale, toi dont l'écorce était rude, les rameaux nombreux, l'ombrage immense et qui désaltérais les peuples d'élection avec des fruits vermeils arrachés par les forts ! une nuée de hannetons s'est abattue sur tes feuilles ; on t'a fendu en morceaux, on t'a scié en planches, on t'a réduit en poudre, et ce qui reste de ta verdure est brouté par les ânes !

Les Muses s'en vont et

VÉNUS

arrive toute nue, et regardant, de côté et d'autre, avec inquiétude. Elle pousse un cri d'effroi, en apercevant la Luxure.

Grâce ! va-t'en ! laisse-moi ! Tes baisers ont fait pâlir mes belles couleurs ! J'étais libre autrefois, j'étais pure, les océans frissonnaient d'amour au contact de mes talons ! Baigneuse insaisissable, je nageais dans l'éther bleu, où ma ceinture, que se disputaient les zéphirs, resplendissait, toute large et magnifique, comme un arc-en-ciel tombé de l'Olympe. J'étais la Beauté ! J'étais la Forme ! je tressaillais sur le monde engourdi, et la matière, se séchant à mon regard, s'affermissait de soi-même en contours précis. L'artiste plein d'angoisse m'invoquait dans son travail, le jeune homme dans son désir, et les femmes dans le rêve de leur maternité. C'est toi, c'est toi, ô Besoin immonde, qui m'as déshonorée !

LA MORT.

Passe, belle Vénus ! Tu te purifieras dans mes étreintes.

On entend quelqu'un qui sanglote.

CUPIDON

paraît, les paupières chassieuses, maigre, souffreteux, haletant, misérable. Son bandeau trop lâche est tombé sur sa figure et il pleure à grand bruit, en s'enfonçant le poing dans l'œil.

Est-ce ma faute, à moi? hô! hô! hô! Tout le monde autrefois me caressait... eh! hô!

Il recommence à pleurer.

... ma torche s'est éteinte! J'ai perdu mes flèches, hô! hô! j'avais des ber... oh! oh! oh! des berceaux de verdure dans les jardins. Le doigt sur la bouche, souriant et les cheveux frisés, je gardais continuellement de charmantes attitudes. On m'enguirlandait de roses, d'acrostiches et d'épigrammes. Je me jouais dans l'Olympe avec les attributs des dieux. J'étais l'enchantement de la vie, le dominateur des âmes, l'éternel souci.

Je grelotte de froid, de faim, de fatigue et de tristesse. Les cœurs maintenant sont à Plutus. Quand je frappe aux portes, ils font les sourds! J'en ai vu qui me regardaient d'un œil farouche, et qui reprenaient leur ouvrage!

LA MORT.

Va-t'en! détale! Le monde bâille à ton nom! Tu lui as agacé les dents avec le sirop de ta tendresse!

Elle lui donne un grand coup de pied dans le derrière.

LES DIEUX LARES

couverts de peaux de chien râpées, et accroupis les genoux au menton, comme de vieux singes qui ont la gale.

Nous...

LA MORT

les frappant.

Passez! Passez!

LES DIEUX LARES.

La maison est ouverte, les clefs sont perdues, l'hôte a trahi sa foi! Plus de valets soumis, plus d'enfants respectueux, plus de pères redoutés, plus de longues familles!... et le grillon, dans les cendres, pleure le souvenir éteint de la religion domestique!

La Mort s'essuie le front avec le pan de son linceul, et Antoine, immobile, reste les yeux fixés vers l'horizon, mais, se roulant dans l'air bleuâtre et tout léger, arrive le dieu-nain Crépitus.

CRÉPITUS

d'une voix flûtée.

Moi aussi l'on m'honora jadis. On me faisait des libations. Je fus un dieu.

L'Athénien me saluait comme un heureux présage de fortune, tandis que le Romain dévot me maudissait, les poings crispés, et que le pontife d'Égypte, s'abstenant de fèves, tremblait à ma voix et pâlissait à mon odeur.

Quand le vinaigre militaire coulait sur les barbes non rasées, que l'on se régalaît de glands, de ciboules et d'oignons crus, et que le bouc en morceaux cuisait dans le beurre rance des pasteurs, sans souci du voisin, personne alors ne se gênait. Les nourritures solides faisaient les digestions retentissantes ; au soleil de la campagne, les hommes se soulageaient avec lenteur.

Ainsi, je passais sans scandale, comme tous les autres besoins de la vie, comme Mena tourment des vierges, et la douce Rumina qui protège le sein de la nourrice gonflé de veines bleuâtres. J'étais joyeux ! je faisais rire ! et, se dilatant d'aise à cause de moi, le convive exhalait sa gaieté par les ouvertures de son corps.

J'ai eu mes jours d'orgueil ! Le bon Aristophane me promena sur la scène et l'empereur Claudius Drusus me fit asseoir à sa table. Dans les laticlaves des patriciens j'ai circulé majestueusement. Les vases d'or, comme des tympanons, résonnaient sous moi, et quand plein de murènes, de truffes et de pâtés, l'intestin du maître se dégorgeait avec fracas, l'univers attentif apprenait que César avait dîné.

Mais à présent on rougit de moi. On me dissimule avec effort. Je suis confiné dans la populace, et l'on se récrie même à mon nom !

Et Crépitus s'éloigne en poussant un gémissement.

Silence.

Un coup de tonnerre éclate. Le Diable frissonne et saint Antoine tombe, la face contre terre.

UNE VOIX.

J'étais le Dieu des armées ! le Seigneur, le Seigneur Dieu !

J'étais terrible comme la gueule des lions, plus fort que les torrents, plus haut que les montagnes ; j'apparaissais dans les nuages, avec une figure furieuse.

J'ai conduit les patriarches qui s'en allaient chercher des femmes pour leur postérité. Je réglais le pas des dromadaires et l'occasion de la rencontre, au bord de la citerne ombragée d'un palmier jaune. Comme par des robinets d'argent, je lâchais les pluies; je séparais les mers avec mon pied; j'entre-choquais les cèdres avec mes mains; j'ai déplié sur les collines les tentes de Jacob et conduit, à travers les sables, mon peuple qui s'enfuyait.

C'est moi qui ai brûlé Sodome. C'est moi qui ai englouti la terre sous le déluge; c'est moi qui ai noyé Pharaon, avec les princes fils de rois, avec les chariots de guerre et les cochers.

Dieu jaloux, j'exécrais les autres dieux, les autres peuples, et je châtais mon peuple d'une colère sans pitié. J'ai broyé les impurs, j'ai abattu les superbes, et ma désolation allait de droite et de gauche, comme un chameau qui est lâché dans un champ de maïs.

Pour délivrer Israël, je choisissais les simples. Des anges aux ailes de flammes leur parlaient dans les buissons; les pâtres jetaient leur bâton et partaient à la guerre. Parfumées de nard, de cinnamome et de myrrhe, avec des robes transparentes et des chaussures à talon haut, des femmes pleines d'un cœur intrépide allaient trouver les capitaines et leur tranchaient la tête. Alors ma gloire éclatait plus sonore que les cymbales. Au retentissement de la foudre, elle a grondé sur les montagnes; le vent qui passait emportait les prophètes; ils se roulaient tout nus dans les ravines desséchées, ils se couchaient à plat ventre pour écouter la voix de la mer, et, se relevant tout à coup, se mettaient à crier mon nom.

Ils arrivaient la nuit dans la salle des rois, ils secouaient sur les tapis du trône la poussière de leurs manteaux, et, rappelant mes vengeances, parlaient de Babylone et des soufflets de l'esclavage. Les lions pour eux se faisaient doux, la flamme des fournaises s'écartait de leurs corps, et les magiciens, hurlant de rage, se lacéraient avec des couteaux.

J'avais gravé ma loi sur des tables de pierre : elle étreignait mon peuple, comme la ceinture du voyageur, qui lui soutient la taille. C'était mon peuple, — j'étais son Dieu ! La terre était à moi, les hommes étaient à moi, leurs pensées, leurs œuvres, leurs outils de labourage et leurs maisons.

Mon arche reposait dans un triple sanctuaire, derrière les voiles de pourpre et les candélabres allumés. J'avais pour me servir toute une tribu qui balançait des encensoirs; j'avais un plafond fait avec des poutres de cèdre, — et le grand-prêtre, en robe d'hyacinthe, qui portait sur sa poitrine des pierres précieuses rangées dans un ordre symétrique.

Malheur ! malheur ! le Saint des Saints s'est ouvert. Le voile s'est déchiré, l'arche est perdue et les parfums du sacrifice sont

partis à tous les vents, par les fentes de la muraille. Dans les sépulcres d'Israël, le vautour du Liban vient abriter sa couvée. Mon temple est détruit, mon peuple est dispersé. On a étranglé les prêtres avec les cordons de leurs habits; les forts ont péri par le glaive, les femmes sont captives; les vases sont tous fondus.

C'est ce Dieu de Nazareth qui a passé par la Judée. Comme un tourbillon d'automne, il a entraîné mes serviteurs. Ses apôtres ont des églises, sa mère, sa famille, tous ses amis; et moi je n'ai pas un temple! pas une prière pour moi seul! pas une pierre où soit mon nom! et le Jourdain aux eaux bourbeuses n'est pas plus triste ni plus abandonné.

La voix s'éloigne.

J'étais le Dieu des armées! le Seigneur! le Seigneur Dieu!

La Mort bâille. Antoine est étendu par terre, immobile. La Luxure, le dos appuyé contre la cabane et la jambe droite relevée sur le genou gauche, effiloque le bas de sa robe, dont les brins emportés par le vent voltigent autour du cochon, tombent sur ses paupières et lui chatouillent les narines.

Alors

LE DIABLE

allongeant sa griffe sur saint Antoine, crie :

Ils sont passés!

LA LOGIQUE.

Eh bien, puisqu'ils...

Antoine rouvre les yeux.

... puisqu'ils sont passés, le tien...

ANTOINE

se relève, saisit un caillou et, le lançant contre la Logique

Non! non! jamais! tu es la mort de l'âme, arrière!

Il s'agenouille.

Miséricorde, mon Dieu! pardonnez-moi! aimez-moi!... C'est ta grâce qui fait les purs, ton amour qui fait les bons. Pitié! pitié!

LE DIABLE.

Point de pitié ! La miséricorde ne descendra pas sur un pécheur tel que toi.

ANTOINE

priant.

Ah ! Jésus ! Fils de Dieu, qui es Dieu, et Dieu comme le Père, Dieu comme le Saint-Esprit !... Vous êtes Un !...

LE DIABLE.

Je suis plusieurs ! je m'appelle Légion.

ANTOINE.

Tu as envoyé ton Fils...

LE DIABLE.

Un autre viendra !

ANTOINE.

... pour établir ton église !

LE DIABLE.

Il la renversera !

Le Diable, se posant derrière saint Antoine, lui crie dans les oreilles, si fortement qu'Antoine, à genoux, se courbe comme un roseau, tantôt tombant sur les poignets, puis se relevant, mais continuant toujours sa prière, tandis que le Diable dit :

Il naîtra dans Babylone et d'une vierge aussi, d'une vierge consacrée au Seigneur, qui aura forniqué avec son père. Il se fera circoncire parmi les Juifs. Il rétablira le Temple. Il convertira d'abord des proconsuls, des princes, des rois, l'empereur de Taprobane, la reine de Scythie et trois papes l'un après l'autre. Il enverra ses messagers sur toutes les routes, ses prophètes à toutes les nations, ses soldats contre toutes les villes.

Il sera beau. Les femmes délireront à cause de lui.

Il gorgera les foules. On s'endormira sur les portes, l'estomac plein jusqu'aux dents. Il assouvira la luxure du luxurieux, la cupidité de l'avarice, la convoitise de l'œil, le ventre jaloux. Il exaltera les forts et il abaissera les humbles. Il tuera les fidèles avec l'épée, il les assommera avec des massues, il les broiera avec

des pilons, et il brûlera toutes les églises comme des poulaillers pleins de vermine.

Les mulets de ses esclaves, sur des litières de laurier, mangeront la farine des pauvres dans la crèche de Jésus-Christ. Il établira des gladiateurs sur le Calvaire et, à la place du Saint-Sépulcre, un lupanar de femmes nègres qui auront des anneaux dans le nez et qui crieront des mots affreux.

Il marchera sur la mer, il volera dans les airs, et il s'enfoncera sous la terre, tel qu'un poisson qui plonge. Il élèvera des temples, il calmera les flots. Il fera fleurir les arbres morts, il desséchera les arbres en fleurs. Des diamants ruisselleront sur ses sandales, des parfums sortiront de son haleine. Partout où il portera les mains couleront des gouttes de sang, et il répondra : « Je suis le Messie ! »

ANTOINE

priant.

Colombe du Saint-Esprit, fais passer sur ma face le rafraîchissement des vents célestes!... Ah! coulez! coulez! mes pleurs, et emportez mon âme dans le débordement continu de l'immense amour.

LE DIABLE.

Il appellera des magiciens de tous les pays. Il parlera tous les langages. Il connaîtra toutes les écritures. Ce sera comme si tout le monde était fou, et l'on se dira : « Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? » — et quand il aura prêché la terre pendant deux ans plus cent quatre-vingt-trois jours, qu'il aura persécuté les fidèles devenus des apostats ou des martyrs, qu'il aura ruiné les Saints Lieux, ouvert tous les cachots, égorgé tous les prêtres, accaparé les multitudes; qu'il possédera des royaumes, des trésors, des armées, le ciel enverra à la fois le prophète Élie et le prophète Enoch : il tuera Élie, il tuera Enoch; et leurs crânes grattés avec des fers de lance serviront de boîte pour le fard et de cassolettes à parfum.

ANTOINE.

J'entends la voix du Démon qui hurle autour de moi, mais avec ta force, ô Dieu puissant, je me rirai de ses fureurs. Je chanterai tes louanges durant l'épouvantement des tentations. Je suis comme un homme tombé à la mer et qui donne de grands coups de reins pour remonter dans la chaloupe. Accepte-moi! prends-moi! miséricorde! miséricorde!

LE DIABLE.

Alors le rêve du mal s'épanouira comme une fleur de ténèbres, plus large que le soleil. Il y aura des enivrements de l'orgueil si âpres et si longs, et des joies de la luxure si frénétiques et des miasmes du néant si renversants, que les anges arracheront leurs ailes, le saint maudira sa vertu, le martyr se désolera de son supplice; les élus pousseront des huées furieuses autour de Jésus-Christ. On le désertera dans son ciel, et l'enfer débordé s'étalera sur le monde.

Antoine continue à prier.

L'Orgueil, la tête basse, s'enfonce dans son manteau. La Colère reste immobile. L'Envie ferme les yeux. Toutes les filles du Diable sont consternées.

Mais il déploie sa grande aile verte et, la faisant tourner rapidement comme une fronde, il en frotte les lèvres des Péchés, qui se ruent pêle-mêle autour de saint Antoine et hurlent effroyablement.

LA LUXURE.

Veux-tu des vierges blanches comme la lune? Aimes-tu mieux des femmes couleur d'ambre, aux ricanements altiers et qui se tordront comme des vipères, dans les replis d'une lubricité inventive, plus féroce que la haine, et sérieuse comme une religion? Tu sentiras contre tes flancs le froid métallique de leurs bracelets d'or, et ta chair bondir sous leurs baisers, ton âme se fondre à leurs prunelles, tout ton être se dissoudre dans les effluves d'un délire enragé.

LA COLÈRE.

Viens! viens! tu dégorgeras ton âme de la fureur qui l'étouffe, tu ne sais pas les plaisirs de l'assassinat, les voluptés qui vous prennent, quand on lève le couteau, et quelle joie vous ravage, quand il retombe et qu'il pénètre.

LA GOURMANDISE.

Tu vas avoir tout de suite et pour toi seul des chairs rouges épicées, plus vaporeuses qu'un nuage, avec des boissons grasses à la glace, et des fruits d'une couleur palpitante, qui semblent vivre comme des bêtes. Tu en mangeras! tu en boiras! et continuellement, toujours, sans cesse, à en baver, à en crever!

L'AVARICE.

Veux-tu des tas d'or, des palais, des peuples et des navires à voiles de pourpre, des bains de jaspe?... Tu te rouleras sur les monceaux d'argent comme sur de la luzerne coupée, et tu entendra, au retentissement du métal, sonner dans ton cœur toutes les corruptions et les puissances.

ANTOINE.

Non! non! j'aime mieux le retentissement de mon chapelet, le bois de mon crucifix et la terre dure de ma cabane!

L'ENVIE.

Tout ce que tu n'as pu atteindre, je le ravalerais pour ta satisfaction! Tu verras les doctes confondus, les grands abaissés, les riches appauvris, et les belles femmes dédaigneuses que tu convoitais, pleurant sous la lanterne d'un lupanar, avec des matelots et des charretiers qui leur cracheront à la figure.

LA PARESSE.

Enfoui sous le sommeil, plonge-toi dans les béatitudes de l'inaction! Ta pensée, comme un vautour hors d'haleine, ira de plus en plus rétrécissant son vol, pour s'abattre sur la terre. Tu savoureras l'immobilité du néant dans le bonheur de vivre, et tu arriveras à n'être plus qu'une sorte de palpitation, et comme une plante humaine.

LA SCIENCE

triomphante.

Je t'apprendrai la place où des soleils apparaîtront, et la caverne au bord des flots, où pourrit la momie de Cléopâtre. Je ressusciterai les siècles, je t'ouvrirai la Terre, tu comprendras la Nature et l'Idée, le Bien et le Mal, et ton immense amour englobera, comme l'éther, l'universalité multiple de la Création. Une soif du vrai, plus désintéressée que l'espoir du paradis, te poussera vers Dieu, et tu le sentiras grandir dans le développement de ta pensée, comme le firmament qui s'élargira sous l'envergure chaque jour plus vaste de ta contemplation.

L'ORGUEIL.

Il faut que tu te regardes comme le centre du monde. Tu seras chaste et tu seras fort, tout impassible et intelligent comme le

Seigneur lui-même. Allons ! lève la tête ! pose-toi en face de Dieu ! dédaigne tout ! Aucun triomphe ne vaut la joie d'en rire, et il y a quelque chose qui dépasse les sommets les plus hauts, c'est de les mépriser parce qu'ils se trouvent trop bas ! Nourris égoïstement ce plaisir farouche ! gratte ta plaie ! adore-toi !

ANTOINE.

Je m'abaisserai, Seigneur ! Je courberai dans la poussière mon front et mon orgueil. Je veux me tenir devant toi continuellement comme un bétail sur l'autel, comme un holocauste qui fume.

Alors

LE DIABLE

écarte d'un geste tous les Péchés et, s'avancant courbé vers saint Antoine :

Oui ! repousse-les ! Elles sont vieilles et tu n'as plus besoin d'elles pour venir à moi ! Ne vois-tu pas quel désir du mal fait haleter les hommes à ma poursuite, depuis le commencement du monde ? Mais nous nous touchons, maintenant je les étreins. Le souffle que j'exhale est l'atmosphère de leurs pensées, et moi qui les perdais par le corps, je les perds par l'esprit. Un vertige nouveau pousse à l'abîme l'humanité rassasiée ! Entends-tu les civilisations pourries craquer dans les ténèbres, comme des palais qui s'écroulent ? Les dieux sont morts, Babel recommence ! Le Mal enfin triomphe, et, par toutes les voix, il entonne, dans l'immensité vaincue, l'hosanna formidable de son apothéose !... Veux-tu qu'il passe en toi ?... Veux-tu te repaître de sa beauté infinie ?... Veux-tu devenir le Diable ?

ANTOINE

prie.

Ah ! miséricorde ! miséricorde ! Béni ton nom ! bénies tes œuvres et que bénie soit ta colère ! Je ne cherche pas à te comprendre, mais à t'aimer ; je ne désire pas vivre, je ne veux pas mourir. O Sainte Vierge ! ô Jésus ! ô Saint-Esprit. Miséricorde ! miséricorde !

Alors le ciel se déchire, et des nuages se repliant sur eux-mêmes largement, découvrent le soleil qui apparaît au milieu, un immense soleil couleur d'or avec de grands rayons obliques et qui passent, entre les bouffissures des nuées, comme les cordons d'un tabernacle entr'ouvert. Il frappe en plein le visage de saint Antoine ; le Diable baisse la tête ; les Péchés, livides et tout en sueur, râlent d'épuisement.

LE COCHON

se réjouissant.

Ah ! quel bon soleil ! j'avais si peur dans la nuit !

LE DIABLE

d'une voix forte.

L'heure a sonné ! il nous faut partir !

La Mort remonte à cheval ; les Péchés ont disparu.

ANTOINE

lève les bras au ciel ; les larmes coulent de ses yeux ; il s'écrie :

Ah ! merci ! merci, Seigneur !

LE DIABLE

se retourne d'un bond et lui dit :

Qu'importe ? puisque les péchés sont dans ton cœur, et que la désolation roule dans ta tête !... Serre ton cilice, jeûne, déchire-toi, ravale-toi ! Cherche les paroles les plus saintes, les pénitences les plus dures, et tu sentiras courir dans ta chair meurtrie des effluves de volupté. Ton estomac vide appellera les festins, et les mots de la prière se changeront sur ta bouche en exclamations de désespoir. La satisfaction de tes mérites te gonflera d'orgueil, la fatigue de ta vertu te sifflera l'envie ! Quand la concupiscence des choses t'aura quitté, alors arriveront les convoitises de l'esprit, et tu battras avec ta tête les pierres de l'autel, tu baiseras ta croix, mais la flamme de ton cœur n'échauffera point son métal ! Tu chercheras un couteau : je reviendrai, je reviendrai !...

ANTOINE

priant.

Comme il te plaira, Seigneur !

LE DIABLE

en riant, s'éloigne.

Hah ! hah ! hah !

ANTOINE

priant.

Fais que je t'aime!

LE DIABLE.

Hah! hah! hah!

ANTOINE.

Oh! Jésus! Oh! doux Jésus!

LE DIABLE.

Hah! hah! hah!

ANTOINE.

Miséricorde! miséricorde!

LE DIABLE.

Hah! hah! hah!

ANTOINE.

Oh! Jésus, Jésus!

LE DIABLE.

Hah! hah! hah!

Le rire du Diable se répète dans l'éloignement et saint Antoine continue à prier.

FIN.

NOTES

NOTICE.

Saint Antoine a existé. Quelques critiques audacieux ont, il est vrai, tenté naguère de tourner au mythe son histoire tout entière; mais les débats assez vifs qu'ils ont provoqués ne se sont point terminés à leur avantage, et je ne crois pas qu'ils comptent aujourd'hui beaucoup de partisans. On ne conteste vraiment plus l'authenticité du livre attribué à saint Athanase et intitulé *Biographie et méthode de vie de notre saint père Antoine*. C'est la meilleure et la plus abondante de nos sources; la plupart des autres en dérivent. Il n'y faudrait pourtant pas puiser sans précautions: d'abord, parce qu'au cours des temps, et en raison même du grand succès qu'elle a obtenu, l'œuvre originale a probablement reçu quelques embellissements; ensuite, parce qu'Athanase, en la composant, n'a pas cherché à y appliquer les règles rigoureuses de la critique. Il voyait avec les yeux et pensait avec l'esprit d'une époque et d'un milieu qui n'étaient point favorables à ce que les érudits nomment, en leur jargon, «l'objectivité scientifique». Toutefois, comme il avait, durant sa jeunesse, vécu assez longtemps dans la familiarité d'Antoine; que, plus tard, quand il fut évêque d'Alexandrie, il le revit plusieurs fois, et que, d'ailleurs, il se trouvait on ne peut mieux placé pour se renseigner sur ce qu'il n'avait pas appris par lui-même, nous pouvons nous fier à son témoignage pour comprendre la mentalité de notre saint et retracer les grandes lignes de sa vie.

Antoine naquit vers 250, à Coma, près d'Héracléopolis, dans l'Égypte moyenne; ses parents avaient du bien et pouvaient lui faire donner une «bonne éducation», mais leur piété timorée leur représenta sous des apparences si affreuses les embûches que le siècle préparait à l'enfant, qu'ils mirent d'abord tout leur soin à lui en inspirer l'horreur. Ils y réussirent parfaitement, et tant qu'il fut petit, Antoine ne voulut connaître du monde que ce qu'on en voyait de la maison de son père et des hommes que sa famille; il ne fut donc point à l'école, n'apprit pas le grec et ne sut jamais lire. Adolescent, élevé au-dessus de son âge par la gravité, le recueillement, la patience et la sobriété qu'il montrait en toute occasion, il ne sortait de chez lui que pour accompagner ses parents à l'église, le dimanche; il y tendait avidement

l'oreille aux lectures saintes et ce fut alors qu'il accumula, dans sa mémoire vierge, les fragments de l'Écriture qui nourriront, durant toute sa vie, sa méditation et son esprit; alors aussi qu'il s'assimila les affirmations dogmatiques, pour la défense desquelles il osera, à plus de quatre-vingts ans, quitter sa cellule et entrer dans Alexandrie. Il avait dix-huit ou vingt ans quand il perdit son père et sa mère. Je croirais volontiers qu'il s'effraya du trouble que l'obligation de diriger l'exploitation des terres familiales et de veiller à l'éducation de sa jeune sœur allait jeter dans sa vie; quoi qu'il en soit, il se prit à considérer avec une sympathie grandissante l'exemple donné aux temps héroïques de l'Église par les fidèles qui vendaient leurs biens, en déposaient le prix aux pieds des Apôtres et tournaient toutes leurs pensées vers le Royaume de Dieu. Or, un jour qu'il entra à l'église, on lisait l'histoire du jeune homme qui demanda au Christ la bonne recette pour obtenir la vie éternelle, et il entendit la réponse du Maître : « Si tu veux être parfait, va : vends ce que tu possèdes; donnes-en le prix aux pauvres et tu auras un trésor dans le Ciel; puis, viens et suis-moi. » (*Mt.* 19²¹). Il vit dans ce hasard un avertissement d'en haut; sans plus balancer, il s'en fut distribuer ses terres à ses voisins et fit largesse de ses autres biens aux indigents d'alentour, mis à part une petite réserve qu'il destinait à l'entretien de sa sœur; encore y renonça-t-il peu après pour avoir été frappé par cet autre précepte évangélique : « Ne vous inquiétez pas du lendemain. » Il confia la jeune fille à quelques vierges éprouvées et, selon toute apparence, ne prit plus d'elle aucun souci; au reste, elle mena, de son côté, une vie fort édifiante et telle que son frère la pouvait souhaiter.

En ce temps-là, il y avait déjà au pays d'Égypte des hommes qui cherchaient à s'abstraire du monde en menant une vie austère dans une demeure isolée, mais ils ne s'éloignaient jamais beaucoup des habitations et on les voyait fort assidus aux offices de l'église. Antoine s'en fut chercher les conseils d'un vieux solitaire de ce genre, puis il revint vivre selon la même méthode au voisinage de Coma; il travaillait de ses mains pour gagner son pain. Parfois, il allait visiter tel ou tel de ses émules, dont il avait ouï parler, et s'efforçait de faire sien le principal mérite qu'il reconnaissait en lui. Enflammé du désir de surpasser tous les autres, il ne tarda point à découvrir un notable perfectionnement de la vie solitaire : il élut domicile dans un tombeau, à quelque distance de son village; il en ferma soigneusement la porte et il y demeura une dizaine d'années; un de ses anciens familiers lui apportait, à de longs intervalles, une provision de pain qu'il mangeait, selon la coutume du pays, après l'avoir fait ramollir dans l'eau. D'effroyables tentations l'assaillaient; il crut les décourager en s'éloignant davantage des lieux habités, et il vint se loger dans un château ruiné, dominant le Nil, à l'endroit

où s'est élevé depuis le monastère de Pispir. Il en mura l'entrée avec de grosses pierres et s'y cloîtra; il avait trouvé de l'eau à l'intérieur et, tous les six mois, quelqu'un lui apportait son pain, en le faisant passer par-dessus le mur. La tranquillité qu'il espérait ne fut pourtant pas de longue durée : d'abord, les tentations recommencèrent de plus belle; ensuite, la nouveauté et les mérites exceptionnels de son genre de vie ne restèrent point ignorés et bientôt nombre de gens montèrent vers sa retraite pour le voir, plusieurs déjà pour l'imiter; lui, refusait de se montrer; eux, finirent un beau jour par s'abandonner à leur zèle; ils arrachèrent les pierres de la clôture et Antoine dut leur céder; depuis vingt ans déjà il habitait en ce lieu. Il se résigna durant quelque temps, sans abandonner Pispir, ni se relâcher de son austérité, à vivre presque sur les confins du siècle : il instruisait les hommes désireux de marcher dans ses voies, il donnait de bons conseils, apaisait des querelles, soulageait des malades que le diable tourmentait; mais il regrettait sa solitude et le temps où il s'appartenait tout entier. Autour de sa ruine, ses disciples, déjà nombreux, avaient bâti leurs cellules; des visiteurs le dérangerait de sa méditation, qui n'étaient poussés que par une vaine curiosité ou des soucis tout mondains; alors, il s'échappa en secret; il suivit vers la mer Rouge une caravane de Sarrazins, et, après trois jours et trois nuits de marche en sa compagnie, il s'arrêta au pied du mont Colzim. Quelques trous de carrière au sommet du rocher, une source fraîche et un bouquet de palmiers au bas; il ne demandait pas davantage, et ce fut là qu'il s'établit. Par malheur, ses compagnons de route bavardèrent quand ils revinrent sur le Nil et les «frères» de Pispir ne tardèrent pas à savoir où leur «Père» se cachait. En vain, pour éviter le principal prétexte de leurs visites, s'efforça-t-il de cultiver un petit coin de terre qui lui donnerait sa nourriture, ils furent plus forts que lui. D'abord, il se laissa toucher par l'héroïque patience d'un pauvre homme — c'est saint Paul le Simple — qui était venu chercher près de lui l'oubli d'une infortune conjugale irréparable, et il lui permit de s'aménager une cellule à quelque distance de la sienne; puis d'autres visiteurs, pleins d'un zèle infatigable, se logèrent dans des cavités qui se trouvaient au pied de la montagne; il dut les y tolérer et il finit par consentir à venir de temps en temps les encourager et les édifier. Comme jadis à Pispir, affluèrent bientôt à Colzim les possédés, les malheureux et les curieux. Antoine se débarrassait d'eux comme il pouvait, mais il en venait d'autres, surtout du jour où un clerc ingénieux s'avisa d'organiser pour eux un véritable service de chameaux entre le Nil et Colzim. Dès qu'il en était libre, notre saint retournait à son isolement, au sommet du rocher. La vieillesse ne le priva d'aucune de ses facultés; toutefois, sur la fin de ses jours, il se résigna à la compagnie et aux

bons offices de deux «frères». Il rendit l'âme en leur présence, vers 355, à l'âge de 105 ans.

Depuis plus de quatre-vingts années, il n'avait quitté le désert que deux fois : en 311, il était descendu à Alexandrie, pour encourager les fidèles persécutés par Maximin et, en 335, à la prière d'Athanase, il y était revenu, pour témoigner devant le peuple en faveur de l'orthodoxie contre les Ariens. Cependant sa gloire emplissait l'Égypte, dont, nous dit son biographe, «il était vraiment comme le médecin donné par Dieu». Les empereurs Constance et Constant lui écrivirent avec respect, mais «il restait, après que les empereurs lui eurent écrit, tel qu'il était auparavant»; il fallut même les instances de ses familiers pour le décider à écouter la lecture des missives impériales et à y faire réponse. Jamais, d'ailleurs, il ne se prêta à l'exploitation thaumaturgique de ses mérites : s'il consentit à prier sur des malades et des possédés, pour leur plus grand avantage, il s'y refusa aussi souvent, conseillant aux gens de s'adresser au Christ ou à des chrétiens plus avancés dans la grâce que lui-même. Il ne paraît avoir manqué ni de finesse ni d'à-propos; plusieurs sophistes, qui cherchèrent à l'embarrasser, l'éprouvèrent pour leur confusion. Avant de mourir, il recommanda instamment aux deux disciples qui l'assistaient de cacher le lieu de sa sépulture, afin de dérober son corps aux honneurs excessifs que la coutume du pays réservait aux restes des saints personnages. Athanase prétend que ses désirs furent remplis, mais il faut croire que le secret finit par se divulguer, puisque les reliques de l'illustre solitaire se trouvent aujourd'hui, pour la plus grande partie, à Arles. Je ne dirai pas comment elles y sont venues et ne prouverai pas, non plus, leur authenticité.

Saint Antoine ne fut point un docteur, encore qu'il circulât sous son nom, au temps de saint Jérôme, sept lettres à divers monastères, tout «apostoliques» dans leur fond et leur forme; il dut sa renommée à son genre de vie, à sa *politeia*, qui consistait à réduire les satisfactions du corps au minimum strictement indispensable pour assurer son existence, à plier l'esprit, presque sans autre détente que celle d'un sommeil écourté, à une perpétuelle méditation sur le salut éternel et les voies qui y mènent; le travail manuel, auquel il donnait une part de son temps même à Pispir et à Colzim, n'interrompait pas sa prière; et son constant désir était de rester toujours dans cet isolement et ce silence terribles qui, en quelques pays, remplacent, de nos jours, la peine de mort pour les plus abominables criminels. C'est là ce qu'on nomme la vie *érémétique*, du grec *érémos* qui veut dire *désert*, et saint Antoine l'a probablement menée le premier. Son originalité n'est point à chercher dans la rigueur de son ascétisme, mais dans l'effort qu'il a fait pour se ségréger entièrement du monde. Saint Jérôme nous conte bien l'histoire d'un certain Paul de

Thèbes qui, pour éviter la persécution de Dèce, se serait réfugié au désert, vers le temps même de la naissance d'Antoine, et y aurait passé environ quatre-vingt-dix ans dans la plus complète solitude, logé dans un trou de rocher, nourri par des corbeaux, habillé par des palmiers et, finalement, enterré par des lions; une légende, dont Athanase ne dit rien, veut même qu'Antoine, averti par une révélation divine, l'ait visité dans les jours de sa mort. Quoi qu'il faille retenir de ces récits merveilleux, il reste que saint Paul l'Ermite n'a été connu de personne de son vivant et que ce n'est pas son exemple qui a poussé saint Antoine au désert. Tout au contraire, l'initiative de saint Antoine se montra d'une étonnante fécondité : les disciples qui vinrent se former à Pispir et à Colzim n'y demeurèrent pas tous; plusieurs acquirent, à leur tour, une grande renommée et devinrent les pères de nombreux anachorètes. Tels furent les deux Macaire, Amoun, Paphnuce, Hilarion qui implanta la vie érémitique en Palestine et beaucoup d'autres, dont Palladius nous conte les exploits dans son *Histoire lausiaque*, et qui sont tous les fils ou les petits-fils d'Antoine. Une sainte émulation les enflammait et comme un concours de macérations était constamment ouvert entre eux, «où chacun, dit Palladius, s'efforçait de surpasser les autres en mérites». La virtuosité de saint Macaire d'Alexandrie humilia tellement les moines de saint Pakhôme, au milieu desquels il était venu s'établir incognito, qu'ils obligèrent leur père à le prier de s'en aller : «D'où nous as-tu amené, lui dirent-ils, cet homme sans chair, pour notre condamnation? Chasse-le, ou nous t'avertissons que nous allons tous partir d'ici». Ce ne fut pas seulement par son exemple visible et de son vivant que saint Antoine agit efficacement pour propager la vie érémitique : sa biographie, composée par Athanase, se répandit dans toute la chrétienté, y provoqua et y soutint quantité de vocations.

Tout de même, quand nous lisons dans les *Confessions* de saint Augustin (VIII, 6, 15), que deux officiers du palais impérial de Trèves, pour avoir trouvé, par hasard, au cours d'une promenade, un exemplaire de la *Vie de saint Antoine* et l'avoir lu, abandonnent aussitôt le siècle et leurs fiancées, nous inclinons à croire que l'action du saint trouvait dans leur esprit un terrain bien préparé; et que, plus généralement, cet étonnant phénomène de contagion mentale qui éclate vers le milieu du IV^e siècle, n'est pas à expliquer uniquement par l'exemple de saint Antoine. Il saute aux yeux tout d'abord qu'une part considérable du mouvement monachique (du grec *monos*, seul) n'en dépend pas. Saint Pakhôme, qui naquit vers 288 et mourut vers 348, ne fut pas l'élève d'Antoine et ne le vit même jamais : ce fut dans sa propre inspiration ou dans des exemples fort étrangers au grand solitaire, qu'il puisa l'idée d'organiser la vie *cénobitique* (du grec *bios*, vie et *koinos*, commun), c'est-à-dire de réunir dans une enceinte

unique les cellules de moines astreints à une vie réglée et formant une société particulière en marge de la grande : le *boinobion* de Tabennesi compte déjà 2,500 frères du vivant de Pakhôme et les pakhômiens peuplent quatre autres *maisons*. La vie qu'on y mène est pieuse et rude, mais je n'ai pas besoin d'insister pour faire comprendre à quel point elle diffère de celle qu'Antoine a instaurée. Il existe, dans le même temps, des formes intermédiaires de vie *séparée*; par exemple les moines d'Amoun et de Macaire, à Nitria et à Scété, vivent à leur guise dans des cellules assez éloignées les unes des autres, mais ils se réunissent le samedi et le dimanche dans une église construite au milieu d'elles. Il se rencontrait même de nombreux ascètes errants, mais c'était ceux dont la vocation inspirait le moins de confiance, à juste titre. Tous ces hommes présentent évidemment avec saint Antoine quelques traits communs : ils se retranchent du monde et s'imposent des privations rigoureuses en vue de leur salut éternel; mais leur isolement du siècle n'est pas à comparer avec celui des anachorètes, et surtout ils restent dans l'Eglise pratiquement, ils prennent part au culte et aux sacrements, alors qu'Antoine passa la plus grande partie de sa vie sans entendre la messe et sans recevoir l'eucharistie.

Au reste, tous ces ascètes, quelque genre de vie qu'ils adoptassent, justifiaient leur entreprise par la parole du Christ : «Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi» (*Mt.* 10³⁸). Pourtant Jésus n'avait pas vécu comme eux. Il demeurait parmi les hommes; il ne recommandait aucune contrainte de la nature; il ne refusait pas de s'asseoir à la table d'un banquet; il y mangeait et y buvait comme tout le monde (*Mt.* 11¹⁰); son dessein n'était pas de choisir en Israël les âmes d'élite, de les séparer des autres et de les préparer à l'écart pour la vie future, mais bien de changer le cœur de tous les Juifs, sans briser les cadres de la vie ordinaire avant le grand jour où tout s'accomplirait. D'où vient donc qu'Antoine, et tant de chrétiens après lui, aient si mal suivi ses voies, tout en croyant y marcher au prix de grands efforts ?

Le fondement premier de toute vie monastique c'est l'*ascétisme*, qui procède de cette conviction — je laisse parler saint Antoine — que «la vigueur de l'âme se fortifie quand les satisfactions du corps diminuent». Sans le vouloir, Jésus l'avait encouragée en ce qu'il avait placé au-dessus de toutes les préoccupations humaines le souci de gagner une place dans le Royaume de Dieu, et plusieurs des préceptes, par lesquels il avait recommandé à ses fidèles de ne pas s'attacher aveuglément aux biens de ce monde, semblaient, si on les prenait au pied de la lettre, en recommander le total abandon; par exemple : «si un homme vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple»

(Lc. 14²⁶). D'autre part, saint Paul, le grand ouvrier de la propagande première, se trouvait, par tempérament, un ascète; sans prescrire absolument aucun renoncement aux satisfactions d'une vie normale et morale, il ne se fit point faute de marquer ses préférences et de produire son exemple; quand ses *Épîtres* eurent acquis dans l'Eglise l'autorité d'un livre révélé, on juge de quel poids parurent des assertions comme celle-ci : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez, mais si vous mortifiez par l'esprit les œuvres du corps, vous vivrez » (Rom. 8¹³). Tout naturellement nombre de chrétiens en vinrent à considérer le monde et la chair comme des ennemis et à s'en abstenir autant que possible : chacun travaillait à l'œuvre de son salut selon les dons qu'il recevait de Dieu, et les premiers siècles chrétiens comptèrent certainement beaucoup d'ascètes, qui, sans fuir le contact de leurs semblables, pouvaient répéter, avec Tertullien, « *secessi de populo, je me suis retiré du peuple* ». Nous en connaissons quelques-uns. Il n'est pas outré de dire que toute la vie chrétienne primitive est de tendance ascétique, et qu'il y a là une des causes de la haine du peuple des païens contre les fidèles. Divers hérétiques, bien avant saint Antoine, étaient tombés dans les pires excès du renoncement : « l'immense » Origène s'était châtré pour dompter les révoltes de sa chair.

Pourtant les chrétiens n'avaient pas inventé l'ascétisme et n'étaient pas seuls à le pratiquer; il s'était épanoui dans l'Inde et l'Iran, dont l'influence avait profondément agi sur le monde syrien; en Israël, des hommes comme Elie, Elisée, Jean-Baptiste et les « fils des prophètes », avaient donné l'exemple de toutes les austérités; sans s'élever si haut, nombre de Juifs faisaient, pour un temps plus ou moins long, vœu de *naziréat* qui veut dire *séparation* et qui les mettait, en effet, hors de la vie commune par les rudes abstinences qu'il leur imposait. Les tenants de plusieurs religions païennes, florissantes dans l'Empire romain, celle de la Mère des dieux de Phrygie, par exemple, poussaient parfois l'ascétisme jusqu'à la mutilation sexuelle. Enfin diverses écoles philosophiques gréco-romaines faisaient une large place à l'ascèse dans leur discipline morale : celle des stoïciens, celle des néopythagoriciens, plus tard celle des néo-platoniciens; Plotin, Porphyre et Jamblique réduisent à l'indispensable le soin de leur matière. Il y a plus, des Juifs, au moins, avaient déjà découvert que le meilleur moyen de se débarrasser des entraves du monde était d'aller vivre à l'écart des hommes : un siècle et demi avant le Christ, ceux d'entre eux qu'on nomme les *Esséniens* (de 'âsî, *médecin*) commençaient à se singulariser; au temps de Jésus, ils sont plusieurs milliers; ils forment des petits groupes dans les villes et ils ont constitué de véritables communautés monacales sur les bords de la mer Morte. A la même époque, Philon d'Alexandrie nous décrit la vie édifiante des *Thérapeutes*,

qui sont aussi les *médécins* de leur âme, juifs dévots dont les groupements autour du lac Maria, près d'Alexandrie, rappellent l'organisation du monastère de Nitria : ils habitent des cellules séparées et se réunissent à jour fixe, dans une salle commune, pour s'édifier ensemble et se livrer à des exercices pieux. La vie de ces Thérapeutes, surtout contemplative, semble déjà si proche de celle des moines chrétiens qu'Eusèbe, l'historien-évêque du IV^e siècle, les a confondus avec eux.

La naissance du monachisme chrétien, au IV^e siècle, n'a donc pas été un phénomène tout à fait insolite et, si Antoine en ignorait les précédents, il semble probable que Pakhôme connaissait au moins ceux qui intéressaient l'Égypte. La persistance d'un courant d'ascétisme, sous diverses formes, et dans les milieux les plus différents, au cours des quatre premiers siècles de l'histoire de l'Empire, préparait le succès de l'institution nouvelle.

Il était pourtant une puissance qui semblait devoir considérer d'un très mauvais œil le succès de l'initiative d'un saint Antoine ou d'un saint Pakhôme; j'ai nommé l'Église. Depuis la fin du I^{er} siècle, elle s'était appliquée à organiser le christianisme pour la vie; elle avait patiemment écarté tous les scrupules exagérés et stériles, qui pouvaient empêcher la collaboration des fidèles à l'activité sociale, justifié les situations acquises, prouvé au riche qu'il pouvait être sauvé, proclamé qu'un excellent chrétien avait le droit de rester un homme, et superposé aux fantaisies individuelles, un idéal de solidarité dans la communion des saints, qui s'appuyait sur l'unité d'une foi invariable, sur la participation de tous à un culte bien réglé et sur la subordination du laïque au clerc. Rien ne la contrariait davantage que l'individualisme outrancier d'un saint Antoine; sans doute, elle ne pouvait pas dire de mal de l'ascétisme, puisqu'il produisait pour sa justification des textes authentiques et vénérés, mais elle le voulait réduire à n'être que le mérite, régi par elle, de quelques fidèles d'exception, créés par Dieu pour encourager les autres. Tout justement, au début du IV^e siècle, elle semblait toucher au but suprême de son effort : elle venait de conquérir l'Empereur et de s'unir à l'État, de réconcilier définitivement le christianisme et la société romaine, d'accepter la place et la fonction d'un organe de défense conservatrice, tant dans l'ordre social que dans l'ordre politique. Et voilà que des hommes qui sortent d'elle semblent condamner en bloc tout ce qu'elle approuve, et proclament qu'on ne peut espérer de salut certain qu'en fuyant la société qu'elle gouverne! Pourquoi donc pareille insurrection, d'ailleurs presque inconsciente, contre l'œuvre de l'Église, s'est-elle produite justement au lendemain de son triomphe et d'abord en Égypte?

Entendu comme il convient, le mouvement monachique nous apparaît comme une révolte de l'individualisme ascétique, de

l'esprit de scrupule et de rigorisme que l'Église n'a pu extirper de son sein, contre le compromis, évidemment fort étranger à l'Évangile, qui a fondé l'union du christianisme ecclésiastique et de l'État romain. A Alexandrie se sont formées et ont mûri de tout temps les plus fécondes des idées qui ont nourri la foi, et aussi se sont posées les plus redoutables des conclusions qui ont troublé l'Église; il n'est pas étonnant que celle-là en soit sortie après beaucoup d'autres, qui jugeait excessives les concessions consenties à l'esprit et aux mœurs du siècle.

Ce qui surprend, en revanche, c'est que les autorités ecclésiastiques n'aient pas vu tout d'abord le danger que le monachisme recélait pour leur discipline et l'outrage qu'il infligeait à l'Église enseignante. La raison de cet aveuglement est à chercher dans la correction dogmatique des moines; les évêques orthodoxes, en un temps où leurs opinions subissaient de rudes assauts, considérèrent surtout que les solitaires pensaient comme eux et que leurs mérites illustraient la vérité à l'égal du martyr : c'est pourquoi Athanase produisit Antoine contre les Ariens. Quant aux simples laïques, ils admiraient béatement des exploits qu'ils se sentaient incapables d'imiter. Quand le péril, vers la fin du siècle, apparut clairement, que l'Église vit l'ascétisme chercher à envahir la vie des laïques et des clercs et irriter les simples, il était trop tard pour prendre une mesure radicale, et, selon sa coutume, elle trouva un accommodement; il consistait à embrigader les moines dans le clergé. L'opération porta, quant à la suite de l'évolution dogmatique et politique du christianisme, des conséquences capitales; mais ce n'est point ici le lieu d'en raisonner.

C'étaient donc, en principe, les mieux intentionnés et les plus zélés des chrétiens qu'attirait la vie monastique; mais beaucoup se trompaient sur leur vocation et se trouvaient réduits à revenir dans le siècle après un séjour plus ou moins long au désert; plusieurs affligeaient leurs frères par le spectacle d'une chute lamentable; leur chair, mal domptée, prenait tout à coup sur leur esprit une revanche humiliante. Aux yeux de tous, les séductions du monde et le souvenir des biens périssables, qu'ils avaient quittés, reparaissaient en tableaux plus ou moins tentants; ils accusaient le diable de les former dans le dessein de rompre leur résolution, qui l'exaspérait. Ces infortunés solitaires vivaient dans un état de lutte perpétuelle contre l'armée des mauvais esprits, dont il leur fallait, à tout instant, déjouer la redoutable subtilité. Antoine lui livra à maintes reprises de terribles batailles, notamment dans le tombeau et à Pispir. Le diable représentait à sa mémoire le souvenir de ses biens, celui de sa sœur et tous les agréments de la vie qu'il avait méprisée, et il cherchait à lui peindre sous les couleurs les plus affreuses les souffrances qui l'attendaient loin du monde; puis il lui soufflait des pensées obscènes et tournait autour de lui sous la figure d'une femme lascive; ou bien il

lui offrait de fabuleuses richesses; ou encore il essayait de l'épouvanter en faisant surgir devant lui les monstres les plus horribles et les plus menaçants, ou de troubler sa méditation par un vacarme assourdissant; il ne reculait même pas devant les coups et, une nuit, il l'en accabla si longtemps et si durement qu'il le laissa pour mort. A certains jours, les gens n'approchaient du réduit d'Antoine qu'avec tremblement. Lui seul n'avait pas peur : l'esprit constamment tendu vers la réconfortante angoisse du jugement dernier, armé du signe de la croix et de la puissance souveraine du nom de Jésus-Christ, dont l'invocation brûle les démons, les yeux baissés ou clos, priant et chantant, il traversait victorieusement toutes les épreuves. Il ne manquait même pas de répéter à ses disciples que la puissance du démon n'était qu'illusion.

Flaubert n'a donc inventé ni son héros, ni le thème, devenu populaire, de sa tentation; on voit assez qu'il a modifié l'un et largement développé l'autre au gré de son imagination. «Notre saint père Antoine» n'avait certainement jamais entendu parler de toutes les hérésies qu'Hilarion fait défiler devant lui et il était aussi incapable de scruter le secret des mondes que de rêver de devenir «la matière»; il aurait plutôt souhaité le contraire. Il est peu probable qu'il ait vu la reine de Saba, et les pièges diaboliques qu'il sut éviter, d'après les vieux documents, ne comportaient ni les complications ni la parure de ceux que Flaubert a machinés. Le romancier avait rêvé de donner dans la *Tentation* «une exposition dramatique du monde alexandrin du IV^e siècle» (*Correspondance*, IV, 29); ce n'est pas ce qu'il a fait : il a parlé de bien des choses qui n'intéressaient plus du tout les gens d'Alexandrie au temps de saint Antoine et il en a passé sous silence d'autres qui les passionnaient; on s'étonne, par exemple, de la petite place que tient Origène dans la *Tentation*, lorsqu'on sait que son influence a gravement troublé l'Eglise au IV^e siècle et que saint Pakhôme l'égalait à l'Ennemi lui-même.

En ce qui regarde l'exactitude historique des détails utilisés par Flaubert, il y a lieu de distinguer entre les diverses rédactions de la *Tentation*. Les deux premières s'inspirent de documents du moyen âge bien plus que de textes antiques et les anachronismes y abondent : Antoine ne possédait point d'*image de la Vierge* et n'allumait pas de *lampe* pour l'honorer; il n'avait point de *missel*, dont il n'aurait d'ailleurs su que faire, puisqu'il ne savait pas lire; aucune *croix de bois* ne se dressait devant sa cellule; il n'était point tonsuré; il ne récitait point de *chapelet*; aucun *crucifix* ne battait sur sa poitrine; tout cela ne viendra que plus tard dans la pratique chrétienne; il ne souhaitait point *manger du boudin*, vu que les chrétiens de son pays avaient encore ce mets en horreur; il n'avait certainement pas vu de *dentelles fines* aux mains des prêtres qu'il avait connus, non plus qu'au-

tour de leur cou une *étole brodée* par des dames; il n'avait pas entendu parler du *pape*, ni de sa *tiare*; il était trop jeune; enfin et surtout, aucun cochon ne lui tenait compagnie. Dans l'iconographie du moyen âge, il est vrai, à partir du XIV^e siècle, saint Antoine paraît toujours escorté d'un cochon, mais cet animal, que l'imagination populaire s'est plu à associer à ses tribulations, leur demeure tout à fait étranger et son origine est fort modeste : un ordre hospitalier du XI^e siècle, fondé sous le patronage de saint Antoine, et répandu dans plusieurs villes de France, avait obtenu la faveur de laisser ses porcs chercher leur pitance par les rues, pourvu qu'ils portassent une clochette au cou; on prit l'habitude de représenter, à côté de saint Antoine, l'objet du privilège des Antonins et les simples en conclurent qu'il l'avait réellement accompagné au désert. La plupart des inexactitudes ont disparu de la version de 1874; il en reste pourtant quelques-unes. On comprend que Flaubert ait placé Colzim immédiatement au-dessus du Nil, dans l'intérêt de sa description et aussi qu'il ait maintenu «à dix pas de la cabane une longue croix plantée dans le sol», parce que l'ombre de ses bras figure fort à propos, quand elle s'allonge, les cornes du diable; on voit moins pourquoi la mère d'Antoine a pleuré sur son départ, puisqu'en réalité elle était morte avant et pourquoi notre solitaire est donné comme l'élève de Didyme l'Aveugle, qui est né, au plus tôt, en 310. C'est aussi avec raison que Taine reproche à Flaubert d'avoir, en parlant des hérétiques, fait trop confiance à leurs pires ennemis.

Mais, si ce sont là remarques qu'un érudit est bien obligé de faire et dont il pourrait allonger la liste, il convient aussi qu'il reconnaisse l'effort admirable et souvent heureux que Flaubert a soutenu pour apprendre et comprendre. Il y a beaucoup de savoir dans la *Tentation*; elle abonde en pages où s'exprime magnifiquement la plus exacte intelligence du passé antique et en formules excellentes, qu'un historien voudrait avoir trouvées pour exprimer la vérité sortie des documents authentiques.

NOTES.

ORIGINE

DE

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE.

C'est l'œuvre de toute ma vie, puisque la première idée m'en est venue en 1845, à Gênes, devant un tableau de Breughel, et depuis ce temps-là je n'ai jamais cessé d'y songer et de faire des lectures afférentes.

La *Tentation de saint Antoine* fut le souci constant de Gustave Flaubert. Ce livre emplit vingt-cinq années de son existence et reste pour l'histoire de sa vie littéraire le plus important et le plus curieux, car il est la cause d'une manière nouvelle qu'il s'imposa, et à laquelle nous devons *Madame Bovary*.

En 1845, à l'occasion du mariage de Caroline Flaubert avec M. Hamard, la famille Flaubert décida d'accompagner les jeunes mariés en Italie. A Gênes, Flaubert, visitant le palais Balbi, écrit à Ernest Chevalier :

« J'ai vu un tableau de Breughel représentant la *Tentation de saint Antoine*, qui m'a fait penser à arranger pour le théâtre la *Tentation de saint Antoine*, mais cela demanderait un autre gaillard que moi. Je donnerais bien toute la collection du *Moniteur*, si je l'avais, et 100,000 francs avec pour acheter ce tableau-là. » (Voir *Correspondance*, I, p. 162 et *Notes de voyages*, I, p. 36.)

Sur son carnet de voyage il décrit le tableau, et en août 1846 il achète la gravure de la *Tentation de saint Antoine* interprétée par Callot. Dès cette époque, la *Tentation* est une obsession, il en prépare la longue documentation, justifiée par la quantité d'extraits d'histoire des religions que nous avons trouvés réunis dans ses cartons. « Je lis et écris dix heures par jour », annonce-t-il à Ernest Chevalier. Il traduit aussi Shakespeare, lit Rabelais, écrit la *Découverte de la vaccine* (voir *Œuvres de jeunesse*, III). Mais en 1846, il perd sa sœur, M^{me} Hamard, et son père ; la même année, il rencontre Louise Colet chez Pradier, au mois d'août il lui écrit :

« Aujourd'hui je n'ai rien fait. Pas une ligne d'écrite — ou de lue. — J'ai déballé ma *Tentation de saint Antoine* et je l'ai accro-

chée à ma muraille, voilà tout; j'aime beaucoup cette œuvre. Il y avait longtemps que je la désirais. Le grotesque triste a pour moi un charme inouï; il correspond aux besoins intimes de ma nature bouffonnement amère. Il ne me fait pas rire, mais rêver longuement. Je le saisis partout où il se trouve, et comme je le porte en moi, ainsi que tout le monde, voilà pourquoi j'aime à analyser; c'est une étude qui m'amuse.» (Voir *Correspondance*, I, p. 217.)

En 1847, en compagnie de Maxime Du Camp, il parcourt l'Anjou, la Bretagne et la Normandie, d'où il rapportera *Par les champs et par les grèves*, et ce n'est qu'en mai 1848 qu'il commence à écrire la *Tentation de saint Antoine*.

Le tableau de Breughel est-il vraiment l'origine de la *Tentation de saint Antoine*, ou n'a-t-il pas été pour Flaubert la révélation du plan plus largement conçu d'un dialogue philosophique, d'un pessimisme outré, qu'il avait écrit en 1839 sous le titre de *Smabr* (voir *Œuvres de jeunesse inédites*, I), et qu'il pensait un jour reprendre sous une forme que le tableau de Breughel détermina? Toutefois il est permis de croire qu'en écrivant la *Tentation*, Flaubert n'a pas oublié *Smabr*, car en comparant le dialogue entre Smahr et Satan et le Diable et saint Antoine, on trouve le développement de la même pensée, des images pareilles et un membre de phrase identique.

VERSION DE 1849.

Flaubert, tout en vivant dans l'intimité de Maxime Du Camp, partageait davantage les goûts de Le Poittevin, dont il prit les idées pessimistes. Celui-ci mourut soudainement en 1848, et ce fut sur Bouilhet, qu'il connaissait depuis 1846, que Flaubert reporta sa grande affection. Il confiait de temps en temps à ses deux amis sa joie d'écrire la *Tentation de saint Antoine*, dont il avait arrêté le plan très vaste, mais jamais il ne leur en lut une ligne, pas plus que, au cours de leurs causeries, il ne s'expliqua sur la conception de son sujet. Quand, au début de 1849, Flaubert accepta d'accompagner Maxime Du Camp dans un voyage en Égypte, il y mit cette condition, qui fut acceptée, que le départ n'aurait lieu qu'après la dernière page écrite de la *Tentation de saint Antoine*. C'est ainsi qu'au mois de septembre de la même année, Flaubert convia à Croisset ses deux amis, Du Camp et Bouilhet, pour entendre la lecture de l'œuvre attendue. Maxime

Du Camp raconte ainsi, dans ses *Souvenirs littéraires* (Hachette, édit.), les instants émouvants de cette lecture :

« Pendant quatre jours il lut, sans désespérer, de midi à quatre heures, de huit heures à minuit. Il avait été convenu que nous réserverions notre opinion et que nous ne l'exprimerions qu'après avoir entendu l'œuvre entière. Lorsque Flaubert, ayant disposé son manuscrit sur la table, fut sur le point de commencer, il agita les feuillets au-dessus de sa tête et s'écria : « Si vous ne poussez pas des hurlements d'enthousiasme, c'est que rien n'est capable de vous émouvoir ! »

« Les heures pendant lesquelles, silencieux, nous contentant d'échanger parfois un regard, Bouilhet et moi nous restâmes à écouter Flaubert sont demeurées très pénibles dans mon souvenir. Nous tendions l'oreille, espérant toujours que l'action allait s'engager, et toujours nous étions déçus, car l'unité de situation est immuable depuis le commencement jusqu'à la fin du livre... Flaubert s'échauffait en lisant, nous essayions de nous échauffer avec lui et nous restions glacés.

« Des phrases, des phrases, belles, habilement construites, harmonieuses, souvent redondantes, faites d'images grandioses et de métaphores inattendues, mais rien que des phrases que l'on pouvait transposer sans que l'ensemble du livre en fût modifié. Nulle progression dans ce long mystère, une seule scène jouée par des personnages divers et qui se reproduit incessamment. Le lyrisme, qui était le fond même de sa nature et de son talent, l'avait si bien emporté qu'il avait perdu terre. Nous ne disions rien, mais il lui était facile de deviner que notre impression n'était pas favorable ; alors il s'interrompait : « Vous allez voir ! vous allez voir ! » Nous écoutions ce que disaient le sphinx, la chimère, la reine de Saba, Simon le magicien, Apollonius de Tyane, Origène, Basilide, Montanus, Manès, Hermogène ; nous redoublions d'attention pour entendre les marcosiens, les carpo-cratiens, les paterniens, les nicolaïtes, les gymnosophistes, les arcontiques, et Pluton, et Diane, et Hercule, et même le dieu Crepitus. Peine inutile ! nous ne comprenions pas, nous ne devinions pas où il voulait arriver, et, en réalité, il n'arrivait nulle part. Trois années de labeur s'écroulaient sans résultat ; l'œuvre s'en allait en fumée. Bouilhet et moi nous étions consternés. Après chaque lecture partielle, M^{me} Flaubert nous interrogeait : « Eh bien ? » Nous n'osions répondre.

« Avant l'audition de la dernière partie, Bouilhet et moi nous eûmes une conférence et il fut résolu que nous aurions vis-à-vis de Flaubert une franchise sans réserve. Le péril était grave, nous ne devions pas le laisser se prolonger, car il s'agissait d'un avenir littéraire dans lequel nous avions une foi absolue. Sous prétexte de pousser le romantisme à outrance, Flaubert, sans

qu'il s'en doutât, retournait en arrière, revenait à l'abbé Raynal, à Marmontel, à Bitaubé même, et tombait dans la diffusion. Il fallait l'arrêter sur cette voie où il perdrait ses qualités maîtresses. Il nous fut douloureux de prendre cette détermination, mais notre amitié et notre conscience nous l'imposaient. Le soir même, après la dernière lecture, vers minuit, Flaubert, frappant sur la table, nous dit : « A nous trois maintenant, dites franchement ce que vous pensez. » Bouilhet était timide, mais nul ne se montrait plus ferme que lui dans l'expression de sa pensée, lorsqu'il était décidé à la faire connaître ; il répondit : « Nous pensons qu'il faut jeter cela au feu et n'en jamais reparler. » Flaubert fit un bond et poussa un cri d'horreur.

« Alors commença entre nous trois une de ces causeries à la fois sévères et fortifiantes comme seuls peuvent en avoir ceux qui sont en pleine confiance et professent les uns pour les autres une affection désintéressée. Nous disions à Flaubert : « Ton sujet « était vague, tu l'as rendu plus vague encore par la façon dont « tu l'as traité ; tu as fait un angle dont les lignes divergentes « s'écartent si bien qu'on les perd de vue ; or, en littérature, sous « peine de s'égarer, il faut marcher entre des lignes parallèles. « Tu procèdes par expansion ; un sujet t'entraîne à un autre, et « tu finis par oublier ton point de départ. Une goutte d'eau mène « au torrent, le torrent au fleuve, le fleuve au lac, le lac à « l'océan, l'océan au déluge ; tu te noies, tu noies tes person- « nages, tu noies l'événement, tu noies le lecteur, et ton œuvre « est noyée. »

« Flaubert regimbait ; il relisait certaines phrases et nous disait : « C'est cependant beau ! » Nous ripostions : « Oui, c'est beau, « nous ne le nions pas, mais c'est d'une beauté intrinsèque qui ne « sert en rien au livre lui-même. Un livre est un tout dont chaque « partie concourt à l'ensemble, et non pas un assemblage de « phrases qui, si bien faites qu'elles soient, n'ont de valeur que « prises isolément. » Flaubert s'écriait : « Mais le style ? » Nous répondions : « Le style et la rhétorique sont deux choses diffé- « rentes que tu as confondues ; rappelle-toi le précepte de La « Bruyère : « Si vous voulez dire : Il pleut, dites : Il pleut. »

« Flaubert était ébranlé : « Vous avez peut-être raison, nous « dit-il ; à force de m'absorber dans mon sujet, je m'en suis épris « et je n'y ai plus vu clair. J'admets les défauts que vous me « signalez, mais ils sont inhérents à ma nature ; comment y remé- « dier ? » Ce que nous avions à lui répondre, nous le savions : « Il « faut renoncer aux sujets diffus, qui sont tellement vagues par « eux-mêmes que tu ne réussis pas à les concentrer ; du moment « que tu as une invincible tendance au lyrisme, il faut choisir un « sujet où le lyrisme serait si ridicule que tu seras forcé de te sur- « veiller et d'y renoncer. Prends un sujet terre à terre, un de ces « incidents dont la vie bourgeoise est pleine, quelque chose

«comme la *Cousine Bette*, comme le *Cousin Pons*, de Balzac, et «astreins-toi à le traiter sur un ton naturel, presque familial.» Flaubert, plutôt vaincu que convaincu, nous répondit : «Cela ne sera pas facile, mais j'essayerai.» Cette consultation eut sur lui une influence décisive ; il n'en pouvait méconnaître la bonne foi. Quoiqu'il se révoltât contre nos observations, il comprenait qu'elles étaient justes et, malgré qu'il en eût, elles avaient porté coup. Cela lui fut dur, mais salutaire ; bien souvent, au cours de notre existence, il m'a parlé de cette causerie et m'a dit : «J'étais envahi par le cancer du lyrisme, vous m'avez opéré ; il n'était que temps, mais j'en ai crié de douleur.»

«La conversation avait pris fin ; la maison frémissante de bruit nous apprenait que la nuit était passée ; nous regardâmes la pendule : il était 8 heures du matin.

«Pendant la journée qui suivit cette nuit sans sommeil, nous étions assis dans le jardin ; nous nous taisions, nous étions tristes en pensant à la déception de Flaubert et aux vérités que nous ne lui avions point ménagées. Tout à coup Bouilhet dit : «Pourquoi n'écrirais-tu pas l'histoire de Delamare ?» Flaubert redressa la tête et avec joie s'écria : «Quelle idée !»

L'histoire de Delamare devint *Madame Bovary* (voir *Madame Bovary*, p. 484).

Sans le jugement sévère de Bouilhet et de Du Camp, peut-être n'aurions-nous jamais eu *Madame Bovary*, mais il appartient de dire aujourd'hui si la valeur de la *Tentation* de 1849 ne domine pas l'intransigeance de ce jugement. Dans tous les cas, Flaubert part pour l'Égypte n'oubliant pas la *Tentation*. Son échec a, pour lui, posé la question de son avenir littéraire, et qu'il soit au Caire, à Jérusalem, à Damas, en Grèce, il n'a qu'un objectif : reprendre la *Tentation*. A son retour à Croisset il discute de nouveau avec Bouilhet sur la valeur de son plan ; il désire connaître l'opinion de Théophile Gautier, qui lui répond par des boutades déconcertantes sur l'Art et la Beauté, et il se résigne à écrire *Madame Bovary*.

Le manuscrit de la première version de la *Tentation* comprend 541 feuillets, écrits d'un seul côté, sur papier grand format, enfermés dans un dossier en carton gris, sur lequel Flaubert a écrit :

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE.

Messieurs les démons,
Laissez-moi donc.
Messieurs les démons,
Laissez-moi donc.

Mai 1848 - Septembre 1849.

GUSTAVE FLAUBERT.

I.

Sur une montagne - à l'horizon le desert - à droite la cabane
de l'ancien ^{du} saint, avec un bon rocher devant la porte - à gauche
une petite chapelle et un petit chapelain devant ovale ~~monument~~
à l'entrée ~~extérieure~~ ^{intérieure} ~~de la chapelle~~ ^{de la porte}
indiquant d'une image de la ~~porte~~ ^{cabane} ~~de la chapelle~~ ^{de la porte}
de palmiers ~~monument~~ ^{de la porte}

de palmiers ~~cristallins~~ dans un crevasse
de la roche ^{du lac}
~~dans~~, le cochen ^{est} dard à l'ombon - bled
te bled - grand ~~cochen~~ bled.

~~le monde - grande école de la vie~~

^{du 7ème} l'homme est quel, ^{c'est} pour son bien

dans l'âme à faire les autres - il leur fait

2 regards ^{vague} ^{l'esprit} ^{sur le corps} ~~et des choses~~

Aut om
~~Obtine la fura et fura - aggratantur cum in ula -~~
 Prius ~~mutantur~~ ~~ulula~~ ~~ulula~~ -

J'ai bien essayé de fixer à Paris - y'en
attendais le moment aux impressions. il m'a sembler, pour
Paris y-quel qu'il va m'paraisse l'été. Je n'ai
jamais été si fatigué, et si je n'ai pas de la même
bonne. Princes d'été.

~~l'air~~. Prince d'Orléans (L'on dirige vers la ~~prison~~ ^{prison})
Tout à l'heure! ~~Quand on vient - on~~
travaille, travaillent on est capot les doigts [et ça se passe
mieux, ~~on se gêne, tout ça se passe~~]

Quand l'ombre de la croix aura attiré
cette prière, j'allumerai la lampe et je commencerai mes
oraisons.

(il se penche en l'air -
lancinant, les bras pendants.)

A la suite de la dernière ligne de la page 541 on lit :

Cy finit

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE.

Mercredi 12 septembre 1849,
3 h. 20' de l'après-midi,
temps de soleil et de vent.

Commencé le mercredi 24 mai 1848,
à 3 h. un quart.

Dans un dossier spécial, sur lequel Flaubert a écrit : Scénarios de la *Tentation de saint Antoine*, septembre 1849, nous trouvons le plan développé de la version de 1849; il comprend 18 feuillets; puis sur 55 feuillets s'étendent les scénarios des différents chapitres du livre.

VERSION DE 1856.

De septembre 1851 à avril 1856, Flaubert écrit *Madame Bovary*. Ce furent cinq années de dures contraintes, pendant lesquelles l'auteur de *Madame Bovary* lutta avec obstination contre l'auteur de la *Tentation*. En 1852, il écrit à Louise Colet :

« Il y a en moi deux bonshommes distincts : un qui est épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée; un autre qui creuse et qui fouille le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait faire sentir presque matériellement les choses qu'il reproduit. » (Voir *Correspondance*, II.)

A peine était-il sorti du « petit fait » auquel il donna une si puissante empreinte que son instinct l'emporta vers les « sonorités de la phrase et les sommets de l'idée ». Le 1^{er} juin 1856 il écrit à Bouilhet :

« Tu me demandes ce que je fais, voici : je prépare ma légende (Saint Julien l'Hospitalier) et je corrige *Saint Antoine*. J'ai, dans *Saint Antoine*, élagué tout ce qui me semble intempestif, travail qui n'était pas mince puisque la première partie, qui avait 160 pages, n'en a plus, maintenant (recopiée), que 74. Il y a plus à faire dans la deuxième partie où j'ai fini par découvrir un lien, piètre peut-être, mais enfin un lien. Le personnage de saint Antoine va être renflé de deux ou trois monologues qui amèneront fatalement les tentations. Quant à la troisième, le

Première partie.

Le soir - Sur une montagne - à l'hermite le désert

à droite la cabane de saint Antoine, avec une bannière près de la porte
à gauche une petite chapelle. une lanterne y est accrochée ^{au-dessus}
d'une image de la sainte Vierge

À l'allerant la cabane, par terre, y a des corbeilles en forme de palmiers

Dans une crevasse de la roche, le visage de l'hermite dort à

l'ombre.

Antoine est seul, sur l'herbe, occupé à faire ses prières. Il
tient la tête de regard à la sol.

Antoine

Alors, devant l'hermite, je suis

(il se dirige vers la chapelle
et s'arrête)

Quand l'hermite

Quant l'hermite de la vigne aura atteint cette prière, je
commencerai mes oraisons (il se penche vers l'hermite, en parlant
bassement, les bras pendants)

Après tout.

Le ciel petit, le gipsier tourne les palmiers froissés
la lune va se lever.

Et demain? - le soleil reviendra? peut-être
conchera de toujours ainsi? toujours!... moi, je me
réveillerai, je prierais, j'achèverai ces corbeilles qui se
lisent à des pastures que je ne m'attendais de voir
Ensuite je prierais, je m'endormirais, je me réveillerais
et toujours ainsi? toujours!...

Oh mon Dieu! les fleurs s'épanouissent. Les
saisons valent leurs ombres. La mer se fatigue. Elle se
batte ses rivages, et les arbres quand ils se taisent
dans les gorges, n'ont-ils pas des envies de pasteur
avec les oiseaux qui rasent leurs sommets?

milieu est à refaire tout entier. Je biffe les mouvements extra-lyriques. Enfin j'espère rendre cela lisible et pas trop embêtant. Nous en causerons très sérieusement en vacances, car c'est une chose qui me pèse sur la conscience, et je n'aurai un peu de tranquillité que quand je serai débarrassé de cette obsession.» (Voir *Correspondance*, III, p. 54.)

Il détruit tout ce qui révèle sa personnalité, tout ce que par instinct il a tracé d'une allure endiablée; mais le fait de travailler sur son ancien manuscrit lui rend-il plus pénible l'abandon de certains fragments? toujours est-il qu'il est perdu dans ce travail de simplification. «Prenant un sujet où j'étais entièrement libre comme lyrisme, mouvements, désordonnements, je me trouvais alors bien dans ma nature et je n'avais qu'à aller. Jamais je ne retrouverai des éperduments de style comme je m'en suis donné là pendant dix-huit grands mois.» (Lettre à Louise Colet, voir *Correspondance*, II, p. 85.) Sur une feuille il note : «LA MORT : à supprimer autant que possible les effets non directs, ce qui peut agir comme persuasion, par conséquent les tableaux (les danses). Avoir soin d'observer la logique des faits, qu'ils soient amenés. Ainsi les visions de la 2^e partie doivent être dérivées 1^o des réflexions d'Antoine, 2^o des péchés, 3^o des faiblesses et fautes d'Antoine. La Paresse doit réclamer contre l'action et pousser au mysticisme dangereux». Vers le milieu du mois d'août il semble dominer les difficultés. «Je travaille comme un bœuf à *Saint Antoine*. Je passe mes après-midi avec les volets fermés, les rideaux tirés, et sans chemise, en costume de charpentier. Je gueule! je sue! c'est superbe. Il y a des moments où décidément c'est plus que du délire.» (Lettre à Louis Bouilhet, *Correspondance*, III, p. 61.) Mais huit jours après les inquiétudes renaissent : «Me revoilà n'y comprenant plus rien». Enfin, vers la fin de septembre, il annonce qu'il a «tout récrit, à part deux ou trois pages» et à Jules Duplan, dès les premiers jours d'octobre, il dit : «J'ai, cet automne, beaucoup travaillé à ma vieille toquade de *Saint Antoine*; c'est récrit à neuf d'un bout à l'autre, considérablement diminué, refondu. J'en ai peut-être encore pour un mois de travail». Peu à peu l'œuvre lui apparaît avec plus d'unité et il écrit à Louis Bouilhet : «Une chose me console : la pensée de ton succès, et puis l'espoir que *Saint Antoine* a maintenant un plan; cela me semble beaucoup plus sur ses pieds que la *Bovary*». Et il préfère *Saint Antoine* à *Madame Bovary* parce qu'il s'y retrouve tout entier.

Quoique surpris et inquiété par les poursuites relatives à *Madame Bovary*, il n'abandonne pas *Saint Antoine*, dont la 2^e version est terminée. Théophile Gautier, indigné du procès intenté à Flaubert, lui offre de publier des fragments de la *Tentation* dans l'*Artiste*, qu'il dirige : «Fais recopier, lui écrit-il, le

fragment d'Apollonius de Tyane et envoie-le vivement à Ducessois afin qu'on ait le temps de le composer et d'avoir ton épreuve corrigée ; il est bon de faire écrouler d'énormes platras sur la tête des bourgeois stupides, et cela sans interruption. « Jamais trop de cul » disait Robespierre, la margoulette fracassée, jamais trop de métaphores ! voilà ma devise ». Ces fragments paraissent dans les numéros de l'*Artiste* des 21 et 28 décembre 1856, 11 janvier et 1^{er} février 1857. L'accueil est froid. Flaubert doute-t-il encore de la valeur de son œuvre ? les démêlés avec la justice l'ont-ils intimidé au point d'en redouter de nouveaux ? il garde la *Tentation* dans ses tiroirs, puis il écrit *Salammbô* et l'*Éducation sentimentale*.

Le manuscrit de la seconde version de la *Tentation* comprend 193 feuillets, écrits d'un seul côté. C'est une mise au net parfaitement écrite (les ébauches sont surtout représentées par le manuscrit corrigé de la version de 1849).

Flaubert a écrit sur le carton qui l'enferme :

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE.

Messieurs les démons,
Laissez-moi donc !
Messieurs les démons,
Laissez-moi donc !

GUSTAVE FLAUBERT.

Automne de 1856.

Quelques corrections au crayon ont été faites dans les marges ; elles semblent être de Louis Bouilhet.

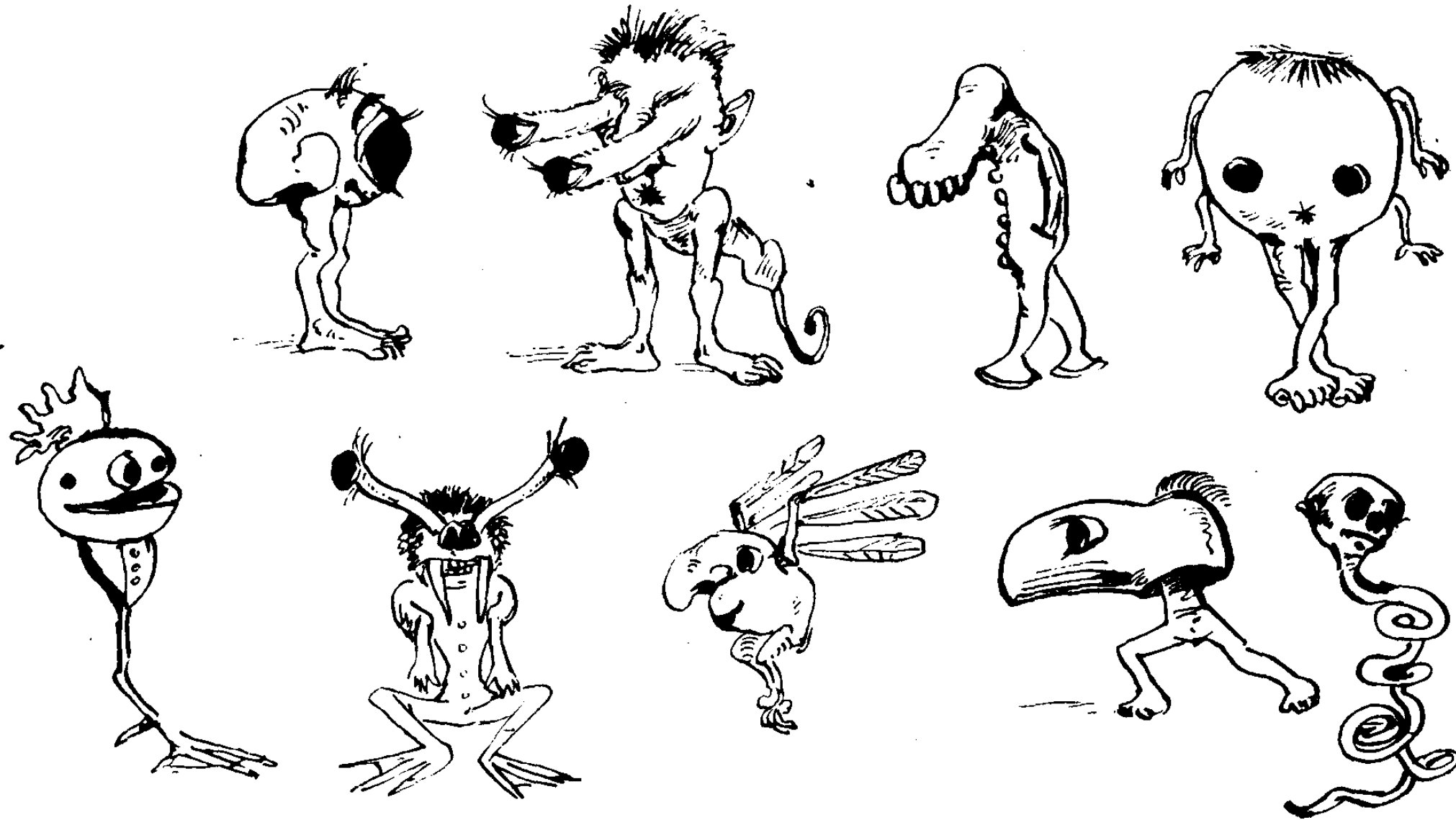
VERSION DE 1872.

Nous sommes en 1869, l'*Éducation sentimentale* est achevée et Bouilhet, dangereusement malade depuis quelque temps, meurt le 18 juillet. Flaubert a repris ses lectures diverses, mais le souvenir de *Saint Antoine* l'obsède, il sort son manuscrit du tiroir : « J'ai relu mes notes, je refais un nouveau plan et je dévore les mémoires ecclésiastiques de Le Nain de Tillemont. Ce milieu extravagant me plaît et je m'y plonge, voilà. » (Lettre à George Sand, *Correspondance*, III, p. 554.) [Il a établi lui-même la liste des ouvrages consultés. Son étendue nous prive de la reproduire ici. Cette liste est certainement incomplète, mais M. Bertrand l'a publiée, telle qu'il l'a trouvée, à la fin de sa publication de la version de 1856 (Fasquelle, édit.).] Les deux versions pré-

cédentes sont abandonnées et Flaubert va appliquer à cette 3^e version, toute différente des autres, le dogme de l'impersonnalité dans l'art; il emploie les procédés de travail longs et pénibles employés pour *Madame Bovary* et *l'Éducation sentimentale*, et comme le saint Antoine de 1849 avait été lui-même, il évite cette fois d'émettre ses goûts, ses rêves, et de se suppléer à ses personnages. Les notes prises au cours des lectures abondent; les ébauches et les esquisses couvrent 1,238 feuillets, souvent écrits au recto et au verso. Au mois de juillet 1870, surmontant l'immense chagrin que lui cause la mort de Louis Bouilhet, il commence à écrire, et non sans verve, quand arrivent les premiers bruits de guerre. Puis vient la déroute, et au milieu des pires angoisses, Flaubert écrit à George Sand : « Je ne suis plus triste. J'ai repris hier mon *Saint Antoine*. Tant pis, il faut s'y faire ! » Cependant Croisset est envahi par les Prussiens, et Flaubert et sa famille se sont réfugiés à Rouen où ils restent près de deux mois. Le 31 mars 1871, Flaubert rentre à Croisset et retrouve intacte la caisse qu'il avait cachée contenant les papiers de *Saint Antoine* : « Demain, enfin, je me résigne à rentrer dans Croisset. C'est dur, mais il le faut. Je vais tâcher de reprendre mon pauvre *Saint Antoine* et d'oublier la France. » Et en effet, il travaille pour s'éloigner des horreurs de la Commune, il l'annonce ainsi de nouveau à George Sand : « Pour ne plus songer aux misères publiques et aux miennes, je me suis replongé avec furie dans *Saint Antoine* et si rien ne me dérange et que je continue de ce train-là, je l'aurai fini l'hiver prochain. » (*Correspondance*, IV, p. 59.) Il vient passer à Paris les mois de juillet et d'août qu'il emploie à rassembler des documents sur l'histoire des religions de la Perse et sur toute la partie mythologique de son livre. L'écriture de ces pages lui a rappelé les instants d'autrefois, où il écrivait en pleine liberté d'inspiration : « Je me suis jeté en furieux dans *Saint Antoine* et je suis arrivé à jouir d'une exaltation effrayante. Voilà un mois que mes plus longues nuits ne dépassent pas cinq heures. Jamais je n'ai eu le bourrichon plus monté. » (Lettre à M^{me} Roger des Genettes, voir *Correspondance*, IV, p. 83.)

Cependant il sacrifiera ces heures de joie suprême à l'hommage qu'il veut rendre à la mémoire de Louis Bouilhet, et le voici à Paris s'occupant de son tombeau, de son monument (voir lettre au Conseil municipal), de la préface des *Dernières Chansons* et de la représentation de *Aïssé*. Il n'écrit plus *Saint Antoine*, mais il en poursuit la documentation par des lectures de Kant et de Spinoza. Il écrit à George Sand qu'il « s'amuse à feuilleter des belluaires du moyen âge », à chercher dans les auteurs tout ce qu'il y a de plus baroque comme animaux. « Je suis au milieu des monstres fantastiques. Quand j'aurai à peu près épuisé la matière, j'irai au Muséum, rêvasser devant les monstres réels et puis les recherches

recherches pour le bon M. Antoine



pour le bon *Saint Antoine* seront finies.» Maurice Sand lui envoie aussitôt des croquis de monstres, qui le divertissent beaucoup (voir reproduction ci-contre).

En avril 1872, Flaubert perd sa mère, et *Saint Antoine* est pour lui un refuge. «Au milieu de mes chagrins, j'achève mon *Saint Antoine*», écrit-il le 5 juin à M^{lle} Leroyer de Chantepie. Au mois d'août, une dernière correction lui apparaît indispensable : «remplacer les trois vertus théologales par la face du Christ qui apparaît dans le soleil ; renforcer le massacre à Alexandrie et clarifier le symbolisme des bêtes fantastiques». Dès les premiers jours de septembre, la *Tentation* est décidément finie, il l'annonce ainsi à M^{me} Roger des Genettes : «Pour le *Saint Antoine*, je n'y ferai plus rien du tout. J'en ai assez, et il est temps que je ne m'en mêle plus, car je gâterais l'ensemble. La perfection n'est pas de ce monde, résignons-nous.» (Voir *Correspondance*, IV, p. 127.)

Saint Antoine est fini et Flaubert prépare *Bouvard et Pécuchet* sans se séparer de la *Tentation*. Il ne recueille que des déceptions et il vit dans un état d'irritation continue : les milieux littéraires ne partagent pas son enthousiasme pour l'œuvre de Bouilhet, qu'il vient de glorifier dans la préface des *Dernières Chansons* ; aucun écho ne lui répond. Écœuré, il rêve de théâtre, écrit le *Candidat* et le *Sexe faible*, qui lui réservent les pires désillusions. Quant à *Saint Antoine*, «je ne m'en occupe nullement. Ce livre maintenant n'existe plus pour moi. Quand le publierai-je ? je l'ignore», écrit-il à Ernest Feydeau en septembre 1873. Mais le *Candidat* est achevé, les répétitions sont poussées activement, tout le monde envisage un gros succès, et l'éditeur Charpentier conseille de hâter la publication de la *Tentation*. *Saint Antoine* est à l'impression, et Flaubert l'annonce à George Sand : «J'ai, hier, signé le dernier bon à tirer de *Saint Antoine*. Mais le susdit bouquin ne paraîtra pas avant le 1^{er} avril, à cause des traductions. *Saint Antoine* est réduit pour moi à l'état de souvenir. Cependant je ne vous cache point que j'ai eu un quart d'heure de grande tristesse lorsque j'ai contemplé la dernière épreuve. Il en coûte de se séparer d'un vieux compagnon.» Après l'insuccès du *Candidat* et le refus de la traduction de *Saint Antoine* par la censure russe, le livre paraît enfin chez Charpentier, en avril 1874. Il obtient un succès d'estime, la curiosité fait acquérir le nouveau livre de l'auteur de *Madame Bovary*, mais la critique est agressive, désespérante. Le 1^{er} mai il écrit à George Sand : «Ça va bien, chère maître, les injures s'accumulent ! C'est un concerto, une symphonie où tous s'acharnent dans leurs instruments. J'ai été éreinté depuis le *Figaro* jusqu'à la *Revue des Deux Mondes*, en passant par la *Gazette de France* et le *Constitutionnel*. Et ils n'ont pas fini ! Barbey d'Aurevilly m'a injurié personnellement, et le bon Saint-René Taillandier, qui me déclare

C'est dans la tchabide, autour d'une structure en forme d'arc, en forme de lune, et qui enserment de grosses pierres

Le plateau de l'arrête oblique le fort. Elle est faite de boue et de roseaux à tout plat, sans porte. On distingue dans l'intérieur une niche avec un pain noir, au milieu sur un socle de bois en gros bois, par terre se voit les fumerolles de l'aperture, dans ce trou nattes, une corbeille, un contenant

A l'extrémité de la tchabide il y a une longue corde filant sur le sol et à l'autre bout de la ~~plate-forme~~, un vieux palmier tout se penche sur l'abîme. La montagne est taillée à pic, et le H.B. semble tenir un tas au-dessus de l'abîme.

La vue est bornée à droite et à gauche par l'enceinte de rochers mais du côté de l'abîme, comme des flots qui se succèdent à l'infini. On voit toujours, pour blond comme ~~l'océan~~ la mer d'azur. En une division les autres, en montant toujours, pour audier du côté tout au long, la chaîne lybique forme un mur continu de crues changeant légèrement par les vagues violettes. En face le sol se change. Le côté sous le nord est d'une teinte grise-bleue, tandis qu'en face du sud la couleur est plus vive. La vision, la couleur la terre, tout maintenant provient d'une couleur bleue en outre le flamme se reflète dans le ciel. Les parties d'azur prennent comme du bronze - et dans l'azur flotte une nuée si tellement impalpable. Elle qui elle se confond avec la vibration de la lumière.

Saint. Antoine — (qui a une longue barbe. De long cheveux, à une tunique de peau de chamois et une sandale noire. Entrain depuis les rochers. Ses yeux bleus fixaient, il paraît un jet d'orgueil et orgueil d'horizon.)

Enfin en face un peu de pain

Antoine pendant, je n'étais pas si misérable. Avant l'aperture de la niche, je commençais à chanter, puis je descendais vers les flammes bruyantes de l'eau, et je commençais par la suite avec l'autre sur mon épaule, en chantant les hymnes. Ensuite, je m'amusais à ranger tout dans une tchabide de pain, mes outils. Je tentais que les rochers fussent bien alignés avec les ballons. Ces rochers semblaient alors les pierres qui n'avaient rien de facile.

illisible, m'attribue des mots ridicules... Je ne me sens pas blessé, mais cette avalanche de sottises m'attriste.»

La place nous manque pour reproduire ici, comme nous le faisons habituellement, les extraits des principaux articles écrits sur la *Tentation*. Nous ne pouvons citer que quelques lettres, notamment celle de Taine, dont chaque mot a ici sa valeur. François Coppée, dans une longue lettre, lui dit : «Quelle gigantesque et magnifique vision ! J'en suis positivement ébloui ; jamais, à mon humble avis, on n'a poussé à ce degré l'intensité de la couleur et la netteté du dessin, et en vous admirant, je pense à la fois à Rembrandt et à Albrecht Durer.»

Le manuscrit de la troisième version porte cette simple inscription :

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE.

Juillet 1870 - 20 juin 1872.

GUSTAVE FLAUBERT.

Il se compose de 134 feuillets, écrits d'un seul côté. C'est la copie mise au net des ébauches citées plus haut. Quelques corrections sont faites dans les marges.

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

ET

LES AUTEURS CONTEMPORAINS.

5 avril.

Un philosophe qui est un charmeur ; vous êtes cela. Votre livre est plein comme une forêt ; j'aime cette ombre et cette clarté. La haute pensée et la grande prose, ce sont les deux choses que j'aime ; je les trouve en vous. Je vous lis et je vous relirai. A bientôt, je viendrai vous voir.

Votre ami

VICTOR HUGO.

28, rue Barbet-de-Jouy, 1^{er} avril.

Mon cher Flaubert,

Je vous ai lu d'un trait et je vous relis; au point de vue matériel, c'est intéressant, varié, éblouissant comme une féerie.

Au fond, c'est bien ce que j'avais pensé : le IV^e siècle vu par un cerveau d'ascète. Comme l'ascète théologien est alors le personnage régnant, et que les songes et constructions théologiques sont la grosse affaire du temps, la lorgnette est bien choisie.

Très bonne préparation physiologique et psychologique; on voit que vous connaissez très bien les prodromes et le mécanisme de l'hallucination, cela s'engrène.

Objections : 1^o vous avez pris vos hérésiarques dans saint Épiphane; or il est probable qu'il les calomnie, car il est assez borné, c'est un dévot de province; mais on peut répondre que saint Antoine est encore au-dessous, et qu'il les voit à travers les cancanes de leurs adversaires; 2^o vous donnez aux dieux grecs des noms romains, et vous les altérez; on répondra qu'à cette époque ils l'étaient déjà et que l'Olympe hellénique avait pris une tournure latine classique. Mais saint Antoine n'a vécu qu'à Alexandrie et Constantinople, ce pur pays grec; il ne parle que grec, il semble qu'il aurait dû laisser à l'Olympe une couleur plus hellénique; 3^o la finale semble une prévision trop accusée et trop exacte de la science moderne, de notre zoologie à la Lamarck. Je ne me représente pas assez bien la science alexandrine pour savoir si saint Antoine peut être conduit là.

La difficulté fondamentale de l'ouvrage est de concilier les deux points de vue suivants : 1^o faire une vraie hallucination, l'hallucination d'un ascète de l'an 330, avec l'incohérence et les soubresauts des phénomènes, avec les traces d'abêtissement et de maladie mentale qui conviennent au personnage; 2^o faire le tableau de la grande orgie métaphysique et mystique, du pêle-mêle des systèmes. Vous y avez réussi le plus souvent et pour l'essentiel.

Un beau morceau, c'est le gymnosophe; un autre, affriandant et troublant, c'est la reine de Saba. Où diable avez-vous trouvé ce type moral et physique, et ce costume? Car je suis persuadé que pour cela aussi vous avez des autorités, ou du moins des documents, des points de départ?

Compliments et poignée de main; je n'ai pas reçu le *Candidat*, que je voudrais bien lire; rappelez-vous aussi que vous m'avez promis votre visite pour un mardi après-midi.

A vous

H. TAINÉ.

Étretat, le 3 mai 1874.

.....
Avant d'écrire, j'ai voulu faire intime connaissance avec des personnages qui occupaient ma pensée depuis longtemps déjà : j'ai lu, j'ai relu, puis j'ai encore relu; j'ai suivi le vieux saint dans ces régions de rêve, où l'éblouissement succède à l'épouvante, où le charme de la couleur le dispute à la profondeur de la pensée. Te dire combien ces voyages prodigieux m'ont attachée, captivée, je ne le pourrais pas; mais je te serre les deux mains bien fort, en reconnaissance des heures enchantées que tu m'as fait passer.

Puis, j'ai pu regagner la terre, et trouver encore un vrai plaisir à suivre l'analyse, hélas! bien réelle, de scènes que nous avons tous contemplées, plus ou moins, depuis quelques années. Comme ils sont vivants, comme ils sont de chair et d'os, tes personnages du *Candidat*! Qu'il y ait des gens qui n'aiment pas à voir cela, je le conçois sans peine; leurs photographies leur paraissent trop ressemblantes.

Pendant ces quelques jours que Guy a passés à Étretat, nous avons bien parlé de toi, mon vieux Gustave, et je sais combien tu te montres toujours excellent pour mon fils; aussi comme on t'aime, comme on croit en toi, comme le disciple appartient au maître!

J'espère bien que tu nous donneras quelques jours cet été, et que tu viendras voir notre chère petite vallée. Il faudra t'entendre avec Guy et profiter d'un des congés du pauvre garçon; il ne saurait se consoler de n'être point ici pour te faire les honneurs de nos rochers, et son chagrin me gâterait la joie que je me promets de ta bonne visite. Adieu, mon vieux, mon cher camarade, je t'embrasse bien cordialement. Hervé te prie de ne pas oublier tout à fait l'écolier qui est en train de devenir un homme. En attendant, c'est toujours un bon et gentil garçon et j'espère que tu l'aimeras aussi.

Encore une bonne poignée de main de ton amie d'enfance.

LAURE LE P. DE MAUPASSANT.

INDEX.

Cet Index contient tous les noms propres qui se rencontrent dans les trois versions de la *Tentation de saint Antoine*, et aussi quelques termes rares. Les références des différentes versions sont séparées par un point et virgule. Les noms entre crochets sont des corrections à l'orthographe adoptée par Flaubert. Les noms très connus ne sont suivis d'aucune explication. Un certain nombre de noms ou de mots n'ont pas pu être identifiés, ainsi : NISNAS, PHALMANT, etc. Faute de place, on n'a pas indiqué les sources.

A

AARON, 246, 269, 364. Frère de Moïse et ancêtre de la caste sacerdotale juive.

ABDENAGO, 383. Nom donné par les Chaldéens à Azarias, l'un des compagnons de Daniel.

ABÎME, 56. L'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.

ABIRON, 269. L'un des trois Hébreux qui se révoltèrent contre Moïse et furent, en punition, ensevelis vivants.

ABRAHAM, 245, 269, 364, 483; 512, 529.

ABRAXAS, 57; ΑΒΡΑΞΑΣ, 261; 523. Formule gnostique, représentant le nombre 365 et désignant l'Être Suprême.

ABYLA, 465; 630. Voir COLONNES D'HERCULE.

ACCA LAURENTIA [ACCA LARENTIA], 474; 636. Divinité romaine; la mère des dieux Lares.

ACHARAMOTH [ACHAMOTH], 57, 68. Mot hébreu, signifiant «la Sagesse»; sorte de divinité, dans la doctrine gnostique.

ACHÉLOÛS, 152; 465; 630. Dieu d'un fleuve grec. Il avait l'apparence d'un homme portant au front deux cornes de taureau. Hercule lui en arracha une.

ACHILLE, 90; 265, 470; 526, 634.

ACROPOLE, 152. Colline d'Athènes, sur laquelle s'élevait le Parthénon.

ADAM, 69, 92; 225, 257, 258, 267; 521, 527.

ADAMITES, 60; 257, 316. Sectaires du II^e siècle, qui rejetaient l'usage des vêtements.

ADMÈTE, 465. Époux d'Alceste.

ADONAÏ, 74. L'un des noms du Dieu d'Israël.

ADONIS, 219; 468, 502. Le dieu du printemps, en Syrie.

ADRAMITES, 104; 295; 544. Habitants de l'Arabie méridionale, aujourd'hui le Hadramaout.

ADVENUE (Traité de l'Ame), 71. Écrit d'Isidore, fils et disciple de Basilide.

ÆCIUS, 60, 61. L'un des principaux partisans d'Arius.

ÆSAR, 159. «Dieu», en étrusque.

AGAMEMNON, 150. Le chef des Grecs dans la guerre de Troie.

AGAR, 245; 512. Esclave d'Abraham et mère d'Ismaël.

AHRIMAN, 133, 134; 452, 454. Le dieu du mal chez les Perses.

AHUTI, 198.

AÏUS LOCUTIUS, 473. Divinité romaine.

AJAX, 265. L'un des principaux chefs des Grecs dans la guerre de Troie.

AJAX, 294; 543. Nom de l'éléphant de Porus.

AKARAMOTH [ACHAMOTH], 255. Voir ACHARAMOTH.

AKSAR, 197; 408; 599.

ALCESTE, 465. Femme grecque qui voulut mourir pour sauver son mari, mais fut ramenée à la vie par Hercule.

ALEP, 181. Ville de la Syrie septentrionale.

ALEXANDRE, 20, 22, 88, 102; 290, 470, 477; 543, 634. Roi de Macédoine (336-323 av. J.-C.).

ALEXANDRE, 12, 26. Évêque d'Alexandrie; membre du concile de Nicée; mort en 328.

ALEXANDRE DE COMANE, 233. Évêque de Comane, dans le Pont. Il adopta le métier de charbonnier par esprit d'humilité.

ALEXANDRE DE PHRYGIE, 279; 533. L'un des chefs des Montanistes.

- ALEXANDRIE, 3, 4, 7, 11, 21, 25; 233, 284; 506. Ville d'Égypte, fondée par Alexandre.
- ALPHALIM, 198.
- AMASIS, 309; 554. Roi d'Égypte (569-525 av. J.-C.). Suivant une légende, son âme était passée dans le corps d'un lion; ce lion vint lécher les pieds d'Apollonius.
- AMAZONES, 134. Compagnes de la Diane d'Éphèse; 152; 465; 630. Femmes guerrières du Pont vaincues par Hercule.
- AMENTHI, 141. Dans les croyances des Égyptiens, le lieu où les âmes se rendaient après la mort pour être jugées par Osiris.
- AMMON, 141. Dieu égyptien, adoré principalement à Thèbes.
- AMMON, 6, 179. Moine d'Égypte, contemporain d'Antoine; fondateur du monastère de Nitrie.
- AMMONARIA, 3, 5, 28, 179, 181.
- AMPHITRITE, 153. Reine de la mer et épouse de Poséidon.
- AMPHYTRIONADE [AMPHITRYONIADE], 152. Surnom d'Hercule; «Fils d'Amphitryon».
- AMSCHASPANDS, 134. Les sept «saints immortels», fils et serviteurs d'Ormuzd.
- ANAXAGORE, 178. Philosophe grec né à Clazomène en 500 avant J.-C.
- ANCHIALE, 278; ANQUIALE, 533. Ville de Thrace.
- ANCYRE, 69. Ville d'Asie-Mineure. Aujourd'hui : Angora.
- ANDRODAMAS, 113; 306; 552. Sorte d'hématite, noire et très dure; d'où son nom («qui dompte l'homme»). On lui attribuait la propriété d'attirer l'argent, l'airain et le fer.
- ANGERONA, 473; 636. Divinité romaine.
- ANNA PERENNA, 474; 636. Divinité romaine, personnification de l'année nouvelle.
- ANTÉE, 465. Géant libyen, fils de Poséidon et de la Terre; tué par Hercule.
- ANTHROPOS, 255; 518. En grec «Homme»; l'un des éons de la doctrine gnostique.
- ANTICHTONE [ANTICHTHONE], 169. Planète imaginaire, qui, dans le système de Pythagore et de Platon, tournait autour du soleil en opposition avec la nôtre, et, par conséquent, était invisible.

ANTIDICOMANISTES, 254; ANTIDICOMARISTES, 517 [ANTIDICOMARITES ou ANTIDICOMARIANITES]. Hérétiques qui ne croyaient pas à la virginité perpétuelle de Marie.

ANTIOCHE, 25, 181. Ville de Syrie. — Concile d'ANTIOCHE, 68. Tenu en 341.

ANTOINE (Saint), solitaire de la Thébaine (251-356), le premier qui se sépara entièrement du monde habité.

ANUBIS, 21, 141, 144; 455, 456. Dieu égyptien à tête de chien ou de chacal. Il aida Isis à ensevelir Osiris.

APELLES, 67. Disciple de Marcion. Il ne croyait pas à la résurrection des morts, défendait le mariage et rejetait l'Ancien Testament.

APELLITES, 254. Disciples d'Apelles.

APHIA [APHAEA], 158. Surnom de Diane, à Égine.

APHRODITE, 308; 553.

APIS, 144; 454, 456; 553. Bœuf sacré auquel les Égyptiens de Memphis rendaient un culte.

APOLLINARISTES, 69; 254; 517. Hérétiques qui croyaient à l'existence de deux fils de Dieu, l'un né de Dieu, l'autre né de la Vierge.

APOLLON, 79, 93, 111, 114, 148, 155; 267, 305, 308, 378, 459, 470, 474, 480; 528, 550, 553, 576, 626, 634, 637.

APOLLONIUS (DE TYANE), 96 à 116; 282, 285 à 316; 537 à 559. Philosophe pythagoricien. On lui attribuait de nombreux miracles et les païens cherchaient à l'opposer à Jésus. Il mourut vers l'an 97.

AQUARIENS, 256; 520. Hérétiques qui se servaient exclusivement d'eau dans la célébration des mystères.

ARABES, 198; 307, 444; 552, 616.

ARABIE, 470.

ARCHI-GALLE, 137; 469; 633, 634. Grand-prêtre de Cybèle.

ARCHONTE, 377; 575. Magistrats qui, au nombre de neuf, gouvernaient Athènes.

ARCHONTE (Femme de l'), 155. Femme de l'archonte-roi; chaque année, dans une cérémonie mystique, elle épousait Bacchus.

ARCONTIQUES [ARCHONTIQUES], 65. Secte gnostique du IV^e siècle. Selon eux, le monde forme une symphonie composée de sept cieux dont chacun a été créé et est gouverné par un archonte.

ARGENT (Région d'), 295.

ARGOS, 461, 476; 627. Ville du Péloponèse; centre principal du culte de Junon.

ARHAMOTH [ACHAMOTH], 518. Voir ACHARAMOTH.

ARICIA, 160. Ville du Latium; sanctuaire de Diane.

ARIENS, 5, 12, 22, 25. Disciples d'Arius.

ARIHMANE, 622. Voir AHRIMAN.

ARISTÉE, 149. Divinité grecque; le protecteur des champs.

ARISTOPHANE, 164; 483; 642.

ARISTOTE, 169.

ARIUS, 4, 68; 254; 518. Prêtre d'Alexandrie, qui niait la divinité du Christ et rejetait le dogme de la Trinité. Sa doctrine fut condamnée par le concile de Nicée, en 325.

ARNOUN [ARNON], 267; 527. Rivière qui se jette dans la Mer Morte.

AROMATES (Région des), 104. Aujourd'hui, la côte septentrionale du pays des Somali.

ARSÈNE, 41. D'abord, précepteur d'Arcadius, fils de Théodose; puis il se retira en Égypte, dans le monastère de Scété, où il mena une vie ascétique.

ARTIMPASA, 158. Nom de Vénus Uranie, chez les Scythes.

ARYANDIQUE, 20. Monnaie frappée par Aryandès, gouverneur de l'Égypte sous les règnes de Cambyse et de Darius.

ASBADÉE [ASBAMÉE], 98; 288; 539. Fontaine miraculeuse de Tyane.

ASCITES, 67; 256; 519. Sectaires du II^e siècle. Ils dansaient autour d'une outre (*ἀσκη*), considérant que les évangelisés étaient des outres remplies d'un vin nouveau.

ASIE, 109, 154; 259; 521, 548.

ASSA FÆTIDA, 258. Gomme résine fétide fournie par la fêrle persique.

ASSUR, 32; 389; 585. Ville d'Assyrie.

ASSYRIE, 32; 389; 585.

ASTARTÉ, 308; 553. Déesse de l'amour, en Phénicie.

ASTÉRION, 461; 628. Nom d'une plante, sorte d'aster.

ASTOMI, 191; 399, 408; 593, 599. «Les Muets»; peuple fabuleux de l'Inde.

ASTOPHAIOS [ASTAPHAIOS], 74. L'un des noms donnés au dieu d'Israël par les gnostiques.

ASTOTYRITES [ARTOTYRITES], 257; 520. Secte chrétienne, issue du montanisme. Ils se servaient de pain et de fromage pour l'eucharistie.

ATHANASE (Saint), 5, 11, 12, 40; 212, 284. Né à Alexandrie en 296. Disciple de saint Antoine, puis conseiller d'Alexandre, évêque d'Alexandrie, il combat Arius au concile de Nicée (325). Evêque d'Alexandrie en 328; il fut, à plusieurs reprises, déposé et exilé; il mourut en 373.

ATHÈNES, 114, 151; 308, 377; 553, 577.

ATHÉNIENS, 163; 463; 629.

ATLANTIDE, 189. Nom d'une île fabuleuse de l'Atlantique.

ATLAS, 465, 470; 634. Géant qui portait le ciel sur ses épaules. Hercule le remplaça pendant un jour, tandis qu'Atlas allait cueillir pour lui les pommes d'or des Hespérides.

ATRIUM, 162, 182; 321, 363; 503, 612. Le salon de réception, dans les maisons romaines.

ATYS, 138; 634; ATTIS, 471. Le dieu du printemps, en Asie-Mineure.

AUDIENS, 67; 252. Disciples d'Audius.

AUDIUS, 516. Hérétique du IV^e siècle. Il prêtait à Dieu des formes humaines et prétendait que les ténèbres, le feu et l'eau n'ont pas eu de commencement.

AUGIAS (Étables d'), 465; 630. Nettoyées par Hercule.

AUGUSTE, 88. Empereur romain (24 av. J.-C.-14 ap. J.-C.).

AXIEROS, AXIOKEROS, AXIOKERSA, 157. Noms de trois des sept Cabires de Samothrace.

B

BAAL, 240. Dieu suprême des Cananéens.

BAARAS, 199. Plante du Liban à laquelle on prêtait des propriétés miraculeuses.

BAASA, 32; 389; 585.

BABEL (Tour de), 27; 649.

BABYLONE, 32, 55, 100 à 102, 129, 132, 187, 179; 241, 289, 290, 292, 293, 389, 471, 484, 490; 508, 540 à 543, 585, 634, 643, 645.

BACCHANTES, 147, 155; 475, 476; 638, 639. Femmes qui prenaient part aux fêtes de Bacchus.

BACCHANTS, 155; 638. Hommes qui prenaient part aux fêtes de Bacchus.

BACCHUS, 147, 149, 155; 378, 462, 475, 476; 576, 628, 638, 639. Le dieu du vin.

BACTRIANE, 32; 389, 444; 585, 615. Contrée à l'ouest du Pamir, dans la région du haut Oxus.

BAHUBA, 259.

BAÏA, 106; 298; 545. Ville d'eaux célèbre, dans la baie de Naples.

BALAAM, 45. Sorcier que le roi de Moab envoya maudire le peuple juif et dont un ange tourna les paroles en bénédictions.

BALACIUS, 11; BALASIUS [BALACIUS], 212. Duc d'Égypte. Il méprisa les lettres que saint Antoine lui écrivit au sujet de l'expulsion d'Athanase. Suivant la légende, il mourut cinq jours après.

BALIS, 113; 306; 551. Herbe à laquelle on attribuait la vertu de rappeler les morts à la vie.

BALISTE, 362. Machine de guerre destinée à lancer des pierres.

BALTHASAR, 383. Nom donné à Daniel, transporté à Babylone.

BARAOMATES, 99; 290; 540. Peuple de l'Inde.

BARBATUS, 162.

BARBELO, 91; 260, 266; 522, 527. Eon du système gnostique; la mère de Ialdabaoth et de Sabaoth.

BARCOUF (Prophétie de), 71. Écrit de Basilide, attribué à un nommé Barcouf.

BARDESANES 55 ou BARDESANE, 67. Syrien, né à Édesse en 154; il combattit d'abord le fatalisme astrologique des Chaldéens, puis se rallia, semble-t-il, à leur doctrine.

BASILIC, 196; 597, 599; BASILIQUE [BASILIC], 404, 405, 408.
Sorte de serpent auquel les anciens attribuaient la faculté de tuer par son seul regard.

BASILIDE, 4, 57, 71. Hérésiarque alexandrin du II^e siècle. Il croyait à l'existence, dans chaque homme, de deux éléments, l'un corporel, l'autre spirituel. Le chrétien doit s'efforcer, à l'exemple de Jésus, de faire triompher l'élément spirituel.

BASILIDIENS, 261; 523. Disciples de Basilide.

BELLÉROPHON, 462. Héros corinthien; monté sur Pégase, il vainquit la Chimère.

BELLÉROPHONTIENNE (Maladie), 70. Sorte de mélancolie dont fut affligé Bellérophon, vers la fin de sa carrière.

BELLONE, 160; 463; 628. Épouse ou sœur de Mars.

BELLUAIRE, 27, 81; 274, 383; 581. Esclave chargé de la surveillance et du soin des animaux féroces dans les amphithéâtres.

BÉLUS, 101, 129, 131, 187; 292; 542. Dieu suprême des Chaldéens.

BENDIS, 158. Nom d'Hécate en Thrace.

BÉTHEL (Le traître de), 246; 512. Allusion à un épisode du livre des *Juges* (1, 22-26).

BETHSABÉ, 365; 570. Femme d'Uri le Hittite, puis de David; mère de Salomon.

BHÊMA, 313; BHÉMA, 557. Fête célébrée par les Manichéens, au mois de mars, en commémoration de la mort de Manès.

BIBASIS, 377; 575. Sorte de danse spartiate.

BIRÈME, 22. Navire à deux rangs de rames de chaque côté.

BIZOR, 92; 267; 527. Rivière de la Palestine méridionale.

BLEMMYES, 192; 399, 408; 593, 599. Peuple d'Éthiopie, sur la frontière d'Égypte. Les Grecs et les Romains, par leurs récits fabuleux, ont mis les Blemmyes au rang des peuples imaginaires.

BOSPHORE, 284.

BOSTRA, 92; 267; 527. Ville du Hauran, en Syrie.

BOUDDHA, 61, ou BUDDHA, 124 à 127.

BRAHMANE, 120; 447; 618 ou BRAKHMANE, 85, 125, 127.
Prêtre indou.

BRIMO, 472. Surnom de Cérès ou Proserpine.

BRITOMARTIS, 158. Déesse crétoise, analogue à Diane.

BUBAL [BUBALE], 85. Sorte d'antilope.

BUBASTIS, 455. Ville d'Égypte, dans le delta du Nil.

BUCÉPHALE, 100; 290; 540. Nom du cheval d'Alexandre.

BUSIRIS, 465; 630. Tyran d'Égypte, tué par Hercule.

BYBLOS, 141. Port de Phénicie, voisin de Béryte (Beyrouth).

BYBLOS, 455; 623. Nom grec du papyrus; on fabriquait des chaussures avec les fibres de cette plante.

BYSSUS, 17; 456. Matière textile dont se servaient les anciens pour fabriquer les plus riches étoffes.

BYTHOS, 260, 261, 313; 522, 558. Nom grec de l'Abîme; l'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.

C

CABIRES, 38, 111, 147, 154; 305; 550. Divinités du feu, adorées principalement dans les îles de Samothrace, de Lemnos et d'Imbros.

CACUS, 465; 630. Brigand du Latium, tué par Hercule.

CADUCÉE, 103, 147; 295; 543. Bâton entrelacé de deux serpents, attribut de Mercure.

CAFF, 198. Nom arabe du Caucase.

CAÏN, 66; 269; 529.

CAÏNITES, 66, 71; 268, 269; 529. Gnostiques qui louaient Caïn et Judas d'avoir désobéi à Jéhovah, considéré comme la cause de tout mal.

CAÏUS, 92; 460; 627. Prénom de Caligula.

CALENDES, 110; 302. Le premier jour du mois, à Rome.

CALIGULA, 92. Empereur romain (37-41).

CALIXTE, 69. Élu pape en 219, il subit le martyre en 223.

CALPÉ, 465; 630. Voir COLONNES D'HERCULE.

CALYDON (Sanglier de), 462. Monstre d'Étolie, tué par Méléagre.

CAMBYSE, 455; 623. Fils de Cyrus, roi des Perses. Il conquiert l'Égypte en 525 avant J.-C.

CAMÆNA, 162. Nom latin de la Muse grecque.

CAMPANIENS (Golfes), 111, 305; 550. De Campanie, province d'Italie dont la capitale était Capoue.

CANA (Noces de), 256.

CANANÉENNE (Fille de la), 362. Épisode de l'Évangile (*Matthieu* XV 21-28, *Marc* VII 24-30).

CANATHUS (Fontaine), 461; 627. Près de Nauplie, en Argolide.

CANCER, 420. Signe du zodiaque; celui que le soleil semble parcourir au commencement de l'été.

CANOPE, 7, 16. Ville de la Basse-Égypte. Aujourd'hui : Aboukir.

CAOSYAC [SAOSHYANT], 134. Personnage qui jouait chez les Perses, le même rôle que le Messie chez les juifs et les chrétiens.

CAPITOLE, 160. A Rome, enceinte renfermant les temples de Jupiter, Junon et Minerve, protecteurs de la cité.

CAPITOLIN, 462. Le temple du Capitole.

CAPPADOCE (Fausse prophétesse de), 67; 271, 314; 529, 558. Voir FAUSSE PROPHÉTESSE.

CAPRICORNE, 420. Signe du zodiaque; celui que le soleil semble parcourir au commencement de l'hiver.

CARCHÉSIENNE (Coupe), 378; 576. Vase à boire, en usage chez les Grecs; il avait deux anses en forme d'oreille.

CARNA, 162; ou CARNIENNE (Déesse), 482. Divinité romaine.

CARÆNUM, 258. Vin doux d'Asie.

CARPOCRAS, 61, 67. Hérésiarque alexandrin du II^e siècle. Il enseignait que le monde a été créé par des anges et niait la divinité du Christ.

CARPOCRATIENS, 58, 72; 270, 315; 529, 557. Disciples de Carpocras.

CARRABAS, 281. Nom donné au « roi des Saturnales », à Alexandrie.

CARTHAGE, 187; 389.

CASSANIENS (Monts), 104; 295; 544. Dans l'Arabie occidentale.

CASSITEROS, 32; 389; 585. L'étain, en grec.

CATACOMBES, 6. A Rome, souterrains qui servirent de refuge et de cimetière aux premiers chrétiens.

CATAPULTE, 612. Machine de guerre qui projetait des dards et des traits de grand poids.

CATÉCHUMÈNE, 233; 506. Chez les premiers chrétiens, personne à qui l'on enseignait le catéchisme pour la préparer à recevoir le baptême.

CATHARES, 472; 635. Divinités de Pallantium, en Arcadie.

CATOBLEPAS, 195; 405, 408; 597, 599. Sorte de grande antilope d'Afrique à grosse tête penchée.

CAUCASE, 293.

CELÈPHE, 53.

CENTAURE, 11, 152, 158; 465; 630. Être imaginaire, moitié homme, moitié cheval.

CENTAURE, 171. Nom d'une constellation.

CÉPHISE, 463; 629. Rivière de l'Attique.

CÉPUS, 197; 408; 599. Sorte de singe d'Éthiopie.

CERBÈRE, 152; 465; 630. Chien à trois têtes qui gardait la porte des Enfers.

CERCOPES, 152; 465; 630. Monstres d'Éphèse, moitié hommes, moitié singes; ils furent enchaînés par Hercule.

CERDON, 54. Syrien qui apporta à Rome, vers 140, les doctrines gnostiques. Il rejetait l'incarnation du Christ et la résurrection.

CÉRÈS, 78, 154; 458, 459, 463; 626, 629. Déesse des moissons.

CÉRINTHE, 69. Hérésiarque de la fin du 1^{er} siècle. Il croyait que l'esprit de Dieu n'était entré en Jésus qu'au moment du baptême. Alors, Jésus avait été le Christ. Mais le Christ, impassible par nature, s'était séparé de Jésus avant la Passion.

CÉRINTHIENS, 70; 254; 518. Disciples de Cérinthe.

CÉSAR, 20. — Titre des empereurs romains, 110, 164; 302, 483; 549, 642.

CÉSARÉE, 72. Ville de Palestine.

CESAREUM [CAESAREUM], 22. Temple de César, à Alexandrie.

CHALDÉE, 99, 198; 289, 304, 402; 513, 540, 595.

CHALDÉENS, 129.

CHALIBON [CHALYBÔN], 32; 389; 585. Vin réputé de Chalybôn, ville de Syrie.

CHAMPS-ÉLYSÉES, 569. Séjour réservé aux âmes des hommes bons et justes, dans la mythologie gréco-romaine.

CHAOS, 129; 457; 624.

CHARIS, 261, 266; 527. Nom grec de la «Grâce». L'un des éons des gnostiques.

CHARITÉ, 56. L'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.

CHARMIDÈS, 460; 627. Le père de Phidias.

CHIMÈRE, 187 à 191; 393 à 397, 408, 462; 589 à 592, 599. Monstre fabuleux.

CHITON, 151. Tunique de femme, longue et avec manches.

CHLAMYDE, 221; 637. Sorte de casaque militaire sans manches.

CHRIST, 54, 56, 58, 59, 77, 92, 93, 95, 124; 215, 219, 241, 242, 244, 253, 254, 256, 259, 267, 268, 275, 278, 279, 281, 319, 334, 359, 365; 503, 509, 511, 517, 518, 519, 528, 533, 535, 563.

CILICIE, 98; 289; 539. Contrée de l'Asie-Mineure, au sud du Taurus.

CIMMÉRIENS, 4, 158. Peuples barbares de la Crimée.

CIRCÉ, 462; 628. Magicienne redoutable de la côte latine.

CIRCONCELLIONS, 66, 67; 280, 312, 316; 534, 557, 559. Sectaires donatistes qui couraient la province d'Afrique, délivrant les esclaves, abolissant les dettes et cherchant le martyre.

CISSIE, 291. Province perse, dont la capitale était Suse.

CISTRE [SISTRE], 91; 265, 456; 526, 623. Instrument de musique employé par les prêtres d'Isis.

CITHÉRON, 476. Montagne de la Grèce centrale, dans les gorges de laquelle se déroulaient, tous les trois ans, les orgies de Bacchus.

CLAUDIUS DRUSUS, 164; 483; 642. C'est-à-dire Néron. (Nero Claudius Drusus Germanicus Caesar).

CLAZOMÈNE, 409; 600. Ville d'Asie-Mineure, voisine de Smyrne.

CLEINÉ, 376; 574. Nom de femme grecque.

CLÉMENT (Saint), 45, 55, 92. Père de l'Église (150-215).

- CLÉOPÂTRE, 648. Reine d'Égypte (52-30 av. J.-C.).
- CLIO, 478; 640. La muse de l'Histoire.
- CNIDE, 105; 296; 545. Ville de Carie en Asie-Mineure.
- CNYZA [CONYZA], 98; 288; 539. Nom d'une plante.
- COLISÉE, 6. Amphithéâtre construit, à Rome, par Vespasien.
- COLLINA [COLLATINA], 161. Divinité romaine.
- COLLYRIDIENS, 67. Secte du IV^e siècle. Ils prenaient la Vierge pour une déesse païenne et lui offraient des gâteaux, appelés «collyrides».
- COLONNES D'HERCULE, 304. Les deux promontoires de Calpé et d'Abyla qui s'élèvent des deux côtés du détroit de Gibraltar.
- COLORBASIENS [COLARBASIENS], 261; 523. Secte gnostique, apparentée à celle des Marcosiens.
- COLZIM, 4; 207. Aujourd'hui : Suez.
- COMANE, 233, 278; 533. Nom de deux villes d'Asie-Mineure, l'une dans le Pont, l'autre en Cappadoce.
- COMARIA (Promontoire), 104; 295; 544. Au sud de l'Inde; aujourd'hui : cap Comorin.
- CONSTANTIN, 11, 24 à 26, 148. Empereur romain (306-337).
- CONSUS, 162. Divinité romaine.
- CORÉ, 269. L'un des trois Hébreux qui se révoltèrent contre Moïse et furent, en punition, ensevelis vivants.
- CORINTHE, 106, 114; 297, 308; 546, 553.
- COS, 465; 630. Ville de Carie, en Asie-Mineure.
- COSMOCRATOR, 255; 518. En grec «Maître du Monde»; l'un des éons de la doctrine gnostique.
- COUCOUPHA, 142. Sorte de tête de chacal ou de chien, qui surmontait le sceptre des rois et des dieux de l'Égypte.
- CRATÈRE, 147; 476. Vase d'une grande capacité dans lequel on mêlait l'eau et le vin destinés au repas.
- CRATHIS, 473; 635. Montagne d'Arcadie.
- CRAULAUBACH, 271.
- CRÉPITUS, 163, 164; 482, 483; 642.
- CRÈTE (Taureau de), 465; 630. Monstre tué par Hercule.

CRISPUS, 26. Fils de l'empereur Constantin; empoisonné par son père.

CROTALES, 136, 182; 377, 469; 575. Sorte de castagnettes.

CTÉSIPHON, 61, 100; 259, 290; 521, 541. Ancienne capitale des Parthes, sur le Tigre, au sud de Bagdad.

CUBRICUS, 61. Nom primitif de Manès, d'après les théologiens grecs.

CUMES, 45. Ancienne ville de l'Italie méridionale. Elle possédait un bois sacré sur une colline, au pied de laquelle vivait, dans une grotte, la sibylle Deiphobée qui y rendait ses oracles.

CUPIDON, 479, 480; 641. Fils de Vénus et amant de Psyché.

CYBÈLE, 111, 136, 138; 301, 305, 469; 550, 565, 633. Déesse d'Asie-Mineure. Son culte fut introduit à Rome en 204 av. J.-C.; elle était représentée par une grosse pierre noire qu'on lavait chaque année, en grande cérémonie, à l'embouchure du Tibre.

CYCLE [SICLE], 20. Monnaie babylonienne et juive.

CYCLOPES, 149; 458; 625. Géants monstrueux qui n'avaient qu'un œil au milieu du front.

CYNOCÉPHALES, 104, 141, 144, 193; 295, 401, 408; 544, 594, 599. Gros singes à tête de chien. Les Égyptiens croyaient que ces animaux adoraient le soleil à son lever et à son coucher.

CYNOSURE, 414. Nom grec de la Petite Ourse : «la Queue du Chien».

CYPRIEN, 44, 79. Évêque de Carthage, il se tint caché pendant la persécution de Déce (250), combattit les Novatiens, et fut décapité en 258.

D

DACTYLES, 459. Prêtres de Cybèle.

DAÏRA, 155. Autre nom de Perséphone.

DALILA, 91; 527 ou DALILAH, 266.

DALMATIQUE, 50, 76; 471; 634. Tunique longue et ample, munie de manches très larges.

DAMAS, 92; 267; 527. Ville de Syrie.

- DAMIS, 95 à 116; 282 à 316; 535 à 556. Disciple d'Apollonius de Tyane.
- DAN, 389, 490. L'une des douze tribus d'Israël.
- DANIEL, 9. L'un des quatre «grands prophètes» d'Israël.
- DARIQUE, 10, 20; 363. Monnaie d'or des Perses.
- DARIUS, 291. Roi des Perses (521-485 av. J.-C.).
- DATHAN, 269. L'un des trois Hébreux qui se révoltèrent contre Moïse et furent, en punition, ensevelis vivants.
- DAVID, 231, 246, 360, 361; 512. Roi des Juifs (x^e siècle av. J.-C.).
- DECIMA, 162. Divinité romaine.
- DEDAÏM [DOUDAÏM], 199. Nom hébreu de la mandragore (au pluriel).
- DÉLOS, 155; 376; 574. Ile de la mer Égée, dans l'archipel des Cyclades; lieu de naissance d'Apollon.
- DELPHE, 156; 462. Sanctuaire d'Apollon, au pied du mont Parnasse, en Phocide; siège de la Pythie.
- DÉMÉTRIUS, 20. Roi de Macédoine, au III^e siècle av. J.-C.
- DÉMÉTRIUS, 301, 303; 549. Disciple d'Apollonius de Tyane.
- DÉMIURGE, 57; 255, 456; 518, 623. Le génie qui a créé le monde; l'un des éons des gnostiques.
- DÉMONASSA, 377, 378; 575 à 577. Nom de femme grecque.
- DENYS, 44, 45; DENIS, 234. Évêque d'Alexandrie. Il se cacha pendant la persécution de Dèce (250) et fut exilé par Valérien.
- DERCÉTO, 471; 634. Déesse syrienne et phénicienne (non babylonienne); moitié femme, moitié poisson.
- DGIAN-BEN-DGIAN, 33. Héros de la légende orientale. On lui attribuait la fondation des Pyramides.
- DIABLE, 10, 16, 28, 48, 55, 57, 59, 60, 62, 67, 110, 126, 145, 166, 167, 169 à 178, 187; 240, 246, 247, 250, 251, 258, 260, 275, 279, 303, 318, 340, 342, 343, 346, 347, 352 à 354, 357, 358, 362, 365, 366, 369, 370, 371, 373, 409 à 423, 451, 453, 456, 457, 467, 468, 471 à 474, 478 à 483, 485 à 496; 512, 513, 515, 531, 549, 562 à 565, 567, 570, 600 à 607, 621 à 624, 632, 634 à 637, 642, 644 à 647, 648 à 651.
- DIACONESSE, 107. Nom donné aux veuves ou filles qui, dans la primitive Église, exerçaient la charité parmi les femmes.

DIANE, 98, 134, 147, 153; 268, 382, 473; 528, 539, 635.
Déesse des forêts et de la chasse.

DIDYME, 3, 178. Aveugle dès l'âge de 4 ans; il dirigea pendant près de soixante ans l'école catéchétique d'Alexandrie. Mort en 395.

DIACLÉTIEEN, 12, 117. Empereur romain (284-305).

DIOMÈDE, 465. Roi de Thrace, tué par Hercule.

DIOMÈDE, 463; 628. Fils de Tydée; l'un des héros de la guerre de Troie.

DIST, 408.

DITHYRAMBE, 476; 639. Poème chanté en l'honneur de Bacchus «né deux fois».

DODONE, 461. Sanctuaire de Zeus, dans la Grèce du Nord.

DOESPŒNÉ [DESPOENÉ], 158. Déesse des Arcadiens.

DOMIDUCA, 162. Divinité romaine.

DOMITIANUS (Titus Flavius) ou DOMITIEN, 109, 110; 302, 303; 549. Empereur romain (81-96); assassiné par l'intendant de sa femme.

DOMITILLA, 83. Chrétienne appartenant à une riche famille romaine; elle fut exilée et, suivant la légende, martyrisée, vers l'an 95.

DOMMINE D'ALEP, 181. Martyre du IV^e siècle.

DONATISTES, 280; 534. Sectaires d'Afrique, disciples de Donat. Ils n'admettaient pas que l'Église pardonnât à ceux qui avaient reculé devant le martyre.

DORADE, 171. Constellation de l'hémisphère austral.

DOSITHÉUS, 93, Juif de Samarie; le maître de Simon le Magicien.

DRACHME, 19; 363. Monnaie grecque valant un peu moins d'un franc.

E

ÉBIONITES, 71. Hérétiques qui observaient la loi de Moïse et considéraient Jésus comme le Messie, tout en rejetant sa divinité.

ECBOLADA, 376; 574. Sorte de raisin d'Égypte qui fait avorter.

ÉCHO, 461; 627.

ÉDEN, 273; 530.

EDUCA [EDUSA], 162. Divinité romaine.

ÉGIDE, 461; 628. Le bouclier de Minerve.

ÉGINE, 158. Ile grecque, voisine d'Athènes.

ÉGLISE, 56, 57; 260, 268; 522. L'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.

ÉGYPTE, 16, 72, 143, 144, 163; 221, 245, 297, 362, 389, 442, 455; 574.

ÉLÉE, 472; 635. Ville de l'Italie méridionale, nommée, par erreur, à la place d'Élis.

ÉLÉEN (Sosipolis), 157. Dieu protecteur, qui, sous la forme d'un reptile, sauva la ville d'Élis.

ÉLÉPHANTINE, 117. Ile du Nil, dans la Haute-Égypte.

ÉLEUSIS, 305, 378; 576. Ville voisine d'Athènes, où se déroulaient les célèbres mystères de Cérès et de Proserpine.

ÉLIE, 414, 491; 646. Prophète juif, contemporain d'Achab. Il ressuscita le fils d'une veuve. Enlevé au ciel sur un char de feu, il reparaitra au jour du jugement dernier, aux côtés d'Énoch.

ÉLIS, 463; 629. Capitale de l'Élide, dans le Péloponèse. Voir ÉLÉE.

ÉLISA, 32; 389; 585. Probablement Carthage.

ELKHESAÏTES, 58. Hérétiques, disciples d'Elkasai (fin du 1^{er} siècle). Ils admettaient deux Christs, l'un céleste, l'autre terrestre.

ÉLOÏ, 74. L'un des noms du Dieu d'Israël.

ELVIRE, 44. Ville d'Espagne (aujourd'hui : Grenade) où se tint le concile de 300 qui condamnait la recherche du martyre.

ELXAÏTES, 268, 269, 313; 521, 528. Voir ELKHESAÏTES.

ÉMATH, 32; 389; 585. Ville de Syrie, sur l'Oronte moyen.

EMMAÛS, 47. Bourg de Palestine, proche de Jérusalem, où, suivant la tradition, Jésus ressuscité se manifesta à deux de ses disciples.

EMPUSE, 102, 158; 293, 309; 542. Sorte de démon envoyé par Hécate.

EMPYRÉE, 569. La plus élevée des quatre sphères célestes, celle qui contient les astres.

ENCRATITES, 71. Sectaires chrétiens qui rejetaient le mariage comme immoral et s'abstenaient de l'usage de la viande.

ENNOÏA, 89, 91, 92, 94; 261, 263, 266 à 268, 314, 316; 525 à 528, 558, 559. La «Pensée»; surnom mystique d'Hélène, la compagne de Simon le Magicien.

ÉNOCH, 491; 646. Le septième patriarche antédiluvien. Suivant la légende, il fut transporté, vivant, dans le ciel, d'où il doit redescendre, à la fin des temps, pour s'opposer à l'Antéchrist.

ÉOLE, 464. Dieu du vent, chez les Grecs et les Romains.

ÉONS, 56; 255, 260; 518, 522. Nom donné par les gnostiques aux forces éternelles émanées de Dieu, telles que la Vérité, l'Esprit, etc.

ÉPAPHUS, 456; 624. Nom du bœuf Apis, chez les Grecs.

ÉPHÈSE, 25, 104, 109, 134; 296, 302; 544, 549. Ville d'Asie-Mineure; sanctuaire de Diane.

ÉPHRAÏM, 92; 267; 527. L'une des douze tribus d'Israël.

ÉPIDAURE, 76. Ville d'Argolide, dans le Péloponèse; sanctuaire d'Esculape, adoré sous la forme d'un serpent.

ÉPIGONION, 3, 78; 576. Harpe égyptienne à quarante cordes, inventée par Épigonos.

ÉPIPHANE, 569. Fils de Carpocras. Il écrivit un livre «Sur la Justice», et mourut à 17 ans.

ÉPONA, 474; 636. Déesse romaine, protectrice des chevaux et des cavaliers.

ÉRÈBE, 150; 459; 625. L'Enfer, chez les Grecs.

ERGASTULE, 27. Prison où l'on enfermait les esclaves insoumis.

ÉRICHTONIUS [ÉRYCHTHONIUS], 158. Fils de Triopas, dieu de Cnide.

ÉRITHRIENS [ÉRÉTRIENS], 291. Habitants d'Érétrie, dans l'île d'Eubée. Vaincus par les Perses et transportés en Susiane (ou Cissie), en 490 av. J.-C.

ÉROSTRATE, 181. Éphésien qui, pour s'illustrer, mit le feu au temple de Diane.

ERYMANTHE (Sanglier d'), 465. Monstre tué par Hercule.

ESAÛ, 70. Le fils aîné d'Isaac.

ESCHYLE, 45.

ESCULAPE, 62, 157; 275, 473; 531, 636. Dieu de la médecine.

ESDRAC [SIDRACH], 383. Nom donné par les Chaldéens à Ananias, l'un des compagnons de Daniel.

ESPÉRANCE, 56. L'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.

ESPRIT, 209, 242, 251, 261, 277; 508 à 510, 517, 518, 532.
— ESPRIT SAINT, 254.

ESQUILÉENNE (Porte), 83. A Rome; point de départ de la route de Tibur.

ESQUILIES, 301. A Rome; primitivement, lieu destiné au supplice et à l'inhumation des esclaves. Mécène et Auguste en firent l'une des plus belles promenades de la ville.

ÉTHIOPIE, 104; 296; 544. Aujourd'hui : l'Abyssinie.

ÉTIENNE (Saint), 241; 508. Le premier martyr chrétien, lapidé à Jérusalem en l'an 37.

ÉTRURIE, 159; 301. Nom ancien de la Toscane.

EUNOSTE, 21, 22. L'un des deux ports d'Alexandrie.

EURIPIDE, 465; 630. Roi de Cos en Carie, tué par Hercule.

EURYLE [EURYTE], 465; 630. Roi d'Échalie, tué par Hercule.

EURYNOME, 158; 473; 635. Déesse grecque; fille de l'Océan, elle personnifiait l'Aurore.

EUSÈBE, 11, 72; 234. Évêque de Césarée en Palestine (265-340).

EUSTATES [EUSTATHE], 41.

EUSTOLIE, 64. Femme aimée du prêtre Léonce, qui devint par la suite évêque d'Antioche.

ÈVE, 225, 245, 255 à 258, 273, 319, 375; 519, 521.

ÈVE (Évangile d'), 71. L'un des Évangiles apocryphes.

ÉVOHÉ, 476; 638, 639. Cri poussé par les Bacchantes, dans la célébration des mystères de leur dieu.

ÉZÉCHIAS, Roi de Juda (VIII^e siècle av. J.-C.). 9, il reçoit les ambassadeurs de Mérodach-Baladan, roi de Babylone (II, Rois, XX 13), 77, il détruit le serpent d'airain auquel son peuple rendait un culte.

EZÉCHIEL, 420.

F

FABULINUS, 162. Divinité romaine.

FALERNE, 228. Plaine d'Italie, au nord de Naples, célèbre par ses vins.

FANÉSIENS, 305. Peuple fabuleux de l'Europe septentrionale. Ils ne portaient pas de vêtement, mais se couvraient de leurs oreilles comme d'un manteau.

FAUNES, 474; 636. Divinités champêtres, chez les Romains.

FAUSSE PROPHÉTASSE, 316; 559. Femme qui, vers 235, souleva les campagnes de Cappadoce, en annonçant la fin du monde.

FERALIA, 163. Fêtes qui se célébraient, à Rome, en l'honneur des morts.

FEROUER, 134; FERVER, 451, 453; 621, 622. Ange gardien, chez les Perses.

FLAVIUS, 107; 299; 546.

FOI, 56; 261. L'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.

FORUM, 24. Place publique dans une ville.

FURIES, 152. Divinités des Enfers, armées de torches et la tête hérissée de serpents.

G

GABRIEL (Archange), 247.

GADÈS, 466. Ville d'Espagne. Aujourd'hui : Cadix.

GALGALAT [PANGALAT], 361. L'un des trois rois mages.

GALILÉE, 72. Région de la Palestine comprise entre le lac de Génésareth et la mer.

GALILÉENS, 269.

GANGARIDES, 104, 131; 295, 444; 544, 616. Populations du delta du Gange.

GANGE, 32, 99, 102, 128, 198; 402, 444, 446; 540, 542, 585, 595, 616, 617. Grand fleuve de l'Inde.

GARDEFAN (Cap), 32; 389; 585.

GAULES, 50, 152; 466; 630.

GÉANTS, 149. Êtres monstrueux. Ils voulurent détrôner Jupiter, mais le dieu les précipita dans les enfers.

GÉHENNE, 318; 560. L'Enfer.

GELLUDE, 158. Sorte de vampire, dans l'île de Lesbos.

- GÉNÉSARETH, 32; 389; 585. Lac de Palestine, traversé par le Jourdain.
- GERMAINS, 50. Anciens habitants de l'Allemagne.
- GÉRYON, 465; 630. Tué par Hercule.
- GIAN-BEN-GIAN, 389; 585. Voir DGIAN-BEN-DGIAN.
- GITTOÏ [GITTON], 93. Bourg de Judée, où naquit Simon le Magicien.
- GLAUCUS, 76. Fils de Minos roi de Crète.
- GNOSE, 4; 313; 558. Doctrine formée d'un mélange confus d'idées, puisées dans les religions de la Chaldée, de l'Égypte et de l'Inde, ou bien empruntées aux Juifs et aux chrétiens.
- GNOSTIQUES, 255, 259, 260, 261, 313, 316; 518, 521, 522, 558, 559. Hérétiques d'Égypte et de Syrie qui prétendaient avoir une connaissance («gnose») supérieure de la divinité.
- GOMORRHE, 483. Ancienne ville de Palestine.
- GORGONE, 146. La tête de l'une des trois Gorgones, Méduse, que portait le bouclier de Minerve.
- GOUITH, 198.
- GRÈCE, 376, 475; 638.
- GRECS, 93; 301, 482; 511.
- GRÉGOIRE, 44. Évêque de Néocésarée dans le Pont, surnommé le Thaumaturge; il échappa à la persécution de Dèce (250) et mourut vers 270.
- GRIFFON, 134, 196; 290, 402, 408; 595, 599. Animal fabuleux, moitié aigle, moitié lion.
- GYMNOSOPHISTE, 4, 85, 88; 289; 540. Nom grec du fakir.

H

- HAENSOPH, 262; 523. Terme cabalistique désignant et signifiant «l'Infini».
- HARPOCRATE, 143, 144; 455. Dieu égyptien, Horus enfant, fils d'Isis et d'Osiris.
- HÉBÉ, 150. Déesse de la Jeunesse, chez les Grecs.
- HÉBREUX (Évangile des), 70. L'un des Évangiles apocryphes.

HÉCATE, 472. Déesse de la Lune, sous ses trois formes, et protectrice des sorcières.

HÉCATOMBÉON, 151. Le premier mois du calendrier athénien. Il correspond à notre mois de juillet.

HÉCATONCHYRES [HÉCATONCHIRES], 149. Géants aux cent bras, nés d'Uranus et de la Terre.

HECTOR, 83. Fils de Priam, roi des Troyens. Il fut tué par Achille.

HÉCUBE, 470. Femme de Priam, roi des Troyens.

HÉGÉSIAS, 181. Philosophe pessimiste (vers 300 avant J.-C.).

HÉLÈNE, 91; 266, 470; 634. Femme de Ménélas. Ravie par Pâris, fils de Priam, elle fut la cause de la guerre de Troie.

HÉLÈNE, 89 à 91; 263 à 265; 524 à 526. La compagne de Simon le Magicien.

HELIOPOLIS, 118; 217, 456; 502. Ville de la Basse-Égypte.

HELLÈNES, 459; 626. Les Grecs.

HELLÉNIE, 156. Autre nom de la Grèce

HELVIDIENS, 59. Disciples d'Helvidius qui pensait que Marie avait eu des enfants de saint Joseph.

HEPHESTUS [HÉPHÆSTUS], 476. Le dieu du feu, chez les Grecs.

HÉRACLITE, 178. Philosophe grec, né à Éphèse vers 540 avant J.-C.

HERCULE, 147, 148, 152; 464, 465, 477, 480; 630.

HERMAS, 45. Converti par Rhodè. Allusion au « Pasteur d'Hermas », ouvrage du II^e siècle.

HERMÈS, 21. Pilastre surmonté de la tête d'Hermès, dieu grec, assimilé à Mercure par les Romains.

HERMIONE, 377; 575. Ville de la côte d'Argolide.

HERMOGÈNE, 70. Il entreprit de concilier la philosophie grecque avec le dogme chrétien; Tertullien le combattit fortement.

HERNIENS [HERMIENS], 55. Disciples d'Hermias (II^e siècle) qui soutenait que l'homme a reçu toutes ses connaissances des anges déchus.

HESPÉRIDES, 306, 465; 551.

HEURES, 147; 459; 626. Divinités grecques qui président aux changements de temps.

HIÉRODOULE, 98; 539. Esclave attachée au service des temples, dans l'antiquité.

HILARION, 5, 38 à 49, 51, 53 à 55, 58, 73, 87, 118 à 125, 128 à 132, 134, 137, 142, 145, 146, 148, 157 à 161, 166, 167. Ermite du IV^e siècle. D'abord disciple de saint Antoine, il se retira ensuite en Palestine, son pays natal.

HIMALAYA, 124.

HIPPOCENTAURE, 113. Être fabuleux, le même que le Centaure.

HIPPOPODES, 112; 305; 551. Populations scythes auxquelles les Grecs prêtaient des pieds de cheval.

HIRAS, 579. Personnage mentionné dans l'histoire de Juda et de Thamar (*Genèse*, XXXVIII).

HOLOPHERNE, 245; 512. Général assyrien (?) tué par Judith.

HOMA, 133. Breuvage du sacrifice, chez les Perses.

HOMAÏ, 198.

HOMÈRE, 73; 254; 477.

HOMÉRITES, 104; 295; 544. Nom des anciens habitants du Yémen; appelés aussi Himyarites.

HOMME, 56; 260; 522. L'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.

HOSTILINUS [HOSTILINA], 161. Divinité romaine.

HOULEH, 92. Lac de Palestine, traversé par le Jourdain.

HUNS, 26.

HURSIDA, 472.

HYDRE, 465; 630. Monstre tué par Hercule.

HYMÉNÉE, 477. Divinité qui présidait aux mariages.

HYMNIE, 158; ou HYMNIA, 473; 635. Surnom de Diane, à Orchomène.

HYRCANIE (Mer d'), 99; 290; 540. Nom ancien de la mer Caspienne.

I

IAARAB [YÂROB], 31; 388; 584. Ancien roi de Saba, suivant la tradition arabe.

IABDALAOTH [IALDABAOTH], 75. Voir IALDABAOTH.

IAKHSCHAB [YACHDJOB], 31; 388; 584. Ancien roi de Saba, suivant la tradition arabe.

IALDABAOTH, 522. Nom donné par les gnostiques à Jéhovah, créateur du monde.

IAÔ, 74. L'un des noms du dieu d'Israël.

IARCHAS, 103; 295; 543. Sage indou, de qui Apollonius disait tenir sa science et ses pouvoirs.

IDA, 461; 627. Montagne d'Asie Mineure, voisine de Troie.

IDÉENNE, 136; 469; 633. Surnom de Cybèle, déesse du mont Ida, en Asie-Mineure.

IDES, 301. Le treizième ou le quinzième jour du mois, à Rome.

ILYTHIA, 470; 472; 634. Déesse de l'accouchement, en Grèce.

INACCHUS, 290. Dieu-fleuve d'Argos, père d'Io, que Jupiter aima et que Junon métamorphosa en génisse.

INDE, 289, 465; 630.

INDES, 50; 293, 294, 388, 466, 476; 513, 584, 639.

INDUS, 103; 294, 295; 543.

INTELLIGENCE, 56; 260; 522. L'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.

IRAN, 134. Aujourd'hui : la Perse.

ISAAC, 245; 512. Fils d'Abraham.

ISIS, 141 à 144, 148; 289, 455. Déesse égyptienne, femme d'Osiris, mère d'Horus.

ISRAËL, 74, 91, 165; 241; 508, 643.

ISRAÉLITE, 281. Nom donné par les Circoncellions au bâton dont ils étaient armés.

ISSACHAR, 92; ISSAKAR, 267; 527. L'une des douze tribus d'Israël.

ISSEDONIE, 32; 389; 585. Région occupée par les Scythes au bord de la mer Caspienne.

ITALIE, 301.

IUKNETH, 198. Oiseau fabuleux, mentionné dans le Talmud.

IXION, 152. Il insulta Junon et fut, en punition, attaché à une roue enflammée avec laquelle il tournait dans l'air.

IZEDS, 134. «Les dieux», en persan.

J

JACOB, 164; 212, 245; 500, 512, 643. Le second fils d'Isaac.

JACQUES DE JÉRUSALEM (Saint), 213. On l'appelait le «Frère du Seigneur» ou «Rempart du peuple». Il fut lapidé par les Sadducéens en 62.

JAHEL, 245; 512. Femme de la tribu des Kénites qui tua Sisara.

JANUS, 160. Dieu du soleil chez les Romains. Il ouvrait et fermait le ciel et l'année; on le représentait avec un double visage.

JEAN, 12, 26. Évêque de Perse, membre du concile de Nicée.

JEANNE, 64. L'une des femmes qui accompagnaient et servaient Jésus.

JÉHOVAH, 92; 321. Nom du dieu d'Israël.

JÉRICHÔ, 72. Ville de Palestine.

JÉRUSALEM, 149; 268, 311, 362, 391, 484, 490; 555.

JÉRUSALEM CÉLESTE, 65. JÉRUSALEM DES CIEUX, 268. JÉRUSALEM LUMINEUSE, 569. JÉRUSALEM DES MONTANISTES, 278. Expressions désignant la «Cité de Dieu», que les chrétiens des premiers siècles espéraient voir descendre du ciel, selon la promesse de Jésus.

JÉSUS, JÉSUS-CHRIST, 10, 41, 42, 47, 51, 56, 58, 61, 62, 67, 68, 73, 77, 94, 115, 140, 149; 201, 225, 231, 241, 243, 244, 250, 254, 268, 269, 272, 275, 281, 303, 309, 311, 333, 334, 336, 359, 369, 442, 487, 488, 490, 492, 495, 496; 508 à 511, 528, 531, 533, 549, 555, 568, 646, 649, 651.

JOB, 236.

JOSEPH, 47; 254, 360, 361. Le père de Jésus.

JOURDAIN, 484; 644. Fleuve de Palestine.

JUDAS [JUDA], 579. L'un des douze fils de Jacob.

JUDAS, 66; 269, 364; 529, 570. — JUDAS (Évangile de), 71. Ouvrage apocryphe, l'Évangile des Caïnites.

JUDÉE, 268, 484; 644.

JUDITH, 245; 512. Femme juive qui tua Holopherne.

JUIFS, 9 (Cf. *Esther*, chap. IX), 169; 213, 260, 266, 490; 527, 645.

JUNON, 146, 151; 457, 458, 460, 465; 624, 627.

JUNONIA (Ile), 112; 306; 551. L'une des îles Fortunées (aujourd'hui : les Canaries).

JUPITER, 93, 114, 146, 149, 150; 267, 293, 294, 308, 457 à 463, 465, 480; 528, 543, 553, 624 à 628.

K

KABALISTES, 262; 523. Les gnostiques juifs.

KAIOMORTZ, 133; ou KAIOMORS, 452; 621. Le premier homme, dans les croyances des Perses.

KALANOS, 88. Gymnosophe qui se brûla, en présence d'Alexandre et de son armée.

KASTAN [KAHTÂN], 31; 388; 584. Ancien roi de Saba, suivant la tradition arabe.

KASTUR, 159. Nom étrusque de Castor.

KAULAKAU, 57, 58. Nom sous lequel Basilide désigne le Christ, par allusion à *Isaïe*, XXVIII, 10.

KEDUSHA, 362. La «Sainte»; surnom de Jérusalem.

KÈRES, 152. Filles de la nuit, génies de la mort, chez les Grecs.

KNOUPHIS, 73, 74. Divinité égyptienne à forme de serpent.

L

LABAN, 245; 512. Beau-père de Jacob.

LABYRINTHE, 143, 188; 394; 591. Célèbre édifice d'Égypte, sur les bords du lac Mœris.

LACYNUS, 465; 630. Tué par Hercule.

LADANON, 32; 389; 585. Gomme aromatique de l'Orient.

LAMIA, 376; 574. Nom de femme grecque.

- LAMPITO, 375 à 379; 573 à 577. Nom de femme grecque.
- LAPHRIA, 158; 473; 635. Divinité de Patras, analogue à Diane.
- LARES (Les dieux), 481; 641; ou LARES DOMESTIQUES, 162.
Dieux protecteurs de la famille, à Rome.
- LARIA (Presqu'île de), 295.
- LARVES, 161. Nom des fantômes ou spectres, à Rome.
- LATICLAVE, 164; 483; 642. A Rome, tunique ornée par devant d'une large bande de pourpre, insigne de l'ordre sénatorial.
- LAZARE, 362; 570. Ressuscité par Jésus.
- LÉMURES, 161. Sorte de revenants, à Rome.
- LÉONCE, 64. Voir EUSTOLIE.
- LIBAN, 484; 644. Montagne de Syrie.
- LIBITINA, 161. Ancienne divinité italienne, confondue plus tard avec Proserpine.
- LICORNE, 32, 49, 113, 198; 402, 408; 585. Être imaginaire, à corps de cheval, à tête de cerf, avec une corne sur le front.
- LICTEUR, 78, 115. A Rome, officier public attaché à la personne de certains magistrats; il marchait devant le magistrat en portant les faisceaux (haches dont le manche était entouré de verges) sur l'épaule gauche.
- LIMYRICA, 389. Nom ancien de la côte de Malabar.
- LUC (Évangile de), 47; 360.
- LUCIUS, 83. Nom de plusieurs martyrs.
- LUCRÈCE, 91; 266; 527. Outragée par Sextus, fils de Tarquin le Superbe, elle se tua.
- LUNE (Le dieu), 92, 122, 142, 158; 527.
- LYBIE[LIBYE], 212, 455; 623. Région à l'ouest de l'Égypte.
- LYBIQUE [LIBYQUE] (Chaîne), 2. Haut plateau à l'ouest du Nil.
- LYCOPodium, 447. Plante cryptogame.
- LYCOPOLIS, 284. Ville de la Haute-Égypte.
- LYCUS, 465; 630. Roi de Thèbes en Béotie, tué par Hercule.
- LYDIE, 476; 639. Contrée de l'Asie-Mineure occidentale.
- LYNX, 161. Nom d'une constellation.
- LYSIMACHIA, 376; 574. Nom de diverses plantes.

M

MACAIRE, 11. Moine de la Haute-Égypte, contemporain d'Antoine.

MADELEINE. Voir MARIE-MADELEINE.

MAGEDDO (Vallée de), 92; 267; 527. En Palestine, entre le Thabor et le Carmel.

MALGALAT [MAGALAT], 361. L'un des trois rois mages.

MALOBATHRE [MALABATHRE], 389. Nom d'une plante d'Asie, peut-être le bétel.

MANDRAGORE, 199. Plante dont la racine figure grossièrement un corps humain et à laquelle on attribuait jadis des propriétés aphrodisiaques.

MANÈS, 4, 51 à 54, 61, 71; 259; 521, 557, 569. Hérésiarque persan du III^e siècle; il croyait, comme les anciens Perses, à l'existence de deux principes ou dieux, l'un du bien, l'autre du mal. Il fut écorché vif vers 274.

MANICHÉENS, 257, 313; 520, 557. Les disciples de Manès.

MANIPULE, 78. Ce n'est pas un vêtement, mais un ornement sacerdotal, qui se place sur la manche gauche.

MARC (Évangile de), 47.

MARC-ANTOINE, 22, 161. Le rival d'Octave. Vaincu à Actium (31 avant J.-C.), il se réfugia à Alexandrie et se tua.

MARCEL D'ANCYRE, 69. Evêque du IV^e siècle; il professait une doctrine antitrinitaire analogue à celle des Sabelliens.

MARCELLIENS, 254. Disciples de Marcel d'Ancyre.

MARCELLINA, 72. Femme, qui vint à Rome vers 165 et adorait les images de Jésus, de Pythagore, de Platon, d'Aristote, etc.

MARCION, 55, 60. Hérésiarque du II^e siècle. Né à Sinope, il vint à Rome, où il connut Cerdon. Il enseignait qu'il y a deux dieux, celui des juifs et celui des chrétiens. Il blâmait le mariage et prêchait le martyre.

MARCIONITES, 67, 71. Disciples de Marcion.

MARCOSIENS, 59, 67, 71; 259; 521. Disciples de Marcos, qui enseignait l'existence d'une Quaternité, au lieu d'une Trinité. et admettait, dit-on, les femmes au sacerdoce.

MAREOTIS, 21. Lagune dans le delta du Nil, au sud d'Alexandrie.

MARIE, 47; 208, 244, 245, 254, 278, 358; 498, 501, 510, 517. Mère de Jésus.

MARIE-MADELEINE, 359, ou MADELEINE, 64; 219; 503. L'une des saintes femmes de l'Évangile.

MARS, 147, 154; 462; 628. Dieu de la guerre.

MARS (Champ de), 150. A Rome, emplacement situé hors des murs et consacré au dieu Mars; il était destiné aux exercices militaires.

MARTHE, 64. Sœur de Marie de Béthanie.

MARTIALUS [MARTIALIS], 217; 502.

MARTICHORAS, 194, 195; 405, 408; 597, 599. Quadrupède de l'Inde; peut-être le porc-épic.

MARTYPIA, 377; MARTYPSA, 575.

MATHIEU ou MATTHIEU (Évangile de), 47; 360.

MAXIMILLA, 63, 64, 67; 274, 276 à 278, 313, 316; 530 à 533, 557, 559. L'une des prophétesses du montanisme.

MÉDÉE, 462; 628. Magicienne grâce à qui Jason s'empara de la toison d'or.

MELCHISÉDECH, 69; 511; MELCHISSÉDEC, 244. Roi de Jérusalem, au temps d'Abraham.

MELECE, 284. Évêque de Lycopolis en Haute-Égypte (début du IV^e siècle); hostile à Pierre d'Alexandrie, il fut déposé par le concile de Nicée.

MÉLÉCIENS, 25. Partisans de Méléce.

MÉLISSE, 178. Philosophe grec de l'École d'Élée.

MELPOMÈNE, 477; 639. Muse de la poésie lyrique et tragique.

MELTHÉ, 476.

MEMPHIS, 456. Ville d'Égypte.

MENA, 164; 482; 642. Divinité romaine.

MÉNADES, 147, 155; 461, 475; 627, 638. Femmes qui célébraient les fêtes de Bacchus.

MÉNANDRIENS, 254; MÉNANDRINS, 518. Partisans de Ménandre de Cépharétée, disciple de Simon le Magicien. Ils étaient nombreux surtout à Antioche.

MENDÈS, 378; 576. Vin de Mendès, dans le delta du Nil.

MÉNÉLAS, 264; 526. Frère d'Agamemnon; mari d'Hélène.

MÉNIPPE, 106 à 108; 298 à 300; 546, 547. Jeune Corinthien, aimé d'une empuse qui avait pris la forme d'une femme. Apollonius démasqua le monstre.

MERCURE, 25, 147, 157; 267, 470, 472; 528, 634, 635. Le dieu du commerce.

MÉRINTHIENS, 69. Disciples de Mérinthe, le même que Cérinthe.

MESCHIA et MESCHIANÉ, 133; 452; 621. Le premier couple humain dans les croyances des Perses.

MÉSOPOTAMIE, 198; 402; 595. La plaine qui s'étend entre le Tigre et l'Euphrate moyens.

MESSALIENS, 60. Secte gnostique du III^e siècle.

MESSIE, 77; 219, 359, 490; 502, 646.

MÉTANGISMONISTES [MÉTANGISMONITES], 254. Hérétiques qui soutenaient que, dans la Trinité, le Fils était contenu dans le Père comme un vase dans un autre vase.

MÉTAPONTE, 475. Ville de l'Italie méridionale.

MÉTHODIUS, 69. Évêque d'Olympus en Asie-Mineure; adversaire d'Origène; martyrisé vers 311.

MILET (Vierges de), 181. Lasses de vivre, elles voulaient se tuer. On ne les en empêcha qu'en menaçant d'exposer nues aux yeux du public celles qui se tueraient.

MIMALLON, 476; 639; MIMALLONÉIDE [MIMALLONIDE], 147, 155. Nom donné, en Macédoine, aux Bacchantes.

MINERVE, 79, 93, 146, 151; 267, 461, 480; 528, 553, 627. La déesse de la sagesse.

MINOS, 76. Roi et législateur des Crétois.

MIRAG, 197; 408; 599.

MISACH, 383. Nom donné par les Chaldéens à Misaël, l'un des compagnons de Daniel.

MITHRA, 111, 133, 134, 148; 305, 453. Dieu du soleil, chez les Perses.

MOÏSE, 54, 76, 77, 197; 212, 245, 256, 267, 269, 408; 500, 512, 518, 527, 569, 599.

MOLOCH, 43; 472; 634. Dieu des Phéniciens et des Carthaginois; on lui offrait des enfants, en sacrifice.

MONTANISTES, 43, 81; 272, 278, 279; 530, 533, 557. Disciples de Montanus.

MONTANUS, 62 à 65, 81; 277, 278; 532. Sectaire phrygien, qui, au II^e siècle, annonça la fin prochaine du monde et le jugement dernier.

MUSE DES FESTINS, 478; 640. C'est-à-dire Thalie.

MUSES, 147; 378, 462, 476, 477; 576, 628. Déesses des arts et des sciences.

MUSÉUM, 22. Palais d'Alexandrie consacré aux Muses.

MYRMECOLEO, 197; 408; 599. Nom grec du fourmi-lion.

MYRRHODION, 112; 306; 551.

N

NABUCHODONOSOR, 9 (*Daniel*, II, 46), 26, 27, 117; 384; 581. Roi de Babylone (604-561 av. J.-C.).

NÆNIA [NENIA], 162. Divinité romaine.

NAPLES, 228.

NASR, 444; 615. Idole des contemporains de Noé, suivant la légende arabe.

NAZARETH, 484; 644. Ville natale de Jésus.

NÉBRIDE, 475; 638. En grec «peau de faon»; l'un des attributs de Bacchus.

NEITH, 141. Déesse égyptienne, adorée particulièrement à Saïs, dans le Delta.

NÉLÉE, 465; 630. Roi de Pylos (non de Pise), vaincu par Hercule.

NÉMÉE (Lion de), 464, 465; 630. Monstre tué par Hercule.

NEPTUNE, 146, 153; 458, 463, 464; 629. Dieu de la mer.

NÉRÉIDES, 153; 464. Divinités de la mer, filles de Nérée.

NÉRON, 51, 93, 108; 267, 301; 528, 548. Empereur romain (54-68).

NICÉE, 12, 25, 26, 41. Ville de Bithynie, en Asie-Mineure, siège du concile de 325, qui condamna l'hérésie d'Arius.

NICOLAÏTES, 59; 269, 270, 315; NICOLAÏSTES, 259, 521.
A l'origine, nom des partisans de saint Paul (surnommé Nicolas) et, ensuite, nom d'une prétendue secte.

NICOLAS, 61. Sobriquet donné à saint Paul par ses adversaires, et, plus tard, nom du chef supposé des Nicolaïtes.

NIL, 77, 85, 103, 129, 141, 187; 217, 304, 492; 502, 543.

NINIVE, 100; 290; 540. Ville d'Assyrie.

NISIBIS, 389. Ville de la Mésopotamie septentrionale.

NISNAS, 192; 398; 593.

NITRIE, 6. Contrée de la Basse-Égypte, refuge des premiers solitaires chrétiens.

NIXII [NIXI], 162. Divinités romaines.

NOÉ, 69; 254, 259; 500, 518, 521.

NOMES, 141. Divisions administratives de l'Égypte ancienne.

NONA, 162. Divinité romaine.

NORIA, 259; 521. Nom prêté par les gnostiques à la femme de Noé.

NORTIA, 159. Divinité de Vulsinies, en Étrurie; chaque année, on enfonçait un clou dans le mur de son temple.

NOUS, 261, 266; 527. En grec «Intelligence»; l'un des éons de la doctrine gnostique.

NOVATIENS, 25. Secte rigoriste du III^e siècle. Entre autres, ils condamnaient les secondes noces.

NUMERA [NUMERIA], 162. Divinité romaine.

NUMIDIE, 309; 554. Nom ancien de la province de Constantine.

NYMPHÆA, 16. Nom grec du nénuphar.

NYMPHES, 158; 382. Divinités des bois, des eaux, des montagnes.

O

OANNÈS, 128; 472; 624. Dieu des Chaldéens. Moitié homme, moitié poisson, il sortit de la mer pour enseigner aux hommes les principes de tous les arts.

ODOLLAM, 579. Localité juive, mentionnée dans l'histoire de Juda et de Thamar (*Genèse XXXVIII*).

ŒCHALIE, 465; 630. Nom porté par plusieurs villes de la Grèce.

OLISBUS, 473; 636. Phallus en cuir.

OLIVES ou OLIVIERS (Jardin des), 77; 362; 490.

OLYMPE, 99, 147, 149, 152; 290, 458, 460, 461, 463, 476, 479, 480; 540, 625 à 628, 637, 640, 641. Massif montagneux de la Macédoine. Les Grecs plaçaient sur son sommet le séjour des dieux.

OLYMPIEN (Jupiter), 459; 626.

OMOPHORE, 52; 557. L'un des cinq êtres supérieurs dans la doctrine de Manès.

OMORÔCA, 129. Chez les Chaldéens, divinité qui personnifiait le chaos. Bélus, le créateur, fendit son corps en deux; d'une moitié, il fit la terre, de l'autre, le ciel.

OMPHALE, 152; 466. Reine de Lydie, aux pieds de laquelle Hercule fila la laine.

OPHITES, 77; 255, 256; 518, 519. Hérétiques du II^e siècle, qui rendaient un culte au serpent.

ORAÏOS, 74. L'un des noms donnés au dieu d'Israël par les gnostiques.

ORCHOMÈNE, 158; 473; 635. Ville d'Arcadie.

ORICHALQUE, 189. Métal fabuleux.

ORIGÈNE, 46, 53, 57, 66; 234, 258; 568. Docteur de l'Église (185-254). Il interprétait la Bible dans le sens allégorique. Torturé lors de la persécution de Dèce, il mourut à Tyr.

ORION, 389. Nom d'un géant, dans la mythologie grecque. — 171. Nom d'une constellation.

ORMUZ, 132, 134; ou ORMUZD, 451, 454. Le dieu du bien, chez les Perses.

ORPHÉE, 292. Célèbre chanteur thrace; il charmait les bêtes sauvages en jouant de la lyre.

ORSILOCHÉ, 158. Nom de Diane, dans le Taurus.

ORTHIA, 158; 472. Déesse de Sparte. Chaque année, les jeunes gens étaient fouettés jusqu'au sang devant son autel, avec défense de se plaindre, sous peine de déshonneur.

OSÉE, 245; OZÉE, 512. L'un des douze «petits prophètes» d'Israël. Allusion à Osée, 1, 2 et suiv.

OSIRIS, 22, 141, 143; 456; 623. Le dieu de la lumière et du bien, en Égypte.

OSSIPAGO, 162. Divinité romaine.

OSTIE, 297. Port d'Italie, à l'embouchure du Tibre.

P

PABÈNE [TABÈNE], 6. Village d'Égypte (diocèse de Dendérah) où saint Pacôme établit le premier couvent des cénobites.

PACÔME, 11. Fondateur de la vie cénobitique en Thébaïde (IV^e siècle).

PALESTINE, 38.

PALLANTIUM, 472; 635. Ville d'Arcadie.

PALLAS, 461. Nom de Minerve à Athènes.

PALLIUM, 252; 516. Manteau grec.

PALMYRE, 32; 389; 585.

PALÆSIMONDE (Ile), 32; 389; 585. Nom ancien de l'île de Ceylan.

PAN, 147, 155; 474; 636. Dieu d'Arcadie, protecteur des pâturages.

PANDALA [PANDAIE], 466. Fille d'Hercule, d'après une tradition de l'Inde.

PANDIO [PANDION], 32; 389; 585. L'Indoustan méridional.

PANEADES, 72. Ville de Syrie, sur la route de Tyr à Damas.

- PANEUM, 3, 21. Colline artificielle, au centre d'Alexandrie.
- PANOENUS, 460; 627. Peintre grec; le frère de Phidias.
- PANTHÉRUS, 70; 215. Soldat que les adversaires du christianisme prétendaient être le père de Jésus.
- PAPHNUCE, 12; 26. Évêque de Haute-Égypte; mutilé et banni sous Dioclétien; honoré comme un confesseur au concile de Nicée.
- PAPHOS, 114; 308; 553. Ville de Chypre, sanctuaire de Vénus.
- PARACLET, 56, 65, 93; 267, 277; 528, 532; PARACLÉTOS, 260; 522. Le « Consolateur », nom donné à l'Esprit Saint; l'un des éons de la doctrine gnostique.
- PARASANGE, 408. Mesure itinéraire persane de 6 kilomètres environ.
- PARFAIT, 56. L'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.
- PÂRIS, 470; 634. Fils de Priam, roi des Troyens; il ravit Hélène, femme de Ménélas.
- PAROS, 379; 577. Ile de la mer Égée, dans l'archipel des Cyclades.
- PARQUE (La troisième), 475. Elle personnifiait l'inflexibilité du destin.
- PARTHÉNON, 152. Temple de Pallas, à Athènes.
- PASTINACA, 197; 407; 599. Sorte de quadrupède ovipare (pastenague).
- PATARA, 376; 574. Ville de Lycie, dans l'Asie-Mineure méridionale.
- PATÈRE, 144; 228. Petit plat circulaire et peu profond, qui servait surtout pour les libations.
- PATERNIENS, 60; 251; 515. Sectaires chrétiens du IV^e siècle; ils prétendaient que la chair est l'œuvre du démon.
- PATRÉENS, 158; 473; 635. Habitants de Patras, ville du Péloponèse.
- PATRICES, 25. Titre honorifique, créé par Constantin.
- PATRICIANISTES [PRISCILLIANISTES (?)], 250; 514, 515. Voir PRISCILLIANIENS.
- PAUL (Saint), 46, 55, 73, 93; 241, 254, 269, 286, 389; 508, 529, 569.

PAUL (Ermite), 39; 213; 578. Pour échapper à la persécution de Dèce (250), il se réfugia dans la Thébaïde et y vécut jusqu'à 98 ans.

PAUL DE SAMOSATE, 69. Évêque d'Antioche; il niait la divinité de Jésus et l'existence de la Trinité. Il fut déposé en 268.

PÉLAGIE (Sainte), 181. Vierge et martyre d'Antioche (IV^e siècle).

PÉLASGIENS [PÉLAGIENS], 198. Terme s'appliquant aux oiseaux qui fréquentent la haute mer.

PÉLOPONÈSE, 574. Aujourd'hui : la presqu'île de Morée.

PENSÉE, 56; 522. L'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.

PEPLOS, 146, 182; 628; PEPLUS, 461. Ample tunique d'étoffe légère et richement brodée que les femmes mettaient par-dessus leurs autres vêtements.

PEPUZA, 65; PEPUSA, 278. Petite ville de Phrygie, qui devint vers 168 la ville sainte des Montanistes.

PERFICA, 473; 636. Divinité romaine, qui préside à l'accouplement.

PERGAME, 376; 574. Ville de l'Asie-Mineure occidentale, capitale d'un royaume indépendant (241-133 av. J.-C.).

PERSE, 12; 513; 621.

PERSÉE, 462. Héros de la légende grecque; il tua Méduse et délivra Andromède.

PERSÉPHONE, 140. Déesse des Enfers, chez les Grecs.

PERSÉPOLIS, 402; 595. Ville de Perse et capitale des rois Achéménides, ruinée par Alexandre (330 av. J.-C.).

PERSES, 132; 213.

PÉTASE, 147; 472. Sorte de chapeau à larges bords, qui protégeait du soleil et de la pluie.

PETRUS D'ALEXANDRIE, 79. Voir PIERRE D'ALEXANDRIE.

PHALARIQUE, 405. Javelot de chasse ou de guerre, de grandes dimensions.

PHALMANT, 197; 407; 599.

PHARE, 3, 21, 23. Ile du delta du Nil, derrière laquelle s'abrite le port d'Alexandrie.

PHARISIENS, 241; 508. Secte de Juifs qui affectaient de se distinguer par une vie simple et sévère.

- PHARSALIA, 475. Danseuse thessalienne qui fut mise en pièces sur le forum de Métaponte.
- PHÉNIX, 403, 408; 596, 599. Oiseau fabuleux.
- PHIDIAS, 460; 626.
- PHILÆ, 144. Ile du Nil, dans la Haute-Égypte.
- PHILIPPE, 363. Monnaie macédonienne.
- PHILIPPE (Évangile de), 259. L'un des évangiles apocryphes.
- PHILOLAÛS, 169. Philosophe grec de l'École de Pythagore.
- PHINEES, 268; ou PHINÉAS, 528.
- PHRAORTES [PHRAOTE], 102; 294; 542, 543. Roi philosophe de l'Inde, avec qui Apollonius eut de longs entretiens.
- PHRATRIE, 150. Subdivision de la tribu, à Athènes.
- PHRYGIE, 471; 634. Vaste région au centre de l'Asie-Mineure.
- PHRYNÉ, 376.
- PIERRE (Saint), 8, 93; 212, 231, 241, 268, 340, 364, 369; 500, 508, 528, 565.
- PIERRE D'ALEXANDRIE, 44. Évêque d'Alexandrie. Il conseillait aux chrétiens persécutés de racheter leur vie à prix d'argent. Martyrisé en 312.
- PILATE, 76.
- PIONIUS, 80. Prêtre de Smyrne, martyrisé en 250.
- PIPALAS, 445; 616.
- PISE, 465; 630. Ville d'Elide, dans le Péloponèse, nommée, par erreur, au lieu de Pylos, ville de Messénie.
- PISPERI [PISPIR], 6. Nom d'un monastère de saint Antoine, au sud de Memphis.
- PISTIS, 260; 522. La Foi; l'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.
- PLATON, 169.
- PLÉRÔME, 56, 57; 558 ou PLÉRÔME, 260, 261, 313; 522. Dans la doctrine gnostique de Valentin, ensemble des trente éons qui constituent la divinité.
- PLUTON, 146, 152; 458, 463; 629 ou PLUTUS, 462, 481; 641. Dieu des Enfers, dans la mythologie gréco-romaine.
- POEPHAGA [POEPHAGOS], 408. Nom d'un animal de l'Inde.

POLENTA, 228. Bouillie de farine d'orge.

POLYCARPE, 80. Évêque de Smyrne, martyrisé en l'an 167, à l'âge de 95 ans.

PONT, 290; 540. Contrée de l'Asie-Mineure septentrionale.

PONT-EUXIN, 465. Aujourd'hui : la Mer Noire.

POPPÉE, 51. Femme d'Othon, enlevée par Néron, qui, pour l'épouser, répudia Octavie.

PORPHYRUS [PORPHYRIO], 408; 599. Poule d'eau à bec et à jambes rouges.

PORSENNA, 189; 396; 591. Roi d'Étrurie. Sur son tombeau s'élevaient cinq pyramides portant suspendues au sommet un grand nombre de clochettes.

PORUS, 102; 294; 543. Roi de l'Inde, vaincu par Alexandre, en 327 av. J.-C.

POSÉIDON, 459; 626. Le Dieu de la mer, chez les Grecs.

POSIDIUM, 22. Temple de Poséidon, à Alexandrie.

POTINA, 162. Divinité romaine.

POTNIADES (Les déesses), 472; 635. C'est-à-dire «les déesses souveraines», épithète s'appliquant aux Euménides.

POUZZOLES, 110; 303; 549. Ville d'Italie, voisine de Naples.

PRAEMA [PREMA], 162. Divinité romaine.

PRESTEROS, 197; 408; 599. Sorte de serpent venimeux.

PRIAPE, 474; 636. Dieu de la génération et de l'amour.

PRISCILLA, 61, 62, 64, 67; 274, 275, 277, 278, 313, 316; 530 à 533, 557, 559. L'une des prophétesses du montanisme.

PRISCILLIANIENS [PRISCILLIANISTES], 55. Hérétiques d'Espagne au IV^e siècle. Ils pensaient que l'âme, venue du ciel, tombait, sur la terre, aux mains du démon, qui l'adjoignait au corps.

PROCUA, 51. Nom donné à la femme de Pilate, dans la littérature chrétienne apocryphe.

PROFONDEUR, 56. L'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.

PROMÉTHÉE, 465; 630. Attaché à un rocher pour avoir dérobé le feu du ciel, il fut délivré par Hercule.

PROPYLÉES, 152. Vestibule du Parthénon.

PROSERPINE, 83, 149; 463; 629. Déesse des Enfers, chez les Romains.

PROUNIKOS, 59, 91; PROUNICOS, 270; 529. La «lascive», nom donné par les gnostiques à l'hémorroïsse de l'Évangile, considérée comme une sorte de divinité.

PSYCHÉ, 481. Nom grec de l'Âme; personnifiée dans le mythe de l'Amour (ou Cupidon) et Psyché.

PTHA, 141; 456. Dieu égyptien, adoré principalement à Memphis.

PTOLÉMÉE, 76. Lieutenant d'Alexandre le Grand; le fondateur de la dynastie des Lagides.

PTOLÉMÉES (les), 20, 22. Rois d'Égypte de la dynastie des Lagides.

PUBLICAIN, 7, 42; 505, 578. A Rome, adjudicataire d'un service public.

PULTIS, 84. Bouillie de farine, nourriture des anciens Romains.

PULUTUK, 159. Nom étrusque de Pollux.

PYGMÉES, 104; 296, 400, 408; 544, 594, 599. Race fabuleuse de nains. Ils habitaient dans la région du Haut-Nil, du côté de l'Éthiopie.

PYLÔNE, 21. L'entrée des temples égyptiens.

PYRAMIDES, 33, 143, 144, 185; 217, 321, 389, 395; 585. Tombeaux des rois d'Égypte.

PYRONIENNE, 473; 635. Surnom de Diane «protectrice du blé».

PYRRHIQUE (Danse), 426. Sorte de danse qui se faisait les armes à la main.

PYTHAGORE, 73, 130, 170; 254, 305.

PYTHAGORICIENS, 99; 289; 540. Disciples de Pythagore.

PYTHIE, 114, 156; 475; 638. Prêtresse d'Apollon à Delphes; elle rendait les oracles au nom du dieu.

PYTHIQUES (Les jeux), 301. Jeux célébrés à Delphes, tous les quatre ans, en l'honneur d'Apollon.

R

RACOTIS, 182. Nom d'un quartier d'Alexandrie.

RAHAB, 246, 365; 512, 570. Femme de Jéricho qui recueillit les espions envoyés par Josué.

RAZIAS, 181; 312. Juif qui se donna la mort pour ne pas tomber aux mains des soldats de Nicanor (vers 162 av. J.-C.).

RHAPSODE, 223. En Grèce, chanteur qui allait, de ville en ville, déclamant des morceaux de poésie.

RHÉA, 457, 458; 624, 625. Déesse de la terre, femme de Saturne.

RHODINUM, 376; 574. Sorte d'onguent, très renommé dans l'antiquité.

RIEMA [RÉEMA], 391. Province de l'Arabie heureuse, voisine de Saba.

ROMAINS, 4, 93, 98, 118, 151, 163; 289, 482; 539, 642.

ROME, 6, 72, 108, 109, 181; 301, 302; 548, 549.

ROUGE (Mer), 3, 104; 262, 296, 483; 523, 544.

RUBIGO, 473; 636. Divinité romaine, qui protège le blé de la rouille.

RUMINA, 164; 482; 642. Divinité romaine.

S

SABA (Reine de), 10 (1 Rois, x, 1), 29 à 38, 117; 387 à 392; 583 à 588.

SABAOTH, 59, 74. Nom donné par les gnostiques au dieu d'Israël, considéré comme l'auteur du mal.

SABASIUS, 111; 305; 550. Dieu des Phrygiens et des Thraces, analogue à Bacchus et identifié avec lui.

SABÉENS, 262; 557. Secte chrétienne, appelés aussi «Chrétiens de saint Jean»; mais ce nom s'applique également et par erreur aux adorateurs du feu et des astres.

SABELLINS [SABELLIENS], 68; 251, 252; 515. Partisans de Sabellius, prêtre du III^e siècle qui considérait le Fils et le Saint-Esprit comme de simples émanations du Père.

SABINE, 161. Province d'Italie, au nord de Rome.

SABOURA, 483. Nom donné par les Musulmans à l'une des cinq villes brûlées par le feu du ciel, du temps de Loth.

SACERDOTE, 99, 160. C'est-à-dire : prêtre.

SACHALITES, 104; 295; 544. Populations de l'Arabie méridionale.

SACLAS, 258; 521. Le chef des démons, dans la doctrine manichéenne.

SADDUCÉENS, 241; 508. Primitivement, membres de la caste sacerdotale chez les Juifs, puis synonyme de «matérialistes» et d'«épïcuriens».

SADHUZAG, 194; 401, 402, 408; 594, 599.

SAGESSE, 56. L'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.

SAHARIL [SABA], 31; 388; 584. Ancien roi de Saba, suivant la tradition arabe.

SAINT-ESPRIT, 48, 56, 58, 93, 121, 149; 245, 251, 266, 277, 311, 358, 488 à 491; 515, 527, 555, 649.

SALARIA (Voie), 160. Route de Rome à Ancône sur l'Adriatique.

SALDABAOTH [IALDABAOTH], 260. Voir IALDABAOTH.

SALIENS, 463; 628. A Rome, les douze prêtres qui gardaient le bouclier de Mars, qu'on disait tombé du ciel.

SALLUSTE (Jardins de), 301. A Rome.

SALOMON, 10, 32, 33, 182; 212, 269, 286, 388, 390, 391, 490; 500, 585, 586. Fils de David, roi des Juifs.

SAMANÉENS, 99. Philosophes indous, qui vivaient dans la solitude et menaient une vie austère.

SAMARIE, 93; 241, 267; 508, 527. Ville de Palestine. Capitale du royaume d'Israël.

SAMARITAINS, 266; 527. Secte juive.

SAMOS, 157.

SAMOSATE, 69. Capitale de la Commagène, sur l'Euphrate.

SAMOTHRACE, 111, 148, 157; 305; 550. Ile de la mer Égée, voisine des côtes de Thrace.

SAMPSÉENS, 67. Sectaires des bords de la mer Morte, au 1^{er} siècle; semblables aux Thérapeutes.

SAMSON, 91; 266; 527.

SARABAÏTES, 239. Moines d'Égypte qui vivaient par petits groupes, sans aucune règle.

SARAÏM [SARACEN], 361. L'un des trois rois mages.

SARRATOR [SARITOR], 161. Divinité romaine.

SARTOR [SATOR], 161. Divinité romaine.

SATAN, 247, 251, 256, 268, 280, 322, 325; 515, 520, 533.

SATRAPE, 100; 290, 291; 541. Titre des gouverneurs des provinces perses.

SATURNE, 78, 149; 457, 459, 461; 624, 625, 627. Fils d'Uranus et père de Jupiter.

SATURNE, 171; 262. Planète.

SATURNIENS, 259, 261; 521, 523. Disciples de Saturnin.

SATURNIN, 54. Chef d'une secte gnostique, à Antioche, au 11^e siècle. Ses idées se rapprochent de celles de Basilide.

SATYRES, 155; 297, 475; 638. Dieux des bois et des montagnes, compagnons de Bacchus.

SAÛL, 181. Roi des Juifs, au XI^e siècle av. J.-C. Il fut vaincu par les Philistins, à Gelboé, et se tua.

SAWA, 444; 615. Idole des contemporains de Noé, suivant la légende arabe.

SCHEBAR [SCHEBAT], 40. Le onzième mois de l'année chaldéenne et juive.

SCIAPODES, 193; 398, 408; 593, 599. Habitants fabuleux de la Libye; ils s'abritaient du soleil en tenant levée leur jambe, qu'ils avaient énorme.

SCIPION, 258. Le vainqueur d'Annibal.

SCORPION, 307. L'un des douze signes du zodiaque.

SCYTHIE, 12, 50, 99; 290, 466, 490; 540, 645. Vaste contrée de l'Asie, au nord de la Perse.

SCYTHUS, 258. Philosophe arabe, dont Manès paraît s'être inspiré.

SÉDÉCIAS, 246; 512. Le dernier roi de Juda; vaincu par Nabuchodonosor en 577 av. J.-C.

- SEIGNEUR (Évangile du), 71. L'un des Évangiles apocryphes.
- SEM, 69; 244, 254; 511, 518. Le fils aîné de Noé. Nommé par erreur, au lieu de Seth, fils d'Adam.
- SÉMÉLÉ, 476. La mère d'Hercule.
- SENAD, 197; 408; 599.
- SENAGION, 408.
- SEPTIMUS, 253; 517. Prénom de Tertullien.
- SÉRANDIB, 444; 615. Nom persan de l'île de Ceylan.
- SÉRAPIS, 4, 16; 456; 623. Apis mort, considéré comme Osiris.
- SERPENT D'AIRAIN, 512. Idole adorée chez les Juifs jusqu'au temps d'Ezéchias.
- SÉSOSTRIS, 103; 295; 543. Conquérant égyptien; le même que Ramsès II. (XIV^e siècle av. J.-C.)
- SÉTHIANIENS [SÉTHIENS], 69; 254; 518. Secte du II^e siècle. Ils honoraient en Seth, fils d'Adam, le fils de la divine sagesse, représentant l'esprit, en opposition à Abel, qui figure l'âme, et à Caïn, la chair.
- SÉVÉRIENS, 256; 520. Autre nom des Encratites.
- SICYONE, 376; 574. Ville du Péloponèse, voisine de Corinthe.
- SIGEH, 91; Σιγη, 266; 527. Le Silence, l'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.
- SILÈNE, 147, 155; 476. Le père nourricier de Bacchus.
- SILÈNES, 475; 638. Génies des sources et des fleuves; compagnons de Bacchus.
- SILPHIUM, 32; 389; 585. Plante de Cyrénaïque dont le suc était employé comme remède et comme assaisonnement.
- SIMON [SIMÉON], 124. Allusion à *Luc*, II, 25 et suiv.
- SIMON (LE MAGICIEN), 89, 94; 263 à 268, 314; 524 à 528, 558. Juif qui voulut acheter des apôtres le pouvoir de faire des miracles. Puis il se donna pour le Messie et vint à Rome, où on lui éleva, dit-on, une statue dans l'île du Tibre. Il était accompagné d'une femme nommée Hélène.
- SIMONIAQUES, 60. Ceux qui, à l'exemple de Simon le Magicien, trafiquent des choses saintes.
- SIMORG ou SIMORG-ANKA, 35; 391, 392; 587. Oiseau fabuleux, dans la légende persane.

SINOPE, 60. Port du Pont-Euxin.

SIRÈNES, 310; 554, 639. Divinités de la mer de Sicile, qui, par la douceur de leur chant, attiraient les navigateurs sur les écueils.

SIRIUS, 388, 458; 584, 625.

SISARA, 245; 512. Général cananéen, vaincu par les Juifs et tué par Jahel.

SKIRAPIES [SKIRAPHIES] DE MINERVE, 309; 553. Sorte de jeu de dés, chez les Grecs.

SODOME, 66, 164; 269, 483; 529, 643. Ancienne ville de Palestine.

SOLEIL (Le dieu), 140, 142; 294, 473; 523, 543, 636.

SOMA [SÊMA], 22. Mausolée d'Alexandre et des Ptolémées, à Alexandrie.

SOPHIA, 56, 57, 75; 260, 261; 522. La Sagesse, l'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.

SOSIPOLIS, 157; 472; 635. Nom donné, en Grèce, aux divinités qui protègent les villes.

SOTAS, 64; 278; 533. Évêque d'Anchiale en Thrace; il tenta d'exorciser Priscilla.

SOUMENAT, 444; 615. Ancienne ville du Dekan, dans l'Indoustan.

SPARTE, 472.

SPHINX, 17, 141, 144, 187 à 191; 393 à 397, 408, 455, 461; 589 à 592, 599, 623, 628.

SPIRIDION [SPYRIDON], 12. Évêque de Trimithonte, dans l'île de Chypre; l'un des membres les plus connus du concile de Nicée.

SPLENDITENENS, 52; 558. L'un des cinq êtres supérieurs, dans la doctrine de Manès.

SPORUS, 109; 301; 548. Favori de Néron.

STATÉR, 20; 363. Monnaie grecque, valant environ 4 francs.

STÉSICHORE, 91; 266; 527. Poète lyrique, d'Himère en Sicile (632-553 av. J.-C.).

STIMULA, 162. Déesse latine.

STROMPHARABARNAX (Grottes de), 307; 552.

STRYGE [STRIGE], 158. Génie malfaisant et nocturne.

- STRYMON, 219. Fleuve de Thrace; aujourd'hui : Strouma.
- STYMPHALE (Les oiseaux du lac), 465. En Arcadie; ils furent tués par Hercule.
- STYMPHALIA, 158; 473; 635. Divinité d'Arcadie, analogue à Diane.
- STYX, 147. L'un des fleuves des Enfers, dans la mythologie grecque.
- SUBIGO [SUBIGUS], 162. Divinité romaine.
- SUBLICIUS, 160. Nom d'un pont du Tibre, dans l'ancienne Rome.
- SUBURRE, 160; SUBUR, 301. Nom d'un quartier de l'ancienne Rome.
- SUMMANUS, 160. Dieu de la nuit et du tonnerre nocturne, chez les Romains.
- SUZANNE, 64. L'une des femmes qui accompagnaient et servaient Jésus.
- SYBARIS, 376; 574. Ville de l'Italie méridionale.
- SYRACUSE, 181; 305, 377; 550, 574. La plus grande ville de la Sicile, dans l'antiquité.
- SYRÈNES, 153; 464, 477. Voir SIRÈNES.
- SYRIE, 54, 136; 469; 566, 633.
- SYRINX, 147. Flûte à sept tuyaux.
- SYZYGIES, 260, 261, 313; 522, 558. Dans la doctrine gnostique de Valentin, association de deux éons, l'un mâle, l'autre femelle.

T

- TACHAS, 32; 389; 585.
- TAGÈS, 159. Nain qui révéla aux Étrusques les préceptes de la sagesse et la science des présages.
- TANTALE, 152. Roi de Lydie. Condamné, dans les Enfers, à une faim et une soif éternelles.
- TAPROBANE, 104; 295, 490; 544, 645. Nom ancien de l'île de Ceylan.
- TARENTE, 105; 545. Ville de l'Italie méridionale.

TARSE, 63; 276; 531. Ville de Cilicie, en Asie-Mineure.

TARTARE, 153, 155; 460; 627. La partie la plus profonde de l'Enfer grec.

TARTARE (Désert), 198; 402; 595, ou TARTARIE, 444; 615. Vaste contrée de l'Asie centrale.

TARTESSUS, 32; 389; 585. L'Andalousie méridionale.

TATIANIENS, 66; TATIENS, 273; 530. Disciples de Tatien (II^e siècle); sectaires chrétiens qui se distinguaient par un très grand rigorisme.

TAXILLA [TAXILA], 102; 294; 542. Ancienne ville de l'Inde, dans la vallée de l'Indus, près de la ville moderne d'Attok.

TCHATAKA, 86. Nom sanscrit d'une espèce de coucou.

TÉGÉE, 462. Ville d'Arcadie.

TÉLESPHORE, 157. Génie qui préside à la convalescence; l'un des compagnons d'Esculape.

TÉLÉTOS [THÉLÉTOS], 260, 261; 522. La Volonté, l'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.

TÉRÉBENTHUS, 258. Disciple et continuateur de Scythus.

TERME, 161; ou TERMINUS, 474; 636. A Rome, le dieu qui garde les limites des propriétés.

TERPSICHORE, 477; 639. La muse de la danse.

TERRE (Déesse), 457, 459; 624.

TERTULLANISTES [TERTULLIANISTES], 252; 516. Disciples de Tertullien, chef d'une secte montaniste.

TERTULLIEN, 61, 65, 72; 252. Le plus ancien des Pères latins de l'Eglise; né vers 160 à Carthage. Vers 202, il adopta l'hérésie montaniste.

THABOR, 241; 508. Montagne de Palestine, où, suivant la tradition, eut lieu la Transfiguration de Jésus.

THALAMÈGE (Barque), 22. Bateau de plaisance, pourvu de nombreuses cabines.

THALIE, 477; 639. L'une des neuf muses; celle qui préside aux banquets.

THAMAR, 365; 570, 579. Belle-fille de Juda, fils de Jacob.

THAMNAS, 579. Localité juive mentionnée dans le livre de la Genèse, chap. XXXVIII, 12-14. Aujourd'hui: Tibné.

THÉBAÏDE, 1, 22; 213. C'est-à-dire la Haute-Égypte.

THÈBES, 376, 465; 630. Ville principale de la Béotie, dans la Grèce moyenne.

THÉMISON, 279; 533. L'un des chefs des Montanistes.

THÉODAS, 55. Disciple de saint Paul. Valentin prétendait tenir de lui sa doctrine.

THÉODOMUS [THIODAMAS], 465; 630. Tué par Hercule.

THÉODORE [THÉODOTE], 279; THÉODOTE, 533. Le chef des Montanistes, après Montanus (fin du II^e siècle).

THÉODOTUS, 244, 254; 511, 518. Hérésiarque du II^e siècle, qui identifiait Melchisédec avec le Fils de Dieu et soutenait que le Christ n'était devenu dieu que par adoption.

THÉODOTIENS, 69; ou THÉODOTISTES, 254; 518. Disciples de Théodotus.

THÉOPHILE, 12, 26.

THÉRAPEUTES, 262; 523. Solitaires juifs d'Égypte, voués à la vie contemplative.

THÉRO, 463; 628. La nourrice de Mars.

THESMOPHORIES, 378; 576. Fêtes que les femmes d'Athènes célébraient en l'honneur de Cérès législatrice ou Thesmophore.

THESPIE (Les cinquante filles de), 466.

THESSALIE, 219; 503. Vaste plaine, entourée de montagnes, dans la Grèce septentrionale.

THOMAS, 244; 511. Disciple de Jésus. Célèbre par son incrédulité.

THOMAS (Évangile de), 71. L'un des Évangiles apocryphes.

THOT, 141. Dieu de l'intelligence et des arts, en Égypte.

THRACE, 50, 158; 219, 476; 639. Contrée au sud des Balkans, dans le bassin de la Maritza.

THULÉ, 158. Ile lointaine, au nord de l'Écosse.

THYANE [TYANE], 111; 285. Ville d'Asie-Mineure; patric d'Apollonius.

THYRSE, 475; 638. Bâton entouré de lierre et de pampre, avec une pomme de pin au sommet, que portaient les bacchants et les bacchantes quand ils célébraient la fête de leur dieu.

TIBÉRIADE, 215. Ville de Palestine, au bord du lac de Génésareth.

TIBRE, 301.

TIBRE (Ile du), 267; 528. A Rome.

TIBUR, 83. Ville d'Italie, voisine de Rome, célèbre par ses beaux sites et ses villas.

TIMONIUM, 22. Villa d'Antoine, à l'extrémité de la jetée du Posidium, à Alexandrie.

TIRÉSIAS, 307; 552. Célèbre devin de Thèbes en Béotie.

TITANS, 149. Géants qui voulurent escalader le ciel et détrôner Jupiter. Ils furent précipités dans le Tartare.

TITYOS, 152. Géant qui fit violence à Latone. En punition, il fut jeté dans le Tartare, où deux vautours lui rongeaient continuellement le foie.

TOPAZOS, 104; 296; 544. Ile de la mer Rouge; appelée aussi Ophiodès.

TRAGELAPHUS, 197; 407; 599. Animal fabuleux, moitié bouc (et non pas bœuf), moitié cerf.

TRIADÉ, 141. Groupe de trois divinités.

TRINITÉ, 148; 251, 277, 311, 489; 515, 555.

TRIOPAS, 158. Dieu solaire de Cnide, en Asie-Mineure.

TRIRÈME, 22, 151; 264. Navire à trois rangs de rames de chaque côté.

TRITONS, 153; 464. Divinités de la mer, enfants de Neptune et d'Amphitrite.

TROPHONIUS (Antre de), 111; 305; 550. Grotte de Lébadée en Béotie, où Apollon rendait ses oracles.

TROYENS, 91.

TYMPANON, 137, 155, 164; 483. Tambour de basque muni de sonnettes et de grelots.

TYPHON, 141, 144; 455. Divinité du mal, chez les Égyptiens. Il tua son frère Osiris.

TYR, 91; 265, 266, 468; 526, 527, 632. Célèbre port de Syrie.

TYRRHÉNIENNE (Mer), 476. Partie de la Méditerranée comprise entre l'Italie, la Sicile et la Sardaigne.

TYRSE [THYRSE], 155. Voir THYRSE.

U À Z

ULYSSE, 90; 265, 462; 526.

URANUS, 149; 457, 458, 478, 479; 624, 625. Dieu du ciel.
Il fut mutilé et détrôné par son fils Saturne.

VALENTIN, 4, 55, 69. Hérésiarque alexandrin, du II^e siècle.
Il enseignait que Dieu se manifeste par des émanations successives (les éons, groupés en syzygies), dont ce monde est la dernière et la moins parfaite. Il n'admettait ni l'incarnation du Verbe, ni la divinité de Jésus-Christ.

VALENTINIENS, 68; 259, 261; 521, 522. Disciples de Valentin.

VALÉRIENS [VALÉSIENS], 66, 67; 279, 312; 533, 557. Fanatiques disciples de Valésius, qui croyaient pécher en perpétuant l'espèce.

VALLONA [VALLONIA], 161. Divinité romaine.

VÉNUS, 105, 114, 147, 156; 296, 308, 462, 478, 479; 545, 553, 628. Déesse de l'amour. — VÉNUS ANADYOMÈNE, 147 «Celle qui sort du sein des flots». — VÉNUS APOSTROPHIENNE, 309; 553. «Celle qui détourne du vice». — VÉNUS BARBUE, 308; 553. Divinité hermaphrodite de l'île de Chypre. — VÉNUS INDIENNE, 295; 544. — VÉNUS URANIENNE, 308; 553. C'est-à-dire «Fille du Ciel».

VERBE, 41, 48, 56, 68, 74, 77, 116; 215, 250, 254, 256, 260, 261, 268, 334, 335, 413, 451, 453; 515, 517, 522, 528, 556, 563, 621.

VÉRITÉ, 56; 260; 522. L'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.

VERTUMNE, 161. Dieu des vergers, à Rome.

VERVACTOR, 161. Divinité romaine.

VESPASIEN, 105; 244, 297; 511, 545. Empereur romain (69-79).

VESTA, 160; 458. Déesse romaine du foyer.

VESTALES, 78. Jeunes filles vouées au culte de Vesta.

VIE, 56; 260; 522. L'un des trente éons, dans la doctrine de Valentin.

VIE DES APÔTRES [ACTES DES APÔTRES], 8. Extrait du chap. XI, 5-7.

VIERGE, 149; 205, 208, 213, 214, 216, 278, 279, 310, 314, 369, 467, 468; 497, 501, 533, 555, 649. La mère de Jésus.

VIRBIUS, 160. Dieu solaire adoré à Aricia, dans le Latium, à côté de Diane.

VIRGO, 162.

VOLUPA, 162. Divinité romaine.

VULCAIN, 147, 154; 459, 465, 472; 626, 630, 635. Dieu du feu et des forgerons.

WAAD, 444; 615. Idole des contemporains de Noé, suivant la légende arabe.

XÉNESTON, 307; 552.

XÉNOPHANE, 178. Philosophe grec (VI^e siècle av. J.-C.).

XERXÈS, 158. Roi des Perses (485-465 av. J.-C.).

YAGHÜTH, 444; 615. Idole des contemporains de Noé, suivant la légende arabe.

YAHO, 362. L'un des noms du dieu d'Israël. Voir IAÔ.

YAUK, 444; 615. Idole des contemporains de Noé, suivant la légende arabe.

YÉMEN, 403; 596. L'Arabie du Sud-Ouest.

YESCHUT [YESCHOUA], 362. Forme primitive du nom de Jésus.

ZALMOXIS, 158. Dieu des Gètes, peuple de Thrace.

ZÉHON [GÉHON], 255. L'un des quatre fleuves de l'Éden.

ZEUS, 462; 628. Le roi des dieux, dans la mythologie grecque.

ZOARA, 267; 527. Ville de Palestine, au sud de la mer Morte.

ZOROASTRE, 130; 451 à 454; 622. Le prophète et le législateur des Perses.

ZOTIME [ZOTIQUE] DE COMANE, 278; 533. Évêque qui combattit le montanisme et tenta d'exorciser Priscilla.

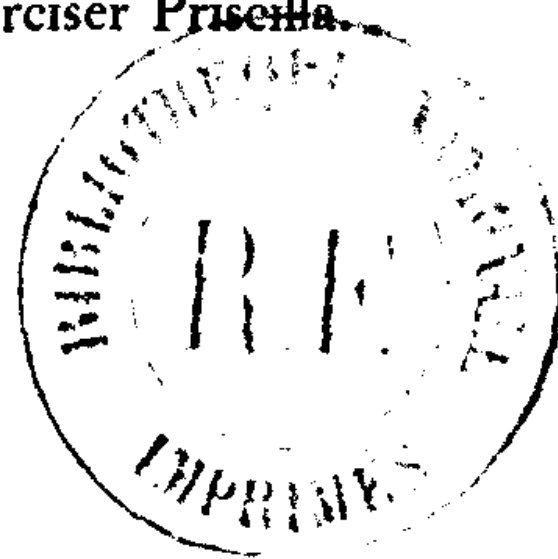


TABLE DES MATIÈRES.



	Pages.
La Tentation de saint Antoine	1
APPENDICE :	
Version de 1849.....	205
Version de 1856	497
NOTES :	
Notice.	655
Origine de la <i>Tentation de saint Antoine</i>	666
<i>La Tentation de saint Antoine</i> et les auteurs contemporains	682
Index.....	685

ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT

AUGMENTÉES DE VARIANTES, DE NOTES
D'APRÈS LES MANUSCRITS, VERSIONS ET SCÉNARIOS DE L'AUTEUR
ET DE REPRODUCTIONS EN FAC-SIMILÉ
DE PAGES D'ÉBAUCHES ET DÉFINITIVES DE SES MANUSCRITS

MADAME BOVARY.....	1 vol.	ŒUVRES DE JEUNESSE INÉDITES :	
SALAMMBO.....	1 vol.	I. MÉMOIRES D'UN FOU,	
L'ÉDUCATION SENTIMENTALE..	1 vol.	ŒUVRES DIVERSES.....	1 vol.
LA TENTATION DE SAINT AN-		II. NOVEMBRE.....	1 vol.
TOINE (versions de 1849, 1856,		III. L'ÉDUCATION SENTIMEN-	
1874).....	1 vol.	TALE.....	1 vol.
TROIS CONTES.....	1 vol.	NOTES DE VOYAGES :	
BOUVARD & PÉCUCHE.....	1 vol.	I. ITALIE, ÉGYPTÉ.....	1 vol.
PAR LES CHAMPS & PAR LES		II. TURQUIE, GRÈCE, CAR-	
GRÈVES.....	1 vol.	THAGE.....	1 vol.
CORRESPONDANCE.....	5 vol.	THÉÂTRE.....	1 vol.
Chaque volume broché.....			8 fr.
Relié amateur, par Canape, en chagrin vert foncé, <i>net.</i>			15 fr.
Relié amateur, par Canape, en maroquin, <i>net.</i>			22 fr.
Il est tiré des œuvres complètes 50 ex. numérotés sur chine, <i>net.</i>			40 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE HONORÉ DE BALZAC

TEXTE RÉVISÉ, ANNOTÉ ET COMMENTÉ
PAR MM. BOUTERON ET LONGNON
ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DES CHARTES
QUINZE CENTS ILLUSTRATIONS
DE
CHARLES HUARD

GRAVÉES SUR BOIS PAR PIERRE GUSMAN

Quarante volumes in-8° (format de notre édition de Flaubert)	
chaque volume.....	9 fr.
Demi-reliure chagrin amateur, sans coins, décor roman-	
tique, <i>net.</i>	13 fr.
Demi-reliure chagrin amateur, avec coins, décor roman-	
tique (Canape), <i>net.</i>	16 fr.
Demi-reliure maroquin amateur, avec coins, décor roman-	
tique, <i>net.</i>	24 fr.
Il sera tiré 100 exemplaires numérotés sur japon ancien à 40 fr.	
dont 50 exemplaires avec une suite des bois sur papier de Chine à 60 fr.	

Il paraîtra un volume par mois à partir d'avril 1912.